



**HAL**  
open science

# Engagement littéraire et création romanesque dans l'œuvre de Mongo Beti

Mohamed Aït-Aarab

► **To cite this version:**

Mohamed Aït-Aarab. Engagement littéraire et création romanesque dans l'œuvre de Mongo Beti. Littératures. Université de la Réunion, 2010. Français. NNT : 2010LARE0010 . tel-00671955

**HAL Id: tel-00671955**

**<https://theses.hal.science/tel-00671955v1>**

Submitted on 20 Feb 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION  
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES  
CENTRE DE RECHERCHES LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES DE L'OCÉAN INDIEN

ENGAGEMENT LITTÉRAIRE ET CRÉATION ROMANESQUE

DANS L'ŒUVRE DE MONGO BETI

THÈSE DE DOCTORAT

LITTÉRATURES FRANCOPHONES

PRÉSENTÉE PAR MOHAMED AÏT-AARAB

SOUS LA DIRECTION DE M. LE PROFESSEUR GWENHAËL PONNAU

ANNÉE UNIVERSITAIRE 2010-2011

VOLUME 1



## **REMERCIEMENTS**

Je remercie tout particulièrement le professeur Gwenhaël Ponnau pour sa grande disponibilité, son attention, son aide, ses conseils et sa patience. Qu'il trouve ici l'expression de toute ma gratitude.

Merci aux professeurs Jean-Philippe Watbled et Jacques Tual qui, en tant que directeurs du C.R.L.H.O.I., m'ont toujours activement soutenu tout au long de la préparation de cette thèse.

Merci à tous les collègues de la Faculté des Lettres dont les remarques et les conseils ont enrichi ce travail, sans parler de leur soutien moral durant les moments de doute.

Merci enfin au Conseil Scientifique de l'Université de La Réunion qui m'a permis de travailler dans les meilleures conditions matérielles possibles.

À MES PARENTS,  
À SAÏDA, YANNIS ET ADAM.

## NOTE LIMINAIRE

En 1988, nous avons soutenu à l'Université de Lille III, sous la direction du professeur Bernard Mouralis, une thèse de III<sup>e</sup> cycle intitulée « Évolution des personnages dans l'œuvre romanesque de Mongo Beti ».

La présente étude s'appuie, en partie, sur ce premier travail, mais dans une perspective différente qui prend, notamment, en compte deux éléments importants. *Primo*, entre 1988 et 2001, le corpus betien s'est enrichi de nouveaux écrits. *Secundo*, le nombre d'articles et d'ouvrages critiques consacrés à Mongo Beti et publiés depuis 1988 – ainsi qu'en témoigne la bibliographie de cette étude – impliquait un regard nouveau sur l'œuvre betienne. Ce double constat nous a amené à étendre sensiblement le spectre de nos nouvelles recherches.

# **INTRODUCTION**

## Actualité de Mongo Beti

Le 7 octobre 2001, disparaissait, à l'âge de soixante-neuf ans, Alexandre Biyidi-Awala, dit Mongo Beti. Il laissait, en guise d'héritage, une œuvre littéraire conséquente : douze romans publiés entre 1954 (*Ville cruelle*) et 2001 (*Branle-bas en noir et blanc*), quatre essais, un dictionnaire et une quantité non négligeable d'articles et de textes divers. C'est dire si la vie de Mongo Beti est indissociablement liée à l'écriture sous toutes ses formes, fictionnelle, journalistique, pamphlétaire, didactique, polémique...

Son œuvre est placée sous un double signe : celui de l'engagement, en premier lieu, et ce de manière viscérale, indéfectible, comme nous tenterons de le montrer tout au long de cette étude. Mais l'œuvre betienne a également souffert d'un réel ostracisme, certains souhaitant même prononcer l'excommunication. Considéré tantôt comme un agitateur marxiste à surveiller de près, tantôt comme un anarchiste incontrôlable, toujours comme un extrémiste, Mongo Beti a souvent vu son œuvre mise à l'index ou superbement ignorée. Elle n'a pas eu, notamment à Paris où se concentrent les instances francophones de légitimation littéraires, l'audience qu'elle méritait<sup>1</sup>. Or, il semble aujourd'hui, si l'on se fie aux publications récentes, que la parole betienne trouve, de manière posthume, un réel écho et une audience plus favorable. En 2005, les éditions Homnisphères publient, sous le titre *Africains, si vous parliez*, une sélection des articles que Beti avait rédigés, entre 1978 et 1991, pour sa revue *Peuples noirs-Peuples africains*<sup>2</sup>. La même année, Philippe Bissek compile, dans *Mongo Beti à*

---

<sup>1</sup> Actuellement, une universitaire américaine étudie la réception critique des œuvres de Mongo Beti. Ses travaux montrent que la presse française a, dans sa très grande majorité, ignoré les romans de Beti, au moment même où elle rendait abondamment compte des ouvrages de Ferdinand Oyono ou de Camara Laye. Voir Vivian Steemers, « Les enjeux du message anticolonialiste en métropole pendant les années 1950 », communication au 24<sup>e</sup> Congrès du Conseil International des Études Francophones, Montréal, 27 juin-4 juillet 2010.

<sup>2</sup> Mongo Beti, *Africains, si vous parliez* (préface de Mintounga Ota Benga ; postface de Odile Biyidi-Awala-Tobner). Paris : Éditions Homnisphères, 2005.



Yaoundé. 1991-2001<sup>3</sup>, les écrits journalistiques que le romancier avait donnés à la presse camerounaise. En 2007, André Djiffack présente en trois volumes un autre florilège des textes betiens<sup>4</sup>.

Outre cette volonté de redonner vie à une production abondante mais méconnue, se manifeste également le désir d'une (re)lecture, d'un (ré)examen critique de l'œuvre romanesque. Dès 2003, Ambroise Kom édite un ouvrage à la mémoire de l'écrivain disparu dans lequel les contributions d'amis et de proches de Beti côtoient celles d'universitaires<sup>5</sup>. En 2008, Auguste Owono-Kouma, publie *Mongo Beti et la confrontation. Rôle et importance des personnages auxiliaires*<sup>6</sup>, version remaniée de sa thèse de doctorat. La même année, sous la direction de Frédéric Mambenga paraît un numéro de la revue *Interculturel francophonies* entièrement consacré à l'écrivain<sup>7</sup>.

Et il serait aisé de prolonger cette liste tant sont nombreux les articles scientifiques qui, aujourd'hui, étudient tel ou tel aspect de l'œuvre betienne. En France et au Cameroun, bien sûr, mais également au Canada et aux États-Unis où une riche production critique voit le jour au sein des centres de recherche sur les sociétés postcoloniales.

Incontestablement, les écrits de Mongo Beti suscitent un regain d'intérêt après une longue période de défiance due essentiellement à l'approche idéologique que l'on avait de l'œuvre et à la réticence que provoquaient les interventions souvent rudes de l'écrivain. Car, à notre connaissance, jamais la qualité littéraire des romans n'a été mise en débat. C'est donc

---

<sup>3</sup> Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001*. Rouen : Éditions des peuples noirs, 2005.

<sup>4</sup> André Djiffack, (textes réunis et présentés par), *Mongo Beti. Le Rebelle* (3 volumes). Paris : Gallimard, collection "Continents noirs", 2007.

<sup>5</sup> Ambroise Kom (sous la direction de), *Remember Mongo Beti . Bayreuth African Studies*, n° 67, 2003.

<sup>6</sup> Auguste Owono-Kouma, *Mongo Beti et la confrontation. Rôle et importance des personnages auxiliaires*. Paris : L'Harmattan, collection "Études africaines", 2008.

<sup>7</sup> Frédéric Mambenga (textes réunis et présentés par), *Mongo Beti : la pertinence réaliste et militante. Interculturel francophonies*, n° 13, juin-juillet 2008.

bien l'engagement du romancier, ses prises de position politiques et idéologiques qui dérangeaient et contribuaient à marginaliser son œuvre littéraire. Le regard neuf que la critique, universitaire mais aussi journalistique, porte sur les romans de Mongo Beti signifie-t-il que nous assistons, en littérature, à un retour du politique, après une ère de soupçon envers tout ce qui pouvait ressembler à une œuvre engagée ?

Le fait marquant de la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle a été l'annonce officielle de la mort des idéologies. Le mois de novembre 1989 était, prophétisait-on, un moment charnière de notre histoire : une page se refermait, celle des affrontements idéologiques, et une autre s'ouvrait sur le triomphe du libéralisme, entendu dans ses acceptions politiques et économiques. En d'autres termes, l'humanité était parvenue à la fin de son histoire<sup>8</sup>. Il fallait donc se rendre à l'évidence, déposer les armes et accepter l'ordre du monde tel qu'il était proposé. Dans un tel contexte idéologique, les écrits betiens dénonçant les « protonations »<sup>9</sup> africaines semblaient d'un autre âge, tout juste bons à être lus comme le témoignage folklorique d'une époque révolue. Or, l'actualité récente des dernières années prouve, si cela était nécessaire, que les sociétés ont plus que jamais besoin de vigies, d'intellectuels qui, comme Mongo Beti, ont cette capacité de nous alerter sur les dérives, les excès, les abus dont se rendent coupables les hommes au pouvoir. La mort annoncée des idéologies n'a-t-elle pas fonctionné comme un leurre destiné à anesthésier les populations, au moment même où triomphait une doctrine présentée comme un horizon indépassable, la seule perspective offerte à notre attente ?

---

<sup>8</sup> Voir Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme* [1992]. Paris : Flammarion, collection "Champs", 1993.

<sup>9</sup> Terme emprunté à Jean Ziegler (*Main basse sur l'Afrique. La recolonisation*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points actuels", 1980) pour désigner un pays qui a tous les attributs symboliques d'un État indépendant, mais qui est, en réalité, sous la domination d'une puissance étrangère et dont les élites dirigeantes sont complices de cette situation de dépendance.

C'est pour toutes ces raisons qu'il importe aujourd'hui de (re)lire l'œuvre de Mongo Beti.

### **Réhabilitation de l'engagement littéraire**

L'avènement, dans les années soixante-dix, de la critique formaliste et des thèses structuralistes avait jeté aux oubliettes de l'histoire littéraire la notion d'engagement, attitude jugée esthétiquement indécente par les promoteurs d'une écriture autotélique. Conception « périmée », affirmait ainsi Alain Robbe-Grillet<sup>10</sup> qui, reprenant à son compte le thème de « la trahison des clercs »<sup>11</sup>, tirait à boulets rouges sur tout ce qui s'apparentait à une reprise ou à une actualisation des thèses sartriennes. Un écrivain engagé, c'est, martelait-on, quelqu'un qui "fait" de la politique, dont les écrits, par voie de conséquence, ne relèvent pas de la littérature. On ne pouvait être simultanément dans l'action citoyenne et dans la création. Or, "faire" de la politique – ce qui fut le cas de Mongo Beti tout au long de sa vie, sans que jamais cela ne fût un déshonneur – n'est-ce pas avant tout se préoccuper du sort de la cité ? Et être un écrivain engagé, n'est-ce pas répondre, comme l'écrit Alexandra Makowiak<sup>12</sup>, à une urgence à laquelle on se trouve confronté ?

La colonisation, la marche chaotique vers une indépendance pervertie, l'absence de libertés démocratiques dans des régimes postcoloniaux inféodés à l'étranger, sont autant de situations d'urgence à l'égard desquelles Mongo Beti se sentait un devoir de parole. Une

---

<sup>10</sup> Alain Robbe-Grillet, « Sur quelques notions périmées », in *Pour un nouveau roman* [1961]. Paris : Éditions de Minuit, collection "Critique", 1996, p. 25-44.

<sup>11</sup> Julien Benda, *La Trahison des clercs* [1927]. Paris : Grasset, collection "Les Cahiers Rouges", 2003.

<sup>12</sup> Alexandra Makowiak, « Paradoxes philosophiques de l'engagement », in Emmanuel Bouju (sous la direction de), *L'Engagement littéraire*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes / Groupe Φ, collection "Interférences", 2005, p. 21 et 23.

parole qui fut sans doute parfois excessive, radicale, sans concession. Mais au nom de cette passion qui entraînait l'homme dans une violence verbale, qu'il devait lui-même regretter, on a condamné une œuvre qui, cependant, savait dire les choses avec la nuance, la complexité, la subtilité qui doit être le propre de l'œuvre littéraire.

Mongo Beti était un écrivain engagé. Il n'a cessé de le clamer, revendiquant avec force ce statut. Loin de considérer cet engagement comme une étiquette infamante, il estimait que l'honneur du poète était de prendre part aux combats pour la libération, physique, morale, spirituelle des hommes. Beti aurait pu écrire, avec Paul Éluard, que « c'est vers l'action que les poètes à la vue immense sont, un jour ou l'autre, entraînés. Leur pouvoir sur les mots étant absolu, leur poésie ne saurait jamais être diminuée par le contact plus ou moins rude du monde extérieur. La lutte ne peut que leur rendre des forces »<sup>13</sup>.

L'écriture était, pour Beti, à la fois une manière d'appréhender le rapport de l'homme au temps et à l'histoire et une volonté de défendre à tout prix la dignité humaine. À ce titre, son engagement littéraire tenait aussi bien de la philosophie des Lumières que de la conception sartrienne de l'écrivain dont le destin est irrémédiablement lié à celui de son époque<sup>14</sup>. L'engagement est, souligne Emmanuel Bouju, un « geste par lequel un sujet promet et se risque dans cette promesse, entreprend et met en gage quelque chose de lui-même dans l'entreprise »<sup>15</sup>, geste « entre caution et pari »<sup>16</sup>. Beti est tout entier dans cette définition, lui qui a toujours choisi le risque contre le confort douillet du fonctionnariat de l'écriture. En 1972, en publiant *Main basse sur le Cameroun*, il engage, avec son éditeur François Maspero,

---

<sup>13</sup> Paul Éluard, préface de *L'Honneur des poètes* [1945]. Paris : Éditions de Minuit, 1964.

<sup>14</sup> Rappelons le propos bien connu de Jean-Paul Sartre, dans le texte de présentation du premier numéro de la revue *Les Temps Modernes* : « Nous ne souhaitons pas gagner notre procès en appel et nous n'avons que faire d'une réhabilitation posthume : c'est ici même et de notre vivant que les procès se gagnent ou se perdent ». *Les Temps modernes*, n°1, 1<sup>er</sup> octobre 1945. Repris dans *Situations II*. Paris : Gallimard, 1975, p. 14-15.

<sup>15</sup> Emmanuel Bouju, « Avant-propos » de *L'Engagement littéraire*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>16</sup> *Ibid.*

un combat inégal contre les gouvernements camerounais et français. Six ans plus tard, en se lançant dans l'aventure de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, c'est un autre défi qu'il relève en compagnie de son épouse, Odile Tobner : faire vivre, sans autre soutien financier que les abonnements des lecteurs, une publication africaine qui lève le voile sur les réalités du continent. Enfin, le retour au pays natal, l'ouverture de la "Librairie des Peuples noirs" et l'implication très forte dans la vie politique et citoyenne camerounaise, sont les derniers épisodes d'une vie au cours de laquelle Beti a toujours tenté d'accorder ses prises de position scripturaires avec son action sur le terrain. Ultime tentative pour concilier éthique et esthétique.

L'engagement, jamais démenti tout au long des quarante ans d'écriture, tout comme son progressisme revendiqué – « Moi, je suis un homme de gauche. Je suis partisan de l'évolution des choses. Il faut qu'une société, qu'une culture reste ouverte pour pouvoir s'adapter à toutes les évolutions, à tous les changements »<sup>17</sup> – sont les deux principes qui guideront toute sa vie d'homme et d'écrivain. Et ce dès ses débuts.

Mongo Beti naît le 30 juin 1932 à Akométam, non loin de Mbalmayo, petite bourgade située au sud de Yaoundé. Tout comme Denis, le personnage-narrateur du *Pauvre Christ de Bomba*, Beti, jeune écolier, fréquente un institut religieux dirigé par des missionnaires. En 1946, il suit les cours du collège classique et moderne mixte de Yaoundé, qui deviendra par la suite le lycée Leclerc, seul établissement, à l'époque, offrant un cycle secondaire complet. En 1951, le futur romancier arrive en France pour y poursuivre ses études supérieures. Inscrit à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence, puis à la Sorbonne, il obtient une licence de Lettres Classiques. Désireux de faire carrière dans l'enseignement, il se présente aux concours de

---

<sup>17</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 10, juillet-août 1979, p. 110.

l'Éducation Nationale française, C.A.P.E.S. puis Agrégation. Agrégé de Lettres Classiques, il exerce dans différents établissements de l'ouest de la France, puis au lycée Corneille de Rouen où il accomplira l'essentiel de sa carrière. En 1993, il prend sa retraite d'enseignant et s'installe à Yaoundé où il ouvre la "Librairie des Peuples noirs", menant de pair une triple activité de gérant de société, d'exploitant agricole et d'écrivain. Tout en militant activement dans diverses associations et collectifs pour le respect des droits de l'homme ou pour la défense des consommateurs. Hospitalisé, le 1<sup>er</sup> octobre 2001, à l'hôpital de Yaoundé pour une insuffisance hépatique et rénale aiguë, Beti doit être transporté, le 6, à Douala, l'hôpital de la capitale ne disposant pas d'un matériel de dialyse. Il meurt le lendemain.

La carrière littéraire d'Alexandre Biyidi débute très tôt. Dès 1953, alors qu'il est encore étudiant, il publie dans la revue *Présence Africaine* deux textes : un article, « Problèmes de l'étudiant noir »<sup>18</sup> et une nouvelle, « Sans haine et sans amour »<sup>19</sup>. 1954 voit la parution, toujours dans *Présence Africaine*, d'un court article de deux pages consacré au roman de Camara Laye, *L'Enfant noir*<sup>20</sup>. Ce texte, en dépit de sa brièveté, est d'une importance capitale car il souligne, de manière extrêmement claire et précise, comme nous le verrons dans la première partie de notre étude, les positions esthétiques et idéologiques de Mongo Beti qui, dès ce moment, opte pour ce qu'il nommera plus tard une littérature de combat.

Sa conception théorique du roman trouve une application concrète en cette même année 1954 avec *Ville cruelle* qu'il signe du pseudonyme d'Eza Boto. La carrière de romancier d'Alexandre Biyidi est dès lors lancée et, en quatre ans, trois autres romans voient le jour : *Le*

---

<sup>18</sup> Alexandre Biyidi, « Problèmes de l'étudiant noir », in *Présence Africaine*, n° 14 (série des numéros spéciaux), « Les Étudiants noirs parlent », 1953, p. 17-32.

<sup>19</sup> A. B. [Alexandre Biyidi], « Sans haine et sans amour », in *Présence Africaine*, n° 14, *op. cit.*, p. 213-220.

<sup>20</sup> Alexandre Biyidi, « L'Enfant noir », in *Présence Africaine*, n° 16 (série des numéros spéciaux), « Trois écrivains noirs », 1954, p. 419-420.

*Pauvre Christ de Bomba* (1956) publié sous un nouveau pseudonyme, Mongo Beti<sup>21</sup>, nom de plume que l'auteur adoptera définitivement ; *Mission Terminée* (1957) et *Le Roi miraculé* (1958).

Les premières fictions betiennes s'attachent à la description du monde colonial, aux violences qui le traversent et à la dénonciation de toutes les forces rétrogrades qui visent la perpétuation d'un ordre que l'auteur présente comme condamné à disparaître. Ainsi que le note Anthony C. Brench, « les romans de Mongo Beti reflètent le moment où la pulsion des forces nationalistes entraînait irrésistiblement l'écrivain vers une réaction féroce à l'égard de la colonisation »<sup>22</sup>.

Assez curieusement, alors que Mongo Beti semblait devoir être un auteur prolifique, puisqu'il venait de publier quatre romans en cinq ans, 1959 marque le début d'un long silence qui ne prendra fin qu'en 1972 avec la parution de *Main basse sur le Cameroun*, texte hybride dont nous retraçons la genèse dans la deuxième partie (chapitre un). La critique s'est interrogée sur les raisons de ce mutisme, d'autant plus qu'il survenait à une époque-charnière de l'histoire du Cameroun, celle de l'indépendance. Loin d'être politiques comme on l'a laissé entendre, les causes de cet abandon de l'écriture romanesque sont beaucoup plus prosaïques : la préparation du C.A.P.E.S., puis de l'Agrégation, la naissance de ses enfants ont accaparé l'essentiel du temps que Mongo Beti pouvait consacrer à la création.

1959 est également une date importante : cette année-là, l'écrivain se rend au Cameroun pour revoir sa famille, sa mère en particulier ; or il n'y reviendra que trente-deux ans plus tard,

---

<sup>21</sup> Mongo Beti signifie en langue pahouine « l'enfant du peuple beti ». Le lien ombilical avec la terre natale est affirmé dès l'origine et restera une constante malgré l'exil.

<sup>22</sup> Anthony Cecil Brench, *The Novelists' Inheritance in French Africa : Writers from Senegal to Cameroon*. Londres : Oxford U.P., 1967. Cité par Éloïse A. Brière, « La Réception critique de l'œuvre de Mongo Beti », in *Œuvres et Critiques*, n° III 2 et IV 1, automne 1979, p. 76.

en 1991, muni d'un visa de séjour de deux semaines. Beti consigne ses impressions de voyage dans deux articles publiés dans la revue *Preuves* : « Cameroun 1958 » et « Tumultueux Cameroun »<sup>23</sup> décrivaient parfaitement l'imbroglio politique et militaire qui régnait en cette veille d'indépendance. Mais surtout, Mongo Beti se retrouvait dans une situation qu'il transformera en thème littéraire et qu'il fera partager à certains de ses héros – Essola (*Perpétue et l'habitude du malheur*), Jean-François Dzewatama (*Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*) et Eddie (*Trop de soleil tue l'amour*) : de retour dans sa cité natale après huit ans d'absence, l'ex-étudiant, devenu entre-temps un écrivain reconnu, pose un œil neuf sur le pays, l'évolution politique et sociale, la population. L'intrusion d'un étranger ou d'un candide dans une société rongée par des conflits, manifestes ou latents, est une stratégie narrative que Beti va régulièrement mettre en pratique.

La publication de *Main basse sur le Cameroun* (1972), puis le lancement de la revue *Peuples noirs-Peuples africains* (1978) accentuent un mouvement perceptible dès les débuts littéraires de Beti, à savoir la propension à diffuser ses idées aussi bien par le biais de la fiction que par des écrits de type journalistique. D'où la nécessité, si l'on veut saisir l'œuvre betienne dans ses ressorts les plus intimes, de prendre en compte non seulement la production romanesque, mais également toute la « prose latérale »<sup>24</sup>. L'engagement littéraire est d'ailleurs très souvent synonyme de polygraphie, comme le rappelle Benoît Denis :

Contre la clôture instituée par la modernité, l'engagement suppose ainsi une extension très large du fait littéraire. [...] Contre une vision puriste qui associe la valeur distinctive d'une œuvre à une certaine spécialisation générique de l'auteur (on ne peut être à la fois grand poète et grand

---

<sup>23</sup> Mongo Beti, « Cameroun 1958 », *Preuves*, n° 94, décembre 1958, p. 55-60 ; « Tumultueux Cameroun », *Preuves*, n° 103, septembre 1959, p. 26-34 et n° 104, octobre 1959, p. 30-39. Le voyage effectué par Mongo Beti se déroula entre la fin de l'année 1958 et le début de l'année 1959.

<sup>24</sup> Luc Vigier, « Figures et portée du témoin dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle », [http://www.fabula.org/atelier.php?Figure\\_et\\_port%26acute%3Edu\\_t%26acute%3Bmoin\\_au\\_XXe\\_si%26egrave%3Bcle](http://www.fabula.org/atelier.php?Figure_et_port%26acute%3Edu_t%26acute%3Bmoin_au_XXe_si%26egrave%3Bcle). Page consultée le 9 janvier 2007.



romancier), l'engagement supporte des pratiques d'écriture très diversifiées : Sartre était à la fois romancier, dramaturge, critique et essayiste ; de même pour Camus ou Simone de Beauvoir.<sup>25</sup>

Le souci d'être compris par le plus grand nombre et la crainte de voir sa parole étouffée par des ennemis à la puissance redoutable amènent l'écrivain engagé à multiplier les lieux de son énonciation. Certes, le roman demeure pour Beti, qui suit en cela la tradition critique marxiste, le genre politique par excellence, le plus à même, comme le notait Mikhaïl Bakhtine, de prendre en charge les agitations et les soubresauts d'une époque en mouvement :

Le roman étant le seul genre en devenir reflète plus profondément, plus substantiellement, plus sensiblement et plus vite l'évolution de la réalité elle-même ; seul celui qui évolue peut comprendre une évolution. Le roman est devenu le personnage principal du drame de l'évolution littéraire des temps nouveaux, précisément parce que c'est lui qui traduit au mieux les tendances évolutives du monde nouveau.<sup>26</sup>

Beti, tout en étant fidèle à cette conception révolutionnaire du roman qui le lie étroitement à l'histoire et au politique, recourt, si nécessaire, à d'autres genres : l'essai, le dictionnaire, le pamphlet, *etc.* Et jusqu'à son dernier souffle, il profitera de toutes les tribunes mises à sa disposition pour proférer le même message de respect de la vérité historique et d'universalité des droits de l'homme. Ce qui était encore le cas le 9 juin 2001, quatre mois avant sa mort : invité d'un colloque organisé à la Sorbonne par l'Association Internationale de Recherche sur les Crimes contre l'humanité et les Génocides, Beti prononce ce qui sera sa dernière prise de parole publique<sup>27</sup>.

Les années 1978-1991 sont, sans doute, les plus fécondes de toute la carrière de Mongo Beti. Il écrit et publie sans discontinuer : la revue *Peuples noirs-Peuples africains* est un

---

<sup>25</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 2000, p. 77.

<sup>26</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman* [1975]. Paris : Gallimard, "Tel", 1978, p. 463.

<sup>27</sup> Le texte titré « Repentance » est repris dans Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001, op. cit.*, p. 426-430. Il est également consultable sur le site internet de l'AIRCRIGE à l'adresse suivante : <http://aircrigeweb.free.fr/ressources/mongobeti/repentanceMBeti.html>.

exceptionnel forum pour le débatteur dans l'âme qu'est Beti. Sous son nom, sous des pseudonymes, ou sous une signature générique, « la rédaction », Beti aborde tous les sujets qui touchent l'Afrique de près ou de loin, fustige les puissants, dénonce les scandales politiques ou financiers, rend compte des publications récentes. Cette intense activité éditoriale se double d'une production fictionnelle importante : *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, publié tout d'abord en feuilleton dans *Peuples noirs-Peuples africains* (entre mars et novembre 1978), puis en volume l'année suivante ; « Renseignement pris », une longue nouvelle « parapolicière », dans le numéro 14 de *Peuples noirs-Peuples africains* (mars-avril 1980) ; *Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzawatama* (1983), puis *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* (1984), deux romans dont la publication chez Buchet-Chastel avait été précédée d'une diffusion en feuilleton, toujours dans *Peuples noirs-Peuples africains*<sup>28</sup>, tout cela en assurant la co-administration de la revue et en donnant ses cours au lycée de Rouen.

Mais cette inflation scripturaire ne se fait-elle pas aux dépens des qualités littéraires que l'on attend d'une œuvre romanesque ? Il nous semble, et c'est un aspect que nous aborderons dans la troisième partie de cette thèse, que les romans du cycle Dzawatama sont ceux qui confinent le plus au roman à thèse. Certes, entre roman à thèse et roman engagé<sup>29</sup>, la frontière est étroite, certains critiques, comme Susan Suleiman et Benoît Denis, superposant même les deux notions. À tort, selon nous, car la littérature engagée, qui est avant tout dévoilement d'une réalité, a pour principe fondateur la liberté du lecteur : l'écrivain engagé, et Mongo Beti ne déroge pas à la règle, n'impose pas un point de vue idéologique ou politique, il dévoile « le

---

<sup>28</sup> De janvier-février à juillet-août 1982 pour le premier ; et de septembre-octobre 1983 à février-mars 1984 pour le second.

<sup>29</sup> Les analyses de Sylvie Servoise-Vicherat (*L'Engagement du roman à l'épreuve de l'histoire en France et en Italie au milieu et à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat préparée sous la direction du professeur Emmanuel Bouju. Université de Haute-Bretagne-Rennes 2, décembre 2007) ont été très stimulantes pour mener notre propre réflexion.

monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur entière responsabilité »<sup>30</sup>. Là où le roman à thèse se propose comme lecture univoque d'un monde manichéen. S'il parvient malgré tout à éviter le piège du roman à thèse, le cycle Dzewatama succombe trop souvent à la tentation du discours doctrinal.

La dernière période est celle du retour aux sources. Elle est aussi le temps du bilan. Après quarante années de lutte au quotidien, par la plume ou par l'action<sup>31</sup>, Beti est bien obligé de constater que la cause qu'il a défendue sans répit n'a pas triomphé : l'injustice règne toujours ; le développement social, économique, culturel, n'est pas au rendez-vous. Pis, la corruption morale est plus forte que jamais et les Camerounais semblent avoir abdiqué toute volonté de bâtir une société plus juste. La transposition romanesque d'un tel état des lieux produit trois romans – *L'Histoire du fou* (1994) ; *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000) – à la tonalité d'ensemble désenchantée et à l'humour noir, grinçant. Comme si le retour vers une plus grande littérature était la seule réponse possible au désenchantement politique. La littérature comme consolation aux déboires idéologiques et à l'engagement militant ? Sans doute, en partie, mais le sentiment de révolte et l'indignation face à tout ce qui relève du déni de justice resteront, jusqu'au bout, la "marque de fabrique" de l'écriture betienne.

### **Déroulement de notre étude**

La question de l'engagement littéraire de Mongo Beti est au cœur de notre étude. Pour cela, il nous faudra examiner tous les aspects annexes que cette interrogation initiale suscite.

---

<sup>30</sup> Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1947]. Paris : Gallimard, collection "idées", 1981, p. 31.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 29-30 : « Le prosateur est un homme qui a choisi un certain mode d'action secondaire qu'on pourrait nommer l'action par dévoilement. [...] L'écrivain "engagé" sait que sa parole est action ».

En premier lieu, de quelle nature est l'engagement betien et comment la posture et les choix idéologiques qui en découlent influent-ils sur son esthétique ? La première partie de notre travail, intitulée « La chronique coloniale », tentera de montrer que les quatre premiers romans – *Ville cruelle* (1954), *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956), *Mission terminée* (1957) et *Le Roi miraculé* (1958) – s'inscrivent dans la ligne idéologique et esthétique définie par les premiers textes théoriques de Mongo Beti, à savoir « L'Enfant noir » et « Afrique noire, littérature rose »<sup>32</sup>. Dans ces deux articles, Beti pose explicitement les bases de sa double conception de la littérature et du rôle de l'écrivain. À la vision folklorique de la littérature africaine, véhiculée, non seulement, par les Européens, mais également par les auteurs africains qui produisent des œuvres en fonction de l'horizon d'attente du lecteur occidental, horizon d'attente empreint de désir d'exotisme, Beti décide de substituer, comme le dit très justement Bernard Mouralis<sup>33</sup>, une vision sociologique du continent. Il s'agira ainsi, non de se complaire dans une description essentialiste de l'Afrique et de ses populations, à un moment où les premiers craquements fissurent l'édifice impérial français en Indochine, puis au Maghreb, mais de dévoiler les tensions qui traversent la société coloniale, et surtout de montrer – bien des années avant que Fanon ne théorise les rapports entre colonisés et colonisateurs<sup>34</sup> – que ce qui distingue la société coloniale de toute autre construction sociale humaine est la place qu'y occupe la violence, qu'elle soit symbolique ou réelle. Pour cette raison, nous nous attacherons, dans les quatre chapitres qui composent cette étude inaugurale, à une analyse de toutes les composantes de la société coloniale peinte par Beti.

---

<sup>32</sup> « Afrique noire, littérature rose ». *Présence africaine*, n° 1-2, avril-juillet 1955, p. 133-145.

<sup>33</sup> Bernard Mouralis, *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti*. Issy-les-Moulineaux : Les Classiques Africains, 1981.

<sup>34</sup> La première édition des *Damnés de la terre* date de 1961.

La deuxième partie, « Sous les soleils des indépendances » prendra pour point de départ théorique le concept de « protonation » élaboré par Jean Ziegler. Les trois romans qui composent ce que nous avons appelé “le cycle Ruben” – *Perpétue et l’habitude du malheur* (1974), *Remember Ruben* (1974) et *La Ruine presque cocasse d’un polichinelle* (1979) – fonctionnent sur un double registre : examen clinique d’une république africaine nouvellement indépendante et relevé scrupuleux des signes de délabrement du pouvoir en place ; appel – à travers la révolution triomphante et ô combien symbolique des habitants d’Ekoumdoum – à une mobilisation de toutes les forces de progrès pour chasser le tyran et ses affidés. Cette deuxième partie nous offrira l’occasion – puisque les trois romans qui nous intéressent sont, aux dires même de l’écrivain, la transposition romanesque des idées qu’il avait développées dans son essai *Main basse sur le Cameroun* – de mettre à bas une idée reçue concernant l’esthétique betienne. À en croire nombre de critiques qui, en cette occasion, ne faisaient que prendre au pied de la lettre les déclarations (trompeuses) de l’auteur, les romans betiens se caractérisent par une simplicité formelle, une absence totale de recherche en ce domaine. Certes, l’écriture betienne est d’un grand classicisme, l’auteur refusant, pour des raisons déjà signalées, de céder à la facilité de “l’africanisation” de son écriture. Mais cette transparence que Beti emprunte au roman de type « balzacien »<sup>35</sup>, ne signifie nullement, comme nous le verrons plus particulièrement dans le chapitre trois (deuxième partie), un désintérêt pour les questions de forme.

La troisième partie s’attarde sur les deux romans qui composent “le cycle Dzawatama” : *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama, futur camionneur* (1983) et *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* (1984). Les fictions de cette troisième période sont étroitement

---

<sup>35</sup> Voir Henri Godard, *Le Roman modes d’emploi*. Paris : Gallimard, collection “Folio essais”, 2006.

dépendantes des écrits journalistiques que Mongo Beti publie en abondance dans *Peuples noirs-Peuples africains* et doivent être mises en perspective avec la « prose latérale » qui prospère dans les pages de la revue. Nous tenterons d'analyser la filiation qui unit ces divers écrits et de voir comment le roman se nourrit et comment il fait sien les éléments que lui fournit la prose journalistique.

Nous nous interrogerons dans la quatrième et dernière partie, « Les romans d'un retour au pays natal », sur le choix que fait Beti, pour ses deux dernières œuvres – *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000) – de se tourner vers le « polar ». Que traduit cette volonté d'explorer un genre romanesque parfaitement codé et dans lequel Beti n'avait fait qu'une très brève incursion par le biais d'une nouvelle datant de 1980, « Renseignements pris », fiction au sous-titre énigmatique, « Nouvelle para-policrière » ? Est-ce la déception, après une ultime décennie de combat, qui incite Beti à explorer le genre policier ? Toujours est-il que les deux romans cités auxquels il convient d'ajouter *L'Histoire du fou* (1994) sont des textes où la drôlerie, l'humour féroce et le jeu littéraire cohabitent avec une tonalité, une atmosphère désespérée. Comme si le vieux lutteur, désenchanté et sans illusion sur le devenir de son pays, trouvait, comme seule parade à l'angoisse de disparaître sans avoir vu la fin du combat, et surtout la victoire de la cause qu'il a portée, en la littérature un remède à tant de désillusions.

Nous n'avons privilégié aucune approche théorique, refusant de nous laisser enfermer dans un cadre critique trop contraignant. Nous avons varié les approches méthodologiques, nous avons fait appel à toutes les disciplines de la critique littéraire, mais également à des disciplines voisines chaque fois que la richesse du texte l'exigeait.

Nous avons également choisi d'appréhender l'œuvre de Mongo Beti de manière diachronique, une telle approche nous semblant la plus pertinente pour exposer, dans la durée, la fidélité du romancier aux idéaux de ses débuts. Cette permanence est, nous semble-t-il, la marque ultime de l'engagement littéraire, fidélité à soi et fidélité aux autres que l'on prend à témoin de l'engagement initial.

L'approche chronologique se justifiait également par le fait que nous avons affaire à une œuvre de longue haleine qui épouse les contours de l'histoire, qui se veut, d'une certaine manière, chronique de l'histoire immédiate. D'un pays, voire d'un continent, mais aussi, en filigrane, d'un homme.

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **LA CHRONIQUE COLONIALE**



## CHAPITRE 1

### GENÈSE D'UN ENGAGEMENT LITTÉRAIRE

Si l'œuvre de Mongo Beti a donné lieu à une abondante littérature critique, peu d'études ont été consacrées aux premiers écrits du romancier<sup>36</sup>. Or, entre 1953 et 1955, celui qui n'est encore qu'Alexandre Biyidi publie trois textes d'une grande importance car ils définissent une ligne de conduite à laquelle Beti restera fidèle tout au long de sa vie. Une nouvelle, « Sans haine et sans amour » et deux articles, « L'Enfant noir » et « Afrique noire, littérature rose » exposent une *doxa* qui va inscrire l'œuvre à venir dans un cadre littéraire, esthétique et idéologique rigoureux. Ces trois textes constituent des sources précieuses pour comprendre l'ensemble de l'œuvre betienne, aussi bien la production romanesque que ce que nous avons appelé, avec Luc Vigier, la « prose latérale ». En effet, c'est au sein de ces premiers et brefs écrits que s'énoncent pour la première fois les grands principes qui vont guider la création littéraire de Mongo Beti, mais aussi ses engagements d'homme et de citoyen. Ces textes dessinent également, et de manière précoce, la figure d'un écrivain engagé. Certes, comme on l'a vu, le qualificatif est aujourd'hui déprécié et certains peuvent lui préférer, avec Roger Caillois, celui d'écrivain « responsable »<sup>37</sup>. Caillois, s'il reconnaît, tout comme Sartre, à la littérature une responsabilité sociale et morale face à la société dont elle émane, rejette la notion d'engagement qui conduit l'écrivain à « s'affilie[r] à quelque secte et d'avance affirme[r] expressément qu'il la soutiendra dans le juste et l'injuste »<sup>38</sup>. Or, et son itinéraire le prouve, c'est toujours en intellectuel libre de tout asservissement à une doctrine et à un camp

---

<sup>36</sup> À l'exception de l'essai, déjà cité, de Bernard Mouralis.

<sup>37</sup> Voir Roger Caillois, *Babel*. Paris : Gallimard, collection « Folio », 1996, ouvrage publié en 1948, la même année que *Qu'est-ce que la littérature ?* de Sartre

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 364.

politiques, que Mongo Beti a livré les multiples combats qui ont jalonné sa vie. S'il a été le "compagnon de route" d'un certain nombre de partis, en France comme au Cameroun, dont il a partagé les luttes, il a toujours su garder une distance critique même à l'égard de ceux dont les opinions rejoignaient ses propres analyses. « 40 ans d'écriture. 60 ans de dissidence », ce titre d'un numéro de la revue *Présence francophone*<sup>39</sup> entièrement consacré à Mongo Beti, résume parfaitement ce qu'a été la vie et l'œuvre de celui qu'Ambroise Kom a surnommé « Beti l'indomptable »<sup>40</sup>. Et c'est donc à une réhabilitation de l'engagement littéraire, loin de toute écriture de propagande, que nous invite l'œuvre betienne.

Envisager les premiers écrits de Mongo Beti à la lumière les uns des autres permet d'appréhender la démarche particulière que l'écrivain met en place dès ses débuts, même si, bien évidemment, il n'est pas le seul auteur à agir de la sorte, à savoir le double mouvement qui animera toute la création betienne, entre production romanesque et élaboration théorique. La publication en 1972 de *Main basse sur le Cameroun*, un essai au sous-titre – « Autopsie d'une décolonisation » – suffisamment explicite, est suivie par la parution de trois romans : *Perpétue et l'habitude du malheur*, *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*<sup>41</sup> que Beti considère lui-même comme la mise en fiction des théories avancées dans *Main basse sur le Cameroun*. L'écriture des deux romans du cycle Dzawatama<sup>42</sup> est concomitante à la publication de *Peuples noirs-Peuples africains*, revue que Mongo Beti et son épouse Odile Tobner portèrent à bout de bras de 1978 à 1991. Un dernier exemple de ce lien ombilical entre écriture fictionnelle et textes théoriques est fourni par les derniers

---

<sup>39</sup> « Mongo Beti ; 40 ans d'écriture. 60 ans de dissidence ». *Présence francophone*, n° 42, 1993.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>41</sup> *Perpétue et l'habitude du malheur*. Paris : Buchet-Chastel, 1974 ; *Remember Ruben* [1974]. Paris : L'Harmattan, collection "Encres noires", 1982 ; *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. Rouen : Édition des peuples noirs, 1979.

<sup>42</sup> *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama, futur camionneur*. Paris : Buchet-Chastel, 1983 ; *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*. Paris : Buchet-Chastel, 1984.

ouvrages de Mongo Beti. Après un exil de trente-deux années, l'écrivain retourne au Cameroun en 1991. De ce voyage, il tirera la substance d'un livre, *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun*,<sup>43</sup> qui inspirera les romans suivants, et notamment *L'Histoire du fou*<sup>44</sup>. Il convient donc de commencer notre parcours dans l'œuvre betienne en examinant les premiers écrits qui posent les jalons d'une pensée politique et littéraire à laquelle Mongo Beti restera fidèle toute sa vie d'homme et d'écrivain.

\*\*\*

Walter Benjamin évoquait, à propos de la photo, l'« aura » dont celle-ci est douée, c'est-à-dire cette capacité à illuminer, à mettre en relief « une trame singulière d'espace et de temps »<sup>45</sup>. La nouvelle dispose de cette qualité de « cerner le contenu d'un moment » (Paul Morand<sup>46</sup>), de s'emparer d'un événement dans sa simplicité et sa singularité et de l'emplir de sens (Marcel Arland<sup>47</sup>). Avec « Sans haine et sans amour », l'une des rares nouvelles écrites par Mongo Beti<sup>48</sup>, nous sommes de plain-pied dans cette logique consistant à proposer une histoire ténue, voire anecdotique, pouvant appartenir à la vie ordinaire, mais qui ne relève pas des événements de routine car elle marque une étape décisive dans la vie d'un personnage. Goethe, dans ses *Entretiens avec Eckermann*, s'interrogeait même : « Une nouvelle est-elle autre chose qu'un événement inouï qui a lieu ? ». Toutefois, à la formule célèbre de Schlegel définissant la nouvelle comme « une histoire qui n'appartient pas à l'Histoire », Beti répond en assignant à son texte une valeur foncièrement pragmatique. Il transforme ainsi un espace

---

<sup>43</sup> Paris : La Découverte, collection « Essais », 1993.

<sup>44</sup> Paris : Julliard, 1994.

<sup>45</sup> Walter Benjamin, « La photographie », in *Essais*, I. Paris : Denoël-Gonthier, collection « Méditations », p. 161.

<sup>46</sup> Cité par Daniel Grojnowski, *Lire la nouvelle* [1993]. Paris : Nathan, collection « Lettres sup », 2000, p. 39.

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> La nouvelle est signée AB pour Alexandre Biyidi. Pour des raisons pratiques, nous désignerons l'auteur du texte par le nom de plume sous lequel il est passé à la postérité, Mongo Beti, tout en rappelant qu'Eza Boto fut le premier pseudonyme qu'il utilisa pour publier, en 1954, *Ville cruelle*, son premier roman.

textuel qui, traditionnellement, s'intéresse à des parcours individuels sans résonance extratextuelle particulière<sup>49</sup>, en un *exemplum* où le destin du personnage exemplaire devient élément d'une démonstration idéologique. La promotion du conjoncturel en processus emblématique d'une posture politique constitue l'essence même de cette brève nouvelle. Et comme souvent chez Beti, le texte littéraire est inséparable des écrits théoriques dans lesquels, par ailleurs, l'écrivain livre sa réflexion tant esthétique que politique, l'analyse des textes critiques publiés à la même période éclaire la nouvelle. Ainsi pourra-t-on mieux percevoir les particularités de « Sans haine et sans amour » en tant que récit exemplaire.

### **1. Mongo Beti et la nouvelle trahison des clercs.**

Mongo Beti, en s'appropriant la formule de Julien Benda, « la trahison des clercs », lui donne une signification différente du sens initial. Benda fustigeait, dans son essai de 1927, l'attitude des intellectuels à qui il reprochait d'avoir quitté le monde de la pensée désintéressée et des valeurs abstraites et intemporelles pour se commettre dans le combat politique. Même s'il ne vouait pas aux gémonies de manière totale et définitive l'engagement, et son attitude lors de l'affaire Dreyfus en fait foi, Benda souhaitait que l'intellectuel ne descende sur la place publique et n'intervienne dans le débat séculier que pour faire triompher les idéaux abstraits et désintéressés du clerc : la vérité, la justice, la raison, la liberté intellectuelle et sociale. Beti adopte une attitude plus volontaire, défend une conception plus "révolutionnaire" dans la

---

<sup>49</sup> Voir H. J. Neuschäfer, « Boccace et l'origine de la Nouvelle », in *Formation, codification et rayonnement d'un genre médiéval, LA NOUVELLE*, éd. M. Picone, G. Di Stefano et Pamela D. Stewart. Montréal : Plato Academic Press. Cité par Nicole Cazauran, « Dénouement de *l'Héptaméron* », in Béatrice Didier, Déborah Lévy-Bertherat, Gwenhaél Ponnau, *La Nouvelle : stratégie de la fin*. Paris : SEDES, 1996.

mesure où il envisage l'œuvre littéraire comme une arme – et nous employons ce mot à dessein – dont “l'efficacité” est mesurable.

Paraphrasant donc à rebours Julien Benda, Mongo Beti n'hésite pas à maintes reprises, et ce dès les années cinquante, à dénoncer la trahison des clercs africains<sup>50</sup> à qui il reproche, en des temps où la question politique de la décolonisation est plus que jamais à l'ordre du jour, de donner à lire une « littérature gratuite »<sup>51</sup> qui cultive « le pittoresque le plus facile »<sup>52</sup>.

La position de Mongo Beti est donc sans ambiguïté aucune : en situation coloniale, l'écrivain ne peut se permettre le luxe d'une esthétique de l'art pour l'art. Engagé, avec tout son peuple, dans la lutte de libération nationale, l'intellectuel a une mission des plus hautes : dire la réalité coloniale, dans toute sa monstruosité et toute sa violence.

Mongo Beti a toujours été l'homme des ruptures et ses premiers écrits en témoignent. La littérature négro-africaine d'expression française auquel le lecteur a accès dans les années cinquante se caractérise par la primauté accordée à la poésie et par le souci, dans la lignée – inavouée ou inconsciente – du roman colonial, de donner dans le pittoresque et l'exotique. En s'en prenant à Camara Laye et à son roman *L'Enfant noir*, Mongo Beti souhaite que s'instaure une véritable littérature africaine, celle qui entretiendra le lecteur africain des aspirations qui sont les siennes. Or, regrette-t-il, Camara Laye, comme d'autres écrivains africains – Mongo Beti fait notamment allusion à Ousmane Socé, l'auteur de *Karim, roman sénégalais* – préfère se réfugier « dans l'anodin [et] le pittoresque le plus facile », érigeant « le poncif en procédé d'art »<sup>53</sup>. Le roman de Laye, de par son titre, invite à la comparaison avec celui de Richard

---

<sup>50</sup> Soulignons encore une fois que les démarches de Julien Benda et de Mongo Beti ne sont absolument pas assimilables ; tandis que Benda fustigeait le fourvoiement des intellectuels de son époque dans des combats politiques, Beti, au contraire, reproche aux clercs africains leur quiétisme.

<sup>51</sup> A. B., « *L'Enfant noir* », *op. cit.*, p. 420.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*

Wright, et Mongo Beti ne se fait pas faute de mettre en parallèle les deux œuvres : *Black boy* « dédaignant la moindre coquetterie à l'égard du public pose les problèmes dans toute leur crudité, évite les lieux communs, les futilités, les naïvetés »<sup>54</sup> tandis que *L'Enfant noir* donne « une image stéréotypée – donc fausse – de l'Afrique et des Africains »<sup>55</sup> qui vivraient, poursuit Beti, dans un « univers idyllique »<sup>56</sup>. Se trouve ainsi mis en accusation non le livre lui-même, mais « la mentalité dont il est l'écœurant produit »<sup>57</sup>.

Avec « Afrique noire, littérature rose », Mongo Beti poursuit son réquisitoire contre « les pittoresquistes »<sup>58</sup>, Camara Laye et Ousmane Socé étant encore une fois dans sa ligne de mire. Contre la littérature produite par les explorateurs, les journalistes et tous les intellectuels blancs pour qui l'Afrique n'est qu'un réservoir d'images exotiques, Beti somme l'écrivain noir de prendre ses responsabilités : il lui faut délaissier « les sorciers, les serpents-de-grand-père, les initiations à la nuit tombante, les femmes-poissons et tout l'arsenal du pittoresque de pacotille »<sup>59</sup> et ne pas hésiter à s'engager dans un combat auquel il ne peut se soustraire, sous peine de trahison : « écrire sur l'Afrique noire, c'est prendre parti pour ou contre la colonisation. Impossible de sortir de là. Le voudrait-on, on n'y parviendrait pas. Ami ou ennemi, tel est bien le dilemme. »<sup>60</sup>. L'on jugera sans doute le propos d'une simplisme extrême et d'un inquiétant manichéisme. Accordons au jeune Biyidi l'excuse de la radicalité juvénile et d'une absence de nuances propres à cet âge, tout en soulignant qu'en 1955, il est bien difficile, alors que la France, après Dien Bien Phu, se retire d'Indochine et doit faire face

---

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> A. B., « Afrique noire, littérature rose », *op. cit.*, p. 135.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>60</sup> *Ibid.*

aux “événements” d’Algérie, que l’Afrique noire est en pleine ébullition, de ne pas faire montre d’un enthousiasme et d’une volonté de renverser les valeurs littéraires établies<sup>61</sup>.

## 2. « Sans haine et sans amour » : une nouvelle exemplaire

Tandis que la nouvelle focalise sur un moment de crise dans lequel se trouve engluée une conscience individuelle, l’*exemplum* s’attache à la mise en scène d’« une histoire destinée à servir de pièce justificative »<sup>62</sup>, autrement dit à promouvoir un destin particulier en cas général. Or, il semble que Mongo Beti hisse sa nouvelle, « Sans haine et sans amour », au statut d’*exemplum*, et plus précisément d’*exemplum* révolutionnaire : en premier lieu, par le refus de donner à lire une littérature pittoresque et, en un deuxième temps, par sa volonté de transformer l’itinéraire de Momoto en un modèle sur lequel calquer son comportement.

L’action de cette brève nouvelle se situe au Kenya, dans les années cinquante, au moment de la révolte des Mau-Mau<sup>63</sup>. Un jeune homme, Momoto, est chargé d’achever, sur son lit d’hôpital, un chef indigène, complice des autorités coloniales, qu’un premier attentat a seulement blessé. La nouvelle retrace les dernières heures du héros, avant que celui-ci ne passe à l’acte.

« Sans haine et sans amour » présente le meurtre politique comme un acte nécessaire, la lutte de libération nationale ne pouvant faire l’économie de la violence. En éliminant celui que

---

<sup>61</sup> La lecture de Sartre est peut-être aussi responsable de cette prise de position.

<sup>62</sup> Didier Souiller, « Pour une première définition de la nouvelle : de Boccace à Cervantès », in Béatrice Didier, Déborah Lévy-Bertherat, Gwenhaël Ponnau, *La Nouvelle : stratégie de la fin*, op. cit., p. 97.

<sup>63</sup> En 1952, les Mau-Mau, membres d’une société secrète kikuyu, se révoltent contre les autorités et les colons britanniques. L’insurrection, qui dure quatre ans, provoque une impitoyable répression frappant l’ensemble des Kikuyu sans distinction : 13.000 d’entre eux sont tués, 80.000 sont internés et l’État d’urgence est proclamé – il ne sera levé qu’en 1960. À cette occasion, Jomo Kenyatta, leader de la KANU (*Kenya African National Union*) et futur premier président du Kenya indépendant – l’indépendance devient effective le 12 décembre 1963 – est emprisonné pour complicité présumée avec les Mau-Mau.

le texte nomme toujours comme « le chef » – à aucun moment il n’est individualisé par un quelconque patronyme – il s’agit non seulement de faire disparaître un « gêneur »<sup>64</sup>, mais aussi de susciter la crainte chez tous ceux qui seraient tentés par une collaboration avec l’occupant anglais.

Ainsi, dès 1953, Mongo Beti met en scène une situation que Frantz Fanon théoriserait quelques années plus tard, en 1961, dans son essai *Les Damnés de la terre*<sup>65</sup>, à savoir la nécessité d’éliminer chefs coutumiers et autres caïds, « préalable à l’unification du peuple »<sup>66</sup>.

Le personnel romanesque betien comprend une multitude de personnages de chefs qui sont tous présentés, sans exception aucune, comme des freins à la modernité, des partisans de l’immobilisme, refusant, au nom d’une prétendue tradition, toute évolution, ce conservatisme étant, dans la perspective idéologique de Mongo Beti, l’une des causes ayant favorisé l’implantation coloniale. « Sans haine et sans amour » installe par ce biais ce qui sera l’une des thématiques majeures des romans de la première période<sup>67</sup> : le jeune héros betien se trouve pris en tenaille, emprisonné dans les rets d’une double contrainte, celle qu’impose la société coloniale et celle que tentent de maintenir les chefs et les anciens au nom des valeurs traditionnelles. Le combat est à mener sur deux fronts. Momoto est à cet égard un personnage exemplaire dans la mesure où il annonce tous les jeunes personnages des quatre romans à suivre.

Engagé dans la lutte de libération nationale, il a à cœur de mener à bien, et ce malgré certaines inhibitions et quelques incompréhensions, la tâche que ses supérieurs lui ont confiée.

---

<sup>64</sup> A. B., « Sans haine et sans amour », *op. cit.*, p. 212

<sup>65</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre* [1961]. Paris : François Maspero, collection “petite collection Maspero”, 1981.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>67</sup> À savoir les quatre romans publiés entre 1954 et 1958 : *Ville cruelle*, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Mission terminée* et *Le Roi miraculé*.



Mais il ne peut s'empêcher, tout au long des heures qui le séparent de l'entrée en action, de songer à sa mère, la figure maternelle étant, dans la représentation betienne, le lien qui attache le personnage à la société traditionnelle, l'empêchant d'acquiescer l'émancipation à laquelle il aspire. La volonté de Momoto connaît quelques défaillances dès l'instant où ses pensées vont vers sa mère et il doit concentrer toute son énergie pour repousser ces images tentatrices qui risquent de l'éloigner de la mission à accomplir. C'est dire que pour Mongo Beti la lutte de libération nationale emprunte aussi le chemin d'un combat contre les valeurs désuètes que véhiculent les gérontocraties au pouvoir dans les villages. Le « devoir de violence »<sup>68</sup> qu'impose toute décolonisation débouche sur la nécessité de faire table rase tant des institutions coloniales que des traditions anachroniques, dans un double mouvement d'émancipation qui permet au héros betien de se libérer dans le même temps de l'emprise étrangère et de la contrainte interne.

Éliminer le chef, c'est donc faire un premier pas dans la lutte contre l'occupation coloniale, et telle est bien l'analyse faite par les responsables Mau-Mau qui ont chargé Momoto d'accomplir cette mission. L'apologie de la lutte armée, telle qu'elle apparaît dans cette nouvelle, est une autre thématique qui hante le roman betien, puisqu'on la retrouve, bien des années plus tard, dans les deux volumes qui constituent le "cycle Mor Zamba", *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. La fascination qu'exerce l'arme – pistolet ou fusil – sur le personnage betien est symptomatique de cette foi en la violence révolutionnaire et libératrice. Il est vrai qu'au beau milieu de la décennie cinquante, au moment de la publication de « Sans haine et sans amour » et des deux articles qui nous intéressent, les événements récents peuvent accréditer l'idée qu'il n'est de décolonisation sans

---

<sup>68</sup> Titre du roman du malien Yambo Ouologuem, prix Renaudot 1968. Paris : Le Serpent à plumes, 2003.

confrontation armée. En Indochine, les troupes viet minh de Ho Chi Minh et du général Giap donnent bien du fil à retordre aux troupes françaises, avant que la défaite de Dien Bien Phu ne vienne sonner le glas de l'empire colonial français en Asie. Au Maghreb, les partisans du F.L.N. algérien, depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1954, ont déclaré ouverte la guerre qui va mener leur pays vers l'indépendance, tandis que, pour éviter l'ouverture de nouveaux fronts, le gouvernement Mendès-France négocie des accords d'autonomie interne, puis d'indépendance, avec les nationalistes tunisiens et avec le sultan du Maroc.

Puisque, à en croire Frantz Fanon, « la violence a présidé à l'arrangement du monde colonial »<sup>69</sup>, seule une autre violence peut renverser cet ordre et mettre en branle le processus par lequel le colonisé, réifié par la vision coloniale, redevient homme.

L'engagement dans le combat révolutionnaire est presque un accident pour Momoto ; il avoue s'être engagé sur un coup de tête, sa conscience politique est vacillante et sa lecture des événements le plus souvent partielle, incomplète, manifestant une incompréhension face à des événements dont il n'avait pas auparavant mesuré la complexité<sup>70</sup>. Cette attitude est symptomatique des premiers héros betiens, ceux que le lecteur découvre dans les quatre premiers romans. Jeunes, sans images paternelles de références, pris en tenaille entre deux pouvoirs coercitifs, celui de la gérontocratie villageoise et celui du colonisateur, soumis à des mères abusives, Banda, Denis, Jean-Marie ou Kris sont, à l'image de Momoto, des révoltés plus que des révolutionnaires. Leur action naît toujours d'un élan individuel face à un déni de justice qui les touche personnellement et leur opposition, étant donné les adversaires qu'ils doivent affronter, apparaît d'emblée vouée à l'échec. En effet, le Mongo Beti des années cinquante à soixante-dix, malgré sa propension à la non-violence, pense que, face aux

---

<sup>69</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>70</sup> Voir p. 215 à 217 de la nouvelle.

pouvoirs coloniaux et néo-coloniaux, la lutte armée populaire, celle qui mobilise l'ensemble de la population, et en particulier les femmes qui sont les véritables moteurs du combat révolutionnaire, peut être une option et avoir quelque chance de succès. Cette conviction explique par exemple la victoire de Mor-Zamba et de ses acolytes : les militants rubénistes, appliquant le bréviaire maoïste, parviennent à être au sein de la population villageoise comme des poissons dans l'eau et réussissent à renverser le pouvoir tyrannique de Mor-Bita, le dictateur local<sup>71</sup>.

L'intégration de Momoto à une structure combattante organisée ne parvient toutefois pas à faire de lui un militant décidé, sûr de lui, en un mot, fiable. Tout le texte, ponctué de nombreux monologues intérieurs, est traversé par les doutes, les hésitations du héros qui doit accomplir seul sa mission, contrairement à l'action précédente où Momoto était accompagné d'un frère d'armes. Cette absence d'un véritable double, d'un *alter ego*, d'un autre soi-même, distingue « Sans haine et sans amour » des œuvres suivantes, toutes construites sur une dualité à double combinatoire : tantôt le texte dédouble le personnage principal en deux figures complémentaires dont seule l'action conjuguée peut mener à la victoire<sup>72</sup>, tantôt l'intrigue repose sur l'opposition de deux personnages antithétiques et emblématiques.<sup>73</sup> Cette dichotomie n'apparaît qu'en filigrane, à peine esquissée dans la nouvelle. Certes, le héros bénéficie du soutien logistique d'un militant mau-mau, mais celui-ci s'efface au moment crucial, laissant Momoto seul face à son destin. Et confronté à la peur qui l'étreint au fur et à mesure qu'approche le moment fatidique, le héros ne peut s'empêcher d'admirer la maîtrise, le

---

<sup>71</sup> Avec cette nuance que leur victoire doit beaucoup, pour ne pas dire tout, à l'intervention des femmes.

<sup>72</sup> Banda et Koumé, dans *Ville cruelle*, Denis et Zacharie dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, Chris et Bitama dans *Le Roi miraculé*, etc.

<sup>73</sup> L'opposition Mor Zamba / Mor Bita inscrit dans le contexte local la lutte que se livrent Ruben et Baba Toura au plan national. Le destin de Perpétue, icône de la nation camerounaise en souffrance, se joue entre Essola le rubéniste et Édouard, le suppôt de Baba Toura.

sang-froid de son compagnon<sup>74</sup>. Cette attitude de dévalorisation de soi est commune à tous les jeunes héros betiens qui, dans le miroir tendu par leur double, voient leur impuissance, leur naïveté et parfois même leur lâcheté.

La nouvelle partage avec le fait divers un caractère immanent évoqué par Barthes dans ses *Essais critiques* :

Au niveau de la lecture, tout est donné dans un fait divers ; ses circonstances, ses causes, son passé, son issue ; sans durée et sans contexte, il constitue un être immédiat, total, qui ne renvoie, du moins formellement, à rien d'implicite ; c'est en cela qu'il s'apparente à la nouvelle et au conte, et non plus au roman. C'est son immanence qui définit le fait divers.<sup>75</sup>

Or, dans le cas de « Sans haine et sans amour » et à cause de la position politique qui est celle de Mongo Beti dès cette période, la nouvelle obéit à une forme de transcendance idéologique, c'est-à-dire qu'elle ne se donne à lire et à interpréter que si l'on prend en compte le contexte historique et politique, la symbolique qui s'attache au parcours du héros et les régulations diverses qui le mènent vers l'action militante armée. Cela nous ramène à la notion initiale de texte exemplaire qui n'acquiert toutes ses significations qu'en regard de la « prose latérale » qui l'accompagne et des positions idéologiques de l'écrivain.

Lorsqu'on examine la masse importante d'œuvres et d'articles critiques consacrés à l'œuvre de Mongo Beti, il est surprenant, comme nous le disions en préambule, de constater que les premiers écrits de l'écrivain camerounais aient suscité peu d'études, à l'exception notable des pages qu'y consacre Bernard Mouralis dans son ouvrage de 1981. Or, ces textes inauguraux méritent toute l'attention nécessaire car, dans ces pages, se dessine le parcours esthétique et idéologique d'un écrivain dont le moindre des mérites est la fidélité aux idéaux de sa jeunesse. Et si l'engagement est d'abord et avant tout fidélité à soi, Mongo Beti non

---

<sup>74</sup> Voir page 218 de la nouvelle.

<sup>75</sup> Roland Barthes, « Structure du fait divers », in *Essais critiques* [1964]. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 2001, p. 189.

seulement est un écrivain engagé, mais il réhabilite l'engagement littéraire en lui redonnant toute sa dimension occultée par des décennies de romans à thèse et de littérature de propagande.

Enfin, si « Sans Haine et sans amour » mérite un traitement critique particulier, c'est que la nouvelle est quasi unique dans la production betienne<sup>76</sup>. Même si elle se réfère au monde et sollicite le savoir du lecteur, la nouvelle développe un espace de fiction autarcique : elle ne dépend pas d'un épisode antérieur et ne laisse pas attendre un développement ultérieur. Or, chez Mongo Beti, la tentation du cycle est forte, comme est prégnant le désir de raccrocher ses romans à l'Histoire, ainsi que le prouvent les œuvres suivantes.

---

<sup>76</sup> Beti a publié en 1980, sous le pseudonyme de Vince Remos, une nouvelle intitulée « Renseignements pris. Nouvelle para-policrière ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 14, mars-avril 1980, p. 95-119. Voir *infra*, 4<sup>e</sup> partie, chapitre 3.

## CHAPITRE 2

### LE ROMAN D'INITIATION

#### 1. Le *Bildungsroman*

Dans la seconde partie de *La Théorie du roman*<sup>77</sup> intitulée « Essai de typologie de la forme romanesque », Georg Lukács distingue trois catégories de roman : la première représentée par le *Don Quichotte* de Cervantès exprime la tragédie de « l'idéalisme abstrait » ; la seconde symbolisée par *L'Éducation sentimentale* de Flaubert regroupe les romans traduisant « le romantisme de la désillusion » ; la dernière, enfin, réunit les romans dits « d'éducation », tel le *Wilhelm Meister* de Goethe. Ce genre romanesque, Lukács le définit de la manière suivante :

Le roman d'éducation [décrit] un processus conscient et dirigé s'orientant vers une fin déterminée, le développement, dans les êtres, de certaines qualités qui, sans une active et heureuse intervention des hommes et des hasards ne se seraient jamais épanouies en eux.<sup>78</sup>

En d'autres termes, le *Bildungsroman*<sup>79</sup> traduit

la marche vers soi de l'individu problématique, le cheminement qui – à partir d'un obscur asservissement à la réalité hétérogène purement existante et privée de signification pour l'individu – le mène à une claire connaissance de soi.<sup>80</sup>

Et Lukács d'ajouter :

Le contenu [du roman] est l'histoire de cette âme qui va dans le monde pour apprendre à se connaître, cherche des aventures pour s'éprouver en elles et, par cette preuve, donne sa mesure et découvre sa propre essence.<sup>81</sup>

*Le Bildungsroman* est, en quelque sorte, la transposition littéraire du « Connais-toi toi-

---

<sup>77</sup> Georg Lukács, *La Théorie du roman* [1920]. Paris : Gonthier, 1979.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>79</sup> Terme allemand désignant un type de roman où l'accent est mis sur la formation, l'éducation du héros.

<sup>80</sup> Georg Lukács, *La Théorie du roman*, *op. cit.*, p. 75-76. Par « individu problématique », Lukács entend un type de personnage dont l'action se déroule dans un monde privé de signification transcendante.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 85.

même » socratique. Or, l'examen des quatre premiers romans de Mongo Beti à la lumière des définitions de Lukács révèle que ces œuvres sont, dans une grande mesure, des romans d'éducation.

Le héros du *Bildungsroman* classique est toujours, selon Susan Rubin Suleiman<sup>82</sup>, un homme jeune. Tel est le cas des personnages de Mongo Beti : l'âge exact de Banda, héros de *Ville Cruelle*, n'est pas précisé, mais le personnage est en âge de se marier et cherche femme. Denis, le narrateur du *Pauvre Christ de Bomba*, a quinze ans<sup>83</sup> ; Jean-Marie Medza, dans *Mission Terminée*, est un lycéen qui vient d'être recalé à la première session du baccalauréat ; Kris et Bitama sont, au moment où débute l'action du *Roi miraculé*, eux aussi lycéens. Ces cinq personnages remplissent donc la première condition pour être des héros de *Bildungsroman*. Si l'on se penche, maintenant, sur l'itinéraire particulier de chacun de ces jeunes garçons, l'homologie avec le roman d'éducation est encore plus nette.

Susan Suleiman affirme que le scénario du *Bildungsroman* consiste en :

la progression d'un individu d'un état d'ignorance à un état de connaissance à travers une série d'épreuves [...], le but de la progression étant une transformation essentielle de l'individu – une “nouvelle naissance”<sup>84</sup>.

La confrontation entre la définition proposée par Suleiman et un rêve de Jean-Marie Medza, quelques jours après son arrivée à Kala, est signifiante :

J'étais au fond de l'eau, toute une rivière coulait sur mon corps avec acharnement. Lorsque je voulais ouvrir les yeux pour voir où je me trouvais, l'eau me pénétrait entre les paupières, brûlait mes pupilles : je suffoquais, j'étais meurtri. J'esquissais les gestes de la nage, mais n'ayant jamais nagé, je ne coordonnais pas mon action et chaque fois que j'étais près d'atteindre la surface, je coulais irrémédiablement. Cependant, et d'une façon incompréhensible, je me mis à émerger lentement mais sensiblement, assez

---

<sup>82</sup> Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*. Paris : Presses Universitaires de France, collection “Écritures”, 1983.

<sup>83</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 18. Toutefois, Denis, à maintes reprises, a un comportement très infantile.

<sup>84</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse*, *op. cit.*, p. 96.

sensiblement pour m'en rendre compte et prendre espoir. Puis, tout à coup, j'eus le nez à l'air libre et je m'offris une longue et très profonde inspiration...<sup>85</sup>

Ce rêve se situe à un moment important du roman : Jean-Marie, obsédé par un désir sexuel intense mais qu'il redoute, va être mis en présence, grâce aux bons soins de son cousin Zambo, d'Éliza. Ce qui n'était jusqu'à présent qu'un fantasme va enfin se concrétiser. C'est du moins ce que souhaite le personnage. L'interprétation du rêve est, de ce point de vue, des plus limpides. L'eau figurant l'élément féminin, la matrice originelle, cette sensation d'étouffement qu'éprouve Jean-Marie, suivie d'une libération traduit les étapes de l'accouchement. Jean-Marie naît à une nouvelle vie ; son rêve marque de manière très nette le franchissement d'une nouvelle étape, d'un nouveau palier, dans sa quête initiatique. Même si sa recherche est, pour lui comme pour les autres jeunes personnages, principalement d'ordre sexuel.

Lorsqu'il quitte Bomba, en compagnie de Zacharie et du Révérend Père Supérieur Drumont, Denis, malgré ses quinze ans, ignore absolument tout de la sexualité et de ses secrets. Mongo Beti en fait un personnage d'une telle naïveté qu'il frôle, par moments, la caricature. Élevé selon les principes rigides de Drumont, Denis a appris très tôt à se méfier des femmes. De cet interdit imposé par le père spirituel, découle une attitude paradoxale mêlant à la fois la peur de la femme et l'attirance pour celle-ci<sup>86</sup>, attitude également perceptible chez Jean-Marie et qui est propre à tous les jeunes gens désireux de découvrir les jeux de l'amour. Le séjour en pays Tala va peu à peu se transformer, pour Denis, en une marche vers la

---

<sup>85</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 102.

<sup>86</sup> La première rencontre entre Denis et Catherine est placée sous le signe de l'ambivalence : « Entre Kota et Bitié, il y a près de cinq kilomètres. En traversant un hameau, j'ai aperçu sur une véranda une femme qui faisait des signes à Zacharie. Quand nous sommes arrivés à hauteur de la case, elle l'a interpellé franchement et Zacharie a obliqué vers elle ; [...] Zacharie est entré dans la case, précédé par cette femme, et j'ai entendu qu'il me criait : - Qu'est-ce que tu fous là, dehors ? [...] Ce trouillard ! Tu ne seras jamais un vrai garçon, va ! De quoi as-tu peur ? - [...] Mais je n'ai pas peur ! ai-je répondu, agacé. [...] Cette fille est vraiment très belle [...] Elle me regardait souvent du coin de l'œil ». Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 61-62.



sexualité et l'âge adulte. Lui-même, d'ailleurs, à l'issue du voyage, remarque, quoique confusément, les changements qui se sont opérés en lui :

Mais que m'est-il arrivé ? On dirait que je ne suis plus le même. On dirait qu'un étranger a pénétré en moi, qu'il s'y installe lentement, qu'il se substitue peu à peu à moi-même... Au point que je suis obligé de faire effort pour me reconnaître.<sup>87</sup>

L'apparition d'une personnalité autre, nouvelle, est l'expression la plus parfaite de la métamorphose intérieure dont tous les personnages ont pleinement conscience : Kris et surtout Bitama ont l'impression d'avoir « en quelques heures [...] vieilli de plusieurs décades »<sup>88</sup>. Jean-Marie, lui, a une intuition beaucoup plus confuse et c'est tante Amou qui remarque et exprime le mieux le nouvel état du jeune garçon :

C'est drôle comme tu peux avoir changé, ma petite carpe. Ça c'est drôle, tu n'es plus le même du tout.  
- En quoi est-ce que j'ai changé ?  
- Oh ! je ne pourrais pas dire exactement, mais tu ne te ressembles plus, on dirait un autre garçon qui aurait simplement tes traits, ta démarche, ta taille...<sup>89</sup>

La remarque de tante Amou, en tous points semblable à celle de Denis, met en exergue le thème de l'étranger qui investit le corps du personnage et le transforme.

La découverte de la sexualité étant au centre de l'initiation des jeunes héros, les femmes très logiquement, jouent un rôle important dans la trame romanesque. À l'exception de Bitama et de Banda – en ce qui concerne le protagoniste de *Ville Cruelle*, il n'y a pas vraiment découverte de la sexualité puisque, dès le début du roman, il apparaît en compagnie de sa maîtresse et l'un des éléments du décor est, significativement, un lit – tous les autres personnages vont vivre l'expérience de l'amour charnel : Denis avec Catherine, Kris en compagnie de Medzo et Jean-Marie avec Éliza, puis Édima. Il est à signaler que Denis et Jean-

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>88</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>89</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 238-239.

Marie ont pour initiatrices des jeunes femmes ou plus âgées, Catherine, ou plus “expertes”, Éliza<sup>90</sup>, fantasme habituel chez de jeunes garçons dont l’initiation sexuelle ne peut être le fait que d’une femme plus mûre. Le cas de Bitama est quelque peu différent dans la mesure où il ne vit pas lui-même, directement, l’expérience sexuelle ; il n’en est que le spectateur. Mais la vision remplace chez lui l’acte proprement dit :

Il les [Kris et Medzo] avait aperçus se battant dans l'aube humide, s'égratignant mais sans aucune méchanceté, s'accouplant déjà debout et avec quelle rage et quel amour ! [...] La scène à laquelle il assista ensuite fit [...] de lui un homme pour de bon.<sup>91</sup>

Kris, dans cette scène, occupe le rôle d’un double romanesque qui agit en lieu et place du personnage. Mais contrairement à Bitama, Jean-Marie ou Denis, il semble beaucoup moins ignorant des choses de l’amour.

Jean-Marie Medza, au même titre que les deux personnages du *Roi miraculé*, Kris et Bitama, fait partie de cette « race nouvelle » d’« évolué[s] »<sup>92</sup> que le chef de région Lequeux redoute tant. Son statut de citadin et l’auréole de gloire que lui confèrent ses longues années d’études à l’école des blancs en font, pour les « péquenots »<sup>93</sup> de Kala, un individu important. D’autre part, en tant qu’ambassadeur de son village chargé d’une mission délicate – ramener la femme Niam à son époux – Jean-Marie doit être traité avec égard. Or, dès les premières heures de son séjour à Kala, le but premier de son voyage est oublié et une autre idée va accaparer son esprit : « Je ne pouvais tout de même pas repartir d’ici aussi gourde qu’à mon arrivée »<sup>94</sup>.

Son premier contact avec la sexualité montre à quel point son trouble est profond et

---

<sup>90</sup> Jean-Marie a sa première expérience sexuelle avec Édima qui est beaucoup plus jeune que lui, mais sa véritable initiatrice est Éliza, même si, avec elle, son inhibition l’empêche de passer à l’acte.

<sup>91</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 194.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>93</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 28. On retrouve dans *Le Roi miraculé*, ce même mépris du citadin à l’égard du campagnard. La mère de Kris les soupçonne de n’être « pas tout à fait comme nous autres », d’être « des arriérés » (p. 77).

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 122.

grandes les réticences qu'il devra vaincre. Lorsqu'il se rend à la rivière pour se baigner en compagnie de Zambo, Yohannès le Palmipède, Pétrus-Fils-de-Dieu et Abraham le Désossé, Jean-Marie est le seul qui n'ose se déshabiller entièrement, alors que les autres jeunes gens considèrent de manière très naturelle, et finalement très saine, leur nudité. L'embarras et la gêne de Jean-Marie vont encore s'accroître au moment où ses compagnons vont se mettre à plaisanter sur la longueur de leurs sexes respectifs<sup>95</sup>. Se produit, dès lors, une inversion de situation : Jean-Marie dont tous admirent le savoir et l'intelligence se met à envier l'aisance, le naturel et le mode de vie d'où est absente toute contrainte de ses compagnons. Zambo, par exemple, est émerveillé par l'instruction de son cousin de la ville tandis que ce même cousin, confronté à la vie et à ses difficultés<sup>96</sup>, prend conscience de l'inutilité de ses connaissances livresques et souhaiterait avoir la force physique de Zambo et vivre l'existence simple qui est la sienne.

Le désarroi de Jean-Marie atteindra son point culminant lors de la visite d'Éliza. Cette jeune fille, étrangère au village, fascine par sa beauté tous les mâles de Kala ; malheureusement pour eux, elle a jusqu'à présent repoussé avec mépris toutes leurs avances<sup>97</sup>. Cependant, grâce à l'intervention de Zambo qui sait, en matière de femmes, déployer des trésors de diplomatie et de persuasion, Éliza accepte de rencontrer Jean-Marie Medza, le

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 67 sq.

<sup>96</sup> Lors de la première veillée organisée en son honneur, Jean-Marie, accablé de questions par les villageois soucieux de tester l'instruction de leur jeune invité, ne sait comment leur répondre : « C'est fou ce que les connaissances du collège sont illusoire : c'est ce jour-là que j'ai entrevu cette vérité. Moi qui étais presque fier de ce que j'avais appris pendant toute cette année scolaire, voilà qu'à la première vérification réelle de mes connaissances, celle de la vie même, et non celle factice de l'examen, je découvrais des trous énormes dans mon petit royaume » (p. 100). L'impuissance du jeune homme face aux questions parfois déroutantes de ses interlocuteurs est prétexte pour Mongo Beti à dénoncer l'école coloniale et son vain savoir.

<sup>97</sup> L'attitude d'Éliza provoque, de la part de Yohannès, un commentaire surprenant : « Elle ne veut pas marcher [!]. Une bien étrange personne. Moi, si tu veux mon opinion, elle n'est pas normale cette fille » (p. 60). Habitué à trousseur toutes les jeunes femmes de Kala et des environs, Yohannès, comme tous les joyeux drilles de son équipe, ne comprend pas qu'Éliza se refuse à lui.

citadin. À l'annonce du rendez-vous, Jean-Marie est partagé entre le plaisir et la peur<sup>98</sup> ; et, bien évidemment, le tête-à-tête – que Jean-Marie, et Zambo, souhaitaient le plus amoureux possible – tourne court :

Lorsqu'il devint clair que nous resterions ainsi des années entières, elle attendant, et moi n'osant pas, elle se leva pour partir ; son visage avait une expression indéchiffrable.

- Est-ce que tu reviendras ? lui demandai-je sans intention.

- Je ne sais pas, dit-elle sans se retourner.

Je pensai qu'elle me dominait vraiment de trop haut.<sup>99</sup>

Cette phrase finale traduit l'impuissance psychologique qui s'empare de Jean-Marie chaque fois qu'il est en face de femmes ou même simplement quand il en est question<sup>100</sup>. La présence d'Éliza est d'autant plus inhibitrice que lui est ignorant et elle « affranchie »<sup>101</sup>. La relation avec Édima sera plus facile en ce sens que les deux jeunes gens partent, si l'on peut dire, sur un pied d'égalité. Cela n'empêchera pas Jean-Marie d'éprouver, malgré tout, « une certaine frayeur devant cet être à la fois si femme et si enfant »<sup>102</sup>. Il est à remarquer qu'Éliza et Édima se distinguent du reste des jeunes filles de Kala, l'une par sa beauté sans égale dans le village, l'autre par sa qualité de fille du chef. Jean-Marie, de par son statut exceptionnel au sein de la communauté villageoise, ne pouvait connaître que des femmes, d'une façon ou d'une autre, exceptionnelles.

Le couple Jean-Marie / Éliza rappelle, par bien des points, celui formé par Catherine et Denis, à la différence près que le second mène à son terme l'aventure qui n'est qu'ébauchée par le premier. Catherine, tout comme Éliza, séduit les hommes par sa beauté à la fois troublante

---

<sup>98</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, op. cit., p. 83.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>100</sup> La première fois où Yohannès propose une fille à Jean-Marie, celui-ci a « l'air traqué » (p. 61).

<sup>101</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, op. cit., p. 104.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 140.

et inquiétante. Et Denis n'est pas insensible à son charme<sup>103</sup>. Mais, contrairement à Jean-Marie, sa peur des femmes est beaucoup plus d'ordre moral que psychologique. Cependant, son désir de « faire ça »<sup>104</sup> avec Catherine l'emporte sur sa crainte du péché :

Je pensais que la nuit prochaine, [Zacharie] ferait ça avec Catherine et moi je serais tout seul dans mon lit. Et je souhaitais qu'il arrive encore un accident ou n'importe quoi, pourvu que je sois seul avec Catherine et à nouveau, nous ferions ça. Je n'avais plus peur.<sup>105</sup>

Bien qu'il ait transgressé l'interdit "paternel", Denis conserve, malgré tout, dans ses propos, une certaine pudeur qui se traduit par une euphémisation constante : tout ce qui a trait à la sexualité étant jugé sale et tabou, il convient surtout de n'en pas parler et c'est pourquoi Denis a recours à cette expression aussi vague (et puérile) que possible : « faire ça ».

Denis est également incapable d'assumer les conséquences de ses actes<sup>106</sup>. Après sa première nuit d'amour passée en compagnie de Catherine, il éprouve le besoin de se justifier, de se laver du péché en rejetant la faute sur sa compagne :

Mon Dieu, Tu es témoin que j'ai pleuré, que je ne voulais pas faire ça. C'est à elle toute la faute, Tu le sais bien ; je n'y suis pour rien. C'est elle qui est venue dans ma chambre au moment où je n'avais que des craintes au sujet du R.P.S. ; je ne pensais pas aux femmes, ce n'est pas vrai.<sup>107</sup>

Par la suite, Denis nuancera son jugement et acceptera d'endosser une (toute) petite part de responsabilité :

---

<sup>103</sup> Tout au long de son journal, Denis insiste inlassablement sur la beauté de Catherine :

- p. 62 : « Elle est très belle cette femme [...] Cette fille est vraiment très belle. »

- p. 69 : « Elle était encore plus belle qu'hier. Elle m'a touché la main en riant de toutes ses belles dents. »

- p. 88 : « Nous avons rejoint cette femme [...] Elle est très belle. »

- p. 89 : « À voir son teint, on croirait qu'elle passe toute sa vie dans l'eau à se baigner : pas une gale, pas même une cicatrice ! Avec ses mains si petites, si douces au toucher [...] Elle sentait bon – elle sent toujours très bon. »

- p. 97 : « Comme elle est belle. »

- p. 125 : « Elle était encore plus belle et plus gaie que tous ces jours derniers. »

- p. 148 : « Comme Catherine était belle ! [...] Catherine était très belle. »

- p. 159 : « Elle était encore si belle ce matin [...] Catherine est si belle [...] »

- p. 160 : « Catherine a les mains si douces... Elle est même si propre, si belle. »

<sup>104</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 125.

<sup>105</sup> *Ibid.*

<sup>106</sup> Mais son jeune âge explique sans doute son attitude.

<sup>107</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 117.

Comme nos mains s'étaient dénouées, je lui ai pris la main et nos mains se sont à nouveau accrochées doigt à doigt. Ouais ! cette fois-là, ça a été ma faute. Mais je l'ai fait sans penser à mal [...] Tu sais bien que je n'y étais pour rien... ah ! si quand même, ... un peu, puisque je me suis laissé faire.<sup>108</sup>

Le cas de Banda est, nous l'avons vu, différent de celui des autres personnages. Toutefois, bien que son itinéraire personnel ne le mène pas à l'initiation sexuelle, il n'en apparaît pas moins, si l'on se réfère encore une fois à Susan Suleiman, comme un héros de *Bildungsroman* : « Dans le *Bildungsroman*, l'histoire du sujet se définit par deux transformations parallèles : ignorance (de soi) → connaissance (de soi), passivité → action »<sup>109</sup>. Ce qui va déterminer cette double métamorphose est, tout comme pour les autres jeunes garçons, la rencontre avec une femme. C'est parce qu'Odilia est à la recherche de son frère Koumé et qu'elle craint pour sa vie – celui-ci est, en effet, poursuivi par les gardes territoriaux de Tanga et fait l'objet d'une inculpation de meurtre sur un citoyen blanc – que Banda va décider de passer à l'action, de prendre en main le destin des deux jeunes gens, et le sien par la même occasion. La rencontre avec Odilia se révèle décisive : Banda qui, jusqu'alors, a toujours été soumis aux événements et aux diktats de sa mère, ne se contentera plus d'être le jouet du sort. Jusqu'à la fin du roman, c'est lui qui va dynamiser l'action : il fait traverser la forêt, de nuit, à Odilia et Koumé ; après l'accident qui coûte la vie à Koumé, il emmène la jeune fille jusqu'à Bamila, son village natal ; il retrouve le cadavre de Koumé, le transporte à proximité de Tanga et le dépose, bien en évidence, sur une des rives du fleuve ; ainsi, la police retrouvera facilement le corps et, espère-t-il, cessera ses recherches... Cette dynamique de l'action va se prolonger jusqu'à la dernière page du roman et le départ (probable ?) de Banda vers Fort-Nègre.

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 119 et 124.

<sup>109</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à Thèse, op. cit.*, p. 95.

Sous l'impulsion d'Odilia, Banda parvient à la connaissance de lui-même. Il se découvre une nouvelle personnalité loin du personnage veule et timoré du début du livre<sup>110</sup>. Cette découverte de soi s'accompagne également d'une prise de conscience de la réalité qui l'entoure.

Le regard qu'il jette sur la société coloniale devient beaucoup moins naïf :

Un prêtre, un missionnaire, se trouvait dans la chaire maintenant. [Les fidèles] l'écoutaient très attentivement ; Banda, lui, le regardait. Il lui semblait que tous ces personnages, il les voyait pour la première fois : jusque-là, il ne les avait vus de près qu'avec des yeux d'enfants.<sup>111</sup>

À ce moment-là, il sait qu'il ne suffit pas d'avoir le « bon droit » avec soi ; il comprend que, par la seule volonté d'un contrôleur, un bon cacao peut devenir mauvais et vice versa... Cette nouvelle manière d'être de Banda le conduit même à s'opposer catégoriquement au vieux Tonga, son oncle, et à lui cracher à la figure ses quatre vérités<sup>112</sup>. Lui qui, par éducation et sans doute aussi par caractère, avait toujours courbé l'échine se révèle un contestataire violent<sup>113</sup>.

Si l'on se place uniquement du point de vue des cinq personnages dont nous venons de parler – Banda, Denis, Jean-Marie, Kris et Bitama – les premières œuvres de Mongo Beti peuvent être classées dans la catégorie du *Bildungsroman*. Il reste, toutefois, à vérifier une dernière hypothèse. Selon Susan Suleiman, « dans le scénario initiatique, le passage à la

---

<sup>110</sup> Une phrase, dans les premières pages du roman, résume exactement le caractère du premier Banda ; une violente dispute éclate entre le jeune homme et sa maîtresse :

« - Explique-moi pourquoi tu m'abandonnes ainsi.

[...] Banda se taisait. Au bout d'un petit moment, il lâcha imprudemment et avec colère :

- Ma mère !

- Quoi, ta mère !

- Parfaitement, ma mère. Elle craignait que tu ne sois devenue stérile. Tu avais couché avec tant d'hommes... paraît-il.

Il évitait son regard qu'il sentait lui fouetter le visage.

- Banda, murmura-t-elle tout bas, en plissant la bouche, tu devrais avoir honte ! Ta mère a dit ça et tu l'as écoutée complaisamment. Resteras-tu donc toujours un enfant ? » (p. 9).

<sup>111</sup> Mongo Beti, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 160.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 120 sq.

<sup>113</sup> Il ne faudrait, toutefois, pas considérer Banda comme un révolutionnaire. Il n'en a ni l'âme, ni le courage.

connaissance se fait à travers une expérience dont l'élément invariant est l'épreuve »<sup>114</sup>. Qu'en est-il de nos différents héros ? L'épreuve imposée à Banda consiste à sauver Odilia et Koumé des mains de la police et à les amener sains et saufs à Bamila. Bien qu'à moitié réussie, cette épreuve n'en constitue pas moins un « apprentissage exemplaire positif »<sup>115</sup>. Certains personnages, comme Denis ou Jean-Marie, sont, eux, confrontés à une double épreuve. Avant d'affronter Catherine et son charme diabolique, Denis doit quitter le cocon protecteur que constitue la mission de Bomba et ce départ est vécu comme une véritable déchirure :

La perspective de cette tournée m'impressionne, m'inquiète. [...] Pendant quinze jours, ce sera la forêt. À perte de vue, rien que la forêt, rien que des arbres. Au lieu de notre nouvelle église magnifique, des clochers géants, des vitraux multicolores, des cloches dont le tintement harmonieux s'accorde, à midi et à la tombée de la nuit, au chœur mélodieux des femmes de la sixa récitant l'Angélus. Au lieu de la haute et longue mission des pères, entourée de parterres de fleurs et dont les murs blancs sont encore rendus plus blancs par l'éclat magnifique du soleil. Au lieu de ce vacarme familial que font les écoliers quand ils sont en récréation... La forêt, rien qu'elle...<sup>116</sup>

Jean-Marie, lui, doit subir une épreuve qui lui est imposée, ramener la femme Niam, et une autre qu'il s'impose : se déniaiser<sup>117</sup>. Reste, enfin, le cas bien particulier de Bitama qui accomplit son épreuve de manière passive puisqu'il n'est que spectateur d'un drame qui a pour acteurs Medzo et Kris<sup>118</sup>. Le tableau qu'il a sous les yeux, s'il ne permet pas à Bitama qui, nous dit-on, « était en retard sur les choses de la chair »<sup>119</sup> de mieux comprendre la psychologie féminine, l'oblige du moins à réviser ses jugements par trop idéalistes.

---

<sup>114</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à Thèse*, op. cit., p. 96.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 92 sq.

<sup>116</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 20.

<sup>117</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, op. cit., p. 112.

<sup>118</sup> Voir Susan R. Suleiman, *Le Roman à Thèse*, op. cit., p. 97-98 : « La notion d'épreuve comporte celle de confrontation ou de lutte : pour surmonter l'épreuve, le héros doit vaincre un adversaire. Or, le héros d'apprentissage est avant tout un être passif : c'est l'acquisition de la connaissance qui inaugure, pour lui, l'ère de l'action. On se trouve donc devant cette anomalie que serait une "épreuve passive", ou plus précisément une épreuve où le héros n'agit pas (encore). Ce type d'épreuve a un nom : c'est l'épreuve d'interprétation. Dans celle-ci, l'interprétant est mis devant une situation (ou un texte) qu'il doit comprendre et expliquer. »

<sup>119</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 193.



Mongo Beti, dans ses romans de la période coloniale, choisit de peindre un monde en gestation qui naîtra aux soleils des indépendances. Ses personnages en devenir symbolisent parfaitement la mutation en cours de tout le continent. En même temps, ils annoncent les héros-combattants des romans suivants. À des adolescents timides, souvent peu sûrs d’eux et surtout en pleine période de maturation vont succéder des hommes aguerris par les difficultés et soucieux de mener à son terme un combat difficile, celui de l’indépendance. Et surtout à la révolte impulsive, spontanée et sans aucun fondement théorique et / ou politique va succéder une idéologie de la guerre de libération nationale et de la révolution populaire.

## **2. Couples romanesques et doubles narratifs**

L’une des caractéristiques des jeunes héros de Mongo Beti, dans les romans de la période coloniale, est de ne jamais agir seuls<sup>120</sup>. Pour parvenir jusqu’au bout de leurs aventures, la présence d’un autre personnage, un « allié » selon la terminologie de Claude Brémond<sup>121</sup>, leur est toujours indispensable, comme s’ils étaient incapables de mener à bien leur mission sans un soutien extérieur. Leur jeunesse explique cette incapacité à assumer seul le poids des responsabilités. Ainsi Banda et Koumé, Jean-Marie et Zambo, Kris et Bitama forment des couples dont l’union, ou l’unité, vient du désir commun de vivre une aventure jusqu’à son terme. Mais ce dédoublement du personnage n’est pas propre aux jeunes héros ; il est également présent avec des personnages adultes ; Le Guen et Drumont, Drumont et Sanga

---

<sup>120</sup> Configuration qui se retrouve également dans les œuvres de la période post-coloniale avec le couple Mor Zamba / Abéna auquel se joindra, dans *La Ruine presque cocasse d’un polichinelle*, un troisième larron : Jo le Jongleur. Il faut également signaler que, même s’il mène son enquête en solitaire, Essola, dans *Perpétue*, bénéficie de la complicité active d’Amougou.

<sup>121</sup> Claude Brémond, « La logique des possibles narratifs », in *L’Analyse structurale du récit* [1961]. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points”, 1981, p. 66 à 82.

Boto, Tonga et le vieil oncle tailleur, Le Guen et Schloegel forment des couples romanesques dont la fonction, au sein de la narration, est à prendre en considération.

Banda, tout au long de *Ville Cruelle*, subit une lente métamorphose qui va l'amener de l'ignorance à la connaissance, de la passivité à l'action. Une femme, Odilia, est à l'origine de cette mutation. Nous avons donc, sous les yeux, l'exemple « d'un héros souffrant, pitoyable en raison même de sa jeunesse »<sup>122</sup> qui, « par la vertu magique de l'amour », parvient à « accéder [...] au pouvoir suprême »<sup>123</sup>. Cette définition de Marthe Robert correspond parfaitement au personnage de Banda qui, au début du roman, apparaît comme un personnage velléitaire, indécis<sup>124</sup>, cherchant fréquemment, face à une réalité trop rude, la fuite dans la rêverie<sup>125</sup>.

S'ajoute à cela un attachement excessif à sa mère, ce dont témoigne le dialogue entre Banda et sa maîtresse :

- Je n'ai eu que ma mère, enchaîna-t-il.
- Et les autres garçons ? fit-elle agressive.
- Quels autres ?
- Les autres garçons de ton âge...
- Alors ? ...
- Presque tous n'ont pas connu leur père. Ils n'ont eu que leur mère, et pourtant ils ne l'adorent pas comme si elle avait créé le monde. Non ?<sup>126</sup>

Cette mère, possessive et castratrice, qui joue de sa maladie<sup>127</sup> pour culpabiliser son fils<sup>128</sup> est un personnage-clé qui permet de comprendre le comportement parfois surprenant de Banda.

---

<sup>122</sup> Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman* [1972]. Paris : Grasset, 1981, p. 83.

<sup>123</sup> *Ibid.*

<sup>124</sup> Les hésitations du personnage sont marquées, dans la narration, par la répétition de l'adverbe « peut-être ».

<sup>125</sup> Le roman s'ouvre sur le portrait de Banda : « Toute sa physionomie, sa bouche particulièrement, exprimait le dégoût des âmes généreuses, enclines à la rêverie devant les nécessités de la vie. » (p. 7).

<sup>126</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>127</sup> Une bien étrange maladie, d'ailleurs, si l'on en croit le narrateur : « C'est d'ailleurs à cette époque-là qu'elle commença à ressentir les premiers symptômes de cette maladie non identifiée et en tout cas incurable. » (p. 156) ; [Odilia] pensa que cette femme n'était peut-être pas malade à mourir ? Des malades à la veille de leur mort, elle en avait bien vu ; ils ne faisaient pas preuve d'une telle vitalité. » (p. 189).

<sup>128</sup> L'idée du sacrifice maternel hante l'esprit de Banda : « Comme elle a dû souffrir, ma mère ! C'est seulement beaucoup plus tard que je l'ai deviné [...] Elle avait trop donné d'elle-même pour m'élever. Et moi, je m'étais si peu soucie d'elle ! » (p. 12).

Bien que rarement mise en scène, elle n'en est pas moins constamment présente, telle une figure tutélaire. Elle domine tellement son fils que sa présence exclut l'existence d'une autre femme dans la vie du malheureux Banda. Ainsi, la jeune fiancée du héros, choisie par la mère, est inexistante dans la trame romanesque. Sa non-présence s'explique par l'omniprésence de la mère :

Toute la journée, [Banda] n'avait pas un moment pensé à elle [sa fiancée]. Cette constatation l'amusa. Pourquoi n'ai-je pas pensé à elle, se demanda-t-il ? Peut-être tout ce qui lui était arrivé ne lui en avait pas laissé le temps ? Peut-être aussi que son esprit était trop occupé par sa mère ?...<sup>129</sup>

L'apparition d'Odilia, femme que Banda s'est lui-même choisie et qui ne lui a pas été imposée, correspond, très logiquement d'ailleurs, à un effacement de la mère.

Il la tenait éplorée sur ses genoux et la consolait comme une enfant en peine [...] C'était comme s'il avait eu une petite sœur, la petite sœur dont il rêva, et qu'elle eût un gros chagrin et qu'elle pleurât et qu'il l'entendît pleurer, impuissant [...] Du coup, il oublia sa mère.<sup>130</sup>

Odilia est, finalement, la seule femme qui ait une réelle existence face à ce personnage dévorant qu'est la mère. La maîtresse de Banda, celle qu'il refuse d'épouser pour ne pas déplaire à sa mère, fait une brève et unique apparition au chapitre un du roman. Quant à la fiancée, bien que souvent évoquée, elle n'est jamais physiquement présente.

C'est dans ce contexte psychologique que Koumé va, par l'intermédiaire de sa sœur Odilia, faire irruption dans la morne existence de Banda. Et cette intrusion va bouleverser à la fois la structure romanesque et le "moi" intime de Banda. Dès leur première rencontre, Banda semble déjà transfiguré, comme si la présence de Koumé et Odilia le stimulait :

Tout à coup, son esprit se porta sur les gardes régionaux. Peut-être, se dit-il, qu'ils sont tapis autour de la case ? [...] S'ils s'amenèrent, que ferait-il ? Sans réfléchir, sans hésiter, il sut ce qu'il ferait. Il se battra avec rage, comme un fou. Il lui semblait qu'avec eux [Odilia et Koumé], lui Banda ne pouvait que

---

<sup>129</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 80.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 108-109.

se battre.<sup>131</sup>

La métamorphose de Banda est extrêmement rapide puisqu'elle s'effectue en quelques heures : il rencontre Odilia un samedi soir alors que la nuit est déjà bien avancée et le dimanche, aux premières lueurs de l'aube, c'est un nouveau Banda qui assiste à la messe célébrée par le révérend père Kolmann. Au cours de cette nuit initiatique, l'événement le plus important pour le développement du récit est, paradoxalement, la mort de Koumé. Banda s'est, très vite, senti lié à ce jeune homme qui semble n'avoir peur de rien ; et une sorte de double fraternité s'établit entre eux. Ils sont à la fois frères dans le malheur<sup>132</sup> et frères par l'entremise d'Odilia :

- Banda, dit-elle, d'une voix qui suppliait avec une ardeur irrésistible, aide mon frère, aide-le. Il a ton âge, à peu près ; c'est un peu comme ton frère [...] Est-ce que tu ne voudrais pas être mon frère aussi ?<sup>133</sup>

Incontestablement, Koumé fascine Banda qui rêve d'avoir la force de caractère de son “frère”. Lui aussi aurait pu être un “dur” comme Koumé, s'il n'y avait pas eu sa mère<sup>134</sup>.

Va se produire à partir du chapitre sept, et plus exactement de la mort de Koumé, une substitution de personnages. En d'autres termes, Banda s'approprie les qualités du défunt. Pour cela, deux épisodes sont particulièrement décisifs. Le premier est la chute de Koumé dans les rapides du fleuve<sup>135</sup>. Cette confrontation directe avec la mort est une première brèche dans la conscience de Banda. Ce Koumé dont le corps disparaît dans les eaux boueuses est à la fois un rival<sup>136</sup> que Banda, inconsciemment, élimine, mais il est aussi la victime d'un sacrifice rituel qui consiste pour Banda à tuer en lui le garçon timoré et soumis qu'il a été jusqu'à présent. Cet

---

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 89 : « Ils m'ont eu [...] ; et moi je te jure qu'ils ne l'auront pas. Lui au moins, ils ne l'auront pas. »

<sup>133</sup> *Ibid.*

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 103 *sqq.*

<sup>136</sup> Rival en ce sens que Koumé et lui doivent “partager” leur petite sœur, Odilia. Ce désir de possession que l'on avait décelé chez la mère pour son fils se retrouve avec autant de force chez Banda envers Odilia (voir p. 114).

acte d'auto-délivrance s'accomplit de manière indirecte, par le biais d'un personnage extérieur.

Le second épisode qui complète la re-naissance de Banda se situe au chapitre neuf. Celui-ci va chercher, sur une pirogue, le cadavre de Koumé<sup>137</sup> qu'il dépose ensuite sur une des rives, bien en évidence. Puis, au milieu du fleuve, il coule son embarcation et "noie" ses vêtements. Enfin, il revient à la nage jusqu'à la berge, se sèche et endosse de nouveaux effets. Le bain purificateur fait de lui un autre homme et ce baptême nocturne marque la naissance d'une personnalité nouvelle, naissance que le changement d'habits confirme de manière presque redondante.

L'influence de Koumé est déterminante. Il semble, toutefois, que Banda devienne un héros malgré lui. Lorsque son chemin croise, pour la première fois, celui d'Odilia, Banda vient de passer une bonne partie de la journée et de la soirée à boire. Cette rencontre se situe à la page quatre-vingt. Et une soixantaine de pages plus loin, au moment où Banda va rechercher le corps de Koumé, le lecteur découvre la remarque suivante : « Il était complètement dégrisé maintenant »<sup>138</sup>. Cela signifierait-il que tous les actes d'héroïsme et de courage dont Banda a été l'auteur n'ont été accomplis que sous l'emprise de l'alcool ? Assurément non, mais cet état de semi-ivresse l'a rendu, sans aucun doute, beaucoup plus téméraire.

Reste la question du départ de Banda pour Fort-Nègre. Nous savons, dès le début du roman, que le rêve du jeune homme est de quitter Bamila, son village natal, et de s'installer en ville. Mais pas n'importe où ! Il veut aller à Fort-Nègre car même Tanga est une agglomération trop minable et indigne de ses ambitions. Mais un tel projet se heurte à l'hostilité de la mère, d'où le désir, refoulé, de la voir disparaître :

---

<sup>137</sup> Banda, dans cette scène, se transforme en Caron transportant Koumé sur un Achéron tumultueux, en d'autres termes, en surmontant sa peur et en dominant la mort, il devient peu à peu maître de son destin.

<sup>138</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 138.

Bon Dieu ! je ne resterai pas seulement une semaine de plus à Bamila quand ma mère sera morte. Zut ! je ne souhaite pas sa mort ; je l'aime trop pour souhaiter sa mort. Mais si elle était bientôt morte quand même ?<sup>139</sup>

Toutefois, après la mort de sa mère, Banda ne se résout pas à aller à Fort-Nègre. Il quitte effectivement Bamila, mais c'est pour s'installer dans le village d'Odilia, chez ses beaux-parents. En réalité, la ville cruelle des Blancs effraie Banda :

Chaque jour, il remettait l'échéance à plus tard [...]. Il se demandait quand il s'en irait pour Fort-Nègre ; Bamila l'avait rejeté, Fort-Nègre, au souvenir de Tanga, lui paraissait hostile. Pour l'instant, il se réfugiait dans l'amour d'Odilia.<sup>140</sup>

Les dernières lignes du roman sont pour le moins ambiguës car rien ne permet de dire si le héros va ou non s'installer à Fort-Nègre. Cette question est beaucoup plus importante qu'on ne l'imagine car elle équivaut à remettre en cause le processus de “conscientisation” du personnage. Pour reprendre les termes de Susan Suleiman, nous pourrions dire qu'en cas de non-départ de Banda, « l'apprentissage exemplaire positif » qu'il a vécu grâce à Koumé tournerait court, ce qui ne serait nullement étonnant de la part d'un personnage qui ne parvient jamais à mener ses projets à leurs termes. Il tente de sauver Odilia et Koumé, mais le jeune homme se noie dans le fleuve. Il veut quitter Bamila et aller vivre à Fort-Nègre : il parvient tout juste à faire les quelques kilomètres qui séparent son village de celui d'Odilia, sa femme-sœur.

Le second roman, dans l'ordre chronologique, *Le Pauvre Christ de Bomba*, offre, du point de vue des couples narratifs, une grande richesse. Le R.P.S. Drumont a, à ses côtés, un jeune vicaire, le père Le Guen auquel il confie le soin de diriger la mission durant son séjour en pays Tala. Ce duo, Drumont / Le Guen, annonce ceux que l'on découvrira plus tard dans l'œuvre de Mongo Beti : Le Guen et frère Schloegel dans *Le Roi miraculé* ; le père Van den

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 223-224.

Rietter et frère Nicolas, protagonistes de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. En dédoublant les personnages de prêtre, Mongo Beti se conforme, bien sûr, à la réalité historique – les missions catholiques étaient rarement dirigées par un homme seul ; mais c'est surtout un moyen pour le romancier de mettre en scène deux types de missionnaires : l'un, pêcheur d'âmes, préoccupé essentiellement par sa mission évangélisatrice, à l'image de Le Guen dans *Le Roi miraculé* ; l'autre, tels Schloegel ou Nicolas, beaucoup plus tourné vers les réalisations concrètes : l'église, l'école...

Drumont, lui, cumule les fonctions d'apôtre et de bâtisseur. Il est vrai que son second, Le Guen, dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, n'apparaît que dans les onze premières pages du roman, puis dans la dernière partie qui compte une soixantaine de pages. Et son rôle, lorsqu'il est mis en scène, est tout à fait secondaire. En fait, le véritable double du R.P.S. a pour nom Sanga Boto. Mais c'est, en quelque sorte, son double inversé. L'un est noir, l'autre blanc et leurs deux prosélytismes s'affrontent.

C'est durant l'étape de Bitié qu'il est fait mention, pour la première fois, de Sanga Boto, le « fameux homme au miroir »<sup>141</sup> présenté comme le rival du R.P.S. :

- Mais oui, Père, tu le connais sûrement [...], tu as souvent prêché contre lui.  
[...]  
J'ai souvent entendu parler de ce fameux Sanga Boto. Il paraît même qu'il a eu des tas de démêlés dans le passé avec le R.P.S. Je serais curieux de savoir ce qui va se passer lorsqu'ils se rencontreront.<sup>142</sup>

Ces dernières paroles de Denis montrent bien que Sanga Boto n'est nullement un escroc à la petite semaine, un charlatan sans envergure. Il est, au contraire, un adversaire puissant dont le R.P.S. a tout à craindre. D'ailleurs, son influence sur les Tala est réelle : « Sanga Boto [...] C'est peut-être lui qui gâte le pays ainsi. Qu'est-ce que ce sorcier peut bien faire aux Tala pour

---

<sup>141</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 64. Cette référence au miroir met l'accent sur ce thème du reflet, du double.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 64-65.

les détourner ainsi du vrai Dieu ? »<sup>143</sup>, questionne ingénument Denis. La lutte du R.P.S. contre Sanga Boto prend ici une autre dimension ; il ne s'agit, ni plus ni moins, que de l'éternel combat entre Dieu et Satan représentés dans le roman par deux de leurs serviteurs. Car Sanga Boto, dans l'esprit de Denis, et donc de Drumont, est bel et bien un suppôt du diable qui distille avec venimosité une fausse religion.

Mais tout n'est pas aussi clair que cela. La vision manichéenne de Denis, le narrateur, n'est pas celle de Mongo Beti. Ainsi le R.P.S. a, par bien des aspects, quelque chose de diabolique dans son comportement. Et ce n'est sans doute pas sans raison que les Tala ont surnommé Drumont « le Malin »<sup>144</sup>. Drumont et Sanga Boto sont bien plus proches l'un de l'autre qu'ils ne l'imaginent et Mongo Beti ne se fait pas faute de souligner toutes ces convergences : « [Il] arriv[e] comme ça parmi une population naïve et superstitieuse ; [il] se me[t] à la bonimenter en faisant des simagrées, en s'entourant de mystère. Après quoi, [il] l'exploit[e]... »<sup>145</sup>. De qui s'agit-il ? Du prêtre ou du sorcier ? La façon d'agir ainsi décrite pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'un et à l'autre. Dans ce cas précis, c'est de Sanga Boto dont il est question, mais ses méthodes ne diffèrent guère, aux yeux du romancier, de celles du R.P.S. Tous deux ont surtout une action psychologique sur les pauvres gens qui viennent se confier à eux, et de ce point de vue-là, Sanga Boto fait preuve d'une intelligence remarquable :

Mon métier n'était pas de guérir les gens, c'était d'essayer de leur expliquer pourquoi ils sont malheureux dans la vie, pourquoi ils ne réussissent pas [...]. Quand on soigne, on s'expose à perdre rapidement son prestige, à moins de connaître réellement les vertus des arbres et des herbes pour lutter efficacement contre la maladie, car alors les gens guérissent. Mais ce n'était pas mon cas.<sup>146</sup>

Les Tala se rendent chez Sanga Boto pour être guéris, tout comme les chrétiens se regroupent

---

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 106-107.



autour du R.P.S. pour être protégés contre les exactions de l'administration coloniale. Mais le premier ne peut soigner et la protection qu'offre le second est dérisoire. La seule chose qu'ils aient tous deux à proposer est un réconfort moral, et rien de plus.

Reste que le conflit entre les deux hommes est bien réel et qu'il finit par tourner à l'avantage de Sanga Boto. Après l'accident au cours duquel le R.P.S. a failli se noyer<sup>147</sup>, les Tala ne doutent plus des pouvoirs terrifiants du sorcier : c'est lui qui a délibérément provoqué ce funeste événement. À leurs yeux, le R.P.S. n'est pas de taille à rivaliser avec Sanga Boto :

Quelques vieilles femmes, éplorées, sont venues féliciter le R.P.S. d'avoir échappé à la mort de façon aussi miraculeuse. Elles ont dit que ce Sanga Boto était un type très fort, une incarnation de Satan, dont il avait la puissance. Le R.P.S. avait eu tort de s'attaquer à un tel homme. Il devrait laisser à Dieu le soin d'abattre lui-même Sanga Boto quand il lui plairait.<sup>148</sup>

Puisque Drumont n'est pas capable de tenir tête à Sanga Boto, il faut quelqu'un qui soit à même de battre l'homme-au-miroir sur son propre terrain : les miracles. C'est à ce moment du récit qu'est évoqué le personnage de l'abbé Jean Bita ; ce prêtre, si l'on en croit Denis, a une grande influence sur les gens, qu'ils soient chrétiens ou païens. En outre, « il est connu pour accomplir des miracles »<sup>149</sup>. C'est donc, aux yeux du narrateur, l'homme de la situation, le seul à pouvoir lutter efficacement contre l'influence de Sanga Boto. L'admiration de Denis pour l'abbé Jean Bita semble illimitée et c'est tout juste s'il n'accuse pas le R.P.S. de ne pas vouloir accomplir quelques petits miracles afin d'impressionner les Tala. Dans l'esprit de Denis, Jean Bita se substitue à Drumont en tant qu'adversaire de Sanga Boto, car il est ce qu'il souhaiterait que soit le R.P.S. : un faiseur de miracles. La chute dans le fleuve correspond aussi à une perte du prestige du R.P.S. Lui qui affirmait que « Jésus-Christ et le R.P.S., c'est tout un »<sup>150</sup> se

---

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 99 *sqq.*

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 126-127.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 11.

révèle impuissant à dominer les éléments, contrairement à celui dont il propage le message<sup>151</sup>.

Reste à évoquer le cas du couple Denis-Zacharie. Bien que fondamentalement antithétiques, ces deux personnages ne peuvent se comprendre qu'en fonction l'un de l'autre ; sont déterminants à la fois les rapports qu'ils entretiennent entre eux, mais également ceux qu'ils nouent avec le R.P.S.

Denis, jeune adolescent de quinze ans au service du R.P.S., a des rapports particulièrement privilégiés avec le missionnaire ; au fil du temps, un véritable amour filial est né chez Denis qui n'hésite pas à avouer que « le R.P.S., c'est comme mon père »<sup>152</sup>. Catherine, elle-même, lorsqu'elle est, pour la première fois, en présence de l'enfant de chœur s'exclame : « Voilà le fils du R.P.S. ! »<sup>153</sup>. Nous retrouvons ici un élément caractéristique du roman d'initiation : le jeune héros bénéficie de la présence amicale et souvent de l'aide d'un père spirituel, tandis que le père naturel est rejeté dans l'anonymat, à moins qu'il ne soit carrément hostile au héros, comme dans *Mission Terminée* où Jean-Marie affronte physiquement son géniteur.

L'affection de Drumont pour son petit protégé est, elle aussi, bien réelle comme en témoigne la scène au cours de laquelle Denis confesse au prêtre tous ses péchés, en particulier celui d'avoir... “fait ça” avec Catherine :

Le R.P.S. m'a dit :  
- Tiens, si je comprends, tu t'es mal conduit et tu as peur de te confesser, n'est-ce pas ?  
J'ai fait signe de la tête que oui. Le R.P.S. m'a soulevé de ma chaise et m'a mis sur ses genoux en soupirant.  
[...] Quand je suis arrivé à la fin [de la confession], je me suis tu. Puis j'ai

---

<sup>151</sup> Dans le texte suivant, la référence néo-testamentaire est explicite : « Il se tenait debout au beau milieu de la pirogue [...] et il fouettait l'eau du fleuve avec un mince bâton de bois qu'il tenait à la main [...] Son profil se détachait sur le fleuve en crue » (p. 100). Voir « Évangile selon Matthieu », 8, 23 et 14, 22.

<sup>152</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 17.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 69. On peut également interpréter cette réplique comme une allusion moqueuse ou critique au peu de respect, par certains prêtres, de l'obligation de chasteté.

regardé le R.P.S. Il n'était pas du tout en colère [...] Il m'a parlé longuement d'une voix très douce, très paternelle. Moi qui m'imaginai qu'il ferait une crise effroyable, qu'il me chasserait et peut-être me maudirait, comme je me trompais !<sup>154</sup>

Denis, malgré sa faute, demeure le bon fils. Zacharie, au contraire, apparaît, pendant une bonne partie du roman, comme le mauvais fils rebelle à l'autorité du père. Il défie souvent Drumont, n'hésite pas à remettre en cause certaines de ses décisions ; il va même jusqu'à douter de la chasteté du prêtre<sup>155</sup>. Une image résume admirablement bien l'opposition entre le missionnaire et son cuisinier : « Ils se sont tus tous deux et ils marchaient, côte à côte, silencieux. Leurs semelles de cuir faisaient un bruit régulier sur la piste, et c'était comme si de jeunes enfants inexpérimentés s'essayaient à battre le tam-tam sans réussir à créer un rythme »<sup>156</sup>.

Paradoxalement, le R.P.S., loin de punir Zacharie pour ses insolences – qui ne sont, souvent, qu'un constat lucide d'une réalité que Drumont s'obstine à nier – le comble de faveurs ; ainsi, il lui a fait construire, dans son village natal, « une belle maison avec des murs de briques et un toit de tôle »<sup>157</sup>. Il est, *a priori*, difficile d'expliquer la mansuétude dont fait preuve le R.P.S. envers un personnage qui ne laisse jamais passer l'occasion de s'opposer – d'abord indirectement<sup>158</sup>, puis de plus en plus frontalement – à lui, qui conteste le bien-fondé

---

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 179-180. Comme on peut le constater, Denis a une lecture très catholique des événements, les leçons du R.P.S. Drumont ayant bien été apprises et assimilées.

<sup>155</sup> Voir :

- p. 45 : « Non, mais, dis donc, pour qui vas-tu te prendre, maintenant ? Pour le fils du R.P.S. ? Oh ! je ne doute pas qu'il en ait, des enfants, mais ils n'ont certainement pas ta couleur, mon petit père... ».

- p. 60 : « Il y avait comme un défi dans [les] yeux de Zacharie ».

- p. 72 : « Zacharie a dit : - Pourquoi veut-il les empêcher de danser, j'aimerais bien le savoir ? [...] Un temps. Puis [s'adressant à Denis] : - Je croyais qu'il s'était assagi ton prêtre ».

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 15 : « Zacharie prétend que ça ne les a certainement pas changés. Il dit que ces gens-là [les Tala] doivent être plutôt heureux que personne n'aille plus les embêter chaque année [...]. Il n'ose jamais dire ces blagues en présence du R.P.S. »

- p. 40 : « Zacharie vient de commenter [le] discours [du R.P.S.] avec beaucoup de malveillance – et il avait beau

du voyage en pays Tala et tente même de convaincre Denis que les prêtres, comme tous les Blancs, n'ont qu'une religion : l'argent<sup>159</sup>. Cette hostilité n'échappe bien sûr pas à Drumont ; mais il se comporte comme un père de famille qui demeure, malgré tout, attaché à un fils turbulent et auquel il pardonne toutes ses frasques.

La dimension symbolique de ce personnage du cuisinier n'est pas à négliger. Dans sa mission d'évangélisation, le R.P.S. est confronté à trois types de réactions : l'acceptation réelle et sincère de la religion catholique ou le refus déclaré et parfois violent de cette même religion. Entre ces deux positions extrêmes, prend place une attitude intermédiaire qui consiste à feindre la soumission afin, tout simplement, de ne pas avoir d'ennuis, ou le moins possible. Zacharie, tout au long du roman, évolue. Il passe d'une hostilité sourde à la rébellion ouverte. S'il se plie, apparemment, à l'autorité du missionnaire, c'est qu'il sait pouvoir tirer profit de son obéissance. Dès l'instant où les événements tournent au désavantage de Drumont et où il se rend compte qu'il n'a plus grand-chose à attendre de lui, Zacharie quitte la mission. Et c'est en cela que son comportement est emblématique : les paysans espèrent, en échange d'une conversion, toute formelle, au catholicisme, un certain nombre d'avantages : découvrir le secret du pouvoir des Blancs ; être protégé contre l'administration coloniale, les réquisitions, les travaux forcés... N'obtenant pas ce qu'ils souhaitent, ils se détournent tout naturellement des enseignements du Christ et de son prophète "africain", Drumont.

Quant à la façon d'agir du R.P.S., elle est, en un certain sens, cohérente. S'il pardonne aussi aisément à son cuisinier, c'est qu'il ne désespère pas d'en faire un jour un véritable chrétien. Le R.P.S. se comporte exactement de la même manière avec son ami le chef de

---

jeu puisque nous étions entre nous. »

<sup>159</sup> Voir p. 31 : « L'argent, l'argent, ... ça, c'est le grand problème de la vie, mon pote ! [...] Nous courons tous après l'argent, les prêtres autant et peut-être plus que les autres ».

tribu : n'accepte-t-il pas l'invitation de celui-ci, qui a, pourtant, abandonné depuis longtemps les pratiques chrétiennes pour s'adonner aux délices de la polygamie<sup>160</sup> ? Drumont, au contraire, peut se permettre d'être plus dur, plus intransigeant avec d'autres personnages qui sont trop imprégnés de la morale catholique pour remettre en cause son enseignement. Il est significatif que le missionnaire se montre particulièrement violent avec les vieilles femmes qui continuent de venir à la messe, de communier, de se confesser et dont la seule faute est de n'avoir pas suffisamment d'argent pour payer le denier du culte.

On peut donc juger de l'efficacité missionnaire de Drumont à l'aune de Zacharie. L'échec de l'expédition en pays Tala ne pouvait, logiquement, que s'accompagner de la fuite du cuisinier qui, abandonnant la mission de Bomba, rejette toutes les contraintes morales que le R.P.S. prétendait imposer, à lui et à ses semblables.

N'oublions pas, enfin, un dernier élément de la personnalité étrange de Zacharie : son satanisme. Quels qualificatifs le narrateur emploie-t-il pour évoquer le cuisinier ? Il fait, tout d'abord, référence à la « joie diabolique »<sup>161</sup> de Zacharie ; puis il le traite de « Lucifer »<sup>162</sup> ; un catéchiste met en garde Zacharie : « Pour un homme qui côtoie tous les jours le R.P.S., un saint, presque un martyr, tu es bien près de l'enfer, cher ami Zacharie... C'est comme les mauvais anges... »<sup>163</sup>. Et même le R.P.S. ne se fait pas faute d'accuser son cuisinier : « Toi, je te connais, tu es le Diable, ah, ah, ah ! Tu veux me tenter pas vrai ? »<sup>164</sup>. Et d'ailleurs Zacharie

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 93. Au sujet de ce chef, il importe de nuancer notre jugement : n'y a-t-il pas, déjà, dans l'attitude du R.P.S. une grande résignation, aveu de son échec ?

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 152. On peut distinguer deux points de vue qui, chacun à leur manière, éclairent *Le Pauvre Christ de Bomba* sous un jour différent. Dans l'optique de Drumont, Zacharie est Satan – Sanga Boto en étant une autre image – qui va tenter Denis / Adam par l'intermédiaire de Catherine / Ève. Quant à Drumont, il est Dieu le père qui gouverne sa mission / Paradis d'une autorité ferme mais bienveillante. Si l'on se place du point de vue de l'auteur, les choses deviennent beaucoup moins simples. Nul n'est entièrement bon ou totalement mauvais. Le

justifie, par chacun de ses actes, cette étiquette luciférienne que tout le monde s'attache à lui coller. Il part en tournée avec le R.P.S., mais n'oublie pas d'emmener avec lui sa maîtresse, Catherine. Dans une certaine mesure, Zacharie est le tentateur, celui qui pousse Denis vers le péché. En entraînant l'enfant de chœur dans la case où séjourne Catherine, en lui présentant la jeune femme, il l'invite à mordre dans le fruit défendu.

Il est aussi celui par qui le scandale arrive. La transformation de la *sixa* de Bomba en un vaste lupanar peut lui être imputée. Il est en partie responsable de l'éclatement de la mission, c'est-à-dire de la perte du Paradis : Drumont, le père, Dieu, disparaît – son départ pour l'Europe peut être assimilé à un effacement de la présence divine ; Denis et Catherine sont chassés du Paradis et Zacharie, une fois son méfait accompli, s'évanouit dans la nature. Une telle interprétation biblique des événements du *Pauvre Christ de Bomba* peut aider à comprendre l'attachement du R.P.S. pour son cuisinier. Lucifer n'était-il pas le plus beau des anges, le plus aimé de Dieu aussi ? Et n'est-ce pas lui qui s'est révolté contre la puissance divine ? Le parallèle avec Zacharie s'impose de toute évidence.

Le troisième roman, *Mission Terminée*, est dominé presque entièrement par le couple Jean-Marie / Zambo qui, par bien des aspects, tant physiques que moraux, annonce le duo Abéna / Mor Zamba. La mission dont doit s'acquitter Jean-Marie consiste à ramener la femme Niam dans ses foyers. Or, nous l'avons vu, cette tâche initiale est bien vite délaissée au profit de la recherche initiatique. Tout au long de sa quête, Jean-Marie est flanqué de son gigantesque cousin, Zambo. Et cette alliance entre les deux jeunes gens va se perpétuer au-

---

diabolique Sanga Boto a, malgré tout, une action thérapeutique positive ; et Drumont n'a pas toujours une action très christique. Selon que l'on adopte le point de vue du colonisateur ou du colonisé, faits et personnages se transforment.

delà du roman<sup>165</sup>. Pourtant, tout semble, de prime abord, différencier les deux héros. Qu'y a-t-il de commun entre un “presque-bachelier” venant de la ville et un hercule de village quasiment illettré ? Jean-Marie est, d'ailleurs, le premier surpris lorsqu'il découvre que « cette espèce de baobab humain »<sup>166</sup> prénommé Zambo est son cousin : « Par quel miracle, me disais-je, ce garçon serait-il mon parent ? »<sup>167</sup>. Lui, “l'intellectuel”, ne manque pas de juger sévèrement son paysan de cousin ; il le trouve « lourd »<sup>168</sup>, « pourvu de peu d'imagination et d'un esprit critique nul »<sup>169</sup>. Par la suite, Zambo se révélera beaucoup plus subtil que ne pouvait le laisser imaginer son apparence physique<sup>170</sup>.

Aux côtés de Jean-Marie, il joue le rôle d'« auxiliaire »<sup>171</sup> ou d'« adjuvant »<sup>172</sup>, c'est-à-dire du personnage « qui facilite l'évolution du héros »<sup>173</sup>, le guide tout au long de son itinéraire initiatique. Ainsi, Zambo amènera successivement dans les bras de Jean-Marie Éliza, puis Édima. Dans l'affaire Niam, c'est lui qui finit par assumer toutes les responsabilités et diriger les opérations, Jean-Marie se révélant incapable de mener les négociations avec le père de l'épouse fugueuse<sup>174</sup>. C'est toujours Zambo qui interprète les événements, les explique à son

---

<sup>1</sup> Voir Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 250 : « Une vie d'errance sans fin. Errance à travers les êtres, les idées, les pays et les choses. Errance au cours de laquelle Zambo mon cousin et moi sommes restés rivés l'un à l'autre, comme deux membres d'un même corps ». Rien n'interdit de voir dans les deux jeunes gens la préfiguration du couple Abéna-Mor Zamba, car la révolte finale de Zambo et Jean-Marie et leur rupture définitive avec le clan est porteuse de soubresauts révolutionnaires comme jamais auparavant dans l'œuvre bétienne.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>170</sup> La description de Zambo mérite qu'on s'y attarde : « Je remarquai dans l'équipe de Kala un grand diable propriétaire de tels muscles qu'à moins de les avoir achetés à tempérament, je ne voyais pas comment il se les était procurés. Immense, les pieds plats, le torse trop long et au demeurant pas très droit, les hanches aussi étroites qu'il est imaginable, le ventre légèrement bombé du paysan qui absorbe habituellement une nourriture dure, c'est cette espèce de baobab humain qui lançait la boule lorsque le service passait à son camp. » (p. 41).

<sup>171</sup> Voir le chapitre sur les « fonctions des personnages », in Vladimir Propp, *Morphologie du Conte* [1928]. Paris : Éditions du Seuil, collection “Poétique”, 1973.

<sup>172</sup> Voir Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> Voir Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 131.

cousin de la ville qui, lui, n'en comprend jamais la signification cachée<sup>175</sup>. Car Jean-Marie est totalement étranger à l'univers de Kala. Sa première réaction, lorsqu'il découvre les mœurs quelque peu frustes des paysans, est digne du citadin qu'il est devenu : « Voici un bien curieux pays ! » s'exclame-t-il. Aussi le rôle de Zambo est-il extrêmement important. Il consiste à instaurer un lien entre Jean-Marie, le lycéen fortement imprégné de culture occidentale<sup>176</sup>, et des campagnards qui demeurent attachés à des valeurs sociales qui, “sur la route”, ont plus ou moins disparu sous les avancées de la colonisation. Ainsi, ceux qui n'étaient pour Jean-Marie que des « péquenots » lui deviennent de plus en plus familiers : « J'étais plus près d'eux que je ne me le serais jamais imaginé »<sup>177</sup>.

Jean-Marie, tout comme Banda, subit l'action plus qu'il ne la dynamise. Il est, tout d'abord, contraint, par Niam et Bikokolo, le patriarche du village, d'accepter la « mission d'intérêt général »<sup>178</sup> consistant à ramener l'épouse en fuite. Puis, à Kala, c'est son oncle Mama qui prend les choses en main et le traîne chaque nuit chez différents notables de la tribu où le jeune invité, accompagné bien évidemment de son oncle, est traité royalement : nourriture

---

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 196 : Jean-Marie est surpris, dans son lit, en compagnie d'Édima, par la mère de la jeune fille qui s'empresse, par ses cris et ses lamentations, de mettre au courant tout le village. Zambo, lui, a parfaitement compris la raison de ce comportement : « Resté seul avec moi, Zambo éclata de rire : il riait sincèrement, bruyamment.

- Nom de Dieu ! Mais de quoi ris-tu donc ? lui demandai-je vexé.

Il rit encore longtemps, puis se rembrunit et daigna enfin me répondre :

- Petit cousin, tu n'as donc pas compris ?

- Compris quoi ?

- Que c'est une vaste rigolade.

- Une vaste rigolade ?

- Mais oui, petit cousin. Tu ne connais pas les femmes de Kala, mais je vais t'expliquer. C'est une bande de vaniteuses, les femmes d'ici...

- Quel rapport ?

- Eh bien ! celle-ci voulait tout simplement annoncer à tout le village que c'est à sa fille que tu avais accordé ta préférence. Toute la scène qu'elle vient de faire, c'est du chiqué ».

<sup>176</sup> Les références culturelles de Jean-Marie montrent bien son intégration au monde de la pensée européenne. Au début de son aventure, il se compare à un *conquistadore* (p. 32 et 36) ; Kala lui rappelle Sparte (p. 39) et la victoire de Zambo est saluée, selon Medza, « par une ovation digne de César au retour de la guerre des Gaules » (p. 50). Voir également p. 48 et 80.

<sup>177</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 26.



abondante, vin de palme et même whisky, sans évoquer les petits cadeaux sous forme de bétail que l'on offre à Jean-Marie, mais que l'oncle Mama s'empresse d'accaparer. Au sujet de ces veillées gastronomico-culturelles, l'oncle ne demande même pas l'avis du jeune homme :

- Fils, articula-t-il, non sans peine, ce soir nous irons rendre visite à cette femme qui t'a invité l'autre jour. C'est chez elle très probablement que nous mangerons. Nous irons donc ce soir, dès six heures.
  - Père, s'inquiéta Zambo, cette visite ne peut donc être remise ?
  - Pourquoi ? s'étonna son père. Pourquoi veux-tu qu'elle soit remise ?
  - Pour rien. Je pensais simplement que mon petit cousin était peut-être encore fatigué et qu'il avait le temps pour rendre des visites.
  - Qui t'a demandé quoi que ce soit ? conclut l'oncle Mama.
- Puis, se tournant vers moi :
- Fils, ajouta-t-il en insistant, c'est ce soir que nous irons voir cette femme qui t'a invité. Il faut que nous y allions...
- Comme vous le voyez, ma conversation avec l'oncle Mama n'eut qu'un caractère très restreint de large discussion ; elle se réduisit même à un petit dictat, un tout petit dictat.<sup>179</sup>

Ce passage est significatif de l'attitude de Jean-Marie : lui-même ne s'oppose pas à la décision de l'oncle, bien que ce soir-là, précisément, il ait obtenu, grâce aux bons soins de Zambo, un rendez-vous avec Éliza. C'est son fidèle cousin qui se charge, comme il le fera tout au long du roman, de défendre ses intérêts.

Une scène identique se retrouve au début du livre lorsque Bikokolo tente de convaincre Jean-Marie d'accepter la mission et finit par la lui imposer. Là encore, Jean-Marie ne se défend que timidement et maladroitement et c'est tante Amou qui se montre la plus virulente<sup>180</sup>.

Dès qu'une décision importante doit être prise, Jean-Marie est soigneusement tenu à l'écart, que ce soit par Zambo ou par son oncle : « Nous nous rendrons donc tout à l'heure chez le chef, dit l'oncle Mama sur un ton tout à fait concluant. Comme tu n'es pas au fait des coutumes, laisse-moi parler. Écoute seulement, pour t'instruire »<sup>181</sup>.

---

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 88-89.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 205.

Cette inertie s'accompagne souvent de regrets. Face à une situation, Jean-Marie n'a jamais la réaction qu'il faudrait et ce n'est que longtemps après qu'il réalise ce qu'il aurait fallu dire ou faire. Son mariage avec Édima est conclu sans que lui-même ne soit informé de la décision<sup>182</sup>. Pourtant, lors de la fête organisée par le chef à l'occasion de cette union, à aucun moment Jean-Marie ne protestera. Les remords viennent plus tard :

J'aurais dû faire une chose, mais je ne l'avais pas faite. Elle était pourtant bien simple : j'aurais dû dire au chef qu'il se trompait, que je ne voulais pas, que je ne pouvais pas épouser sa fille [...] J'avais été surpris. Passé le premier moment, j'aurais dû me ressaisir et parler énergiquement à cet imbécile de chef.<sup>183</sup>

La révolte finale contre le père<sup>184</sup> n'en est que plus surprenante. Qu'est-ce qui a bien pu transformer un jeune adolescent timide en un iconoclaste ? La réponse à cette interrogation est fournie par le narrateur au début du roman : « Peu à peu se formait en moi la conviction que ces menus événements joueraient dans mon existence un rôle hors de proportion avec leur signification d'alors, qu'ils marqueraient comme un tournant dans ma vie »<sup>185</sup>.

Si l'étape de Kala est décisive dans la maturation et le devenir de Jean-Marie, Zambo y est également pour beaucoup. Et ce n'est nullement un hasard si, à la dispute entre Jean-Marie et son père, répond, en écho, la brouille entre Zambo et son géniteur. Une phrase de l'hercule de Kala – « Je ne peux pas rester seul avec les vieux »<sup>186</sup> – scelle le destin commun des deux jeunes gens.

Dans le dernier roman de la période coloniale, *Le Roi miraculé*, l'attention est focalisée sur les deux principaux acteurs, Le Guen et le Chef. Toutefois, d'autres personnages ont un

---

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 209 à 215.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 74. Voir également, p. 221 : « Je ne sais pas si vous avez été terrorisé par votre père. Figurez-vous un adolescent sans défense pour qui le papa a été et est toujours (ainsi que je le croyais alors : mais c'était déjà de moins en moins vrai : depuis mon voyage à Kala) un dieu suprême, un dieu terrible ».

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 249.

rôle non négligeable dans le développement du drame.

Le Guen, que le lecteur retrouve pour la seconde fois dans un ouvrage de Mongo Beti après une première et fugitive apparition dans *Le Pauvre Christ de Bomba*<sup>187</sup>, est secondé à Essazam par le frère Joseph Schloegel. Ce prêtre, contrairement au révérend Le Guen, apparaît plus comme un bâtisseur, un homme d'action qu'un mystique : c'est lui, par exemple, qui a construit le palais du chef et qui est en train de bâtir l'église d'Essazam. Comme le dit un personnage, Schloegel est « une espèce de fou qui ne s'arrêtait jamais de travailler que pour aller bouffer »<sup>188</sup>. Bon vivant, de caractère enjoué, frère Joseph apparaît comme un singulier personnage. Sa bonne humeur, par exemple, est légendaire : « [Kris] eut l'heureuse surprise d'entendre Schloegel répondre avec affabilité à la différence de la plupart des missionnaires chez qui une certaine sécheresse rebutait tout amateur d'aventures »<sup>189</sup>.

Tout contribue, donc, à faire de Joseph Schloegel un prêtre à part, l'antithèse en quelque sorte de Le Guen : « Certaines gens, à Essazam, allaient même jusqu'à proclamer que frère Joseph n'était pas un religieux à la façon de Le Guen – ce qui, dit par les Noirs, mettait en doute le caractère absolu de la chasteté de Schloegel »<sup>190</sup>. Pour compléter ce portrait, il faudrait faire mention de la motocyclette de frère Joseph que celui-ci a malicieusement surnommée « Saloperie ».

Bien qu'il n'ait qu'une influence secondaire sur le déroulement des événements, le personnage de Joseph Schloegel est intéressant par son existence même. Pourquoi Mongo Beti s'est-il acharné à peindre cette caricature de missionnaire ? Car avec frère Joseph, nous ne

---

<sup>187</sup> Curieusement, entre les deux romans, le personnage change de prénom : dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, le narrateur, Denis, l'appelle Jean-Martin ; dans *Le Roi miraculé*, il devient Jean-Marie. La même transformation de prénoms affecte le frère de Jean-François Dzawatama : Émile dans le premier volume du cycle, Édouard dans le second. Voir *infra* troisième partie, chapitre 2.

<sup>188</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 103. Une telle accusation était déjà portée contre le R.P.S. Drumont.

sommes pas loin de l'imagerie d'Épinal. Ce n'est, bien entendu, pas simplement pour discréditer l'action missionnaire. Penser cela reviendrait à mettre en cause les qualités d'écrivain de Beti, d'autant plus qu'un livre comme *Le Pauvre Christ de Bomba* est un réquisitoire bien plus habile et littérairement plus riche. Schloegel existe tout bonnement pour mieux mettre en relief le caractère torturé, anxieux et mystique de Le Guen. Si des prêtres tels Le Guen peuvent exister, c'est parce qu'à leurs côtés des Joseph Schloegel, moins concernés par les problèmes théologiques, sont là pour veiller à l'intendance.

Un autre couple qu'il convient d'évoquer, même très brièvement, traverse les pages du *Roi miraculé* : il s'agit des deux « affreux » vieillards que sont Ndibidi et Ondoua. Personnages retors, volontiers mystificateurs, leurs fonctions vitales semblent être réduites à deux organes : leurs langues dont ils savent faire un usage habile lors des séances de palabre et leurs estomacs, véritables gouffres sans fond. Inséparables, malgré leurs (fausses) querelles incessantes, ils sont un seul et même personnage dédoublé par la magie du romancier. Le numéro qu'ils exécutent tous deux devant le seuil du Palais est digne d'une scène de music-hall. Ils se donnent en spectacle, en véritables cabotins qu'ils sont<sup>191</sup>. Ils représentent ce que la vieillesse peut avoir, aux yeux de Mongo Beti, de plus exécration.

Les personnages jeunes du roman, Kris et Bitama, sont aux antipodes l'un de l'autre. Bien qu'ils soient vaguement cousins, ils sont loin de former un couple aussi uni que l'étaient Zambo et Jean-Marie. Leurs situations sociales respectives les éloignent déjà. Kris, après avoir été exclu de l'internat, a dû travailler pour pouvoir poursuivre ses études et terminer son année scolaire. Bitama n'a pas ces soucis puisque, comme le lui fait remarquer sévèrement Kris, il a

---

<sup>191</sup> C'est d'ailleurs le terme utilisé pour qualifier Ndibidi (p. 66).

« un *pater* dans l'administration »<sup>192</sup> sur lequel il peut compter au moins pour l'essentiel. Quand on sait ce que représentait alors un emploi, aussi subalterne soit-il, dans l'administration, on se rend compte que la situation de Bitama est particulièrement privilégiée, son père disposant d'un revenu régulier.

Le second point de divergence trouve son fondement dans leurs positions respectives face à la situation coloniale. Bitama, en homme qui n'a pas à se soucier des contingences matérielles, en intellectuel, est particulièrement attentif aux événements politiques qui secouent le pays. C'est par son intermédiaire que Mongo Beti introduit la première allusion à une organisation politique, en l'occurrence le Parti Progressiste Populaire. Kris est beaucoup moins sensible à toute cette agitation, préoccupé qu'il est par la nécessité de trouver l'argent nécessaire à l'achat de son trousseau et de ses fournitures scolaires. Chacun des deux personnages incarne un type bien déterminé : d'un côté, Bitama, l'intellectuel quelque peu idéaliste et passionné, de l'autre, Kris, individualiste forcené qui ne voit dans les préoccupations de Bitama que « des idées d'oisif »<sup>193</sup>. Peu lui importe de faire ou non le jeu des colonialistes en distillant clandestinement de l'alcool, l'essentiel étant que cette activité, répréhensible aux yeux de Bitama, lui rapporte de l'argent.

Un autre point de désaccord concerne les vieillards. Bitama exalte « leur sagesse, leur vertu, leur science de la tradition, leur sens de la solidarité »<sup>194</sup>, toutes qualités, selon lui, éminemment nègres. Kris, beaucoup moins lyrique, ne voit dans ceux qu'il appelle de « vieilles loques »<sup>195</sup> que « de tristes emmerdeurs, oisifs, gourmands, inutilement bavards »<sup>196</sup>.

---

<sup>192</sup> Mongo Beti, *Le Roi Miraculé*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>195</sup> *Ibid.*

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 131.

Les propos de Kris sont, sans ambiguïté aucune, l'expression de la pensée de Mongo Beti qui affirmait dans un entretien<sup>197</sup> qu'il considérait les vieillards comme les éléments les plus rétrogrades de la société africaine, idée que Kris exprime en les termes suivants : « Les vieillards [...] sont ce qui subsiste de plus honteux, de plus révoltant de notre passé »<sup>198</sup>.

Connaissant l'opposition farouche de Mongo Beti à ce qu'il appelle le « senghorisme », comment ne pas voir, dans le personnage de Bitama, l'incarnation de cette philosophie ? Bitama évoque avec émotion les valeurs proprement nègres, telles la sagesse des anciens ou la solidarité clanique, toutes choses que l'on retrouve dans les écrits du poète-président. En outre, à la fin du roman, Bitama, se détournant de Kris, se lie d'amitié avec le jeune fonctionnaire colonial, Giovanni Palmieri, « ainsi qu'il ne pouvait manquer d'arriver »<sup>199</sup> souligne étrangement le narrateur. Ce rapprochement entre les deux jeunes gens, tous deux des intellectuels, tous deux des privilégiés, doit être interprété comme la transposition romanesque de la collaboration entre certaines élites africaines et le colonisateur blanc. Bien sûr, Bitama souhaite l'indépendance – encore qu'en 1948, ce mot ne soit pas d'actualité ; Palmieri apparaît, lui aussi, comme un homme ouvert aux idées libérales. Mais deux ans avant la vague des indépendances africaines – *Le Roi miraculé* date de 1958 – Mongo Beti, avec une rare clairvoyance, dénonce déjà la collusion “françafricaine” qui débouchera sur la grande mystification des indépendances mort-nées.

Au-delà d'un procédé purement littéraire, il importe d'envisager l'existence de ces différents couples romanesques dans une perspective sociologique dont Mongo Beti pense qu'elle est plus à même de refléter la réalité africaine dans toute sa diversité. De ce point de

---

<sup>197</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 86-121.

<sup>198</sup> Mongo Beti, *Le Roi Miraculé*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>199</sup> *Ibid.* p. 249.

vue, Bitama et Kris sont deux personnages extrêmement signifiants : leurs évolutions et leurs modes de pensée traduisent et préfigurent la période mouvementée des années cinquante qui débouchera sur l'octroi par le général de Gaulle de l'indépendance à toutes les colonies françaises.

### 3. Narrateurs et narrataires

À la première lecture, les quatre romans composant la chronique coloniale se divisent en deux catégories : ceux qui adoptent une narration à la première personne – *Le Pauvre Christ de Bomba* et *Mission Terminée* – et ceux dans lesquels un narrateur décrit des événements dont il a simplement été le témoin ou qu'on lui a rapportés, *Ville Cruelle* et *Le Roi miraculé*. Mais au-delà de cette distinction sans doute trop simpliste, nous verrons que les écrits de Mongo Beti sont, du point de vue de l'écriture, de la composition et de la structure romanesques, beaucoup plus complexes qu'ils ne le paraissent<sup>200</sup>, hissant de la sorte ces romans hors du champ du roman à thèse et de la littérature de propagande.

Dans *Ville Cruelle*, à plusieurs reprises apparaît le terme “chronique”, vocable qui sera également utilisé dans *Le Roi miraculé*, sous-titré : « Chronique des Essazam ». Si l'on s'en tient à la définition la plus sommaire, une chronique est un « recueil de faits historiques, rapportés dans l'ordre de leur succession »<sup>201</sup>. Cela signifie que le chroniqueur, n'intervenant jamais dans les faits qu'il rapporte se borne à être un témoin, présent à chaque moment de l'action. Cette idée est confirmée dès la première page du roman. Banda, nous dit-on, « était

---

<sup>200</sup> Et beaucoup plus élaborés que le prétendait Beti qui affirmait se désintéresser de toutes les questions d'esthétique romanesque.

<sup>201</sup> Dictionnaire *Le Robert*.

visiblement très perplexe »<sup>202</sup>. L'emploi de l'adverbe suggère la présence, en dehors de Banda et de sa maîtresse, d'une tierce personne. Or, la scène se déroule dans une chambre à coucher où le couple vient de passer la nuit. La présence d'un témoin, à cette heure matinale de la journée, paraît pour le moins improbable. Le narrateur, contrairement à un simple spectateur, possède le don d'omniscience qui lui permet, par exemple, de deviner les secrets les plus intimes des personnages. Au sujet de la maîtresse de Banda, il note que « dans le tréfonds de son cœur, elle exultait »<sup>203</sup>. Quelques pages plus loin, il analyse encore les pensées de la jeune femme : « Restée seule, elle ne put s'empêcher de le plaindre, parce que, songeait-elle, ce n'était pas le genre de femme qui lui convenait, cette petite gosse »<sup>204</sup>.

Banda, lui aussi, n'échappe pas à cet examen moral : « Dans l'arrière-plan de la conscience de Banda, le souvenir s'organisait peu à peu, montait et s'approchait... »<sup>205</sup>. Cette intrusion du narrateur à l'intérieur du personnage va si loin que certains passages pourraient aisément être réécrits ou « *rewrités* » à la première personne, pour employer la terminologie barthésienne :

À cette question, lui revenaient aussitôt à l'esprit toutes ces femmes généreuses et dévouées qui, à longueur de journée, se relayaient au chevet de sa mère pour la soigner, pour lui tenir compagnie, pour la consoler, pour lui rendre la vie un tout petit peu plus agréable. Ces mêmes femmes qui l'avaient aidé à transporter son cacao... Était-ce leur faute, si les contrôleurs l'avaient envoyé au feu ? Sabina, Régina... Il songeait à toutes ces femmes et il n'arrivait pas à en détacher son esprit. Il n'y avait, à Tanga, rien de pareil à ces femmes-là, rien du tout, ça il le savait. À Tanga, rien ne ressemblait à ces femmes-là – et à plus forte raison à Fort-Nègre ? Dire qu'elles soignaient sa mère et lui tenaient compagnie, toute la journée, tous les jours, sans se fatiguer, sans se plaindre. Sabina... Régina... « Est-ce que tu oublies que tout Bamila t'en veut ?... ». C'est faux, infect vieillard ! Tout Bamila ne lui en voulait pas ; c'est faux. Et ces femmes-là, Sabina... Régina... et tant d'autres, est-ce qu'elles lui en voulaient aussi ? Au contraire, elles l'aimaient comme un fils. Est-ce qu'elles n'avaient pas déployé tous leurs moyens pour

---

<sup>202</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 7.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 111.



l'arracher aux griffes des gardes régionaux ?<sup>206</sup>

Le passage de la « non-personne (il) » à la « personne » (je) »<sup>207</sup> n'entraîne d'autres altérations du discours que celles des pronoms et des temps verbaux. Cela montre bien que malgré l'emploi de la troisième personne, nous nous trouvons effectivement face à un texte dont l'instance véritable est la première personne. L'ensemble du roman est d'ailleurs bâti sur ce jeu, ce passage d'une personne (JE) à l'autre (IL). Ainsi, au début du chapitre neuf, le récit commence par la prise de parole du narrateur "impersonnel" : « Tandis qu'il [Banda] courait comme un dément, il rêvait à Tanga »<sup>208</sup>. Puis, sans qu'aucun signe de ponctuation ne prévienne du changement d'instance narrative, le récit se poursuit à la première personne : « Mais alors pour qui me prend-il ? »<sup>209</sup>. Ce monologue intérieur se développe durant deux pages avant d'être interrompu par une intervention-explication du narrateur : « Si Banda en voulait tant au vieux Tonga, ce n'était pas de l'avoir calomnié [...], c'était bien plus de l'avoir contraint à [...] »<sup>210</sup>. La parenthèse explicative refermée, Banda reprend la narration à son compte : « Une autre fois, il m'accabla d'anathèmes »<sup>211</sup>.

Les exemples de ce type où le donateur du récit est tantôt impersonnel (il) et tantôt

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 134. Voici le même passage réécrit à la première personne : « Toutes ces femmes généreuses et dévouées qui, à longueur de journée, se relaient au chevet de ma mère pour la soigner, pour lui tenir compagnie, pour la consoler, pour lui rendre la vie un tout petit peu plus agréable... Ces mêmes femmes qui m'ont aidé à transporter mon cacao... Est-ce leur faute si les contrôleurs l'ont envoyé au feu ? Sabina, Régina... Il n'y a à Tanga rien de pareil à ces femmes-là, rien du tout. À Tanga, rien ne ressemblait à ces femmes-là – et à plus forte raison à Fort-Nègre ? Dire qu'elles soignent ma mère et lui tiennent compagnie toute la journée, tous les jours, sans se fatiguer, sans se plaindre. Sabina... Régina... « Est-ce que tu oublies que tout Bamila t'en veut ?... ». C'est faux, infect vieillard ! Tout Bamila ne m'en veut pas ; c'est faux. Et ces femmes-là, Sabina... Régina... et tant d'autres, est-ce qu'elles m'en veulent aussi ? Au contraire, elles m'aiment comme un fils. Est-ce qu'elles n'ont pas déployé tous leurs moyens pour m'arracher aux griffes des gardes régionaux ? ».

<sup>207</sup> Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », in *Communications 8. L'analyse structurale du récit*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>208</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 128-129.

<sup>209</sup> *Ibid.*

<sup>210</sup> *Ibid.*

<sup>211</sup> *Ibid.*

parfaitement identifié sont multiples<sup>212</sup>.

Il importe d'apporter une légère nuance en ce qui concerne le narrateur qui n'est pas aussi anonyme que nous l'avons dit. Certaines remarques, en début de roman notamment, permettent de cerner quelque peu son identité. L'évocation de Tanga, au chapitre deux, laisse penser que le narrateur a bien connu cette ville et qu'il fut même contemporain des événements qu'il rapporte : « Qu'est-il advenu de la ville de Tanga depuis l'époque des événements que relate cette chronique ? Comme s'il pouvait lui être advenu quoi que ce soit d'important en si peu d'années ! »<sup>213</sup>. À la page suivante, le lecteur découvre d'autres indices : « Imaginez une immense clairière dans la forêt de chez nous, la forêt équatoriale – comme disent les explorateurs, les géographes et les journalistes »<sup>214</sup>. Le narrateur est, sans aucun doute, un habitant de Tanga qui a assisté *de visu* à tous les faits dont il est le chroniqueur. Mais, nous l'avons vu, il ne se contente pas d'être un simple témoin puisque, à certains moments du récit, il se transforme en « une sorte de conscience totale [...] qui émet l'histoire d'un point de vue supérieur »<sup>215</sup>.

L'autre élément notable est l'utilisation fréquente du monologue intérieur<sup>216</sup>. Or, dans ces pages, alternent la narration à la troisième personne et celle à la première personne. Ce passage d'une instance à l'autre se fait avec une telle facilité que l'on pourrait croire que Banda et le narrateur sont une seule et même personne. D'autre part, l'emploi répété du monologue intérieur montre bien que nous sommes en présence d'une fausse narration impersonnelle.

Du point de vue de la structure, *Ville Cruelle* tient à la fois du conte populaire et de la

---

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 118-119.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>215</sup> Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *op. cit.*, p. 25.

<sup>216</sup> Voir Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 66-67 ; 77 ; 92 ; 98-99 ; 112 ; 114.

tragédie<sup>217</sup>. Si l'on examine les grandes lignes du roman, on pourrait y distinguer les quatre moments propres à toute tragédie classique. L'exposition débute avec le chapitre un dominé essentiellement par le long monologue de Banda dans lequel le lecteur apprend deux choses extrêmement importantes pour le développement de l'action : d'une part, des liens complexes unissent Banda et sa mère en une relation passionnelle, d'autre part, son séjour à la ville va lui permettre de vendre son cacao et l'argent qu'il espère en tirer doit lui servir pour ses « affaires »<sup>218</sup>. L'exposition se poursuit avec les chapitres deux – dans lequel est présenté le lieu de l'action, Tanga – et trois – où l'on découvre deux autres personnages majeurs, Odilia et Koumé. Avec ce troisième chapitre, débute le second récit, celui de Koumé. En effet, durant une bonne partie du roman, l'histoire de Banda et celle de Koumé vont se développer parallèlement pour converger aux chapitres six – celui de la rencontre entre Banda et Odilia – et sept – Banda est mis en présence de Koumé. Le nœud du drame, ou plus exactement des drames, est constitué par les chapitres quatre et cinq : Banda est dépossédé de son cacao et Koumé, après l'épilogue tragique de la manifestation des mécaniciens, est recherché par la police. Les chapitres six à douze forment l'action proprement dite qui débute par la jonction des deux récits de Banda et de Koumé, se poursuit avec l'épisode de la mort de Koumé et se termine avec le retour de Banda, en compagnie d'Odilia, à Bamila. Le dénouement occupe les deux dernières parties du roman, c'est-à-dire le chapitre treize et l'épilogue : Odilia accepte d'épouser Banda ; celui-ci, pour avoir retrouvé et ramené à son propriétaire, un commerçant grec, une valise, touche une forte récompense ; survient, enfin, la mort de la mère, synonyme pour Banda d'un départ possible vers Fort-Nègre.

---

<sup>217</sup> Nous n'allons envisager, dans les lignes qui suivent, que la similitude avec la tragédie. La question du conte sera étudiée un peu plus loin.

<sup>218</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 15.

*Ville Cruelle* est aussi le roman d'une lutte contre un destin qui semble s'acharner sur le héros. Après avoir été dépossédé de son cacao, Banda, pour la première fois, s'interroge sur sa condition : « Pourquoi se trouver toujours dans le camp des malheureux, des malchanceux ? »<sup>219</sup>. Nous sentons percer, dans cette question, un premier germe de révolte. En même temps, Banda donne l'impression d'être pris dans un engrenage, ce que Jean Anouilh appellerait la mécanique de la tragédie<sup>220</sup>, machine infernale<sup>221</sup> qu'il ne maîtrise pas. Pourquoi est-il entré dans cette case « basse et enfumée » qui fait office de gargote ? « Il lui semblait que c'était une force extérieure, une sorte de fatalité qui l'avait poussé dans cette case »<sup>222</sup>. Jusqu'à sa rencontre avec Koumé, moment décisif où s'effectue la métamorphose de Banda, celui-ci accusera sans cesse le destin ou la fatalité d'être responsables de ses malheurs. C'est, il est vrai, un moyen facile de ne pas se remettre soi-même en question.

Le destin est également présent sous la forme d'une voiture conduite par un commerçant grec. Banda remarque l'automobile alors qu'il fait la queue devant le comptoir des contrôleurs du cacao :

Une voiture passa avec le ronronnement malaisé d'un moteur vieilli ; le klaxon trop bruyant annonçait une richesse récente désireuse de s'affirmer. Banda se tourna à peine. Par la suite, il s'efforcera de saisir à nouveau cet instant ; il y épuisera en vain ses facultés mnémoniques. Grosse voiture noire, avec d'énormes phares saillants, occupée par un homme blanc au volant, et une femme blanche assise à côté de lui. Mais ça, il aura beau jeu pour se le répéter puisque plus tard, il revit tout cela ! [...] Dire qu'au moment même où un malheur que pendant un temps il crut irréparable allait l'atteindre, une aubaine exactement compensatoire était en route, se dirigeant vers lui ! Mieux, elle l'avait frôlé et il ne l'avait qu'entrevue !<sup>223</sup>

Quelque deux cents pages plus loin, la voiture-destin se manifeste de nouveau, pour le plus

---

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>220</sup> Voir Jean Anouilh, *Antigone* ([1944]. Paris : La Table ronde, 1975), en particulier l'ouverture de la pièce au cours de laquelle le Chœur démonte les mécanismes de la tragédie.

<sup>221</sup> Voir Jean Cocteau, *La Machine infernale*. Paris : Livre de poche, 1992.

<sup>222</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 197.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 43-44. Cette voiture nous rappelle l'étrange véhicule du film de Jean Cocteau, *Orphée*, métaphore d'un destin aux intentions souvent impénétrables.

grand bonheur de Banda :

- Qu'est-ce que c'est que cette grosse voiture ? Vous ne l'avez donc pas vue ? Elle porte deux Blancs, un homme et sa femme. Ils n'ont pas arrêté d'aller et de revenir sur cette route depuis ce matin. C'est curieux !...

- [...] Ce Blanc et sa femme, ce sont des Grecs. Ils ont passé sur la route hier matin [...]. En revenant à Tanga, ils ont égaré une petite valise sur la route ; ils y tiennent beaucoup. [...]

Le Grec [...] avait promis une généreuse récompense à qui découvrirait et lui remettrait la petite valise.<sup>224</sup>

Ce Grec joue véritablement le rôle d'un *deus ex machina* dont l'intervention inespérée apporte un dénouement heureux.

D'un point de vue strictement formel, *Ville Cruelle* est bien une tragédie, la tragédie de l'homme colonisé, ballotté par des événements dont il n'est pas le maître, en marge de son histoire, jusqu'au moment où il décide de prendre en main sa propre destinée et d'abandonner le rôle passif qui était le sien.

*Le Roi miraculé* est le second roman dans lequel la narration est "impersonnelle". Mais là aussi, certains indices permettent d'identifier le narrateur comme un ami, voire un confident de Bitama :

Plus tard, Bitama disait que c'était le seul jour de son adolescence dont il se souvint vraiment et comme il resta toujours romantique, il ajoutait que ce dut être le dernier jour de son enfance.

Des années après, dans cette petite ville universitaire où il devait vivre des heures étranges, il s'avouait [m'avouait ?] encore que c'était à ce clair dimanche que tout le ramenait.<sup>225</sup>

Ces révélations propulsent Bitama au rang de narrateur second, du moins en ce qui concerne les épisodes auxquels il est mêlé. Son témoignage ne nous parvient, toutefois, que de manière indirecte, par l'intermédiaire du narrateur premier qui opère le lien entre Bitama et le lecteur. En outre, les multiples interventions de ce narrateur dans son récit, sous formes de

---

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 183 et 186.

<sup>225</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 176.

commentaires ou d'explications, prouvent bien qu'il est un témoin oculaire des événements qu'il rapporte.<sup>226</sup>

Il faudrait également mentionner le personnage de Le Guen qui, lui aussi, occupe, épisodiquement, la place de narrateur dans la mesure où les lettres qu'il écrit à sa mère sont partiellement restituées, intégrant une autre voix à celles qui se manifestent déjà dans le récit. C'est le cas aux pages vingt-sept à trente et un, cent trente deux et deux cent quarante quatre et quarante cinq. Ces trois extraits de lettres sont chacun situés dans un chapitre du roman qui en compte trois. Quant à l'épilogue, il est composée de la lettre du Haut-Commissaire de la République signifiant au père Le Guen son déplacement, c'est à dire, en termes beaucoup moins diplomatiques, son renvoi, de la mission d'Essazam.

L'examen des lettres du père Le Guen, et plus particulièrement de la première, est intéressant dans la mesure où toute sa manière d'agir, son comportement futur avec le chef Essazam sont contenus dans ces cinq pages. Le geste du Chef tendant la main vers les scapulaires et les chapelets de Le Guen<sup>227</sup> constitue à coup sûr un motif de perplexité, et pour Le Guen, et pour le lecteur : quelle était l'intention réelle du Chef en demandant au prêtre de lui donner un de ses objets de piété ? Le narrateur se garde bien d'apporter une réponse claire : le Chef délire-t-il sous l'emprise de la fièvre ? Agit-il ainsi par « plaisanterie »<sup>228</sup> ou a-t-il « une intention précise »<sup>229</sup> ? Rien ne vient corroborer l'une ou l'autre hypothèse. Mais Le Guen, lui, ne doute pas des desseins du Chef :

Me croiras-tu, maman, il s'est alors produit une chose extraordinaire. À peine m'étais-je assis auprès du roi que je l'ai vu, avec quelle stupéfaction, tendre une main hésitante, comme apeurée jusqu'aux objets de piété que je portais –

---

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 19 ; 60 ; 62 ; 66 ; 67-68 ; 165. On notera que les interventions du narrateur sont soigneusement et typographiquement séparées du reste du récit.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>228</sup> *Ibid.*

<sup>229</sup> *Ibid.*

en un geste d'une suppliante fraîcheur, indéfinissable, empreint d'une humilité, d'une modestie que je n'aurais jamais soupçonnées en cet homme. Si seulement tu avais pu voir ton roi en cet instant ! ton cher roi bantou... Et le voilà qui entreprend de me prier de lui offrir un scapulaire.<sup>230</sup>

Cette méprise<sup>231</sup> de Le Guen va être à l'origine de son acharnement évangélique. *Le Roi miraculé* ne va être que le développement du rêve de Le Guen qui espère convertir le Chef. Comme l'écrit le missionnaire, non sans une certaine emphase, « [le] roi roi bantou acceptant le baptême ! mais [...] c'est le Christ-Roi entrant en grande pompe et par la plus grande porte dans cette nouvelle Jérusalem »<sup>232</sup>. Mais « le grand satrape », autrement dit le chef de région Lequeux, viendra ruiner les espoirs de Le Guen. Pour avoir manifesté trop de zèle dans sa tâche, Le Guen sera déchargé de ses fonctions à Essazam.

Les deux autres romans, *Le Pauvre Christ de Bomba* et *Mission Terminée*, bien qu'écrits tous deux à la première personne, n'en présentent pas moins bien des différences notables. Si l'on se réfère à la typologie de Gérard Genette dans son *Discours du récit*<sup>233</sup>, on peut distinguer deux types de texte selon que « le narrateur est présent dans la diégèse qu'il raconte », ou bien « absent (invisible) ou racontant à un niveau supérieur un récit dont il est lui-même absent »<sup>234</sup>. Dans le premier cas, le narrateur est qualifié par Genette d'homodiégétique et, dans le second cas, d'hétérodiégétique. Parmi les narrateurs homodiégétiques, Genette distingue « ceux qui racontent une histoire dont ils sont le personnage principal »<sup>235</sup> ou autodiégétiques – et « ceux qui ne sont que témoins »<sup>236</sup>.

Si Jean-Marie, le personnage principal de *Mission Terminée* peut être présenté comme

---

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>231</sup> Mais y a-t-il réellement méprise ?

<sup>232</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>233</sup> Gérard Genette, *Discours du récit* [1972]. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 2007.

<sup>234</sup> Mieke Bal, « Narration et focalisation. Pour une théorie des instances du récit », in *Poétique*, n° 29, février 1977, p. 110.

<sup>235</sup> Gérard Genette, *Discours du récit*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>236</sup> *Ibid.*

un narrateur autodiégétique, il est difficile de considérer Denis, le narrateur *du Pauvre Christ de Bomba*, comme un simple témoin. Mais il n'est pas non plus le héros du roman. Tout comme dans *Ville cruelle*, l'auteur mène de front deux récits : d'un côté, celui du R.P.S. Drumont auquel Denis est mêlé malgré tout, de l'autre, le récit de l'enfant de chœur. Nous pourrions même dire que nous sont contées deux histoires d'initiation. Le R.P.S. a vécu jusqu'à présent sans trop se préoccuper des réalités environnantes – la phrase leitmotiv, « Père, tu devrais pourtant le savoir » – illustre bien cet aveuglement du missionnaire. Le voyage en pays Tala va lui ouvrir les yeux ; il va en particulier s'apercevoir de son échec et cette prise de conscience débouchera sur le départ vers l'Europe. Denis, de son côté, au cours de ce séjour, va franchir le pas qui sépare l'enfant de l'adulte, et ce grâce à Catherine. Longtemps étrangers l'un à l'autre, ces deux récits initiatiques vont se croiser, un court instant, au moment de la confession de Denis pour à nouveau diverger.<sup>237</sup>

Si la narration, du point de vue de Denis ne présente que peu de surprises, plus intéressants sont les textes placés en exergue au roman et à chaque chapitre. Les deux premiers, extraits de *L'Évangile selon Saint-Marc*, mettent en scène Jésus. Or, l'une des premières phrases du roman n'est elle pas : « Dis-leur donc que Jésus-Christ et le R.P.S. c'est tout un »<sup>238</sup> ? Cette analogie permet à Mongo Beti de placer en filigrane de son roman la problématique de "l'autorité". La question posée à Jésus par les chefs des prêtres, les scribes et les anciens, « En vertu de quelle autorité fais-tu cela ? Qui t'a donné l'autorité de le faire ? », c'est aussi celle que Mongo Beti pose à son personnage et, à travers lui, à tous les missionnaires de la colonisation. De quel droit des hommes veulent-ils imposer à d'autres

---

<sup>237</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 179 sq. Denis, par exemple, malgré sa promesse formelle (« Mon Père [...] je te promets que je ne recommencerai plus jamais », p. 180) ne cesse de penser à Catherine et de la désirer.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 11.



hommes leur mode de pensée et leurs croyances ? Cette interrogation va hanter l'esprit du R.P.S. avant que l'évidence ne s'impose : « Ces braves gens ont bien adoré Dieu sans nous. Qu'importe s'ils l'ont adoré à leur manière... en mangeant de l'homme, ou en dansant au clair de lune, ou en portant au cou des gris-gris d'écorce. Pourquoi nous obstiner à leur imposer notre manière à nous ? »<sup>239</sup>.

Instructive également est la lecture des textes placés au début de chaque partie, le premier étant tiré du livre d'Arthur Koestler, *Le Zéro et l'Infini*, le second de *L'Adolescent* de Dostoïevski, et le troisième de la *Biographie* de Maxime Gorki<sup>240</sup>. Chacune de ces citations programmatiques annonce en quelques mots la situation de chaque chapitre. Dans le texte de Koestler, l'accent est mis sur le peu d'enthousiasme de l'un des personnages pour accomplir une mission qui, autrefois, l'aurait rempli de joie, cette mission consistant à arracher « sa vieille peau à l'humanité pour lui en donner une neuve »<sup>241</sup>. Drumont est confronté au même sentiment : le R.P.S. qui était réputé être un lutteur perd peu à peu son dynamisme et surtout la foi en son action. Le second extrait emprunté à Dostoïevski – « Mais, cher enfant, une belle femme fraîche sent la pomme. Qu'y a-t-il là de si dégoûtant ? »<sup>242</sup> – met l'accent sur le rôle de plus en plus important que va jouer la femme, plus précisément Catherine, dans l'intrigue romanesque puisque c'est elle qui sera, avec Zacharie, à l'origine du scandale, puis de la désintégration de la mission de Bomba. La dernière partie, enfin, débute par une mise en garde profondément pessimiste :

Mais que ce serait bien si c'était le désir de féconder le terrain qui poussait les gens à semer, et non celui de recueillir la moisson ! Voilà ce que je voulais dire et je sais que c'est bête. Comme si on pouvait soupçonner un humain de

---

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 9, 111 et 125.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 9

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 111.

désintéressement et avoir foi en lui.<sup>243</sup>

La dernière phrase peut s'appliquer aussi bien à Zacharie qui, craignant d'être mis en cause dans le scandale de la *sixa*, préfère quitter Bomba, qu'à Raphaël, le catéchiste directeur de cette même institution, tous deux ayant trahi la confiance de Drumont. Sans oublier le R.P.S. lui-même dont l'action missionnaire est loin d'être désintéressée.

Reste à étudier le problème posé par l'avertissement rédigé par Mongo Beti :

Je m'en voudrais de leurrer le lecteur. De mémoire d'Africain, il n'y a jamais eu de Révérend Père Supérieur Drumont : il n'y en aura jamais, autant du moins que je connaisse mon Afrique natale : ce serait trop beau. Les Noirs dont grouille ce roman ont été saisis sur le vif. Et il n'est ici anecdote ni circonstance qui ne soit rigoureusement authentique ni même contrôlable.  
M.B.<sup>244</sup>

Une telle mise en garde peut surprendre, mais le paradoxe n'est qu'apparent. Le R.P.S. Drumont ne peut exister, sinon dans l'imagination de son créateur dans la mesure où, prenant conscience de son échec, mais aussi et surtout du fait qu'il est, *volens nolens*, le complice de l'administration coloniale, il décide de se retirer du jeu. Dans l'histoire coloniale, de tels hommes ont-ils existé ? Mongo Beti semble en douter. En présentant des prêtres tels Drumont ou Le Guen qui refusent de jouer le jeu de la colonisation comme des exceptions, Mongo Beti met en évidence le rôle pervers de la plupart des missionnaires, tel le père Van den Rietter, protagoniste majeur de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. D'autre part, le romancier semble croire que les prêtres n'abandonnent pas aussi facilement leur proie. Ainsi, frère Nicolas, bien que chassé d'Ekoumdoum en même temps que Van den Rietter, revient, quelque temps plus tard, s'installer dans le village.

Par contre, si Mongo Beti affirme réels tous les faits qui entourent l'action du missionnaire, c'est afin de donner un cadre historique plus authentique à son récit.

---

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 8.

Dans *Mission Terminée*, il importe de faire la distinction entre l'auteur et le narrateur autodiégétique. L'avertissement placé en ouverture du roman y invite : « Les opinions subversives et parfois puritaines émises par les personnages n'engagent qu'eux-mêmes, l'auteur s'étant borné uniquement à les enregistrer – à peu de chose en somme »<sup>245</sup>. Outre le fait que ce genre d'avertissement au lecteur est souvent trompeur, cette mise en garde se révèle bien fallacieuse car l'auteur est sans cesse présent dans son récit, contrairement à ce qu'il prétend. Lorsque Jean-Marie, parlant de son oncle Mama, dit : « Il se pencha sur son rabot avec ce rictus désespéré que dessine sur les lèvres d'un professeur de grec de province, la conviction que son élève est irrémédiablement au-dessous de la moyenne »<sup>246</sup>, il est difficile de ne pas déceler sous ces propos la présence ironique de M. Biyidi, professeur de lettres classiques au lycée Corneille de Rouen.

*Mission Terminé* se présente comme une vaste analepse au cours de laquelle le narrateur, parvenu à l'âge adulte<sup>247</sup>, se remémore un épisode de sa jeunesse, épisode qui fut, pour le jeune adolescent qu'il était, déterminant. Mais le plus frappant est la volonté du narrateur, affirmée dès le début du texte, d'éliminer toute distance entre l'émetteur du discours et le récepteur. Ainsi, peu à peu se dessine le portrait du narrataire. Parmi les signaux permettant d'identifier un narrataire, Gérald Prince mentionne « tous les passages d'un récit dans lesquels le narrateur se réfère directement au narrataire »<sup>248</sup>. Dès le prologue, le lien narrateur / narrataire est établi :

Mais vous qui avez parcouru le même chemin que moi ; vous qui avez accompli le même voyage, la même équipée à quelques rivières près ; vous dont les pieds nus ont foulé la même poussière de latérite, comment ce lambeau, loqueteux déjà, de notre commune jeunesse, ce jalon rouillé et

---

<sup>245</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>247</sup> Le narrateur-adulte est présent dans le prologue et l'épilogue.

<sup>248</sup> Gérald Prince, « Introduction à l'étude du narrataire », in *Poétique*, n° 14, 1973 p. 183.

vermoulu de notre commune route n'éveillerait-il pas en vous quelque écho familial.<sup>249</sup>

Par la suite, les adresses au narrataire se multipliant, il est aisé d'en cerner la personnalité. Jeune lycéen, il a fait partie de la même promotion que le narrateur (p. 13) et est originaire, sans doute, de la même région (p. 77), sinon du même village (p. 231). Citadin, tout comme le narrateur (p. 179), cultivé, il est au fait de l'actualité et la Constitution de 1946 n'a pas de secrets pour lui (p. 178).

Le récit de Jean-Marie s'articule, donc, sur deux niveaux de perception : tout d'abord le récit premier qui s'adresse à un narrataire que nous avons plus ou moins identifié ; puis, le second récit rapporté, cette fois-ci, par l'auteur et qui est à destination du lecteur. Dans ce second récit, le narrataire est présent en tant que personnage fictif, tandis que le lecteur, même inconnu, demeure un être réel et extérieur à la narration<sup>250</sup>. On peut, toutefois, se demander pourquoi Mongo Beti, dans ce roman-gigogne et seulement dans celui-là, a mis en scène un narrataire aussi "consistant".

*Mission Terminée* est le retour en arrière d'un homme qui évoque son adolescence<sup>251</sup>. Mais cette projection dans le passé, Jean-Marie ne l'accomplit pas pour lui seul, il a un auditeur lui aussi témoin, semble-t-il, de cette période troublée de la vie du narrateur. Ce que confirment bon nombre de réflexions de Jean-Marie :

Mais vous devez savoir tout cela [...]. Vous souvient-il, nous avons plusieurs fois envisagé des tas de carrières : médecin, professeur, avocat, *etc...* mais y croyions-nous ? [...] Si vous me demandiez les raisons de cette étonnante passivité, vous qui n'avez pas oublié ma turbulence de cette année scolaire-là, je ne saurais vous les exposer [...] Faméliques, rossés, à longueur de journée par des moniteurs ignares, abrutis par des livres qui leur présentaient un univers sans ressemblance avec le leur, se battant sans cesse, ces gosses-là,

---

<sup>249</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>250</sup> Voir Gérald Prince, « Introduction à l'étude du narrataire », *op. cit.* L'auteur de cet article analyse également les différences existant entre Narrataire et Lecteur (idéal ou virtuel).

<sup>251</sup> Voir Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 74, 92, 94.

c'était nous, vous rappelez-vous ?<sup>252</sup>

*Mission terminée* n'est donc qu'un long monologue<sup>253</sup> qui s'adresse à un narrataire, mais qui vise en fait un public beaucoup plus large. N'importe quel lecteur africain qui, adolescent, a vécu la période coloniale de l'après-guerre peut se reconnaître dans le « nous » utilisé par Jean-Marie. Et contrairement à ce qui est affirmé dans le prière d'insérer, où *Mission terminée* est présentée comme « un roman africain qui n'a pas d'arrière-pensée politique », ce troisième livre de Mongo Beti, par sa volonté d'associer le lecteur aux événements, est éminemment politique.

L'autre originalité de *Mission terminée* réside dans la multiplicité des narrateurs. Ce désir de donner d'un même événement différentes versions n'est à vrai dire qu'ébauché au début du livre et bien vite, le lecteur retrouve une narration à une voix. Mais cette tentative illustre bien la volonté de Mongo Beti de ne pas se cantonner à une version des faits. Rien n'est simple et les hommes, comme les événements, ne peuvent être appréhendés d'un point de vue purement manichéen. Et ce qui est vrai pour l'histoire de la femme Niam l'est également pour d'autres événements<sup>254</sup>.

L'épisode Niam débute tout d'abord par la version de tante Amou, se poursuit par celle de la mère de Jean-Marie pour se terminer par une narration collective illustrée par l'expression « disait-on »<sup>255</sup>. Cette prolifération de narrateurs peut également s'expliquer par

---

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 231. Voir également p. 22, 115, 123.

<sup>253</sup> Là est la différence essentielle entre *Le Pauvre Christ de Bomba* et *Mission Terminée*. Le premier est placé sous le signe de l'écrit – Denis tient son journal quotidiennement – tandis que le second roman est d'essence entièrement orale.

<sup>254</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 20 *sq.* Nous avons vu la difficulté d'expliquer le geste du chef Essazam tendant la main vers les chapelets du père Le Guen. Chaque personnage présent durant cette scène en donne une version différente. Le missionnaire y décèle un début de conversion à la religion du Christ, une sorte d'état de grâce, tandis que Mekanda voit dans l'attitude de son frère matière à plaisanterie. L'attitude betienne dans les romans de la chronique coloniale tranche avec le manichéisme affiché dans la nouvelle « Sans haine et sans amour ».

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 22.

l'absence de Jean-Marie. En effet, les mésaventures de Niam ont eu lieu alors que le héros était à la ville. Il importe donc de le mettre au courant avant de l'envoyer en mission.

La critique a souvent négligé le fait que les premières œuvres de Mongo Beti fonctionnaient comme de véritables fables ou contes. Les quatre textes se referment d'ailleurs tous sur un épilogue, sorte de morale de l'histoire<sup>256</sup>. De ce point de vue, deux œuvres sont particulièrement intéressantes, *Ville cruelle* et *Mission terminée*.

Depuis Vladimir Propp<sup>257</sup>, les contes, quelles que soient leurs origines, sont toujours étudiés à la lumière des fonctions définies par l'ethnologue soviétique. Si l'on applique aux deux romans cités la grille de Propp, force est de constater que *Ville cruelle* et *Mission terminée* s'apparentent, dans une certaine mesure, au domaine du conte. Durant une bonne partie de *Ville cruelle*, deux histoires se développent parallèlement. Or, à ces deux récits, nous pouvons appliquer les fonctions de Propp. La situation initiale<sup>258</sup>, dans le récit de Banda, est exposée dans le premier chapitre : le héros, pour offrir une dernière joie à sa mère mourante, va épouser une jeune fille choisie par celle-ci. Mais pour que ce mariage ait lieu, Banda doit réunir une certaine somme d'argent qui servira à payer la dot. Le conte proprement dit débute par une interdiction<sup>259</sup> signifiée au héros, ou, pour être plus précis, par « la forme inversée de l'interdiction »<sup>260</sup> qui est l'ordre. Cet ordre est le suivant : pour que ton cacao soit accepté par les agents du Contrôle, il faut leur « mouiller la barbe »<sup>261</sup>. L'interdit est transgressé<sup>262</sup>, c'est-à-

---

<sup>256</sup> *Le Roi miraculé* est le seul roman où le terme «épilogue» n'est pas utilisé. Mais les trois dernières pages qui constituent la conclusion du livre sont nettement séparées, dans la mise en page, du reste du texte. À propos de *Ville Cruelle*, nous avons parlé de tragédie. Or, l'épilogue, dans le théâtre antique, clôturait la pièce tout comme le prologue en constituait l'ouverture.

<sup>257</sup> *Morphologie du conte, op. cit.*

<sup>258</sup> Eza Boto, *Ville cruelle, op. cit.*, p. 36.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>260</sup> Vladimir Propp, *Morphologie du conte, op. cit.*, p. 48.

<sup>261</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle, op. cit.*, p. 35 et 37.

<sup>262</sup> Vladimir Propp, *Morphologie du conte, op. cit.*, p. 36.

dire, dans le cas de Banda, que l'ordre n'est pas exécuté : il refuse de céder au chantage de la corruption<sup>263</sup>. Cette transgression provoque l'accomplissement du méfait<sup>264</sup> : les Contrôleurs « brûlent » le cacao de Banda<sup>265</sup>. Intervient alors le « moment de médiation » qui, selon Propp, a pour but « de provoquer le départ du héros »<sup>266</sup> : Banda, qui, à ce moment du récit, est un héros-victime<sup>267</sup> prend la décision de s'en retourner à Bamila.

En étudiant le récit de Koumé, nous pouvons y découvrir les mêmes fonctions narratives :

- la situation initiale : Koumé et sa jeune sœur Odilia sont dans une situation financière critique, M.T. le patron de Koumé n'ayant plus versé le moindre salaire à ses ouvriers depuis des semaines (pages vingt-neuf et trente).
- l'interdiction : M.T. est un homme influent et de surcroît ami du commissaire de police : il vaut donc mieux ne pas s'y attaquer (page trente).
- la transgression : Koumé et les autres mécaniciens manifestent dans la rue principale de Tanga en portant leur patron M.T. sur leurs épaules (pages soixante quatre et soixante-cinq).
- le méfait : poursuivis par les gardes régionaux, les jeunes gens lâchent M.T. qui, en retombant sur le sol, est mortellement blessé à la tête (pages soixante-cinq et soixante-six).
- la médiation : Koumé, comme ses amis, doit s'enfuir pour échapper à la police (fin du chapitre cinq).

Dans le chapitre six s'opère la jonction des deux récits et s'accomplit la métamorphose de Banda qui de héros-victime se transforme en héros-quêteur. Cette mutation est rendue possible

---

<sup>263</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 37 à 45.

<sup>264</sup> Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, op. cit., p. 37.

<sup>265</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 46.

<sup>266</sup> Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, op. cit., p. 38.

<sup>267</sup> Propp distingue deux types de héros : le « héros-victime » et le « héros-quêteur » qui a pour rôle de réparer le méfait initial (pp. 47-48). Banda est tour à tour victime (on lui vole son cacao) et quêteur (il tente de sauver Odilia et Koumé).

par la présence d'Odilia et ici, nous rejoignons Marthe Robert qui, dans *Roman des origines et origines du roman* note :

Quoi qu'il arrive dans les espaces fabuleux où le conte feint de s'égarer, il s'agit toujours de prouver par l'exemple d'un héros souffrant, pitoyable en raison même de sa jeunesse – en général c'est un enfant ou un adolescent, plus rarement un homme mûr – qu'on peut être infirme, difforme, mal né, mal aimé, torturé avec raffinement par un entourage inhumain, et accéder néanmoins au pouvoir suprême [...] par la vertu magique de l'amour<sup>268</sup>.

Banda est bien un héros de conte et la suite de *Ville cruelle* confirme cette analyse. En sauvant Odilia, il répare (en partie) le méfait initial ; à son retour à Bamila, on lui propose une « tâche difficile »<sup>269</sup>, retrouver la valise du Grec ; l'accomplissement de cette tâche transfigure le héros et le conte se termine par le mariage des deux jeunes gens<sup>270</sup>.

*Mission terminée* peut être analysée de manière similaire :

- la situation initiale se limite à la présentation du héros, jeune lycéen qui revient passer ses vacances dans son village natal.
- le méfait est ici « une situation de manque » : la femme Niam a quitté le foyer conjugal.
- la médiation : on s'adresse au héros, Jean-Marie, en lui demandant de réparer le méfait initial, c'est-à-dire de ramener la femme Niam. Pour cela, on l'envoie à Kala. Jean-Marie remplit la fonction du héros-quêteur.
- Le héros accepte d'agir. Débute « l'action contraire » destinée à mettre fin à la « situation de manque ».
- « L'objet de la quête se [trouvant] dans un autre royaume », le héros est transporté vers le lieu où il doit accomplir sa mission grâce à un objet magique : Jean-Marie reçoit, pour voyager, un vélo. Sur place, il bénéficie de l'aide d'un auxiliaire magique : Zambo, par sa force

---

<sup>268</sup> Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, op. cit., p. 83.

<sup>269</sup> Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, op. cit., p. 74.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 66, 77 et 78.



herculéenne, incarne parfaitement ce personnage.

- le combat : il oppose le héros et son agresseur symbolisé, dans le roman, par le père de la femme Niam qui refuse de rendre sa fille à son mari.

- la réparation : après bien des péripéties, la femme Niam accepte de regagner la case de son époux.

À cet épisode succèdent la transfiguration du héros et son mariage avec Édima.

Le roman, bien sûr, ne se termine pas sur cette note heureuse. Mais à l'intérieur de la narration faite par Jean-Marie, tous les ingrédients du conte sont présents. Et le jeune lycéen apparaît lui aussi comme un héros de conte si l'on se fie à la définition de Marthe Robert : « Né dans un monde fait sans lui et contre lui dont il doit forcer le passage à chaque étape de son développement, il va de tourment en tourment, de frayeur en frayeur jusqu'au moment où [il est] délivré par l' amour qui lui donne rang d'adulte »<sup>271</sup>.

Nous avons déjà souligné, à propos de *Mission terminée*, cette prédominance de l'oralité. Elle se confirme et nous découvrons même aux côtés du Mongo Beti polémiste et militant un autre Mongo Beti conteur, porteur d'une sagesse populaire, parfois un peu naïve, comme dans *Ville cruelle*<sup>272</sup>.

\*\*\*

L'étude des quatre premiers romans de Mongo Beti a permis de découvrir qu'au-delà de la simple chronique historique, l'analyse permettait de mettre à jour un véritable travail de romancier. En outre, la continuité de l'œuvre permet d'appréhender dans leur ensemble les

---

<sup>271</sup> Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, op. cit., p. 88.

<sup>272</sup> Contrairement à ce que pourrait laisser croire une approche rapide de la vie et de l'œuvre de Mongo Beti, le romancier est très marqué par la cosmogonie pahouine (du nom du groupe ethnique parlant le bantou et auquel appartient la tribu de Mongo Beti). Voir à ce sujet l'essai de Jacques Fame Ndong, *L'Esthétique romanesque de Mongo Beti. Essai sur les sources traditionnelles de l'écriture moderne en Afrique*. Paris : ABC / Présence africaine, 1985. Toutefois, vouloir évacuer, comme le fait Fame Ndong, la dimension politique de l'œuvre bétienne semble une lecture erronée, pour ne pas dire tendancieuse et idéologique.

transformations dues aux nécessités de l'Histoire. Un personnage comme Palmieri, le jeune administrateur, était inimaginable dans *Ville cruelle*. Les allusions de Bitama au Parti Progressiste Populaire n'auraient jamais pu sortir de la bouche de Banda ou de Zacharie. Les propos de Lequeux traitant le père Le Guen d'agitateur communiste n'auraient pu être prononcés par aucun autre personnage avant lui.

Tout en faisant œuvre de romancier, Mongo Beti a la volonté de “coller” à la réalité politique de l'époque qu'il décrit. S'il est fait mention dans *Le Pauvre Christ de Bomba* de la construction d'une route traversant le pays Tala, travail qui se fera exclusivement grâce aux réquisitions d'hommes, il ne peut être question dans les deux romans suivants de semblables agissements : la constitution de 1946 instaurant l'Union Française protégeait un peu mieux les populations colonisées contre les exactions de certains gouverneurs trop zélés.

Ces quelques exemples montrent le souci permanent de Mongo Beti d'associer réalité historique et fiction romanesque. Car les préoccupations politiques ne sont jamais absentes chez lui comme le prouvera en 1972 la publication de *Main basse sur le Cameroun*, puis la création en 1978 de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*.

## CHAPITRE 3

### PORTRAIT DU COLONISATEUR

#### 1. L'ordre colonial

S'interrogeant, dans *Portrait du Colonisé*<sup>1</sup> sur la finalité de toute colonisation, Albert Memmi parvenait à la conclusion suivante : « La notion de privilège [économique] [...] est au cœur de la relation coloniale »<sup>2</sup>. Mais pour qu'une telle exploitation économique soit possible, il est indispensable qu'une force, policière ou militaire, ait au préalable “pacifié” le pays conquis. Le pouvoir colonial est donc essentiellement coercitif, comme le rappelle Jean-Paul Sartre : « La conquête s'est faite par la violence ; la surexploitation et l'oppression exigent le maintien de la violence, donc la présence de l'Armée »<sup>3</sup>.

Dans les romans betiens de la période coloniale, un homme incarne ce pouvoir : l'administrateur civil. Vidal, dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, et Lequeux, dans *Le Roi miraculé*, ont la même tâche : maintenir l'ordre. Ces gendarmes du pouvoir doivent prévenir, empêcher, ou réprimer, tout trouble qui serait de nature à remettre en cause la suprématie des Européens. Ainsi, Vidal s'empresse-t-il de “coffrer” le jeune homme qui a tenté de lever la main sur le R. P. S. Drumont et il n'acceptera de le relâcher que sur l'insistance du prêtre ; de même, Lequeux, alerté par frère Joseph lorsqu'éclate la bataille d'Essazam, arrive à la tête de ses troupes et fait encercler le village, certes pour ramener le calme, mais aussi et surtout pour découvrir le ou les coupables qui ont molesté le père Le Guen : « J'espère bien, marmotta sombrement Lequeux, j'espère bien que vous reconnaîtrez les impertinents qui ont eu

---

<sup>1</sup> Albert Memmi, *Portrait du Colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur* [1957]. Paris : Payot, 1973.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>3</sup> Jean-Paul Sartre, préface au *Portrait du Colonisé*, *op. cit.*, p. 25.

l'incroyable audace de lever leur patte sur un Français »<sup>273</sup>. Que les indigènes s'entretuent, passe encore. Mais qu'ils aient l'impudence de s'attaquer à un prêtre français, cela, « l'administrateur en chef des colonies, chef de la région » Lequeux ne peut l'admettre.

Bien que disposant dans leurs districts de pouvoirs importants<sup>274</sup>, des hommes comme Vidal ou Lequeux ne sont que des éléments, certes utiles, mais mineurs d'un ensemble beaucoup plus vaste qui a pour nom l'Administration Coloniale. Qui sont les sociétaires de cette mystérieuse assemblée ? Nul ne le sait car nul ne les a jamais vus : « Quant aux membres civils de la hiérarchie supérieure de l'administration coloniale, il semblait qu'on les payât pour briller par leur abstentionnisme »<sup>275</sup>. L'Administration (avec une majuscule) est une sorte de monstre d'autant plus terrifiant qu'elle est anonyme. Mais, bien qu'invisible, elle n'en est pas moins présente, surtout lorsque ses intérêts sont en jeu :

Quand elle voulait s'occuper de ces gens-là [les colonisés], deux catégories se trouvaient l'intéresser particulièrement. Ceux qui, ayant réussi à se faufiler à travers d'innombrables barrières, ayant réussi une manière d'ascension sociale et dont le Fisc s'avisait soudain qu'ils pourraient aussi bien lui payer un modique tribut, tant qu'à faire. Ceux qui, de loin ou de près, consciemment ou inconsciemment, par leurs propos ou par leurs actes représentaient une menace pour un certain état de choses.<sup>276</sup>

Hormis ces deux cas de figure, l'Administration ignore superbement toute cette “demi-humanité” dont elle a la charge. Symboliquement, les bâtiments administratifs de Tanga tournent le dos au quartier indigène, comme pour mieux marquer l'indifférence dont fait preuve le pouvoir colonial vis-à-vis de ses “administrés”<sup>277</sup>.

Les besoins et les aspirations de ces peuples auxquels l'Europe est venue offrir progrès et

---

<sup>273</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 203.

<sup>274</sup> Voir Joseph Ki Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*. Paris : Hatier, 1978 ; chapitre 10 : « L'âge d'or des étrangers » ; « structures politiques dans les possessions françaises », p. 435 à 438.

<sup>275</sup> Eza Boto, *Ville cruelle*, op. cit., p. 22.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 20.

mieux-être ne sont nullement satisfaits. Les femmes de la *sixa* de Bomba<sup>278</sup> sont pour la plupart gravement malades, à cause des conditions de vie et d'hygiène déplorables à l'intérieur de la mission, mais aussi et surtout faute de soins médicaux, comme le remarque le R.P.S. Drumont : « Ce qu'il faudrait ici, c'est un médecin tous les cinq kilomètres ! Au lieu de ce bric-à-brac : les exploitants forestiers, les ... les ... commerçants grecs, les administrateurs »<sup>279</sup>.

Lorsque le Chef Essazam, Essomba Mendouga, est à l'article de la mort, et bien que les guérisseurs traditionnels se soient révélés impuissants, nul ne songe, parmi les membres de la tribu, à le transporter à l'hôpital ou bien à faire appel à un médecin. Cette attitude démontre bien la faillite de la pseudo-mission civilisatrice de l'Europe. L'hôpital et la médecine moderne demeurent encore pour les Essazam, en cette année 1948, époque où est situé le roman, des éléments hors de leur univers mental.

Une autre institution coloniale se révèle elle aussi tout aussi inefficace : l'école. Mais, si l'on considère que, dans les colonies, l'école n'a pas pour but d'instruire les populations, mais simplement de former quelques cadres administratifs subalternes, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'elle remplit parfaitement sa fonction. Bien sûr, Jean-Marie Medza, le héros de *Mission Terminée*, s'est présenté au Baccalauréat. Mais il a été « recalé comme il se doit », pour reprendre l'étrange formule du narrateur qui laisse à penser que l'échec est inhérent à l'état de colonisé. Kris, un des personnages du *Roi miraculé*, après moult difficultés, a réussi son année de seconde. Mais à un an du « bachot », il n'est pas au bout de ses peines et

---

<sup>278</sup> « Dans chaque mission catholique du Sud-Cameroun, il existe une maison qui abrite, en principe, des jeunes filles fiancées : c'est la *sixa*. Toute femme indigène désirant se marier conformément à l'orthodoxie catholique romaine doit effectuer un séjour à la *sixa*, pouvant varier de deux à quatre mois, compte non tenu des cas extraordinaires, qui sont nombreux. Les défenseurs de l'institution proclament son utilité, sinon sa nécessité : ne prépare-t-elle pas les femmes à leurs rôles de mères de familles chrétiennes ? Cette justification est, bien entendu, contestée par d'autres. Ce qui est certain, c'est que les pensionnaires de la *sixa* sont astreintes chaque jour à des travaux manuels de plus de dix heures » (note de l'auteur). Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 14.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 262.

rien ne dit qu'il réussira mieux que Jean-Marie Medza. Toutefois, l'exemple le plus caricatural demeure celui de Banda, dans *Ville Cruelle* :

Je trimais depuis huit ans dans leur école à planter, à arracher des pommes de terre, et jamais à faire ce qu'on fait habituellement dans une école, quand ils s'avisèrent que j'étais vraiment trop grand et me boutèrent à la porte, sans aucun diplôme naturellement.<sup>280</sup>

Au lieu d'être un facteur d'intégration et de progrès social, l'école coloniale ne sert, en définitive, qu'à exacerber les rancœurs et les haines contre un système dont elle est l'émanation. Le cas de Kris est, de ce point de vue, particulièrement exemplaire. Après une parodie de conseil de discipline, l'adolescent est exclu de l'internat du lycée et sa bourse est supprimée, tout cela pour un motif particulièrement bénin : un matin, se sentant fatigué, il avait demandé au professeur d'éducation physique à être dispensé d'un exercice, sur quoi, l'enseignant lui avait botté les fesses. Injustement puni, Kris va puiser dans cette aventure un motif supplémentaire de revanche. Il s'ordonne de tenir à tout prix, « ne jamais lâcher » surtout si près du but : le baccalauréat. Avec Kris, l'école a maladroitement créé un opposant de plus au régime colonial et le jeune lycéen aura, sans aucun doute, à cœur d'effacer l'humiliation subie. D'ailleurs, Giovanni Palmieri, le jeune fonctionnaire qui est appelé à remplacer Lequeux à Essazam, ne s'y trompe pas : ce sont des hommes comme Kris, estime-t-il, qui seront les plus dangereux adversaires de l'ordre colonial<sup>281</sup>.

L'usage de la force est une constante de toute occupation coloniale et de tout rapport entre colonisateur et colonisé, ce que Frantz Fanon énonce en des termes beaucoup plus directs : « Leur première confrontation s'est déroulée sous le signe de la violence et leur cohabitation – plus précisément l'exploitation du colonisé par le colon – s'est poursuivie à

---

<sup>280</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 12. L'école coloniale comme lieu de l'échec et de l'acculturation est un *topos* des littératures dites francophones. Voir, entre autres exemples, *Quartier-trois-lettres* [1980] de l'écrivain réunionnais Axel Gauvin (Paris : L'Harmattan, 2003).

<sup>281</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 232-233.

grand renfort de baïonnettes et de canons »<sup>282</sup>. Mais la violence et la répression ne peuvent à elles seules expliquer la pérennité de la colonisation. Le système colonial s'est toujours cherché des auxiliaires, des alliés, parmi la population colonisée. Ce sont, tout d'abord, les contrôleurs du cacao auxquels Banda, dans *Ville Cruelle*, a affaire. Soucieux de préserver leur maigre situation d'agents subalternes, ils n'hésitent pas à faire montre de beaucoup plus de sévérité que les colonisateurs eux-mêmes. Or, pour son plus grand malheur, Banda « ignorait que la hargne fût de tradition chez ces messieurs du Contrôle »<sup>283</sup>. Pour renforcer son autorité, « M. le Contrôleur, comme il aimait à se faire appeler »<sup>284</sup> use du langage – et des menaces – du maître blanc :

Va-t-en au bout de la queue. Ça t'apprendra à être pressé. Quand on arrive, on se met à la dernière place, à la fin de la queue. Est-ce que vous arriverez jamais à vous mettre ça dans vos têtes d'hommes de la brousse ? Nous, on n'aime pas le désordre ; nous, on ne peut pas travailler dans le désordre, que diable ! Ne nous obligez pas à vous envoyer la police dessus.<sup>285</sup>

Cette police, dont il est justement question, qui la compose ? Des Africains, bien entendu, sous les ordres d'un officier européen. Mais des risques de complicité existent toujours, comme en témoigne la scène des mécaniciens. De jeunes ouvriers, avec à leur tête Koumé, manifestent dans la rue principale de Tanga en portant à bout de bras M.T., leur patron, qui ne leur a pas versé le moindre salaire depuis plusieurs semaines. Lorsqu'arrivent le commissaire européen et son détachement de gardes régionaux, ces derniers, au lieu de donner la chasse aux fauteurs de troubles, les laissent s'enfuir<sup>286</sup>. Aussi, pour éviter semblables mésaventures, l'administration coloniale applique-t-elle le vieux principe qui consiste à diviser pour régner :

---

<sup>282</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 6.

<sup>283</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 36.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 65-66.

Pourquoi [...] recrutait-on [les gardes] toujours dans le Nord ? Peut-être parce qu'ils étaient plus grands et plus forts là-bas ? Peut-être aussi parce que stupides comme ils étaient, ils montraient plus de docilité ? ... S'ils étaient plus dociles, ce n'était peut-être pas à cause de la stupidité ? ... C'est peut-être uniquement parce qu'ici ce n'était pas leur pays. Si on prenait des gars d'ici pour être gardes régionaux là-bas, peut-être bien qu'ils seraient pareils ; peut-être bien qu'ils seraient aussi insensibles.<sup>287</sup>

En examinant le niveau supérieur de la hiérarchie ou, pour reprendre le terme d'Albert Memmi, de cette « pyramide des tyranneaux »<sup>288</sup>, on découvre, confortablement installés au sein du système colonial, les chefs traditionnels. Ces hommes, guides religieux ou descendants de grandes et anciennes familles, de par l'influence qu'ils ont sur leurs concitoyens, sont des atouts importants que tout pouvoir colonial va essayer de gagner à sa cause, à coups de distinctions honorifiques et de prébendes<sup>289</sup>. Personnage éminent, le chef traditionnel est, en quelque sorte, le protégé de l'administration coloniale. Ainsi, dès qu'il apprend l'agonie du chef des Essazam, Lequeux se hâte d'envoyer un médecin auprès du malade. La mort du chef pourrait avoir, en effet, de graves conséquences qui seraient difficiles à mesurer et qui pourraient se révéler nuisibles à la stabilité de l'ordre colonial<sup>290</sup>.

Pourtant, les pouvoirs réels de ces chefs sont des plus minces, et en cas de situation d'urgence, ils se contentent d'être les spectateurs impuissants d'une pièce que d'autres mettent en scène :

Ainsi qu'ils procédaient toujours dans ces cas-là, [les fonctionnaires] avaient d'abord prévenu le Chef de rester dans ses appartements et de ne se mêler de rien – un chef de tribu n'étant jamais tenu responsable des graves troubles dont ses ressortissants se rendraient coupables.<sup>291</sup>

---

<sup>287</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>288</sup> Albert Memmi, *Portrait du Colonisé*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>289</sup> Voir Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>290</sup> Voir Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 141 : « Veillez quand même sur lui, mon Père. Enfin, essayez. Lequeux le préfère vivant ; il dit que mort, votre Chef lui donnerait bien des soucis. Sa succession ne serait pas facile, en l'état actuel des choses ».

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 207. Cet épisode intervient après la mémorable bataille d'Essazam et au moment où l'administrateur civil Lequeux arrive pour ramener l'ordre dans le village.



Véritables marionnettes entre les mains de l'administration coloniale, les chefs traditionnels n'ont aucun pouvoir de décision. Ils sont irresponsables de tout. Maintenus dans leurs positions par la seule volonté de l'administration, ils n'osent formuler la moindre revendication :

Si nos chefs à nous avaient seulement le courage de nous défendre, ce qu'ils feraient tout de suite, c'est d'aller protester ... Seulement, ce n'est pas eux qui feront ça. Ils n'ont jamais pu paraître devant le Blanc sans avoir envie de pisser.<sup>292</sup>

La peur d'être destitué, mais également la perspective, quand on préside aux destinées d'une tribu, d'un enrichissement rapide, font que les chefs constituent des collaborateurs particulièrement zélés. Ainsi en est-il du chef de Kala dont Jean-Marie Medza, le héros de *Mission Terminée*, épousera la fille : profitant de sa position et de son pouvoir, il multiplie les « sales combines » et les affaires louches, sachant qu'il jouit, en ce domaine tout au moins, de la plus totale impunité. N'est-il pas, en effet, un des auxiliaires les plus dociles et les plus fidèles de l'administration coloniale ? D'ailleurs, à Kala, nombreux sont ceux, parmi les jeunes en particulier, qui lui reprochent son excessive complaisance envers les colonisateurs.

L'utilisation de la force et la collaboration de la chefferie traditionnelle, tels semblent être les deux piliers de toute domination coloniale. Mais à ce duo – l'administrateur civil ou le commandant de cercle et le chef indigène – il faut ajouter un troisième complice : le prêtre.

## **2. In Nomine Patris, ou la mission évangélicatrice**

Étudier le rôle de l'Église catholique dans le système colonial, c'est évoquer aussitôt la figure du R.P.S. Drumont, personnage central du *Pauvre Christ de Bomba*. Dès son premier

---

<sup>292</sup> Eza Boto, *Ville cruelle*, op. cit., p. 53.

roman, *Ville Cruelle*, Mongo Beti n'avait pas manqué de souligner le rôle ambigu des prêtres en Afrique. Le père Kolmann dont il était question dans cette première œuvre offrait l'image parfaite de l'ecclésiastique au service du pouvoir colonial. Après la manifestation des mécaniciens et la mort de M.T., tous les gardes régionaux de Tanga recherchent Koumé, présenté comme le chef des agitateurs. Mais devant l'inefficacité des investigations policières, le père Kolmann, à son tour, entre dans le jeu pour tenter de retrouver le criminel. Pour cela, il invite, tout simplement, lors de son prêche dominical, ses paroissiens à la délation :

Il était du devoir de chaque chrétien digne de ce nom [...] de révéler, s'il le savait, où se cachait Koumé, le jeune homme qui avait agressé son patron, le très honorable M.T. ..., bien connu et très estimé de tous les chrétiens du pays, à cause de ses largesses envers la mission catholique. Eh bien, ce saint homme venait tout simplement d'expirer à l'hôpital des suites des coups cruels qu'il avait reçus la veille de Koumé et des autres jeunes gens. [...] Si quelqu'un ici savait où Koumé se terrait, lui, révérend père Kolmann, se ferait un devoir de l'entendre après la messe et en secret. Que celui-là le révèle, par amour pour le Christ, et pour tous les hommes. Sans compter que la loi civile punit fort sévèrement "la complicité tacite".<sup>1</sup>

Ce discours du père Kolmann résume à lui seul et de façon admirable toute la politique coloniale qui consiste à agiter tantôt la carotte – ici, ce sont les appels à la solidarité entre chrétiens – et tantôt le bâton. En même temps, nous découvrons que l'Église, dans les colonies, est une institution pervertie. Le père Kolmann, s'il apprend quoi que ce soit de la bouche de l'un de ses fidèles, n'hésitera en aucun cas à tout révéler au commissaire de police et donc à trahir le secret de la confession. Ainsi, l'un des fondements les plus importants du rite catholique est ici sacrifié au profit des intérêts du colonialisme.

La collusion entre le casque colonial et le goupillon est à la fois indéniable et dans une large mesure inévitable, comme le comprend tardivement le R.P.S. Drumont :

Voyez : de deux choses l'une ; ou je reste dans ce pays en même temps que vous, près de vous, et alors je vous aide à coloniser, fatalement ; je vous

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 162.

déblaie d'abord le terrain et plus tard j'assure vos arrières, et c'est d'ailleurs ainsi que vous concevez notre rôle, n'est-ce pas ? Ou alors je christianise le pays ; dans ce cas, le mieux c'est que je me tienne à l'écart tant que vous y êtes encore.<sup>293</sup>

Il a fallu vingt ans au père Drumont pour s'apercevoir que son action, loin d'être une réelle évangélisation, n'a fait que servir des intérêts économiques et politiques. Face à un tel bilan, que peut le prêtre ? Jouer le jeu et accepter d'être un rouage de la machine coloniale : c'est l'attitude de Kolmann ; ou, au contraire, tenter de poursuivre son apostolat de la manière la plus intègre possible : c'est ce que souhaitent Drumont et Le Guen. Et leurs missions à tous deux échouent. Drumont quitte l'Afrique, désabusé, après la désintégration de sa mission de Bomba. Quant à Le Guen, pour s'être opposé trop violemment au chef de région Lequeux, il est démis de ses fonctions ; la lettre lui signifiant son renvoi ne laisse planer aucun doute sur la manière dont le pouvoir civil envisage la mission des prêtres :

Vous conviendrez [...] avec nous de l'unicité fondamentale de la mission dont nous avons été chargés, vous et nous, par la douce France, notre mère incomparable, au milieu de ces peuplades déshéritées. [...] Cette mission [...] n'en comportait pas moins trois aspects essentiels : théologique, idéologique et enfin – le dernier et non le moindre – administratif. [...] Comme par le passé, nous continuerons [...] à considérer comme identiques nos buts et les vôtres.<sup>294</sup>

Dans un tel contexte idéologique, le prêtre est condamné à se soumettre ou à se démettre. Mais lorsqu'il accepte de collaborer, comme c'est le cas du père Kolmann, la religion qu'il prêche est vidée de toute sa substance. Les notions d'égalité devant Dieu ou de liberté perdent toute signification. Ce qui convient parfaitement à l'Administration qui souhaite un dogme débarrassé de ces idéaux par trop égalitaristes et qui pourraient, à plus ou moins long terme, provoquer des remous. Dans l'esprit manichéen de Vidal, la religion n'est destinée qu'à

---

<sup>293</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 199. Il semblerait que toute véritable christianisation ne peut s'accomplir en situation coloniale. Cela prouve encore une fois que la religion prêchée dans les colonies est une religion dévoyée.

<sup>294</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 253.

être un simple rempart contre « l'hydre bolchevique » :

La meilleure arme dont nous puissions pourvoir ces gens contre ces idéologies de brigands, c'est encore le christianisme. Et n'oubliez pas que le temps presse, mon Père tout va extrêmement vite maintenant. Faites-nous un petit christianisme pour Africains, n'importe quoi, mais ne vous en allez pas.<sup>295</sup>

On ne peut être plus explicite. L'humanisme religieux doit faire place à l'opportunisme politique. Le R.P.S. Drumont, tout comme le père Le Guen, en refusant de prêcher une religion pervertie seront contraints de mettre fin à leur mission.

Pour justifier leur mainmise sur les pays nouvellement conquis, les puissances coloniales ont souvent avancé la fable de l'Afrique d'avant la colonisation, *terra nullius* offerte à qui voudrait s'en emparer. Certains penseurs favorables à l'expansion coloniale sont même allés plus loin évoquant, sans crainte du ridicule, l'infériorité congénitale des populations indigènes :

Ces peuples (vous voyez de qui il s'agit...) n'ont rien donné à l'humanité ; et il faut bien que quelque chose en eux les en ait empêchés. Ils n'ont rien produit, ni Euclide, ni Aristote, ni Galilée, ni Lavoisier, ni Pasteur. Leurs épopées n'ont été chantées par aucun Homère.<sup>296</sup>

D'autres, tel Coupland, dans son *Histoire de l'Afrique orientale* (1928) nient toute l'histoire du continent avant la période coloniale : « Jusqu'à D. Livingstone, on peut dire que l'Afrique proprement dite n'avait pas eu d'histoire. La majorité de ses habitants était restée,

---

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 206. Les propos de Vidal sont à rapprocher du discours prononcé en 1883 par le roi Léopold II devant les missionnaires belges se rendant en Afrique : « Prêtres vous allez certes pour l'évangélisation, mais cette évangélisation doit s'inspirer avant tout aux intérêts de la Belgique. Le but principal de votre mission au Congo n'est donc pas d'apprendre aux nègres de connaître Dieu car ils le connaissent déjà. [...] Votre rôle essentiel est de faciliter la tâche aux Administratifs et aux industriels. C'est dire que vous interprétez l'Évangile de façon qui sert à mieux protéger nos intérêts dans cette partie du monde. »  
<http://bangre.hautetfort.com/archive/2007/11/17/discours-du-roi-leopold-ii-en-1883.html>. Page consultée le 24 juillet 2009.

<sup>296</sup> Pierre Gaxotte, in *La Revue de Paris*, octobre 1957, p. 12. Cité par Joseph Ki Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, *op. cit.*, p. 10.

durant des temps immémoriaux, plongée dans la barbarie »<sup>297</sup>. À aucun moment, semble-t-il, on ne s'est soucié des structures sociales, politiques et religieuses de ces populations que l'on prétendait civiliser. Même le révérend Le Guen ne s'est jamais posé la question de savoir si les croyances animistes des Essazam en général et de leur chef en particulier n'étaient pas aussi légitimes que la religion à laquelle il prétendait les convertir. Le R.P.S. Drumont est le seul à s'inquiéter des limites de son prosélytisme, finissant même par se demander si la religion catholique convient réellement aux Noirs :

-[Vidal] Vos problèmes [d'évangélisation] deviennent tout simplement d'ordre esthétique : modeler une race comme on fait d'un vase, lui imposer la forme que l'on désire...

-[Drumont] Justement, c'est là que vous vous trompez, mon petit Vidal [...] Prenez donc un vase déjà cuit, essayez de lui imposer votre forme à vous et venez m'en dire les nouvelles.

- Mon père, si je vous comprends, évangéliser les Noirs, ça serait comme de vouloir imposer à une vieille gargoulette la forme d'une amphore ?<sup>298</sup>

Au fur et à mesure qu'il s'enfonce en pays Tala, le R.P.S. Drumont prend conscience d'un certain nombre de faits qui, jusque là, lui avaient échappé ou sur lesquels il avait volontairement fermé les yeux. Lui qui avait toujours combattu avec un zèle infatigable les croyances animistes découvre, sur le tard, une certaine forme de tolérance :

Ces braves gens ont bien adoré Dieu sans nous. Qu'importe s'ils l'ont adoré à leur manière ... en mangeant de l'homme ou en dansant au clair de lune, ou en portant au cou des gris-gris d'écorce d'arbre. Pourquoi nous obstiner à leur imposer notre manière à nous ?<sup>299</sup>

En même temps, Drumont se rend compte de l'inanité de ses efforts depuis une vingtaine d'années. Les Tala, tout d'abord, auxquels il n'avait pas rendu visite depuis trois ans – pour les punir de leur indocilité envers la religion catholique – n'ont aucunement souffert de son

---

<sup>297</sup> Cité par Joseph Ki Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire, op. cit.*, p. 10. Coupland reprend ici la théorie hégélienne de l'incapacité historique du continent africain (voir Hegel, *La Raison dans l'histoire*. Paris : Plon, 1965, p. 245-269)

<sup>298</sup> M. Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba, op. cit.*, p. 50.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 196-197.

absence prolongée, contrairement à ce qu'il espérait. Loin de l'accueillir comme le messie qu'il voudrait être, les Tala manifestent la plus totale indifférence sur son passage. Hormis quelques vieilles femmes et de jeunes enfants, nul n'assiste aux messes ou aux cérémonies de confession qu'il organise dans chaque village où il fait étape. Bien plus, alors que le R.P.S. se trouve à Bitié, les villageois n'hésitent pas à organiser une fête païenne à quelques centaines de mètres de la case du prêtre, provoquant la fureur de celui-ci. Difficile d'exprimer plus radicalement leur refus de toute évangélisation !

Mais si les Tala, hommes de la forêt, manifestent une vive hostilité au catholicisme, "ceux de la route" semblent plus enclins à accepter la religion du père Drumont : c'est du moins ce que croit le prêtre. Or, à l'évidence, leur adhésion au christianisme demeure formelle et superficielle. Plus exposés que "ceux de la forêt" à l'arbitraire de l'administration coloniale, souvent réquisitionnés pour des travaux forcés comme lors de la construction de la route Manding-Zomba, ils ne cherchent dans la religion qu'une protection contre les excès de l'administration coloniale :

Les gens de la route vivent dans une terreur constante – je maintiens l'expression, quoique d'habitude elle vous mette hors de vous. Ils vivent dans une terreur perpétuelle à cause des réquisitions, des bastonnades, des tirailleurs... Croient-ils réellement ou se tournent-ils vers moi qui les console – sans jamais d'ailleurs pouvoir les protéger ?<sup>300</sup>

Cette question taraude le R.P.S. Drumont et ce n'est qu'à l'issue de son itinéraire en pays Tala qu'il trouvera la réponse :

Leur adhésion, toute formelle, au christianisme, ne serait-elle pas une réaction de défense, de même que cette petite bête... Comment l'appellez-vous ?... le caméléon, adopte provisoirement la couleur de la forêt afin d'échapper à la vue de l'être qui peut être une menace pour sa vie ?<sup>301</sup>

Le drame de Drumont et de Le Guen est d'avoir oublié qu'avant d'être prêtres, ils sont

---

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 202.

avant tout perçus comme des blancs, c'est-à-dire des colonisateurs :

[Les hommes] ne nous ont pas vite reconnus, parce que de loin, le R.P.S., qui avait retroussé sa soutane sur les jambes et sur les bras, n'avait pas l'air d'un prêtre [...] ; ainsi il ressemblait à n'importe quel Blanc.<sup>302</sup>

Or, cette “européanité” présuppose de la part des deux prêtres une adhésion aux thèses colonialistes. Même si ce n'est pas le cas, il est difficile d'en persuader les indigènes qui constatent la déférence dont fait preuve l'administrateur civil Vidal lorsqu'il se trouve face au R.P.S. Le Guen et Drumont voudraient pouvoir se débarrasser de leur peau blanche et être africains parmi les Africains. C'est, du moins, ce qu'ils ne cessent tous deux de répéter :

-[Le Guen, s'adressant au chef de région Lequeux] : À Essazam, je veux dire chez nous autres, il n'y a ni Français, ni impertinents, il n'y a que nous les Essazam.

-[Le R.P.S. s'adressant aux habitants d'Evindi] : - Moi, a-t-il dit, je ne suis pas un Blanc pour vous ; je ne veux pas être un Blanc pour vous.<sup>303</sup>

Mais cette folle tentative d'intégration est, bien évidemment, vouée à l'échec. Drumont constate que, malgré tous ses efforts, il demeure « enfermé dans [sa] race européenne, dans [sa] peau blanche »<sup>304</sup>. Dans cette optique, la phrase finale du roman est lourde de sens : le R.P.S. vient de quitter définitivement Bomba et l'Afrique, et Denis s'interroge sur les raisons de ce départ, synonyme d'échec :

Le R.P.S. est parti et nous ne le reverrons certainement plus jamais. [...] Pourquoi reviendrait-il ? Nous l'avons si peu aimé... Comme s'il n'était pas des nôtres... Parce qu'il n'était pas des nôtres...<sup>305</sup>

Quant à Le Guen, il sera, comme nous l'avons vu, démis de ses fonctions pour avoir cru trop longtemps et avec trop de sincérité qu'il était un Essazam.

---

<sup>302</sup> *Ibid*, p. 77 et 75.

<sup>303</sup> *Ibid*, p. 204 et 79.

<sup>304</sup> *Ibid*, p. 202.

<sup>305</sup> *Ibid*, p. 277.

### 3. Les parasites de la colonisation

Autour de ces deux piliers traditionnels de la colonisation que sont l'administrateur civil et le prêtre, gravite tout un microcosme d'individus quelquefois peu recommandables et surtout avides de réaliser de juteuses opérations financières. Car, la colonisation fut, jusque dans les dernières années, une bonne affaire<sup>306</sup>. Au premier rang de ces parasites de la colonisation figurent les Grecs. Qu'ils soient commerçants comme dans *Ville Cruelle* ou *Le Roi miraculé* ou bien chauffeur d'autocar comme dans *Mission Terminée*, les citoyens helléniques, dans l'œuvre de Mongo Beti, semblent surtout être présents dans les colonies, pour « faire de l'argent », au besoin en recourant à des moyens illicites. Ainsi, à Tanga, ce sont eux qui règnent sur le commerce de gros et de détail :

En remontant plus haut, on pénétrait dans le Tanga proprement commercial. Le « Centre Commercial », comme on l'appelait ; on aurait tout aussi bien fait de l'appeler le centre grec : Caramvalis, Despotakis [!], Pallogakis, Mavromatis, Michalidès, Staveridès, Nikitopoulos – et l'auteur en passe.<sup>307</sup>

Lorsque Banda se met en quête d'un acheteur pour sa récolte de cacao, il sait qu'il lui faudra s'adresser à un commerçant grec, puisque, dans ce domaine également, ce sont eux qui contrôlent le marché. Mais ces affairistes, après au gain, semblent avoir de curieuses méthodes pour réaliser leurs transactions :

M. Pallogakis commençait la journée par un cours supérieur au prix officiel ; le bruit se répandait comme un feu de brousse. Les paysans accouraient avec leurs charges, s'amassaient devant le levantin. Et plus il y en avait et plus il en venait, et plus il était facile à M. Pallogakis de baisser progressivement et

---

<sup>306</sup> Au milieu des années 80, un débat virulent opposa les intellectuels « tiers-mondistes » qui affirmaient que la colonisation fut, du point de vue économique, extrêmement rentable et ceux qui, au contraire, prétendaient que la métropole n'avait tiré aucun bénéfice de ses colonies. Voir à ce sujet :

- Jacques Marseille, *Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce* [1984]. Paris : Albin Michel, 2004.

- Georges Lory, « Mythes à méditer », in *Actuel-Développement*, n° 66, mai-juin 1985, p. 60.

- Georges Lory, « Une bête à abattre : le tiers-mondisme », in *Le Monde diplomatique*, n° 374, mai 1985, p. 13-15.

<sup>307</sup> Eza Boto, *Ville cruelle, op. cit.*, p. 18.



insensiblement le taux et de commettre d'autres fraudes.<sup>308</sup>

Ce Pallogakis dont il est fait mention à plusieurs reprises dans *Ville Cruelle* gère ses affaires avec une habileté consommée qui n'est pas sans rappeler le machiavélisme financier dont font preuve certains personnages d'usuriers dans les romans de Balzac. Et la description physique de M. Pallogakis éveille certains échos : « Alors, huit heures sonnaient que M. Pallogakis – gommeux, olivâtre, frais, fort sobrement habillé de blanc, sec, le nez crochu et paternaliste – avait déjà pris place devant une balance romaine »<sup>309</sup>. On retrouve dans ce portrait tous les ingrédients de l'imagerie traditionnelle antisémite, qu'un courant littéraire a développée en France dès le XVII<sup>e</sup> siècle et qui sera reprise par des auteurs comme Maurice Barrès, Léon Daudet ou Pierre Drieu la Rochelle.

Mais M. Pallogakis et ses compatriotes ne se contentent pas de ressembler aux boutiquiers juifs de roman par leur physique. Ils en ont aussi la laideur morale<sup>310</sup>. Ils sont, tout d'abord, extrêmement riches. Mais ils n'ont pu faire fortune que parce qu'ils étaient « une race de voleurs »<sup>311</sup> et ce qualificatif, tel un leitmotiv, reviendra à plusieurs reprises dans la bouche de Banda<sup>312</sup>. À cette première caractéristique, s'en ajoute une autre : la bêtise. Il est de notoriété publique que tous les Grecs sont « bêtes et illettrés » comme en témoigne cette aventure dont a été victime l'un d'eux :

[Un] homme [...] gérait la boutique d'un Grec : il avait établi les comptes dans un seul livre qu'il avait ensuite brûlé, ce qui lui avait permis de voler le Grec tant qu'il voulut. À la fin, ils se présentèrent devant un tribunal, un tribunal de Blancs, des Français qui parlèrent en ces termes au Grec : « Vraiment, tu déshonores la race. Ah ! quel con tu peux faire ! Comment as-

---

<sup>308</sup> *Ibid*, p. 19.

<sup>309</sup> *Ibid*.

<sup>310</sup> Voir les écrits et travaux de Johann Kaspar Lavater et Franz Joseph Gall, tenants de la phrénologie. N'est-on pas ici en présence d'un succédané de la physiognomonie, pseudo-science en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle grâce aux écrits de Cesare Lombroso ?

<sup>311</sup> Eza Boto, *Ville cruelle*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>312</sup> *Ibid*, p. 79, 84, 87, 137.

tu pu te laisser couillonner ainsi par un indigène ? ...<sup>313</sup>

Tout cela explique pourquoi Banda, après avoir été dépouillé de son cacao par les agents du Contrôle, songe à cambrioler la boutique d'un commerçant grec. Il s'imagine que la tâche sera beaucoup plus facile que s'il devait s'en prendre à un Français.

Le dernier trait de caractère qui semble distinguer les Grecs des autres colonisateurs est la cruauté. Un certain Démétréoulos, lui aussi pourvu d'un « nez trop fort et crochu comme un bec d'aigle »<sup>314</sup>, en donne une preuve : installé devant son magasin, il jette sur la chaussée poussiéreuse des pièces de monnaie, des morceaux de savon, des peignes et autres pacotilles et s'amuse du spectacle des paysans, hommes, femmes et enfants, se battant pour une dérisoire récompense.

Riches, malhonnêtes, stupides et cruels, ainsi apparaissent les Grecs dont Mongo Beti trace le portrait. Même s'ils ont un poids non négligeable dans l'économie coloniale, ils n'en sent pas moins des citoyens de seconde catégorie. Au sommet de la pyramide coloniale, trônent les colons français. Présents dans la haute administration et le clergé, ils constituent un groupe auquel il vaut mieux ne pas s'attaquer, Banda envisageant de dévaliser un Grec et non un Français. Bien sûr, il compte sur la bêtise supposée du commerçant hellénique pour mener à bien son opération – car dans les locaux de la mission catholique ou ceux de l'Administration, l'argent est trop bien gardé ; mais il sait également qu'en cas d'échec, la punition sera beaucoup plus sévère s'il s'en prend aux intérêts d'un Français. Et ce qui est vrai pour Banda à Tanga l'est aussi pour Maurice, le fils du chef, en pays Essazam :

Vol avec effraction ! Dans le magasin d'un citoyen hellénique, heureusement : quelques mois de prison. Mais supposez qu'il eût exercé ses talents au détriment d'un commerçant français ? Il était bon pour des années

---

<sup>313</sup> *Ibid*, p. 94.

<sup>314</sup> *Ibid*, p. 208.

de travaux forcés.<sup>315</sup>

La conclusion est aisée à tirer et Banda, avec un bon sens évident, constate que « le mieux [c'est] de ne pas avoir affaire avec un colon français »<sup>316</sup>.

Membre d'une classe privilégiée, le Français se distingue par son instruction et son savoir. Banda qui vient de retrouver dans la poche de Koumé une liasse de billets de banque volée dans la caisse de M.T. se demande si ce n'est pas de la fausse monnaie :

Quelle idée ! [...] Comment un homme comme T. ... aurait-il pu stocker de faux billets. D'abord, il se serait rendu compte que c'était des faux billets ; il ne les aurait pas acceptés. Ensuite, même s'il ne s'était rendu compte que c'était de faux billets qu'après les avoir acceptés, il les aurait refilés à d'autres gens, à des Grecs, par exemple, qui eux ne comprennent rien à rien. M.T. ... c'était un vrai français, lui, instruit et tout, pas bête par-dessus le marché.<sup>317</sup>

Ainsi se dessine très nettement une hiérarchie ethnique au sein de la société coloniale. Au faite, les Français, qu'ils soient administrateurs civils, militaires, prêtres ou tout simplement commerçants, détiennent tous les leviers de commande. À la base, la grande masse des colonisés représente un réservoir inépuisable de main d'œuvre gratuite. Et entre ces deux pôles, les citoyens grecs forment une classe médiane d'affairistes sans scrupules.

Néanmoins, les membres de la colonie française ne sont pas à l'abri des attaques de Mongo Beti. Comme le dit l'aristocratique Vidal dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, les métropolitains qui acceptent de s'expatrier sont souvent des médiocres dont le seul espoir, sous les tropiques, est de faire fortune ou d'obtenir de l'avancement<sup>318</sup>. Pour cette raison, Vidal refuse que sa jeune fiancée vienne le rejoindre à Bomba où elle devrait côtoyer « des filles

---

<sup>315</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 141-142.

<sup>316</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 22.

<sup>317</sup> *Ibid*, p. 173.

<sup>318</sup> Les propos de Vidal ne sont pas sans rappeler certains personnages présents dans la colonie de la Bambola-Bragamance peinte par Céline dans le *Voyage au bout de la nuit*.

d'épiciers, de boulangers, de petits pharmaciens de province »<sup>319</sup>, elle dont le père est bâtonnier. Et l'administrateur civil d'ajouter, non sans un certain mépris, dans une phrase aux résonances balzaciennes : « Ces gueuses-là, elles iraient n'importe où, rien que pour faire un petit million d'économies tous les deux ou trois ans... »<sup>320</sup>.

Vidal, fils de la haute bourgeoisie parisienne, semble être une exception dans cet univers un peu particulier de la société coloniale. Il s'oppose en cela au chef de région Lequeux. Fils d'un Français et d'une Vietnamiennne, Lequeux apparaît comme un personnage borné, peu intelligent et dont le seul souci est d'être nommé Secrétaire Général. Nul doute qu'il y parviendra car l'Administration sait récompenser les serviteurs zélés de sa trempe. Contrairement à Vidal qui, au contact du R.P.S. Drumont, s'interroge sur les problèmes moraux posés par l'évangélisation et la colonisation, Lequeux n'a aucun état d'âme. Sûr de sa mission – de cette sûreté inébranlable dont font preuve les imbéciles – Lequeux sait qu'il a pour tâche de maintenir le *statu quo* : « Plus que la conversion des âmes à Dieu, plus que tout autre chose, ce qui nous importe le plus, à vous comme à moi, Père, n'est-ce pas la pérennité de notre présence ici ? »<sup>321</sup>. Dans ce but, il faut éviter de « remuer l'Afrique »<sup>322</sup>, comme il le dit lui-même. Hanté, tout comme Vidal d'ailleurs, par le spectre de la subversion communiste<sup>323</sup>, Lequeux en arrive même à suspecter le père Le Guen de sympathie pour “les rouges” :

Au fond, qu'est-ce qui vous différencie de l'agitateur communiste ? [...] Comme lui, vous êtes le mauvais génie de populations pacifiques et débonnaires – et qui ne demandent pas mieux que de rester ainsi, croyez-moi. Vous n'avez de cesse que vous n'ayez mis en branle ces gens innocents et inoffensifs en leur inculquant des notions dangereuses et trompeuses : la

---

<sup>319</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 208.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 208-209.

<sup>321</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 240.

<sup>322</sup> *Ibid.*

<sup>323</sup> Vidal employait le terme d' « hydre bolchevique », *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 206.

liberté, l'égalité devant Dieu, la rédemption, la fraternité et je ne sais plus  
quelles balivernes.<sup>324</sup>

Pour reprendre un terme autrefois à la mode, nous pourrions qualifier Lequeux d'anti-communiste primaire qui croit déceler l'empreinte des “bolcheviques” dans toute tentative pour transformer le système colonial. En outre, les propos du chef de région reflètent le discours-type du colonialiste obtus : les Africains sont de grands enfants qu'il faut prendre en charge – on justifie ainsi l'invasion coloniale : l'Europe leur ayant apporté bien-être et progrès, ils n'ont aucune raison de vouloir changer leur situation et, s'ils manifestent quelques velléités de rébellion, c'est tout simplement parce que de “mauvais génies” comme Le Guen les détournent du droit chemin de la soumission à l'ordre établi. Ainsi peut se résumer la pensée politique de Lequeux.

Vidal, quant à lui, fait montre de beaucoup plus de discernement et de finesse dans ses analyses, même si, en fin de compte, son rôle demeure identique à celui de Lequeux : gendarme de l'administration coloniale, il doit tout mettre en œuvre pour annihiler le moindre mouvement de nature à battre en brèche la suprématie européenne.

---

<sup>324</sup> M. Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 241-242.

## CHAPITRE 4

### PORTRAIT DU COLONISÉ

#### 1. Les colonisés face aux pouvoirs civil et religieux

L'administration civile, même lorsqu'elle est incarnée par des hommes aussi réfléchis que Vidal, inspire surtout de la terreur. En effet, sa tâche essentielle est avant tout de punir, de réprimer, plus que de réellement administrer, ce qu'Aimé Césaire traduisait par la formule suivante : « Je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt »<sup>325</sup>.

Face au pouvoir civil, quels peuvent être les sentiments des individus colonisés ? Un premier élément de réponse est fourni dans *Le Pauvre Christ de Bomba*. Durant l'étape au village de Zibi, un homme armé d'une lance tente de tuer le R.P.S. Drumont. Pour l'empêcher d'accomplir un tel acte qui ne pourrait qu'attirer de féroces représailles sur l'ensemble de la communauté, ses compagnons lui lancent la mise en garde suivante : « - Arrête-toi ! N'oublie pas que tous les Blancs ont un fusil avec eux ! Arrête-toi... Gare au fusil... »<sup>326</sup>. Quelques pages plus loin, une remarque de Denis, le narrateur, met de nouveau l'accent sur la thématique de l'arme à feu : « Le serpent se trouvait très haut, au-dessus de nos têtes, et le R.P.S. a regretté d'avoir laissé son fusil alors qu'en général il l'emmenait toujours en tournée »<sup>327</sup>. Citons enfin l'épisode du cynocéphale au symbolisme des plus transparents :

Nous marchions sur la piste [...]. Nous admirions la forêt. Parfois, nous apercevions un fin cynocéphale installé sur une branche et jouant avec sa longue queue en même temps qu'il nous considérait avec de grands yeux faussement étonnés et candides. Si nous simulions un geste menaçant, il se dirigeait d'une démarche fière et assurée vers un buisson très haut et il

---

<sup>325</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme* [1950]. Paris : Présence africaine, 1973, p. 19.

<sup>326</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 129

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 147.

semblait nous dire : « C'est ici que j'habite et je m'y trouvais tantôt quand je vous ai vu arriver. Si je suis sorti de ma cachette, c'est que je croyais que vous étiez sans armes. Maintenant, peut-être que vous en avez, on ne sait jamais, surtout qu'il y a un homme blanc parmi vous...<sup>328</sup>

Le colonisateur apparaît donc essentiellement comme un homme agressif, violent, toujours armé<sup>329</sup>, signe pour le colonisé que l'homme blanc n'est pas animé des meilleures intentions. Or, vouloir affronter ouvertement le pouvoir colonial est un risque suicidaire que bien peu acceptent de courir. La soumission – apparente – est la meilleure attitude à adopter si l'on veut éviter toutes sortes d'ennuis : Banda ne l'ignore pas, lui qui, après son altercation avec un contrôleur du cacao, est conduit au commissariat de police par les gardes régionaux. En chemin, il prend de sages résolutions :

Il ferait bien attention de tenir ses bras serrés contre son corps, parce que si le Blanc le frappait, lui, Banda, risquait beaucoup de lui rendre ça, de le frapper aussi. Il n'avait jamais supporté un soufflet, ça n'allait pas être la première fois. Mais alors il serait perdu s'il frappait le Blanc ; perdu pour toujours.<sup>330</sup>

Kris, dans *Le Roi miraculé*, adopte lui aussi le même comportement empreint de fausse soumission<sup>331</sup>, même s'il convient de noter une différence dans les attitudes mentales des personnages : Kris, même s'il ignore tout du P.P.P. – le Parti Progressiste Populaire – dont l'entretien Bitama<sup>332</sup> a une conscience politique dont est totalement dépourvu Banda. Il est vrai que l'action de *Ville Cruelle* se situe aux alentours des années trente tandis que *Le Roi miraculé* est précisément daté, 1948, époque où nombre d'anciens combattants ont regagné leur pays et où des germes de prise de conscience nationale commencent à naître<sup>333</sup>.

---

<sup>328</sup> *Ibid.*

<sup>329</sup> La thématique du fusil est très importante dans l'œuvre de Mongo Beti. Rappelons simplement que la première partie de *Remember Ruben*, premier roman de l'ère post-coloniale a pour titre « Tout pour la femme, rien pour le fusil ». Nous reviendrons plus longuement sur cette thématique dans la deuxième partie de ce travail.

<sup>330</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>331</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 209 : « Kris se leva car, étant tout l'opposé d'un candidat au martyr, il avait coutume de s'effacer, autant que possible, devant la force ».

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 125 sq.

<sup>333</sup> Les anciens combattants et leurs associations jouèrent un rôle ambigu dans le système colonial. Tantôt, ils

Puisque le colonisé n'est pas de taille à rivaliser avec l'Administration, puisque la lutte à armes égales n'est pas envisageable, il faut recourir à d'autres méthodes, comme l'explique à Banda son vieil oncle, tailleur à Tanga :

Tu n'es qu'un faible, il vaut mieux que tu le saches bien dès maintenant [...] Les contrôleurs, ils font exactement ce qui leur plaît, comme les autres aussi. Que peux-tu contre eux, fils ? [...] Et les ordres, dis, d'où est-ce qu'ils viennent ? De très haut, fils, je te le dis.<sup>334</sup>

Et le vieil homme de conclure, non sans un certain bon sens : « Si tu n'as pas la force, fils, essaie de ruser »<sup>335</sup>. En effet, là où sévit l'arbitraire le plus total, il est inutile de vouloir imposer son bon droit. Banda et Koumé vont s'exposer aux pires souffrances pour avoir naïvement cru qu'ils pouvaient faire prévaloir leurs droits. Le premier, sûr de la qualité de son cacao, oublie l'une des règles d'or lorsqu'on veut vendre son produit : il faut « mouiller la barbe » des contrôleurs pour que ceux-ci jugent la qualité suffisamment bonne pour la commercialisation. La conséquence de cette fâcheuse négligence est la confiscation pure et simple du produit. Quant à Koumé, il prétendait obliger M.T., son patron, à lui payer les arriérés de son salaire.

À quelques exceptions près, l'attitude générale est plus à la soumission qu'à la révolte. Le R.P.S. Drumont l'a fort bien compris, même s'il lui a fallu plus de vingt ans pour en prendre conscience : « Leurs réactions peuvent paraître étranges au premier abord. Devant la violence, ils ne se dressent pas, comme le chêne de notre La Fontaine, non ! Ils plient. Leur histoire leur

---

furent utilisés par le pouvoir colonial comme des forces anti-nationales, ainsi que le démontre Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*. Un exemple en est proposé dans *Le Roi miraculé* avec le personnage de Raphaël baptisé « l'ancien de Koufra », pour avoir participé à la campagne de Libye. Tantôt, au contraire, les anciens combattants deviennent les opposants les plus actifs et les plus radicaux au colonialisme. Tel est le cas d'Abéna, un des héros de *Remember Ruben*.

<sup>334</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 55.

<sup>335</sup> *Ibid.*



a appris à plier »<sup>336</sup>. Si les colonisés adoptent la politique du roseau, c'est que l'heure de l'affrontement direct n'a pas encore sonné. Les Abéna et autres Mor Zamba doivent encore patienter dans la coulisse.

L'obéissance au pouvoir civil peut aisément s'expliquer par la crainte de représailles. Or, paradoxalement, face à la religion qui est censée leur apporter la libération – toute spirituelle, il est vrai – les colonisés adoptent également une attitude d'acceptation contrainte. S'ils adhèrent au christianisme, de manière tout à fait formelle comme le remarque le R.P.S. Drumont, c'est bien plus par peur des sanctions que par véritable élan religieux. On craint le prêtre non parce qu'il est le représentant d'une religion, mais tout simplement parce qu'il appartient au clan des dominants. Face à l'Administration, il fallait ruser. Face à la religion, après s'être, dans un premier temps, plié aux exigences des prêtres blancs, on manifeste surtout de l'indifférence. Dans chaque village où le R.P.S. Drumont et sa petite troupe font halte, ne sont là pour les accueillir que quelques vieilles femmes et de jeunes enfants encadrés par les catéchistes locaux, les hommes et les jeunes femmes préférant, pour leur part, trouver refuge dans la forêt. Même le village de Timbo dont le chef est pourtant un vieil ami du R.P.S. n'échappe pas à la règle. Lorsque le prêtre se rend au domicile du chef, celui-ci est absent ; mais il a eu soin de laisser, à l'intention de Drumont, un énorme bouc attaché à un arbre, non loin de la véranda. La façon d'agir de ce chef est caractéristique d'une attitude beaucoup plus générale. Après avoir été un chrétien exemplaire, se rendant chaque dimanche à Bomba pour assister à la messe, consultant le R.P.S. avant de prendre la moindre décision, le chef a, peu à peu, délaissé la religion. Il a, tout d'abord, pris une seconde épouse, sa première femme ne lui ayant pas donné d'enfant. Puis, selon une expression de Denis, « ayant pris goût à la

---

<sup>336</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 202.

polygamie », le Chef s'était offert d'autres compagnes. Malgré cela, il ne manquait pas une occasion d'affirmer, tout comme bon nombre de ses compatriotes, son attachement à l'orthodoxie catholique :

Il se comportait comme un grand nombre d'autres gens d'ici, qui, si on leur annonçait qu'ils peuvent se considérer comme bons chrétiens malgré leur état polygamique, se prosterneront contre terre, ivres de gratitude pour l'Éternel, et n'auraient pas assez d'une bonne semaine pour fêter cet événement.<sup>337</sup>

Ainsi se crée une étrange liturgie où croyances animistes et rites catholiques se mêlent tant bien que mal. Cela explique, par exemple, l'influence considérable d'un homme comme Sanga Boto, même parmi des populations christianisées. Ainsi que le révèle Denis, c'est une pratique très courante chez les Tala, de consulter un sorcier, même si l'on est chrétien.

L'adhésion première des colonisés à la religion catholique s'explique, en partie seulement, par la crainte des représailles. Si les populations africaines ont accepté le christianisme, c'est aussi, selon Zacharie, le cuisinier du R.P.S., parce qu'elles pensaient découvrir dans cette nouvelle religion le secret du pouvoir des Blancs :

Les premiers d'entre nous qui sont accourus à la religion, votre religion, y sont venus comme à ... une révélation, c'est ça, à une révélation, une école où ils acquerraient la révélation de votre secret, le secret de votre force, la force de vos avions, de vos chemins de fer, est-ce que je sais, moi ? ... le secret de votre mystère, quoi !<sup>338</sup>

Mais la déception est à la mesure des espoirs suscités :

Vous vous êtes mis à leur parler de Dieu, de l'âme, de la vie éternelle, etc. Est-ce que vous vous imaginez qu'ils ne connaissaient pas déjà tout cela avant, bien avant votre arrivée ? Ma foi, ils ont eu l'impression que vous leur cachiez quelque chose.<sup>339</sup>

Décus par cette religion qui ne leur dévoile aucun secret fondamental, les colonisés le sont également par l'attitude ambiguë des prêtres. Ainsi, le tribunal moral du R.P.S. Drumont ne

---

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 46.

sanctionne-t-il pas avec la même impartialité Blancs et Noirs, comme si les Africains devaient expier des péchés autrement plus graves :

Et tous les Blancs qui, à la ville, vivent en concubinage avec de mauvaises femmes, as-tu jamais été fulminer contre eux ? Bien plus, tu leur touches la main, tu vas à leurs invitations et c'est dans leurs voitures qu'ils te reconduisent à Bomba. Et cependant tu voudrais qu'après le baptême, les Noirs cessent de fréquenter ceux des leurs qui ne sont pas chrétiens.<sup>340</sup>

Dans *Le Roi miraculé*, un paysan répondant au nom d'Azombo adresse au père Le Guen une remarque en tous points similaire<sup>341</sup>. Deux poids, deux mesures, ainsi pourrait se résumer l'attitude des prêtres dans la société coloniale. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que, peu à peu, les missionnaires perdent la confiance des populations. Comment croire en la parole de quelqu'un qui vous ment, dissimule des secrets et qui, de surcroît, n'applique pas envers ses ouailles l'égalité qu'il prêche dans ses sermons ?

Une dernière raison explique la désaffection des Africains pour les choses de la religion, en particulier en pays Tala. Comme l'a bien compris Drumont, « seuls les malheureux, les opprimés peuvent avoir foi en Dieu »<sup>342</sup>. Viennent à lui principalement ceux qui sont victimes de l'administration coloniale, ceux qui sont soumis à la cupidité et aux vexations des chefs. Derniers ici bas, ces malheureux peuvent toujours espérer être les premiers dans l'autre monde. Or, en pays Tala, la situation est sensiblement différente. La route, symbole de la pénétration coloniale, s'arrête à Bomba et pour entrer dans la région des Tala, il faut emprunter de petits chemins incommodes et souvent boueux. Bien protégés par leur forêt, les Tala ont moins à redouter corvées et travaux forcés imposés par l'Administration. Donc, ils ont beaucoup moins besoin du soutien moral du missionnaire. Enfin, les Tala jouissent d'un bien-être matériel réel et cela constitue, aux yeux du catéchiste de Timbo, un motif suffisant d'irréligiosité :

---

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>341</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 187.

<sup>342</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 29.

Autrefois, nous étions pauvres ; or, le Royaume du Ciel n'appartient-il pas aux pauvres ? Rien d'étonnant si, alors, les nôtres se sont convertis à la religion de Dieu. Mais aujourd'hui [...] ils viennent d'acquérir des quantités incroyables d'argent en vendant leur cacao aux Grecs ; ils sont riches. Or, n'est-il pas plus facile au dromadaire de passer à travers le trou d'une aiguille qu'à un riche d'aller au ciel ?<sup>343</sup>

Ce secret qu'ils espéraient tant découvrir grâce à la religion, les colonisés, maintenant, le possèdent : l'argent. C'est Zacharie, dont la lucidité n'a d'égale que la duplicité, qui explique tout cela à un R.P.S. Drumont totalement médusé :

Plus tard, ils s'aperçurent qu'avec de l'argent ils pouvaient se procurer bien des choses, et par exemple des phonographes, des automobiles, et un jour peut-être des avions. Et voilà ! Ils abandonnent la religion, ils courent ailleurs, je veux dire vers l'argent. Voilà la vérité, Père ; le reste, ce n'est que des histoires.<sup>344</sup>

À vrai dire, cette révélation n'en est pas une pour Drumont. Il sait pertinemment que l'aisance matérielle a tué en ses fidèles le peu de foi qui pouvait leur rester après son absence de trois ans. Ne souhaite-t-il pas, à plusieurs reprises, qu'un grand malheur s'abatte sur tout le pays, ce qui ramènerait à lui toutes ses brebis égarées sur le chemin du paganisme ? Et la construction, annoncée par Vidal, d'une route traversant le pays Tala n'est-elle pas cette punition divine tant espérée par le missionnaire ? L'échec des prêtres, Drumont et Le Guen, est d'autant plus patent que l'abandon de la religion risque également de toucher les catéchistes, voire un personnage tel Denis, l'enfant de chœur-narrateur, qui est présenté comme le fils spirituel du père Drumont. Le véritable père de Denis, justement, offre un bel exemple de cette tentation du retour aux croyances ancestrales : « Mon père [...] est catéchiste. Pourtant, je suis certain qu'il serait l'homme le plus heureux si ma sœur Anne faisait un enfant avant d'aller en mariage [...] Seulement, mon père risquerait ainsi de se faire excommunier par le R.P.S.

---

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 45-46. On notera la remarquable casuistique dont use le catéchiste.

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 46.

Drumont »<sup>345</sup>. Ce tiraillement entre le désir et la crainte du châtement démontre bien les limites de la foi religieuse et de l'action évangélisatrice. Dans le village d'Akamba, un jeune catéchiste interrogé par Drumont à propos de la polygamie affirme qu'il est bon chrétien et qu'il ne désire donc pas avoir d'autres femmes. Mais, ajoute-t-il, avec beaucoup de naïveté, de toute façon, il n'en aurait pas les moyens.

Même les proches du R.P.S. le trahissent. Denis, au fur et à mesure que l'expédition s'enfonce en pays Tala, délaisse peu à peu sa fonction d'enfant de cœur. Il confie le plus souvent à de jeunes enfants des villages traversés le soin d'officier à sa place ; il ne communique plus et, pour couronner le tout, sombre dans le péché de chair avec la troublante Catherine.

Le Guen est, lui aussi, confronté à de douloureuses remises en causes : Makrita, la première épouse du chef Essazam, s'en prend violemment au prêtre auquel elle reproche d'avoir pris parti contre elle. Si une seule femme devait rester l'épouse légitime du Chef, ce devait être elle, et Le Guen aurait dû soutenir sa cause. Pourquoi Makrita plutôt qu'une autre ? La vieille épouse délaissée en donne elle-même la raison :

Père Le Guen, voilà plus de vingt ans que je suis chrétienne ; vingt ans que j'observe les commandements de Dieu et de l'Église – et plus encore ! Vingt ans que j'acquiesce le denier du culte – et plus que le denier du culte ! Vingt ans que jamais je n'ai manqué la messe un premier vendredi du mois – et encore moins un dimanche ! Vingt ans que je fais mes Pâques !<sup>346</sup>

La ferveur religieuse de Makrita n'est nullement désintéressée. En échange des sacrifices qu'elle s'est imposés, elle espérait tout bonnement le soutien du missionnaire. Mais celui-ci n'avait, semble-t-il, pas compris les termes du marché.

Un autre pacte est proposé à Le Guen par le clan des Essazam. Ceux-ci accusent le prêtre de semer le désordre dans la tribu en voulant absolument que le Chef renonce à ses

---

<sup>345</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>346</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 165.

nombreuses femmes pour n'en conserver qu'une seule. Aussi pour ramener le calme, lui font-ils, par l'intermédiaire de Lequeux, la proposition suivante :

Les femmes ne partiront pas [...]. Recommande-lui bien de laisser notre Chef en paix. Qu'il prenne les enfants et les initie à ses pratiques ! Nous lui laissons nos enfants, mais le Chef, qu'il n'y touche plus : il nous empêcherait de vivre en paix, il troublerait nos traditions.<sup>347</sup>

Deux attitudes se dégagent donc dans le comportement des colonisés face au pouvoir, qu'il soit civil ou religieux : soumission apparente et indifférence. Ce désintéret envers la foi prêchée par les missionnaires se traduit de deux manières différentes. Il peut prendre les allures d'une hostilité franche et parfois même violente ; ainsi, à plusieurs reprises, le R.P.S. Drumont est menacé par des villageois mécontents de sa présence en pays Tala. Le Guen, lui, pour avoir voulu jouer les conciliateurs lors de la bataille d'Essazam, se retrouve parmi les victimes. Moins violente, mais tout aussi hostile est la fête païenne organisée à quelques centaines de mètres seulement de la case de Drumont, manière claire de lui signifier que son prosélytisme dérange. Une seconde catégorie, sans afficher clairement son opposition, mêle, parfois avec une bonne foi désarmante, croyances animistes et rites chrétiens, condamnant sans le savoir la religion de Drumont et Le Guen à demeurer étrangère.

## **2. La gérontocratie**

Contrairement à un Camara Laye qui peignait, dans *L'Enfant noir*, une Afrique paisible, douce, maternelle, sans heurts ni conflits, une Afrique qui avait le doux charme de l'enfance, Mongo Beti va jusqu'au bout de son réalisme. Dans son œuvre, nulle trace de ce manichéisme primaire qui exigerait que tous les Blancs soient d'affreux colonialistes et les Noirs

---

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 224.

d'innocentes victimes. La société coloniale oppose oppresseurs et opprimés. Et dans le camp des tyrans figurent bon nombre d'Africains.

Le chef traditionnel est un précieux auxiliaire de l'Administration coloniale. Souvent placé à la tête de la tribu par les maîtres blancs, son pouvoir réel est insignifiant. Incapable de défendre ses administrés contre les exactions dont ils sont victimes – d'ailleurs tel n'est pas son rôle – le chef traditionnel apparaît dans l'œuvre de Beti avant tout comme un individu louche : compromis avec le pouvoir colonial, il profite de sa position pour réaliser quelques affaires dont l'honnêteté est loin d'être évidente. Cela lui vaut bien souvent la haine de ses compatriotes. Ainsi, le catéchiste de Kouma révèle au R.P.S. Drumont que le chef n'est pas très estimé de ses ressortissants qui l'accusent de se livrer à toutes sortes de trafics avec la complicité de l'administration<sup>348</sup>. À Kala où débarque Jean-Marie Medza, le chef, lui non plus, n'est pas « spécialement apprécié » dans le village. On lui reproche non seulement sa malhonnêteté, mais aussi et surtout « son excessive complaisance vis-à-vis de l'administration coloniale »<sup>349</sup> :

Du temps des travaux forcés, le chef avait collaboré furieusement et avait même fait du zèle, pratiquant plus qu'abusivement les réquisitions d'hommes, de bêtes et d'autres biens – qui certes, lui étaient recommandées d'en haut, mais à une moindre échelle.<sup>350</sup>

Aux côtés du chef, siègent les “ministres” du village, conseil composé uniquement des vieillards et autres patriarches. Ce gouvernement, appelé à tort, selon Mongo Beti, assemblée des sages, impose son autorité à tous les membres du clan. Ainsi, Kris voit en Essazam « un bled pourri » où règnent des « vieillards croulants »<sup>351</sup>. Ce jugement, aussi sévère soit-il de la part du jeune lycéen, résume parfaitement la position de l'auteur. Dans l'entretien, déjà cité,

---

<sup>348</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 187.

<sup>349</sup> Mongo Beti, *Mission terminée*, op. cit., p. 116.

<sup>350</sup> *Ibid.*

<sup>351</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 123.

accordé à l'universitaire nigérian Anthony Omoghene Biakolo, Mongo Beti avoue sans ambiguïté qu'il considère « les anciens et les chefs comme [...] les tenants du conservatisme et de l'immobilisme »<sup>352</sup>.

Les anciens, eux-mêmes sous tutelle, exercent néanmoins un pouvoir loin d'être négligeable. Dans *Portrait du Colonisé*, Albert Memmi définit ce qu'il nomme « la pyramide des tyranneaux » : « Chacun, socialement opprimé par un plus puissant que lui, trouve toujours un moins puissant pour se reposer sur lui, et se faire tyran à son tour »<sup>353</sup>. Les chefs et les vieillards, soumis à l'autorité coloniale, se transforment en tyranneaux et tentent d'assujettir les femmes et surtout les jeunes. Ce conflit des générations est présent tout au long de l'œuvre de Mongo Beti. Dans *Ville Cruelle*, Banda doit affronter Tonga, un « infect vieillard »<sup>354</sup>. Jean-Marie Medza, le héros de *Mission Terminée*, se heurte, dès son arrivée à Kala, à la suspicion du chef qui voit en ce jeune homme presque bachelier un possible rival<sup>355</sup>. Et à la fin du roman, il entrera en conflit ouvert avec son père, véritable tyran domestique. Kris, quant à lui, ne cache pas sa haine de personnages aussi vils que Ndibidi et son compère Ondoua qui usurpent la fonction de sages du clan Essazam.

Ennemis de tout bouleversement, les vieux considèrent tous les jeunes gens comme des fauteurs de trouble, des perturbateurs. Trop turbulents au gré des vieillards qui n'aspirent qu'à préserver les choses en l'état, les jeunes sont surtout coupables de vouloir mener une vie autre que celle de leurs aînés. Et cela déplaît aux vieux. Banda, d'ailleurs, ne manque jamais une occasion de fustiger cette attitude :

Ils n'aiment pas les gens qui remuent et surtout si ces derniers s'avisent de ne

---

<sup>352</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 110-112.

<sup>353</sup> Albert Memmi, *Portrait du Colonisé*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>354</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 128.

<sup>355</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 116.



pas en toute chose faire comme eux. Ce qui leur plairait c'est que l'on dorme quand ils dorment, qu'on pleure quand ils pleurent, qu'on rie avec eux, qu'on reste chez soi quand ils ne dorment pas, qu'on mène leur existence misérable d'amateurs de palabres et de censure.<sup>356</sup>

Cette remise en cause, de la part des jeunes, d'un certain mode de vie exaspère les vieillards car elle leur prouve la médiocrité de l'existence qu'ils ont menée jusqu'à présent. Un personnage, toutefois, échappe à la critique : le vieil oncle de Banda, tailleur à Tanga. Contrairement aux autres vieillards, il prône en matière d'éducation un libéralisme tout à fait surprenant pour l'époque : « Est-ce que la meilleure façon d'élever un gosse ce n'était pas de lui donner à manger et de le laisser tranquille ? Et qu'il coure ou dorme, ou rie, ou pleure quand il lui plaît : ça c'était la meilleure façon d'élever un gosse »<sup>357</sup>. Lorsque Banda manifeste le désir d'aller s'installer à Fort-Nègre, le vieil oncle est, là encore, le seul à lui prodiguer de sincères encouragements :

- Fils, avait-il fini par dire, s'il y a un homme qui t'empêcherait d'aller à la ville, ce n'est pas moi. Je me suis toujours laissé dire que tu réussirais mieux dans une grande ville ; Fort-Nègre, c'est vraiment ce qu'il te faut. Moi, je te bénis, fils ; sois heureux. Et il avait craché sur le sol : c'était une vieille façon de bénir quelqu'un.<sup>358</sup>

Si le vieux tailleur manifeste tant de sympathie pour son neveu, c'est qu'il souhaite que le jeune homme réussisse là où lui a échoué. Après plus de vingt années passées à Tanga, d'un labeur quotidien, cet homme « volubile et généreux » est toujours aussi pauvre. Prisonnier de la ville, il sait qu'il ne retournera jamais dans son village et mourra, un jour ou l'autre, devant sa machine à coudre, de maladie « et peut-être aussi de faim – surtout de faim »<sup>359</sup>. À défaut de connaître la vie du vieil homme, on peut tenter de la reconstituer. Il avait sans doute quitté « la forêt pour des raisons sentimentales ou pécuniaires » ou encore « par goût du nouveau ».

---

<sup>356</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 130.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 153-4.

<sup>358</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 57.

Surpris, tout d'abord, par les mœurs insolites de la ville, il s'était dit qu'il s'y habituerait rapidement et avait décidé « de se fixer définitivement ». Puis il avait fait venir femme et enfants ou s'il était, à l'époque, célibataire « frères, sœurs, cadets, pour conserver » à côté de lui « comme un vivant et constant souvenir du village natal ». Il y avait pensé d'abord, à son village natal ; et puis, peu à peu, les années passant, il l'avait oublié, accaparé « entièrement par des préoccupations d'un tout autre genre »<sup>360</sup>. Malheureusement, la ville n'a pas répondu aux aspirations du vieux tailleur qui reporte sur Banda tous ses espoirs déçus. Grâce à son neveu, il va peut-être enfin connaître, par procuration, le bonheur de la réussite. Le dialogue qui suit est révélateur des rêves brisés du vieil homme :

- Des fois, je me demande si tu ne ferais pas mieux de te fixer à la ville. Et peut-être que tu y réussiras mieux.
- J'y ai bien songé, oncle ; j'y ai souvent songé. Mais ce n'est pas Tanga qui me vient à l'esprit : c'est trop petit. Je préférerais Fort-Nègre.
- Fort-Nègre !
- Oui, Fort-Nègre... Je préférerais Fort-Nègre.
- C'est bizarre ça... De nouveau le regard du vieil homme se perdit dans le lointain : ses yeux semblaient caresser l'image d'on ne sait quel monde féérique, tandis que sur le front sillonné de rides se lisait le regret d'une jeunesse râtée et à jamais enfuie.<sup>361</sup>

Toujours dans *Ville Cruelle*, un autre personnage de vieillard, est présenté comme un individu « hâbleur, menteur, hypocrite et passablement rancunier »<sup>362</sup>. Malgré ses paroles mielleuses et ses déclarations de bonnes intentions envers Banda, Tonga, qui est également un de ses oncles, apparaît comme l'antithèse, le double négatif du généreux tailleur de Tanga. Sa fausse sollicitude et son attitude paternelle ne trompent personne, et surtout pas Banda qui est parfaitement conscient de l'incompréhension qui règne entre eux :

Il lui semblait que Tonga et lui se trouvaient dans deux pirogues différentes sur un fleuve immense dont le courant était rapide. Ils se tendaient la main.

---

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 24-25. Tel est, semble-t-il, le cheminement de la plupart des paysans installés en ville.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 60

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 116.

Leurs mains se touchaient, s'agrippaient l'une à l'autre et se nouaient. Ils se mettaient à s'entretirer, très fort, chacun voulant forcer l'autre à passer dans son embarcation à lui, à le rejoindre à bord de sa pirogue à lui. Mais ils tiraient indéfiniment. Le courant rapide faisait s'écarter les pirogues l'une de l'autre et chaque minute qui passait accentuait l'écart. Finalement, de guerre lasse, leurs mains se dénouaient. Et chacun s'éloignait de son côté, plein de dépit contre l'autre.<sup>363</sup>

Dans *Mission Terminée*, apparaît un certain Bikokolo, un « patriarche qui avait pour ainsi dire droit de vie et de mort sur toute personne »<sup>364</sup> du village, et qui, usant de tous les artifices de l'art oratoire, oblige Jean-Marie Medza à se rendre à Kala pour en ramener la femme Niam. Enfin, il ne faudrait pas oublier les deux mystificateurs que sont Ndibidi et Ondoua, deux personnages du *Roi miraculé*. Leur gourmandise n'a d'égale que leur souci de briller en public. Aussi retors l'un que l'autre, ils semblent n'avoir été créés que pour festoyer et palabrer.

Ainsi se dessine une autre caractéristique de ces personnages : leur inutilité. Tandis qu'autrefois, l'homme âgé était respecté pour sa sagesse, son savoir et son expérience, les vieillards peints par Mongo Beti ne paraissent devoir mériter aucune considération. Farouchement opposés à tout changement et donc aux jeunes qui symbolisent ce désir de rénovation, les vieux se révèlent incapables de la moindre initiative dès qu'un événement imprévu survient. À l'annonce de la maladie du chef Essazam, tous les sages de la tribu se sentent envahis d'un sentiment de panique car « l'idée ne leur était pas venue que les événements pussent un jour ne plus se ressembler »<sup>365</sup>. Peu après, lorsque le Chef, mis au pied du mur par le révérend Le Guen, se voit dans l'obligation de renvoyer toutes ses épouses pour n'en conserver qu'une seule, les anciens décident de se réunir afin d'envisager le problème sous tous ses aspects :

---

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>364</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>365</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 32.

Les sages de la tribu, dont il y avait pléthore à Essazam, tinrent conseil et dans leur unanimité [...] ils décidèrent que, puisque rien ne pressait, toute hâte inconsidérée serait répréhensible et que, pour le moment, les anciennes épouses du Chef, qui, en tout état de cause, restaient les épouses du clan des Ebazok, pouvaient continuer de résider à Essazam où elles seraient chez elles – jusqu'à nouvel ordre. Autrement dit, les sages ne tranchaient rien, conseillaient d'attendre.<sup>366</sup>

Face au chef de région Lequeux, les « vieillards tergiversateurs » font preuve encore une fois de leur « mentalité chèvre-chou ». Après la bataille d'Essazam dont Lequeux voudrait faire porter la responsabilité au père Le Guen, les vieux, interrogés par l'administrateur, répondirent tous « qu'ils n'avaient point d'opinion précise et partant point d'argument pour l'étayer »<sup>367</sup>. Cette prudence excessive qui confine à la lâcheté empêche les vieillards de faire face au moindre événement imprévu. En poussant le raisonnement à son point extrême, l'on pourrait affirmer, sans trahir la pensée de Mongo Beti, que les vieillards sont, pour une part, responsables de l'état de sujétion dans lequel sont tenues les populations africaines. Trop passifs, ils n'ont nullement cherché à mettre un frein à la dynamique de la colonisation. Bien plus, leur oisiveté<sup>368</sup> fut un argument facile que sut utiliser le colonisateur pour justifier son installation<sup>369</sup>.

Le conflit entre les anciens et les jeunes générations est présent et perceptible à tout moment. Même au sein de la police qui, à l'exception de quelques gradés blancs, est formée en grande majorité d'Africains, cet antagonisme demeure vivace. Si les mécaniciens entraînés par Koumé ont pu fuir aussi facilement après leur manifestation dans la rue principale de Tanga, c'est avant tout parce que les gardes qui devaient les arrêter étaient, tout comme eux, des

---

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>368</sup> Les hommes, dans les romans de Mongo Beti, semblent se désintéresser totalement du travail, en particulier agricole.

<sup>369</sup> Albert Memmi affirme que l'accusation de paresse infligée aux colonisés fut « économiquement fructueuse », *Portrait du Colonisé, op. cit.*, p. 109.

jeunes gens, « car, avec les vieux, c'est différent ; ils veulent avancer en grade ; comme ce sont des illettrés, ils comptent sur la docilité »<sup>370</sup>. Le moindre prétexte est bon pour tous ces jeunes hommes qui veulent prouver leur force physique et qui, à défaut de s'attaquer au pouvoir colonial, s'en prennent, pour le moment, aux vieillards, symbole d'un échec – la colonisation – cruellement ressenti. Ainsi, dans *Ville Cruelle*, les jeunes vendeurs de cacao, plutôt que d'attendre patiemment leur tour, tentent de « se faire une place plus avant [...] à la pointe de leurs poings »<sup>371</sup>. Et cette tactique semble leur réussir puisque ni les gardes chargés du maintien de l'ordre, ni les contrôleurs, ni même les personnes frustrées de leurs places ne réagissent.

Tout se passe comme si les personnages de Mongo Beti, dans les romans de l'ère coloniale, se préparaient, en s'attaquant aux vieux, à un affrontement ultérieur qui serait beaucoup plus lourd de conséquences. Il ne s'agirait plus de resquiller quelques places, mais de se battre pour l'avenir d'un pays. L'enjeu serait différent, et l'adversaire de taille puisqu'il faudrait, cette fois, se mesurer au colonisateur blanc. Banda, Jean-Marie ou Kris n'ont pas (encore ?) l'envergure de Mor Zamba, Abéna ou Jo le jongleur. Mais leur combat est à une autre échelle et ils ne font qu'annoncer, d'un point de vue romanesque, les personnages à venir.

Cette violence peut également s'interpréter d'une autre manière, quoique les deux explications soient plus complémentaires que réellement antagonistes. Selon Frantz Fanon, « les rêves de l'indigène sont des rêves musculaires, des rêves d'actions, des rêves agressifs »<sup>372</sup>. Or, « la première chose que l'indigène apprend, c'est à rester à sa place, à ne pas

---

<sup>370</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 95.

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 34

<sup>372</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 18.

dépasser les limites »<sup>373</sup>. L'opposition entre le désir d'extériorisation et l'interdit dressé par la puissance coloniale provoque de graves troubles mentaux. C'est pourquoi, « cette agressivité sédimentée dans ses muscles, le colonisé va la manifester d'abord contre les siens »<sup>374</sup>. Par la suite, cette violence sera retournée contre le colonisateur lui-même.

Pour désamorcer la contestation des jeunes, les vieillards disposent de deux armes qu'ils ne se privent pas d'utiliser avec toute la mauvaise foi nécessaire. Leur solidarité constitue un premier atout. Ainsi durant la maladie du chef Essazam, tous les vieillards font bloc : même Ndibidi et Ondoua font taire leurs dissensions. En ce sens, les vieux agissent comme tous les groupes qui se sentent menacés dans leurs privilèges : ils resserrent les rangs. La seconde arme dont ils bénéficient est le recours à la tradition. Pour être plus précis, il faudrait dire que les vieux, pour la plupart passés maîtres dans l'art de la palabre, savent se servir des traditions lorsqu'elles leur conviennent. À Bamila, pour éviter que la dot ne soit supprimée, comme le souhaiterait l'administration, les anciens du village invoquent la coutume :

Ceux de chez nous aussi se sont réunis, mais ça n'a rien donné. Ils ont tous des filles qu'ils espèrent vendre un jour. Ils ont dit au prêtre et à l'officier d'Administration des Blancs qui assistaient à la réunion, qu'ils ne renonceraient jamais à une coutume léguée par leurs ancêtres. Les Blancs ont répondu que c'est là qu'ils se trompaient : ce n'était pas du tout une coutume de leurs ancêtres.<sup>375</sup>

En fait, que ce soit dans les discours de Bikokolo ou de Tonga, le mot de tradition est sans cesse utilisé jusqu'au galvaudage : « Ah ! ces enfants... Ils trouvent qu'ils n'ont pas assez de se battre et de lutter ailleurs ; ce qu'il leur faut maintenant c'est s'attaquer à des coutumes aussi

---

<sup>373</sup> *Ibid.*

<sup>374</sup> *Ibid.* Dans *Ville Cruelle*, le narrateur remarque qu'à Tanga crimes et agressions de toutes sortes sont monnaie courante, en particulier dans le quartier indigène. (p. 24). Une telle affirmation se situe dans la droite ligne de la logique énoncée par Fanon.

<sup>375</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle, op. cit.*, p. 83.

vieilles que de rendre visite à un malade »<sup>376</sup>. Et ce même Tonga voit dans les malheurs qui accablent Banda une punition divine méritée : « T'es-tu jamais abstenu d'affronter les vieilles gens ? Je t'avais pourtant dit que cette chose-là on ne la faisait pas impunément... Dieu a eu pitié de moi et de ma vaine parole : il t'a frappé »<sup>377</sup>.

On peut, néanmoins, se demander ce que sait Tonga de la tradition au nom de laquelle il prétend parler. Mongo Beti notait, dans l'entretien avec Anthony Biakolo précédemment cité, que « les anciens connaissent quelques traditions venues de l'époque pré-coloniale. [...] Mais ils ne les connaissaient pas toutes. Ils connaissaient quelques bribes d'un système qui n'est plus viable, compte tenu des conditions actuelles »<sup>378</sup>. Mais sur ces bribes les vieillards, tel Tonga, ont bâti un système pervers et pervers de règles et de tabous qui assurent leur domination.

Finalement, on constate que tous les personnages de vieillards sont taillés sur le même patron. Que ce soient Tonga, Bikokolo, le beau-père de Niam, l'oncle Mama<sup>379</sup>, Ndibidi ou Ondoua, le clan des vieillards n'a qu'un but : maintenir, dit Mongo Beti, son pouvoir sur la masse des jeunes :

les vieillards ont voulu garder leur autorité sur les jeunes. Ils les exploitaient. [...] Mais les jeunes allaient aux écoles, ils allaient travailler en ville, ils avaient de l'argent, ils avaient le vrai pouvoir économique. Il y avait donc une révolte chez les jeunes, qu'on observe très bien à l'époque coloniale.<sup>380</sup>

Les changements intervenus dans la société et évoqués par Mongo Beti vont faire que, peu à peu, « le jeune devient, qu'on le veuille ou non, le personnage central du système

---

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>378</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 109.

<sup>379</sup> L'oncle Mama fait illusion durant une bonne partie du roman *Mission Terminée*. Il est aux petits soins pour son jeune neveu venu de la ville et Jean-Marie se laisse prendre au piège : l'oncle Mama semble si différent du père Medza (voir p. 123). Mais si l'oncle Mama manifeste tant d'égards envers Jean-Marie, c'est tout simplement parce qu'il lorgne avec envie le troupeau de moutons qui a été offert au jeune citadin par les villageois (voir p. 128).

<sup>380</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 108.

colonial »<sup>381</sup>. Ajoutons au propos de Beti que les jeunes femmes vont être, elles aussi, au cœur du dispositif de bouleversement que va connaître la société coloniale.

### **3. Femmes et jeunes filles**

Présentes tout au long de l'œuvre de Mongo Beti et, quoique effacées et reléguées au second plan, les femmes jouent un rôle important.

Est remarquable, en premier lieu, l'état de sujétion dans lequel elles sont tenues. Les femmes apparaissent comme les victimes d'une double colonisation : à la domination du Blanc s'ajoute celle de l'homme noir, qu'il soit père, mari ou frère. Soumises à la fois en tant que colonisées et en tant que femmes, elles n'en constituent pas moins un groupe social dont l'influence, toujours discrète, est réelle. Dans les quatre premiers romans de Mongo Beti, le clan des femmes, même s'il est relativement plus homogène que celui des hommes, peut tout de même se diviser en deux sous-groupes ; le premier comprend les femmes âgées telles Yosifa, Makrita, la mère de Banda... ; de l'autre côté, on retrouve les jeunes femmes et les jeunes filles qui ont pour nom Medza, Éliza, Édima, Catherine, Odilia. La différence d'âge amène, bien entendu, quelques changements dans le statut social de la femme. Mais, dans l'ensemble, les problèmes des unes et des autres sont souvent identiques.

La première fonction féminine est avant tout maternelle, de ce fait, une femme stérile est en butte à toutes sortes de moqueries, comme en témoignent les propos d'un personnage de *Ville Cruelle* : « Moi, je me suis privé durant des années pour acheter la mienne. Et qu'est-ce

---

<sup>381</sup> *Ibid.*



qu'elle m'a rapporté, je te le demande. Pas même un gosse »<sup>382</sup>. La femme représente un investissement dont on espère qu'il sera source de profits en donnant, par exemple, une progéniture masculine, saine et nombreuse. Car, dans des sociétés agro-pastorales, il est indispensable pour le chef de famille de disposer d'une main d'œuvre abondante et, qui plus est, gratuite. C'est pourquoi la stérilité d'une épouse est souvent invoquée pour justifier un second mariage, en particulier dans les régions où l'influence de l'Église est forte. Tel est le cas du chef de tribu ami du R.P.S. Drumont qui, après s'être, des années durant, conduit en catholique exemplaire, avait « pris goût » à la polygamie. La femme seule n'existe pas dans cette société. Elle n'a d'importance qu'en tant que mère ou épouse<sup>383</sup>. Cette dépendance à l'égard de l'homme est tellement profonde que bon nombre de personnages féminins n'ont pas d'identité propre. Dans *Ville Cruelle*, le narrateur évoque la MÈRE de Banda ; Denis, dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, se remémore les bains que lui donnait sa MÈRE ; Jean-Marie Medza, le héros de *Mission Terminée*, est chargé de ramener la FEMME DE NIAM ; dans ce même roman, la MÈRE de Zambo, c'est-à-dire la TANTE de Jean-Marie, est toujours présentée comme la FEMME DE l'oncle Mama ; enfin, dans *Le Roi miraculé*, une violente dispute oppose Kris et... MAMAN. La femme, objet dont on « prend livraison »<sup>384</sup> et que l'on répudie selon son bon vouloir, est la plupart du temps un personnage silencieux, craintif, effacé. Ainsi est décrite la mère de Jean-Marie Medza :

Mon père... une vingtaine d'années de terreur à peu près constante. [...] C'était pire qu'un flic, c'était en plus un dictateur à domicile, un tyran au foyer [...] Ma mère avait protesté, ce qui lui avait valu une correction, la pauvre ! Elle

---

<sup>382</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 73-74.

<sup>383</sup> C'est ce qu'explique la tante de Kris qui est l'une des vingt-trois femmes du chef Essazam : répudiée, elle cessera d'exister car « une femme qui n'a pas de mari n'est rien », *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 158.

<sup>384</sup> Ce sont exactement les termes qu'emploie un vieillard, dans *Mission Terminée*, lors de la cérémonie de mariage du Chef : « - Chef, prends donc livraison de ta femme. Il ne croyait pas si bien dire. Le Chef prit effectivement livraison de sa femme qu'il alla déposer dans un fauteuil », *Mission Terminée*, op. cit., p. 185.

s'était tue : elle faisait de l'opposition silencieuse.<sup>385</sup>

Pour échapper aux coups et aux injures de ce tyran domestique, la pauvre femme vit terrée dans sa cuisine, cet antre où elle avait décidé une fois pour toutes de se réfugier pour fuir son lion de mari<sup>386</sup>. Quant à la femme de l'oncle Mama et la petite amie de Zambo, ce sont des « êtres tellement effacés » que Jean-Marie s'est « à peine rendu compte de leur existence pendant [son] séjour à Kala »<sup>387</sup>.

Si la première tâche de la femme est la procréation, la seconde, tout aussi importante, est le travail, non pas le travail au foyer qui consiste à tenir sa maison et à s'occuper de ses enfants, mais le travail des champs qui exige de se lever à l'aube pour ne rentrer au village qu'à la nuit tombée. Tout au long de leur voyage en pays Tala, le R.P.S. Drumont et ses compagnons traversent de riches contrées où se succèdent des champs aux récoltes prometteuses. Mais qui cultive toutes ces terres ? Réponse de Denis : « Nous voyions des femmes courbées sous le soleil : elles remuaient la terre avec des houes et elles y fourraient des graines d'arachide. Il y avait plusieurs champs, des deux côtés de la piste et alignés côte à côte [...] Les femmes terminaient les semailles »<sup>388</sup>. C'est pour cette raison que la fugue de la femme Niam constitue pour ce dernier une véritable catastrophe. S'il met en émoi tout le village, s'il tente par tous les moyens de faire revenir son épouse, ce n'est pas par amour. La réalité est beaucoup plus prosaïque. La femme Niam est, selon tante Amou, une excellente travailleuse et son départ a fait perdre au mari une saison d'arachides. Au sein de la tribu, personne n'est dupe de l'ardeur que met Niam à retrouver sa femme :

Niam [...] errait à travers les champs comme un fantôme : il contemplait les femmes des autres, courbées sur la terre et remuant doucement le sol avec

---

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>387</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>388</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 135.

leur petite houe [...]  
 - Eh bien ! Niam, lui disaient les femmes qui se redressaient en le voyant passer [...], ton champ ? il a bien brûlé ?  
 - Merveilleusement...  
 - Tu ne vas tout de même pas le laisser pourrir comme ça ?  
 - Je ne peux tout de même pas prendre la houe et aller y travailler moi-même !  
 - [...] C'est d'orgueil que tu crèveras, Niam. Viens manger chez nous ce soir, va.<sup>389</sup>

Les conséquences des grossesses répétées et du labeur quotidien transforment peu à peu une jeune et belle Édima en une vieille Makrita<sup>390</sup>. Les hommes, eux, à l'image d'un Ndibidi ou d'un Tonga, semblent s'engraisser du travail de leurs femmes<sup>391</sup>. Bien évidemment, celles-ci n'ont nullement le droit à la parole, surtout lorsqu'une décision importante doit être prise. Quand Odilia se montre un peu trop curieuse au sujet des problèmes de son frère Koumé, celui-ci la rabroue sèchement, prétextant que « c'est une affaire de garçons »<sup>392</sup> dont elle n'a pas à se mêler. Durant son séjour en pays Tala, le R.P.S. Drumont découvre – mais l'ignorait-il vraiment ?<sup>393</sup> – l'impuissance des femmes face aux décisions du mari, notamment en matière de mariage :

Mon Père, a répondu la femme [...], tu sais bien que [...] nos enfants ne nous appartiennent que pendant la grossesse, avant l'accouchement. Après, ce n'est plus notre affaire ; nous n'avons plus rien à dire [...] Que pouvais-je faire ? Ce jeune homme est arrivé ; il a dit qu'il voulait épouser ma fille, c'est ce que je

<sup>389</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 24-25.

<sup>390</sup> Jean-Marie, dès les premiers moments de son séjour à Kala, remarque les traits fatigués d'une femme, à peu près du même âge que sa mère, « mais vieillie prématurément par les rudes travaux auxquels vaquent les paysannes de l'arrière-pays », *ibid.*, p. 73.

<sup>391</sup> Les descriptions de ce type de personnage mettent en relief le ventre toujours proéminent et symbole d'une vie toute entière consacrée à la palabre et à la mastication. Le plus beau spécimen en est incontestablement Ndibidi : « Le lendemain arrivèrent d'autres notables des clans Essazam et parmi eux on pouvait observer un homme à l'aspect trapu et solide, encore que d'un âge déjà avancé. Son torse nu était précédé d'un ventre monumental, panse insolente dans sa nudité, sur laquelle la peau tendue à éclater comme sur un tambour reluisait, qui rebondissait sur le pagne d'apparat attaché par un immense nœud au niveau des hanches », Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 65.

<sup>392</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>393</sup> Les vieilles femmes, en particulier, reprochent souvent au missionnaire de faire semblant de méconnaître la réalité d'une société au sein de laquelle il vit depuis plus de vingt ans. Une phrase revient sans cesse dans la bouche des plaignantes, tel un leitmotiv : « Voyons, père, voyons, tu devrais pourtant le savoir, depuis le temps que tu vis avec nous », Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 36. Voir également, p. 75, 86, 87, 236.

suppose car ils discutaient dans la case des hommes ; ils discutaient d'affaires sérieuses dans leur case où il n'y a pas de fumée, où les murs sont blancs [...] Ils ont débattu de la somme à verser. Ils sont enfin tombés d'accord sur la somme de cinq mille francs. Nous ne nous doutions de rien, ma fille et moi.<sup>394</sup>

Tous les personnages féminins ne se résument pas à cette image d'humilité et de soumission. Yosifa, Makrita et Medzo dans *Le Roi miraculé*, Éliza, la femme Niam et tante Amou dans *Mission terminée*, Catherine dans *Le Pauvre Christ de Bomba* dévoilent un autre aspect de la personnalité féminine. Au moment de quitter Bomba pour le pays Tala, le R.P.S. Drumont réunit tous les pensionnaires, hommes et femmes, de la mission et leur recommande d'obéir, durant son absence, au nouveau et jeune vicaire Le Guen<sup>395</sup>. Le discours du missionnaire s'adresse plus particulièrement aux jeunes femmes de la *sixa*, plus frondeuses et plus enclines à la révolte, ce que confirmera la fin du roman. Yosifa, la vieille tante du chef Essazam, joue un rôle essentiel dans le développement de l'intrigue romanesque du *Roi miraculé*. Alors que le Chef agonise et que le père Le Guen est absent, elle prend l'initiative de baptiser son neveu, décision lourde de conséquences :

Alors se produit un des événements les plus surprenants qui émaillèrent cette grave maladie, celui qui devait avoir tant de conséquences, et de si importantes, par la suite, non seulement pour la tribu, mais pour certains personnages aussi et même pour Le Guen bien que jusque-là tout se fût passé en son absence.<sup>396</sup>

La vieille Yosifa, tout au long du roman, est présente à chaque moment clef. C'est elle qui, avec infiniment plus de persuasion que Le Guen, tentera de faire renoncer le Chef à la polygamie, au besoin en inventant un rêve prémonitoire<sup>397</sup>.

---

<sup>394</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>396</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé, op. cit.*, p. 61.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 139 : « Yosifa provoqua un ébranlement décisif chez son fils, lorsqu'elle eut inventé – pourquoi d'ailleurs n'aurait-elle pas eu réellement cette vision ? – un songe au cours duquel lui étaient apparus des aïeux morts depuis des lustres et qui lui recommandèrent d'aller auprès du Chef dès le jour et de lui parler ainsi : « Chers fils, cette nuit, j'ai vu en songe les mânes d'Untel et d'Untel. Voici ce qu'elles me recommandent de te dire : tire la

Autre personnage féminin d'importance, Medzo aura également pour tâche « d'accoucher l'évènement »<sup>398</sup>. La bataille d'Essazam qui, dans le chapitre trois du *Roi miraculé*, met aux prises les clans des Ebibot, des Ekabmeyong et des Ebazok a pour origine les couplets insultants pour les autres tribus chantés par Medzo. Or, ce combat dont l'une des victimes sera le père Le Guen provoquera l'intervention armée du chef de région Lequeux, une enquête menée par celui-ci et finalement la destitution de Le Guen. Dans le même ordre d'idées, la rencontre entre Banda et Odilia est décisive pour l'enchaînement romanesque. C'est parce que Banda fait la connaissance d'Odilia dans un bouge où il tentait de noyer son chagrin dans l'alcool et où la jeune fille cherchait son frère disparu que les événements vont prendre une tout autre tournure pour s'achever, finalement, par le mariage des deux jeunes gens.

Malgré la position subalterne dans laquelle elles sont maintenues, les femmes parviennent à être des éléments moteurs de la dynamique romanesque. Cela semble être, d'ailleurs, un point important de l'œuvre de Mongo Beti. Tous les romans suivants accordent, en effet, une place primordiale à la femme. Perpétue, bien que disparue, au moment de l'enquête d'Essola, est au centre du roman dont elle est le personnage-titre. Mor Zamba, Abéna et Jo le Jongleur bénéficient, dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, de l'aide active des femmes d'Ekoumdoum pour mettre à bas le pouvoir tyrannique du Chimpanzé Grabataire. Enfin, dans les deux romans de la saga Dzawatama, deux femmes, l'une africaine, Agathe, l'autre européenne, Marie-Pierre, tiennent le devant de la scène.

Paradoxalement, alors que Mongo Beti insiste sur l'influence des femmes et sur leur

---

conséquence de ton baptême, renvoie dans leur clan tes nombreuses femmes, excepté celle qui sera ton épouse devant Dieu et à laquelle tu t'uniras suivant le rite de la religion de Le Guen. Car, si Dieu t'a renvoyé sur terre, c'est pour recommencer une nouvelle vie, une vie de chrétien. Accepte définitivement de te faire chrétien si tu veux avoir dans l'autre monde, après ta mort, le rang qui est dû à la noblesse de ton sang. Voilà ce qu'avec l'accord d'Akomo, te font dire nos aïeux..." ».

<sup>398</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 189.

importance dans la vie sociale, les descriptions qu'il en donne sont peu flatteuses. Tout se passe comme si l'auteur avait quelque compte à régler avec la gent féminine. Son féminisme, réel, est sans cesse contrebalancé par des remarques beaucoup plus pernicieuses. Quand elles ne sont pas « de pauvres choses »<sup>399</sup>, les femmes sont assimilées à un « troupeau »<sup>400</sup>. À l'image des moutons qui sont offerts à Jean-Marie Medza par les villageois de Kala, les femmes, malgré les exceptions dont nous avons parlé, paraissent plongées dans la plus totale résignation. L'époux est un maître à l'autorité incontestée et incontestable<sup>401</sup> et la femme, selon les propres termes du R.P.S. Drumont, une admirable petite machine à travailler :

La femme indigène, la petite femme noire, si docile, quelle machine idéale ! Pas besoin de la graisser, pensez donc ! Pas même besoin d'aller voir de temps en temps si elle ne se rouille pas dans le petit garage où on l'a fourrée. Machine vraiment introuvable ! Elle s'entretient toute seule, retenez-le bien, toute seule ! Surtout, n'allez pas la sortir du garage le matin ; quelle idée stupide ! Non, elle s'amènera toute seule et vous dira : « Donne-moi donc du travail à faire ». Qui aurait jamais pu réaliser une aussi belle invention ?<sup>402</sup>

Est remarquable, dans les portraits de femmes que dresse Mongo Beti, leur «non-humanité». Comparée tantôt à une mécanique, tantôt à un animal, la femme n'est jamais véritablement humaine, affirmation aisément vérifiable, dans *Le Roi miraculé* par exemple, avec Makrita, la première épouse du Chef :

La lampe à pression d'essence avançait jusqu'au milieu de la salle, traînant après elle une ombre étrange, un être humain peut-être, une femme démesurée, sans poitrine, sèche et longue comme un bois de lance sans âge. [...] Elle se tint là au milieu de la salle, virago dont une robe à fleurs de mauvaise coupe trahissait la pauvreté des hanches, la maigreur du postérieur et d'autres disgrâces encore.<sup>403</sup>

Pour comble de malheur, la voix de Makrita en muant lui fait perdre la dernière trace de

---

<sup>399</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., . 59.

<sup>400</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, op. cit., p. 185.

<sup>401</sup> Dans *Mission Terminée*, il est question du « légitime respect qui est dû à un époux digne de ce nom, – au maître » (p. 24).

<sup>402</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 263-264.

<sup>403</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 34-35.

féminité qui pouvait lui rester :

Plus longue, plus plate, plus raide, plus laide qu'elle n'avait jamais été, elle venait de se voir affliger d'une nouvelle maladie : sa voix jusque-là asexuée, s'était brutalement muée en une voix d'homme et les méchantes langues [...] ne l'appelaient plus que le "Père Makrita".<sup>404</sup>

Yosifa, la tante du Chef, elle non plus n'est pas épargnée par la plume acerbe du romancier, la description de ce personnage constituant un véritable morceau d'anthologie.<sup>405</sup>

Les vieilles femmes ne constituent pas la seule cible de Mongo Beti. Celui-ci n'hésite pas à ridiculiser de toutes jeunes filles telle Medzo, présentée tour à tour sous les traits d'une « jeune antilope », puis d'une « tigresse ». Lorsqu'elle marche, elle fait « rebondir ses fesses telle une jument qui s'apprête à déféquer » ou bien elle balance « ses épaules comme une poule qui déploie ses ailes et s'ébroue ». Quant à Anaba, la sœur aînée de Medzo et la dernière épouse en date du Chef, elle est « bâtie comme un cheval »<sup>406</sup>.

Il serait aisé de multiplier les citations montrant l'animalité, volontairement mise en relief par Mongo Beti, des personnages féminins. Cette forme de misogynie de l'auteur ne s'exprime pas uniquement dans les descriptions physiques des personnages. Mongo Beti trace un portrait moral des femmes peu flatteur. Que conseille le R.P.S. Drumont à son "fils" Denis ? « Il m'a dit de toujours éviter les femmes, de veiller à ce qu'elles ne m'approchent jamais ; et que les hommes ne se méfient jamais assez des femmes. Ça, c'est vrai : on ne se méfie jamais assez des femmes »<sup>407</sup>. Si une telle mise en garde peut sembler normale dans la bouche d'un homme dont la chasteté est une des règles de vie, il convient de relever à quel point de semblables remarques abondent dans les autres romans. Ainsi, dans *Ville Cruelle*, un

---

<sup>404</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 53 *sq* : faute de citer entièrement l'extrait, contentons-nous de quelques passages : « [Les hommes] s'éclipsaient plutôt que d'affronter la baveuse offensive de la vieille femme sèche [...] ; la vieille femme put à loisir distiller son venin [...] ; elle en vint même à montrer les dents ».

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 192, 193, 219, 220, 233.

<sup>407</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 180-181.

homme, passablement ivre il est vrai, affirme sans ambages son hostilité à la sacro-sainte institution du mariage : « Moi, si je ne me marie pas, c'est que de deux serpents, je préfère être piqué par le moins vénéneux »<sup>408</sup>. Cette phrase révèle, en arrière-plan, tout un univers de fantasmes inspirés de l'imaginaire judéo-chrétien : la femme-serpent est à l'origine du péché, du mal et Mongo Beti réitère beaucoup trop souvent l'équation « femme = créature diabolique » pour que l'on passe sous silence cet aspect de son œuvre. Catherine, l'initiatrice de Denis, celle qui le fera succomber à la tentation de la chair, est une « maudite femme [...] c'est Satan en personne »<sup>409</sup>. Quelques pages plus loin, Drumont accuse cette même Catherine d'avoir le diable au corps<sup>410</sup>. Et ce sont encore des femmes, celles de la *sixa*, qui, par leur conduite provoquent l'éclatement de la mission de Bomba et le déchaînement de la punition divine, la plupart des pensionnaires étant atteintes de syphilis<sup>411</sup>. Il convient, à propos du *Pauvre Christ de Bomba* de nuancer le jugement et de prendre en compte l'attitude du jeune narrateur qui adhère totalement aux idées de son père spirituel, le R.P.S. Drumont, tout comme il est nécessaire de faire la part de l'ironie, de la distance entre les propos tenus par un personnage de roman et l'auteur du roman lui-même. Toutefois, les remarques à l'encontre des femmes contenues dans *Le Pauvre Christ de Bomba* ne constituent pas un cas isolé. Catherine, dès sa première apparition dans le roman, est qualifiée de « femme irrégulière » parce que sa robe « ornée de dessins de fleurs hauts en couleurs » ne lui arrivait pas nettement au-dessous des genoux conformément aux prescriptions du R.P.S.<sup>412</sup> Banda, le héros de *Ville Cruelle*, sait lui aussi reconnaître les « femmes irrégulières » uniquement à leurs vêtements : « De temps en

---

<sup>408</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 74.

<sup>409</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 113.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>411</sup> Notons que le R.P.S. Drumont accuse les jeunes femmes de la *sixa*, mais à aucun moment, il ne met en cause Zacharie ou Raphaël qui sont les véritables coupables.

<sup>412</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 62.



temps, il en distinguait une, robe de soie rouge, jaune, bleue ou blanche, chapeau de paille, lunettes noires, sac à main, chaussures à hauts talons. “Encore une concubine de Grec !” songeait-il tandis que sa bouche esquissait un mouvement de dégoût »<sup>413</sup>. Ce même Banda, lorsqu’il rencontre Odilia pour la première fois, qui plus est dans une case qui tient lieu de débit de boissons, la soupçonne d’être une fille de la ville, « une fille usagée », selon son étonnante expression<sup>414</sup>. Mais lorsqu’il se rend compte de son erreur, sa sympathie pour la jeune femme se révèle sans ambiguïté.

Mongo Beti oppose souvent aux mœurs dépravées des femmes de la ville le naturel et l’innocence des paysannes : « Éliza, ce n’était pas du tout une paysanne ; elle puait à cent lieues l’affranchie, la fille de la ville. Elle manquait totalement de cet air d’innocence, de soumission [...] qui est caractéristique des bonnes filles de la forêt »<sup>415</sup>. Cette dichotomie mérite d’être nuancée : Medzo, par exemple, qui est une paysanne, une de ces « bonnes filles de la forêt » dont Mongo Beti vante tant les qualités, est caricaturée à l’excès.

L’attitude du romancier envers les femmes – telle qu’elle transparaît au travers de son œuvre – peut sembler ambiguë. À un féminisme certain s’ajouterait une misogynie tout aussi manifeste qui véhicule avec elle les clichés les plus éculés des fantasmes masculins. Certes, comme le dit Mongo Beti lui-même, ce pourrait être le signe de l’une des nombreuses contradictions que porte en lui tout intellectuel de gauche : le penseur accorde ce que l’homme voudrait refuser, le féminisme de l’un se heurte au conservatisme de l’autre<sup>416</sup>. Mais ne confondons pas, encore une fois, l’écrivain et ses personnages. En soulignant l’excessive sujétion dont les femmes sont victimes, Beti annonce et appelle de ses vœux l’inévitable

---

<sup>413</sup> Eza Boto, *Ville Cruelle*, op. cit., p. 58-59.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>415</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, op. cit., p. 104.

<sup>416</sup> Entretien avec l’auteur, janvier 1985.

révolte qui va animer les personnages féminins, révolte d'autant plus porteuse d'espoir qu'en bousculant les traditions et les comportements mysogines, les femmes mettent en branle un processus et une dynamique révolutionnaires qui vont contaminer, de proche en proche, les autres structures d'une société chancelante.

**DEUXIÈME PARTIE**  
**SOUS LES SOLEILS**  
**DES INDÉPENDANCES**

## CHAPITRE 1

### AUTOPSIE D'UNE DÉCOLONISATION

#### 1. Naissance d'un texte hybride : *Main basse sur le Cameroun*

Après la publication, en 1958, du *Roi miraculé*, s'ouvre pour Mongo Beti une longue période de silence qui ne s'achèvera qu'en 1972, année de la parution de *Main basse sur le Cameroun*. La critique a beaucoup glosé sur les raisons de ce mutisme, il est vrai surprenant, de la part d'un auteur qui, en l'espace de quelques années, venait de publier une nouvelle, divers articles et quatre œuvres romanesques majeures. On a pu légitimement craindre un silence définitif semblable à celui que s'était imposé Ferdinand Oyono après l'indépendance du Cameroun. Mais la publication de *Main basse sur le Cameroun* apportait la preuve que Mongo Beti n'était aucunement décidé à se taire. En outre, le choix d'un genre nouveau pour lui – *Main basse sur le Cameroun* tient à la fois de l'essai et, comme le note Bernard Mouralis, du dossier de presse<sup>417</sup> – indiquait clairement que Mongo Beti plaçait résolument son action sur le terrain politique. Pour tenter de comprendre l'effacement de l'écrivain tout au long de ces années, on a avancé de nombreuses hypothèses. Pourtant, prétendre, comme le faisait Thomas Melone, que Mongo Beti était victime de son enlèvement dans la société de consommation et le confort de la France capitaliste<sup>418</sup>, démontre une méconnaissance totale de la personnalité profonde de l'écrivain. Il est certain qu'on ne peut prétendre donner une seule et unique explication à cette attitude. À des considérations d'ordre politique se sont mêlés des problèmes plus personnels. Entre 1959 et 1966, Mongo Beti a vécu un certain nombre de

---

<sup>417</sup> Bernard Mouralis, *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti, op. cit.*, p. 71.

<sup>418</sup> Thomas Melone, *Mongo Beti. l'homme et le destin*, p. 238. Cité par Bernard Mouralis, *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti, op. cit.*, p. 68.

bouleversements et de changements dans sa vie privée. La préparation des concours de l'enseignement, son activité de professeur, son mariage, la naissance de ses enfants ont, nous l'avons dit, constitué autant de préoccupations qui ne lui laissèrent guère le loisir de se consacrer à une activité romanesque. Dans la préface à l'édition de 1977 de *Main basse sur le Cameroun*, Mongo Beti évoque les raisons de son silence : « Je n'avais auparavant écrit que des romans ; encore m'étais-je éloigné de cette activité elle-même depuis quatorze ans, n'envisageant guère de la reprendre bientôt, trop absorbé par les nombreuses tâches de mon métier et par l'éducation de mes enfants »<sup>419</sup>.

L'écrivain, au cours de cette période, ne se désintéresse pas pour autant des événements tragiques qui agitent son pays. De 1958, année de la mort, en Sanaga Maritime, de Ruben Um Nyobé, chef de l'Union des Populations du Cameroun (U.P.C.) à 1970, date de l'arrestation d'Ernest Ouandié et de Monseigneur Albert Ndongmo, le Cameroun a vécu une époque trop troublée pour qu'un observateur aussi attentif que Mongo Beti y demeure indifférent. Ce souci d'appréhender la réalité historique, mais aussi quotidienne du Cameroun durant cette période charnière, se vérifie d'ailleurs dans les trois romans publiés entre 1974 et 1979 : *Perpétue et l'habitude du malheur*, *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. Si *Main basse sur le Cameroun*, de par son statut d'essai politique et même de « pamphlet »<sup>420</sup>, constitue une œuvre à part dans la création bétienne, il n'en demeure pas moins que cet ouvrage, qui dévoile sans ménagements les dessous d'une décolonisation factice, est intimement lié aux productions romanesques que nous venons de citer. Mongo Beti admet bien volontiers cette filiation :

---

<sup>419</sup> Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>420</sup> Le terme est de Mongo Beti lui-même. Voir Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 105.

Il est vrai qu'il y a un lien – même un lien étroit entre le fait qu'on m'a saisi et interdit ensuite un livre qui s'appelle *Main basse sur le Cameroun* et mon sixième roman qui s'appelle *Remember Ruben* que j'ai commencé aussitôt d'ailleurs après cette saisie. Et je m'en suis d'ailleurs expliqué plusieurs fois. Ce que je viens de dire n'est pas seulement vrai pour *Remember Ruben*, mais aussi pour *Perpétue* et pour le roman [*La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*] que je publie actuellement en feuilleton et qui paraîtra en volume l'année prochaine au mois de mars (1979). J'ai voulu mettre sous une forme romanesque toutes les idées que j'avais mises sous une forme d'essai, de pamphlet dans *Main basse sur le Cameroun*.<sup>421</sup>

On ne peut donc comprendre totalement ces trois romans sans l'éclairage indispensable de l'essai. Tout comme il faudra tenir compte, pour les œuvres futures, de la parution entre 1978 et 1991 de la revue *Peuples noirs-Peuples africains* dont Mongo Beti fut le maître d'œuvre.

Le point de départ de *Main basse sur le Cameroun* est l'arrestation en août 1970 d'Ernest Ouandié et d'Albert Ndongmo. Ouandié était l'un des derniers chefs historiques de l'Union des Populations du Cameroun depuis la disparition de Ruben Um Nyobé, fondateur du mouvement, de Félix Moumié empoisonné à Genève dans des conditions pour le moins mystérieuses et d'Osendé Afana, tué en mars 1966 alors qu'il venait d'ouvrir un front de guérilla dans le sud du Cameroun. Avec la condamnation à mort d'Ernest Ouandié, exécuté le 15 janvier 1971 à Bafoussam, le régime de Yaoundé espérait en finir avec l'U.P.C. qui s'était révélée, en dix ans d'indépendance, le principal et le plus actif des mouvements d'opposition.

Mgr Ndongmo, lui, fut surtout victime de son esprit d'indépendance et d'initiative : il avait créé en 1969 la société Mungo-Plastique et espérait, grâce aux bénéfices de cette usine, dégager des ressources financières suffisantes pour alimenter les caisses des écoles, des hôpitaux et créer un fonds de retraite pour les prêtres âgés et tous les travailleurs relevant de l'administration diocésaine. Malheureusement, cette action ne fut pas du goût du pouvoir en place et les autorités religieuses et civiles du pays condamneront de concert l'entreprise de

---

<sup>421</sup> *Ibid.*, p. 104-105.

l'évêque.

Tout cela n'eût sans doute pas suffi à éveiller l'attention de Mongo Beti, s'il n'y avait eu la publication, le 22 novembre 1970, dans le quotidien *Le Monde*, sous la signature de Pierre Biarnès, d'un article qui faisait le point sur la situation politique camerounaise quelques jours avant l'ouverture du procès<sup>422</sup>. La lecture de ce texte provoqua chez Mongo Beti, selon ses propres dires, un sursaut de conscience :

Coup de tonnerre sur le ciel bleu de mes illusions, c'est le moment que choisit un journaliste français, homme, s'il en fut, nourri à la mamelle de l'humanisme et de la démocratie, pour publier dans un quotidien français unanimement admiré comme un magnifique fleuron d'universalisme militant un texte qu'aucune casuistique ne saurait absoudre de l'intention de blanchir par avance le bourreau en insultant la victime, le prisonnier sans défense jeté dans une oubliette moyenâgeuse.<sup>423</sup>

Le travail de recherche que fera Mongo Beti pour la rédaction de *Main basse sur le Cameroun* va lui révéler le visage véritable du néo-colonialisme et surtout sa vitalité :

Jusque-là, j'avais donné au néo-colonialisme français au Cameroun et en Afrique noire en général une interprétation en quelque sorte conjoncturelle, celle d'un combat d'arrière-garde, et son agressivité acharnée s'expliquait suffisamment à mes yeux comme la frénésie spasmodique d'un monstre agonisant. [...] Mais au fur et à mesure de ma collecte d'informations et de leur mise en perspective, je me convainquis chaque jour davantage que l'identité du vécu quotidien des Africains dans un pays comme le Cameroun, victimes de la "décolonisation" gaulliste, avec celui des mêmes Africains dans l'enfer universellement reconnu de l'empire de M. Vorster, n'était pas un phénomène fortuit, mais bien le révélateur d'une convergence foncière entre les stratégies africaines de Paris et de Prétoria, sinon entre les mentalités des peuples blancs des deux nations.<sup>424</sup>

On peut estimer outrancier le jugement de Mongo Beti. Toujours est-il qu'à partir de cet instant, l'écrivain va analyser la réalité camerounaise sous un angle nouveau, en témoignent les trois romans qui vont suivre *Main basse sur le Cameroun*. L'engagement qu'il avait déjà manifesté dans les premiers ouvrages de la période coloniale va s'accroître, non plus cette

---

<sup>422</sup> Le texte de cet article est reproduit, *in extenso*, dans *Main basse sur le Cameroun*, p. 193 à 195.

<sup>423</sup> Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>424</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

fois-ci contre la mécanique colonisatrice, broyeuse d'hommes et de sociétés, mais contre « le néo-baodaisme camerounais »<sup>425</sup>. L'œuvre de Mongo Beti va prendre un tour beaucoup plus politique encore. Ainsi, les références aux événements réels vont se faire de moins en moins implicites. Alors que dans les quatre premiers romans, le Parti Progressiste Populaire (P.P.P.) n'était mentionné qu'une seule fois – Bitama, dans *Le Roi miraculé* y faisait un brève allusion – aussi bien dans *Perpétue* que dans *Remember Ruben* ou *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, le P.P.P. est sans cesse présent, ce sigle dissimulant à peine le mouvement de Ruben Um Nyobé, l'Union des Populations du Cameroun. Le romancier va même plus loin dans son désir d'unir réalité historique et fiction romanesque, d'historiciser le roman. La première œuvre qui suit *Main basse sur le Cameroun*, *Remember Ruben*, est entièrement placé, comme l'indique le titre, sous le signe du fondateur de l'U.P.C. Le second volet de l'épopée de Mor-Zamba, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, a pour sous-titre « Remember Ruben 2 ». On ne peut être plus explicite et Mongo Beti ne cherche nullement à dissimuler ses sympathies. Dans l'entretien accordé à Anthony Biakolo, à une question de l'universitaire nigérian lui demandant s'il était rubéniste, Mongo Beti répondait : « Je suis un fidèle de la pensée de Ruben Um Nyobé »<sup>426</sup>.

Dans une communication donnée lors du 43<sup>e</sup> Congrès de l'International P.E.N.<sup>427</sup> qui s'était tenu à Stockholm du 21 au 26 mai 1978 et reproduite dans le numéro trois de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, Mongo Beti avait réaffirmé sans ambages son militantisme, montrant notamment que « depuis les indépendances [...] [son] engagement contre

---

<sup>425</sup> *Ibid.*, p. 112. Le prince Nguyen Phuc Vinh Thuy fut, sous le nom de Bao Dai, le dernier empereur du Viêt Nam. Les gouvernements français de la IV<sup>e</sup> République tentèrent d'en faire le symbole de l'opposition aux troupes communistes Viet Minh.

<sup>426</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 87.

<sup>427</sup> Cet acronyme du mot anglais « *pen* » (plume) résume les différents métiers de l'écriture : P = *Poets, Playwrights* ; E = *Essayists, Editors* ; N = *Novelists, Non-fiction authors*.



l'oppression ne [s'était] pas démenti » et que sa « protestation politique [demeurait] un thème constant, obsédant, permanent de [sa] création »<sup>428</sup>.

Ces diverses déclarations, maintes fois réitérées, prouvent qu'il serait illusoire de vouloir comprendre les œuvres de la période 1974-1979 en évacuant le contenu politique, tout comme il est indispensable de ne pas oublier l'existence d'un Mongo Beti essayiste, pamphlétaire, journaliste, car un constant mouvement d'échanges s'opère entre les écrits romanesques et la « prose latérale », en l'occurrence *Main basse sur le Cameroun* ou les articles publiés dans la revue *Peuples noirs-Peuples africains* dont Mongo Beti était, avec son épouse, Odile Tobner, la cheville ouvrière.

## 2. Images d'une protonation

Au lendemain de l'indépendance du Congo, un officier belge, le général Janssens, avait inscrit sur un tableau noir du camp militaire de Léopoldville l'énigmatique équation suivante : « après l'indépendance = avant l'indépendance »<sup>429</sup>. Ces quelques mots résumaient parfaitement, dans leur concision et leur cynisme, la situation de la plupart des pays africains une fois passée la vague des indépendances concédées par le général de Gaulle, une fois retombé l'enthousiasme des premiers jours.

Essola, le personnage-quêteur et enquêteur de *Perpétue*, lorsqu'il pose le pied à Ntermelen, après plusieurs années d'absence, suite à son incarcération dans un camp du nord

---

<sup>428</sup> Mongo Beti, « Un visage exemplaire de la création littéraire persécutée : l'écrivain francophone d'Afrique noire », *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 3, mai-juin 1978, p. 117-118.

<sup>429</sup> Jules Chomé, *L'Ascension de Mobutu* [1974]. Paris : François Maspero, collection "petite collection Maspero", 1979, p. 28.

du pays, remarque que « rien ne paraissait avoir changé »<sup>430</sup>. Les paysans semblent toujours aussi misérables ; et le seul bénéfice que la petite bourgade a retiré de l'indépendance est d'avoir maintenant le statut de sous-préfecture, sans que, sur le plan économique et social, cette promotion se soit accompagnée d'un quelconque développement, d'un quelconque mieux-être. Au contraire, la ville semble totalement morte et étrangement muette, comme si une mystérieuse malédiction s'était abattue sur elle. Essola remarque, en particulier, que

[...] les interminables terrasses couvertes précédant les bazars en rez-de-chaussée [...] étaient maintenant totalement désertes, pour ainsi dire nues. Autrefois, ces emplacements étaient occupés par des artisans couturiers, hommes penchés sur des engins haut perchés, femmes presque accroupies et actionnant la manivelle d'une petite Singer posée bas sur une caisse d'emballage – au milieu de pratiques qui les observaient avec une attention anxieuse et dont le grouillement disparu lui parut soudain avoir symbolisé le bonheur.<sup>431</sup>

Si transformation il y a eu, elle s'est effectuée dans un sens totalement négatif. Les campagnes environnantes sont atteintes par une « mystérieuse désolation »<sup>432</sup>. Les maisons des hameaux traversés tombent en ruine :

sur les toits de chaume en pente, effroyablement effrangés, il observait de longues crevasses qui les ajouraient comme des balustrades et hurlaient l'incurie. Le crépi blanc des murs de pisé était écorché de grandes estafilades dévoilant l'enduit marron comme un tissu sanguinolent. Comme s'ils eussent été fracturés, les volets de bois des ouvertures battaient au vent ici et là. [...] On eût dit que le pays avait été abandonné à la hâte par ses habitants remplis d'épouvante par l'approche d'une horde cruelle<sup>433</sup>.

De chaque côté de la route, Essola n'aperçoit que des villages fantômes.

Lorsqu'il retrouve les membres de sa famille, Essola a la très nette sensation qu'eux non

---

<sup>430</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 9.

<sup>431</sup> *Ibid.*, p. 9-10. La double thématique du bonheur et du malheur traverse tout le roman, le second état étant lié à l'avènement de Baba Toura. Nous reviendrons sur cette opposition, tout comme nous évoquerons l'antagonisme nord-sud présent tout au long des romans de la seconde période (1974-1979).

<sup>432</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>433</sup> *Ibid.*

plus n'ont pas changé, que l'indépendance ne leur a rien apporté de plus<sup>434</sup>, sinon, peut-être, un accroissement de leur misère.

Cette impression d'immobilisme, de figement est également ressentie par un personnage de *Remember Ruben*, Joseph, un ancien combattant :

Ce qui est terrible et qui peut rendre fou, c'est que tout soit toujours pareil. Quand on revient et qu'on est sur le bateau, tu sais, on a le temps de rêver ; on se dit : « Impossible que tout soit demeuré en l'état, impossible. » Et ce qui est terrible, justement, c'est de découvrir que tout est bel et bien resté en l'état, que tout est toujours pareil, pouah !<sup>435</sup>

De même, lorsque Mor Zamba reprend le chemin d'Ekoumdoum, le village où il a grandi, après plus de vingt années d'aventures à Toussaint-Louverture et Kola-Kola, les faubourgs populaires d'Oyolo et de Fort-Nègre, il note immédiatement que les chefs traditionnels continuent d'administrer les villages tout comme au temps de son enfance : « Ce calme n'avait pas incité le régime de Baba Toura, au moins jusqu'à ce jour, à modifier l'administration de la province, toujours assurée au niveau des villages par des chefs autochtones »<sup>436</sup>.

Les trois personnages qui perçoivent le mieux cette absence d'évolution, cette paralysie des choses et des êtres sont des hommes qui, pour une raison ou pour une autre, ont été éloignés de leur village ou de leur pays. Essola, ancien militant rubéniste, a passé six ans dans les geôles de Baba Toura et il ne doit, d'ailleurs, sa libération qu'à son reniement. Joseph, parti combattre le nazisme sous d'autres cieux, ne retrouve la terre natale qu'une fois la guerre terminée. Mor Zamba, arrêté dans son village d'Ekoumdoum, emprisonné au camp

---

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 39 : « Quand il se réveilla, tout lui parut si exactement conforme à ses songes qu'il fut bien près de se croire en proie à une nouvelle hallucination. La grande salle bourdonnait de voix d'hommes et de femmes, dont les inflexions ainsi que les propos énoncés l'aidaient à identifier, sans avoir besoin de les voir, ses oncles, ses tantes, ses cousins, comme s'il les avait quittés la veille ».

<sup>435</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 177. Le cas de Joseph est quelque peu différent de celui d'Essola ou de Mor Zamba, dans la mesure où le cadre temporel n'est pas le même. Essola et Mor Zamba ont vécu à la fois la période coloniale et les premiers instants de l'indépendance de la jeune république, tandis que Joseph ne connaît que la situation coloniale, avant et après la seconde guerre mondiale à laquelle il a participé.

<sup>436</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p. 35-36.

Gouverneur Leclerc près d'Oyolo, ne reverra Ekoumdoum que vingt ans plus tard, après être devenu entre-temps un redoutable militant rubéniste. La distance géographique et temporelle est nécessaire pour appréhender le changement ou, au contraire, l'immobilisme. La séparation brutale d'avec un univers familier apporte un surcroît de lucidité dans les jugements et l'analyse des événements. Et même si le personnage refuse de regarder la réalité en face, il se trouve toujours quelqu'un pour lui rappeler la sinistre vérité, tel ce jeune Grec qui conduit le car dans lequel a pris place Essola :

Apparemment, reprit le jeune Grec, tu as été très longtemps absent de ton pays. Tu étais parti, comme tous les jeunes d'ici. Regarde quelle lamentable ruine devient un pays que la plupart de ses jeunes désertent. Note bien que je les comprends ; car que faire ici ? Défricher la jungle avec une machette ? Pourquoi pas avec une lame à rasoir ! Et se saouler chaque soir au Karkara, à vingt ans ?<sup>437</sup>

Avec l'indépendance, rien n'a donc changé, ou, plus exactement, la situation a empiré, comme le remarquent bon nombre de personnages, même ceux qui, tel Amougou, un cousin d'Essola, sont loin d'être des progressistes :

Je ne sais pas ce que vous nous avez fait là, vous qui connaissez le *book*, avec votre Ruben ; mais ce qui est certain, c'est que c'est pire qu'avant l'indépendance ; c'est même pire que pendant la guerre quand les Saringalas venaient razzier les villages pour peupler les camps de travaux forcés.<sup>438</sup>

Dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, un routier qui vient de prendre Mor Zamba, Jo le Jongleur et Évariste à bord de son camion, livre aux trois compères une analyse politique qui a le mérite de la clarté :

Eh, mon frère, quoi l'indépendance ! répondit le routier, en français aussi mais, eût-on dit, en se vexant. L'indépendance, l'indépendance, cette couillonnade de Nègres, tu appelles ça indépendance ? Si tu es couillon, tu crois ; si tu n'es pas couillon, tu ne crois pas. Moi, je ne crois pas, je ne suis pas un Nègre couillon. Ce sont les toubabs qui, eux-mêmes, ont mis là leur

---

<sup>437</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 16. Les dernières paroles du jeune homme décrivent exactement la vie que mène Martin, le frère-ennemi d'Essola.

<sup>438</sup> *Ibid.*, p. 36. "Connaître le *book*" signifie être instruit.

homme du Nord, leur Massa Bouza ; bon, lui il boit, il boit, il boit seulement, il laisse les toubabs tout faire comme avant ; et nous, nègres couillons, on croit seulement que c'est Massa Bouza qui fait mal les choses, et toi, tu crois que ça peut changer comme ça, mon frère ? Écoute moi bien là, mon frère : avec un couillon de Nègre président, c'est encore plus mieux pour les toubabs pour tout faire comme avant ; et pour nous, c'est encore plus pire.<sup>439</sup>

Les propos du camionneur résumant la position idéologique de Beti quant à la décolonisation des pays africains : une vaste escroquerie politique ! Comme il n'a cessé de le répéter dans tous ses écrits, Beti tient pour illusoire l'indépendance octroyée par le pouvoir gaulliste : le contexte historique – l'exemple britannique ; l'hostilité des deux grandes puissances de l'époque, États-Unis et Union soviétique, à toute perpétuation du système colonial – a été déterminant dans la décision prise par les autorités françaises en 1960. Mais, derrière ce qui s'apparente à un ravalement de la façade, les groupes de pression économiques, militaires et politiques ont usé de toute leur influence pour que leur intérêts soient préservés. Ce que l'on nommera plus tard la « Françafrique », cette coalition occulte destinée à perpétuer un système et un mode de fonctionnement profitant à quelques rentiers de l'Afrique, se met en place, selon Beti, dès cette époque. D'où la nécessité d'une « seconde indépendance » que l'écrivain appelle de ses vœux et à laquelle les peuples africains ne peuvent accéder – telle est sa position durant les années soixante-dix – que par la lutte armée ou, tout du moins, la confrontation directe avec un pouvoir qui n'est que le faux-nez de Paris, lieu où toutes les véritables décisions continuent à être prises. Attitude étonnante, Beti fait preuve à l'égard des régimes post-coloniaux en place de davantage de sévérité qu'envers le colonialisme européen : en effet, pour que tout puisse continuer comme avant – l'accaparement des richesses nationales par une caste franco-africaine de privilégiés – les nouveaux dirigeants devront user d'une violence peut-être inconnue jusqu'alors, transformant leurs pays en des dictatures

---

<sup>439</sup> *Ibid.*, p. 22.

ubuesques<sup>440</sup>.

Le pays semble totalement abandonné. Partout, ce ne sont que ruines, villages désolés, champs délaissés... La maison natale d'Essola, devenue une véritable masure, faute d'entretien<sup>441</sup>, symbolise parfaitement l'état de décrépitude général<sup>442</sup>. La misère profonde que révèle chaque détail du décor, Martin et sa mère Maria la partagent avec le reste de la population. Dans le car qui le ramenait vers Ntermelen, Essola avait déjà remarqué l'extrême dénuement des voyageurs et des voyageuses : « C'étaient, pour la plupart, des paysannes misérables, moins âgées que décrépées par le dénuement et le labeur, dont les robes de cotonnades exhalaient des relents à la fois âcres et comme délicieux »<sup>443</sup>.

Tout se passe comme si l'indépendance, ce « miracle »<sup>444</sup> en lequel ont cru Perpétue et tant d'autres, n'avait été qu'un court instant de joie et de répit dans une longue marche vers le malheur. Le terme de « miracle » est, bien entendu, antiphrastique et doit être pris comme un commentaire ironique de l'auteur tapi derrière son personnage. Le véritable miracle eût été une indépendance réelle qui aurait permis à la nation de prendre activement son destin en mains. En qualifiant cette indépendance en trompe-l'œil de « miracle », Perpétue exprime une certaine forme de naïveté et d'innocence politique. Une remarque apparemment anodine du Vénérable Zambo, frère aîné d'Édouard, le mari de Perpétue, montre, d'ailleurs, à quel point il est illusoire de croire en un quelconque changement. Évoquant le poste de fonctionnaire

---

<sup>440</sup> Voir par exemple *Le Pleurer-rire* [1982] d'Henri Lopès (Paris : Présence africaine, 2003) ou *L'Anté-peuple* de Sony Labou Tansi (Paris : Éditions du Seuil, 1983).

<sup>441</sup> *Ibid.*, p. 2

<sup>442</sup> *Ibid.*, p. 25 : la vision de la chambre principale dans laquelle dorment Martin et sa mère inspire à Essola un net sentiment de dégoût : « Ils [Essola et Amougou] portèrent Martin, à deux, jusqu'au seuil de la maison, puis, quand Essola eut ouvert la porte, sur un grabat parsemé de torchons hideux qui devaient servir de literie à Martin. Dans la chambre obscure où une étroite fenêtre faisait venir une lueur débile, comme tenue en respect, il y avait un autre lit de bois portant un sommier de rotin, mais dépourvu de toute literie. »

<sup>443</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>444</sup> *Ibid.*, p. 95

qu'occupe Édouard, Maria questionne :

- Mais, s'étonna Maria, je croyais que l'indépendance les défrayait de toutes leurs dépenses.
- Certes, certes, affirma [...] Zambo ; certes, mais l'indépendance peut-elle durer tout le temps ?<sup>445</sup>

La dernière phrase du dialogue signifie parfaitement qu'aux yeux de Beti, une fois dissipées les illusions d'une mise en scène dont la France est le grand ordonnateur, le cours des choses reprend comme si de rien n'était. Et à l'enthousiasme des premières heures va très vite succéder la désillusion. Le couvre-feu est imposé, notamment dans les provinces du sud où l'opposition au nouveau pouvoir paraît être singulièrement virulente. Les militaires continuent à terroriser les populations et à piller leurs maigres ressources, comme le constatent Mor Zamba et ses deux compagnons dans un petit village de brousse<sup>446</sup>. Les méthodes employées pour faire régner l'ordre nouveau ressemblent étrangement à celles utilisées durant la colonisation et seule la couleur de peau des officiers a changé. Partout la violence et la barbarie s'offrent aux yeux du témoin. Ainsi, le narrateur de *Perpétue* rapporte que les premiers jours de l'indépendance virent une terrible chasse à l'homme menée contre les militants rubénistes et tous ceux qu'on soupçonnait de sympathie pour le mouvement. Comble d'horreur, il était arrivé que le cadavre mutilé d'un supplicé fût exposé dans son village natal jusqu'aux premiers signes de décomposition<sup>447</sup>. Essola, durant sa longue captivité, fut lui aussi, bien souvent, le spectateur impuissant de nombreux actes de cruauté :

Là, je suis mis en présence d'un inconnu atrocement abîmé, étendu sur une planche, palpitant encore des tortures subies. Les pommettes et les lèvres éclatées du nouveau venu, ses yeux pochés disparaissant sous d'énormes hématomes, la raideur douloureuse des membres, le torse nu strié de griffures sanguinolentes faites au nerf de bœuf, les plaintes lugubres qu'exhale de loin

---

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>446</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p. 52 sq.

<sup>447</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 12.

en loin la puissante poitrine du prisonnier, tout désigne en lui un moribond.<sup>448</sup>

De telles descriptions, loin d'être gratuites, traduisent la volonté délibérée de l'auteur de mettre en relief l'inhumanité d'un pouvoir qu'il a toujours considéré comme illégitime. En même temps, certaines remarques, aussi brèves soient-elles, certains points apparemment de détail montrent bien qu'une véritable guerre oppose les hommes de Baba Toura, le nouveau président, et les partisans de Ruben. Cela est particulièrement flagrant dans *Perpétue*. En effet, huit ans après l'indépendance – l'action se déroulant très exactement en 1968 – il semble que l'opposition armée n'ait toujours pas été vaincue. Et Essola qui, depuis 1962, date de son incarcération, ignorait tout de l'évolution politico-militaire du pays<sup>449</sup> découvre un État véritablement sur le pied de guerre :

Tout à l'heure, avant de s'immobiliser, son car avait été dépassé par un camion militaire bondé de soldats, une jugulaire fort martiale barrant leur menton, accroupis sous la bâche que le vent de la vitesse gonflait. [...] Il lui semblait qu'aujourd'hui plus qu'alors, la densité obsédante des agents de l'ordre public, à pied et disséminés à travers l'agglomération, ou en groupes à bord de véhicules, tenait à l'évidence de la démonstration de force.<sup>450</sup>

Les communiqués triomphalistes et les déclarations propagandistes du gouvernement travestissent péniblement, selon le romancier, la vérité d'un pays en proie à un conflit meurtrier. De même, il est significatif qu'à l'instant même où Baba Toura lit la proclamation d'indépendance, dans d'autres quartiers de Fort-Nègre, et plus précisément aux abords du faubourg de Kola-Kola, éclate une véritable insurrection<sup>451</sup>. Dans ce climat d'émeute et de répression, les tenants du pouvoir se livrent à une véritable chasse aux intellectuels. Tous ceux qui « connaissent le *book* » sont directement ou indirectement menacés. Même un homme

---

<sup>448</sup> *Ibid.*, p. 32-33.

<sup>449</sup> Les informations qui lui parvenaient au camp (« Que de témoignages l'avaient pourtant convaincu, dès le camp, que, de ce côté-ci, les rubénistes, patriotes et révolutionnaires, avaient été anéantis », p. 11-12) ne semblent pas correspondre à la réalité qu'il découvre après sa libération.

<sup>450</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>451</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p. 20-21.



comme Martin, qui consacre pourtant la majeure partie de ses journées au culte de Bacchus, se rend compte de la situation précaire des intellectuels soupçonnés, à tort ou à raison, par le pouvoir d'être collectivement des opposants :

Tu trouves que les gens qui connaissent le *book* sont tellement à la fête en ce moment avec Baba Toura ? [...] Quand mère a conduit Perpétue à Teuleuleu, chez le guérisseur Nkomedzo, sais-tu quels ont été ses propos ? les voici : « Jeunes gens intelligents et connaissant le *book*, malheur à vous si vous ne vous terrez pas. Je vois la malédiction, comme un fleuve de sang, déferler du nord et vous engloutir les uns après les autres.<sup>452</sup>

Les paroles du sorcier mettent en évidence deux choses : *primo*, la guerre déclarée à l'intelligence, à la réflexion et au savoir. Un pouvoir tyrannique, semble dire le roman, se doit, pour se maintenir, d'écraser tout esprit critique : les intellectuels, ou simplement n'importe quel individu qui ne se laisse pas prendre au jeu de la propagande officielle et désire réfléchir par lui-même, devient un opposant potentiel qu'il s'agira d'amadouer par quelque prébende ou d'éliminer. *Secundo*, l'opposition Nord-Sud revient, tel un leitmotiv, tout au long de *Perpétue*. Le Sud, pays d'Essola et de sa famille, est aussi la région dont est originaire Mongo Beti et où il situe la plupart de ses romans. Le Nord, au contraire, cristallise tous les malheurs nés d'une décolonisation tronquée : fief de Baba Toura, le Nord est souvent présenté comme un « enfer », un lieu de « malédiction »<sup>453</sup>. Ainsi, le camp de concentration dans lequel Essola a passé six années de sa vie est situé, par l'auteur, dans le nord du pays. Le Nord, dans les différents romans de Mongo Beti, est donc bien plus qu'un simple point cardinal, une entité géographique aux contours flous et imprécis. Il se matérialise tout d'abord en la personne de Baba Toura qui est l'homme venu du Nord, par opposition à Ruben qui peut être considéré comme l'homme du Sud<sup>454</sup>. En même temps, le lieu de naissance conditionnant l'itinéraire

---

<sup>452</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 62.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p. 32 et 62.

<sup>454</sup> C'est dans le Sud-Cameroun qu'existait un des derniers fronts de guérilla dirigé par le jeune économiste

politique ou professionnel de chacun, l'occasion est propice pour dénoncer le retour au tribalisme politique : « Tous ces types du Nord, ils ont tous les postes qu'ils veulent, non pas comme professionnels ou techniciens, mais au titre du parti. Il leur suffit de solliciter auprès de leur frère Baba Toura »<sup>455</sup>. Se développe ainsi une vision bipolaire de la réalité qui consiste à considérer les gens du Nord comme les seuls responsables des malheurs présents et passés, ceux du Sud étant les victimes innocentes. Toutefois, n'oublions pas que c'est ce même Mongo Beti qui, préfaçant le *Temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop, écrivait : « C'est en nous-mêmes désormais que se trouve le foyer d'une fureur qui obscurcit les chemins de notre libération et nous en détourne »<sup>456</sup>. De ce point de vue, le personnage d'Essola résume parfaitement les contradictions internes d'hommes qui, tout en luttant contre Baba Toura, ont finalement contribué à consolider son pouvoir.

*Autopsie d'une décolonisation*, sous-titre de *Main basse sur le Cameroun*, conviendrait parfaitement comme titre générique des trois romans des années 1974-1979. Outre l'aspect fictionnel et romanesque, ces trois textes apportent un témoignage important sur l'une des périodes les plus pénibles de l'histoire camerounaise, même s'il convient de considérer ces ouvrages avant tout comme des œuvres d'imagination. Le bilan que dresse l'auteur est particulièrement sombre, et cela dans tous les domaines. En matière de santé, les carences sont telles qu'il est préférable, au pays de Baba Toura, de disposer d'une robuste constitution. L'exemple du docteur Delestrane, une vieille fille qui dirigeait le dispensaire d'Oyolo et à laquelle Perpétue vouait une admiration telle qu'elle voulait devenir infirmière, est la

---

Ossendé Afana et où celui-ci trouva la mort en mars 1966.

<sup>455</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 207.

<sup>456</sup> Boubacar Boris Diop, *Le Temps de Tamango*. Paris : L'Harmattan, collection "Encres noires", 1981, p. 8. Dans la nouvelle de Mérimée, Tamango, après avoir été le complice actif des esclavagistes, mène la révolte qui va permettre aux siens de recouvrer leur liberté. Beti refuse tout manichéisme dans sa vision de la période coloniale et n'exonère pas ses compatriotes de leur responsabilité historique dans la mise en place, puis le maintien du colonialisme.

caricature même de la situation post-coloniale :

Mademoiselle Delestrane est partie peu après Perpétue [...]

- Et qui l'a remplacée ?
- Remplacé le docteur Delestrane ? ma foi, personne.
- Alors, il n'y a plus de dispensaire.
- Non, plus de dispensaire.<sup>457</sup>

Autre épisode, tout aussi significatif au moment de la première grossesse de Perpétue : accompagnée d'Anna-Maria, Perpétue se rend à l'hôpital principal d'Oyolo. Après une interminable journée d'attente, sous un soleil de plomb, et alors que seulement une dizaine de patientes ont pu avoir accès au cabinet de consultation, un infirmier en blouse blanche apparaît : « - Nous n'avons pas reçu les médicaments attendus. Impossible de vous admettre dans la salle de consultation. Comme hier en somme. Comme demain peut-être. Revenez quand même voir : nous ne pouvons rien promettre. Ne croyez surtout pas que c'est notre faute »<sup>458</sup>. Cette pénurie de médicaments est également signalé dans *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. Dans le premier roman, Mor Zamba, emprisonné au Camp Gouverneur Leclerc, est promu au rang d'infirmier après avoir été, durant quelque temps, l'assistant d'un véritable infirmier. Et naturellement, il doit se débrouiller avec les moyens du bord, c'est-à-dire une quantité chichement mesurée de médicaments. Dans le second volume des aventures de Mor Zamba, une épidémie de grippe éclate à Ekoumdoum touchant principalement les enfants du village. Or, le père Van den Rietter dissimulant, à son profit et à celui de ses partisans, tous les antibiotiques disponibles, un groupe de jeunes filles doit se rendre à Tambona, ville distante de plusieurs kilomètres, où le docteur Ericsson leur fournit non seulement des médicaments, mais également des seringues, du coton, des

---

<sup>457</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 55-56.

<sup>458</sup> *Ibid.*, p. 162.

bandes...<sup>459</sup>

Ce problème des médicaments pourrait n'être qu'un élément, somme toute accessoire, de l'intrigue romanesque. En fait, il correspond à une réalité maintes fois dénoncée par Mongo Beti dans ses écrits journalistiques. Dans les premières pages de *Main basse sur le Cameroun*, l'écrivain constate :

Dans ce pays, les gens meurent comme des mouches, faute de médicaments, et la mortalité infantile atteint les sommets vertigineux de 200 pour 1000 ; néanmoins, les Camerounais sont privés, dans la pratique, du droit de fabriquer même un grain d'aspirine ; de la sorte, ils sont contraints d'importer tous leurs médicaments de France.<sup>460</sup>

Le témoignage, dans les colonnes du journal *Le Monde*, du docteur Escoffier-Lambiotte renforce la prise de position de Mongo Beti : de retour du Cameroun, ce médecin dressait un bilan de la situation sanitaire dans ce pays :

Les antibiotiques qui, comme tous les médicaments, sont environ deux fois plus chers qu'à Paris, sont administrés à raison du quart de la dose nécessaire. Et, dès le 15 de chaque mois, les dispensaires ont épuisé les maigres approvisionnements fournis par les pharmacies installées tant bien que mal ici ou là...<sup>461</sup>

Enfin, dans la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, une « Lettre du Cameroun », signée d'un certain Mane Zambo<sup>462</sup>, reprenait avec force détails nombre des accusations de Mongo Beti.

Les premières lignes de ce texte donnent le ton de l'ensemble :

Les hôpitaux camerounais quant à eux sont de véritables cimetières vivants. Mieux vaut rester chez soi et y attendre l'heure de sa mort quand on est malade plutôt que de s'aventurer à l'hôpital central de Yaoundé. La corruption et le manque de médicaments ont contribué à éliminer la conscience

---

<sup>459</sup> Le docteur Ericsson est un pasteur protestant, détail important pour Mongo Beti qui a toujours opposé l'engagement de l'église évangélique en faveur des droits de l'homme et la passivité, pour ne dire la complicité, de la hiérarchie catholique.

<sup>460</sup> Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>461</sup> Article paru dans *Le Monde* du 26 décembre 1973. Repris dans Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, *op. cit.*, p. 12 et dans *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 15, mai-juin 1980, p. 76.

<sup>462</sup> Autre pseudonyme de Mongo Beti ? Il n'est pas interdit de le supposer dans la mesure où l'écrivain a eu recours à de multiples noms de plume – Vince Remos, par exemple – lorsqu'il publiait des articles dans sa revue.

professionnelle de la part des infirmiers et des docteurs.<sup>463</sup>

Ces différentes déclarations décrivent une réalité de la société camerounaise dont l'écrivain s'empare et qu'il intègre à sa fiction romanesque, en faisant ainsi une arme idéologique. En effet, pour Mongo Beti, l'absence de médicaments n'est pas le fait d'on ne sait quelle fatalité, elle provient « d'une révoltante défaillance des responsables »<sup>464</sup> qui organisent et gèrent la pénurie. Lorsqu'éclate, à Ekoumdoum, l'épidémie de grippe, le père Van den Rietter dispose, comme le révélera la mulâtresse<sup>465</sup>, d'un stock conséquent de médicaments. Mais il préfère les réserver à ses amis, en tête desquels Zoabekwé dit le Bâtard, le fils du Chef, provoquant ainsi la mort de nombreux jeunes enfants. Dans la même veine figure l'épisode au cours duquel Perpétue se rend à l'hôpital de Fort-Nègre :

- Heureuse épouse ! fit tout à coup d'une voix mielleuse une jeune femme habillée de rose, qui lorgnait la pauvre alliance de fer blanc de Perpétue.  
- Pourquoi donc ? fit Perpétue surprise.  
- Pourquoi ? Ne fais pas l'ignorante, va. Tu sais bien ce que je veux dire : si tu n'as pas d'escabeau ni de parasol, c'est que tu vas passer tout de suite devant le médecin, toi, sans attendre comme nous autres. Tout le monde ne peut pas être femme de militaire ou de policier, pas vrai ? Pourtant, on les a pas beaucoup vus dans les combats de l'indépendance, les policiers et les militaires. [...] Si c'est vrai que tu n'es la femme ni d'un militaire ni d'un policier, il se pourrait que tu attendes longtemps et même que tu reviennes demain et après-demain.<sup>466</sup>

Quelques lignes plus loin, la même jeune femme explique à Perpétue pourquoi les médicaments sont si rares :

Tu sais quoi ? Il paraît que les pharmacies du gouvernement sont vides, les stocks de médicaments épuisés. Alors, forcément, pas de médicaments, pas de soins ; pas de soins, pas de consultations – du moins pour nous autres. On dit que Baba Toura et son ami Langelot ne cessent de parcourir le monde, à quémander des médicaments soi-disant pour soigner les pauvres Africains ; et on leur en donne, paraît-il ! et des tonnes et encore des tonnes et toujours des tonnes. Mais une fois revenus ici, au lieu de les distribuer, ils les vendent.

---

<sup>463</sup> Mane Zambo, « Lettre du Cameroun », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 4, juillet-août 1978, p. 102.

<sup>464</sup> Mongo Beti, *Main Basse sur le Cameroun*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>465</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p. 263.

<sup>466</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p.158-159.

Et à quel prix encore.<sup>467</sup>

Les attitudes de Baba Toura et de Van den Rietter sont étrangement similaires et le parallèle entre ces deux personnages est constant tout au long de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. Les passe-droits, la corruption et le laisser-aller font que, sous le règne de Baba Toura, va être très vite dilapidé le maigre héritage de la colonisation. Et paradoxalement, certains personnages en viennent à reconnaître et à regretter les quelques acquis de l'ère coloniale. Le narrateur de *Perpétue* n'hésite pas à avouer que « la colonisation [fut] grande dispensatrice de soins médicaux, à défaut d'autre chose, égalitaire dans l'accueil des patients »<sup>468</sup>. Et par la bouche de Maria, nous apprenons que les entraves à la liberté individuelle sont encore plus nombreuses que du temps des Blancs :

Pourquoi Massa Baba Toura a-t-il tout gâché, tout compliqué ? C'était bien plus simple du temps où les Blancs commandaient. Wendelin était alors au collège à Fort-Nègre et j'allais le voir aussi souvent que je voulais, et jamais personne ne s'est avisé de vérifier ma carte d'identité ou mon laissez-passer.<sup>469</sup>

Voyager est devenu une entreprise périlleuse qui nécessite beaucoup de patience et de temps – les routes étant dans un état déplorable – mais aussi de solides économies : « Il faut de l'argent pour graisser la patte du fonctionnaire qui te donnera un laissez-passer, du policier qui, même avec ton laissez-passer, pourrait quand même t'arrêter ; cela n'en finit plus »<sup>470</sup>. Que les fonctionnaires transforment leurs postes en rentes de situation et tentent d'en tirer le profit maximum n'est nullement étonnant. En effet, pour espérer occuper, un jour, une quelconque fonction au sein de l'administration d'État, il n'est que deux solutions : « Mouiller la barbe » à des hommes déjà en place et qui pourront appuyer la candidature de l'impétrant ou bien faire

---

<sup>467</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>468</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>469</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 131.

acte d'allégeance au régime, tel Édouard, le mari de Perpétue qui, après huit échecs successifs à divers concours, découvre enfin la seule voie de la réussite au pays de Baba Toura : la collaboration.

Avec Édouard est mis en lumière un autre domaine où transparait la faillite du nouveau pouvoir : l'éducation. L'avènement de l'indépendance ne semble pas avoir modifié d'un iota le contenu des programmes scolaires et, comme le dit plaisamment le narrateur de *Perpétue*, « les antiques charrettes, même repeintes, continuent de rouler dans les mêmes ornières »<sup>471</sup>. Le premier concours auquel se présente Édouard comporte une épreuve de dictée qui cause bien des soucis au futur militant de l'Union Africaine, le parti unique présidé par Baba Toura. C'est l'occasion pour l'auteur de dénoncer la futilité d'un enseignement glottophage totalement coupé des réalités africaines :

Les maîtres [...] croyant mettre ainsi à égalité leurs petits paysans avec les élèves des écoles urbaines pour les compétitions auxquelles la vie les condamnait, de raffiner, de subtiliser à qui mieux mieux. Les pommes de terre que j'ai vu récolter. Mais : les enfants que j'ai vus courir. Ou encore : l'orange que j'ai vue tomber. Et ceci : les générations qui se sont succédé. Quel art de faire perdre leur temps aux jeunes Noirs ! songeait amèrement Essola.<sup>472</sup>

En ce domaine comme en d'autres, le nouveau pouvoir, loin de chercher à éliminer les tares d'un enseignement inadapté au contexte africain, les a, au contraire, accentuées :

L'indépendance avait donc non seulement maintenu mais accusé les absurdités de l'enseignement colonial. [...] Comme sous la colonisation, mais avec aujourd'hui la bonne conscience outrecuidante de l'aide aux pays pauvres, on desséchait les cerveaux de la jeunesse africaine, grillés par les aridités superfétatoires et quasi facétieuses d'un idiome étranger disqualifié au demeurant par des siècles d'esclavagisme candide ou tortueux.<sup>473</sup>

Par ce biais, s'établit une colonisation linguistique qui, non seulement, rejette les langues

---

<sup>471</sup> *Ibid.*

<sup>472</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>473</sup> *Ibid.*, p. 131.

africaines<sup>474</sup> mais installe également une hiérarchie, une distinction sournoise entre les quelques « élus qui, surmontant tous les handicaps, [parviennent] à la conquête d'un diplôme »<sup>475</sup> et la grande masse de la population, exclue du « paradis »<sup>476</sup> de la langue française.

La radio nationale, elle aussi, est victime de cette colonisation rampante puisque, nous dit-on, elle diffuse sans cesse, « avec une complaisance suspecte [...] les romances venues de France »<sup>477</sup>. Est-ce à dire que l'équation du général Janssens que nous évoquions plus haut se vérifie à 100 % au pays de Baba Toura ? L'indépendance n'a-t-elle apporté aucune transformation ? Assurément non, affirme ironiquement le romancier, et de citer maints exemples, à ne surtout pas prendre au pied de la lettre. Sur le chemin du retour lorsqu'ils croisent des camions militaires, Essola n'est surpris que par la couleur de l'uniforme, vert maintenant comme la jungle et non plus ton de latérite comme autrefois<sup>478</sup>. L'africanisation touche d'autres domaines tout aussi essentiels : le « bienheureux-joseph », un tord-boyaux qui titre entre soixante et soixante-dix degrés, est devenu, depuis l'indépendance, le « karkara » ou « kadmada »<sup>479</sup>. Le nouveau régime a également permis à des hommes comme Norbert de se hisser à des postes importants. Petit auxiliaire de gendarmerie durant l'époque coloniale, il s'est vu subitement promu au grade de brigadier au lendemain de l'indépendance, et cela bien qu'il ne connaisse pas tellement le *book*, comme il le reconnaît lui-même. Mais si les hommes ont changé, les comportements, eux, sont demeurés les mêmes, et ce à la plus grande satisfaction

---

<sup>474</sup> *Ibid.*, p. 133 et 134.

<sup>475</sup> *Ibid.*

<sup>476</sup> *Ibid.*, p. 132

<sup>477</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>479</sup> *Ibid.*, p. 14-15. En d'autres termes, « il faut tout changer pour que rien ne change » (aphorisme attribué tantôt à Lampedusa, tantôt à Tocqueville). Ou, comme l'a si bien dit un ancien président de la République française, le changement dans la continuité. Voir José Saramago, « Que reste-t-il de la démocratie ? », *Le Monde diplomatique*, août 2004, p. 20.



du gendarme :

Avant l'indépendance, c'est au brigadier précédent, le toubab, que les gros commerçants de Ntermelen, surtout ses frères toubabs, [...] envoyaient des caisses entières [de whisky], pour l'amadouer. Et n'allez pas vous figurer qu'il partageait avec nous autres les pauvres couillons d'auxiliaires africains. Maintenant, c'est à moi qu'on fait porter le whisky.<sup>480</sup>

Cette dernière phrase de Norbert résume à elle seule la situation qui prévaut depuis la prise du pouvoir par Baba Toura : à un pandore européen a succédé un africain ; un président noir a pris la place d'un gouverneur blanc, mais cela n'a pas donné lieu à une remise en cause, à une modification du rapport gouvernant-gouverné. Et pour cause : le remplacement de l'un par l'autre n'est destiné qu'à camoufler la perpétuation d'un système politico-économique. Et le principal accusé, le plus grand responsable de cet état de choses est, aux yeux de Mongo Beti, Baba Toura qui, tout au long des trois romans, est la cible privilégiée des attaques du romancier. Ainsi, le pays gouverné par Baba Toura – gouverné est un bien grand mot dans la mesure où ce sont des hommes comme Sandrinelli qui tirent les ficelles – correspond parfaitement au type de la protonation telle que l'a définie Jean Ziegler :

J'appelle *protonation* (du grec *protos* : « primitif », « rudimentaire ») la formation sociale qui gouverne aujourd'hui les trois quarts du continent [africain]. La protonation ne désigne ni une nation en formation – encore qu'elle produise pour ses membres les symboles élémentaires d'un sentiment “national” – ni une nation achevée qui se serait pervertie. Elle ne désigne pas non plus une pseudo-nation, mais une sociabilité rudimentaire, limitée dans sa construction, asservie aux seuls besoins de ceux qui l'organisent de l'extérieur. [...] Elle n'exprime qu'une souveraineté fictive, la totale dépendance de l'économie du pays à l'égard du centre métropolitain. C'est la présence au pouvoir local de satrapes qui manient avec intelligence un discours « désorienteur nationaliste » (Fanon) qui assure la permanence de la protonation.<sup>481</sup>

Baba Toura, cela est signalé à maintes reprises, n'existe que par la volonté des toubabs,

---

<sup>480</sup> *Ibid.*, p. 300.

<sup>481</sup> Jean Ziegler, *Main basse sur l'Afrique. La recolonisation*. Paris : Éditions du Seuil, collection “Actuels”, 1980, p. 7-8.

Sandrinelli étant le véritable homme fort du nouveau pouvoir<sup>482</sup>, manipulant à sa guise l'officiel président de la République. Quant à la dépendance économique de l'ancienne colonie devenue officiellement république indépendante, tout le monde peut en donner des exemples concrets. Dans *Perpétue*, Stéphano, un jeune ingénieur des eaux et forêts explique à Essola comment le pays est pillé de ses bois précieux<sup>483</sup> ; de plus, ce déboisement, fait sans aucune considération d'ordre écologique, ne rapporte qu'une misère à l'État, l'essentiel des bénéfices allant aux grands exploitants et aux exportateurs, tous européens bien entendu<sup>484</sup>. Le pays est véritablement recolonisé. Aussi les rubénistes qui tentent, malgré tout, de s'opposer au nouveau régime sont-ils engagés dans un véritable conflit, ce que Jean Ziegler appelle « la guerre pour la seconde indépendance, c'est-à-dire la guerre pour la construction nationale, la souveraineté économique, la liberté réelle du peuple »<sup>485</sup>.

### 3. Le président et le prophète

Les trois romans, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* ont leurs personnages, leurs héros propres qui ont nom Perpétue, Essola, Abéna, Mor Zamba, Jo le Jongleur ou Évariste le Sapak. Le lecteur suit pas à pas leurs aventures et mésaventures, souvent tragiques, parfois drolatiques. Mais, au-delà de ces protagonistes règnent, sur les trois romans, deux figures mythiques et qui, à une exception près, ne sont jamais mises en scène directement, mais toujours évoquées, tantôt avec crainte et

---

<sup>482</sup> Sandrinelli n'est lui-même que le fondé de pouvoir d'une puissance qui le dépasse.

<sup>483</sup> À son retour au Cameroun, Beti luttera contre la déforestation du pays et la vente, à des multinationales étrangères, de pans entiers du territoire national. Voir Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001*, op. cit.

<sup>484</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 73 à 76.

<sup>485</sup> Jean Ziegler, *Main basse sur l'Afrique*, op. cit., p. 8. L'expression « guerre pour la seconde indépendance » est de Salvador Allende, le président chilien renversé en 1973 par un coup d'État militaire.

dérision, tantôt avec émotion. Ces deux démiurges sont Baba Toura et Ruben (Um Nyobé). Comme dans les œuvres de l'époque coloniale où abondaient couples et doubles romanesques, Mongo Beti utilise de nouveau cette technique dans les romans de la période 1974-1979, associant, par exemple, deux héros de la lutte pro-rubéniste, Mor Zamba et Abéna, dit Ouragan-Viet. La particularité dans le couple Baba Toura / Ruben réside dans le rapprochement d'un personnage fictif<sup>486</sup>, issu de l'imagination du créateur et d'un personnage réel dont l'existence est historiquement attestée. Cette intrusion de la réalité historique, par l'entremise de Ruben Um Nyobé, dans la fiction romanesque correspond au désir de situer précisément le cadre événementiel, d'établir un pont entre réel et imaginaire. La démarche, difficile, de Mongo Beti pourrait se résumer de la manière suivante : ce n'est plus tout à fait du roman<sup>487</sup>, mais c'est encore du roman. En effet, l'auteur parvient dans un cadre historique précis à faire évoluer ses personnages en toute liberté, sans se soumettre à une quelconque contrainte de vérité historique. Symbole de l'alliance du roman et de l'histoire, le couple Baba Toura / Ruben est fondamentalement antagonique. Et cette disjonction se traduit notamment, dans les différents romans par la thématique du nord et du sud. Se développe, parallèlement, l'image de la nuit, de l'obscurité – avec toute la symbolique qui s'y attache – signe de l'avènement de Baba Toura et donc de la défaite des rubénistes. Dans *Remember Ruben*, le narrateur explique que la prise du pouvoir par Baba Toura va « plonger le pays dans la nuit pour de [...] longues années »<sup>488</sup>. Et au tout début de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, la métaphore de la nuit est encore utilisée, mais pour évoquer cette fois la mort de

---

<sup>486</sup> Nul n'ignore, bien évidemment, qui se cache derrière le personnage de Baba Toura et Mongo Beti ne fait aucun mystère de cela. Mais il est important de faire la distinction entre le personnage de roman à l'existence purement fictive et son modèle historique ; en même temps il est totalement vain de vouloir vérifier jusqu'où va la ressemblance de l'un avec l'autre ou de s'interroger sur le degré d'authenticité du personnage de Baba Toura.

<sup>487</sup> L'apparition de Ruben, le passage de l'essai (*Main basse sur le Cameroun*) aux romans, tout cela renforce l'indice de réalisme et éloigne quelque peu de l'invention littéraire pure.

<sup>488</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 213.

Ruben :

Sans aucun doute, de nouveaux feux d'artifice, de nouvelles révoltes, jaillis ailleurs, très loin de Kola-Kola, illumineraient souvent la longue nuit prophétisée par Ouragan-Viet pour succéder à la disparition de Ruben.<sup>489</sup>

Baba Toura est sans cesse présenté sous un aspect négatif et l'auteur affuble son personnage de toutes les tares imaginables. Sa couardise est manifeste lorsque éclate dans la capitale, Fort-Nègre, l'insurrection rubéniste menée par Ouragan-Viet, et ce au moment même où il lit la proclamation d'indépendance : « Pris de panique, Baba Toura avait laissé choir les feuillets de son discours et s'était précipité à l'intérieur du Palais en se bouchant les oreilles des deux mains »<sup>490</sup>. Son penchant pour l'alcool – « il est question que Massa Bouza retourne bientôt très discrètement en Europe pour sa quatrième cure de désintoxication, qui ne sera certainement pas plus fructueuse que les trois premières<sup>491</sup> – et son orientation sexuelle,

Sandrinelli est de ces hommes qui veulent être traités comme des femmes par d'autres hommes, ou traiter ces derniers comme des femmes. Tu vois ce que je veux dire ? Il paraît que c'est la raison de son attachement pour Baba Toura. Personne n'a jamais pu dire qui, des deux, fait la femme et qui l'homme<sup>492</sup>

sont abondamment et complaisamment étalés, comme pour accroître le discrédit dont est accablé le personnage de Baba Toura. Cet aspect révèle l'une des faiblesses de *Remember Ruben* en particulier. À trop vouloir prouver, Mongo Beti sombre dans le vulgaire et le sordide. Était-il nécessaire de se gausser de l'homosexualité qu'il prête à Baba Toura ? Sa dénonciation politique en acquiert-elle plus de poids ? L'esthétique betienne a toujours su combiner, en une alchimie subtile, création romanesque et causticité pamphlétaire, invention fictionnelle et engagement idéologique. Ce travail nécessite un équilibre fragile entre les

---

<sup>489</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 7.

<sup>490</sup> *Ibid.*, p. 20-21.

<sup>491</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 293.

<sup>492</sup> *Ibid.*, p. 243.

différentes composantes, équilibre auquel parvient avec bonheur Beti dans des romans comme *Le Pauvre Christ de Bomba* ou *Branle-bas en noir et blanc*<sup>493</sup>. Dès lors que le militant politique l'emporte sur le romancier, l'écriture perd une grande partie de sa verve, de sa puissance dénonciatrice et côtoie dangereusement la littérature de propagande. L'artiste engagé, sous peine de voir son œuvre se dégrader en un discours lourdement didactique et perdre son essence littéraire, ne doit jamais oublier qu'il est avant tout un créateur et non l'auxiliaire zélé d'un quelconque parti<sup>494</sup>. Ainsi, dès que Beti délaisse les attaques *ad hominem* et critique Baba Toura en tant que représentant d'un régime et d'un pouvoir, en tant que symbole d'une indépendance-leurre, il renoue avec l'inspiration qu'on lui connaît par ailleurs : « Baba Toura ? Mais, monsieur, Baba Toura n'a pas de frères. Baba Toura n'a rien, parce que Baba Toura n'est rien. Baba Toura n'existe pas, n'ayant jamais conscience ni de ce qui se passe ni de ce qu'on lui demande »<sup>495</sup>.

Le thème de la vacuité de Baba Toura est très souvent repris pour dénoncer la mainmise néo-coloniale sur le pays. Ainsi, dans *Perpétue*, Baba Toura est comparé à un écran ne servant qu'à dissimuler les véritables tenants du pouvoir, les Blancs : « Quand les toubabs commandaient directement ici et qu'il suffisait que leur index s'incline pour nous jeter à genoux, qui aurait cru qu'un jour ils seraient obligés de trouver un paravent dans Baba Toura ? »<sup>496</sup>. Enfin, dans les premières pages de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, Baba Toura, désigné comme le « protégé de Sandrinelli »<sup>497</sup> est présenté comme incapable de la moindre initiative personnelle : « Qui donc servira de nounou à Baba Toura le Bituré ? Car

---

<sup>493</sup> Paris : Julliard, 2000.

<sup>494</sup> Jean-Paul Sartre rappelait, dans le texte de présentation des *Temps modernes*, que « dans la "littérature engagée", l'engagement ne doit, en aucun cas, faire oublier la littérature », *op. cit.*, p. 30.

<sup>495</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 292-293

<sup>496</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>497</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p. 20.

notre immortel héros a besoin qu'un homme d'expérience veille sur lui ; ce n'est pas parce qu'il a été bombardé Président de la République que ça va changer »<sup>498</sup>. C'est ainsi que le discours que prononce Baba Toura le jour de la proclamation de l'Indépendance a été, nous dit-on, entièrement rédigé par Sandrinelli, signe de la tutelle du pouvoir néo-colonial. Quant au régime de Baba Toura, il ne semble perdurer que grâce à la solidité des piliers traditionnels de toute dictature, que sont l'armée, la police et les services secrets, comme le rappelait François Mitterrand, en 1964, dans *Le Coup d'état permanent* :

Imaginer qu'un dictateur n'a d'appétit que pour le sang et n'aime que la terreur serait une sottise. Mais il sait que s'il abandonne ou néglige les moyens de son pouvoir il tombe dans la trappe d'Ubu. Il lui faut sa police, sa justice, son officine de propagande, ses armes de séduction et de répression. Privé d'elles, un jour ou l'autre, il verra le peuple sortir de sa torpeur, hurler à la tyrannie, brûler les palais officiels.<sup>499</sup>

La lecture des trois œuvres confirme l'homologie entre l'analyse de François Mitterrand et la description romanesque de Mongo Beti. À son arrivée à Ntermelen, Essola remarque l'omniprésence des policiers et des soldats en arme dans les rues de la ville<sup>500</sup>. Mais tout aussi importante est la surveillance de la population par des mouchards et autres sycophantes :

- Méfie-toi, ma petite Perpétue, lui susurrait [Anna-Maria] ; il paraît que la ville grouille d'indicateurs et de provocateurs ; ils te tirent les vers du nez et puis ils vont te donner à la police pour une militante rubéniste clandestine, tu sais bien, ma petite fille. Par ces temps de misère, c'est un trafic très lucratif, ça. Ne parle pas politique en public, et avec des gens que tu ne connais pas !<sup>501</sup>

La crainte de la délation crée un climat de suspicion pesant, étouffant. Nul n'ose ouvrir la bouche en public, au grand dam du jeune chauffeur de car grec qui ne trouve plus d'interlocuteur : « Rouler sans rien dire, c'est la barbe ; moi, que veux-tu, il faut que je cause.

---

<sup>498</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>499</sup> François Mitterrand, *Le Coup d'État permanent* [1964]. Paris : Julliard, 1984, p. 270.

<sup>500</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>501</sup> *Ibid.*, p. 159.

Mais ce n'est pas facile de trouver quelqu'un avec qui discuter intelligemment, surtout dans ce pays-là, et par les temps qui courent. C'est partout mystère et bouche cousue »<sup>502</sup>. La population se confine d'autant plus dans cette attitude de mutisme et de résignation (apparente) qu'elle n'ignore rien de la façon dont Baba Toura règle le sort de ses ennemis ou supposés tels :

Claquemurés deux par deux [...] dans des cellules insonorisées de deux mètres sur deux munies d'un unique trou où les prisonniers devaient se soulager de tous leurs besoins, presque jamais nourris, ils furent longuement battus et torturés, vêtus à certaines séances de sacs de jute qui les gardaient exempts des traces des sévices.<sup>503</sup>

Quant à la justice, elle fait montre d'une célérité et d'une sévérité immuables et implacables :

Suivant la tradition du régime, sitôt extraits des chambres de supplice, ils furent jugés en quelques minutes, à huis clos, par un tribunal militaire qui avait sagement attendu l'achèvement de la besogne des tortionnaires avant de condamner les accusés, non moins sagement, à la déportation dans une enceinte fortifiée – en langage clair, dans un camp de concentration du Nord.<sup>504</sup>

Ainsi, au pays de Baba Toura, l'un des plus grands crimes qui puisse exister est de penser et surtout de mal penser. En d'autres termes, on punit tous ceux qui ne se contentent pas des déclarations lénifiantes et soporifiques du pouvoir et tentent de comprendre par eux-mêmes, de sortir des sentiers battus de la propagande officielle. Pour avoir cru en Ruben et au type de société qu'il voulait instaurer, Essola est condamné à la déportation. Mais le crime qui fait de lui un fratricide demeure impuni : telle est la logique du régime de Baba Toura, logique propre, selon F. Mitterand à tous les régimes totalitaires :

Mieux vaut sous une dictature tuer père et mère que mal penser. Parler, écrire, agir contre le pouvoir personnel constitue un crime majeur dont le

---

<sup>502</sup> *Ibid.*, p. 13

<sup>503</sup> *Ibid.*, p. 256. Ibrahima Ly apporte, dans son roman *La Toile d'araignée* (Paris : L'Harmattan, collection "Encres noires", 1985) un témoignage sur les geôles africaines, et plus particulièrement celles du Mali où l'auteur fut incarcéré pendant quatre années. Le récit d'Ibrahima Ly confirme sur bien des points les descriptions de Mongo Beti.

<sup>504</sup> *Ibid.*, p. 266-267.

jugement ne peut qu'être expéditif et le châtement exemplaire. Le parricide enfreint la plus évidente règle morale de la société des hommes, mais, hors le geste inconsidéré qui consiste à se rendre soi-même orphelin, rien n'autorise à considérer *a priori* le parricide comme un mauvais citoyen.<sup>505</sup>

Mais Baba Toura sait également user de moyens plus subtils pour réduire à néant les oppositions. Le cas d'Essola est exemplaire de l'attitude d'un grand nombre de militants rubénistes qui, par crainte ou par lassitude, préfèrent cesser le combat et se rallier au nouveau pouvoir<sup>506</sup>. La promesse d'une libération prochaine et d'un poste plus ou moins important au sein d'une quelconque administration de l'État permet de circonvenir même des opposants aussi intransigeants que l'a été Essola.

À l'injustice, à la répression aveugle et souvent sanguinaire, s'ajoute la faillite économique provoquée, entre autres causes, par la corruption généralisée. Stéphano, jeune ingénieur rentré au pays après des études d'agronomie en Europe, dénonce l'exploitation forcenée des richesses forestières et le saccage écologique qui en résulte :

Eh bien, il faut avoir vu de ses yeux, ce qu'on appelle vu, des exploitants forestiers européens, pour atteindre une petite essence d'exportation isolée, dévaster des hectares de forêt ou même des cacaoyères en improvisant de vive force une piste – vraiment, il faut avoir vu cela pour croire à tant d'anarchie désinvolte et de rage destructrice.<sup>507</sup>

Tout a lieu, bien entendu, avec la complicité intéressée du conservateur des eaux et forêts de la province, homme du Nord et dignitaire du parti unique, à qui il suffit de graisser la patte pour obtenir tous les tampons et toutes les autorisations que l'on peut désirer<sup>508</sup>. Nombreux sont les exemples prouvant l'incurie dans laquelle sombre peu à peu la jeune république depuis que Baba Toura s'est emparé des rênes du pouvoir, Mongo Beti ne manquant pas une occasion de dévoiler les vices du régime. Mais au travers de cette description extrêmement négative

---

<sup>505</sup> François Mitterrand, *Le Coup d'État permanent*, op. cit., p. 190.

<sup>506</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 300.

<sup>507</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 75.



transparaît le désir de l'auteur de ne reconnaître aucune circonstance atténuante à Baba Toura et à ses acolytes. Mongo Beti, quitte à tomber dans le piège de la caricature et à forcer le trait, comme nous l'avons signalé quelques lignes plus haut, agit en sorte que le lecteur ne puisse éprouver qu'antipathie et hostilité pour un tel gouvernement<sup>509</sup>.

Au contraire, dès qu'il évoque Ruben Um Nyobé, pour l'action duquel il n'a jamais caché son inclination, Mongo Beti change totalement de registre. À l'image de Baba Toura, son double négatif, Ruben est sans cesse présent à l'arrière-plan des trois romans. Le seul épisode dont il est acteur se situe dans *Remember Ruben*. Mor Zamba, Jean-Louis et Jo le Jongleur, apprenant que Ruben est entre les mains de Sandrinelli, se rendent au groupe scolaire du 18 juin dont celui-ci est directeur et qu'il utilise occasionnellement comme centre de détention. Là, les trois compagnons sont les témoins d'un épouvantable spectacle :

Jean-Louis, perché sur les épaules de son ami et penchant la tête horizontalement, réussit à couler son regard par une immense fente [...]. C'était bien Ruben qu'à la lueur d'une lampe tempête posée un peu à l'écart à même le sol de ciment, torturaient trois Saringalas. [...] Mor Zamba, à qui on fit aussi la courte échelle après Jean-Louis, raconte qu'il distingua nettement la torture de la souffrance sur le visage de Ruben.<sup>510</sup>

Mais tout au long de cette scène où, pourtant, l'attention est focalisée sur le corps martyrisé de Ruben, celui-ci n'est jamais actant. Il est vu par Jean-Louis et Mor Zamba, et le lecteur est témoin au second degré.

L'image de Ruben, telle qu'elle se dégage des trois romans étudiés, est toujours

---

<sup>509</sup> L'analyse de François Mitterrand est, encore une fois précieuse pour mettre à nu les mécanismes du pouvoir de Baba Toura : « Un régime autoritaire et personnel est contraint d'organiser autour de son chef un filet protecteur aux mailles serrées. Les lois du genre le gouvernement. Rien ne peut l'en faire échapper. Se veut-il libéral, il n'octroie que des libertés contingentées et surveillées. Agirait-il autrement, il courrait à sa perte. Si puissante est la liberté que pour la contenir, quand elle se sent mal à l'aise, il faut, d'avance, la priver d'air. Le dictateur qui négligerait cette précaution ruinerait ses chances de durer. C'est pourquoi, invariablement, les rois mal assis, les empereurs d'aventure, les hommes providentiels entament un processus qui les conduit très vite à juguler la liberté d'expression, à dicter ses arrêts à la Justice et à recruter pour leur service particulier une garde prétorienne », François Mitterrand, *Le Coup d'État permanent*, op. cit., p.196.

<sup>510</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 189.

d'essence religieuse. En reprenant la comparaison d'Éloïse Brière<sup>511</sup>, nous pouvons effectivement dire que Mor Zamba est une sorte de Saint-Jean Baptiste, mais dont le Christ n'est nullement Abéna, comme l'affirme la critique, mais bien plutôt Ruben. Le vocabulaire employé par Beti pour évoquer la personne de Ruben ne laisse, d'ailleurs, planer aucun doute : lorsque Mor Zamba, enfin libéré du camp Gouverneur Leclerc, s'installe dans le faubourg de Fort-Nègre, il apprend, non sans surprise, l'existence d'un prophète à Kola-Kola, Ruben, évidemment<sup>512</sup>. À d'autres moments, notamment dans les dernières pages de *Perpétue et l'habitude du malheur*, Mongo Beti ne se contente plus d'assimiler Ruben à un quelconque prophète. Il en fait un Jésus-Christ africain : « Ruben était un brave homme, un homme bon, pour ainsi dire le Jésus-Christ des Noirs, et Baba Toura, c'est une crapule. [...] Nous avons notre Jésus maintenant. [...] Ruben, c'est le Jésus-Christ des pauvres »<sup>513</sup>. Cette comparaison est reprise dans *Remember Ruben* où le narrateur emploie, cette fois, les termes de « messie » et de « rédempteur »<sup>514</sup>. La mort de Ruben confirme également ce parallèle entre le Christ et le fondateur du P.P.P. :

Un combattant, appartenant à l'entourage immédiat de Ruben, avait été retourné par les agents de l'administration coloniale qui lui avaient promis monts et merveilles s'il leur indiquait le lieu de refuge de Ruben ; le militant avait d'abord hésité, mais on lui avait versé un premier acompte sur le prix de sa coopération et il avait finalement succombé. Ruben avait été surpris et capturé ; on l'avait jugé sur place, condamné et exécuté séance tenante.<sup>515</sup>

Un traître faisant partie des proches de Ruben et recevant une somme d'argent en échange de sa perfidie... le Christ noir a lui aussi son Judas.

---

<sup>511</sup> Éloïse A. Brière, « Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* », in Ambroise Kom (éd.), *Dictionnaire des Œuvres Littéraires Négro-Africaines de Langue Française*, op. cit., p. 508.

<sup>512</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 120 : « Fort-Nègre avait un gouverneur dont le palais surplombait l'estuaire, Kola-Kola avait son prophète ».

<sup>513</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 228.

<sup>514</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 208.

<sup>515</sup> *Ibid.*, p. 290.

Fréquemment, dans *Remember Ruben*, Ruben est désigné comme « le père de la nation »<sup>516</sup>, un père omniprésent aussi bien dans le faubourg de Kola-Kola<sup>517</sup> que dans les œuvres de la période 1974-1979. Les principaux personnages, Essola, Mor Zamba ou Abéna, agissent ou ont agi au nom des idéaux proclamés par le chef du P.P.P. La lutte quotidienne, souvent clandestine, que mènent les militants de base, est révélatrice du combat qui se déroule à un autre niveau et qui met aux prises les forces du Mal et du Bien. Par le biais des personnages de Baba Toura et de Ruben, Mongo Beti oppose deux visions de l'histoire et deux projets de société, l'un engendrant corruption, répression policière et militaire, pillage économique, en un mot le malheur qui frappe symboliquement Perpétue, l'autre favorisant l'expression individuelle ou collective des masses opprimées, comme en témoignent, dans les dernières pages de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, les états généraux des femmes.

Il convient d'ailleurs de s'attarder sur le prénom de l'héroïne tragique qu'est Perpétue. Sainte Perpétue fut l'une des premières martyres africaines chrétiennes, victime au III<sup>e</sup> siècle des persécutions ordonnées par Septime-Sévère. Mère d'un tout jeune enfant, elle refusa d'abjurer sa foi et fut mise à mort à Carthage. Dans le choix du nom, se révèle encore une fois tout le substrat religieux qui irrigue la création romanesque betienne. Si Ruben est un Christ noir tué pour ses convictions – l'avènement d'une société plus juste et plus démocratique – Perpétue est sacrifiée pour, elle aussi, avoir cru à la prophétie rubéniste. Se révèle ainsi tout un pan, insoupçonné, de l'œuvre betienne ; trop souvent qualifié de marxiste radical<sup>518</sup>, Beti a

---

<sup>516</sup> *Ibid.*, p. 276. Voir également, Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 208.

<sup>517</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 128 : « Il était toujours question de Ruben dans ce faubourg ».

<sup>518</sup> Cilas Kemedjio rapporte que Beti fut, dans les années soixante-dix, au moment de la parution de *Main basse sur le Cameroun*, inscrit sur « une liste noire de marxistes dangereux à éliminer » (« Ferdinand Oyono, des chemins d'Europe aux chemins du pays ancestral »)

[http://www.quotidienlejour.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=2726:cilas-kemedjio-ferdinand-oyono-des-chemins-deurope-aux-chemins-du-pays-ancestral&catid=52:opinion-&Itemid=130](http://www.quotidienlejour.com/index.php?option=com_content&view=article&id=2726:cilas-kemedjio-ferdinand-oyono-des-chemins-deurope-aux-chemins-du-pays-ancestral&catid=52:opinion-&Itemid=130).

souvent vu son œuvre dénaturée par des lectures univoques. La présence d'une thématique religieuse prégnante prouve, s'il en était besoin, la richesse de textes qui transcendent la pauvreté littéraire du roman à thèse.

Le tableau que dresse Mongo Beti de son pays au lendemain de l'Indépendance manque parfois de nuances, notamment lorsqu'il est question des personnages historiques. Cependant, Perpétue, Essola ou Abéna ne sont pas dépourvus d'ambiguïtés : ce ne sont nullement des caractères monolithiques que l'on peut enfermer dans une typologie rigide. Les romans de la période post-coloniale sont, en quelque sorte, le cri désespéré d'un homme, d'un militant qui, ulcéré par les silences d'une presse loin d'être aussi objective qu'elle le prétend, décide de dévoiler sa vérité. Exagération ? Invraisemblance ? Parti pris idéologique ? Ce type de critiques importe peu dans la mesure où le texte romanesque, quel que soit son degré d'enracinement dans la réalité, demeure avant tout une œuvre de fiction qu'il faut aborder comme telle. Le manichéisme de Mongo Beti n'est que la réponse de l'écrivain, une réponse que certains ont jugée à la fois brutale et caricaturale<sup>519</sup>, à une tentative de falsification de la réalité historique.

Il convient, toutefois, de ne pas confondre Histoire et Roman. Le cadre historique et géographique dans lequel l'auteur fait évoluer ses personnages, s'il apporte, sur un certain nombre de points, un éclairage nouveau et permet de mieux comprendre certains mécanismes de domination néo-coloniale, n'en demeure pas moins partie intégrante d'une fiction. Mais il était utile de montrer comment Mongo Beti appréhendait, en tant que romancier et en tant

---

Page consultée le 25 juillet 2010.

<sup>519</sup> Le poète-président, Léopold Sédar Senghor, avait pris la défense de Camara Laye à qui Beti reprochait son trop peu d'engagement : « Lui reprocher de n'avoir pas fait le procès du colonialisme, c'est lui reprocher de n'avoir pas fait un roman à thèse, ce qui est le contraire du romanesque, c'est lui reprocher d'être resté fidèle à sa race, à sa mission d'écrivain », *Liberté I*. Paris : Éditions du Seuil, 1964, p. 157. Senghor accuse implicitement Beti d'écrire des romans à thèse, donc des œuvres littérairement nulles, critique souvent reprise par des journalistes, des universitaires tels Robert Cornevin, Philippe Decraene, et bien d'autres.

qu'Africain, un moment de l'histoire de son pays. En même temps, il fallait mettre en place le décor où vont prendre place les personnages, car les individus sont aussi les produits des sociétés dans lesquelles ils évoluent.

## CHAPITRE 2

### TOUT PAR LA FEMME, RIEN PAR LE FUSIL

#### 1. Révolution et lutte armée

La première partie de *Remember Ruben* a pour titre : « Tout pour la femme, rien pour le fusil ». En effet, si l'on écarte *Perpétue* qui, compte tenu de la période à laquelle se situe l'action du roman – Essola est libéré en 1968 –, apparaît plus comme une œuvre-bilan de près d'une décennie d'indépendance, les deux romans du “cycle Mor Zamba” sont entièrement dominés par le thème de la violence révolutionnaire et de l'objet qui en est le symbole, le fusil. Cette primauté du combat et de l'affrontement physique se traduit, dans *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, par le départ d'Abéna vers les champs de bataille d'Afrique, d'Europe, puis d'Indochine. Il en reviendra porteur du fusil tant désiré et d'un surnom évocateur : Ouragan-Viet. Mor Zamba, quant à lui, fera ses classes dans les ruelles et les quartiers de Kola-Kola en affrontant les Saringalas, avant de partir pour une longue marche qui le mènera à Ekoumdoum qu'il délivrera de la tyrannie conjuguée du Chimpanzé Grabataire, de Zoabekwé le Bâtard et du père Van den Rietter. Toutes ces aventures, plus rocambolesques les unes que les autres, sont la transposition romanesque d'une idée chère à Mongo Beti : « Puisque l'humanité, en dépit qu'elle en ait, demeure prisonnière de ses appétits et de ses égoïsmes primitifs, l'esclave, aujourd'hui comme hier du temps de Spartacus, ne peut briser ses chaînes que sur les champs de bataille, en affrontant ses maîtres »<sup>520</sup>. Le fusil est, aux yeux de Mongo Beti qui, en 1974, écrit et publie *Remember Ruben*, l'emblème de cette lutte qu'il pressent inévitable. Et rien ne doit pouvoir détourner le révolutionnaire combattant

---

<sup>520</sup> Mongo Beti, « De la violence de l'impérialisme au chaos rampant », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 2, mars-avril 1978, p. 30.

de cette quête. Abéna, qui, très vite, étouffe dans le cadre étroit et sclérosant du petit village d'Ekoumdoum, ne songe qu'à mettre la main sur un fusil et accuse les habitants de sa cité natale de ne pas tout mettre en œuvre pour lutter contre leurs oppresseurs :

La possession d'une épouse vaut-elle qu'on se donne tant de mal ? Ne devrait-on pas se débattre davantage pour la possession d'un fusil ? Si au lieu de perdre tant de temps à vous chercher des épouses, chacun s'était soucié davantage de se procurer un fusil, le Chef qu'on vous a imposé serait-il toujours là-bas dans sa Résidence ? Tout pour la femme, rien pour le fusil !<sup>521</sup>

Le discours, volontairement simplificateur, d'Abéna oppose deux entités, fusil et femme, que le personnage juge fondamentalement antagoniques, et la prééminence du premier sur la seconde doit, selon lui, permettre de mener jusqu'à son terme logique toute action révolutionnaire. C'est ce qu'il tente d'expliquer à Mor Zamba dans une lettre envoyée d'Europe : « Grâce au fusil que je ne manquerai pas de ramener de la guerre, si j'en réchappe, je suis convaincu, qu'à mon retour, j'aurai le pouvoir de t'arracher à tes bourreaux du bagne Gouverneur Leclerc »<sup>522</sup>. Concernant l'avenir d'Ekoumdoum, Abéna est tout aussi optimiste :

Figure-toi un instant quel serait alors l'avenir d'Ekoumdoum, de notre Ekoumdoum, car mon petit doigt me dit qu'un jour, nous retournerons à Ekoumdoum, non point vaincus et baissant la tête, mais triomphants, c'est-à-dire libérant enfin les nôtres d'une terreur sournoise et endémique qui les voue à l'avilissement.<sup>523</sup>

Les prédictions d'Abéna se révéleront en partie erronées, de même que la dichotomie constituant le soubassement de son raisonnement : Ekoumdoum verra bien disparaître la tyrannie, mais les femmes, loin d'être un obstacle ou un frein à la lutte révolutionnaire, se révéleront les éléments les plus dynamiques. Se développe donc bien, tout au long des deux

---

<sup>521</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 111.

<sup>522</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>523</sup> *Ibid.*, p. 111.

romans, une « mécanique de l'action révolutionnaire »<sup>524</sup>. Et cette action est étroitement liée au double parcours initiatique que doivent accomplir, chacun de son côté, les deux héros, Abéna et Mor Zamba.

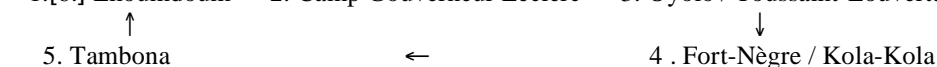
*Remember Ruben* s'ouvre sur l'arrivée à Ekoumdoum de Mor Zamba, l'orphelin, l'enfant errant. Ekoumdoum sera également le lieu symbolique de l'achèvement du cheminement initiatique après plus de vingt années de déambulation. *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* construisent un ensemble circulaire, une structure cyclique dans laquelle le point de départ figure également le point d'arrivée. L'itinéraire de Mor Zamba le mène tout d'abord d'Ekoumdoum à Kola-Kola, le faubourg de Fort-Nègre, capitale du pays, avec deux étapes au camp Gouverneur Leclerc, puis à Oyolo, plus précisément dans le quartier africain de Toussaint-Louverture<sup>525</sup>. Puis s'effectue le trajet inverse qui va permettre à Mor Zamba de quitter Kola-Kola pour revenir à Ekoumdoum. Le voyage aller fait l'objet de *Remember Ruben*, tandis que le retour à Ekoumdoum est tout entier raconté dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*<sup>526</sup>.

Ekoumdoum et Kola-Kola sont des espaces particulièrement importants car ils représentent des lieux-charnières. Dans le faubourg tout comme dans le village, Mor Zamba est aux prises avec l'ennemi. À Kola-Kola, Mor Zamba dont la réputation de « rosseurs de Saringalas » a dépassé les limites du quartier indigène doit faire preuve d'une extrême

<sup>524</sup> Martin Bestman, « Structure du récit et mécanique de l'action révolutionnaire dans *Remember Ruben* ». *Présence francophone*, n° 23, p. 61-77.

<sup>525</sup> La symbolique du toponyme éclaire le parcours de Mor Zamba.

<sup>526</sup> 1.[6.] Ekoumdoum → 2. Camp Gouverneur Leclerc → 3. Oyolo / Toussaint-Louverture



Étapes 1 à 4 : *Remember Ruben*

Étapes 4 à 6 : *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*.



prudence pour échapper aux « mamelouks »<sup>527</sup>. De même, lorsqu'il arrive, en compagnie de Jo le Jongleur et d'Évariste le Sapak, aux environs d'Ekoumdoum, il laisse ses deux compagnons pénétrer dans la cité, tandis que lui se cache dans la forêt toute proche : craignant d'être reconnu, il préfère n'intervenir à visage découvert que le plus tard possible. En même temps, Kola-Kola et Ekoumdoum sont les deux lieux où s'exerce la violence révolutionnaire et contre-révolutionnaire. Dans les ruelles du faubourg, une véritable guérilla urbaine se développe sous l'impulsion des bandes de jeunes *bandasalos* et des groupes de lycéens rubénistes, dont un dénommé Dessalines<sup>528</sup> qui organise l'attaque contre le groupe scolaire du 18 juin :

Dessalines parut fort lent à prendre conscience de la situation, comme s'il avait eu peine à émerger d'un sommeil malencontreusement interrompu ; on avait cherché longtemps avant de se rappeler qu'il se réfugiait dans un dortoir du quartier des petits quand il avait trop de nuits de sommeil à rattraper ; il en allait ainsi ce jour-là pour ce militant infatigable, qu'on disait à la tête d'un groupe de *bandasalos*, composé à la fois de lycéens et de *sapak*s Koléens confondus.<sup>529</sup>

Ces militants de choc de la cause rubéniste sont souvent de jeunes paysans échoués à Kola-Kola où les avaient attirés les mirages de la ville :

Un homme se détacha alors d'un groupe assis à l'autre extrémité de la grande salle, dans un recoin faiblement éclairé, dissimulé qu'il était derrière l'entassement de meubles. Jusqu'à ce moment-là, Mor Zamba les avait à peine aperçus ; c'étaient des jeunes gens maigres, groupés autour d'une table basse sur laquelle traînaient des assiettes vides accordées au regard vague de ceux qui venaient d'y manger, insuffisamment à coup sûr, car tout dans leur visage trahissait la faim atroce des ventres creux obligés de contempler le maître en train de s'empiffrer. C'était là la catégorie la plus lamentable de

---

<sup>527</sup> Nom donné par les habitants de Kola-Kola aux policiers et aux espions de Baba Toura.

<sup>528</sup> Jean-Jacques Dessalines, lieutenant de Toussaint-Louverture, était un dirigeant de la révolte servile d'Haïti.

<sup>529</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 192. Une note, page 128, fournit la signification des deux termes : « SAPAK : synonyme approximatif de BANDASALO : adolescent sans famille intégré dans une bande. Ces jeunes, distincts des bandes classiques de jeunes voyous, étaient assez politisés, parfois composés de véritables militants. Ils servirent de troupes de choc aux organisations révolutionnaires de résistance, quand elles voulurent, au début de l'indépendance, faire échec à la "bao-daïsation". Téméraires au feu, mais inexpérimentés, mal armés et encore plus mal encadrés, ils furent une proie facile pour le corps expéditionnaire, pourtant modeste, dépêché par Paris pour servir de bouclier à l'impopularité de Baba Toura ».

Kola-Kola ; en principe, le faubourg ignorait la notion de domestique, à proprement parler. Les rares nantis de Kola-Kola faisaient remplir cet office insidieusement et sans dommage pour leur portefeuille, par des cousins éloignés que le désir d'étudier ou d'apprendre un métier, agissant comme un mirage, avait arrachés très jeunes à leur clan, ou bien recouraient aux frères, sœurs et cousins de leurs épouses, malgré les protestations de ces dernières. C'est parmi ces adolescents que se recrutaient le plus souvent les bandasalos de Ruben ; car, sitôt conscients de la duperie, ils quittaient le maître et allaient rallier une bande.<sup>530</sup>

Les occasions ne manquent pas d'en découdre avec les sbires du pouvoir, depuis l'attaque au mortier contre le Palais du Gouverneur, le jour de la proclamation d'Indépendance<sup>531</sup> jusqu'à la libération mouvementée et anarchique de Ruben<sup>532</sup>.

À Ekoumdoum, la lutte pour le pouvoir, bien que circonscrite au cadre plus restreint du village, n'en est pas moins violente. Zoabekwé le Bâtard et son Sandrinelli local, le père Van den Rietter, n'hésitent pas à assassiner, emprisonner, torturer dès lors que leur emprise sur la cité est menacée.

L'itinéraire de Mor Zamba le conduit donc à faire l'apprentissage de la violence révolutionnaire. Aussi bien à Toussaint-Louverture qu'à Kola-Kola, il est confronté à la répression impitoyable d'un pouvoir colonial dont il avait déjà pu mesurer la férocité lors de son incarcération au Camp Gouverneur Leclerc. Or, paradoxalement, lorsqu'il s'agira à Ekoumdoum de mettre en pratique le savoir-faire accumulé durant son séjour citadin, Mor Zamba répugnera à faire usage de la force et prêchera la non-violence :

Que Zoabekwé soit jugé, déclara Mor Zamba après de longues minutes de réflexion et avec une solennité inhabituelle dans la voix, qu'il soit même condamné. Mais Zoabekwé ne sera pas fusillé, Georges Mor-Kinda, [alias Jo le Jongleur] ; je ferai tout pour lui épargner le poteau d'exécution. Je ferai tout, tu m'as bien compris, Georges ? tout, absolument tout. Je prendrai publiquement parti contre toi, je dénoncerai ton goût du sang et ton obsession de la violence ; je ne dissimulerai rien de ta monstruosité ; je trancherai le

---

<sup>530</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 20-21.

<sup>531</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 133.

<sup>532</sup> *Ibid.*, p. 186-199.

dernier fil de notre fraternelle amitié. Au besoin, Georges, je te déclarerai la guerre.<sup>533</sup>

La prise de conscience idéologique de Mor Zamba, sa naissance à un univers politique et fortement clivé s'effectue plus particulièrement à Toussaint Louverture où, pour la première fois, il est amené à côtoyer des militants rubénistes. La disponibilité et l'altruisme des syndicalistes ne manquent pas de le surprendre :

On les appelait les "frères africains" ou "les hommes de Ruben" – Ruben n'était alors que le chef de tous les syndicats noirs de la colonie. Ils avaient ici leur maison à eux, une modeste bicoque dont la façade portait un écriteau annonçant : "Bourse du Travail", ouverte du matin au soir et parfois jusqu'à la nuit. On y voyait des employés graves, absorbés dans la lecture d'un dossier, ou en examinant les différentes pièces, ou bien encore feuilletant fébrilement un traité de droit du travail ou un code du même genre. C'étaient des gens affables, contrairement aux employés de l'administration ; ils étaient toujours disposés à rendre service à leurs congénères – de là leur surnom de "frères africains". Quiconque était en conflit avec son patron blanc (tous les patrons étaient blancs alors, ou la très grande majorité d'entre eux), pénétrait dans la Bourse du Travail, assuré d'un accueil fraternel, et de conseils encourageants ainsi que, si besoin était, d'être vigoureusement épaulé, et même, parfois pris en main.<sup>534</sup>

Cet humanisme que Mor Zamba découvre chez les partisans de Ruben, lui-même en fit bon usage durant son emprisonnement au camp Gouverneur Leclerc :

Abéna n'en croyait pas ses yeux. Tel qu'il l'avait connu à Ekoumdoum, tel il retrouvait Mor Zamba dans l'enfer de cette captivité injustifiée, soignant les autres, les consolant, prodiguant des conseils, toujours prêt à rendre service, à venir à la rescousse des malheureux et des faibles. Venu se lamenter sur le déplorable destin d'un esclave, il retrouvait le lion, à peine entravé de ses chaînes.<sup>535</sup>

La véritable nature de Mor Zamba porte le personnage vers la non-violence plutôt que vers la brutalité, même si l'enfant d'Ekoumdoum n'hésite pas, lorsque cela est nécessaire, à faire usage de sa force. À Toussaint-Louverture, Mor Zamba prend conscience de la nécessité des luttes

---

<sup>533</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 305.

<sup>534</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 107.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p. 96. La similitude, flagrante dans le lexique employé, entre le comportement de Mor Zamba au camp Gouverneur Leclerc et celui des syndicalistes rubénistes à Toussaint-Louverture, témoigne du fait que, sans le savoir, Mor Zamba agit, dès les prémices, en « frère africain ».

syndicales et politiques. Mais son caractère l'inciterait plus à la négociation et au compromis – ainsi agit-il à Ekoumdoum, à la grande surprise de ses deux compagnons de lutte, Jo le Jongleur et Évariste le sapak – qu'à la confrontation violente. Mor Zamba devient révolutionnaire presque malgré lui<sup>536</sup>, subissant les événements plus qu'il ne les oriente, comme lors de la marche vers Ekoumdoum où Jo le Jongleur sera l'élément actif du groupe.

Abéna, au contraire, semble à tout moment, maître de son destin et capable de toutes les initiatives, même les plus insensées, pour parvenir au but fixé. Les premières pages de *Remember Ruben* le dépeignent comme un personnage habité par une ambition hors du commun : « Abéna, à qui rien n'a échappé dès le début, laisse faire avec le dédain complaisant des gens que la femme n'émeut jamais, parce qu'un grand rêve remplit leur vie »<sup>537</sup>. Ce grand rêve est la possession du fusil<sup>538</sup>, symbole de révolte, de lutte et de conquête du pouvoir. Mais si le fusil est, aux yeux d'Abéna, l'élément indispensable de toute révolution, sa possession est également une preuve de vaillance et de courage :

- C'est notre survie que nous négocions, mon pauvre enfant. Nous n'avons pas d'armes à feu, nous. Et contre un bon fusil, un javelot ou rien, c'est exactement la même chose. [...] On ne résiste pas à un fusil, quand on en est dépourvu.

- Oui, mais quand on est dépourvu de fusil, c'est qu'on a manqué à quelque chose, à sa fierté peut-être ou à la vigilance. Votre impuissance date bien d'il y a longtemps : quand sous prétexte qu'on braquait des fusils sur vous, vous avez capitulé, déshonoré vos ancêtres et trahi vos traditions de vaillance et de vigilance.<sup>539</sup>

Cette logique particulière amènera Abéna, toujours à la poursuite de son fantasme, à s'engager

---

<sup>536</sup> *Ibid.*, p. 114-115 : « Rebelle un peu malgré lui, Mor Zamba put donc quitter facilement Toussaint-Louverture, et, après avoir erré quelques mois, en proie à l'hébétude procurée par le cauchemar du massacre de ses amis, il arriva à Fort-Nègre, sans trop savoir comment. [...] Fort-Nègre, la métropole aux faubourgs tentaculaires, serait l'immense jungle dans laquelle la petite fourmi qui se croyait traquée allait peut-être pouvoir trouver son salut en se perdant ».

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>538</sup> Une lecture psychanalytique du fantasme d'Abéna ajouté à sa haine des femmes pourrait se révéler d'une grande richesse.

<sup>539</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 68. Le terme d'« impuissance » est révélateur de cette obsession véritablement sexuelle du fusil.

en 1941. Et, durant les dix-huit années de son absence, va se forger la légende, digne d'Akomo le héros mythique fondateur d'Ekoumdoum, d'Abéna, ou plus exactement d'Ouragan-Viet. Car tel est, désormais, son nouveau nom de guerre : « Le noble fils d'Ekoumdoum [...] a guerroyé sur les Cinq Continents, affrontant et terrassant les tyrans, libérant les peuples, protégeant la veuve et l'orphelin »<sup>540</sup>. L'odyssée militaire d'Abéna fait de lui le véritable successeur de Ruben sur le plan national, Mor Zamba n'étant, malgré son action à Ekoumdoum, qu'un auxiliaire de la révolution incarnée par le chef du P.P.P., puis par Ouragan-Viet<sup>541</sup>. Le retour au pays d'Abéna / Ouragan-Viet coïncide d'ailleurs avec la mort de Ruben<sup>542</sup>, comme si l'existence de l'un excluait la présence de l'autre. Tout aussi révélateurs sont les termes désignant tour à tour Ruben et Abéna : « magicien », « invulnérable », « messie noir » qualifient aussi bien le chef syndicaliste que le natif d'Ekoumdoum<sup>543</sup>. Les méthodes de combat contre l'oppression et la tyrannie sont elles aussi identiques :

Il est vrai, [déclarait Mor Zamba], que l'ordre des hommes, souvent condamnable, parfois intolérable, appelle la révolte, même armée : c'est la voie que traça naguère l'immortel Ruben ; c'est ce qu'a encore enseigné récemment, pour ainsi dire hier, Ouragan-Viet.<sup>544</sup>

---

<sup>540</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 292.

<sup>541</sup> C'est Abéna qui suggère à Mor Zamba de se rendre à Ekoumdoum et d'y mettre à bas la tyrannie du Chimpanzé Grabataire : « Tu devrais aller là-bas. Tu chasserais le Chef actuel, tu deviendrais le chef légitime, et tu changerais tout à Ekoumdoum », *Remember Ruben*, p. 308. Mor Zamba lui-même ne se considère jamais autrement que comme un simple exécutant des ordres du prestigieux commandant Abéna : « Le Commandant Abéna est un grand général militaire qui ne communique pas ses desseins profonds à ses humbles soldats, à ceux qui, comme moi, méritent à peine l'honneur de lui délayer la sandale du pied gauche », *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, p. 292.

<sup>542</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 267-268.

<sup>543</sup> - *Remember Ruben*, p. 270 : « La rumeur qui annonce ton frère le présente sous les traits d'une sorte de magicien ». (Ruben était désigné comme « l'homme à la parole magique », *Remember Ruben*, p. 223).

- *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, p. 240 : « Ainsi donc, Abéna [...] est devenu, grâce à vous, comme le Jésus-Christ d'Ekoumdoum » ; p. 296 : « Je me doutais bien, au fond de moi, que nous avions aussi un deuxième messie, noir celui-là, comme nous. Nous devinions bien que ce pourrait être notre enfant Abéna ».

<sup>544</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 195. Une évolution importante apparaît dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, concernant la question de la lutte armée. Alors que dans *Remember Ruben*, le soulèvement de la population, fusil en main, était présenté comme la seule solution face à un régime dictatorial, le deuxième volume des aventures de Mor Zamba atténue cette première affirmation. Et l'attitude conciliante de Mor Zamba l'emporte sur l'intransigeance prônée naguère par Abéna et dont Jo le Jongleur et Évariste se font les porte-parole. Beti lui-même affirmera à maintes reprises son admiration pour le

Mais le personnage d'Abéna est ambigu. Son désir fou de possession du fusil l'amène à quitter le continent africain pour les champs de bataille de l'Europe. Pourtant, une fois terminée la guerre contre le nazisme, Abéna, contrairement à bon nombre de ses compatriotes engagés dans l'armée française, ne se résout pas à rentrer au pays. On retrouve sa trace en Indochine, puis en Algérie. Ainsi, le jeune homme qui, en 1941, partait au combat animé par une sorte de mysticisme guerrier, s'est transformé au fil des ans en mercenaire, comme ne manque pas de le remarquer Évariste le Sapak. Le retour d'Abéna ne s'effectue d'ailleurs que pour des motifs purement romanesques : sa brève rencontre avec Mor Zamba et Jo le Jongleur à la fin de *Remember Ruben* n'a pour seule raison d'être que la mission qu'il confie aux deux hommes : délivrer Ekoumdoum de la tyrannie du Chimpanzé Grabataire. Hormis cette nécessité de l'intrigue, rien n'obligeait Abéna à quitter les rangs de l'armée où, d'ailleurs, il aurait pu faire une brillante carrière, n'était son caractère difficile. Il est donc parfaitement possible d'imaginer Abéna poursuivant son errance d'une guerre à l'autre, tant il semble difficile de revenir à la vie civile quand on a vécu l'expérience du combat ; c'est, du moins, ce que prétend Joseph, un ancien combattant auprès duquel Mor Zamba tente d'avoir des nouvelles d'Abéna :

Quand on a humé l'odeur de la poudre, affirmait-il, il est difficile de résister à son appel. Abéna avait sans doute succombé à l'attrait de ce délice inconcevable pour quiconque ne l'a jamais connu, l'ivresse de la bataille – le crépitement des armes automatiques, la surprise et la confusion des rangs, l'explosion des obus crachés par les mortiers ou vomis par les canons dans un lugubre grondement, les appels des gradés, la fixation fébrile du dispositif de l'unité, l'attente haletante d'un assaut.<sup>545</sup>

Par le biais du personnage de Joseph, Mongo Beti introduit l'épineux problème des anciens combattants. Revenus au pays pleins de rancœur et d'amertume, ils forment

---

combat pacifique du pasteur King.

<sup>545</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 172.

rapidement un groupe très politisé dont l'engagement dans les rangs rubénistes va aller croissant. Dans cette marche vers la prise de conscience révolutionnaire, ils jouent un rôle extrêmement important, ce qui leur vaut l'hostilité de l'administration coloniale :

Les soupçonnant d'exercer une certaine influence morale sur leurs compatriotes en répandant des récits amers et déformés de leur vie au côté des troupes blanches, l'administration coloniale les accusait de sourdes activités subversives et disait, souvent avec une exagération délibérée, voir en eux les sans-culotte d'une future terreur indigène.<sup>546</sup>

Sur ce point précis, comme sur beaucoup d'autres d'ailleurs, roman et histoire se rejoignent : en témoigne l'analyse de Joseph Ki Zerbo à propos de la difficile réinsertion des anciens combattants dans la société coloniale :

De retour du service, les tirailleurs ou anciens combattants constituent une catégorie sociale originale. Pensionnés, assez aisés quand ils ne dilapidaient pas leurs ressources, plus éclairés que leurs frères, souvent incapables de retrouver leur place dans la société qu'ils avaient quittée pendant 15 ans (le service proprement dit durait 3 ans), ces tirailleurs constituaient un incontestable élément de fermentation, un levain : un facteur politique décisif. Beaucoup de commandants se plaignirent des idées explosives que certains rapportaient, sans compter que ce qu'ils avaient vu des Blancs, s'il les inclinait à respecter leur puissance matérielle, ne les poussait pas particulièrement à reconnaître leur supériorité morale.<sup>547</sup>

Par ses révélations et ses récits, Joseph, tout comme le métis Maisonneuve, permet à Mor Zamba de progresser vers une plus grande conscience politique. À Toussaint-Louverture, Mor Zamba avait commencé son instruction à la Bourse du Travail, au contact des rubénistes. À Kola-Kola, il poursuit cet apprentissage grâce aux anciens combattants, Joseph, souvent à demi-mot, éclairant Mor Zamba sur l'évolution future du pays :

Il se passe bien des choses de par le monde, crois-moi. Il va s'en passer ici aussi, tôt ou tard, ne t'en fais pas. Mais personne n'en souffle mot, ni les deux journaux de Fort-Nègre, ni la radio du gouverneur – et pour cause ! Alors,

---

<sup>546</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>547</sup> Joseph Ki Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, *op. cit.*, p. 438. François Mitterand, dans *Le Coup d'État permanent*, résumait, avec une froide concision, les bouleversements nés de la seconde guerre mondiale : « Malgré la guerre, notre empire d'Asie s'écroula. À cause de la guerre, notre empire africain se corrompt et s'effondra. » (*op. cit.*, p. 37).

chacun se débrouille pour deviner l'avenir. N'as-tu pas encore eu ce sentiment-là ? Chacun plisse son front pour percer les ténèbres, est-ce vrai ? [...] Les vagues qui se pressent, se poussent, se bousculent et avancent toujours dans la même direction. Eh bien, les flots de l'estuaire, tu sais qui c'est ? Eh bien, c'est nous ; oui, nous tous, ici, là-bas, en Indochine, ailleurs, nous pouvons bien nous heurter les uns les autres, nous culbuter, nous écraser et même nous battre, nous allons néanmoins tous dans la même direction, comprends-tu ?<sup>548</sup>

Mor Zamba et Abéna, s'ils partagent un même idéal politique, se distinguent l'un de l'autre par leurs caractères, bien sûr, mais aussi par les chemins divergents qu'ils empruntent pour parvenir à la conscience et à la lucidité. Mor Zamba, que ce soit au camp Gouverneur Leclerc, à Toussaint-Louverture ou à Kola-Kola, a toujours vécu au milieu de la souffrance des autres hommes ; et cette douloureuse expérience l'incite à toujours faire montre de pitié. Quant à Abéna, la guerre l'a endurci à tel point que l'on peut se demander s'il poursuit son action révolutionnaire par désir de libérer le pays ou simplement par goût du "baroud".

Reste à évoquer, pour terminer, le personnage d'Essola. *Perpétue et l'habitude du malheur* se distingue des deux textes du cycle Mor Zamba dans la mesure où l'on peut parler d'un roman de la révolution avortée. Lorsque débute « la longue marche des deux rubénistes et de l'enfant », l'Indépendance vient tout juste d'être proclamée et l'issue du combat entre partisans de Baba Toura et disciples de Ruben est encore incertaine. Dans *Perpétue et l'habitude du malheur*, au contraire, au moment où Essola entame son enquête, la lutte a pris un tour extrêmement défavorable pour les rubénistes. L'espoir qui existait dans *Remember Ruben*, et surtout dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, a disparu dans *Perpétue*. Dans le premier cas, les personnages, par leur engagement révolutionnaire, tentent de forger un avenir autre que celui incarné par Baba Toura. Et le succès, difficile, mais ô combien symbolique, remporté à Ekoumdoum, peut laisser espérer une ère nouvelle. L'itinéraire

---

<sup>548</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 170.



d'Essola est marqué, par contre, du sceau de l'échec. Échec personnel, tout d'abord : compagnon de Ruben, Essola avait juré de « poursuivre son œuvre laissée inachevée »<sup>549</sup> ; or il ne doit sa libération qu'à son reniement. Le fiasco politique se double d'un revers familial : la mort de sa sœur, Perpétue, dont il se sent, pour une part, responsable. Enfin, s'ajoute à ces deux revers, la défaite idéologique et militaire : huit ans après l'Indépendance, Baba Toura est toujours en place, même si son pouvoir ne doit sa pérennité qu'à une répression sanguinaire. Quant aux rubénistes, à l'image d'Essola, « on les voit se rallier de plus en plus nombreux à Son Excellence Bien-Aimée Cheik Baba Toura »<sup>550</sup>.

Le thème du retour, selon qu'il s'agit d'Abéna ou d'Essola, endosse donc des significations totalement opposées. Dans le premier cas, le retour du personnage relance la mécanique révolutionnaire et permet aux rubénistes d'exporter leur lutte vers des régions jusque-là intouchées. Dans le second cas, le retour est synonyme de défaite et de capitulation.

Trois romans, trois hommes et trois manières de symboliser la lutte révolutionnaire : ainsi apparaît le thème de la confrontation armée qui est au centre des écrits de la période 1974-1979. L'option révolutionnaire est, à cette période, au cœur de la réflexion politique de Mongo Beti qui, en 1980, écrit :

Le premier pas dans la voie de l'émancipation consiste, pour l'esclave, à cracher la vérité à la figure du maître, avant de l'affronter l'épée au poing s'il le faut. [...] La violence de l'Africain opprimé n'est pas un choix, mais une fatalité. L'Africain est condamné à user de violence, à moins de se résigner éternellement à l'esclavage.<sup>551</sup>

Mais avec *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, le combat de l'Africain pour son émancipation devient aussi celui de l'Africaine : la révolte des femmes contre la double

---

<sup>549</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 181.

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>551</sup> Mongo Beti, « M. Giscard d'Estaing, remboursez !... », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 13, janvier-février p. 37 ; Mongo Beti, « Comment on devient écrivain en Centrafrique », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 15, mai-juin 1980, p. 136.

oppression dont elles sont victimes se révélera déterminante à l'instant crucial.

## **2. Femmes en guerre**

Dans les premiers romans de la période coloniale, l'influence des femmes, bien qu'importante dans le déroulement de la trame romanesque, était indirecte. Confinées, en raison de la force des structures familiales ou claniques, à un rôle subalterne, elles n'occupaient que rarement le devant de la scène. Odilia, Catherine ou Édima étaient le plus souvent dans l'ombre de Banda, Denis ou Jean-Marie. Mais cette position apparemment secondaire n'empêchait nullement certaines d'entre elles d'influer sur les actes et le devenir des personnages masculins. Avec les écrits qui inaugurent l'ère de l'Indépendance, une nouvelle règle du jeu est instituée : les femmes ne se contentent plus d'un pouvoir occulte, elles agissent au grand jour en assumant elles-mêmes les responsabilités et les conséquences de leur action. Ainsi, le changement de régime qui s'opère à Ekoumdoum est bien plus le fait des femmes conduites par Ngwane Éligui la Jeune que des trois militants rubénistes qui semblent, à maintes reprises, dépassés par les événements. Toutefois, le succès de la révolution d'Ekoumdoum ne doit pas occulter le sort encore difficile de bon nombre de personnages féminins. Pour une Ngwane Éligui, combien de Perpétue doivent encore souffrir dans l'indifférence la plus totale ? En règle générale, la femme est avant tout considérée comme un "instrument" de production. Le lecteur retrouve, dans les romans de la deuxième période, une image qui lui est familière depuis *Le Pauvre Christ de Bomba* ou *Le Roi miraculé*, celle d'une femme cassée en deux au-dessus d'un champ et sarclant sous un soleil de plomb. Les hommes se dispensent de tout travail pénible, au grand scandale du jeune Grec qui

conduit le car dans lequel a pris place Essola : « Pendant que leurs mouquères grattent, commenta le jeune chauffeur, on est toujours étonné de voir les bonshommes aller et venir sur la route, sans s'en faire, tout tranquillement. À se demander s'il leur arrive jamais de toucher à un outil »<sup>552</sup>.

Cette habitude de se décharger sur la femme du moindre travail domestique se vérifie dans tous les gestes de la vie quotidienne. Le vieil Engamba, bien que réveillé avant sa femme, attendra patiemment que celle-ci se lève pour lui préparer son repas<sup>553</sup>. En ville, le sort des femmes est tout aussi peu enviable, comme en témoignent les activités quotidiennes de la femme Lobila :

C'était une personne craintive, obstinée et peu clairvoyante qui s'était mis en tête de se conformer aux maximes de son mari, véritable gageure dans Kola-Kola. Elle prenait donc chaque matin le train d'Oyolo, descendait à la première gare, à quinze kilomètres de Kola-Kola, se livrait à la culture de la terre sur un petit lopin loué, tenant à épargner autant que faire se pouvait les frais de nourriture à son homme. Dès le début de l'après-midi, elle revenait à pied vers la ville, portant en équilibre sur la tête un ample panier bondé de provisions qu'elle avait moissonnées dans ses champs ou achetées à très bas prix auprès des paysans ; sur la chaussée inégale parce qu'elle n'était pas asphaltée, elle suait à grosses gouttes les jours où le soleil chauffait tout à blanc.<sup>554</sup>

Soumise à ses parents durant l'adolescence, la jeune femme, une fois mariée, appartient véritablement à son époux qui peut avoir sur elle droit de vie et de mort, comme le découvre peu à peu Perpétue : « Je sais que je suis la propriété d'un homme qui m'a payée cher il y a quatre ans. Je ne devrais rien entreprendre sans son autorisation »<sup>555</sup>.

Femmes-bêtes de somme, femmes-objets, Perpétue et ses sœurs se contentent d'être

---

<sup>552</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 14.

<sup>553</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 11 : « J'attends sereinement que mon épouse allume le feu et y fasse réchauffer la brûlante pâture qui glissera dans mon gosier béat et redonnera vie à ma vieille carcasse encore engourdie ». Éloïse Brière (*Le Roman camerounais*, op. cit., p. 58) signale que le patronyme Engamba est formé à partir du terme ewondo *enga*, l'estomac.

<sup>554</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>555</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 238.

spectatrices de leurs destins, impuissantes à décider de leurs vies. Perpétue est l'incarnation de cette soumission aux décisions de l'autre, qu'il soit père, frère ou mari. Vendue par sa mère, achetée par Édouard, donnée par son mari à M'Barg Onana, le commissaire de police d'Oyolo, la jeune femme est sans cesse manipulée, "agie" de l'extérieur.

Un autre exemple, tout aussi attristant, figure dans *Remember Ruben*. Englué dans des affaires toutes plus louches les unes que les autres, Robert, un négociant en cacao, ne peut compter, pour éviter la prison, que sur la protection d'un haut fonctionnaire africain. Mais cette sollicitude se monnaie au prix fort :

[Le fonctionnaire] ne dédaignait pas de venir dîner chez Robert et même, en compensation de services rendus, d'accepter un type de paiement en nature qui connaissait alors la vogue à Kola-Kola, comme l'affirme Mor Zamba, et qui consistait à prêter son épouse pour tant de nuits à son protecteur. Mor Zamba affirme que, plusieurs fois, Robert prêta ainsi Dorothée au fonctionnaire qui facilitait ses affaires dans les bureaux.<sup>556</sup>

Édouard, lui aussi, n'hésite pas à sacrifier à cette coutume, confirmant cyniquement le caractère banal de cette transaction quelque peu particulière :

Cette pratique est maintenant monnaie courante partout dans le pays, et surtout dans la capitale même, depuis l'indépendance. On dit que les choses se passent de cette façon-là partout dans le monde ; alors, pourquoi se passeraient-elles autrement chez nous. [...] Il n'est pas de femme, hormis les idiotes, qui ne s'estime heureuse si, pour si peu, elle arrive à décrocher un poste pour son mari.<sup>557</sup>

Révéler ce genre de tractations est l'occasion pour Mongo Beti de critiquer, encore une fois, le régime politique qui tolère et peut-être même encourage de tels comportements immoraux. Sous le règne de Baba Toura, le mérite personnel ou les qualités professionnelles n'ont que peu de valeur et sont rarement pris en considération. Nombre d'étudiants rentrés au pays après leurs études en Europe et qui n'entendent rien aux nouvelles règles de recrutement

---

<sup>556</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 237.

<sup>557</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 211.

se voient fermer au nez toutes les portes des diverses administrations auprès desquelles ils postulent :

En 1966, au mois d'août, mon neveu est revenu d'Europe, docteur en médecine ! Oui, docteur en médecine, et tout ce qu'il y a de sérieux comme doctorat ; il l'avait même décroché à Paris, c'est dire que ce n'était pas du vil papier. Mais ô surprise ! six mois plus tard, il n'avait toujours pas d'emploi. Pas d'emploi, pas de salaire. Par bonheur pour mon neveu, son père, retraité de la Santé, pouvait le loger et le nourrir à Fort-Nègre. Imaginez un jeune gars qui ne pourrait pas compter sur une telle assistance, comme c'est le cas pour la plupart de nos jeunes revenants d'Europe ! Mettez-vous à la place de mon neveu : il est reparti ! On dit qu'il a trouvé du travail en Algérie. Était-ce logique de lui refuser un emploi ?

- Avait-il une femme ? demanda Essola sans malice.

- Non, fit Norbert en s'esclaffant ; non, il n'avait pas de femme. Il aurait mieux fait d'en avoir une ; c'est ce que m'a dit mon frère à Fort-Nègre, quand nous en avons discuté.<sup>558</sup>

D'autres ont plus de chance ou ... moins de scrupules :

À son retour d'Europe, on l'a d'abord fait courir dans les couloirs de tous les ministères de Fort-Nègre, pendant des mois. N'ayant pas de nomination, il ne touchait aucun salaire, naturellement : sa femme et son fils en bas âge mangeaient de moins en moins. Quant à lui-même, il s'est bientôt retrouvé avec deux ou trois chemises seulement et des chaussures éculées. Alors, il a compris : il a dépêché sa belle "madame" là où il fallait. Cela n'a pas traîné, et le voilà gouverneur maintenant.<sup>559</sup>

La femme est un personnage de bien piètre importance aux yeux des mâles dominateurs et impudents. Ce mépris s'atténue quelque peu dès lors que l'épouse est capable de donner au chef de famille une descendance nombreuse, vigoureuse et ... masculine. Dorothée, la plus jeune femme de Robert, est littéralement couverte de cadeaux par son mari lorsqu'elle met au monde un garçon<sup>560</sup>. Perpétue, elle-même, bénéficie d'un court répit dans son calvaire au

---

<sup>558</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>559</sup> *Ibid.*, p. 212. Notons que, dans ce cas-là, la « belle madame » évoquée par le narrateur est une Européenne et non une Africaine. Mais cela ne change rien à la dénonciation betienne.

<sup>560</sup> Au moment de la naissance, Robert est un homme comblé qui, comme le remarque Mor Zamba, semble plein d'attentions pour sa jeune épouse : « Robert prit sa véritable revanche bien des mois après la saison du cacao lorsque sa plus jeune femme, Dorothée, accoucha d'un garçon à la maternité de l'hôpital Parant. Avec les très jeunes femmes, les enfants mâles étaient la grande passion de Robert. À leur naissance, Robert ne se connaissait plus de bonheur, il se ruinait à la lettre en cadeaux pour la mère et pour l'enfant, et en festins qu'il offrait un jour à ses amis, un autre jour à ses voisins, un troisième à ses ennemis avec lesquels, disait-il, il tenait à mettre

moment de sa grossesse, puis durant les quelques jours qui suivent son retour à Zombotown :

Avec sa grossesse maintenant publiée, Perpétue acquit une position plus élevée en dignité comme si elle eût bénéficié d'une initiation. Bien que, aux yeux d'un témoin non averti, son aspect fût toujours celui d'une fille gracile au visage à la fois grave et enfantin, elle accéda brusquement au rang d'adulte. On s'écartait devant elle ; on respectait son repos ; on recueillait ses avis avec déférence ; Édouard n'osa plus la faire courir.<sup>561</sup>

Si la femme n'est rien, la mère accède à un statut nettement plus valorisé<sup>562</sup>. Les maternités successives, mais également l'âge permettent à la femme de sortir peu à peu de son rôle étroit de travailleuse et de génitrice pour prendre place parmi les sages du clan. Mais ce changement de position sociale s'accompagne d'une mutation sexuelle car la femme, perdant toute féminité, se masculinise, à l'image de Makrita, dans *Le Roi miraculé*. Avec Mbolo, Mongo Beti offre, dans *Remember Ruben*, un autre exemple de ce type de vieille androgyne :

Après la mort de son époux disparu tôt, et lorsque ses enfants eurent grandi, notre sœur Mbolo était revenue vivre parmi nous dans cette cité fondée par un de ses aïeux et honorée par plusieurs générations successives. Mbolo était une de ces femmes qui regrettent de n'appartenir pas au sexe fort. C'est donc parmi nous au milieu de ses frères que notre sœur Mbolo, semblable en cela à un homme, a vieilli.<sup>563</sup>

Les personnages féminins évoqués jusqu'à présent rappellent par bien des aspects ceux mis en scène dans les romans de la période coloniale : dominées par le pouvoir des mâles, réduites à des tâches ingrates et pénibles, perdant avec l'âge toute féminité, les femmes ne peuvent, semble-t-il, rien espérer de l'ère nouvelle. Or, avec Ngwane-Éligui la Jeune, personnage-clé de la tragi-comédie révolutionnaire d'Ekoumdoum, Mongo Beti introduit pour

---

l'occasion à profit pour sceller la réconciliation », *Remember Ruben, op. cit.*, p. 181. Cela n'empêchera nullement Robert, quelque temps, plus tard, d'"offrir" sa femme au fonctionnaire des Affaires Économiques.

<sup>561</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur, op. cit.*, p. 155. L'attitude d'Édouard rappelle, dans une certaine mesure, celle de Robert. Tout en faisant preuve de moins de mépris envers Perpétue, il n'hésite pas, durant l'absence de celle-ci, partie accoucher dans son village natal, à installer dans le lit conjugal Sophie, sa maîtresse.

<sup>562</sup> Un dialogue entre Essola et Antonia, sa sœur révèle cette sacralisation de la mère :  
« - Tu sais bien, dans nos mœurs, une pauvre femme, cela compte à peine pour deux sous.  
- À moins qu'elle ne soit mère ! approuva Essola », *Perpétue et l'habitude du malheur, op. cit.* p. 90.

<sup>563</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben, op. cit.*, p. 30.

la première fois une héroïne qui, à la soumission habituelle de ses sœurs, oppose une volonté forte de prendre son destin en charge. Ngwane-Éligui, qui incarne une révolution triomphante, figure le double inversé de Perpétue, symbole d'un échec intériorisé.

Le récit de Perpétue est une suite de sacrifices qu'on lui impose, donc de défaites mortifères. L'engrenage broyeur de destinée se met en branle le jour où elle accepte de quitter l'école de Ngwa-Ekeuleu : renonçant à son rêve d'adolescente – prendre un jour la succession de Mademoiselle Delestrane, médecin chef du dispensaire, à laquelle Perpétue voue une admiration sans bornes<sup>564</sup> – la jeune fille se plie au terrible argument de sa mère : « Parler d'examen quand on te propose un mari, et quel mari ! »<sup>565</sup>. De cette abjuration initiale vont découler toutes les autres. Le jour de son mariage avec Édouard, loin d'être un moment de bonheur, signe le deuil des espoirs et des illusions de l'enfance<sup>566</sup>. Le déroulement de la cérémonie signifie clairement que le destin de Perpétue est scellé : sans être le moins du monde consultée, la jeune femme est assise auprès de son futur époux, tout aussi intimidé qu'elle, et assiste « impuissante, au bâclage de sa propre vie »<sup>567</sup>. Mais très vite, elle doit quitter la place d'honneur et rejoindre sa mère dans la cuisine déménagée chez une voisine, de peur que la fumée n'incommodât les hôtes. Et là, elle s'attelle aux besognes qui vont devenir son lot quotidien.

Étrangère à sa propre vie, elle est exclue des réjouissances dont elle devrait être pourtant

---

<sup>564</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 55 : « C'est la salle où Perpétue venait contempler le docteur Delestrane, tandis que celle-ci accueillait les mères et leurs nourrissons et les soumettait à un premier examen. Rien n'y a changé, c'est à peine croyable. En principe, chaque grande fille avait son tour de venir aider Mademoiselle Delestrane, mais Perpétue s'arrangeait pour prendre la place d'autres filles, la mienne par exemple. Je me souviens d'une semaine où elle est venue tous les jours sans interruption ».

<sup>565</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>566</sup> La première brisure dans les rêves de Perpétue se produit au moment de l'arrestation d'Essola, tant était grande l'affection qu'elle avait pour son frère : « Tu étais son Dieu le Père. Rien ne comptait, excepté son grand frère, cet homme tellement extraordinaire qu'il n'apparaissait jamais aux humbles mortels », *ibid.*, p. 53.

<sup>567</sup> *Ibid.* p. 112.

la figure majeure. Cette indifférence pour son propre devenir et ce sentiment de n'être qu'une morte en sursis sont très présents tout au long de l'œuvre. Crescentia est la première à remarquer le dégoût de vivre qui s'empare de son amie : « Crescentia n'allait plus l'entendre énoncer le plus petit projet, ni formuler un soupçon de désir, comme si elle se fût rangée parmi ceux qui n'ont rien à attendre de la vie »<sup>568</sup>. L'installation de Sophie, dont Édouard veut faire sa seconde femme, dans la maison familiale est une nouvelle épreuve infligée à Perpétue. Le lexique utilisé tisse le lien entre les différentes stations du calvaire de Perpétue :

- lorsque Maria vient retirer sa fille de l'école de Ngwane-Ekeuleu, le narrateur note que Perpétue suit sa mère « avec quelque chose de somnambulesque dans l'allure »<sup>569</sup> ;
- à Zombotown, quelques années plus tard, « on devinait à nouveau chez elle cette fermeté raide de somnambule qui faisait parfois douter que son âme irriguât la mécanique de son corps »<sup>570</sup> ;
- la présence de la maîtresse de son mari ne suscite chez elle qu'indifférence : « [elle] songeait à son propre destin ainsi qu'à celui d'une autre, incapable de s'identifier avec elle-même »<sup>571</sup>.

Tout se passe comme si Perpétue désirait (inconsciemment ?) son propre martyr. Entraînée dans une spirale de résignation, elle semble au fur et à mesure se détacher de ce corps qui souffre. Et sa liaison avec le commissaire de police d'Oyolo, Mbarg Onana, s'inscrit dans une logique de l'avalissement : elle lui cède moins pour obtenir des nouvelles d'Essola, alors emprisonné dans un camp du Nord du pays, que, parce que, d'humiliation en humiliation,

---

<sup>568</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>569</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>571</sup> *Ibid.*



Perpétue est devenue « [...] une épave à la dérive dans une eau stagnante »<sup>572</sup>. À l'instar de la sainte chrétienne dont elle porte le nom, Perpétue est une martyr sacrifiée sur l'autel des (anti-) valeurs nouvelles que porte le régime en place : corruption et immoralité<sup>573</sup>.

Un détail reste surprenant dans le cheminement de Perpétue : comment la jeune fille têtue, insoumise, rebelle qui est présentée dans les premières pages du roman se transforme-t-elle en un être totalement passif, se complaisant dans les avanies ? Car si l'on se fie au discours de Crescentia, la défunte faisait parfois preuve d'une étonnante obstination : « Quand ta sœur avait décidé qu'elle ne parlerait pas, le bon Dieu même n'en serait pas venu à bout »<sup>574</sup>. Essola, lui-même, confirme indirectement ce trait de caractère : « Prodigieuse Perpétue ! songeait Essola sur le chemin du retour ; magnifique petite sœur contrainte, terrorisée ; mais s'était-elle jamais vraiment soumise ? »<sup>575</sup>. Essola refuse de croire à la défaite définitive de sa sœur, à une capitulation totale devant les tenants de la tyrannie familiale, tout comme Mongo Beti a longtemps cru, jusqu'à son retour au Cameroun, en un réveil, un sursaut des forces démocratiques et à l'instauration d'un état de droit<sup>576</sup>.

Certes, Perpétue manifeste de temps à autre quelques velléités de révolte<sup>577</sup>. Mais ces sursauts font long feu, et Maria ou Édouard reprennent très rapidement le dessus. Le seul

---

<sup>572</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>573</sup> À moins que le choix du prénom ne trahisse déjà l'afro-pessimisme de Beti, attitude dont il donnera des preuves tangibles dans ses écrits journalistiques de la période 1991-2001 (voir *infra*, 3<sup>e</sup> partie, chapitre 1). Perpétue, appelée aussi parfois « Perpète » serait-elle le symbole d'une Afrique maudite et vouée indéfiniment à la souffrance ?

<sup>574</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>575</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>576</sup> Après l'espoir né d'une indépendance tant attendue, les « littératures de la désillusion » dressent un bilan critique et d'une grande sévérité. Une étude comparative des romans de l'algérien Rachid Mimouni (*Tombéza ; Le Fleuve détourné ; L'Honneur de la tribu ; La Malédiction*) et du marocain Abdelhak Serhane (*Les Enfants des rues étroites ; Le Soleil des obscurs*) avec les textes betiens se révélerait très féconde.

<sup>577</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 110, 113 et 114, 117, 126. Mais la révolte de Perpétue est, dans la plupart des cas, négative. Ou bien, elle s'enferme dans un silence têtue (p. 59) ou bien, elle est tentée de fuir (p. 126). Sa seule réaction positive est sa relation avec Zeyang : pour le première et unique fois, elle choisit l'homme qu'elle veut aimer.

moment de rébellion réelle et forte – son aventure avec Zeyang le footballeur, engagement qui fera d'elle la femme d'un troisième homme – sera également le dernier. À la suite de cet épisode, Édouard séquestrera sa femme et provoquera sa mort. En s'offrant à Zeyang, Perpétue décide de son sort pour la seule et unique fois :

Pour la première fois, j'ai envie de n'en faire qu'à ma tête. Jusqu'ici, j'ai fait tout ce qu'on me demandait de faire. On m'a dit : « Perpétue, viens là » ; et je suis accourue. « Perpétue, lève-toi », et je me suis levée. « Perpétue, couche-toi », et, comme une idiote, je me suis couchée. Eh bien, je saurai pour une fois à quoi ressemble la saveur des choses qu'on accomplit de sa propre volonté.<sup>578</sup>

Ce désir d'indépendance provoque une bienheureuse métamorphose de la jeune femme :

Selon Anna-Maria, Perpétue qui avait souhaité connaître la saveur des choses qu'on accomplit de sa propre initiative, dut trouver dans sa liaison un véritable ravissement. Comment, disait-elle, évoquer l'épanouissement rayonnant de la jeune femme maintenant méconnaissable, sa beauté transfigurée, son assurance soudaine, sa vitalité ?<sup>579</sup>

Ce regain d'enthousiasme juvénile sera de très courte durée car, ironie du sort, c'est au moment où Perpétue semble revivre qu'elle est la plus proche de la mort, comme si elle n'était née que pour souffrir.

Un personnage joue un rôle majeur dans l'abandon de souveraineté de plus en plus grand manifesté par Perpétue : Anna-Maria. C'est elle qui organise la grande fête de réconciliation entre Perpétue et Édouard d'une part, et Perpétue et Sophie, la femme illégitime,<sup>580</sup> d'autre part. Après avoir fait accepter à Perpétue la présence d'une rivale dans le lit conjugal, Anna-Maria prêche une totale docilité face aux diktats du mâle :

- Écoute bien, Perpète, ma petite fille. Avec ton homme, tu as le choix entre deux solutions que voici : ou bien tu te soumetts à lui en toute chose et tout va bien ; ou alors, tu te rebiffes, et s'il le veut, il t'empoisonne l'existence. [...]

---

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>579</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>580</sup> *Ibid.*, p. 186 sq.

- Alors, il faut que je lui donne mon argent aussi !
- S'il le demande avec insistance, oui, ma fille, il vaut mieux le donner.
- [...] - Et reste-t-il quelque chose que je puisse refuser à mon homme ?
- Rien, ma Perpète.<sup>581</sup>

Ce « culte quasi mystique du mari »<sup>582</sup> permet à Anna-Maria de justifier les actes les plus abjects. Lorsque Édouard, sournoisement, veut prostituer Perpétue au commissaire de police Mbarg Onana afin d'obtenir son soutien à l'occasion d'un concours administratif, Anna-Maria, loin de condamner Édouard, lui trouve des circonstances atténuantes :

Si mon mari m'avait jetée dans les bras d'un autre homme, je l'aurais supplié de me dire si cela devait vraiment lui être de quelque utilité. Je lui aurais dit : « Assure-moi, mon Jean-Dupont, que tu vas en tirer un profit ». Et ce n'est qu'à cette condition-là que j'aurais consenti au sacrifice.<sup>583</sup>

Même si la victime semble parfois complice de ses bourreaux, la culpabilité d'Anna-Maria, dans le sort tragique de Perpétue, n'en est pas moins flagrante.

D'autres personnages assument une part de responsabilité dans la déchéance de Perpétue, Mongo Beti multipliant à plaisir le nombre des co-accusés. Maria est la coupable numéro un. En vendant sa fille<sup>584</sup>, elle condamne celle-ci à une lente et cruelle agonie. Sont également impliqués dans cette affaire les habitants de Zombotown qui, par lâcheté, maladresse, naïveté ou conformisme, précipitent la « ruine » de l'héroïne<sup>585</sup>. Enfin, les deux frères ennemis, Martin et Essola, sont présentés, eux aussi, comme complices du meurtre de Perpétue. Le premier se

---

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>582</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>583</sup> *Ibid.*

<sup>584</sup> *Ibid.*, p. 89, 113, 294.

<sup>585</sup> Les habitants du faubourg font preuve, face à Édouard, d'une incommensurable lâcheté : non content de martyriser sa femme au vu et au su de tout le monde, Édouard impose, dans le quartier, la création d'une cellule de l'Union Africaine, le parti gouvernemental. Fort de cette première victoire, il contraint les habitants à assister aux réunions hebdomadaires de la cellule dont il s'est autoproclamé secrétaire général. Et le narrateur de stigmatiser le comportement général et de dénoncer « la honte rampante de l'homme de bien qui préfère fraterniser avec un brigand plutôt que de risquer sa vie » (p. 224). Zeyang, le footballeur, à cause d'une impulsivité mal contrôlée et d'une trop grande confiance en soi qui, par la suite, le desservira, est également responsable dans la mesure où il croit pouvoir défier impunément Édouard devenu, entre temps, un baron du nouveau régime.

désintéresse du sort de sa jeune sœur au moment même où celle-ci réclame son soutien :

Elle était toujours en larmes. Un jour, elle me prend à l'écart, elle me fait : « Martin, tu ne vas pas me laisser ici. Tu es mon frère, tout de même. Tu ne vas pas me laisser assassiner par ce brigand. Emmène-moi auprès de notre mère. Je ne peux pas accoucher ici, c'est une folie. Ne me laisse pas là toute seule, Martin. » Comme je lui ai dit, je ne me mêle pas de ces affaires-là, moi : on ne vient pas au monde pour s'embêter avec ce genre de situation. Nos ancêtres nous ont appris qu'il faut toujours passer loin des querelles de ménage. Comme j'ai entendu dire, entre l'écorce et l'arbre, il y a péril à mettre le doigt.<sup>586</sup>

Si l'indifférence criminelle de Martin est condamnable, la culpabilité d'Essola est beaucoup moins évidente. Or, paradoxalement, bon nombre de personnages – Katri, Crescentia, Antonia – mettent en avant la responsabilité de l'ancien militant rubéniste :

- Au fond, vous pensez tous que ceci est arrivé par ma faute, n'est-ce-pas ? déclara Essola.

- Pour parler franchement, oui, *brother* [...] : tu étais celui qui devait nous servir de père et non seulement, tu ne te penchas jamais sur nous, mais pire encore, en sortant du collège, qu'as-tu donc fait sinon nous quitter, nous abandonner ? Oui, je sais, tu combattais avec Ruben, mais qu'en savions-nous, nous autres ?<sup>587</sup>

Est reproché à Essola son engagement politique dans la lutte pour l'indépendance. Son allégeance nouvelle à Baba Toura et à son régime paraît à tous acte beaucoup plus sensé que son action aux côtés de Ruben.

La multiplicité d'assassins et de complices donne au destin tragique de Perpétue une dimension qui dépasse le personnage de la jeune fille et en fait une figure symbolique. Essola, dans les premiers moments de sa quête / enquête, tente de se remémorer le visage de sa jeune sœur, et, étrangement, émerge une vision extrêmement confuse : « Son souvenir n'en gardait pas d'autre image que celle d'une enfant fragile, silencieuse, vite effarée. À bien y réfléchir,

---

<sup>586</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 288.

<sup>587</sup> *Ibid.*, p. 88-89. Crescentia se montre tout aussi sévère qu'Antonia à l'égard d'Essola et de son absence pour cause de militantisme. La première rencontre entre les deux personnages débute d'ailleurs par un violent reproche de Crescentia : « - Ah, tu es le frère de Perpétue ! que de mal tu auras fait à ta pauvre sœur ! déclara d'emblée Crescentia en enveloppant Essola stupéfait d'un long regard où se lisait autant de réprobation que de curiosité ardente. » (p. 49)

c'était comme s'il se fût agi de n'importe quelle petite fille »<sup>588</sup>. Les dernières pages du roman reprennent cette même vision d'un personnage emblématique d'une destinée collective : « Que fut devenue Perpétue autrement ? Pour le savoir, il suffisait d'ouvrir les yeux sur Zombotown, ce cimetière de morts vivants du sexe féminin grouillant de fantômes éloquents de Perpétue »<sup>589</sup>.

Perpétue assume la double fonction allégorique d'une Afrique martyrisée et d'une indépendance amputée de ses véritables buts, ce que confirme le parallèle établi tout au long du roman entre le calvaire enduré par Perpétue et la trahison dont fut victime Ruben. Zeyang, en présence, pour la première fois, d'Essola, associe, dans son désir de vengeance, le fondateur du P.P.P. et son ex-maîtresse : « Frère Wendelin, tout se tient, ne crois-tu pas ? Si Ruben était là à la place de ce vendu, te figures-tu que Perpétue serait morte ? Oh que non ! la perte de notre chère Perpétue découle tout droit de l'assassinat, il y a bientôt dix ans, de notre grand Ruben »<sup>590</sup>. Développant la même analyse politique dans un discours empreint de messianisme, Essola explique, dans une longue diatribe, que la mort de l'une et l'assassinat de l'autre ne sont que deux manifestations d'une même volonté maléfique incarnée par Baba Toura et Édouard :

Tu n'es que ma mère. Ruben était, lui, un homme juste. Quelle vénération ses assassins ont-ils eue pour Ruben ? Quand un peuple accepte le lâche assassinat de son seul juste, quelle vénération désormais les mères attendront-elles de leurs fils, les pères de leurs filles, les maîtres de leurs valets, les chefs de leurs subordonnés ? Vous avez tué Ruben ou bien vous vous êtes accommodés de son meurtre pour continuer à vendre vos filles, sans pour autant avoir à répondre des souffrances infligées à ces esclaves par la cruauté de leurs maris.<sup>591</sup>

La mort de Perpétue était imputable, à des degrés divers, à tous ceux qui, à une période

---

<sup>588</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>589</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>590</sup> *Ibid.*, p. 72. Voir également p. 83 : « Nous vengerons Ruben, nous vengerons Perpétue ».

<sup>591</sup> *Ibid.*, p. 294-295.

ou une autre, ont côtoyé la jeune femme. De même, le meurtre de Ruben est à mettre au passif de tout le peuple qui, par lâcheté, a permis aux sbires de Baba Toura d'accomplir leur sinistre besogne. Dans les deux cas, la dimension religieuse est fortement affirmée. Ruben, le « Christ noir », qualifié ailleurs de « juste » renvoie au personnage biblique de Loth dont les paroles de sagesse sont ignorées par les Sodomites ; Perpétue, elle, est souvent présentée comme un « ange »<sup>592</sup> et une expression revient en leitmotiv dès qu'il est question du sort de la jeune femme : « abandonnée à la grâce de Dieu »<sup>593</sup>. Ces références religieuses accentuent le caractère manichéen de la lutte Ruben / Perpétue vs Baba Toura / Édouard. Le combat se déplace d'un plan politique à un plan moral.

Avec l'odyssée des trois militants rubénistes et apprentis-révolutionnaires, Mor Zamba, Jo le Jongleur et Évariste le Sapak, le politique, même teinté de burlesque, reprend tous ses droits. La dimension dramatiquement symbolique que l'on découvrait chez Perpétue est absente d'un personnage comme Ngwane-Éligui la Jeune qui incarne de belle manière une révolution menée jusqu'à son terme. Le roman de Perpétue était assombri par des images de mort, physique, comme celle de l'héroïne et de Martin ou, spirituelle, comme celle d'Essola. À Ekoumdoum, au contraire, la vie triomphe, et ce malgré le double assassinat d'Ezadzomo et Ezabiemeu. La meilleure preuve en est la vaste campagne de vaccination entreprise nuitamment par Mor Zamba et permettant de sauver de la mort un grand nombre d'enfants de la cité<sup>594</sup>.

Dès *Remember Ruben*, les femmes jouent un rôle important qui va aller en s'amplifiant dans le second volume des aventures de Mor Zamba. Lorsque celui-ci décide de construire sa

---

<sup>592</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>593</sup> *Ibid.*, p. 44. Voir également p. 71 et 226.

<sup>594</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 245 sq.

maison pour devenir membre à part entière du clan Ekoumdoum, s'enraciner et mettre fin à son statut d'errant, Abéna est le seul homme du village à lui prêter main forte, le reste de la tribu faisant preuve d'une hostilité déclarée à l'égard de l'orphelin. Or, au moment le plus délicat, celui de la confection du pisé, Mor Zamba et Abéna voient, non sans surprise, une horde de femmes s'abattre sur le chantier et se mettre au travail aux côtés des deux jeunes hommes<sup>595</sup>. Cette aide inattendue, mais ô combien efficace, préfigure l'intervention féminine qui, vingt ans plus tard, permettra à Mor Zamba et à ses deux compagnons de renverser la tyrannie instaurée par le Chimpanzé Grabataire et ses acolytes. Au cours de ces deux épisodes, le même personnage jouera un rôle des plus actifs, Ngwane-Éligui l'Ancienne, mère d'Abéna.

Au camp Gouverneur Leclerc, à Toussaint-Louverture et enfin à Kola-Kola, Mor Zamba évolue dans des univers essentiellement masculins, les personnages féminins – Alphonsine, la sœur de Jo le Jongleur, Jeanne, la “fiancée” d'Abéna ou Dorothée, la femme de Robert, traversant brièvement le roman. Personnages peu consistants, elles n'influent pas – ou très peu – sur l'évolution dramatique. *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* signe l'apparition des femmes sur le devant de la scène, volant aux hommes les premiers rôles. L'arrivée à Ekoumdoum de Jo le Jongleur et d'Evariste habillés tous deux à la manière des musulmans du Nord ne suscite parmi les villageois qu'un bien faible intérêt. Et seule la présence quasi « miraculeuse »<sup>596</sup> d'une vieille grand-mère édentée parmi les badauds permet à Jo de réaliser la première partie de son plan : s'introduire dans la cité et fomenter la révolte de l'intérieur. La Providence a déjà un visage de femme. Les premières amies et complices de Jo le Jongleur, alias El Khalik, et d'Evariste-Nourredine sont les anciennes d'Ekoumdoum<sup>597</sup> qui apprécient,

---

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 39 sq.

<sup>596</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>597</sup> *Ibid.*, p. 107.

semble-t-il, la religion des deux (pseudo-) musulmans, culte beaucoup plus indulgent et moins austère que celui prêché par Van den Rietter. Deux évènements vont bouleverser la vie de la cité et remettre en cause les fondements du pouvoir détenu par le Chimpanzé Grabataire, et les femmes d'Ekoumdoum sont au cœur de ces incidents.

Les premiers craquements dans la belle organisation socio-politique mise en place par le Chef, Zoabekwé le Bâtard et le père Van den Rietter, se produisent au moment où d'anciennes épouses du Chef, jusque-là réfugiées à la mission catholique, échappent à la tutelle du prêtre et décident de vivre avec les hommes qu'elles auront choisis<sup>598</sup>. Le second épisode, tout aussi crucial, a lieu après la fuite piteuse de Jo et Évariste d'Ekoumdoum : une épidémie de grippe éclate, faisant comme principales victimes les enfants mâles de la cité. Van den Rietter qui dispose, pourtant, d'une quantité considérable de médicaments et de vaccins – ce que les femmes et nous, lecteurs, n'apprendront que bien plus tard – se contente de prodiguer de belles mais vaines paroles qui ne feront qu'accroître la colère des mères<sup>599</sup>. Mais ces événements auraient-ils pu engendrer les profonds bouleversements que va vivre Ekoumdoum sans la ténacité de Ngwane-Éligui la Jeune qui s'avise de résister au Bâtard et à ses acolytes ? En ce sens, Ngwane-Éligui incarne une révolution triomphante, au contraire de Perpétue dont la vie est placée sous le sceau de l'échec. Le nom de Ngwane-Éligui semble d'ailleurs prédestiné :

---

<sup>598</sup> *Ibid.*, p. 100 *sq.* Cet épisode n'est pas sans rappeler *Le Roi miraculé* et les mésaventures du chef Essazam aux prises avec ses nombreuses épouses. Comme si seules les femmes étaient en mesure de détruire l'ordre ancien pour lui substituer un ordre plus juste.

<sup>599</sup> Dans son sermon, Van den Rietter prêche, comme souvent, la résignation : « Croyez-moi, mes pauvres enfants, il ne sert à rien d'envoyer des gens à Tambona. Soumettons-nous au destin que Dieu nous a fait, acceptons sa volonté. Venez demain à la messe dominicale, nous prierons ensemble, afin que Dieu nous fasse encore mieux connaître ses désirs » (p. 214). La réaction à un tel discours est prévisible pour quelqu'un de moins aveugle que Van den Rietter : « C'était vraiment plus que les mères n'en pouvaient supporter. Le lendemain, les mères chrétiennes décidèrent unanimement de s'abstenir d'aller à la messe et même sommèrent les autres femmes, chrétiennes ou non, de les imiter, ce que firent d'ailleurs la plupart. Réunies à peine le jour levé, les femmes de la cité avaient consacré toute la matinée de ce dimanche à l'examen des paroles inhumaines que Soumazeu leur avait tenues la veille. Au fil des heures, les esprits s'étaient échauffés dans ces assises improvisées : le trouble des consciences s'était traduit par des allégations de plus en plus accusatrices, comme si le sel de la cité d'Ekoumdoum eût seulement commencé enfin à comprendre la vraie nature de Van den Rietter » (p. 214).



deux personnages féminins le portent, la vieille mère d'Abéna, dite l'Ancienne, et la fougueuse et récalcitrante “fiancée” de Zoabekwé, appelée la Jeune. Or, ces deux femmes jouent un rôle prépondérant dans l'action révolutionnaire entreprise à Ekoumdoum. Car, pour la première fois dans l'œuvre de Mongo Beti – *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* y puise son originalité – les protagonistes féminins confisquent l'initiative aux pseudo-héros mâles. La chronologie des événements ne laisse planer aucun doute :

- la première partie (pages 7 à 96) intitulée « la longue marche de deux rubénistes et d'un enfant » est le récit du voyage qui mène Mor Zamba, Jo le Jongleur et Évariste de Fort-Nègre à Ekoumdoum. Ce périple est, en quelque sorte, un prodrome à l'action révolutionnaire.

- la seconde partie, « la démence du père Van den Rietter » (pages 97 à 203), s'articule autour de deux entités géographiques : Ekoumdoum et Tambona.

- Ekoumdoum : - Jo et Évariste pénètrent dans la cité déguisés en musulmans ;
  - avec l'aide de l'accordéoniste et de ses amis, ils organisent le vol des armes appartenant à Van den Rietter et frère Nicolas ;
  - les deux rubénistes sont découverts et arrêtés ;
  - leur première tentative d'évasion échoue ;
  - Ngwane-Éligui la Jeune réussit à les libérer ;
  - Jo et Évariste rejoignent le maquis et, avec Mor Zamba, organisent la contre-offensive. Mais le sapak piqué par un serpent doit être transporté à Tambona où le docteur Ericsson sera en mesure de le soigner.
- Tambona : les trois apprentis-révolutionnaires, grâce à l'aide et à la protection d'Ericsson, trouvent refuge dans cette ville dont la sérénité tranche avec les soubresauts que connaît Ekoumdoum.

Dans cette seconde partie du roman, il convient de relever, tout d'abord, la présence active et efficace de Ngwane-Éligui, et, d'autre part, l'échec des rubénistes manifesté symboliquement par leur exil à Tambona. À cet instant du roman, le pouvoir du Chimpanzé Grabataire, malgré l'activisme désordonné de Jo, n'est nullement ébranlé.

- la dernière partie, « l'éclat lunaire embrase aussi » (pages 205 à 313), conte la chute de la tyrannie instaurée par le chef et ses complices sous les coups de boutoir des femmes d'Ekoumdoum. Les principales étapes de cette lutte sont :

- le départ de toutes les femmes de la mission catholique ;
- l'attaque du Palais par l'armée des femmes ;
- les états généraux des femmes.

Ce rappel du déroulement des faits prouve l'influence décisive des femmes sur le cours de l'histoire d'Ekoumdoum<sup>600</sup>. Même les plus chenues, dont Ngwane-Éligui l'Ancienne, manifestent un enthousiasme et un héroïsme en parfait contraste avec l'attitude timorée des hommes :

Mais pouvais-je imaginer tant de fureur chez une femme [la mère d'Abéna] de cet âge ? Pouvais-je deviner tant d'énergie dans ce corps noué par les ans, séché par l'attente à la prunelle jaunie ? Pouvais-je m'attendre à cette autorité ? Quelle stupéfaction quand on vint m'informer que c'étaient les plus âgées qui s'étaient refusé le moindre instant de sommeil ; elles qui s'étaient dévouées toute la nuit pour dresser autour des deux maisons la première enceinte en treillis de branchages ; elles encore qui, à l'aube, apportaient des pieux coupés dans la forêt pour doubler cette première enceinte d'une palissade plus résistante, à l'épreuve d'un assaut des brutes que Zoabekwé n'allait pas manquer de mener contre l'homme à la seringue et ses amis.<sup>601</sup>

Le roman devient ainsi le lieu d'un véritable retournement de situation : les trois rubénistes venus en libérateurs et en conquérants, sûrs de leur force et de leur habileté, se voient

---

<sup>600</sup> *Ibid.*, p. 258 : « Sonne le rappel des épouses, des mères, des veuves, des adolescentes et même des plus petites filles pourvu qu'elles soient en âge de rendre service. Rassemblez-vous sans tarder. [...] Mais attention ! que cette affaire soit notre unique affaire, l'affaire des femmes ».

<sup>601</sup> *Ibid.*, p. 259.

contraints de compter sur la protection des femmes. Jo le Jongleur dont les qualités de stratège militaire sont loin de valoir ses talents d'arsouille et de mauvais garçon est bien obligé d'admettre la supériorité du sexe faible : « C'est extraordinaire, renchérit Jo le Jongleur, jamais je ne me suis senti aussi bien niché, autant en sécurité et en confiance qu'au milieu de ces bonnes femmes. Je suis comme entouré d'une muraille protectrice tissée par leur discipline, leur discrétion et leur dévouement »<sup>602</sup>.

La gent masculine – les hommes d'Ekoumdoum comme les trois rubénistes – est complètement dépassée par les événements. Les premiers font preuve d'une incommensurable lâcheté : l'accordéoniste et ses amis, après avoir, dans un premier temps, fait mine de soutenir Jo le Jongleur dans son entreprise de déstabilisation, se rallient très rapidement à Zoabekwé, par peur des représailles ; les autres jeunes gens de la cité acceptent sans protester l'état de siège imposé par Van den Rietter et se plient à ses exigences les plus extravagantes : l'instauration du travail forcé ne suscite aucune protestation, bien au contraire, l'annonce d'un copieux festin offert par le missionnaire après la journée de labeur achève de convaincre les quelques récalcitrants<sup>603</sup>. Quant aux anciens, les sages du clan, Van den Rietter les tient, si l'on peut dire, par l'estomac. En les invitant eux aussi à de somptueuses agapes, il s'assure de leur collaboration.

Les rubénistes, après l'échec du plan imaginé par Jo, semblent incapables de reprendre l'initiative et ce sont de bien piètres guérilleros que découvre à Tambona le groupe des adolescentes envoyées dans cette ville faire provision d'antibiotiques. L'un, Mor Zamba, fait office d'infirmier et de prêtre. Les deux autres se sont reconvertis en vendeurs de sel. Aussi n'est-il pas étonnant que le second voyage vers Ekoumdoum se fasse sous la direction des

---

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>603</sup> Pour ces différents épisodes, voir p. 187 *sq.*, 226 *sq.*, 235.

jeunes filles et que ce soit elles qui imposent, non sans ironie d'ailleurs, leur plan aux trois hommes : « Abéna ne vous a-t-il donc jamais enseigné que dans notre cité il fallait fuir à toutes jambes les accordéonistes, mais rechercher les petites filles qui, n'étant point vues, voient tout, savent tout et peuvent tout ? »<sup>604</sup>.

Quel que soit leur âge, les femmes assument une révolte à laquelle les hommes ont renoncé. L'âme de ce combat pour l'indépendance est Ngwane-Éligui la Jeune : elle est la cause des premiers ennuis du Chef<sup>605</sup> et, loin de s'assagir, malgré les menaces, la torture et les sévices, elle continuera de semer la perturbation dans la cité et d'exciter les autres femmes à la révolte<sup>606</sup>. C'est elle qui, devinant la présence des rubénistes à Tambona, les fait revenir à Ekoumdoum. C'est elle encore qui ne cesse d'inciter Jo le Jongleur à passer à l'action. Ngwane-Éligui la Jeune est bien un personnage extraordinaire en raison de l'opiniâtre résistance avec laquelle elle s'oppose au tyran<sup>607</sup>. La confrontation, suggérée malicieusement par l'auteur lui-même<sup>608</sup>, des deux figures féminines de Perpétue et de Ngwane-Éligui, prouve qu'à la résignation de l'une il faut substituer la révolte de l'autre. Les similitudes des situations romanesques éclairent la voie dans laquelle il convient de s'engager : achetées par des

---

<sup>604</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>605</sup> *Ibid.*, p. 113-114 : « Quel tourment pour le malheureux Chef que la présence de cette petite diablesse de Ngwane-Éligui dans sa résidence ; c'était la dernière acquisition du maître de la cité. Aussi farouche que jeune, belle au point de paraître provocante, ne s'était-elle pas d'abord refusée au père. Après tout, il est naturel que la jeunesse déteste tripoter les rides de l'âge. Qu'à cela ne tienne, on lui offrait d'entrer dans le lit du fils, de la chair ferme et fraîche aussi, un beau jeune homme élané, revenu depuis deux ans seulement de Bataré où il avait séjourné longtemps pour faire son apprentissage. [...] Mais ne voilà-t-il pas que cette teigne se refusait aussi au fils, avec la même obstination, avec la même rage. Alors que faire ? Céder cette superbe enfant, comme on fait d'un laideron, à un serviteur pour récompenser sa fidélité ? Folie pure. La laisser se réfugier à la mission, près du père Van den Rietter, à peine arrivée dans la cité ? Le maître et le fils n'avaient pu s'y résoudre ».

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 153, 170, 184.

<sup>607</sup> Les amis de l'accordéoniste, malgré leur ralliement au despote, tiennent Ngwane-Éligui la Jeune en haute estime : « - Évidemment, ça y est ! Qu'est-ce que tu croyais ? qu'elle allait lui résister, celle-là ? Elle aurait bien été la première. - Pas vrai ! rétorquait le nouveau venu. Ne dis pas cela de Ngwane-Éligui, je ne te croirai pas. Elle n'est pas comme les autres, celle-là au moins, c'est une coriace ». (p. 112).

<sup>608</sup> « Pauvre enfant, malheureuse petite fille que le Ciel a affligée d'une beauté excessive, as-tu donc résolu de courir perpétuellement après le malheur ? Qui donc te donnera asile maintenant, pauvre Ngwane-Éligui ? », *ibid.*, p. 131.

individus ignobles – Édouard, le Chef – les deux jeunes femmes sont destinées à devenir leurs épouses. Leurs destins, s'ils émeuvent les habitants de Zombotown ou ceux d'Ekoumdoum, ne provoquent guère un vigoureux élan de solidarité. La semi-indifférence des gens de Zombotown et leur lâcheté face à Édouard trouvent un écho dans l'attitude de l'accordéoniste et de ses amis : tandis que Zoabekwé, à coups de fouet, punit la malheureuse pour avoir osé s'enfuir du Palais, ceux qui s'étaient proclamés ses défenseurs s'éclipsent discrètement, préférant manifestement échapper à la fureur du fils du Chef<sup>609</sup>. Mais là où Perpétue faisait preuve de fatalisme et d'un abandon total aux coups du sort, Ngwane-Éligui se rebelle. Non contente de se défendre, elle organise le soulèvement général des femmes d'Ekoumdoum, prenant en cela le relais des militants rubénistes en qui elle avait placé ses espoirs et qui se révèlent à ses yeux des « lavettes »<sup>610</sup>. Si l'histoire, comme l'affirme le narrateur dans les dernières pages du roman, se présente sous un « visage de femme »<sup>611</sup>, c'est, à n'en pas douter, celui de Ngwane-Éligui la Jeune, ardente combattante de la libération d'Ekoumdoum et des femmes. En effet, après le renversement du pouvoir du Chef et l'instauration d'un nouvel ordre politique, les femmes n'entendent pas se laisser déposséder de leur révolution. Les états généraux qu'elles organisent et où chacune d'elles peut s'exprimer librement symbolisent parfaitement le début d'une ère nouvelle. Cette prise de la parole autrefois confisquée par les hommes est un des acquis les plus importants : bâillonnées durant trop longtemps, doublement

---

<sup>609</sup> *Ibid.*, p. 133 *sq.*

<sup>610</sup> L'impétuosité de Ngwane-Éligui s'accommode mal des atermoiements de Mor Zamba et de ses deux acolytes : « Comment, se disait Ngwane-Éligui, des hommes sémillants et armés jusqu'aux dents peuvent-ils tergiverser si longtemps en face de quelques vieillards défailants et les mains nues à la tête d'un troupeau anodin de moutons ? Dans l'imagination de la jeune femme, les deux inconnus, troublés par leur isolement peut-être, se confinaient dans une forêt des environs de la cité, sans doute à quelques jets de lance du bois aux chimpanzés, se contentant de furtives incursions nocturnes dans la cité même, rôdant lâchement telles des hyènes, esquivant les rondes, comme des chiens apeurés qui traînent la queue entre les jambes. Ils n'osaient donc pas, eux non plus, les lavettes, son ultime espoir ». (p. 169-170)

<sup>611</sup> *Ibid.*, p. 313.

colonisées, les femmes deviennent actrices de leur histoire et prennent possession de leur destin. Leurs confessions marquent ainsi l'effondrement d'une organisation sociale sexiste :

Les confessions se poursuivirent au rythme de deux par jour ouvrable et d'une dizaine seulement les dimanches. Les autres événements, fussent-ils d'une extrême gravité, semblaient se dérouler dans la coulisse de cette scène scandaleuse où se dépeçait l'autorité traditionnelle vouée à une mort apparemment inéluctable.<sup>612</sup>

Ainsi, au pessimisme de *Perpétue* succède l'espoir de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, comme si, entre 1974 et 1979, Mongo Beti semblait plus confiant en l'avenir. *Perpétue*, écrit dans le prolongement de *Main basse sur le Cameroun*, était empreint du découragement que n'a pas manqué d'éprouver l'auteur après les procès de Mgr Ndongmo et d'Ernest Ouandié. *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* traduit incontestablement une espérance nouvelle. Et la parution en janvier 1978, c'est-à-dire un an avant la publication du roman, du premier numéro de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, va dans le même sens : loin de céder au découragement, légitime pour un militant qui voit les chances de victoire de la cause qu'il défend s'effriter, Mongo Beti semble plus que jamais décidé à lutter pour un « progressisme radical noir et africain » et contre « l'esclavagisme, le colonialisme »<sup>613</sup>.

### 3. Les contre-révolutionnaires

Toute révolution, toute lutte armée se heurte inévitablement à des adversaires qui tentent, par tous les moyens, de maintenir en place l'ancienne structure sociale ou de gouvernement. Dans les trois romans étudiés, les contre-révolutionnaires peuvent être classés en deux catégories : les combattants comme Van den Rietter ou Zoabekwé le Bâtard,

---

<sup>612</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>613</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 1, janvier-février 1978, p. 24 et 26.

Engamba ou Maria, et les observateurs qui, s'ils ne luttent pas les armes à la main, voient néanmoins d'un mauvais œil l'établissement d'un nouveau type de société. À la différence des deux romans de l'odyssée de Mor Zamba, l'action révolutionnaire dans *Perpétue* est inexistante. En effet, au moment de la libération d'Essola, le pouvoir central, même s'il doit encore faire face à quelques foyers de rébellion plus ou moins isolés, semble avoir la situation bien en main. Au prix, il est vrai, d'un déploiement de forces considérable, d'une militarisation du pays et de l'instauration d'un couvre-feu. Aussi est-il difficile de qualifier les personnages de Martin, Maria ou Édouard de contre-révolutionnaires dans la mesure où il n'y a pas révolution. En employant une terminologie chère à Mongo Beti, nous dirions que la mère, le frère et le mari de Perpétue sont des réactionnaires, des « tenants [...] de l'immobilisme »<sup>614</sup>.

Le drame de Perpétue débute avec une histoire de dot, celle que Maria réclame pour sa fille et qui servira à payer le mariage de son fils Martin. Tout comme dans *Ville Cruelle*, la dot devient prétexte romanesque. Mais tandis que pour Banda, cette quête de l'argent nécessaire à son mariage semblait légitime, dans le cas de Maria, elle est criminelle. Véritable mère-maquereille<sup>615</sup>, elle est l'instigatrice du malheur de Perpétue et ne s'en cache nullement : « C'est moi qui, pendant des années, ai tramé ce mariage ; c'est moi qui l'ai patiemment échafaudé ; j'y ai laissé trop de mes forces physiques et morales. Je veux qu'il tienne »<sup>616</sup>. La mort même de sa fille ne l'affecte pas et, quoi qu'elle en dise<sup>617</sup>, elle n'éprouve aucun remords à l'idée d'être

---

<sup>614</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti, *op. cit.*, p. 110.

<sup>615</sup> Sa façon de conclure le mariage avec Édouard est des plus expéditives : « Ta mère, parlons-en, ma pauvre Perpétue ! s'écriait Édouard avec un rire amer. Parlons-en, de ta mère, ma fille. Quand elle t'a jetée dans mon lit à ma grande stupéfaction, sans compter mon dégoût, souviens-toi », Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur, op. cit.*, p. 261.

<sup>616</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>617</sup> *Ibid.*, p. 44-45 : « De quoi Perpétwa est-elle morte au juste ? Voilà bien une question de mécréant. Comment a-t-elle quitté cette vie ? [...] On nous a refusé là-dessus toute confiance. Mais, naturellement, je suis bourrelée de remords : je pense que ma Perpétwa aurait souhaité me voir près d'elle à ses derniers instants : je pense qu'elle en aurait été réconfortée. Je regrette de n'avoir pu assister ma fille tant aimée au moment suprême. Mais je ne

très directement la responsable d'un crime. À cela s'ajoute une volonté de domination qui l'amène souvent à la confrontation avec celui ou celle qui oserait s'insurger contre ses décisions : « Mère a toujours broyé quiconque lui tenait tête ; il n'y a guère que père qu'elle n'a pas broyé, mais moi qui les ai vus, je sais qu'elle l'a grignoté jusqu'à la fin »<sup>618</sup>.

Le personnage de Maria n'est pas sans rappeler un des protagonistes de *Mission Terminée*, le vieux père Medza : même forme de tyrannie à l'égard des siens, même attitude castratrice. Et dans les deux cas, la confrontation est inévitable : Jean-Marie affronte physiquement son père avant de quitter la maison familiale ; Essola préfère toucher sa mère en son point le plus sensible, Martin, le frère cadet, qu'Essola met à mort sans le moindre trouble.

La mère chez Beti n'a rien de commun avec l'image qu'en donnent Senghor et ses épigones, Camara Laye ou Olympe Bhêly-Quenum. Beti se garde bien de mettre en scène, comme peut le faire Senghor dans le poème « Nuit de Sine »<sup>619</sup> une femme aimante, douce, attentive aux siens. Comme le note Arlette Chemain dans *Émancipation féminine et roman africain*,

la mère est traitée dans un panégyrique de l'Afrique ancestrale. L'image de la mère véhicule les valeurs du travail, de l'amour, de la souffrance. Et cela est considéré comme admirable par les poètes, puis par les romanciers. C'est au prix de ses souffrances que la mère permet de revaloriser la tradition. Ainsi sera la mère triomphante de la petite enfance.<sup>620</sup>

Rien de tel chez Mongo Beti où l'entreprise de démythification menée à l'encontre des vieillards, prétendus sages de la communauté, s'exerce également au détriment des mères.

---

regrette que cela, et rien d'autre. Pour le reste, j'ai été une mère aussi pénétrée de ses devoirs que Dieu l'exige. »

<sup>618</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>619</sup> *Œuvres poétiques* [1964]. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points", 2006, p. 16.

<sup>620</sup> Arlette Chemain, *Émancipation féminine et roman africain*. Dakar : Nouvelles Éditions Africaines, 1980, p. 51.



Mère dévorante<sup>621</sup>, Maria est bien une marâtre dont l'action pernicieuse se développe dans le cadre familial et dont la responsabilité est entièrement engagée dans la mort de sa fille

Édouard est co-accusé dans l'agonie de Perpétue. Personnage falot, timoré, il apparaît comme le type même du minable, ainsi que le démontrent ses échecs successifs aux différents concours de l'administration. La prise de conscience qu'il opère de sa médiocrité, révélée également par Perpétue<sup>622</sup>, l'incite à faire allégeance au régime de Baba Toura, obtenant par la servilité ce qu'il n'avait pu gagner par ses qualités propres :

Sans doute, de la constatation que le gouvernement truquait les concours avait-il, infirme moral, tiré la leçon non pas qu'il fallût lutter pour contraindre le régime à respecter la justice, mais qu'il était temps qu'il se fit un nid dans l'injustice moelleuse et la servît.<sup>623</sup>

Humilié par sa femme dont la supériorité intellectuelle est évidente, rabaisé par Zeyang le footballeur qui lui inflige une « mémorable correction »<sup>624</sup>, Édouard compense ses faiblesses par le surcroît de pouvoir qu'il se donne en créant, à Zombotown, une cellule du parti gouvernemental, l'Union Africaine, dont il se bombarde secrétaire général. Ainsi s'accomplit la métamorphose d'Édouard, petit commis subalterne d'administration, en personnalité du régime :

À son retour de couches, la jeune femme avait eu peine à reconnaître son mari dans ce personnage officiel, assiégé par des solliciteurs qui n'étaient plus seulement des quémandeurs de prêts sordides. Policier considérable, montrant ostensiblement un gros revolver à l'endroit où, un jour de dispute avec Caraccala, il porta prémonitoirement un poignard, nommé conseiller municipal d'Oyolo après la manifestation qu'il avait organisée pour fêter la chute de Kwané N'Krumah, le frère cadet du vénérable Zambo était parvenu à la réalisation de son rêve : désormais, on pouvait dire de lui, à juste titre, qu'il était un homme dont l'État défrayait les dépenses et que le gouvernement le tenait sur ses genoux avec la même sollicitude qu'une mère

---

<sup>621</sup> Voir Denise Paulme, *La Mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains*. Paris : Gallimard / NRF, "Bibliothèque des sciences humaines", 1976.

<sup>622</sup> Cette révélation de la supériorité de sa femme intervient dès le premier concours auquel Édouard se présente et échoue. Voir Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 127-138.

<sup>623</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 249.

son enfant.<sup>625</sup>

Dès ce moment, le destin d'Édouard est lié à celui de Baba Toura et en défendant le régime au pouvoir, le mari de Perpétue ne fait que défendre ses intérêts propres. L'auteur ne dissimule à aucun moment sa volonté de mettre en parallèle les trajectoires des deux hommes, l'autocrate national et le roitelet domestique : « Édouard était proprement la réplique zombotownienne de Baba Toura ; c'était un Baba Toura en miniature. Voilà un homme qui avait su s'ajuster au cours des choses instauré par l'indépendance »<sup>626</sup>. La lutte que mène Édouard contre Zeyang et ses amis est, à l'échelon de Zombotown, révélatrice de celle engagée par Baba Toura pour asseoir sa suprématie dans tout le pays. Aussi est-il logique que les difficultés rencontrées par le président de la jeune république trouvent un écho dans le faubourg où sévit Édouard<sup>627</sup>.

Avec *Remember Ruben*, mais surtout *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, est mise en scène, pour la première fois, une action révolutionnaire, une action qui se heurte à une réaction menée par des personnages aussi différents que le père Van den Rietter, Zoabekwé le Bâtard ou l'accordéoniste et ses acolytes. À ces individus, il faudrait ajouter le Chimpanzé Grabataire. Mais, tout comme Baba Toura, le chef d'Ekoumdoum, n'apparaît jamais en tant que personnage romanesque. Souvent évoqué, il est surtout le symbole d'une tyrannie d'autant plus redoutée qu'elle est invisible. Personnage *in absentia*, le Chef n'a aucune influence directe sur le cours des événements. Pour faire échec à l'insurrection menée par les trois rubénistes et les femmes, il s'en remet entièrement à son fils Zoabekwé et à son père Joseph, Van den Rietter. Mais le Bâtard n'a nullement l'envergure d'un chef de guerre : « Esprit à la

---

<sup>625</sup> *Ibid.*, p. 245. La symbolique des armes traduit l'ascension d'Édouard qui troque son poignard contre un revolver. Et tout comme dans *Remember Ruben* ou *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, l'arme – pistolet ou fusil – est synonyme de puissance.

<sup>626</sup> *Ibid.*, p. 249-250.

<sup>627</sup> *Ibid.*, p. 269.

fois lent et niais »<sup>628</sup>, il délègue tous ses pouvoirs au missionnaire qui devient, ainsi, le véritable gouverneur de la cité :

Il devenait chaque jour plus éclatant que Van den Rietter, à peine masqué désormais derrière Zoabekwé Le Bâtard, était le seul, le vrai maître de la cité : il avait l'œil à tout, il s'imposait à tous, il inspectait les corps, il sondait les âmes, il s'était assuré des actions et des volontés, il contrôlait la vie et même la mort.<sup>629</sup>

Sorte de *Big Brother* à l'échelle du village, Van den Rietter n'apparaît que très rarement dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales. S'immisçant dans tous les domaines<sup>630</sup>, le missionnaire impose à la cité un caporalisme d'autant plus rigoureux que le danger rubéniste se fait plus pressant. Concentrant entre ses mains tous les pouvoirs, Van den Rietter parvient, tout d'abord, à faire avouer à Mor-Eloulougou, l'accordéoniste, et à ses amis, leur complicité épisodique avec Jo le Jongleur. Puis il crée avec ces mêmes jeunes gens, maintenant acquis à sa cause, une véritable milice. Le troisième coup de force du prêtre sera l'institution du travail obligatoire pour tous les hommes d'Ekoumdoum. Enfin, jamais à court d'idées, le prêtre recourt à des méthodes peu catholiques : avec l'aide de l'accordéoniste et de sa bande, il entoure la cité d'un climat de suspicion et de délation bien plus efficace que tous les murs de pisé construits par Zoabekwé<sup>631</sup>. Combinant les théories de Machiavel, Clausewitz et Sun Zi, Van den Rietter se mue en tortionnaire quand il le faut – c'est lui qui interroge de manière très musclée Jo le Jongleur –, sait habilement manier le bâton – les journées épuisantes de travail forcé – et la carotte – un gigantesque festin offert à tous ceux qui ont accepté de se plier à cette nouvelle humiliation. Bref, le missionnaire est le seul ennemi d'importance de Mor

---

<sup>628</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 184.

<sup>629</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>630</sup> *Ibid.*, p. 143 : « C'était un usage à peu près universellement admis maintenant chez les Ekoumdoum de souffrir plus ou moins douloureusement l'immixtion cauteleuse et insinuante du missionnaire dans leurs conflits les plus intimes ».

<sup>631</sup> *Ibid.*, p. 180.

Zamba et de ses lieutenants<sup>632</sup>. Ainsi la petite chronique d'Ekoumdoum rejoint-elle la grande histoire de la nation, le village offrant la vision en miroir des événements qui se déroulent au plan national. Ruben et ses partisans ont en Sandrinelli un adversaire beaucoup plus coriace que Baba Toura, sans cesse présenté comme une marionnette, un polichinelle, entre les mains du directeur d'école. De même, sans l'activisme, la ruse et le machiavélisme de Van den Rietter, Ekoumdoum n'aurait offert que peu de résistance, même à des apprentis guérilléros<sup>633</sup>. Le lexique révèle le rapport de sujétion dans lequel Zoabekwé / Baba Toura sont maintenus, les rênes du pouvoir étant entre les mains des « proconsul[s] »<sup>634</sup>, Van den Rietter / Sandrinelli<sup>635</sup>.

Aux côtés de ces personnages, importants par l'action contre-révolutionnaire qu'ils mènent et leur influence sur le cours des événements, existe une autre catégorie de protagonistes, secondaires mais tout aussi acharnés dans la défense de l'ordre ancien. Engamba, le tortueux vieillard qui accueille Mor Zamba enfant au tout début de *Remember Ruben*, offre un bel exemple de l'« anti-héros » tel que défini par Susan Suleiman : « son histoire [celle du « protagoniste négatif »] avertit le lecteur de ce qu'il ne faut pas faire ou de

---

<sup>632</sup> Dans son roman *Nour, 1947* [2001] (Paris : Le Serpent à plumes, 2003), le romancier malgache Jean-Luc Raharimanana met en scène différents personnages de prêtres, les pères Herbert, Sosthène, Armand, Désiré, dont les journaux intimes ou les lettres à la hiérarchie catholique, tissent un réseau textuel en contrepoint aux événements de 1947, l'insurrection des populations malgache et la terrible répression qui fit, selon les historiens, plus de cent mille victimes.

<sup>633</sup> Jo le Jongleur est le premier à faire le rapprochement entre son ex-patron, Sandrinelli, et le prêtre : « Malgré la torture, Jo le Jongleur, qui n'avait pas perdu toute son assurance, observait sans grimace cet adversaire d'un nouveau genre certes, mais qui lui rappelait plaisamment Sandrinelli », Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p.148

<sup>634</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 246.

<sup>635</sup> « Le Bâtard ne manqua pas de suivre les conseils de son mentor. [...] Il serait bien difficile de peindre aujourd'hui les ravages que firent ainsi Zoabekwé et son maître. [...] Les deux compères s'efforcèrent de se concilier les patriarches », Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p. 186. Sandrinelli est souvent qualifié de « potentat », tout comme Van den Rietter est désigné à maintes reprises comme le « maître de la cité ».

ce qu'il ne faut pas *être* »<sup>636</sup>. L'anti-héros ou anti-sujet doit, pour réaliser sa propre quête, s'opposer au projet du héros. Le programme narratif d'Engamba est entièrement stérile : il ne s'agit pas de construire un ordre nouveau, mais de maintenir l'existant qui fait la part belle aux anciens, ordre archaïque, sclérosé et anti-démocratique qui exclut de la vie sociale les jeunes et les femmes. Dès la première page du roman, le lecteur sait qu'avec Engamba il a affaire à un personnage négatif :

Avec le recul, combien nous révolte aujourd'hui la mauvaise foi des discours tortueux d'Engamba, surtout peu avant sa mort, lorsque, tentant vainement de se réhabiliter, il comparait Van den Rietter, modèle, selon lui, de l'étranger droit qui, sollicitant une place dans la cité, l'occupe avec une modestie reconnaissante, à Mor Zamba, toujours distant, jamais fraternel.<sup>637</sup>

Engamba, pour nuire au jeune garçon, ne reculera ni devant le mensonge<sup>638</sup>, ni devant les insultes<sup>639</sup>, éveillant, chez bon nombre de villageois, une haine tenace à l'encontre de Mor Zamba, les vieillards faisant preuve, en l'occurrence, de la plus totale perversité. Enfin, les efforts conjugués d'Engamba et du Chef Mor Bita provoqueront l'incarcération de Mor Zamba au camp Gouverneur Leclerc<sup>640</sup>.

Tout comme dans les romans de la période coloniale, les vieillards sont encore une fois la cible favorite de l'auteur. Gourmands, cupides, malhonnêtes, ils sont, à l'image d'Engamba, des adversaires redoutables pour tous les progressistes, d'autant qu'ils n'hésitent pas à collaborer avec les tenants de la tyrannie : « Les membres du Conseil des Anciens, c'est-à-dire

---

<sup>636</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse, op. cit.*, p. 107.

<sup>637</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben, op. cit.*, p. 9-10. Dès l'incipit, est soulignée l'opposition entre le futur rubéniste et le missionnaire, opposition qui fait l'objet du second volume des aventures de Mor Zamba.

<sup>638</sup> *Ibid.*, p. 13. Le récit de l'arrivée de Mor Zamba à Ekoumdoum, tel qu'il est narré par Engamba, ne correspond aucunement à la réalité.

<sup>639</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>640</sup> « Lorsque [...] Engamba eut entamé une campagne de calomnies contre Mor Zamba, personne, parmi les six mille membres supposés du clan Ekoumdoum, ne s'opposa vraiment à lui. [...] Mor Zamba était talonné d'une malveillance qui, apparemment, ne demandait qu'à exploser en hostilité. [...] Abéna avait raison de prévoir un complot contre son ami ; mais, contrairement à ses craintes, ce n'est pas une embûche ordinaire qui eut raison de Mor Zamba : avec le Chef Mor Bita auquel personne dans notre clan ne recourait jamais, Engamba organisa un traquenard », *ibid.*, p. 77.

tous les vieillards, tous les hommes dont l'âge avancé était unanimement reconnu, fraternisaient avec les autorités de la cité, rendant ainsi hommage à une tyrannie étrangère et criminelle »<sup>641</sup>. Le prix de leur forfaiture n'est pas très élevé : un copieux repas bien arrosé, et les "sages" de la cité sont prêts à accorder un blanc-seing à n'importe quelle décision de Van den Rietter et de Zoabekwé<sup>642</sup>.

Avec ces différents personnages, ceux de *Perpétue* comme les protagonistes de la "saga Mor Zamba", le propos de Mongo Beti est de mettre aux prises deux clans et deux camps parfaitement distincts. D'un côté, l'écrivain range tous les réactionnaires favorables au *statu quo* et dont les efforts tendent à la pérennisation d'une situation sociale, politique ou économique qui leur est avantageuse. Face à ces partisans de l'immobilisme, se dressent les modernistes, les progressistes dont le but avoué est l'instauration d'une société plus juste et plus libre. Nulle ambiguïté chez notre auteur, mais des positions et des sympathies évidentes et clairement affichées. Un tel schématisme, cependant, est porteur d'un risque, que les œuvres versent dans le roman à thèse. En effet, la ligne de partage entre roman engagé et roman à thèse est mince : *Germinal* ou *Les Misérables* sont-ils des romans engagés ou des romans à thèse ? Nous répondrons, avec Paul Nizan, que si « toute littérature est une propagande », c'est « l'art [...] qui rend la propagande efficace, [...] qui est capable d'émouvoir les hommes dans le sens même que nous souhaitons »<sup>643</sup>. Au roman à thèse qui propose une démonstration idéologique sans ambiguïté, des réponses définitives, une doctrine explicite, le roman engagé oppose un questionnement sur les personnages, le monde représenté et celui qui nous entoure.

---

<sup>641</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 230.

<sup>642</sup> Le passage décrivant le cortège des vieillards se rendant à l'invitation du Chef est digne d'une anthologie littéraire : « Ils s'étaient donc rendus au Palais peu après l'aurore, comme cela se faisait jadis, soit claudiquant l'un derrière l'autre en une procession de cloportes à bout de souffle, soit par volées guillerettes qui piaillaient, pareils à des moineaux chenus voletant en rase-mottes », *ibid.*, p. 231.

<sup>643</sup> Paul Nizan, *Revue des vivants*, septembre-octobre 1932. Cité dans Susan R. Suleiman, *Pour une nouvelle culture*. Paris : Grasset, 1971, p. 33.

## CHAPITRE 3

### ROMANS À THÈSE ?

#### 1. Roman à thèse et roman engagé

Dans *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Susan Rubin Suleiman donne la définition suivante de ce type d'ouvrage :

Deux critères spécifiques [...] permettent de distinguer le roman à thèse à l'intérieur de la catégorie plus large du roman réaliste. Ce sont, d'une part, la présence d'un système de valeurs inambigu, dualiste ; d'autre part, la présence, fût-elle implicite, d'une règle d'action adressée au lecteur. [...] Il faut introduire un dernier critère spécifique au roman à thèse [...] : c'est la présence d'un intertexte doctrinal. [...] La détermination des valeurs, ainsi que des règles d'action, se fait par référence à une doctrine qui existe en dehors du texte romanesque et qui fonctionne comme son contexte intertextuel. Que la doctrine soit le marxisme, le fascisme, le nationalisme, le catholicisme ou tout autre ISME (ou variation sur un ISME), n'importe.<sup>644</sup>

À la lumière de ce principe, les trois œuvres de la période 1974-1979 pourraient effectivement passer pour des romans à thèse. Mais Mongo Beti parvient, tout en défendant des positions idéologiques sans ambiguïté, à s'élever au-dessus de cette catégorie de textes qui n'offrent qu'un intérêt littéraire restreint.

Certes, il existe bien, dans *Perpétue* ou les deux romans de Mor Zamba, « un système de valeurs inambigu, dualiste » grâce auquel les “bons” et les “méchants” sont aisément et rapidement identifiables. *Remember Ruben* présente, aux côtés de Mor Zamba, des héros positifs : le bon vieillard, tout d'abord qui fait de Mor Zamba son fils adoptif ; Abéna dont le soutien s'avère indispensable lors de la construction de la maison ; les femmes d'Ekoumdoum qui, vingt ans plus tard, seront encore les principales auxiliaires de Mor Zamba, devenu entre temps chef rubéniste. À Kola-Kola, les Lobila, bien que personnages de troisième ordre, sont

---

<sup>644</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse*, op. cit., p. 72-73.

affectés d'un indice positif par le simple fait qu'ils accueillent Mor Zamba à son arrivée dans le faubourg ; les deux anciens combattants, Joseph et Maisonneuve, appartiennent eux aussi à la sphère Mor Zamba. De même que le jeune Évariste et surtout Georges Mor-Kinda, alias Jo le Jongleur<sup>645</sup>, que le lecteur retrouve dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. Face au groupe des progressistes, se dressent les anti-héros : le vieil Engamba, sa femme et son fils, les ennemis de Mor Zamba à Ekoumdoum ; Jean-Louis, toujours à l'affût d'un « coup fumant », et qui finira par entrer dans la police de Baba Toura ; Sandrinelli, le mentor et maître à penser du nouveau président. Une typologie des principaux personnages présents dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* ou *Perpétue et l'habitude du malheur*, en fonction de leur coefficient de positivité (ou de négativité) serait facile à dresser :

▪ *Perpétue et l'habitude du malheur*

Héros	Anti-héros
<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Perpétue</li> <li>▪ Essola</li> <li>▪ Crescentia</li> <li>▪ Anna-Maria / Jean-Dupont et ses amis</li> <li>▪ Zeyang le Vampire</li> <li>▪ Katri et Amougou</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Maria</li> <li>▪ Martin</li> <li>▪ Zambo</li> <li>▪ Édouard</li> <li>▪ M'Barg Onana</li> </ul>

▪ *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*

Héros	Anti-héros
<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Mor Zamba</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Le Chimpanzé Grabataire et son fils</li> </ul>

<sup>645</sup> Malgré son penchant pour la violence révolutionnaire, ce qui le distingue de Mor Zamba.



<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Le docteur Ericsson</li> <li>▪ Jo le Jongleur et Évariste le Sapak</li> <li>▪ Les femmes d'Ekoumdoum</li> <li>▪ Ngwane-Éligui la Jeune</li> </ul>	<p>Zoabekwé le Bâtard</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>▪ Van den Rietter et frère Nicolas</li> <li>▪ L'accordéoniste et ses amis</li> <li>▪ Les hommes d'Ekoumdoum</li> </ul>
--	---

La répartition des rôles assimile tous les héros et personnages positifs à des partisans de Ruben. Qu'ils soient des protagonistes de premier plan – Essola, Perpétue, Mor Zamba, Ngwane-Éligui la Jeune – ou des seconds rôles – Ericsson, Zeyang – ils sont tous porteurs des valeurs identifiées par les textes comme authentiques : progressisme, humanisme, démocratie, amour ... Leur combat est, à l'échelle du village ou du faubourg, emblématique de la lutte menée par le fondateur du P.P.P. Et même si la victoire ne vient pas toujours couronner leurs efforts (Essola, Perpétue), leur parcours est significativement exemplaire.

Quant aux anti-héros, leurs actions, leurs comportements, leurs modes de pensée, favorisent le pouvoir de Baba Toura dont ils sont des alliés objectifs – Édouard, Jean-Louis – ou involontaires. Figurant la haine (Maria), la violence (Van den Rietter), la trahison (l'accordéoniste), la médiocrité (Édouard), ces personnages jouent la fonction de repoussoirs et incarnent, en effet, une idéologie que le texte réprouve.

Ainsi, se met en place ce que Susan Suleiman, analysant le roman d'Aragon, *Les Beaux quartiers*, nomme la « disjonction axiologique »<sup>646</sup> :

Le roman entier est généré à partir d'un couple disjonctif premier, dont les "beaux quartiers" du titre constituent le pôle négatif : le titre est donc ironique. Tous les éléments diégétiques (personnages, événements, espaces) qui gravitent autour de ce pôle sont dotés d'une valeur négative, tandis que tous les éléments associés avec l'autre pôle (les quartiers ouvriers) sont dotés d'une valeur positive. Cette absence d'ambiguïté fait d'Armand et d'Edmond des figures exemplaires, mais opposées – l'un indiquant au lecteur le chemin

<sup>646</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse, op. cit.*, p. 74.

à suivre, l'autre le chemin à éviter.<sup>647</sup>

Baba Toura / Ruben est le couple disjonctif premier autour duquel s'articulent les expériences d'apprentissages exemplaires<sup>648</sup>. L'itinéraire de Mor Zamba, d'Ekoumdoum à Kola-Kola en passant par le camp Gouverneur Leclerc et le faubourg de Toussaint-Louverture, et les épreuves vécues mènent le personnage vers un apprentissage exemplaire positif. Plus humaniste que jamais, il découvre, au contact des « frères africains », le syndicalisme et l'engagement politique. À l'opposé de la voie suivie par Mor Zamba, se situe le parcours de Jean-Louis, jeune lycéen dont Mor Zamba fait la connaissance à Kola-Kola. L'adolescent, comme il ne cesse de le répéter, a pour unique ambition de réussir un « coup fumant » :

Pour faire un coup fumant, ça ne sert à rien d'être instruit, au contraire même. Et moi, il n'y a plus que les coups fumants qui m'intéressent. D'ailleurs, tu fais erreur sur un autre point : mes vieux se figurent que je vais toujours au collège ; moi, je ne fais rien pour leur enlever cette illusion, si rentable au demeurant. Autant te le dire tout de suite, le collège, je n'y vais plus, je perdrais mon temps là-bas. À mon âge, on a mieux à faire : il faut vivre. Alors, chaque matin, je ramasse les bouquins et mes cahiers, mais je gagne Fort-Nègre et non le plateau scolaire. À Fort-Nègre, je fouine, j'observe, je bricole par-ci par-là, j'étudie l'air et les manières des gens qui ont réussi dans la vie. Je cherche à comprendre comment ils s'y sont pris. Parfois, je réussis à les faire parler. Il m'est déjà arrivé d'entrer en conversation avec le vieux Kristopoulos ; il avait suffi de lui proposer une petite fille. C'est lui qui m'a révélé que l'école est une perte de temps.<sup>649</sup>

L'ambition de Jean-Louis, aidée en cela par une morale très élastique, se réalisera : devenu un mamelouk, un policier aux ordres du tyran, l'ex-lycéen de Fort-Nègre peut s'acheter une voiture, quitter le faubourg pour s'installer à Nouvelle Calédonie, quartier réservé aux fonctionnaires, où il dispose d'un pavillon et se promener les poches pleines de liasses de

---

<sup>647</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

<sup>648</sup> « La disjonction POSITIF vs NÉGATIF est précisément ce qui caractérise les types d'apprentissages “exemplaires” réalisés dans le roman à thèse : est “exemplaire positif” tout apprentissage qui mène le héros vers les valeurs inhérentes à la doctrine qui fonde le roman ; est “exemplaire négatif” tout apprentissage qui le mène vers les valeurs contraires, ou simplement vers un espace où les valeurs positives ne sont pas reconnues », *ibid.*, p. 64.

<sup>649</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 123-124.

billets de banque. Mais sa nouvelle situation est le fruit de la trahison. Il est, en effet, le délateur qui a permis à la police de mettre la main sur Mor Zamba, moyennant trente deniers, ou plus exactement vingt mille francs, somme considérable pour un Koléen<sup>650</sup>.

Jean-Louis, tout comme Édouard, le mari tortionnaire de Perpétue, avec lequel il a bon nombre de similitudes, ou encore Mor Eloulougou l'accordéoniste espion, accomplit un apprentissage exemplaire négatif. Aussi est-il conforme à la ligne idéologique de l'œuvre que Jean-Louis soit jugé pour avoir, selon la déclaration d'un membre de la Commission Permanente du Comité Suprême qui fait office de tribunal, acquitté le prix de son ascension avec la souffrance des autres pour toute monnaie<sup>651</sup>.

Jean-Louis et Édouard représentent un même type aux parcours similaires, l'un devant sa progression à la trahison, l'autre misant sur la beauté et les charmes de sa femme pour réussir. Les échecs répétés d'Édouard, son amitié avec le commissaire de police d'Oyolo, M'Barg Onana, auquel il offre Perpétue et, enfin, son entrée dans les cadres de la police, sont les étapes essentielles d'un itinéraire exemplaire négatif. Mais à la différence de ce qui se produit pour Jean-Louis, aucun procès ne viendra sanctionner ses agissements.

S'il fallait encore prouver le dualisme instauré par Mongo Beti dans ses romans, les personnages de Maisonneuve, dans *Remember Ruben*, et de la jeune femme métisse, dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, y contribueraient. Maisonneuve apparaît pour la première fois à la page 227 du roman : « Dans un bar, à une dizaine de minutes de marche, Joseph [un autre ancien combattant] les mit face à face avec un mulâtre, pâle et moustachu, un certain Maisonneuve, homme taciturne et peu engageant ». Ayant combattu en Indochine, puis en Algérie, il donne à Mor Zamba des nouvelles d'Abéna qu'il a eu l'occasion de côtoyer sur

---

<sup>650</sup> *Ibid.*, p. 263 à 265. Un Koléen est un habitant de Kola-Kola, le quartier populaire de Fort-Nègre.

<sup>651</sup> *Ibid.*, p. 296.

les différents champs de bataille où il s'est trouvé engagé. Puis Maisonneuve disparaît du roman pour ne réapparaître qu'à la page 310, en fin de volume :

Dans une autre maison, semblable à toutes celles qu'ils venaient de visiter, Ouragan-Viet trouva son homme. C'était Maisonneuve, toujours aussi pâle, mais cette fois sans moustache, l'air très soucieux, comme débordé et surmené, peut-être même désespéré. En apercevant Ouragan-Viet, ses fines lèvres se serrèrent encore, tandis que, dans le fond de son regard, s'allumait un éclair de complicité solitaire ; il vint tout contre Ouragan-Viet et ils se parlèrent appuyés l'un contre l'autre, presque joue contre joue. [...] Maisonneuve disparut au fond de la pièce.

- [...] Pas possible ! Maisonneuve est avec nous ? s'étonna le Jongleur.  
- Il a toujours été avec nous, sinon comment vous aurait-il renseignés même allusivement sur moi ? C'est le chef militaire désigné par le Comité Suprême clandestin de Kola-Kola.<sup>652</sup>

La mulâtresse fait irruption dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* au moment où l'épidémie de grippe sévissant à Ekoumdoum, Mor Zamba, revenu de Tambona, tente, tant bien que mal, de soigner les petits malades avec les médicaments offerts par le pasteur Ericsson :

La mulâtresse de la mission catholique se montra et causa une telle sensation que les femmes qui travaillaient suspendirent leur geste. [...] Tandis qu'elle s'avavançait, droit devant elle, avec la lenteur raide des somnambules, les femmes, formant spontanément la haie, lui murmuraient d'une voix que cassait l'émotion :

- Que viens-tu faire ici, toi ?  
- Ne suis-je pas des vôtres ? chuchotait-elle timidement sans suspendre son pas mécanique. Ne suis-je pas une femme noire ?<sup>653</sup>

Quelques pages plus loin, la jeune femme dévoile les mystères de son origine et réaffirme à nouveau sa négritude :

- Qui es-tu donc ? lui demanda Ngwane-Éligui la Jeune.  
- Je suis une orpheline, ou plutôt une enfant abandonnée et recueillie par Frère Nicolas. En vérité, je suis la nièce de Frère Nicolas, c'est-à-dire la fille de son frère, commerçant à Mackenzieville. En 1956, mon père est retourné se marier dans son pays. Revenu à Mackenzieville, il n'a plus voulu de moi, sans doute à la demande de sa nouvelle femme. Alors, Frère Nicolas m'a recueillie, et c'est ainsi que je me suis retrouvée à Ekoumdoum.

---

<sup>652</sup> *Ibid.*, p. 310-311.

<sup>653</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 263.

- Pourquoi n'as-tu pas allée avec ta mère noire ? demanda une mère de petit malade.  
- Parce que je ne l'ai jamais vue et que je ne la connais pas, quoiqu'elle vive toujours. Après avoir longtemps habité ensemble comme mari et femme, ils se sont brusquement séparés un jour ; c'est ce qu'on m'a dit sans me préciser le motif de cette séparation. Je sais maintenant que Frère Nicolas ne m'emmènera pas non plus quand le jour de son départ sera venu ; il me mettra dans un orphelinat à Mackenzieville : c'est toujours ainsi que cela se passe. Je suis des vôtres et je veux vivre désormais comme vous, et non reléguée dans les salles froides et les galeries solitaires d'une bâtisse étrangère.<sup>654</sup>

Dans les perspectives politique et idéologique qui sont celles de Mongo Beti, les prises de position de ces deux personnages sont extrêmement intéressantes. Maisonneuve et la jeune femme se trouvent, en raison de leurs origines, aux frontières de deux univers antagoniques<sup>655</sup> : d'une part, le monde blanc, qui ne compte d'ailleurs pas, en son sein, que des Européens puisque Baba Toura et ses partisans appartiennent à cette sphère. Cet ensemble, assimilé par l'auteur au Mal, est celui des oppresseurs et il est sans cesse présenté négativement. D'autre part, se trouve le monde noir qui, lui aussi, peut réunir des non-africains comme le pasteur Ericsson ou le père Dietrich et qui regroupe les combattants de la liberté et du progrès. Les personnages de ce groupe sont tous affectés positivement. Or, dans l'univers romanesque créé par Mongo Beti, la demi-mesure n'est pas envisageable : on appartient à l'un ou l'autre clan, et les personnages, tels Maisonneuve et la jeune métisse, qui, de par leur couleur de peau, relèvent de deux groupes doivent un jour ou l'autre choisir leur camp. Ainsi en est-il de l'ancien combattant qui « avait déménagé du centre négrier pour venir habiter avec sa mère à Kola-Kola, comme s'il avait opté définitivement pour la portion noire de son sang »<sup>656</sup>. En agissant de la sorte, il ne peut faire que le bon choix, celui vers lequel vont les

---

<sup>654</sup> *Ibid.*, p. 266.

<sup>655</sup> Même si Maisonneuve est citoyen français et a droit, à ce titre, à un billet d'avion pour rentrer au pays, tandis que ses compagnons d'armes doivent voyager en bateau.

<sup>656</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben, op. cit.*, p. 267.

préférences du narrateur qui fait figure d'autorité<sup>657</sup>. La césure est d'ordre purement idéologique : les progressistes face aux réactionnaires, telle est la vision, maintes fois exprimée, de Mongo Beti. En cela, les positions sur lesquelles il campe rappelle l'opposition qui avait cours au plus fort de la guerre froide : quiconque n'est pas avec nous est forcément contre nous. L'engagement betien s'inspire fortement du Sartre des *Temps modernes* pour qui « chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi »<sup>658</sup>. Comme Sartre sommait Camus, au moment de la guerre d'Algérie, de choisir son camp, Beti place ses personnages en situation de choisir le leur.

L'analyse conduite jusqu'à présent sur les bases théoriques fournies par Susan Suleiman peut s'appliquer, avec quelques nuances, aux deux romans du cycle Mor-Zamba, mais mérite d'être pondérée pour *Perpétue*. Le dualisme, bien que toujours présent, s'y teinte d'une certaine ambiguïté. En effet, où classer un homme comme Essola ? Sa lutte passée aux côtés de Ruben et son action militante contre le régime de Baba Toura en font, dans la ligne générale de l'œuvre betienne, un personnage positif. Mais son reniement, sa soumission au nouveau pouvoir, sa collusion avec des individus comme Norbert, le policier, plaident en défaveur de l'ancien rubéniste. Les habitants de Zombotown et, plus particulièrement, le groupe des amis de Jean-Dupont, sont eux aussi dans une position analogue à celle d'Essola. Anna-Maria, par exemple, ne cesse de prêcher à Perpétue la soumission dès la moindre

---

<sup>657</sup> « Dans la mesure où le narrateur se pose comme source de l'histoire qu'il raconte, il fait figure non seulement d'«auteur» mais aussi d'autorité. Puisque c'est sa voix qui nous informe des actions des personnages et des circonstances où celles-ci ont lieu, et puisque nous devons considérer – en vertu du pacte formel qui, dans le roman réaliste, lie le destinataire de l'histoire au destinataire – que ce que cette voix raconte est «vrai» il en résulte un effet de glissement qui fait que nous acceptons comme «vrai» non seulement ce que le narrateur nous dit des actions et des circonstances de l'univers diégétique, mais aussi tout ce qu'il énonce comme jugement ou comme interprétation. Le narrateur devient ainsi non seulement source de l'histoire mais aussi interprète ultime du sens de celle-ci ». Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse, op. cit.*, p. 90.

<sup>658</sup> Texte de présentation de la revue *Les Temps modernes*, n° 1, 1<sup>er</sup> octobre 1945. Repris dans *Situations, II* [1948]. Paris : Gallimard, 1999.

injonction de son époux. En émoussant chez la jeune femme le peu de sentiment de révolte que celle-ci pouvait encore avoir, Anna-Maria se comporte en complice d'Édouard et participe, comme beaucoup d'autres, au malheur de Perpétue. Zeyang aime incontestablement Perpétue et son désir de l'arracher aux griffes d'Édouard est sincère. Mais ses maladresses et la suffisance qui l'habite seront nuisibles à sa maîtresse. Autant, dans *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, les personnages et les événements semblaient porteurs d'univocité, autant ils sont ambigus dans *Perpétue et l'habitude du malheur*. Il est vrai que la tonalité des trois œuvres est totalement différente. Le pessimisme et le nihilisme dans lequel baigne l'atmosphère de *Perpétue* contrastent avec la joie, l'humour et l'optimisme des romans du cycle Mor-Zamba. Dans le premier cas, la révolution rubéniste a échoué, comme en témoigne le reniement d'Essola. Même s'il a besoin de conseillers techniques étrangers et d'une armée sur le pied de guerre, Baba Toura peut se féliciter de la stabilisation de son pouvoir. Aucune lueur d'espoir n'est visible pour les rubénistes puisque ceux qui, justement, symbolisaient l'espérance d'une société autre sont morts, tel Bifanda, ou ont rallié le nouveau régime, tel Essola.

Cette brève évocation du climat qui enveloppe *Perpétue* permet de voir s'esquisser en creux un portrait de l'auteur au moment de la rédaction du roman. La publication de *Main basse sur le Cameroun* ayant connu les avatars que l'on sait, il est aisé d'imaginer la lassitude, voire l'abattement de Mongo Beti. Les procès de Mgr Ndongmo et d'Ernest Ouandié l'ont également affecté. Tout ce découragement transparaît dans *Perpétue* avec des personnages comme Essola, ni totalement pur, ni totalement abject.

Mor Zamba – beaucoup plus qu'Abéna dont les pérégrinations militaires s'apparentent davantage à celles d'un mercenaire que d'un combattant de la liberté – symbolise le renouveau

auquel semble croire l'auteur quelques années plus tard. En effet, même dans les pires situations, Mor Zamba fait preuve d'une vitalité et d'un bonheur de vivre qui contrastent singulièrement avec les tentations suicidaires contenues dans *Perpétue*. Au camp Gouverneur Leclerc, le travail forcé, la faim, la maladie, les brimades n'ont pas raison de Mor Zamba. Bien plus, nous le retrouvons en apprenti infirmier mettant ses bribes de connaissances médicales au service de ses compagnons d'infortune. À Kola-Kola, malgré ses faibles ressources, escroqué par des patrons noirs aussi peu scrupuleux que Robert, Mor Zamba n'hésite pas à venir en aide à ses amis Lobila. Enfin, la victoire finale à Ekoumdoum, loin d'être une fin en soi, laisse augurer un avenir plus radieux, comme le prouve l'une des dernières phrases du roman :

C'est ainsi que cela a commencé, mais nous autres nous ne l'avons su que plus tard, beaucoup plus tard. Car, en dépit des apparences, c'est ici que commence véritablement cette histoire, drame aux mille retournements, visage de femme ruisselant tantôt de larmes comme la cascade mélodieuse, tantôt de rires comme un ciel ensoleillé, écho retentissant un jour de salves, un autre de chants, destin de notre peuple voué aux déclinés répétés, mais se réveillant toujours, se redressant quand même chaque fois...<sup>659</sup>

Le second critère que retient Susan Suleiman dans sa définition du roman à thèse est « la présence d'un intertexte doctrinal ». Mongo Beti, tout au long de sa carrière de romancier et d'essayiste, n'a jamais dissimulé ses sympathies pour le courant de pensée incarné par Ruben Um Nyobé. De même, et ce n'est un secret pour personne, il fut très proche de la gauche, voire de l'extrême-gauche françaises. Cet engagement politique trouve écho dans sa production romanesque. *Remember Ruben* se termine par les retrouvailles entre Mor Zamba et Abéna, devenu, entre temps, sous le nom d'Ouragan-Viet, un important chef rubéniste. Abéna ordonne

---

<sup>659</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 313. Pour revenir sur le pessimisme de *Perpétue*, rappelons que, dans un article de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, Mongo Beti se demandait si le régime camerounais ne devait pas sa victoire davantage aux erreurs commises par les dirigeants de l'U.P.C., à leurs contradictions et aux luttes intestines qu'à sa propre force. Un personnage comme Essola pourrait symboliser ces inconséquences dont ont su tirer profit Baba Toura et ses conseillers étrangers.



à Mor Zamba et à son fidèle lieutenant, Jo le Jongleur, de libérer Ekoumdoum du joug que fait peser sur la cité le Chimpanzé Grabataire. Pour cela, il leur donne deux fusils et quelques recommandations :

Prenez tout votre temps, faites soigneusement les choses, ne vous souciez pas des délais, le temps ne compte pas pour nous. L'Afrique est dans les chaînes pour ainsi dire depuis l'éternité, nous la libérerons toujours assez tôt. Notre combat sera long, très long. Tout ce que vous voyez en ce moment dans Kola-Kola et dans toute la Colonie n'est qu'un prélude puéril. D'ici quelques années, quelques mois peut-être, et même après la prochaine destruction de Kola-Kola au cours de laquelle pourtant seront immolés des milliers et des milliers des nôtres, y compris des femmes et des enfants, il se trouvera des gens pour sourire au souvenir de ces préliminaires brouillons.<sup>660</sup>

Régis Antoine voit, « dans ce souci du fusil, dans cette orientation en direction du monde paysan, et dans cette stratégie de la durée [...] une conception proche des théories maoïstes »<sup>661</sup>, ce que confirme le titre de la première partie du roman : « La longue marche de deux rubénistes et d'un enfant ». L'épopée qu'entament Mor Zamba et ses compagnons se situe dans la droite ligne d'une tradition révolutionnaire parfaitement identifiable. Quelques pages plus loin, c'est à une autre révolution asiatique qu'il est fait allusion : Jo le Jongleur, avant de quitter Kola-Kola, avait eu la riche idée d'«emprunter» à son patron quelques menus objets. Dans son butin de guerre, figure une splendide bicyclette, élément indispensable, selon Mor Kinda, de leur expédition. Car, explique-t-il à un Mor Zamba médusé par tant d'audace, « je ne sais plus dans quel film j'ai appris que les patriotes vietnamiens n'avaient pas d'autre moyen de transport »<sup>662</sup>. Enfin, dans un numéro de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, Mongo Beti évoquant les procès de 1970, écrit : « Cet été a vu la capture d'Ernest Ouandié, le dernier chef

---

<sup>660</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 312-313.

<sup>661</sup> Régis Antoine, « *Remember Ruben* », in Ambroise Kom (éd.), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*, op. cit., p. 490.

<sup>662</sup> Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, op. cit., p. 18.

historique de l'U.P.C., qui fut un peu le Vietminh du Cameroun »<sup>663</sup>. Sans oublier les déclarations d'intention contenues dans le premier numéro, texte manifeste, de la même revue : « une revue des radicaux noirs de langue française [...] *Peuples noirs-Peuples africains* souhaite devenir le lieu de rencontre idéal de militants, de leaders, de chercheurs venant de tous les horizons du progressisme radical noir et africain »<sup>664</sup>. Ces quelques exemples illustrent la volonté d'ancrer l'œuvre romanesque dans un intertexte doctrinal précis. Mais il faut aussi reconnaître à Mongo Beti la capacité à échapper à la tentation, trop souvent répandue dès qu'il s'agit de défendre une cause politique, de noyer son texte romanesque sous un déluge de prise de positions politiques.

Deux points apparemment secondaires, mais qui ont leur importance, permettront de compléter notre définition du roman engagé tel qu'il apparaît chez Mongo Beti. Dans les trois œuvres étudiées, aux côtés de personnages entièrement fictifs – Essola, Perpétue, Mor-Zamba... – figurent d'autres protagonistes qui, eux, sont tout à fait réels. Ils peuvent apparaître dans la trame romanesque, tel Ruben Um Nyobé<sup>665</sup>, ou être simplement évoqués : au détour d'une page de *Remember Ruben*, il est question de l'arrivée au pouvoir en France du général De Gaulle en 1958 ; dans *Perpétue et l'habitude du malheur*, une grande manifestation est organisée par le parti unique pour célébrer la chute de N'Krumah, le chef d'état ghanéen. Ajoutons à cela les personnages présents dans les trois œuvres sous des patronymes tellement transparents que pas un lecteur averti ne se méprend sur leurs identités. Ne parlons même pas de Baba Toura, mais signalons seulement deux exemples. Essola, au début de son enquête,

---

<sup>663</sup> Mongo Beti, « La Dormeuse et les flibustiers », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 17, septembre-octobre 1980, p. 78.

<sup>664</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 1, janvier-février 1978, p. 1 et 24.

<sup>665</sup> Encore qu'il faille faire la distinction entre le personnage historique connu sous le nom de Ruben Um Nyobé et le personnage romanesque présent dans l'œuvre de Beti sous le simple nom de Ruben.

rencontre Zeyang le footballeur et un groupe de ses amis chez lesquels il est invité. La discussion porte naturellement sur la situation politique et économique du pays. Et l'un des jeunes hommes lit un texte très virulent écrit, quelques semaines avant son exécution, par un certain Bifanda, pamphlet dans lequel celui-ci dénonce la politique néo-coloniale instaurée par Baba Toura et ses conseillers étrangers. Et Essola étonne l'assistance en avouant tout ignorer de ce Bifanda :

- Comment, mon frère, dit le jeune footballeur avec un accent de blâme qu'il ne voulait nullement dissimuler, tu ne connais pas Bifanda ?
- N'oublie pas que je sors à peine d'un camp de Baba Toura où l'information ne pénètre jamais, plaïda Essola.
- Bifanda ! déclara le footballeur Zeyang, mais, mon cher, c'est le seul grand patriote révolutionnaire jamais fourni par notre province ; [...] précisons qu'il était docteur d'université. Il a été capturé bêtement il y a deux ans [en 1966, selon la chronologie du roman] alors qu'il créait un nouveau front de guérilla dans le Sud-Est. Les janissaires de Baba Toura l'ont exécuté sur place, en lui tranchant le cou.<sup>666</sup>

Pour deviner qui se cache derrière le personnage de Bifanda, il suffit de lire les quelques lignes suivantes extraites de *Main basse sur le Cameroun* :

10 mars 1966 : Ossendé Afana, jeune dirigeant upéciste qui venait d'ouvrir un front de guérilla dans l'extrême Sud du Cameroun, est tué dans des circonstances jamais éclaircies. On retrouve son corps horriblement mutilé : la tête a été sectionnée au ras du tronc.<sup>667</sup>

Ajoutons qu'Ossendé Afana, diplômé en sciences économiques, avait publié en 1966 aux éditions François Maspero un essai intitulé *L'Économie de l'Ouest africain*.

Le second exemple concerne le personnage nommé Langelot et cité dans deux romans. Les indications le concernant fournies dans *Perpétue et l'habitude du malheur* sont assez minces :

---

<sup>666</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 85. Les dates fournies par le roman permettent d'établir une chronologie extrêmement précise. Essola a été arrêté en 1962 (voir p. 11). Son enquête a lieu en 1966, dix ans après la mort de Ruben (voir p. 16).

<sup>667</sup> Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, op. cit., p. 70.

- On dit que Baba Toura et son ami Langelot ne cessent de parcourir le monde, à quémander des médicaments soi-disant pour soigner les pauvres Africains. [...]

- Langelot ! s'écria une autre jeune femme [...] ; Langelot, quelle malédiction ! Quand le bon Dieu nous en débarrassera-t-il ? Pourquoi faut-il que les Africains le trouvent toujours sur leur route, celui-là ? Face à Ruben déjà, c'était Langelot. Aujourd'hui, quatre ans après Ruben, c'est toujours Langelot.<sup>668</sup>

*Remember Ruben* lève le voile sur le personnage :

On apprit que Langelot, ennemi juré de Ruben, qui avait été cinq ans plus tôt assez habile politicien pour se faire élire par les Africains à Oyolo, avait cette fois mordu la poussière, battu par un Africain obscur, dont le nom était oublié, sitôt lu. Cet échec parut présager le déclin d'un homme qui avait été l'incarnation même de l'oppression hypocrite, celle des gens qui disent publiquement aimer les Noirs, mais qui, secrètement, les préfèrent ilotes.<sup>669</sup>

Encore une fois *Main basse sur le Cameroun* fournit la clef de l'énigme :

1953 : création par Louis-Paul Aujoulat, missionnaire français qui a réussi à se faire élire député des autochtones dans la circonscription très catholique de Yaoundé [...] d'un parti politique destiné exclusivement à lutter contre l'U.P.C. au nom de la religion et contre l'indépendance au nom de l'assimilation. Il nomme ce parti Bloc Démocratique Camerounais.<sup>670</sup>

Les élections auxquelles il est fait allusion dans *Remember Ruben* eurent lieu en 1956 et furent remportées par André-Marie Mbida. Ajoutons un dernier élément d'identification : Louis-Paul Aujoulat « se faisait donner, entre autres surnoms pittoresques, celui de “l'ange gardien du Cameroun” »<sup>671</sup>. Il est certainement vrai que ces références resteront hermétiques au plus grand nombre de lecteurs, ceux qui n'ont pas une connaissance approfondie de l'histoire du Cameroun. Mais cela importe peu car les romans betiens sont parfaitement lisibles, même si l'on ne dispose pas de toutes les clés historiques, politiques ou idéologiques. Et, encore une fois, cette qualité de l'œuvre lui permet d'échapper, comme nous l'avons déjà remarqué, à la tentation du texte lourdement didactique.

---

<sup>668</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p.159.

<sup>669</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 224.

<sup>670</sup> Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, op. cit., p. 62.

<sup>671</sup> *Ibid.*, p. 65.

Différents types de personnages cohabitent dans l'œuvre bétienne, certains nés entièrement de l'imagination du romancier, d'autres ayant réellement existé et présents soit sous leurs véritables noms, soit sous des pseudonymes. Or, cette confrontation de personnages fictifs et historiques est, selon Susan Suleiman, un trait distinctif du roman à thèse. Si les personnages de ce type d'œuvres sont tous potentiellement des incarnations d'idées,<sup>672</sup> le texte romanesque betien échappe à ce schématisme réducteur. Deux idéologies, incarnées par Baba Toura et Ruben, prédominent, correspondant dans l'esprit de l'auteur à deux choix de sociétés totalement opposées et incompatibles. Et les personnages se rangent sous l'une ou l'autre bannière. Toutefois, chaque protagoniste a son caractère propre, sa personnalité qui lui évite de n'être qu'un simple stéréotype. Les textes de Mongo Beti recèlent, incontestablement, certains traits que l'on retrouve dans les romans à thèse ; mais l'art du romancier est d'avoir su, tout en mettant en scène ses propres convictions, éviter la simplification grossière qui a valu au genre d'être considéré comme un sous-ensemble mineur de la production littéraire car trop proche de la propagande pour être artistiquement valable<sup>673</sup>.

Aussi convient-il, pour les raisons évoquées ci-dessus, de parler, à propos de la production bétienne, de romans engagés, et en aucun cas de romans à thèse. Car même si certains critiques ont parfois confondu ces deux types de textes sous prétexte que le poids idéologique plomberait également les deux genres, il importe d'établir une distinction. Le roman à thèse, genre foncièrement autoritaire, impose la bonne lecture de l'œuvre et se présente, selon la formule de Susan Suleiman, « principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, scientifique ou

---

<sup>672</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse, op. cit.*, p. 234.

<sup>673</sup> *Ibid.*, p. 9.

religieuse »<sup>674</sup>. Or, Beti, dans le sillage satrien, conçoit, nous semble-t-il, son engagement contre l'univocité du roman à thèse, dans un élan vers le dévoilement du monde et le plein exercice de la liberté du lecteur. Pour Sartre, et pour Beti, l'écrivain « est un homme qui a choisi un certain mode d'action [...] qu'on pourrait nommer l'action par dévoilement » et qui, de ce fait « a abandonné le rêve impossible de faire une peinture impartiale de la Société et de la condition humaine »<sup>675</sup>. Cette exigence place le romancier dans une tension entre sa vocation de créateur et la nécessité de répondre aux impératifs idéologiques ou moraux qu'il s'est assigné. Or, l'essence de l'œuvre d'art tient à sa liberté. La soumettre au diktat d'un parti-pris idéologique, par exemple, revient à lui retirer son statut d'œuvre d'art pour la réduire au rang d'outil de propagande. Beti est conscient de cet écueil, même si, par moments, sa prose se révèle par trop didactique.

Enfin, n'oublions pas que très souvent le roman à thèse est une littérature de commande. Dans les années quatre-vingt, le F.L.N. algérien, en butte à des difficultés intérieures, confronté à la montée en puissance du courant salafiste, tente de regagner la légitimité acquise lors de la guerre d'indépendance. À cet effet, l'Entreprise Nationale du Livre (ENAL), la maison d'édition officielle, publie des romans dans la seule vocation est d'exalter l'épopée libératrice et le rôle central du F.L.N. Ces textes dont Charles Bonn a souligné la piètre qualité littéraire et la surdose d'élan nationaliste<sup>676</sup> n'ont laissé que peu de traces dans l'histoire littéraire algérienne, le public algérien lui-même n'ayant guère goûté cette littérature nationale largement dominée par les sempiternelles images d'un peuple héroïque et uni en lutte contre

---

<sup>674</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>675</sup> Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1947]. Paris : Gallimard, collection "idées", 1981, p. 29-30.

<sup>676</sup> Voir Charles Bonn / Xavier Garnier, *Littérature francophone, tome 1 : le roman*. Paris : Hatier / AUPELF-UREF, 1997, p. 196 *sqq.*

l'inique domination coloniale<sup>677</sup>.

Bien différent est le roman engagé betien dont la fonction est d'amener le lecteur à se poser des questions, à s'interroger, à exercer son esprit critique et sa conscience. Et n'est-ce pas là le rôle stimulant de l'intellectuel qui n'a pas vocation à apporter des réponses toutes faites et un "prêt à penser clé en mains", mais à aiguïser notre propre réflexion en nous permettant de limer notre cervelle à la sienne ?

## 2. Entre conte et roman réaliste

Le roman à thèse se veut avant tout description réaliste d'une situation<sup>678</sup>. Mongo Beti l'entend bien ainsi, lui qui s'est donné pour tâche le dévoilement des réalités coloniales et post-coloniales. L'intrusion dans son texte romanesque de personnages appartenant au domaine de l'Histoire montre bien son désir d'ancrer ses fictions dans un univers et un contexte parfaitement identifiables. *A priori*, tout semble clair et l'étiquette de romancier réaliste convient parfaitement pour caractériser notre écrivain. Mais les choses se compliquent quand on examine attentivement les deux romans du cycle Mor Zamba et plus précisément les différentes aventures vécues par le colosse d'Ekoumdoum. Les différentes étapes de la vie tumultueuse de Mor Zamba peuvent se résumer de la manière suivante :

- dans le paisible (en apparence) village d'Ekoumdoum, arrive un jeune garçon. Qui est-il ? D'où vient-il ? A-t-il ou non des parents ? Nul ne peut répondre à ces multiples interrogations, le garçon s'enfermant dans un mutisme total, à tel point que, durant fort longtemps, on le

---

<sup>677</sup> Citons un exemple de cette littérature de propagande, le roman de Azzédine Bounemour, *Les Bandits de l'Atlas* (Gallimard, 1982), ouvrage qui a obtenu le premier prix au concours du 20<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance algérienne. Bounemour poursuivra son épopée de la glorieuse lutte du peuple algérien dans un autre roman, *Les Lions de la nuit* (Gallimard, 1985).

<sup>678</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse*, *op. cit.*, p. 14 : « Je définis comme roman à thèse un roman "réaliste" (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) ».

croira muet. Le roman s'ouvre sur un étonnant mystère ;

- l'arrivée de celui que d'aucuns jugent comme un intrus suscite bien des remous dans la communauté. Les opposants, avec à leur tête le vieil Engamba, exigent le départ de l'adolescent. Heureusement, un vieux paysan se prend d'affection pour Mor Zamba et en fait son fils adoptif. Toujours désigné comme « le bon vieillard »<sup>679</sup>, celui-ci appartient au clan des alliés de l'orphelin ;

- pour mériter sa place au sein des Ekoumdoum, deux épreuves sont proposées à Mor Zamba. La première consiste à construire sa maison sur un terrain offert par « le bon vieillard ». Mor Zamba, malgré sa force herculéenne, ne peut espérer venir à bout seul d'une aussi vaste entreprise. Intervient Abéna qui va jouer le rôle d'adjuvant<sup>680</sup> ou, pour reprendre la terminologie de Propp, d'« auxiliaire »<sup>681</sup>. L'union de ces deux personnages hors du commun donne à leur travail une dimension extraordinaire :

À chacun de leurs voyages, nous voyions l'amoncellement des matériaux croître, témoignage d'un effort qui paraissait le fait non d'hommes ordinaires, mais plutôt de personnages fabuleux. [...] Les deux compagnons devinrent le symbole à la fois de l'énergie, de l'amitié et de la détermination et la cité adopta ce dicton : « Abéna et Mor Zamba se sont ligués : quelle montagne ne soulèveront-ils pas ? »<sup>682</sup>

La seconde tâche est également d'ordre physique. Comme chaque année, les Ekoumdoum sont confrontés à leurs voisins, les Zolos, en une importante compétition de lutte au cours de laquelle s'affrontent les plus vigoureux champions de chaque clan. Et c'est Mor Zamba, « combattant providentiel » qui, seul face à quatre Zolos, parvient à faire triompher les

---

<sup>679</sup> Mongo BETI, *Remember Ruben*, *op. cit.* :

- « Tu te rassures, Mor-Zamba, en songeant au bon vieillard », p. 36 ;

- « Le bon vieillard avait fait là une trouvaille prodigieuse », p. 38 ;

- « C'est ce moment que choisit le bon vieillard pour réaliser un complot ourdi avec tant de soin », p. 39 ;

- « Certains habitants soutenant immanquablement le bon vieillard dont ils avaient toujours admiré la sagesse, la réserve et la dignité », p. 61.

<sup>680</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>681</sup> Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, *op. cit.*, p. 51 sq.

<sup>682</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 37.



couleurs d'Ekoumdoum. Mais cette double réussite ne débouche pas sur l'intégration tant attendue. Mor Zamba, malgré le prestige acquis lors des combats contre les Zolos, verra se dresser contre lui une coalition de vieillards qui chercheront, par tous les moyens, à contrecarrer ses projets et notamment celui de son mariage ;

- dénoncé calomnieusement par Engamba et par le Chef, Mor Zamba est incarcéré au camp Gouverneur Leclerc. Débute alors le roman d'apprentissage du héros. Cette initiation qui précède l'action a pour cadre trois lieux différents :

- le camp Gouverneur Leclerc où Mor Zamba entame sa formation médicale ;
- Toussaint-Louverture, le faubourg d'Oyolo où, au contact des militants rubénistes, Mor Zamba acquiert des rudiments de science politique ;
- Kola-Kola, le faubourg de Fort-Nègre qui est le théâtre de quelques actions de guérilla urbaine dans lesquelles Mor Zamba se trouve engagé.

L'acquisition de ce triple savoir permettra à Mor Zamba de triompher à Ekoumdoum en soignant les enfants malades, en donnant à son action un contenu politique et en mettant en pratique les connaissances accumulées à Kola-Kola en matière de maniement d'armes<sup>683</sup>.

- l'initiation s'achève par les retrouvailles des deux frères d'élection Mor Zamba et Abéna. Ce dernier confie une mission au héros : libérer Ekoumdoum ;

- le dernier chapitre de ce conte révolutionnaire est celui du retour victorieux de l'enfant prodigue. Mor Zamba renverse l'usurpateur, libère les opprimés et, surtout, accède au pouvoir.

Car l'on découvre, comme par enchantement, qu'il est un descendant du chef légitime,

---

<sup>683</sup> Une des décisions importantes prises par Mor Zamba concerne la réforme agraire, ainsi qu'il l'annonce aux habitants du village : « Chers frères, chères sœurs, j'ai appris [...] que, dans d'autres pays, quand le gouvernement des cités passe des tyrans à la masse du peuple, on commence par distribuer la terre à ceux qui la travaillent. Chez nous un seul homme accapare la terre ; sa cause étant entendue, la terre redevient libre », Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, *op. cit.*, p. 293. Quant à l'utilisation des fusils, c'est plutôt Jo le Jongleur qui profite des rapides conseils donnés par Abéna avant leur départ, Mor Zamba répugnant à mener une lutte violente.

autrefois chassé de sa cité et remplacé par un imposteur.

Ce résumé rapide montre les similitudes entre la structure des deux romans du cycle Mor-Zamba et celle des contes. Les fonctions décrites par Propp sont parfaitement repérables dans les différentes aventures vécues par Mor Zamba. Celui-ci apparaît, tout d'abord, comme un héros-victime emmené loin de chez lui<sup>684</sup>. Ainsi, Mor Zamba « fait ses premiers pas sur une route sans recherches, où toutes sortes d'aventures l'attendent »<sup>685</sup>. Le premier volume du cycle, *Remember Ruben*, se clôt sur le retour en scène d'Abéna qui fait office de « pourvoyeur » : « Le héros – qu'il soit quêteur ou victime – reçoit de lui un moyen (généralement magique) qui lui permet par la suite de redresser le tort subi »<sup>686</sup>. Chez Mongo Beti, cet auxiliaire magique est, bien évidemment, le fusil. Peut débiter, alors, la fonction du retour du héros. Avant la victoire finale, celui-ci doit affronter ses ennemis, Le Bâtard et Van den Rietter ; la défaite des agresseurs permet de réparer le méfait initial, à savoir l'acte de délation qui a provoqué l'emprisonnement de Mor Zamba, mais également l'usurpation du pouvoir par le Chimpanzé Grabataire ; le héros est transfiguré, métamorphosé : les habitants d'Ekoumdoum apprennent la véritable origine de Mor Zamba. Enfin, le héros monte sur le trône : Mor Zamba est appelé à être chef de la cité.<sup>687</sup>

Le destin de Mor Zamba est étroitement lié à celui d'Abéna. Pourtant, les deux personnages incarnent, chacun de son côté, un type particulier de héros. Ils sont, tous deux, des individus hors du commun et le narrateur n'hésite pas à les comparer à Akomo, le légendaire fondateur d'Ekoumdoum : « Il nous faudra attendre vingt ans pour connaître enfin, bribe par bribe, l'odyssée digne d'Akomo, vécue par les deux plus admirables enfants

---

<sup>684</sup> Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, op. cit., p. 49.

<sup>685</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>686</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>687</sup> Pour le détail de toutes ces fonctions, *ibid.*, p. 63-79.

d'Ekoumdoum »<sup>688</sup>. Leurs destinées, l'un sur les champs de bataille, l'autre dans la jungle des faubourgs, confirment ce jugement. Mais là où Mor Zamba apparaît simplement comme un héros de conte, Abéna, lui, se comporte en héros de légende. La distinction établie par Marthe Robert éclaire le cheminement des deux personnages :

La carrière mythique lui [le héros de conte] est interdite du seul fait du dénouement heureux auquel il aspire au-delà de ses « travaux », preuve qu'une fois passé le temps de l'errance et des épreuves fabuleuses, il n'a pas d'autre ambition que de rentrer au plus vite dans le rang. Alors que le vrai héros [de légende] brise définitivement avec l'ordre familial, grâce à quoi il devient apte à créer de nouvelles valeurs collectives dans une sphère plus élevée, l'adolescent merveilleux veut tout bonnement être « heureux jusqu'à la fin de ses jours », en fondant un royaume sans Histoire ni histoires, dont il attend une perpétuelle idylle. Rien ne le dispose donc aux vastes desseins qui exigent du héros mythique une abnégation totale et presque toujours le sacrifice réel de sa vie. [...] C'est pourquoi le début de son règne marque précisément la fin de la féerie, ayant choisi la réconciliation plutôt que la rupture.<sup>689</sup>

Abéna manifestait, dès son adolescence, son désir de rompre avec le clan, tandis que Mor Zamba faisait preuve de beaucoup plus de modération<sup>690</sup>. D'autre part, le retour de Mor Zamba à Ekoumdoum inaugure une ère nouvelle de paix et de quiétude. Abéna, lui, ne reviendra pas, contrairement à ce qu'il laisse (ou veut) croire :

- Un jour, peut-être, viendrai-je admirer votre travail, déclara Ouragan-Viet.  
- Quand ? Dis-nous quand tu viendras, supplia Jo le Jongleur.  
- Dans dix ans ? Dans vingt ? Dans trente ? qui peut savoir. Surtout pas de précipitation, les gars. Prenez tout votre temps, faites soigneusement les choses, ne vous souciez pas des délais, le temps ne compte pas pour nous.<sup>691</sup>

Nous découvrons ainsi, dans le même texte, deux personnages qui appartiennent à des univers

---

<sup>688</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 83.

<sup>689</sup> Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, op. cit., p. 95-96. Ruben est lui aussi un héros mythique, au sens où l'entend Marthe Robert, dans la mesure où il tente de « sauver un peuple entier au prix de son propre anéantissement », comportement christique que confirment les nombreuses similitudes entre le fondateur du P.P.P. et le Nazaréen.

<sup>690</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 41 : « - Vous me dégoûtez ! oh, comme je vous méprise. [...] Il ne put en dire davantage, suffoquant de rage, étranglé de sanglots. Il en était venu à une telle haine pour les siens qu'il ne pouvait plus la retenir, mais nous étions encore loin de nous douter de toute la profondeur d'un sentiment que l'avenir seul allait vraiment dévoiler ».

<sup>691</sup> *Ibid.*, p. 312.

romanesques différents. Parallèlement, se pose la question de la nature des œuvres de Mongo Beti. Marthe Robert, dans son essai, oppose conte et roman réaliste :

Dépayser pour divertir [...], tout l'art du conte est là, dans ce déplacement de l'illusion qui consiste à afficher le faux pour obliger à découvrir le vrai. À l'inverse du roman "réaliste", qui s'efforce d'ajuster la fiction à ce que l'on admet communément comme une image plausible du réel, il fait parade de son irréalité, exhibe ses invraisemblances, grossit, rapetisse, déforme, dénature ses éléments sans le moindre souci d'être cru, avec l'arbitraire qui est la loi au royaume absolu de l'imagination.<sup>692</sup>

Or, sans être des contes à proprement parler, les romans du cycle Mor-Zamba sont envahis par l'esprit d'« inquiétante étrangeté »<sup>693</sup> caractéristique, selon Marthe Robert, de ce type de narration. Le personnage de Mor Zamba, son destin, appartiennent à l'univers du conte. Mais le cadre événementiel dans lequel il évolue est, historiquement, des plus précis. Ses combats contre les Zolos – chaque adversaire qui lui est proposé oblige Mor Zamba à lutter pendant près d'une journée – ont quelque chose de démesuré, de fabuleux<sup>694</sup>, mais les personnages qu'il côtoie, Ruben, Langelot, sont tout ce qu'il y a de plus réel.

Mongo Beti qui, quoi qu'on en dise<sup>695</sup>, est avant tout un romancier politique se plaît à mêler étroitement réalité et fiction. Ce mélange des genres, loin d'altérer la verve romanesque, produit, comme avec *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, des œuvres plurivoques. L'humour, le burlesque dont est imprégné ce roman peuvent étonner, dès lors qu'il est question d'un sujet aussi sérieux, aussi dramatique qu'une révolution. Bien qu'éprouvant à l'évidence, une grande sympathie pour ses personnages, Mongo Beti n'hésite pas à s'en moquer, et même

---

<sup>692</sup> Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, op. cit., p. 102.

<sup>693</sup> Marthe Robert emprunte ce concept à la psychanalyse freudienne ; il traduit le malaise né d'une rupture dans la rationalité rassurante de la vie quotidienne. Voir Sigmund Freud, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais* [1919]. Paris : Éditions Gallimard, collection "Folio", 1988.

<sup>694</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, op. cit., p. 57-60.

<sup>695</sup> Dans l'entretien accordé à Anthony O. Biakolo, Beti s'insurgeait contre les tentatives des certains critiques pour dénaturer son œuvre en lui ôtant tout caractère politique. De la même manière, Beti a récusé l'ouvrage de Jaques Fame Ndongo (*L'Esthétique romanesque de Mongo Beti*. Paris : Présence Africaine / ABC, 1985) qui, selon lui, occultait l'aspect politique de son écriture.

à les ridiculiser : les trois rubénistes quittent Kola-Kola insurgé pour s'en aller, le plus tranquillement du monde, organiser leur petite révolution, avec, pour tout bagage, une bicyclette surchargée qu'il faut sans cesse pousser, tirer, soulever, porter, et deux fusils dont ils ne sont même pas sûrs de connaître le maniement. Enfin, comment ne pas rappeler le sort de nos valeureux guérilléros, exilés à Tambona par suite de la blessure du sapak Évariste ? Mor-Zamba dont le nom seul faisait autrefois trembler tous les saringalas de Kola-Kola fait office de prêtre et Georges Mor-Kinda, le célèbre Jo le Jongleur, la plus grande fripouille et le plus grand escroc de Fort-Nègre, en est réduit à vendre du sel au marché local.

Ces rappels montrent la volonté de Mongo Beti, tout en donnant à son œuvre un caractère politique incontestable, de ne pas sombrer dans le didactisme ou l'apologie d'une thèse politique. En greffant ainsi sur ses romans, qui n'en conservent pas moins une dimension de témoignages et de révélations sur une période troublée de l'histoire de son pays, des éléments burlesques et d'autres propres au conte, il prouve, si besoin était, qu'il n'est pas un propagandiste, mais un véritable romancier. La démarche éthique n'efface pas la dimension esthétique. Nous sommes bien loin d'une littérature de propagande comme on a pu la connaître sous d'autres cieux lorsque le pouvoir politique commandait à des scribes encartés une littérature de glorification nationale qui travestissait allégrement la vérité historique. Beti défend certes un idéal politique, mais il demeure constamment habité par le doute. Et son œuvre porte les traces de ses interrogations, de ses hésitations, mais aussi de ses enthousiasmes parfois excessifs. Bref, il donne à lire un travail de romancier et non d'idéologue. La meilleure preuve en est qu'après le triomphe sur lequel se clôt *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, les romans suivants du cycle Dzawatama semblent remettre en cause l'option révolutionnaire armée, voire la possibilité d'une transition démocratique.

UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION  
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES  
CENTRE DE RECHERCHES LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES DE L'OCÉAN INDIEN

ENGAGEMENT LITTÉRAIRE ET CRÉATION ROMANESQUE

DANS L'ŒUVRE DE MONGO BETI.

THÈSE DE DOCTORAT

LITTÉRATURES FRANCOPHONES

PRÉSENTÉE PAR MOHAMED AÏT-AARAB

SOUS LA DIRECTION DE M. LE PROFESSEUR GWENHAËL PONNAU

ANNÉE UNIVERSITAIRE 2010-2011

VOLUME 2



**TROISIÈME PARTIE**

**LE CYCLE DZEWATAMA**



## CHAPITRE 1

### PEUPLES NOIRS-PEUPLES AFRICAINS ET LES ROMANS DU CYCLE

#### DZEWATAMA : ANALYSE D'UNE FILIATION

##### 1. Francophonie et coopération

Lorsqu'en janvier 1978, paraît le premier numéro de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, Mongo Beti, qui en est le maître d'œuvre, se lance véritablement dans une aventure financière, mais aussi intellectuelle. En effet, il ne s'agit plus pour lui de formuler ses critiques *via* la médiation du roman, mais de ferrailer, à visage découvert, contre ses ennemis politiques. Non que Beti ait jamais tenté de dissimuler ses prises de position derrière un quelconque anonymat. Les principes défendus par l'écrivain ont toujours été clairement affichés, et ce depuis ses premières tentatives scripturaires. Mais le passage de l'écriture romanesque à un travail de style journalistique impose une approche quelque peu différente des faits et des événements. Disparaît la distance que doit prendre le romancier vis-à-vis d'une actualité qu'il entend adapter à son univers fictionnel. Toutefois, le Mongo Beti auteur des *Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama* et le Mongo Beti directeur de *Peuples noirs-Peuples africains* ne sont pas deux entités étrangères et hermétiques l'une à l'autre et un courant d'échanges extrêmement fructueux s'établit entre la revue et les romans. Ce lien entre les écrits romanesques et ceux que l'on peut qualifier de politiques n'est pas nouveau. Les textes de la seconde période publiés entre 1974 et 1979, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, sont étroitement associés à l'essai *Main basse sur le Cameroun*. De la même manière, l'article contre *L'Enfant noir* paru dans un numéro spécial de *Présence Africaine* est à mettre en perspective avec *Ville Cruelle*

publié dans la même livraison de la revue. Avec *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur* et *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, un certain nombre de thèmes abordés dans la revue vont trouver une illustration et un prolongement romanesques. Une lecture attentive des deux romans du cycle Dzewatama exige donc une connaissance précise des idées politiques de Mongo Beti, telles qu'elles s'expriment dans *Peuples noirs-Peuples africains*. Car jamais la réalité, historique ou événementielle, et la fiction romanesque n'ont été aussi proches l'une de l'autre. Le premier numéro de *Peuples noirs-Peuples africains*, véritable manifeste de la revue, affirme sans ambiguïté aucune les objectifs d'un organe qui se veut la « tribune de langue française des radicaux noirs » :

Dix-huit ans après les indépendances, voici enfin une publication noire importante contrôlée financièrement, idéologiquement et techniquement par des Africains francophones noirs, et par eux seuls. Voici la première grande publication noire francophone totalement indépendante non seulement des gouvernements africains, mais aussi de tous les hommes, de toutes les institutions, de tous les organismes derrière lesquels se dissimule habituellement le néo-colonialisme de Paris : chefs d'État soi-disant charismatiques, coopération, assistance technique, francophonie, etc. Voici la première grande publication noire francophone résolue à proclamer aussi souvent qu'il le faudra la seule vérité qui, aujourd'hui, tient à cœur à tous les Noirs également : l'Afrique rejette désormais toutes les tutelles, celle de Paris autant que celle de Washington, celle de Moscou aussi bien que celle de Pékin... Voici enfin une publication noire francophone décidée à conformer sa pratique à cet axiome : le capitalisme, voilà l'ennemi mortel de l'Afrique<sup>696</sup>.

Cet extrait désigne clairement les cibles privilégiées auxquelles les fondateurs de *Peuples noirs-Peuples africains* souhaitent s'attaquer : la francophonie et son cortège d'assistants et de coopérants ; la dépendance des pays africains envers l'ancienne métropole, sujétion aussi bien d'ordre politique qu'économique ou culturel ; le capitalisme, source, selon

---

<sup>696</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 1, janvier-février 1978, 2° de couverture.

Mongo Beti et ses collaborateurs, de tous les maux des peuples du continent<sup>697</sup>. Or, ces thèmes, le lecteur les retrouve peu ou prou dans les quatre cents pages qui composent le cycle Dzawatama.

Bon nombre de pays africains, pour ne pas dire la plupart, ont adopté une fois les indépendances acquises, le français comme langue officielle. Ainsi, autour de l'ancienne puissance colonisatrice s'est créé un club des nations francophones regroupant des pays africains autrefois soumis à la tutelle de Paris, mais également des nations tels la Belgique ou le Canada, où la langue française est d'un usage courant. Or, selon Mongo Beti, les institutions de la francophonie ne sont qu'un instrument de la domination culturelle de la France :

C'est pourquoi à l'évidence, il est impossible de séparer le problème des langues africaines en Afrique dite francophone du problème plus vaste et un peu mieux élucidé maintenant de la domination linguistique et culturelle, plus ou moins voyante, là où il y a domination politico-économique.<sup>698</sup>

Lors du quarante troisième congrès de l'International P.E.N. à Stockholm (21-26 mai 1978),

Mongo Beti renouvelle ses critiques :

Loin d'être un creuset fraternel des cultures, la francophonie pêche en ce qu'elle s'appuie sur le fait accompli de la prééminence d'une culture, sur la sacralisation arbitraire d'une échelle des valeurs ayant pour axe unique une idéologie dominante, celle de la classe détenant le vrai pouvoir.<sup>699</sup>

Contrairement à un Léopold Sédar Senghor dont, à maintes reprises, il a critiqué la philosophie politique<sup>700</sup>, Mongo Beti, dans tous ses écrits, pourfend ce qu'il considère comme

---

<sup>697</sup> La terminologie et le discours betiens qui semblaient obsolètes depuis la chute du mur de Berlin, la dislocation du bloc soviétique et la fin annoncée de l'histoire semblent retrouver toute son actualité avec la crise économique, sociale et politique actuelle.

<sup>698</sup> Mongo Beti, « Les langues africaines et le néo-colonialisme en Afrique francophone », *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 29, septembre-octobre 1972, p. 113.

<sup>699</sup> Mongo Beti, « Un visage exemplaire de la création littéraire persécutée : l'écrivain francophone d'Afrique noire », *op. cit.*, p. 115.

<sup>700</sup> Voir *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 1, *op. cit.*, p. 24 : « *Peuples noirs-Peuples africains* souhaite devenir le lieu de rencontre idéal de militants, de leaders, de chercheurs venant de tous les horizons du progressisme radical noir et africain, à l'exception des adeptes du senghorisme et d'autres idéologies confusionnistes qui n'ont fait que trop de mal à l'Afrique et aux Noirs. »

une nouvelle forme de colonisation. Un dialogue, dans *Les Deux mères de Guillaume Ismaël*, entre Marie-Pierre, l'épouse française du procureur Dzawatama, et Nicolas Tekere dit El Malek<sup>701</sup>, ancien professeur de philosophie et opposant irréductible au régime de Baba Toura, offre au romancier une nouvelle occasion d'enfourcher son cheval de bataille favori :

Pour TERRASSEMENT, c'est un mot que ces jeunes entendent rarement, figure-toi. C'est une langue étrangère ici le français. Ne ris pas trop vite de l'un des innombrables effets pervers de votre domination. [...] Ces jeunes gens ont mis de longues années à apprendre à l'école une langue qu'ils ont rarement l'occasion de pratiquer dans la vie courante. T'est-il arrivé de parcourir notre unique quotidien, propriété du gouvernement ? Tu écoutes bien la radio de temps en temps ? Alors tu as bien dû constater que le français dans la vie quotidienne de notre peuple, c'est un peu comme l'Arlésienne. Ou l'aiguille dans une botte de foin. Qui est vraiment familiarisé avec ton français dans ce beau pays classé par Senghor votre idole dans l'attendrissant club francophone que l'univers vous envie ?<sup>702</sup>

L'homme africain semble condamné à errer dans les méandres d'une langue qu'il ne maîtrise pas et à laquelle il demeure étranger :

Or, si le complexe idéologico-culturel de la francophonie, expression de la prééminence de la culture française, pouvait être comparé à une ville étrangère, la nuit, à la fois énigmatique et constellée de signaux lumineux, de panneaux indicateurs, d'inscriptions comminatoires qui canalisent la circulation automobile vers les sens uniques, les sens giratoires, les tunnels, les voies de garage, toutes directions fixées d'avance, connues des autochtones, mais où ne peut manquer de s'égarer le voyageur allogène, le poète négro-africain, le romancier négro-africain, l'essayiste négro-africain, représenteraient justement ce voyageur venu d'ailleurs, condamné à se faire broyer dans les contraintes mystérieuses et labyrinthiques d'une ville hostile.<sup>703</sup>

---

<sup>701</sup> Pourquoi ce surnom emprunté à l'arabe et signifiant « roi » ? Est-ce parce que Nicolas est le seul de tous les ex-étudiants à n'avoir pas renié les combats de naguère, ceux qu'il menait, lui et les autres, à commencer par Alexandre, pour l'instauration d'une véritable démocratie dans leurs pays ? Est-ce parce qu'il est le seul à n'avoir pas courbé l'échine devant le dictateur, à ne pas s'être laissé acheter ?

<sup>702</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 127-128.

<sup>703</sup> Mongo Beti, « Un visage exemplaire de la création littéraire persécutée : l'écrivain francophone d'Afrique noire », *op. cit.*, p. 116. Ce texte rappelle un passage de *Mission Terminée* qui, par le biais d'une longue métaphore filée, développe l'image de l'individu perdu dans les rues énigmatiques d'une ville étrange et étrangère : « Le drame dont souffre notre peuple, c'est celui d'un homme laissé à lui-même dans un monde qui ne lui appartient pas, un monde qu'il n'a pas fait, un monde où il ne comprend rien. C'est le drame d'un homme sans direction intellectuelle, d'un homme marchant à l'aveuglette, la nuit, dans un quelconque New-York hostile. Qui lui apprendra à ne traverser la Cinquième Avenue qu'aux passages cloutés ? Qui lui apprendra à déchiffrer le « Piétons, attendez » ? Qui lui apprendra à lire une carte de métro, à prendre les correspondances ? » (p. 250-251). L'homme africain évolue dans un monde (et dans une langue) créé par et pour d'autres et auquel il demeure

Or, qui pourrait mieux symboliser l'emprise culturelle de la France sur ses anciennes colonies sinon les coopérants ? Mongo Beti considère l'assistance technique comme l'un des maux les plus accablants parmi tous ceux que l'Afrique a à supporter :

En Afrique noire ex-française du moins, l'impérialisme n'a pas pu éviter, et c'est là surtout son échec, que les regards des observateurs ne se braquent sur un mécanisme crucial de son pouvoir, c'est-à-dire l'assistance technique – non pas la faculté donnée à tout gouvernement réellement souverain de recruter librement ici ou là des spécialistes dont la nation, dûment consultée, estime avoir besoin à un moment donné, et pour une période précise, mais cette institution qui concrétise et consacre la dépendance illimitée d'un peuple pauvre en échange d'une maigre fourniture d'hommes plus ou moins qualifiés.<sup>704</sup>

Dans un autre article, Mongo Beti présente même l'assistance technique comme un repaire d'espions et de mouchards :

Il a fallu inventer une sorte d'institution occulte, à la nature ambiguë, mi-figue mi-raisin, mi-police d'intimidation, mi-agence de corruption. Et voilà toute l'atmosphère de ce qu'on appelle la coopération franco-africaine.<sup>705</sup>

Cette défiance envers la coopération et les coopérants se concrétise dans les romans *Dzewatama* en la personne d'Hergé Xourbes<sup>706</sup>. Personnage mystérieux, il hante les couloirs des administrations et les soirées des hauts dignitaires du régime tel un mauvais génie. Marie-Pierre, mise pour la première fois en présence du jeune homme, éprouve un indéfinissable malaise :

Quelques rares visages pâles, presque toujours les mêmes, semblaient des habitués de ces réunions passablement improvisées [...]. L'un d'eux cependant l'intriguait sourdement. Où donc ai-je vu ce visage-là ? se disait la

---

irrémédiablement étranger. La conclusion qu'en tire Beti est simple : à l'homme africain de construire un univers qui reflète son génie propre.

<sup>704</sup> Mongo Beti, « De la violence de l'impérialisme au chaos rampant », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 2, mars-avril 1978, p. 27.

<sup>705</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 1, *op. cit.*, p. 5.

<sup>706</sup> Sous ce patronyme, se cache à peine un personnage pour lequel Mongo Beti n'a jamais caché son antipathie, Hervé Bourges, ex-président de la première chaîne de télévision française (T.F.1) et qui de 1970 à 1976 dirigea l'École Supérieure Internationale de Journalisme de Yaoundé. Mongo Beti lui consacre d'ailleurs un long article, « La dormeuse et les flibustiers. Hervé Bourges ou l'itinéraire douteux d'un Rastignac "d'extrême-gauche" », *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 17, septembre-octobre 1980, p. 73 à 100.

jeune femme chaque fois que son regard, guidé par le hasard, se posait sur cette figure blême et chafouine, dont l'œil froid et acéré l'examinait distraitement. C'était Hergé Xourbes.<sup>707</sup>

Le portrait physique, dans la tradition balzacienne, annonce le caractère, ici sournois, dissimulateur du personnage. Le prénom qui lui est attribué, Hergé, renvoie inmanquablement au créateur de Tintin dont l'album *Tintin au Congo*<sup>708</sup> concentre toute l'idéologie colonialiste qui pouvait avoir cours en Belgique et dans toute l'Europe des années trente : les clichés racistes, les comportements paternalistes, le parler « petit-nègre », *etc.* Le patronyme Xourbes est à scinder en deux parties : le X révèle la part d'inconnu, de mystère du personnage : faux coopérant technique et véritable barbouze, semble vouloir dire Beti ; les sonorités de la deuxième partie du nom évoquent la fourberie, la duplicité, le mensonge, traits marquants de notre homme à chacune de ses apparitions.

Le comportement et les agissements d'Hergé Xourbes confirment l'impression première de Marie-Pierre : la présence du jeune blanc crée une atmosphère de suspicion :

Marie-Pierre ne put se défendre de tourner ses yeux vers Hergé Xourbes et la confusion qui se lisait sur le visage abhorré la remplît d'une jubilation muette. Avant qu'on se mît à table, elle avait ressenti une cruelle humiliation en observant à la dérobée cet homme jeune, élancé, doté d'oreilles monstrueuses qui, un verre à la main, allait d'un groupe à l'autre. L'image d'un Père Joseph s'était irrésistiblement imposée à la jeune femme. Il s'était mêlé silencieusement aux conversations des groupes qu'il traversait, leur avait imposé sa solitude ; il avait tantôt dominé l'assemblée de son œil le plus humble, tantôt dardé des regards d'une niaiserie sophistiquée. Et maintenant, de sa table, il semblait un éleveur contemplant les ébats de gros poissons dans un vivier.<sup>709</sup>

Hergé Xourbes est présent partout, même là où on l'attend le moins, il semble s'occuper de tout sans que le lecteur sache jamais quelles sont ses fonctions véritables. Lorsque Marie-

---

<sup>707</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 93.

<sup>708</sup> Hergé, *Tintin au Congo* [1930-1931 / 1946]. Bruxelles : Casterman, 1984.

<sup>709</sup> *Ibid.*, p. 157. Les grandes oreilles du personnage le signalent comme un sycophante à la solde, sans doute, de quelque service français de renseignements.

Pierre s'installe à Niagara, le faubourg populaire de la capitale, après l'échec du coup d'État et l'arrestation de Jean-François Dzawatama, Hergé Xourbes vient rendre visite à la jeune femme. À quel titre propose-t-il ses services et son aide à Marie-Pierre ? Est-il diplomate ? Représente-t-il une quelconque organisation caritative ? Aucun élément du texte ne permet de répondre à de telles questions.

Puis le lecteur retrouve Hergé Xourbes lors d'un épisode beaucoup moins glorieux pour le jeune homme. Sous un prétexte fallacieux, Marie-Pierre est entraînée par une Européenne dans des locaux administratifs, peut être ceux de la police. Contrairement à ce qu'elle espérait – obtenir des nouvelles de son mari toujours emprisonné –, Marie-Pierre est tout d'abord copieusement insultée, avant d'échapper *in extremis* à un viol. Or, dans sa fuite, la jeune femme reconnaît l'un de ses agresseurs : Hergé Xourbes.<sup>710</sup>

Mêlé à toutes sortes d'activités plus ou moins avouables, Hergé Xourbes joue un rôle occulte important, semble-t-il. C'est El Malek, l'intellectuel révolté, qui révèle à Marie-Pierre que « Hergé Xourbes était un agent du S.D.E.C.E., comme tous les diplomates français, y compris l'ambassadeur lui-même ; comme aussi quatre-vingts pour cent des assistants techniques et environ soixante pour cent des coopérants »<sup>711</sup>.

Ainsi s'expliqueraient certaines attitudes étranges, certains silences ou encore le fait qu'Hergé Xourbes soit un familier du Président auprès duquel il a ses grandes et ses petites entrées. En effet, en tant que « haut responsable de la mission d'assistance technique chargé des liaisons avec le potentat, il était un peu diplomate, un peu agent secret, un peu terroriste, ne dédaignant pas de travailler pour son compte personnel, au demeurant journaliste à ses

---

<sup>710</sup> Pour ces deux épisodes : Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op.cit.*, p. 40 à 44 et 117 à 122.

<sup>711</sup> *Ibid.*, p. 45.

moments perdus »<sup>712</sup>.

La vision que propose Mongo Beti des relations Nord-Sud est claire, même si elle peut sembler parfois simpliste et outrancièrement manichéenne<sup>713</sup>. La coopération franco-africaine est un leurre : loin de contribuer à un quelconque développement, elle perpétue une situation de dépendance et de domination technique, culturelle et linguistique. Quant aux assistants que Paris dépêche vers un grand nombre de capitales africaines, Mongo Beti voit en eux, sinon les auxiliaires des services secrets français, à tout le moins des incompetents qui parviennent à masquer leurs insuffisances, voire à passer pour d'éminents spécialistes :

Quant aux déchets que l'Occident nous délègue ici sous prétexte d'assistance technique, déclarait [El Malek], ces cro-magnons, ces lilliputiens acharnés à détruire les plus puissants génies de la nouvelle Afrique, eh bien, rien ne m'étonne d'eux. Les grands hommes ne courent les rues nulle part ; la métropole elle-même n'en possède pas suffisamment pour son service. Comment nous en enverrait-elle ? [...] Qui inonde l'Afrique de pseudo-experts de la pédagogie, de pseudo-professeurs de français ou d'histoire, ou de géographie et autres maquignonnages bidons ?<sup>714</sup>

Un rapide relevé de quelques titres d'articles parus dans *Peuples noirs-Peuples africains* depuis 1978, année de création de la revue, suffit pour comprendre à quel point les problèmes de francophonie et de coopération sont pour Mongo Beti avant tout des questions idéologiques :

- « Négritude, Francophonie, Langues africaines... Les jeunes générations africaines contre Senghor !... » (n° 3, mai-juin 1978) ;
- « Afrique francophone : la langue française survivra-t-elle à Senghor ? » (n° 10, juillet-

---

<sup>712</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>713</sup> Nous considérons que les romans du cycle Dzawatama pêchent par un excès de militantisme et de didactisme. Est-ce la trop grande proximité avec la production journalistique qui empêche Beti de conserver la distance ironique qu'on lui connaît par ailleurs et qu'il rerouvrera avec les romans suivants ? Est-ce son extrême implication dans la vie (et pour la survie) de la revue ? Toujours est-il que les nuances dont il sait jouer dans ses autres œuvres semblent singulièrement manquer ici.

<sup>714</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 156-157 et 184.



août 1979) ;

- « Lettre à un coopérant » (n° 16, juillet-août 1980) ;
- « Cameroun : coopération ou recolonisation culturelle ? » (n° 20, mars-avril 1981) ;
- « Peut-on être coopérant et intelligent ? » (n° 22, juillet-août 1981) ;
- « Portée idéologique et fondements politiques de la francophonie » (n° 43, janvier-février 1985) ;
- « Un exemple de coopération contre-nature » (n° 49, janvier-février 1986).

Que le nom de l'ancien président du Sénégal soit fréquemment associé aux critiques envers la francophonie<sup>715</sup> n'est nullement étonnant : cible privilégiée du romancier, Léopold Sédar Senghor incarne une conception des rapports franco-africains que Beti condamne car elle perpétue, selon lui, une relation inégalitaire. Encore une fois, El Malek, la voix de l'auteur, exprime les idées de son créateur :

Il faudra bien qu'un jour les Français comprennent enfin que posséder Senghor, la plus noble conquête de l'homme blanc, ce n'est pas posséder l'Afrique toute nue, pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps. Quand les peuples noirs se seront enfin émancipés, la culture française sera ruinée comme une douairière frappée de sénilité, si culture française il y a encore. [...] Tous les peuples autrefois colonisés ont renvoyé les gourous blancs à leurs chères études, parfois à coups de pied au cul. Nous seuls, Senghor en tête, nous entêtons à leur complaire, à gaver ces fainéants de gratifications...<sup>716</sup>

Au-delà de la présence de quelques milliers de coopérants et assistants techniques – ce qui constitue déjà un enjeu culturel et politique de taille – Mongo Beti pose le problème crucial de la coexistence du français et des langues africaines<sup>717</sup>.

---

<sup>715</sup> Outre le texte de présentation de la revue, voir également « Les petites ruses en gros sabots de M. Senghor, président du Sénégal » (n° 14, mars-avril 1980) ; « Un nègre à l'Académie française » et « La gloire du collabo » (n° 35, septembre-octobre 1983).

<sup>716</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 158 et 160.

<sup>717</sup> Pour en savoir plus sur cette coexistence, parfois peu pacifique, entre français et langues africaines, voir notamment les travaux de Pierre Dumont (*Le Français et les langues africaines au Sénégal* et *L'Afrique noire peut-elle encore parler français ?*). Dans ses deux essais, Pierre Dumont qui dirigea de 1972 à 1979 le Centre de

## 2. La presse française et les droits de l'homme en Afrique

Le point de départ de *Main basse sur le Cameroun* fut, selon les dires de Mongo Beti, un article de presse publié par le journal *Le Monde* et décrivant la situation politique au Cameroun à la veille du procès Ouandié-Ndongmo<sup>718</sup>. Mongo Beti jugea la relation des faits tendancieuse et décida de donner sa propre version des événements. *Main basse sur le Cameroun* était donc destiné à lever le voile sur cette Afrique malade, selon les termes de l'écrivain, de la décolonisation gaulliste et des "réseaux Foccart".

La création de la revue *Peuples noirs-Peuples africains* répondait à un objectif similaire : il s'agissait, dans l'esprit des fondateurs, de briser le silence qui entourait les républiques francophones d'Afrique :

L'idée de cette revue est d'abord née de l'écœurement d'un couple qui, militant pour l'application des droits de l'homme aux prisonniers politiques d'Afrique francophone, et en particulier du Cameroun, prit avec effarement la mesure de l'extraordinaire muraille de Chine invisible dressée par Paris autour de ses chasses gardées du continent noir, paradis intouchables et d'ailleurs inabordables de la dictature, de la torture, du camp de concentration et de combien d'autres fleurs de haute civilisation.<sup>719</sup>

*Peuples noirs-Peuples africains* se voulait donc une tribune permettant à tous les progressistes noirs de s'exprimer. Elle était, en même temps, une reprise de la parole autrefois confisquée par le colonisateur et qui, malgré les indépendances, demeure le privilège de l'ex-métropole. Ce thème de la réappropriation du discours est une constante qui parcourt toute l'œuvre betienne. *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, après la chute du tyran Mor Bitá, dit le Chimpanzé grabataire, peint l'avènement d'un type nouveau et inconnu jusque-là

---

Linguistique Appliquée de Dakar s'attache essentiellement à l'étude du cas sénégalais. Mais cet exemple particulier est emblématique et significatif des problèmes qui se posent sur tout le continent. On pourra également, pour une approche plus théorique, consulter Louis-Jean Calvet, *Linguistique et colonialisme* [1974]. Paris : Payot, collection "Petite bibliothèque", 2002.

<sup>718</sup> Voir *supra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 1 : « Naissance d'un texte hybride : *Main basse sur le Cameroun* ».

<sup>719</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n°1, *op. cit.*, p. 1.

d'expression populaire : avant toute prise de décision importante, les femmes se concertent, instituant une démocratie véritable. Elles qui étaient exclues de la vie publique prennent en main leurs destinées en offrant à chacune d'entre elles la possibilité d'une expression totalement libre. Dans le même roman, le "tribunal des femmes" permet l'instauration de nouvelles institutions sociales fondées sur l'égalité des sexes<sup>720</sup>.

Retirer à la presse française le monopole de l'information africaine<sup>721</sup>, tel est le vœu des fondateurs de *Peuples noirs-Peuples africains* ; en effet,

un mécanisme éternel de l'oppression [consiste] pour les dominants à réduire les esclaves au silence, pour s'emparer de leur voix et parler en leur lieu et place, tout en justifiant cette usurpation par le mutisme obstiné des opprimés présenté comme un acquiescement librement consenti, comme le signe d'une délégation de pouvoir par tacite et éternelle reconduction.<sup>722</sup>

Mongo Beti et ses amis veulent faire entendre un autre son de cloche parce qu'ils considèrent la presse française, à quelques exceptions près, complice de la situation qui prévaut sur le continent africain. Lors des deux procès de 1970, seuls quatre journaux offrirent, selon Mongo Beti « une explication rationnelle et intelligible du drame »<sup>723</sup>, les autres médias, et en particulier *Le Monde* très critiqué par Beti, observant un silence coupable

---

<sup>720</sup> Mongo Beti envisage souvent la lutte des femmes comme emblématique d'un combat qui se déroule à une plus vaste échelle, celui de tous les Africains pour une émancipation véritable. Dans le premier numéro de la revue, figure, en page deux, une déclaration de principe qui résume parfaitement la position idéologique de Beti : « Nous convenons sans aucune hésitation que l'histoire de ces deux derniers siècles, taillée à coups de serpe par l'expansion galopante du capitalisme, a réduit les peuples africains, et les Noirs en particulier, en simple unité intégrante de l'armée internationale des prolétaires ; il ne nous semble pourtant pas moins indéniable que, soutiers pour ainsi dire tout naturels de l'abondance occidentale, nous formons à l'instar des femmes dont l'autonomie de lutte est désormais reconnue comme légitime une catégorie spécifique de prolétaires qui, parce que son oppression se réalise suivant des modalités particulières, telles que le racisme, a droit à des tribunes réservées pour y faire retentir sa revendication propre, pour se défaire surtout de cette malédiction qu'on dit être le symptôme infaillible de l'esclavage, la privation de parole ». Quelques pages plus loin est de nouveau rappelée la corrélation entre les deux états de sujétion : « Comme les femmes, les Africains dits francophones n'ont cessé de subir la spoliation de parole » (p. 14).

<sup>721</sup> L'hebdomadaire *Jeune Afrique* (qui se targua un moment d'être « L'Intelligent ») de Béchir Ben Yahmed fut l'objet de multiples critiques de la part de Mongo Beti, le romancier accusant l'organe de presse d'être à la solde de la France et de ses suppôts africains.

<sup>722</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 1, *op. cit.*, p. 14.

<sup>723</sup> Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, *op. cit.*, p. 139. Ces quatre journaux sont *Politique-Hebdo*, *Afrique-Asie*, *La Croix* et *L'Express*.

ou donnant une information parcellaire et partisane.

Le premier acte de collaboration de Jean-François Dzawatama avec le régime de Baba Toura consiste, en tant que substitut du Procureur de la République, à réclamer – et bien évidemment à obtenir – la peine de mort à l'encontre d'hommes dont le dictateur veut se débarrasser. Or, le procès, ou plus précisément le simulacre de procès, « n'avait été annoncé ni dans la presse nationale, ni dans la presse étrangère »<sup>724</sup>. Ce mutisme de la part de ceux dont la tâche est d'informer ne surprendra que les naïfs :

Pour rien au monde, le dictateur ne souhaiterait se priver de la protection intéressée de l'Occident ; mais c'est vrai aussi que cette protection n'était pas inconditionnelle ; c'est du moins ce que devait s'imaginer le tyran ; la sympathie de l'Occident serait compromise si les violences du régime faisaient l'objet d'un déballage dans l'opinion : il fallait que la dictature dissimule à tout prix ces violences. C'est un art dans lequel nous devons reconnaître qu'il est passé maître, avec l'aide de ses nombreux amis agissant sur place là-bas, et qui forment une vraie muraille de Chine, jamais franchie jusqu'ici.<sup>725</sup>

Une nouvelle forme de coopération franco-africaine naît ainsi entre Baba Toura et certains organes de presse français<sup>726</sup>. Et c'est contre cette conspiration du silence que luttent Marie-Pierre ou Michèle Mabaya-Caillebaut, présidente d'une association de femmes d'origine européenne dont les maris africains ont disparu de façon plus ou moins mystérieuse. Marie-Pierre découvrira d'ailleurs, peu à peu, les rouages de cette stratégie politique visant à dissimuler la moindre parcelle d'information susceptible de révéler la nature véritable du

---

<sup>724</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 47.

<sup>725</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 6-9. La métaphore de la muraille de Chine était déjà employée dans le texte de présentation de la revue.

<sup>726</sup> Cette collusion est toujours d'actualité comme en témoigne la visite officielle que le président Paul Biya a effectuée à Paris en juillet 2009. Son séjour a provoqué une violente polémique, la « Société des Journalistes » de *L'Express* ayant dénoncé l'achat d'espaces publicitaires, dans ce magazine, par la présidence de la République camerounaise. La presse française s'est également fait l'écho de pages de publicité, baptisées dans le jargon euphémisant de la profession « publi-reportage », dans le quotidien *Le Monde*.

régime. La jeune femme dont la naïveté et l'ignorance<sup>727</sup> en ce domaine surprennent El Malek est instruite par l'ex-professeur de philosophie :

La presse va se saisir de l'affaire ? Penses-tu ! Nos génies sont des malins : ils ont placé dans chaque rédaction, à la rubrique idoine, un *right man at the right place*. Lui, sa mission, c'est d'étouffer. Ou, si le scandale affleure quand même, on ne sait jamais, de déformer. Tiens, le coup d'État [de Jean-François] ce fut un sacré drame, ça. Eh bien, pas un écho dans la presse de chez toi. Il y a ici un bureau de l'A.F.P., la seule agence ayant un correspondant permanent chez nous, avec Tass, l'agence soviétique. Elles n'ont pas envoyé une seule dépêche, ni l'une ni l'autre. Et pourtant tout le monde est au courant. Et si jamais, par un hasard miraculeux, l'affaire venait quand même à filtrer, il y a une explication prévue déjà : tu la connais, conflit tribal. Pas à dire, ils sont fortiches, ces petits génies-là.<sup>728</sup>

Les attaques de Beti visent avant tout la presse occidentale. Or, les médias africains ne sont-ils pas, eux aussi, coupables dans une certaine mesure ? À cette question, la réponse de Mongo Beti est simple : l'unique quotidien national est la propriété du gouvernement, comme aime à le rappeler El Malek. Quant à la radio, lorsqu'elle ne retransmet pas les discours du bien-aimé président, elle se contente de diffuser des programmes français<sup>729</sup>. Aux yeux de l'écrivain, c'est donc bien à la presse étrangère, française en particulier, qu'incombe cette mission d'information et de dévoilement de la sombre réalité. En s'en détournant, elle se comporte en allié objectif du dictateur.

Comble du cynisme, constate Beti, des périodiques aussi importants que *Le Monde*, *Libération* ou *Le Nouvel Observateur* ne font pas toujours preuve d'autant d'aveuglement, voire de mauvaise foi. Ils sont même, la plupart du temps, à la pointe du combat pour les droits de l'homme, dès lors que les régimes incriminés se trouvent à Varsovie ou à Santiago du

---

<sup>727</sup> Voir Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 9 : « J'ai découvert très lentement [...] et à mes propres dépens, la vérité des choses d'ici. Mieux informée à mon départ de Lyon, je me serais sans doute mieux armée pour nous défendre, mon mari, mon fils et moi-même ».

<sup>728</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>729</sup> Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 243. La situation change dans les derniers romans comme on peut le voir avec le personnage de Lazare Souop, alias PTC, directeur d'un hebdomadaire indépendant, *Aujourd'hui la démocratie !*. Voir *infra*, quatrième partie, « Les romans d'un retour au pays natal ».

Chili. Mongo Beti accuse donc « la puissante presse de la gauche humaniste [française] si prompte à s'enflammer quand les écrivains sont persécutés à Buenos-Aires, à Prague ou à Moscou »<sup>730</sup> d'être étrangement silencieuse quand les victimes sont africaines. La dénonciation de ce que Beti appelle « le double langage tiers-mondiste »<sup>731</sup> se retrouve dans les pages du cycle romanesque *Dzewatama*, comme en témoignent ces propos échangés entre Marie-Pierre et Madame Zambo-Zanga :

Quand un voyou prend un caissier de banque en otage, reprit Marie-Pierre, les journaux n'ont pas de termes trop haineux pour le maudire. Votre président, le mien aussi par la force des choses, retient neuf millions de personnes en otages depuis bientôt vingt ans, et personne ne lui adresse de remontrance. Au contraire, c'est tout juste s'il n'est pas magnifié à l'égal d'une divinité. Je lisais l'autre jour un article où quelqu'un l'encensait sans ménager le dithyrambe, pour la stabilité de son régime, sa bonne gestion économique. Je me demande si ce n'était pas dans *Le Monde* au fait.

- Vous ne vous trompez pas, intervint Madame Zambo-Zanga, c'était bien dans *Le Monde*, je m'en souviens encore. L'ironie a voulu que, à la page latino-américaine, juste à côté, un Monsieur Stroessner, autre champion de la stabilité, mais sévissant au Paraguay, soit qualifié de sombre despote, en raison précisément de cette stabilité. Vérité en deçà...<sup>732</sup>

Les opposants politiques citoyens des pays d'Afrique noire francophone, tel Charles Zambo-Zanga dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître une représentation de Mongo Beti lui-même, sont victimes d'une forme d'ostracisme intellectuel : l'opinion publique française n'accorde que peu de crédit à leurs dénonciations. Même ceux qui paraissent les plus sensibles aux violations des droits de l'homme dans le monde

refusent de [...] croire. Ils comprendraient et me croiraient si j'étais un

---

<sup>730</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 1, *op. cit.*, p. 3. Dans un autre numéro de la revue (n° 32, mars-avril 1983, p. 51 *sq.*), Beti attaque une nouvelle fois le quotidien *Le Monde* et plus précisément Jean-Claude Pomonti (pour une fois, Pierre Biarnès et Philippe Decraene sont épargnés) : « Intrépides mais impartiaux dans l'éloge comme dans le blâme, nous avons admiré M. Pomonti correspondant de guerre en Extrême-Orient, d'où il envoyait des analyses aussi hardies que lumineuses et pénétrantes sur des événements à propos desquels il avait toute liberté de s'exprimer, les intérêts de son pays n'étant pas en jeu. Puis, M. Pomonti, revenu d'Extrême-Orient, fut affecté à la page africaine de son journal et on le vit alors glisser imperceptiblement de la condamnation de l'impérialisme à la compréhension nuancée des tyrans qui servent de piliers à la "coopération" franco-africaine ».

<sup>731</sup> Mongo Beti, « François Mitterrand ou le national-tiers-mondisme », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 27, mai-juin 1982, p. 22.

<sup>732</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 180.

Tchèque, un Juif soviétique – furieusement à la mode en ce moment, le Juif soviétique – au moins un Chilien, à la rigueur un Cambodgien de chez Pol Pot. En revanche, dès qu'il s'agit de moi, je veux dire de nous autres d'Afrique francophone, ils ne comprennent plus.<sup>733</sup>

Mongo Beti est convaincu qu'une vaste entreprise de désinformation est à l'œuvre pour présenter l'Afrique noire francophone comme une région où, en matière de droits de l'homme, aucun manquement grave n'est à signaler. Cette forme d'*omerta* idéologique fonctionne, semble-t-il, de manière très efficace puisque des personnages comme Philippe Letellier, le frère de Marie-Pierre, ou Alain Vidalou, un ami des Letellier, pourtant proches des organisations humanitaires catholiques, ignorent tout de la réalité du continent africain :

Ma pauvre cocotte, quelle aventure ! soupirait tristement Philippe. Qui se serait douté que de tels drames se déroulaient aussi au sud du Sahara. Il y a bien eu des allusions sporadiques à Foccart dans certains journaux, on en parlait comme d'un personnage sinistre ; on laissait entendre qu'il s'était taillé de petits fiefs là-bas, mais c'est tout, ça n'allait pas plus loin. [...]  
Croisé tranquille de la justice universelle, ce chrétien [Alain Vidalou] s'était aguerri dans les campagnes de dénonciation dirigées contre les régimes totalitaires d'au-delà du rideau de fer et d'Amérique latine. [II] ignorait tout de l'Afrique.<sup>734</sup>

Marie-Pierre elle-même, bien qu'installée dans le pays, paraît peu au fait des événements qui s'y déroulent et encore une fois El Malek, voix autorisée, doit jouer le professeur ès sciences politiques :

Les morts violentes ne sont pas une fable ici, mais le pain quotidien<sup>735</sup> ; simplement elles n'ont rien de mystérieux. C'est le traitement que vos assistants techniques nous apprennent à appliquer aux opposants. [...]  
- Ce n'est pas vrai, El Malek ; ça se saurait, forcément.  
- Tu veux dire que ce serait écrit dans *Le Nouvel Observateur*, la Bible de l'intelligentsia française, y compris les assistants techniques, les coopérants et même les épouses blanches des Africains ? Oui, mais ce qui se voit ici n'étant pas expliqué dans le Nouvel-Obs, eh bien notre intelligentsia expatriée perd son latin, ou fait semblant. Ne te fâche pas, Marie-Pierre, il faut bien dire que vous autres Français, vous n'êtes pas doués en politique, sans doute parce que vous n'avez jamais été vraiment informés. Vous savez à la perfection ce qui

---

<sup>733</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>734</sup> *Ibid.*, p. 148 et 174.

<sup>735</sup> *Trop de soleil tue l'amour* s'ouvre sur plusieurs morts mystérieuses.

se passe dans les pays sous-développés d'Asie et d'Amérique ; vous ignorez tout de la situation politique dans vos chasses gardées africaines, et ça ne vous trouble pas.<sup>736</sup>

Le petit peuple africain est lui aussi victime de cette rétention de l'information. Soigneusement maintenu à l'écart, il demeure complètement étranger à la vie politique nationale qui, pourtant, le concerne au premier chef. Sur ce plan, l'ère nouvelle de l'indépendance ressemble furieusement à l'époque coloniale dans la mesure où la désinformation demeure l'un des leviers politiques privilégiés de l'action gouvernementale. Et si la population subodore quelque chose, si elle se doute de quoi que ce soit, le pouvoir se garde bien de l'en informer<sup>737</sup>. Comble de l'ironie, Niagara, le faubourg populaire de la capitale, est mieux instruit des faits et gestes des chefs d'État étrangers que des activités du potentat :

Ils commentèrent en virtuoses le dernier dîner-surprise du président Giscard d'Estaing dans une famille populaire de la banlieue de Paris, la situation délicate du clan des Kennedy plusieurs années après le malheureux accident de Chappaquidick, les difficultés prévisibles de la succession du maréchal Tito à Belgrade, la victoire sans panache d'un crack anglo-français aux dernières courses de Maisons-Laffitte, sans oublier le prochain mariage d'une speakrine-vedette d'Antenne 2.<sup>738</sup>

Cette stratégie du silence qui trompe même les observateurs les plus attentifs aux soubresauts politiques des pays africains<sup>739</sup> contamine toute la vie sociale : les rapports entre individus sont marqués du sceau de la méfiance et de la peur, comme le font maladroitement remarquer à Marie-Pierre M. Nicopoulos, propriétaire du Nicopoulos-Bricolage et le commissaire-

---

<sup>736</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 131-132.

<sup>737</sup> *Ibid.*, p. 23 : « Toutefois les choses ne semblent plus être ce qu'elles furent naguère. [...] Comment ? C'est ce que nous aimerions savoir, mais c'est, comme toujours, comme du temps des Blancs, ce que personne ne se soucie de nous expliquer. »

<sup>738</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>739</sup> « Les organisations humanitaires sont en quelque sorte intoxiquées par le silence : il n'est point de tempête sans éclairs ni fracas, se disent-elles. Il est vrai que rien ne ressemble autant à la bonace que le silence. Que ne fait-on de nos jours avec le silence, la plus belle conquête des tyrannies modernes ? », Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 11.



divisionnaire Alexandre Tientcheu : « Avez-vous remarqué que les gens d'ici ne pipent point ? C'est un trait de leur caractère national. [...] Le grand malheur, selon [Alexandre], c'était sans doute le goût des gens pour le secret, leur mutisme obstiné, même en famille. C'était là il est vrai un trait du caractère national »<sup>740</sup>. Le commerçant grec et le policier transforment en essentialisme ce qui n'est que prudence et crainte d'un pouvoir violent et répressif, occultant ainsi la dimension politique, primordiale aux yeux de Beti, de toute lecture des évènements.

Le silence régit également le sort des prisonniers politiques dont les familles doivent, pour toute information, se contenter de vagues racontars soigneusement distillés :

Les rumeurs attendues commencent à filtrer ; elles évoquent l'état de santé lamentable des victimes, désignent comme leur lieu de détention la maison d'arrêt de la Brigade Spéciale Mixte, immense bâtisse carrée élevée au milieu du terrain vague dans le périmètre de la garnison, suggèrent des filières secrètes où s'informer amplement moyennant finance [...], sans que le gouvernement ait daigné faire aucune communication publique. [...]

Des informations se donnant pour fraîches prétendaient que la plupart des prisonniers avaient été évacués la nuit précédente vers les sinistres camps du Nord. D'autres confidences, venues soi-disant de source sûre, apprenaient qu'un nombre considérable avait déjà péri sous la torture.<sup>741</sup>

Les différentes interventions et les multiples démarches qu'effectue Marie-Pierre demeurent vaines. Partout règne la loi du silence. Et la situation de la jeune lyonnaise n'est en rien exceptionnelle ; avant elle, d'autres femmes de disparus et de prisonniers politiques se sont heurtées à cette « muraille de Chine » évoquée par Mongo Beti dans le manifeste de *Peuples noirs-Peuples africains*. Tel est le cas de l'avocate Michèle Mabaya-Caillebaut :

- Je vous parle d'expérience, doublement : n'oubliez pas que je suis à la fois avocat-défenseur et épouse, peut-être devrais-je dire veuve d'un prisonnier politique. Il restera au secret un an, deux, trois, quatre ? Tout dépendra de la fantaisie du dictateur, seul maître, avec ses conseillers occultes, des dossiers

---

<sup>740</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 109 et 114. Dans *Perpétue*, un jeune grec, chauffeur du car dans lequel a pris place Essola, se plaint également du mutisme de la population : « Voilà cinq ans environ que je tente en vain de discuter des affaires politiques de ton pays avec les jeunes, surtout avec ceux qui sont instruits. Mais rien à faire, les gens sont muets de terreur dès qu'on aborde un tel sujet ; c'était bien la peine de réclamer l'indépendance si fort. Tout le monde a peur dans ce pays-là » (p. 18).

<sup>741</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 26-27 et p. 29.

des prévenus politiques.

- Mais enfin, madame, vous avez bien fait quelque chose, vous avez écrit, vous vous êtes présentée, des gens ont intercédé, vous avez...

- Comme vous, madame, murmura avec douceur l'avocate, comme vous depuis un mois que le vôtre a disparu.

- Et alors ?

- Comme vous, vous dis-je ! Comme vous, rien, rien, rien, rien... Je n'ai pas reçu un mot de réponse, pas une lettre, pas un appel. Rien vous dis-je, rien... Renoncez à toute illusion, madame. C'est un processus irrémédiable, une sorte de fatalité, le mur.<sup>742</sup>

Lutter contre les dictatures africaines suppose en premier lieu, selon Mongo Beti, une information accessible au plus grand nombre<sup>743</sup>, seule arme à opposer à la mainmise des régimes anti-démocratiques sur les médias. Pour cette raison, Beti dénonce inlassablement « la toute puissance dans la presse et dans d'autres sphères stratégiques du pouvoir des défenseurs déterminés des dictateurs africains »<sup>744</sup>, c'est-à-dire ceux dont la mission est de dire et qui se taisent, devenant les complices de tous les Baba Toura du continent. Comme aime à le répéter Beti, l'Afrique est la seule région du monde à bénéficier de cette impunité dénonciatrice :

Ce n'est pas un hasard, déclara [Zambo-Zanga] avec une sérénité confinant à la provocation, ce n'est pas un hasard si les prisonniers politiques de l'Afrique dite francophone furent toujours les éternels oubliés de nos assises [congrès de la section française d'Amnesty International] au lieu d'en être les justes vedettes. Inconsciemment, nous nous refusions à regarder cette région du

---

<sup>742</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

<sup>743</sup> Voir les articles publiés dans *Peuples noirs-Peuples africains* :

- n° 2, mars-avril 1978, numéro spécial sous le titre générique : « Droits de l'homme et violence de l'impérialisme sous les dictatures francophiles d'Afrique noire » ;
- n° 6, novembre-décembre 1978 : « Malheur aux peuples sans voix » ;
- n° 18, novembre-décembre 1980 : « La presse française et le Congo-Brazzaville » ;
- n° 22, juillet-août 1981 : « L'Afrique et l'information dans le monde » ;
- n° 27, mai-juin 1982 : « François Mitterand ou le national-tiers-mondisme » ;
- n° 31, janvier-février 1983 : « Les médias, voilà le vrai pouvoir ! » ;
- n° 32, mars-avril 1983 : « Pourquoi *Le Monde* s'acharne sur le Nigéria ? » ;
- n° 33, mai-juin 1983 : « Lech Walesa, Abel Goumba\*, même combat ! » ;
- n° 37, janvier-février 1984 : Quand *Le Canard Enchaîné* découvre le Cameroun » ;
- n° 40, juillet-août 1984 : « Lettre ouverte à M. Bechir Ben Yahmed\*\* » ;
- n° 44, mars-avril 1985 : « Deux ou trois choses sur Jeune Afrique » ;

\*Abel Goumba, opposant centrafricain au président André Kolingba, était, à l'époque, emprisonné arbitrairement à Bangui.

\*\*Béchir Ben Yahmed, fondateur, longtemps directeur de publication de l'hebdomadaire *Jeune Afrique* et président-directeur général du groupe Jeune Afrique.

<sup>744</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 176.

monde avec les yeux dont nous voyions les autres continents. C'était notre zone d'influence, notre chasse gardée : notre désir secret de jouer les grandes puissances en était flatté. Nous y avions des intérêts dont la contribution à notre confort n'est pas négligeable, tant s'en faut. N'ayons pas peur des mots : nous sommes dans une certaine mesure les yankees de l'Afrique...<sup>745</sup>

Si même les organisations humanitaires répugnent à se pencher de trop près sur les entorses aux droits de l'homme dans cette « Françafrique »<sup>746</sup> livrée aux lobbies économiques et aux coteries politiques, la cause des démocrates africains semble perdue d'avance<sup>747</sup>. La lutte pour l'instauration d'un état de droit constitue une constante aussi bien dans l'univers romanesque de Mongo Beti que dans ses écrits politiques. Et les démêlés de l'auteur avec la section française d'Amnesty International n'en constituent qu'une nouvelle péripétie.

### **3. Amnesty international, l'intellectuel africain et « la défense des droits de l'homme blanc »<sup>748</sup>**

Avec *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, Mongo Beti, pour la première fois dans son œuvre, se met en scène sous le nom de Charles Zambo-Zanga. Comme son créateur, Zambo-Zanga est enseignant et son épouse, fonctionnaire de l'Éducation Nationale elle aussi, « une Française du nord, plutôt froide, mais point guindée, respirant l'assurance intellectuelle,

---

<sup>745</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>746</sup> Voir les ouvrages de François-Xavier Verschave, *La Françafrique* (Stock, 1999) et *Noir silence* (Les Arènes, 2000).

<sup>747</sup> Voir Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 185 : « [Marie-Pierre] avait dûment annoncé la visite de l'intellectuel noir [Charles Zambo-Zanga], un des hommes les plus marquants de l'Afrique d'aujourd'hui. Philippe, lui, n'avait négligé de souligner aucun détail de sa personnalité, espérant ainsi piquer leur curiosité. On les [des membres d'organisations humanitaires amis de la famille Letellier] avait vus affluer pour des événements combien plus anodins. Mais seuls vinrent Vidalou et sa femme, qui parurent assez tard, bien après le café, contrairement à leur habitude », et p. 195 : « Pas plus que cet après-midi à son pavillon, ses amis n'avaient consenti à paraître au meeting où ils savaient pourtant que sa sœur allait prendre la parole, évoquer sa douloureuse expérience africaine. Pas un seul représentant de la paroisse ni de l'amicale des fonctionnaires, deux cercles où l'on semblait pourtant se passionner pour le tiers-monde ». Peur de représailles ? Indifférence ? L'attitude des amis de Philippe Letellier demeure incompréhensible.

<sup>748</sup> Titre d'un numéro spécial de *Peuples noirs-Peuples africains* consacré à cette organisation : n° 7/8, janvier-février / mars-avril 1979.

mais sans arrogance »<sup>749</sup> ressemble étrangement à la propre femme de l'écrivain, Odile Biyidi-Awala-Tobner. Hormis ces quelques similitudes biographiques, ce qui lie profondément fiction et réalité est l'aventure vécue par Mongo Beti et son double romanesque. Un éditorial de *Peuples noirs-Peuples africains* résume les faits :

À plusieurs reprises, et plus particulièrement dans une livraison datée de mars 1977 de "S.O.S. CAMEROUN" (bulletin tiré à quelques centaines d'exemplaires du COMITÉ POUR DÉFENDRE ET ASSISTER LES PRISONNIERS POLITIQUES AU CAMEROUN, plus connu sous le sigle C.D.A.P.P.C.) et dans une note de la préface à la réédition de *Main basse sur le Cameroun*, Mongo Beti s'était interrogé avec amertume sur la fonction exacte d'Amnesty International dont, en tant que membre actif de la Section Française, il avait pu mesurer l'inertie face aux dictatures d'Afrique noire protégées par la France.<sup>750</sup>

L'article reprend la critique maintes fois formulée par Beti selon laquelle un étrange mutisme règne dès lors qu'il s'agit de mettre à jour les violences et les turpitudes des régimes autoritaires d'Afrique noire francophone, mutisme qui est non seulement le fait de certains organes de presse, mais également d'organisations humanitaires comme Amnesty International :

Un coup à l'Est (contre l'Union Soviétique et ses satellites), un coup à l'Ouest (contre l'Amérique latine, chasse gardée des États-Unis), telle [...] semblait être la stratégie constante au moins de la Section Française d'Amnesty International. Le champ des violations des droits de l'homme se limitait-il donc à ce balancement un peu trop symétrique ? Pourquoi n'était-il jamais question du Tchad, du Zaïre, du Cameroun, du Gabon, du Togo, de "l'Empire Centrafricain", etc., tous pays où la France protège des dictatures dont chaque observateur sérieux sait qu'elles sont parmi les plus sanguinaires, les plus féroces du monde ?<sup>751</sup>

Les événements de l'été 1976 transforment les interrogations de Mongo Beti en certitudes : une vague d'arrestations touchant aussi bien des travailleurs que des intellectuels, des étudiants et des lycéens est opérée par la police du président camerounais. À ce moment

---

<sup>749</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 178.

<sup>750</sup> « Faux et usage de faux à la Section Française d'Amnesty International », *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 3, mai-juin 1978, p. 1-2.

<sup>751</sup> *Ibid.*, p. 2.

précis, l'attitude d'Amnesty International Section Française devient, aux yeux du romancier, proprement inadmissible :

La Section Française d'Amnesty International, dûment informée et la mieux placée pour prendre les initiatives humanitaires les plus crédibles, manifesta pourtant un désintérêt scandaleux, qui ne s'est nuancé, et encore si peu, que lorsque certains militants, notamment dans le groupe 15 (Rouen) auquel appartenait Mongo Beti, ont paru sur le point d'entrer ouvertement en rébellion.<sup>752</sup>

Ainsi débute, au sein de l'organisation, ce que l'on pourrait appeler “l'affaire Mongo Beti”, l'écrivain n'hésitant pas à accuser certains dirigeants de la section française d'être, selon une terminologie empruntée à la vulgate marxisante, asservis aux intérêts colonialistes français en Afrique. Beti cite même le nom d'une jeune femme, présidente nationale, employée comme rédactrice en chef d'un magazine édité par le Ministère de la Coopération<sup>753</sup>. Il entend, par cet exemple, démontrer la collusion entre la section française d'Amnesty International et le gouvernement français de l'époque. À la suite de ces accusations, le Comité Exécutif de l'organisation décide, en novembre 1977, d'exclure Mongo Beti de la section française d'Amnesty International. L'écrivain dépose un recours contre cette décision. Mais au congrès de Mulhouse (26-27 mai 1978), une commission de sages tirés au sort par l'assemblée générale

---

<sup>752</sup> *Ibid.* Les accusations de Mongo Beti visent exclusivement la section française et non l'ensemble de l'organisation. Le romancier rend hommage à l'action de certaines sections, telle celle de l'ex-Allemagne Fédérale dont le combat humanitaire ne souffre aucune exclusive. Voir *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 3, *op. cit.*, p. 3 : « Qui veut juger exactement l'attentisme étrange de la Section Française d'Amnesty International sur l'Afrique dite francophone, doit considérer l'activité “africaine” d'autres sections nationales ouest-européennes dont les gouvernements, il est vrai, ne sont impliqués dans aucune intervention africaine ni dans le soutien direct d'aucune dictature noire – et notamment le courage des sections nationales des pays de l'Europe du nord, en particulier de la Section Allemande parfaitement fidèle à la tradition d'Amnesty International lorsque, dans *Le Monde* du 9 juin, elle fait ce que son homologue française n'a jamais osé, bien que les visites et passages à Paris de dictateurs africains ou de leurs serviteurs en vue relèvent de la vie quotidienne : à l'occasion de la visite à Bonn du Premier Ministre du dictateur camerounais, la Section Allemande a organisé une campagne de presse pour obtenir des nouvelles de trois prisonniers politiques camerounais, victimes bien connues de la fameuse vague d'arrestations de l'été 1976, dont, apparemment, seule la Section Française, obstinément muette à ce jour, n'a jamais entendu parler ».

<sup>753</sup> Il s'agit de Marie-José Protas qui apparaît sous ce nom dans *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*. La publication du Ministère de la Coopération avait pour titre *Actuel-Développement* ; elle a cessé de paraître en 1987.

rejette ce recours, confirmant ainsi l'exclusion prononcée par le Comité Exécutif. Telle est, brièvement résumée, la mésaventure vécue par Mongo Beti au sein d'Amnesty International.

La fiction romanesque évoque, avant même que Charles Zambo-Zanga n'entre en scène, ses démêlés avec la section française d'une grande organisation humanitaire :

Un jour, Marie-Pierre revint bouleversée d'une réunion [d'Amnesty International dont elle était devenue « un vrai pilier »] : au congrès national du dernier printemps<sup>754</sup>, venait-on d'apprendre dans son groupe qui n'avait pu y participer, un militant africain régulièrement inscrit à la Section Française avait été exclu au terme d'une procédure dont l'anomalie criante<sup>755</sup> laissait soupçonner que le gouvernement français avait tiré les ficelles dans la coulisse : l'exclu n'avait pas cessé d'attirer l'attention de l'organisation sur les violations des droits de l'homme dans les Républiques liées à Paris par des traités de coopération ; de guerre lasse, il avait brutalement mis en cause l'intégrité des dirigeants de la Section Française.<sup>756</sup>

Pour qu'aucun doute ne subsiste quant au modèle qui a inspiré le personnage de Charles Zambo-Zanga, l'une des protagonistes de l'affaire, Marie-José Protais, est nommément désignée dans le roman, renforçant encore davantage la référentialité de la fiction :

Le marxisme de mon mari, déclara sa femme, n'est, pour le moment, qu'une imputation oblique, honteuse, dont Marie-José Protais serait bien incapable de faire la démonstration. En revanche, nous avons, quant à nous, clairement établi qu'elle est rédacteur en chef du magazine de propagande d'un ministère unanimement reconnu comme l'artisan d'assassinats et même de massacres

---

<sup>754</sup> Le Congrès de Mulhouse au cours duquel avait été votée l'exclusion de Mongo Beti s'était déroulé au mois de mai.

<sup>755</sup> Le numéro 3, déjà cité, de *Peuples noirs-Peuples africains*, revient sur les raisons et les modalités de cette exclusion : « Les dirigeants de la Section Française d'Amnesty International ont dû jurer secrètement la perte du militant de base Mongo Beti coupable d'avoir eu des états d'âme, privilège dont seuls sont dignes les dissidents de l'Est ou les hommes de gauche d'Argentine et du Chili. Ils ont décidé de l'exclure à tout prix de l'organisation. Ils n'ont pas lésiné, dès lors, sur la tricherie de procédure : ainsi, n'est-ce pas le Comité Exécutif, composé de ceux-là mêmes dont il mettait l'intégrité en doute qui, en novembre 1977, s'est érigé en tribunal pour le condamner, oubliant seulement, bien qu'il fût présidé par un avocat chevronné (ô souplesse inépuisable des hommes de loi sous tous les régimes !) qu'on ne saurait être à la fois juge et partie. Plus grave et même criminel, ils n'ont hésité devant aucune forfaiture, puisqu'ils ont purement et simplement fabriqué un faux qu'ils ont ensuite sciemment utilisé à plusieurs reprises pour arracher à des instances sans doute réticentes l'exclusion de Mongo Beti. [...] Précisons que Mongo Beti ignorait jusqu'au congrès de Mulhouse l'existence de ce document, et pour cause. Jamais le dossier de son propre procès n'avait été communiqué à l'accusé. [...] Les dirigeants ne se sont résignés à en donner connaissance qu'au cours d'une assemblée générale du Congrès de Mulhouse, le 26 mai 1978, lorsque la salle, rejetant une proposition tortueuse du Bureau, décida de connaître au moins succinctement de l'affaire et réclama d'être informée des tenants et aboutissants du recours formé par Mongo Beti auprès de l'assemblée générale ». (p. 4-5)

<sup>756</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 177.

pour le compte de dictateurs africains et sous couvert d'aide et de coopération.<sup>757</sup>

La polémique, puis le conflit avec la section française d'Amnesty International ont profondément marqué Mongo Beti. La meilleure preuve en est que, pour la première fois dans sa longue carrière de romancier, il ne prend pas la peine de travestir – ou si peu – la réalité, faits et personnages, sous le vernis de l'imaginaire romanesque. Certes, seul un lecteur averti peut lire entre les lignes et percevoir, derrière la création littéraire le réel. Néanmoins, et c'est une nouveauté dans l'œuvre de Mongo Beti, le roman est empreint, beaucoup plus profondément que par le passé, de faits authentiques. La distance que s'impose tout romancier entre sa création et les événements dont il s'inspire tend à s'amenuiser. Cela est particulièrement perceptible dans le second volume du cycle Dzewatama. Jamais la proximité entre les faits (1977-1978) et leur transposition littéraire n'a été aussi forte : la publication en feuilleton, dans la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, de *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* est annoncée dans le numéro de juillet-août 1982<sup>758</sup>, indiquant ainsi que le temps de l'écriture est antérieur à cette date.

Cette proximité pose bien évidemment la question du statut d'une œuvre dont les éléments fictifs sont de plus en plus ténus. Jusqu'alors, même si un courant d'échanges très fructueux a toujours existé entre « prose latérale » et œuvres de fiction, ces dernières conservaient une autonomie certaine et gardaient toute leur littéarité. Le lecteur pouvait apprécier *Ville cruelle* ou *Mission terminée* en tant que romans engagés sans nécessairement devoir mobiliser un savoir particulier pour percer à jour les implicites de ces œuvres. Les

---

<sup>757</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>758</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 28, juillet-août 1982, p. 126 : « Ainsi se termine l'histoire de l'enfance pathétique et cahoteuse de Guillaume Ismaël Dzewatama. Celle de la jeunesse de notre héros, intitulée *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* commencera à paraître dans *Peuples noirs-Peuples africains* à l'automne de 1983. Mongo Beti ».

romans du cycle Dzewatama collent de plus en plus à une réalité référentielle qui n'est peut-être pas immédiatement identifiable par n'importe quel lecteur. Tout se déroule comme si, parallèlement aux écrits journalistiques, Beti souhaitait disposer d'une deuxième arme de combat contre ses ennemis politiques. L'inconvénient d'une telle démarche est que le texte littéraire est réduit à n'être que la transcription "a-littéraire" de la réalité, transcription qui privilégie les fonctions polémique et idéologique. Il perd ainsi en partie ce qui en fait une œuvre d'art et jamais sans doute le texte betien n'a été aussi proche du roman à thèse.

Les relations orageuses entre Beti et la section française d'Amnesty International ont renforcé la conviction du romancier qu'en matière des droits de l'homme, il existe deux poids et deux mesures. Faudrait-il donc accorder crédit à un récent discours qui affirmait que les pays africains, du nord comme du sud, n'étaient pas prêts pour la démocratie, faute d'être entrés dans l'histoire ? C'est contre de tels stéréotypes idéologiques que Mongo Beti a, toute sa vie durant, mené son combat.

Avec Charles Zambo-Zanga et Nicolas Tekere dit El Malek, Beti a créé deux personnages d'intellectuels africains dont l'aura romanesque déborde amplement le cadre de la fiction. Le roman se plaît à souligner les similitudes entre Charles Zambo-Zanga et son modèle, Alexandre Biyidi / Mongo Beti comme il multiplie les analogies entre Zambo-Zanga et El Malek : « L'homme [Zambo-Zanga] appartenait un peu au même type de personnage que El Malek, mais en plus âgé et apparemment plus résolu »<sup>759</sup>. S'affiche ainsi la volonté d'associer dans un même ensemble intellectuel les personnages fictifs et leur créateur. Et la présence de Mongo Beti dans son roman s'en trouve renforcée : présent en tant qu'auteur dont le nom figure sur les couvertures des deux volumes, il l'est également par le biais de ses deux

---

<sup>759</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 178.



créatures dont il est, peu ou prou, l'archétype. Cette double participation, externe et interne, au développement du processus narratif explique l'influence considérable exercée, au sein de la diégèse, par El Malek et Charles Zambo-Zanga, emprise hors de proportion avec leur rôle initial dans les deux textes.

Les deux hommes apparaissent tout d'abord comme extrêmement différents de leurs compatriotes, qu'ils soient hauts fonctionnaires comme l'aurait sans doute été El Malek s'il avait accepté de passer sous les fourches caudines du régime et de se compromettre avec les hommes du Président, ou expatriés comme Zambo-Zanga dont la personnalité impressionne Marie-Pierre :

Il était assez petit et maigre, passablement tourmenté, profondément marqué par ses études, au contraire de la plupart des diplômés africains, pensait Marie-Pierre, qui ne se laissaient entamer que très superficiellement par l'influence occidentale. Les stigmates d'usure laissés par l'âge et les rigueurs du combat politique étaient nettement visibles sur son visage, autre singularité chez un africain. On le disait un opposant intraitable qui ne manquait aucune occasion de cingler le dictateur par le verbe et par l'écrit.<sup>760</sup>

El Malek apparaît, dans les deux romans, à six reprises<sup>761</sup> et chacune de ses interventions se révèle déterminante. Sont plus particulièrement intéressantes les deux entrevues qu'il a avec Marie-Pierre et qui sont des véritables leçons de science politique<sup>762</sup>. Tout ce que la jeune femme apprend sur le fonctionnement du régime, ses intrigues, ses tabous, lui est révélé en grande partie par l'ex-professeur de philosophie : l'usage de la langue française dans les pays africains, la francophonie, la censure, la répression qui s'abat systématiquement sur tout ce qui ressemble à une opposition, autant de thèmes chers à Mongo Beti qu'El Malek développe à l'intention de Marie-Pierre. Cette position privilégiée de théoricien et de porte-parole de

---

<sup>760</sup> *Ibid.* Beti signe là un autoportrait flatteur. Voir aussi *supra*, p. 256, note 3.

<sup>761</sup> *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama* : pages 34, 51, 126 à 133, 155 à 161. *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* : pages 60 à 62 et 111 à 114.

<sup>762</sup> Voir *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, pages 126 à 133 et *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, p. 111 à 144.

l'auteur confère à El Malek une audience sans commune mesure avec ses rapides incursions dans les romans. La dimension exagérément didactique de ces dialogues est à coup sûr une des faiblesses des romans. Beti a toujours critiqué le manque d'information et le peu de curiosité de la majorité des Français pour tout ce qui touche à la vie politique des ex-colonies d'Afrique. La revue *Peuples noirs-Peuples africains* avait, entre autres objectifs, pour tâche de combler cette lacune. Mais craignant sans doute d'être inaudible, Beti assigne aux romans une fonction similaire : Marie-Pierre, dans le rôle de la naïve provinciale française recevant les leçons du maître, figure le lecteur ignorant des réalités africaines. Ainsi, l'œuvre romanesque, loin d'apporter, via le détour fictionnel, un surcroît d'intelligence aux événements rapportés, comme c'est le cas pour les textes précédents, se contente d'être redondante par rapports aux écrits journalistiques<sup>763</sup>.

Le cas de Charles Zambo-Zanga est quelque peu différent dans la mesure où il n'apparaît que tardivement dans l'œuvre. Il est totalement absent du premier volume des aventures de Guillaume Ismaël, son nom n'étant même jamais cité. Dans *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, il est fait mention, à la page 177, des démêlées d'un intellectuel africain – le lecteur apprend son identité à la page 178 – avec l'organisation humanitaire Amnesty International. Dès lors, Charles Zambo-Zanga devient un des personnages centraux du récit et ce jusqu'à la fin du roman<sup>764</sup>.

Zambo-Zanga et El Malek représentent la figure de l'intellectuel africain progressiste exilé dans un pays occidental et dont la critique virulente à l'égard des gouvernants de son

---

<sup>763</sup> Sur l'utilisation du dialogue comme procédé didactique et dispositif évaluatif, voir *infra*, 3<sup>e</sup> partie, chapitre 3.

<sup>764</sup> Le deuxième tome de la saga Dzawatama compte 238 pages. Et durant 60 pages, un personnage inexistant jusque-là, occupe le devant de la scène, éclipsant même Marie-Pierre ou Guillaume Ismaël. Cette omniprésence, rare dans l'œuvre de Mongo Beti, est d'autant plus significative ici : elle révèle la douleur d'un homme profondément blessé et trahi par une organisation en laquelle il avait sincèrement cru. En même temps, elle pose un problème de structure et de cohérence de l'œuvre.

pays ne se dément pas. Particulièrement bien informé de tous les événements qui se déroulent sur le continent africain<sup>765</sup>, Zambo-Zanga joue auprès de Marie-Pierre Dzawatama un rôle similaire à celui d'El Malek : expliquer à la jeune femme la réalité des rapports franco-africains. Le processus d'initiation de Marie-Pierre est mené à son terme grâce aux deux intellectuels, l'un en Afrique, l'autre en France. Car la jeune femme, en matière de politique, est d'une ignorance et d'une naïveté désarmantes, au grand dam d'El Malek.

En raison de leurs statuts quelque peu particuliers dans les romans, Zambo-Zanga et Nicolas Tekere sont indispensables, non au drame lui-même, mais à sa lisibilité. L'influence d'El Malek sur les événements est quasi nulle. Quant à Zambo-Zanga, il sert surtout de révélateur à Marie-Pierre Dzawatama. Ces deux personnages jouent aussi vis-à-vis du lecteur dont la connaissance des « affaires africaines » est des plus limitées un rôle similaire à celui qu'ils tiennent, au sein de la diégèse, avec Marie-Pierre : informer et expliquer. En effet, les deux romans du cycle Dzawatama sont parmi les œuvres les plus ouvertement politiques de Mongo Beti et demandent au lecteur une connaissance particulièrement aiguisée des réalités politiques, économiques, géo-stratégiques du continent. S'y développe tout un jeu de références et d'allusions à des personnages et à des faits qui peuvent échapper au lecteur non averti. Au fil des pages, sont évoqués des hommes politiques tels Jacques Foccart, Christian Bonnet, Robert Galley ou Jean Lecanuet, des organisations comme la Ligue des Droits de l'Homme ou Frères des Hommes, des groupes terroristes – les Brigades Rouges, la bande à Baader, *etc.* Tout cela situe les deux textes dans un contexte historique et politique extrêmement précis. Ajoutons à cela que *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* et, à un degré moindre, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël* sont des œuvres dont l'aspect

---

<sup>765</sup> Mongo Beti aimait à répéter qu'en vivant en France, il était bien mieux informé des péripéties et des dessous de la vie politique camerounaise que ses compatriotes restés au pays (entretien avec l'auteur, Rouen, 1985).

didactique est sans cesse mis en avant. Comme si la fiction romanesque n'était qu'un prétexte à communiquer une certaine vision idéologique du monde. L'inclination betienne vers le roman à thèse, perceptible par instants dans les romans de la période 1974-1979, réapparaît avec plus de force dans le cycle Dzewatama. Or dans ce type d'œuvres, l'acte de communication qui unit l'auteur et le lecteur passe obligatoirement par l'intermédiaire d'un personnage qui incarne la "voix de son maître". Ce porte-parole ou « interprète valable » comme le nomme Susan Suleiman<sup>766</sup> n'a nul besoin d'être le personnage central du récit. Sa fonction, marginale par rapport au développement de l'intrigue, est avant tout informative, explicative et, bien évidemment, persuasive :

Le roman à thèse [...] est fondé sur un verbe illocutoire du premier type : démontrer. La démonstration (dont une forme "faible" est l'enseignement et une forme "forte" est la preuve) se définit essentiellement par l'effet perlocutoire qu'il est censé produire, qui est la conviction ou la persuasion.<sup>767</sup>

Persuader Marie-Pierre et à travers elle le lecteur, après leur avoir préalablement fourni l'information qui leur faisait défaut, tel est donc le rôle assigné à El Malek et Charles Zambo-Zanga. Mais une telle esthétique pose différents problèmes : de réception, tout d'abord. Les œuvres, parce qu'elles sont irriguées par une référentialité trop importante, demandent un lectorat averti. Et Mongo Beti l'a bien compris, qui multiplie les interventions magistrales de ces deux voix autorisées que sont Zambo-Zanga et El Malek. Problème de stratégie pour l'écrivain : jusqu'alors, l'engagement betien se déployait dans une double direction et pouvait d'autant mieux atteindre ses cibles qu'il jouait sur des registres différents, la fiction d'une part, le texte journalistique, polémique ou pamphlétaire d'autre part. Dès l'instant où le roman n'est plus qu'un simple décalque de la revue, dès l'instant où la littérarité de l'œuvre se réduit, on

---

<sup>766</sup> Susan R. Suleiman, *Le Roman à thèse, op. cit.*, p. 222.

<sup>767</sup> *Ibid.*, p. 36-37.

peut s'interroger sur le bien-fondé, et sur les limites, d'une telle esthétique scripturaire. Beti avait toujours utilisé sa « prose latérale », et la revue *Peuples noirs-Peuples africains* aurait pu jouer efficacement ce rôle, comme laboratoire d'un roman qui met à l'épreuve, en expérience, les théories qu'elle contient. Mais le passage d'une instance – les écrits journalistiques – à l'autre – les textes fictionnels – exige une distance critique que Beti semble avoir perdu au cours de la rédaction du cycle Dzawatama.

Il n'en reste pas moins important et intéressant de relever l'importance de la filiation entre roman et revue. *Peuples noirs-Peuples africains* fonctionne comme un véritable espace intertextuel au sens où l'entend Susan Suleiman :

Pour qu'une histoire se donne à lire comme ayant expressément un sens, il faut ou bien qu'elle soit interprétée – d'une manière conséquente et univoque – par celui qui la raconte, ou bien qu'elle “baigne” dans un contexte qui l'investit, en quelque sorte, d'intentionnalité. Or, ce contexte n'est rien d'autre qu'un autre texte (ou un ensemble d'autres textes) par rapport auquel le texte donné se révèle comme variante, ou comme illustration – ou, plus généralement, qui est lisible “dans” le texte donné<sup>768</sup>.

Cet intertexte ajouté à la présence d'un interprète valable permet de décrypter plus aisément le texte betien, de dégager la thématique commune aux romans et aux écrits politiques, donc de mieux comprendre le travail souterrain qui permet le passage d'un genre à l'autre.

---

<sup>768</sup> *Ibid.*, p. 59.

## CHAPITRE 2

### LES COULISSES DU POUVOIR

#### 1. Climat politique et environnement événementiel

*Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama* et *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* sont deux romans construits sur l'opposition de deux pôles géographiques : l'Afrique et l'Europe. Toutes les actions, tous les faits et gestes des personnages, et les personnages eux-mêmes, renvoient à cette dualité spatiale.

Jean-François Dzewatama quitte son pays natal pour Lyon où il entame des études universitaires. Agathe, la jeune femme avec laquelle on l'a marié au cours de vacances passées au village, demeure, quant à elle, au pays avec Guillaume Ismaël, le fils du couple, né après le départ de Jean-François. Après plus de dix ans passés en France, Jean-François dont le mutisme est total sur son existence d'étudiant-opposant en Europe, revient parmi les siens. Mais Marie-Pierre Letellier, sa seconde femme, française, en attendant de rejoindre son époux, continue de vivre à Lyon. L'opposition Afrique vs Europe ne s'achève, momentanément, qu'avec l'arrivée de Marie-Pierre sur le continent africain.

L'arrestation de Jean-François, devenu entre-temps substitut du procureur de la République, puis l'accusation qui pèse sur lui – tentative de coup d'État contre le Président – relance le jeu de bascule d'un lieu à l'autre. En effet, Marie-Pierre, après avoir vainement tenté de vivre à Niagara, le faubourg populaire de la capitale, au milieu de la famille africaine de Jean-François, et après avoir fait l'impossible pour obtenir la libération de son mari ou, tout au moins, obtenir de ses nouvelles, décide de rentrer à Lyon. Là-bas, pense-t-elle, avec le soutien de son frère Philippe, militant au sein de groupes catholiques pour la défense des droits de

l'homme, elle plaidera plus efficacement la cause de Jean-François. Marie-Pierre, lors de ce séjour, est accompagnée de Jean-Paul, l'enfant qu'elle a eu avec Jean-François, et de Guillaume Ismaël dont elle a découvert qu'il n'était nullement le neveu de l'ex-procureur, comme celui-ci le lui avait affirmé, mais bel et bien son fils. Au bout de quelques mois, suite à des tracasseries administratives, Guillaume Ismaël, doit retourner à Niagara, tandis que Marie-Pierre poursuit, en France, son combat en vue de la libération de son mari.

Jean-François est finalement libéré, élargissement qu'il doit bien plus à son fils aîné qu'à l'action de sa femme. En effet, Guillaume, dont les talents de footballeur ont attiré l'attention des sélectionneurs de l'équipe nationale, n'accepte de jouer au sein de cette formation que si son père recouvre la liberté. Condition bien vite acceptée par le dictateur et pour cause : l'équipe devant jouer un match important de la Coupe d'Afrique des Nations et le football étant un élément important du fragile équilibre politique que le Président tente de maintenir, on ne peut se priver d'un élément aussi brillant que Guillaume Ismaël. *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* se referme sur le retour de Marie-Pierre en Afrique, retour dont on peut supposer qu'il est définitif<sup>769</sup>.

Les multiples passages d'un point géographique à l'autre peuvent être résumés par le schéma suivant :

AFRIQUE	Première partie <sup>770</sup>	EUROPE
1. ● —————→	Départ de Jean-François (études)	—————→ ●
2. ←————— Mariage avec Agathe	Vacances de Jean-François au village	—————●

<sup>769</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 236 : « Il ne fallut qu'une dizaine de jours à Marie-Pierre pour réaliser un bien de famille qu'elle possédait en commun avec ses frères, se procurer un monceau d'instruments aratoires à emporter, faire ses adieux à sa famille dispersée ainsi qu'à ses amis. Cette fois, elle ne prit pas la peine de se mettre en règle avec l'Éducation Nationale ».

<sup>770</sup> Les deux parties que nous avons dégagées ne correspondent pas aux deux volumes du cycle.

3. ●	Retour à Lyon (poursuite des études)	→ • Mariage avec Marie-Pierre • Naissance de Jean-Paul
SITUATION		
Agathe + Guillaume Ismaël		Jean-François + Marie-Pierre + Jean-Paul
4. ←	Retour définitif de Jean-François (études achevées + ralliement au régime du Président)	→ ●
SITUATION		
Jean-François + Agathe + Guillaume Ismaël		Marie-Pierre + Jean-Paul
5. ←	Marie-Pierre (+ Jean-Paul) rejoint son mari.	→ ●
SITUATION		
Jean-François + Marie-Pierre + Guillaume Ismaël + Jean-Paul (Agathe à Niagara)		∅
Fin de la première partie		
<p>Action</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Jean-François accusé de complot. <ul style="list-style-type: none"> <li>• Arrestation.</li> </ul> </li> <li>• Marie-Pierre chassée de la maison de fonction.</li> <li>• Elle s'installe à Niagara avec Jean-Paul et Guillaume Ismaël.</li> <li>• Marie-Pierre en quête d'informations.</li> <li>• Voyage au village natal de son mari.</li> <li>• Décision : retourner à Lyon</li> </ul>		
AFRIQUE		
AFRIQUE	Seconde partie	EUROPE
1. ●	Marie-Pierre + Guillaume + Jean-Paul	→
Jean-François en prison (Agathe disparaît de la diégèse).		
2. ←	Retour de Guillaume au pays	→ ●



SITUATION		
Jean-François en prison Guillaume à Niagara		Marie-Pierre et Jean-Paul à Lyon
3. ←	Retour de Marie-Pierre + Jean-Paul	→ ●
SITUATION		
Jean-François (libéré) + Marie-Pierre + Guillaume + Jean-Paul		∅
Fin de la seconde partie		

Le tableau ci-dessus met en évidence deux choses : l'écartèlement de la diégèse entre les deux pôles, Afrique et Europe, comme pour signifier que le destin des personnages se joue, se décide, sur les deux continents dont le sort est intimement lié. En outre, et pour la première fois dans l'œuvre betienne, l'ex-métropole occupe, dans le récit, une place non négligeable. Le séjour de Marie-Pierre à Lyon, qui occupe toute la seconde partie de *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, se développe sur cent cinq pages, soit près de la moitié du roman. Bien évidemment, ces déplacements continuels des personnages d'un espace à l'autre s'accompagnent d'une forte contextualisation : à la description du régime néo-colonial instauré par le Président<sup>771</sup>, s'ajoute, chose nouvelle, une peinture, certes partielle mais néanmoins idéologiquement significative, de la société française<sup>772</sup>.

Le pays africain que le lecteur découvre dans le premier volume du cycle ressemble étrangement à celui décrit dans *Perpétue et l'habitude du malheur*. Pourtant, huit années séparent le moment où Essola enquête sur la mort de sa jeune sœur et celui où Jean-François

<sup>771</sup> Dans les deux romans du cycle Dzawatama et contrairement aux œuvres précédentes, le nom Baba Toura n'est jamais utilisé. Il est fait mention, une seule fois, de Baba Soulé, pour rappeler les penchants du dictateur pour la dive bouteille. Le terme le plus fréquemment employé est le Président.

<sup>772</sup> Le milieu social dans lequel évolue Marie-Pierre à Lyon se compose presque exclusivement d'enseignants – catholiques pour certains – habitués aux luttes syndicales, univers longtemps familial au professeur agrégé de lettres classiques Alexandre Biyidi.

Dzewatama, après bien des vicissitudes, devient un protégé du Président<sup>773</sup>. La violence, certes moins visible que dans *Perpétue*, continue d'imprégner le climat social d'une société carcérale. Une arme, quelle qu'elle soit, donne toujours à celui qui la possède, un pouvoir démesuré dont ne se prive pas d'abuser un policier surnommé « le jeune gringalet » :

Il se dressa tout à coup, arracha un revolver de sa ceinture et fit feu trois fois sur le mur de pisé, à l'endroit où auraient dû se tenir Dzewatama père et fils. Saisis d'épouvante, les paysans de l'intérieur de la maison se ruèrent vers la sortie, tandis que ceux du dehors s'égaillaient dans un vacarme de clameurs. - Voici mon secret, braillait le jeune gringalet en agitant son arme sous le nez du patriarche, ça, c'est ma force. Et toi ?<sup>774</sup>

Ces propos rappellent l'obsession d'Abéna pour le fusil et traduisent parfaitement l'état d'esprit régnant au pays du Président. Entre gouvernants et gouvernés, il n'existe que des rapports de force. Se soumettre ou, tout au moins manifester les signes de la soumission, est le seul moyen d'éviter les ennuis. Le personnage d'Émile, un frère de Jean-François<sup>775</sup>, est emblématique d'une catégorie de citoyens formés sous la nouvelle république et capables de supporter les pires humiliations sans esquisser le moindre geste de révolte :

Émile montra tout de suite un visage soumis et un maintien docile. [...] Émile demeurait coi, quant à lui, les yeux baissés, le torse recroquevillé, se soustrayant d'avance aux coups, implorant silencieusement qu'ils lui fussent épargnés. [...] Malgré sa prudence et son humilité, Émile avait été battu lui aussi, mais il n'en paraissait pas affecté, comme si toute sa vie l'avait préparé à de telles avanies.<sup>776</sup>

Le nouveau pouvoir semble faire preuve d'une brutalité que le peuple n'avait pas connue à

---

<sup>773</sup> L'enquête d'Essola a lieu très exactement dix ans après l'assassinat de Ruben : « Mais à quoi bon désormais ? songea aussitôt le voyageur avec un découragement attristé. Voilà dix ans que Ruben avait été tué, et six mois que, pour sa part, il avait abjuré son combat », Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, op. cit., p. 16. Quant à Jean-François, ce n'est qu'en 1976, soit seize ans après son départ pour l'Europe, qu'il devient enfin haut fonctionnaire. Quelques mots d'El Malek permettent de dater précisément la période : « Vous me faites bien marrer, vous autres Français, quand vous faites semblant d'ignorer que notre président est votre homme. Tu ne vas pas me dire que de Lyon tu n'as pas suivi pour ainsi dire au jour le jour, et avec mon commentaire encore, les épisodes de ses amours avec De Gaulle, puis avec Pompidou et, depuis deux ans avec Giscard ? », Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 137.

<sup>774</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 15.

<sup>775</sup> Curieusement, dans le second volume du cycle, il n'est plus question d'Émile, mais d'Édouard, aucune indication ne permettant de dire s'il s'agit ou non du même personnage.

<sup>776</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 17-18.

l'époque coloniale : « Je n'avais jamais vu tant de cruauté, même du temps des Blancs, lança Ndzoman à la cantonade. - Très juste, vieillard, raila le jeune gringalet. Tu l'as dit, les Blancs sont partis, et maintenant, c'est la vraie vie »<sup>777</sup>.

La terreur érigée en système de gouvernement transforme tout un pays en une nation de muets. Nul n'ose plus ouvrir la bouche, comme le fait remarquer à Marie-Pierre, un commerçant grec, M. Nicopoulos. On est d'autant plus discret que personne n'ignore l'existence d'une véritable armée de mouchards, les yeux et les oreilles du dictateur, sorte de *Big Brother* africain à qui, semble-t-il, rien n'échappe. Cette autre spécificité du pays dans lequel elle vit, Marie-Pierre l'appréhende grâce à El Malek :

- N'as-tu pas observé que tout le monde surveille tout le monde ici ? Marie-Pierre, dix paires d'yeux peut-être sont braqués sur toi en ce moment, et tu ne t'en doutes même pas. Écoute. Tu entends ces voix qui viennent des manguiers qui bordent l'avenue ?
- Ce sont des chômeurs ; ils traînent par là toute la journée, sauf par mauvais temps. C'est du moins ce que je viens d'apprendre.
- Quatre sur cinq peut-être sont des chômeurs, des oisifs comme dit le langage du pouvoir, l'autre est un espion.<sup>778</sup>

Malgré l'omniprésence policière, la censure, le couvre-feu toujours en vigueur, les interdits de toutes sortes, les hommes au pouvoir et, en premier lieu, le Président, craignent pour la survie du régime, ce dont témoigne l'interdiction de commémorer la mort « du plus grand patriote national ». Une telle manifestation pourrait engendrer des désordres et, qui sait, menacer la stabilité du pouvoir. Mongo Beti semble encore persuadé, en cette décennie quatre-vingts, de la popularité de l'U.P.C. et de son chef mythique, Ruben Um Nyobé. Les œuvres ultérieures, les trois romans du retour au pays natal, manifesteront un désenchantement certain<sup>779</sup>.

---

<sup>777</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>778</sup> *Ibid.*, p. 130-131.

<sup>779</sup> Au cours de la décennie suivante, Beti sera beaucoup plus critique quant à l'influence et au rôle politique réel

Le pouvoir s'incarne en la personne du Président qui ressemble comme un frère au Baba Toura des textes précédents. Mais, tout comme dans les œuvres de la période 1974-1979, les véritables décisions sont prises par des hommes tapis dans l'ombre du potentat. Qu'ils soient conseillers du Président ou ambassadeurs, ou bien comme Hergé Xourbes sans fonction officielle précise, les Européens dirigent en réalité le pays<sup>780</sup>. Paradoxe d'un pays officiellement indépendant depuis plus d'une décennie, les Blancs sont partout, occupent, dans les administrations, les postes de responsabilité tout comme au temps de la colonisation. La famille de Jean-François, convoquée à la Brigade Spéciale Mixte de Mazongo, croise un "toubab" dans les locaux de la police<sup>781</sup>. Lorsque Marie-Pierre décide de rénover la villa de fonction à laquelle a droit son procureur de mari, elle s'adresse à des spécialistes du bâtiment. Or, architectes et ingénieurs sont tous des Blancs. Un grand nombre de magistrats viennent de l'ancienne métropole, soit dans le cadre d'accords de coopération, soit par voie de recrutement à titre contractuel. Au moment où Jean-François, depuis peu substitut du procureur de la République, doit requérir la peine capitale contre des opposants politiques, premier pas dans sa collaboration avec le dictateur, un conseiller français du Président l'accueille et lui dicte les grandes lignes de son réquisitoire. Dans un building où Marie-Pierre est entraînée par une Européenne sous le prétexte de lui fournir des renseignements concernant son mari disparu, la jeune femme ne croise que « des Blancs des deux sexes [...] des Blancs indifférents ou froids,

---

de l'U.P.C. ou, du moins, de ceux qui se proclament les héritiers de Ruben Um Nyobé. Voir *infra*, 4<sup>e</sup> partie, chapitre 1, « 1991-2001 : une décennie de lutte ».

<sup>780</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, pp. 224-225 : « Que peut-il se passer maintenant ? demanda l'ambassadeur de France le lendemain, au cours de la séance hebdomadaire qui réunissait les hauts dirigeants de la mission d'assistance technique et l'autocrate entouré de son cabinet restreint ». Le mutisme du Président tout au long de la réunion de travail traduit la situation de dépendance du dictateur envers ses conseillers et protecteurs français.

<sup>781</sup> « Un Blanc en civil, que les prévenus n'avaient jamais aperçu auparavant, glissa la tête par l'entrebâillement d'une porte et, avant de s'éclipser, s'écria : - Hé là ! Oh là... Après cette insolite apparition, Agathe et Guillaume furent relâchés », Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 19. Voir également, p. 46, 124, 151.

qui s'écartaient à peine »<sup>782</sup>. Et dans l'un des bureaux de cet étrange édifice sévit le non moins énigmatique Hergé Xourbes.

Ainsi, avec l'aide des nombreux assistants, spécialistes en techniques diverses, et notamment celles qui permettent de museler, voire d'éliminer toute opposition<sup>783</sup>, le pouvoir peut-il espérer lutter contre ses plus dangereux ennemis : les intellectuels. El Malek, qualifié la plupart du temps d'« intellectuel illuminé », est le symbole de cette répression qui frappe durement ceux qui ne partagent pas la vision politique du guide suprême de la nation. La situation d'El Malek confirme la sombre prophétie de Martin, le frère alcoolique d'Essola, annonçant, dans *Perpétue et l'habitude du malheur*, une période de disgrâce pour tous ceux qui « connaissent le *book* ». Jean-François, même s'il n'appartient pas au premier cercle du pouvoir, analyse la situation avec finesse et intelligence politiques : « Chaque système politique est une machine fonctionnant dans un but déterminé d'avance : c'est ce qu'on appelle sa logique. La logique de celui-ci est d'exterminer les intellectuels ou de les décerveler »<sup>784</sup>. Dans un tel système où répression et corruption sont les deux axes de la politique gouvernementale, il est bien difficile de relever les acquis de l'Indépendance. Sur le plan économique, c'est de régression dont il faudrait parler, comme se plaît à le souligner l'écrivain. Marie-Pierre, accompagnée de Guillaume et de son ami Raoul, décide de se rendre au village natal de son mari : « Il fallait parcourir plus de cent quatre vingt kilomètres d'une ancienne route coloniale dont les connaisseurs avaient fait l'éloge jadis, mais dont la chaussée, abandonnée sans soin depuis l'indépendance, s'était de l'avis unanime affreusement

---

<sup>782</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 118.

<sup>783</sup> Beti, dans nombre d'articles de *Peuples noirs-Peuples africains*, a dénoncé les méthodes de barbouzes des services secrets français, omniprésents et omnipotents, selon lui, dans tout le pré carré français en Afrique.

<sup>784</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 193. Dans *Ubu roi* d'Alfred Jarry, farce politique, grotesque et sanglante, fonctionne « la machine à décerveler ».

détériorée »<sup>785</sup>. Puis la jeune femme découvre la cité :

Aux yeux d'un citoyen habitué à entendre parler d'intérêts des populations et de leur bien-être, d'édiles et de services municipaux, des responsabilités du département ou de l'État, ce qui frappait le plus dans la condition des habitants de la cité, c'étaient le manque d'équipement et un dénuement administratif dont des heures de conversation avec Jean-François à Lyon et même dans la capitale ne lui auraient pas donné une idée juste. Une vague maison commune au lieu d'une mairie, pas d'école ni d'instituteur, pas de dispensaire ni d'infirmier. Pas un embryon de commerce ; il fallait aller à quatorze kilomètres, presque toujours à pied, pour se procurer les objets les plus ordinaires : fers de hache et de javeline, sabres d'abattage, jusqu'aux pointes et aux clous, jusqu'au sel et au savon de Marseille. Un impôt uniforme, appelé capitation était pourtant prélevé chaque année par des fonctionnaires venus de Mazongo.<sup>786</sup>

Une telle description fonctionne comme un contre-discours aux propos lénifiants d'un Hergé Xourbes vantant les « libres décisions d'un gouvernement souverain et légitime »<sup>787</sup>.

La seconde partie de *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* se déroule entièrement en France, occasion pour Mongo Beti d'aborder un certain nombre de thèmes familiers aux lecteurs de *Peuples noirs-Peuples africains* mais qui n'avaient jamais, jusqu'ici, trouvé place dans un cadre romanesque. Depuis 1951 et son arrivée en France pour y poursuivre ses études supérieures, Beti est familier de la vie politique française qui passionne le futur romancier. Et pour cause ! Les décisions prises à Paris engagent le devenir des colonies, puis des États devenus indépendants. Cet intérêt ne se démentira jamais tout au long des trente années qui séparent la première œuvre, *Ville Cruelle*, du second volume du cycle Dzewatama, intérêt manifesté également par la publication bimestrielle, entre 1978 et 1991, de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*. En tant que « progressiste noir » comme il se qualifiait, Beti est particulièrement sensible au développement, au sein de la société française, des comportements xénophobes. Son jeune héros, Guillaume Ismaël, y est rapidement

---

<sup>785</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 61.

<sup>786</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>787</sup> *Ibid.*, p. 42.

confronté dès l'aéroport de Lyon où le garçon est retenu durant près de vingt quatre heures :

[Guillaume] venait de s'absorber à peine assis dans l'examen d'une silhouette gigantesque en uniforme, le large ceinturon sanglant la hanche où battait l'étui du revolver [...]. Le policier faraud s'avisait-il de l'observation dont il était l'objet ?

- Eh bien, Bamboula, fit-il à Guillaume alors qu'il passait une nouvelle fois devant lui et tout en lui frictionnant les cheveux d'un geste rude, comme ça, il n'y a plus rien à becqueter au Sahel, hein ? Alors comme les autres, tu as décidé de rappliquer chez nous ? Ici aussi, il n'y aura bientôt plus rien à becqueter, tu sais ? À force d'être envahi par les sauterelles de ton espèce.<sup>788</sup>

La stupeur de l'adolescent est à son comble, lui qui pensait sans doute que tous les Français ressemblaient à la douce Marie-Pierre :

Sahel ? Bamboula ? Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier ? songeait Guillaume. Le géant revint bientôt et adressa les mêmes propos mystérieux à Guillaume, sans oublier de lui frictionner rudement les cheveux. Il devait trouver ce jeu délicieux, car il s'y livra très longtemps, sembla-t-il à Guillaume qui s'en irritait.<sup>789</sup>

Quelque temps plus tard, Guillaume découvrira une forme beaucoup plus violente du racisme incarné par un dénommé Le Guen, chef du Front des Forces Nationales<sup>790</sup> :

Des hommes en bras de chemise, cheveux coupés court et tournure de paysans, étaient massés devant une estrade occupée par quelques personnages assis, excepté un homme assez âgé, passablement adipeux, le visage congestionné : debout, gesticulant, grimaçant, il tenait des propos sans doute enflammés, mais couverts par les vociférations ininterrompues de l'assistance.<sup>791</sup>

La présence insolite et involontaire de Guillaume aux abords de cette réunion politique exacerbe les instincts belliqueux d'un groupe de militants : « D'autres jeunes garçons, le visage froncé, s'étaient approchés et le cernaient, manœuvrant pour le frapper toujours dans le dos et

---

<sup>788</sup> *Ibid.*, p. 139-140.

<sup>789</sup> *Ibid.*

<sup>790</sup> Le premier septennat de François Mitterrand voit l'émergence, sur la scène politique française, du Front National et de son leader, Jean-Marie Le Pen. Depuis sa création en 1972 et jusqu'au début des années 80, le F.N. reste un parti confidentiel, limité tant en nombre d'adhérents que de résultats électoraux probants. Le déclic arrive en 1982 quand Jean-Pierre Stirbois obtient 12,6% des suffrages aux élections cantonales à Dreux. Deux ans plus tard, le parti compte dix élus au Parlement européen de Strasbourg, et en 1986, il entre enfin à l'Assemblée Nationale avec 35 députés, grâce au scrutin proportionnel voulu par François Mitterrand.

<sup>791</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 169-170.

à coups de pied de préférence, et de loin. Un seul d'entre eux osa venir assez près de Guillaume occupé avec un autre, pour lui administrer un retentissant uppercut au menton »<sup>792</sup>. Dans une telle atmosphère de haine, les crimes racistes comme celui rapporté par Philippe Letellier<sup>793</sup>, ne peuvent que se multiplier, sous l'œil indifférent, complice suggère Mongo Beti, des pouvoirs publics. Le romancier, bien que bénéficiant d'un statut particulier – intellectuel de nationalité française – a à cœur de révéler la situation précaire de l'immigré dans une société française en proie aux difficultés économiques :

Longtemps maintenu par le mépris et les préjugés dans l'inconsistance vaporeuse de l'ectoplasme, l'immigré de couleur, facile à pourchasser parce que seul repérable dans la foule, n'avait commencé à émerger à l'existence officielle que pour devenir la bête noire constamment en butte aux rigueurs de l'administration, à l'hostilité de l'homme de la rue si docile aux injonctions tacites des classes dirigeantes.<sup>794</sup>

La volonté dénonciatrice n'entraîne pas Beti vers un racisme à rebours : au « policier faraud » dont la connaissance de l'Afrique se résume à un Sahel dévasté par la sécheresse, images traditionnelles des journaux télévisés, et dont le racisme primaire évoque le « rire Banania » autrefois dénoncé par Senghor<sup>795</sup>, l'auteur oppose un autre un fonctionnaire de police, doté, lui, d'un patronyme, Dupuy, comme pour souligner l'humanité du personnage :

Un autre policier, assis devant lui, derrière un grillage, et qui avait tapé avec application sur sa machine à écrire, s'était interrompu et venait d'ôter ses lunettes qu'il essuyait avec un mouchoir et d'un geste énergique. L'enfant l'aperçut alors qu'il se tournait vers lui et l'encourageait d'un sourire. Avec sa petite bouche perdue sous un nez himalayen, ses yeux d'un bleu très clair, son teint rose, ses cheveux poivre et sel coupés très courts, il avait le visage le plus doux, le plus amical que Guillaume eût jamais vu à un homme blanc.<sup>796</sup>

---

<sup>792</sup> *Ibid.*

<sup>793</sup> *Ibid.*, p. 150-151.

<sup>794</sup> *Ibid.*, p. 137-138. Beti s'inscrit, par cette thématique, dans une veine littéraire illustrée plus particulièrement par les romanciers maghrébins tels Driss Chraïbi (*Les Boucs*), Tahar Ben Jelloun (*La Plus haute des solitudes*) ou Rachid Boudjedra (*L'Escargot entêté*).

<sup>795</sup> « Poème liminaire », *Hosties noires*, in Léopold Sédar Senghor, *Œuvre poétique*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>796</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 140.



Non content de défendre Guillaume contre les attaques injurieuses du « policier fraudeur », Dupuy prend le garçon sous sa protection, lui offrant, à plusieurs reprises, de quoi manger, lui amenant un oreiller, conseillant au garçon de prendre un peu de repos en attendant la régularisation de sa situation administrative<sup>797</sup>.

Le retour de Marie-Pierre au sein de sa famille lyonnaise offre l'occasion au romancier de peindre un univers bien particulier que le lecteur africain ignore vraisemblablement, celui des enseignants et intellectuels français proches des partis de gauche ou, tout au moins, sensibles à certaines thèses défendues par ces mouvements. Dès le premier contact entre les Letellier et les Dzawatama, le lecteur est informé des activités militantes de Philippe, d'Alain Vidalou et de leurs compagnons : « Mes amis de la paroisse [...]. Je veux te mettre tout de suite en rapport avec eux ; ils sont très actifs auprès des étudiants de couleur et, d'une manière générale, dans les organisations humanitaires »<sup>798</sup>. Leur combat anti-raciste est notamment ponctué d'une « manifestation politique organisée par les mouvements de gauche de l'agglomération lyonnaise qui voulaient ainsi protester contre l'assassinat d'un travailleur immigré par un tenancier de bar »<sup>799</sup>. Les Letellier sont des habitués de ces marches de protestation, au grand dam de leur fille Virginie qui doute de l'efficacité de ce type d'action<sup>800</sup>.

Le roman met en exergue l'attitude paradoxale des Letellier, soucieux de défendre la dignité humaine et les libertés individuelles partout dans le monde, mais totalement ignorants des événements qui se déroulent dans les anciennes colonies françaises. Beti reprend, dans la

---

<sup>797</sup> *Ibid.*, p. 141 à 144.

<sup>798</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>799</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>800</sup> « À quoi ça sert d'aller se faire matraquer régulièrement tous les mois ? », *ibid.*, p. 149. Rappelons que les années 80 sont la période où la marche dite des « Beurs » débouche sur la création de S.O.S. Racisme, où se multiplient manifestations et concerts de solidarité avec les travailleurs immigrés, tandis que F. Mitterand, président en exercice, affaiblit ses adversaires politiques de droite en permettant au Front national de Jean-Marie Le Pen, *via* le vote à la proportionnelle, d'entrer à l'Assemblée nationale.

fiction, un thème abondamment développé dans ses articles journalistiques, celui du mutisme des médias et des campagnes de désinformation pour tout ce qui touche à la « Françafrique », constituant ainsi un impénétrable rideau de fumée masquant aux yeux des observateurs les plus avertis les réalités post-coloniales.

Peu amène avec le type de militants qu’incarnent les Letellier, Beti leur prête des propos, en particulier à Anne-Laure, la femme de Philippe, qui relèvent d’un paternalisme daté, voire du racisme ordinaire inconscient :

Au repas, [Zambo-Zanga] parut s'ennuyer, mangeant du reste assez peu. Puis, il se prit d'intérêt pour Jean-Paul qu'il tenta de faire parler, sans en tirer autre chose que d'étranges onomatopées entrecoupées de troublants borborygmes.

- Quelle langue parle-t-il ? demanda le visiteur à la fin.

- Vous voyez bien, aucune justement, lança Virginie en ricanant.

- En Afrique, dit Marie-Pierre, j'avais le sentiment qu'il allait parler la langue de son père, celle qu'il entendait le plus souvent, c'est logique au fond. [...]

- Guillaume, fit Anne-Laure, tu devrais faire un effort et parler avec ton petit frère en bambouli.

- En bambouli, maman, t'en rates jamais une, fit Virginie en rougissant.

Au milieu des rires de la famille, le visiteur ne manqua pas de retourner le fer dans la plaie :

- Madame a voulu dire bamboula, observa-t-il, si toutefois cette langue existe.<sup>801</sup>

Malheureusement pour elle, la pauvre Anne-Laure n'en était pas à sa première bévue<sup>802</sup>.

Naïveté excessive ou manifestation involontaire d'un racisme inconscient ? Difficile de répondre tant la présence de ce personnage, Anne-Laure, détonne au sein de ce groupe d'intellectuels et de militants. Un rapprochement est sans doute à tenter entre le personnage d'Anne-Laure et ceux que Mongo Beti appelle les « nationaux tiers-mondistes » et qu'il définissait ainsi dans le numéro vingt-sept de *Peuples noirs-Peuples africains* : « [...]

---

<sup>801</sup> *Ibid.*, p. 178-179.

<sup>802</sup> *Ibid.*, p. 157 : « - Comment, tu ne sais pas monter à vélo, Guillaume ? protesta Marie-Pierre blémisante.

- Oui, je sais monter à vélo ! répondit vivement Guillaume, avec un vélo normal, pas un vélo comme ça... [...]

- Ah oui, c'est le vélo de course qui gêne ce garçon, commenta Anne-Laure. Il faut dire que quand on n'a pas l'habitude, c'est pas évident. La vogue du vélo de course, c'est quand même récent même chez nous. [...] Comme ils sont quand même plus arriérés en Afrique, forcément l'évolution n'a pas suivi ».

l'éternelle gauche caméléon de l'histoire coloniale de la France – teintée de rose tant qu'elle est dans l'opposition, couleur de la plus sinistre réaction dès qu'elle accède à la gestion d'un État par essence colonialiste »<sup>803</sup>. Cette dichotomie entre le discours et l'action, caractéristique, selon Mongo Beti, des socialistes français, est également perceptible en la personne d'Anne-Laure : son discours raciste et paternaliste de dame patronnesse contredit son action militante.

L'invasion du roman par des thèmes propres à la société française constitue une nouvelle démarche de la part du romancier. En même temps, ce désir de mettre en parallèle deux univers tout en établissant entre eux un pont – Marie-Pierre, Guillaume ou Jean-François se déplacent d'une aire géographique à l'autre – signifie que le sort des deux continents est plus que jamais lié : le destin de l'Afrique, tout comme la compréhension des événements qui s'y déroulent, passent obligatoirement par une connaissance approfondie de l'ex-métropole.

## **2. Les « hauts d'en haut »<sup>804</sup> : examen d'un microcosme**

Les romans précédents, que ce soit *Perpétue et l'habitude du malheur*, *Remember Ruben* ou *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, portaient sur le régime néo-colonial un regard extérieur, dans la mesure où le lecteur n'était pas invité à pénétrer dans l'intimité des grands. Essola, malgré son reniement et en dépit des paroles du policier Norbert<sup>805</sup> n'est, au moment du récit, que modeste professeur. Édouard, le mari meurtrier, n'en est qu'aux prémices de son ascension. De même, un personnage comme Jean-Louis, dans *Remember Ruben*, occupe une

---

<sup>803</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 27, mai-juin 1982, p. 1-2.

<sup>804</sup> Nous empruntons cette expression à Henri Lopès qui, dans son roman *Le Pleurer-rire*, l'emploie pour désigner les tenants du pouvoir.

<sup>805</sup> « Vous êtes déjà une personnalité importante du parti unique, et peut-être un futur dirigeant du pays », Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, *op. cit.*, p. 297.

fonction subalterne au sein de l'administration policière mise en place par Baba Toura.

Le cycle Dzewatama offre la particularité de dévoiler les coulisses du pouvoir. Avec Jean-François Dzewatama, monsieur Makouta ou Alexandre Tientcheu, nous avons à faire à des barons du régime. Le premier est substitut du procureur de la République et promis, semble-t-il, à un bel avenir, le second en tant que chef du protocole côtoie quotidiennement le Président, enfin, si le troisième n'est que commissaire divisionnaire, ses prérogatives et son influence dépassent amplement sa fonction officielle. Ajoutons à ces trois hommes l'évêque qui semble bien plus au service de César que du Christ.

Tous ces hauts fonctionnaires forment un microcosme dont, à l'évidence, Mongo Beti se plaît à révéler les mœurs et les comportements. Vivant à l'écart des autres groupes sociaux, évitant tout ce qui pourrait nuire à leur carrière, nageant dans un marais d'intrigues et de bassesses, mais aussi de peur et de silence, ils forment une caste impitoyable et en même temps dérisoire.

La première particularité de ces hommes importants, qu'il s'agisse de M. Makouta ou d'Alexandre, est qu'ils ne sont jamais vus, présentés dans l'exercice de leurs activités. Allusion est faite, à plusieurs reprises, à une enquête délicate que le commissaire divisionnaire ne parvient pas à mener à son terme :

Alexandre, l'un de nos meilleurs limiers, le plus grand même, est malheureusement tombé sur un bec, non pas faute de talent, mais par malchance ; notre ami s'enlise peu à peu dans une horrible affaire, dont chaque rebondissement nous consterne. [...] Ne t'en fais pas, Alex, les plus grands policiers sont tombés sur un os au moins une fois dans leur existence ; je dirais même que c'est là la marque des policiers de génie, un échec retentissant, un seul.<sup>806</sup>

Alexandre rend visite, à plusieurs reprises, à Marie-Pierre, évoque, avec elle, les difficultés de

---

<sup>806</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 76-77.

son investigation ; jamais il n'est mis en scène en tant que policier. Et le lecteur n'en saura pas plus sur cette mystérieuse affaire.

La même remarque vaut pour M. Makouta et pour Jean-François. Marie-Pierre est, d'ailleurs, étonnée par la vie que mène son procureur de mari, plus accaparé par les soirées et autres cocktails entre hauts fonctionnaires que par les affaires qu'il doit plaider :

Ce n'est quand même pas ainsi que j'imaginai la vie d'un procureur. Libre à toi de prétendre que je n'y connais rien, mais moi je te vois bien revenant à la fin de ta journée avec des tas de dossiers sous le bras, que tu étudierais ici, chez toi, après le dîner, entre ton épouse, ton fils et ton neveu. C'est une perspective si révoltante ? Je t'aiderais peut-être, je ne sais pas moi, en te rappelant les débats suscités ailleurs ou en d'autres temps par tel type de procès, et dont je peux être informée par la lecture de romans ou de journaux.<sup>807</sup>

Peu à peu, Marie-Pierre s'enflamme et son discours devient réquisitoire véhément contre la paresse intellectuelle de son mari et de tous ses semblables :

Tiens, tu pourrais lire, oui ! lire des livres sur la psychologie du criminel, sur l'évolution récente du droit dans divers pays, est-ce que je sais ? Un procureur, ça n'a pas besoin de se cultiver en Afrique ? En Afrique, plus qu'ailleurs, c'est ce que j'aurais plutôt cru, moi. Tu ne lis jamais. Tiens, depuis mon arrivée je ne t'ai pas vu une seule fois ouvrir un bouquin. Tu ne t'informes jamais. Au fond tu ne t'interroges jamais parce que tu ne doutes jamais. C'est inouï. On dirait que tu te complais dans ton ignorance comme un porc se vautre dans une mare boueuse. À croire que vous vous êtes, tes amis et toi, confortablement installés dans votre crasse. C'est cette crasse que vous appelez pompeusement l'Afrique.<sup>808</sup>

M. Makouta, quant à lui, n'occupe, dans le roman, qu'une seule fonction, celle de grand maître de cérémonies où champagne et whisky coulent à flot. Tous ces personnages ne semblent avoir aucune vie professionnelle. Leurs diplômes, généralement obtenus à l'étranger, leur ont permis, dès leur retour au pays, de s'installer confortablement dans des fauteuils ministériels ou d'occuper quelque sinécure. Grassement rétribués, profitant des prébendes

---

<sup>807</sup> *Ibid.*, p. 122-123.

<sup>808</sup> *Ibid.*

offertes par le dictateur, les hauts fonctionnaires se ressemblent tous dans leur désir avide d'amasser richesse et plaisir, avant d'être victimes un jour ou l'autre, d'une disgrâce. Ce microcosme bien particulier peint par Beti rappelle l'univers décrit par le zaïrois Valentin-Yves Mudimbe dans *Le Bel Immonde*<sup>809</sup> : un des principaux personnages du récit n'est désigné que par sa fonction, il est « le ministre », mais son activité se résume à des errances nocturnes dans la Kinshasa des boîtes de nuit et des lieux interlopes. Toutefois, en ne montrant jamais ses personnages dans l'exercice de leurs fonctions, Mongo Beti vise un tout autre but que Mudimbe : il tient à mettre en relief la vacance du pouvoir, la démission collective des cadres supérieurs de la nation mise à profit par le Président et ses conseillers blancs pour gérer le pays selon leurs intérêts.

Inexistants professionnellement, les hauts fonctionnaires ne vivent véritablement que la nuit, lorsque débudent les fêtes en tous genres organisées par M. Makouta :

La fête sembla prendre son vrai départ sitôt la nuit tombée. [...] Le salon s'illumina brutalement [...] l'éclat inattendu imprima une secousse convulsive à monsieur Makouta qui se frotta quelque temps les yeux avant de bondir lourdement en direction de la cuisine. Ses hommes l'occupaient maintenant tout entière, au milieu d'un encombrement de gazinières de secours, de cartons de victuailles, de caisses de boissons et de vaisselle. Du seuil, il leur donna longuement des ordres sur le ton de la conversation, appelant chacun par son prénom. [...] Monsieur Makouta, qui réglait tout, recommanda de laisser la terrasse libre afin que les danseurs puissent y évoluer à leur aise.  
- Musique ! cria tout à coup Monsieur Makouta en claquant du doigt, l'œil révolté par une sorte d'extase, la tête renversée. Les rythmes d'une biguine entamèrent l'œuvre d'évasion et d'oubli que l'alcool allait bientôt poursuivre et achever.<sup>810</sup>

Ces longues soirées, auxquelles seul le couvre-feu<sup>811</sup> vient mettre un terme, sont l'occasion de célébrer le culte de l'ivresse<sup>812</sup> et de l'argent :

---

<sup>809</sup> Paris : Présence africaine, 1976.

<sup>810</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama op. cit.*, p. 66-68.

<sup>811</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>812</sup> *Ibid.*, p. 68 : « Les bouchons de champagne sautaient avec le fracas assourdi d'un pétard d'enfant, le goulot des bouteilles tintait contre le cristal des coupes ou des verres à whisky, le parfum entêtant de l'alcool et la douce

Guillaume se maudit tout à coup de n'avoir pas su résister assez longtemps au sommeil pour voir monsieur Makouta mettre le feu à un monceau de billets de banque en liasses : c'était le couronnement pathétique de la liturgie imaginée par le truculent chef du protocole de la Présidence.<sup>813</sup>

Quelquefois, les deux divinités sont associées dans une même ferveur mystique :

Monsieur Makouta déclara : - Chères sœurs, chers frères, il convient de fêter dans une allégresse appropriée la venue parmi nous de Marie-Pierre notre camarade, notre amie, notre concitoyenne désormais. Voici ce que je vous propose : avant de vous lever de table, attendez qu'un de mes laquais apporte à chacun de vous une bouteille de Don Pérignon. Que chacun nous donne un aperçu de son talent, en débouchant sa bouteille sans faire sauter le bouchon cette fois, sous peine d'une amende de cent mille francs. Je dis bien cent mille francs ! Si quelqu'un doute de son talent, il est encore temps pour lui de l'avouer. On le gratifiera d'une bouteille de Chivas, à condition qu'il promette de la vider avant minuit.<sup>814</sup>

Dans cet univers factice, les protagonistes n'ont à l'esprit que des préoccupations dérisoires et futiles. Le règne de l'insignifiance contamine la parole elle-même qui est vidée de son sens. On ne parle que pour proférer des propos inconsistants et vains, pour ne rien dire en somme. Car, dans les cercles proches du Président, tout comme dans les quartiers populaires de Niagara, on craint toujours de trop en dire : « - Ne parlons pas de ces choses-là, elles portent malheur, conseilla une voix grave ; je signale qu'un grand verre plein de whisky à ras bord n'a jamais fait de mal à personne »<sup>815</sup>. De peur surtout de s'attirer les foudres du pouvoir, on préfère se complaire dans le badinage et la frivolité et l'on élude, en public, tout sujet sérieux. Ce désir de ne pas se compromettre va même jusqu'au reniement d'amitiés anciennes. El Malek, dont le franc-parler inquiète ses anciens condisciples fait figure de paria soumis à une véritable quarantaine :

À la vue d'El Malek, les nouveaux venus parurent se figer soudain, comme frappés de consternation et de mutisme. Cependant ils semblèrent se ressaisir, s'approchèrent successivement d'El Malek dont ils serrèrent la main

---

musique de ses cascades remplissaient l'air. »

<sup>813</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>814</sup> *Ibid.*, p. 79-80.

<sup>815</sup> *Ibid.*, p. 52.

avec froideur, puis repartirent comme un seul homme, y compris le maître de la maison, et sans s'être départis de leur silence. L'hôte de Jean-François ne revint dans sa maison que le lendemain. - Tu joues un jeu trop dangereux, dit-il sévèrement à son ami, tu ne te rends toujours pas compte que ce n'est pas le Quartier Latin ici. [...] Tu comprends, moi je ne veux plus d'histoires. Avec toutes mes charges, je ne peux plus m'offrir le luxe de nouveaux embêtements. J'ai eu mon compte, je passe le flambeau aux jeunes. Je ne veux plus voir El Malek chez moi.<sup>816</sup>

Tel un pestiféré, El Malek met en fuite tous ceux qu'il approche. Il interrompt, prématurément, une soirée donnée par le couple Dzewatama afin de fêter la réconciliation de Jean-François et Alexandre Tientcheu :

L'évocation de René Dumont sonna le signal de l'éclat. Le divisionnaire, qui s'était levé avec une lenteur cérémonieuse, parut un instant se raidir dans l'attitude du bourgeois outragé qui s'apprête à flétrir les mauvaises manières d'un garnement, puis, comme se ravissant, il demanda son chapeau dont il n'hésita pas à se couvrir malgré l'heure avant de quitter le salon d'un pas éloquent, aussitôt suivi par un premier groupe d'invités, qui l'imitèrent sans hâte, comme des automates plaisants réglés irréversiblement par un mécanisme d'horlogerie. Ce fut enfin la débandade, le tout venant des invités faisant mine de prendre conscience subitement mais avec regret de la situation.<sup>817</sup>

Aussi ridicule que puisse être cette dispersion rapide, elle n'en est pas moins significative de l'état de crainte perpétuelle dans lequel vivent les hauts fonctionnaires. L'humeur fantasque du Président est souvent meurtrière<sup>818</sup> ; aussi est-il sage de se tenir loin des soubresauts et d'éviter toute situation compromettante. Nul ne sait, en effet, quel peut être son avenir : d'un ministère à un sinistre camp de concentration du nord du pays, le trajet peut être parfois très rapide. Pour cette raison, la parole est prohibée dans la jeune République, comme le constatait M. Nicopoulos.

---

<sup>816</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>817</sup> *Ibid.*, p. 160-161.

<sup>818</sup> Les vieux parents Dzewatama, pauvres paysans analphabètes, ont conscience de la précarité de toute situation, au pays du Président ; avertis par leurs expériences passées et tout en partageant le bonheur de leur fils devenu substitut du procureur de la République, ils pensent « que tant de prospérité ne pouvait manquer d'irriter le destin à la longue et que leur âge leur commandait de se tenir à l'écart des remous et des bourrasques à venir », *ibid.*, p. 53.



L'interdit se vérifie jusque dans le lexique utilisé par le narrateur : il n'est plus question de Baba Toura<sup>819</sup>, mais du Président. Et malheur à celui qui, volontairement ou non, viole ce tabou de langage, tel le jeune lycéen qui parodie le chef de l'État. Sa prestation, diversement appréciée, déclenche un sauve-qui-peut général :

- Qu'est-ce qui se passe donc ? Qu'est-ce qu'il fait, ce pauvre garçon ?  
[demanda Marie-Pierre]

- Ne t'inquiète donc pas, lui chuchota Jean-François revenu auprès d'elle, on ne lui fera pas de mal. Chérie, rentrons à la maison.

- Déjà ? mais pourquoi ?

Ce fut en effet la fin de la soirée ; on se quittait avec une précipitation confinante à la panique, comme si le feu menaçait. Des gens qui, quelques minutes auparavant, conversaient dans la sérénité des compagnonnages éprouvés, oubliaient de se serrer la main. La grande Européenne, attristée et lointaine, qui venait d'échanger des propos apparemment vifs avec l'inévitable Hergé Xourbes, se trouva par hasard près de Marie-Pierre et lui dit en soupirant :

- L'artiste a osé parodier le président de la République. Puisse-t-il ne pas lui arriver malheur.

- C'est grave ? lui demanda Marie-Pierre.

- Très grave.<sup>820</sup>

Ces derniers mots résonnent comme une sentence de mort. Inutile de préciser que l'on n'entendra plus parler du malheureux adolescent.

Intrigue, délation, méfiance, goût immodéré pour le luxe et l'argent<sup>821</sup>, bassesse et lâcheté, tel est l'univers dans lequel évoluent les élites de la nation. Or, et ce n'est là pas le moindre des paradoxes, ces hommes furent, pour certains, des étudiants brillants et des opposants actifs au régime du Président. L'itinéraire d'un Alexandre Tientcheu est révélateur de la volte-face accomplie par ceux qui se proclamaient, sur les campus des universités européennes, des étudiants progressistes, voire révolutionnaires. Président de l'Union

---

<sup>819</sup> Babatoura était le deuxième prénom du président Ahmadou Ahidjo.

<sup>820</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 96.

<sup>821</sup> *Ibid.*, p. 92 : « À moins d'une perversion cachée, elle [Marie-Pierre] a nécessairement rêvé de côtoyer les ministres bouffis de graisse dont les costumes de lainage baignent dans des torrents de sueur. Elle ne peut manquer de s'embraser d'admiration devant les hauts fonctionnaires roulant en Mercedes et qui se damneraient pour être propriétaire d'un F6 dans le seizième arrondissement de Paris. Elle doit évidemment se fondre parmi leurs maîtresses qui empestent les parfums des parvenus ».

Nationale des Étudiants, Alexandre avait la réputation d'être un marxiste pur et dur. Comme le rappelle El Malek, « il fut jadis inscrit au parti communiste et [...] nous surnommions son immeuble le Kremlin »<sup>822</sup>. Ses démêlées avec le pouvoir ainsi que son acharnement à révéler au grand public les violences du régime étaient célèbres dans la petite communauté estudiantine africaine de Lyon :

C'est lui l'ancien président de l'union nationale des étudiants qui a osé donner une conférence de presse après l'affaire du train de la mort... non après l'assassinat dans le maquis de Zanda Fandé. Les flics sont venus le ramasser à l'heure du laitier, en plein hiver. [...] Nous étions épouvantés à l'idée qu'ils le mettent dans un avion pour le livrer à votre président qui, nous disait-on, écumait de rage contre lui.<sup>823</sup>

L'ardent défenseur des libertés, l'infatigable combattant de la démocratie est devenu commissaire de police au service d'un dictateur dont il fut l'ennemi juré. Et la métaphore qu'emploie Alexandre pour justifier ses palinodies, « la vérité flotte triomphalement au sommet d'une montagne et n'est saisie que par ceux qui ont le courage de gravir successivement les deux versants opposés »<sup>824</sup>, ne trompe et ne convainc personne. Alexandre dissimule mal, sous des propos qui ne sont que la répétition du catéchisme officiel, ses mobiles d'arriviste. Le commissaire divisionnaire ne constitue pas un cas isolé. Il est, au contraire, représentatif de cette classe de dirigeants politiques qui doivent tout au pouvoir et sont donc obligés de le servir avec zèle, en piétinant au besoin leur conscience et leurs convictions intimes. Alexandre fut peut-être un étudiant brillant et un homme intelligent. Mais ses nouvelles fonctions lui interdisent désormais toute idée personnelle ou originale. « Ce n'est plus que le sale flic »<sup>825</sup>, comme le dit El Malek.

Le pouvoir use avec ses opposants, et selon les cas, de la carotte et du bâton : Alexandre,

---

<sup>822</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>823</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>824</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>825</sup> *Ibid.*, p. 133.

comme bien d'autres, ayant accepté de collaborer, se voit récompenser, El Malek qui tente de rester fidèle à ses idées et refuse toute concession<sup>826</sup> passe le plus clair de son temps dans les geôles de la République.

Est remarquable également chez tous ces personnages importants leur volonté d'occulter le passé. L'intrusion de Marie-Pierre qui a partagé avec bon nombre d'entre eux les heures difficiles de la contestation provoque chez tous ces parvenus une gêne qu'ils ne parviennent guère à dissimuler. La jeune femme, en effet, prétend, non sans une grande naïveté, ressusciter un passé que tous s'efforcent d'enterrer :

[Elle] se plaisait à faire des allusions que ses amis semblaient vouloir esquiver ce soir. C'était comme s'ils eussent refusé de prendre place sur le radeau de leurs anciennes complicités. [...]

- Vous en a-t-il fait baver, Foccart ! S'il y a une justice, j'espère que vous vous serez vengés, d'une façon ou de l'autre.

- Mais non, ce sont des enfantillages, ça ! coupa sèchement monsieur Makouta, le front inondé de sueur et le visage froncé.

- Tu penses bien, chérie, que ce genre de niaiseries est oublié depuis belle lurette, susurra Jean-François revenu auprès de sa femme et se penchant tout contre sa joue. C'est fini maintenant, tout ça. C'est un passé plus qu'antérieur. Tout a changé depuis.<sup>827</sup>

Avec les responsabilités et les honneurs, la mémoire devient sélective ; une charge de magistrat ou de commissaire vaut bien quelques moments d'amnésie. Car, tout est subordonné au pouvoir politique. L'Église, elle-même, est soumise à l'autorité présidentielle. L'évêque, que Marie-Pierre avait connu à Lyon alors qu'il terminait une thèse de sociologie, avant de se faire ordonner prêtre, est « comme les hauts fonctionnaires, il obéit au gouvernement »<sup>828</sup>. Son rôle est « de prêcher le dévouement absolu à la personne de celui que la Providence avait placé

---

<sup>826</sup> *Ibid.* : « Je veux être un homme libre dans mon propre pays. Je n'accepterai aucun compromis sur ce point. Je ne serai pas le complice de mes oppresseurs. Qu'ils m'enferment, me torturent ou m'assassinent, mais qu'ils en soient seuls responsables ».

<sup>827</sup> *Ibid.*, p. 70-71.

<sup>828</sup> *Ibid.*, p. 171.

à la tête de la communauté nationale »<sup>829</sup>.

L'Église est donc un élément du système politique qui asservit le peuple. Sa fonction n'est pas la contestation d'un ordre établi inique, mais au contraire l'acceptation de cet ordre dominant<sup>830</sup>. Mukendi Nkonko précise, dans « Église et changement social en Afrique », que « l'élite religieuse africaine est partie intégrante de l'élite globale. [...] En raison du prestige social lié à leur statut, les hommes d'Église sont intégrés à la classe supérieure de la société »<sup>831</sup>. Et l'auteur de citer des exemples d'évêques zairois vivant dans des villas somptueuses, possédant voitures de luxe et biens immobiliers. Quant aux mœurs de certains prélats, elles sont loin d'être « un exemple de tempérance et de rigorisme », si l'on en croit M. Nkonko<sup>832</sup>. L'analyse ainsi faite de la position du clergé zairois au sein de l'élite sociale rejoint sur bien des points les observations formulées par Mongo Beti concernant le catholicisme africain. Le personnage de l'évêque, jouisseur et vicieux<sup>833</sup>, donne une bien piètre idée de la hiérarchie ecclésiastique.

Alexandre Tientcheu ou l'évêque – les cas de M. Makouta et de Jean-François

---

<sup>829</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>830</sup> En cela, elle diffère peu de l'église en régime colonial.

<sup>831</sup> Mukendi Nkonko, « Église et changement social en Afrique », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 45, mai-juin 1985, p. 37.

<sup>832</sup> *Ibid.*

<sup>833</sup> Marie-Pierre est tout d'abord surprise par l'aspect extérieur de l'évêché : « L'évêché resplendissait de lumières électriques et grouillait, malgré l'heure, de fidèles et de parents du prélat, dont les ardeurs éclectiques s'exprimaient par des chants tour à tour liturgiques ou païens. Le visiteur retirait du spectacle une fâcheuse impression d'hédonisme et de triomphalisme bien éloignés de la solitude désolée et du dénuement où naquit le Messie selon le Nouveau Testament », *ibid.* p. 171. Lorsque Marie-Pierre interroge l'évêque sur la disparition de son mari, celui-ci tente « d'attirer [la jeune femme] seule dans un cabinet ». Mais « l'ecclésiastique libidineux dut renoncer instantanément à sa folie » (p. 172). Ce bref face-à-face est l'occasion pour Mongo Beti, de tracer un portrait sans complaisance d'un des hauts dignitaires de l'Église catholique : « Les deux femmes durent attendre une éternité avant que paraisse le prélat, habillé de vêtements laïcs à n'en pas douter hâtivement rajustés, donnant des signes d'un incompréhensible affolement. Il avait perdu l'engageante suavité qu'il avait coutume d'étaler dans le monde et ses narines frémissantes évoquaient le naseau fumant d'un pur-sang au terme d'un violent effort. Ses lèvres humides luisaient à l'image des babines d'un fauve surpris dans son immonde ripaille. L'expression de son visage, tour à tour agressive et mortifiée, faisait penser à un personnage écartelé entre deux tentations contradictoires, au notable d'une honnêteté universellement reconnue qui convoite un portefeuille jeté sur le trottoir d'une rue passante » (p. 171-172). Nul besoin de commenter plus avant cet extrait qui met en scène un homme d'église aux appétits sexuels en totale contradiction avec le vœu de chasteté.

Dzewatama sont, nous le verrons, plus ambigus<sup>834</sup> – résumant parfaitement dans leurs comportements, leurs modes de vie et de pensée les tares d'une caste privilégiée. Parvenus à des postes importants par la seule volonté du Président, ils n'ignorent pas que leur déchéance peut être aussi rapide que le fut leur ascension. La roche Tarpéienne étant très proche du Capitole, ils doivent, à chaque instant, multiplier les signes d'allégeance au régime du dictateur. Leur vie se résume, finalement, à cette servilité quotidienne associée à un appétit de plaisirs jamais assouvi : nul ne sait, en effet, quand le couperet peut tomber.

### **3. Marie-Pierre et Jean-François : romantiques de l'action et idéalistes politiques ?**

Avant sa sortie en librairie, le premier volume du cycle Dzewatama, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël*, est publié sous forme de feuilleton dans les numéros 20, 25, 26 et 28 de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*. Le titre initial du roman était *L'Enfance précaire et cahoteuse de Guillaume Dzewatama*. Ainsi que l'indiquait le titre originel, le personnage central du récit était le seul Guillaume Henri Joseph qui, dans la version définitive, devient Guillaume Ismaël, les deux mères, Agathe<sup>835</sup> et Marie-Pierre, l'Africaine et l'Européenne, étant absentes du titre. Ces modifications ne sont pas aussi insignifiantes qu'on pourrait le croire : elles traduisent une volonté d'accorder aux deux femmes un statut beaucoup plus important que ne l'avait initialement prévu le romancier. Cette présence plus forte au sein de la trame narrative se vérifie plus particulièrement avec Marie-Pierre : son apparition, bien que tardive

---

<sup>834</sup> L'œuvre betienne ne relevant pas, selon nous, du roman à thèse, la situation qu'occupent certains personnages au sein de la diégèse se révèle parfois beaucoup plus complexes, comme nous le montrerons plus loin.

<sup>835</sup> Dans la première version, la mère de Guillaume se prénomme Raymonde.

dans le roman<sup>836</sup>, coïncide avec le départ d'Agathe – ou plus exactement le provoque – et s'avère déterminante, le récit se focalisant, dès cet instant, sur elle. Les autres personnages majeurs, Jean-François et Guillaume, se déterminent toujours par rapport à Marie-Pierre. Son emprise sur la diégèse s'accroît dans le second volume, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, où elle est le plus souvent instigatrice des événements.

S'adressant à Marie-Pierre, M. Makouta trace un portrait des deux jeunes époux qui démontre la finesse d'analyse et de jugement du chef du protocole :

Vous vous ressemblez bien, ton mari et toi. Si, si, si Marie-Pierre ; d'autres s'y tromperaient peut-être, pas moi. À Lyon, j'ai tout de suite compris ce qui vous rapprochait. Tu veux le savoir ? Vous êtes deux âmes tourmentées, à la recherche de l'absolu. Si je me souviens bien du cours de mon professeur de Première, c'est le propre des personnages romantiques.<sup>837</sup>

Or, malgré tout ce qui les unit, Marie-Pierre et Jean-François vivent leur destin isolément. L'itinéraire de Jean-François commence comme celui de nombreux lycéens africains : après des études secondaires dans son pays, il part pour la France y suivre une formation de juriste. Ce séjour à l'étranger que Jean-François présente comme une initiation<sup>838</sup> renforce le prestige du jeune homme auprès des membres de son clan. Lors des premières vacances de Jean-François dans son village, celui-ci ne fréquente pas n'importe quelle jeune fille : « On l'avait d'abord vu souvent aux côtés de Jeanine, la plus belle enfant de la contrée, la plus élégante aussi, celle surtout dont la réussite scolaire à la mission protestante était quasi légendaire. On s'était en quelque sorte attendu à cette préférence »<sup>839</sup>. La brève liaison avec Jeanine, rappelle l'aventure vécue par Jean-Marie Medza à Kala, avec Éliza tout d'abord, puis Édima. La même

---

<sup>836</sup> Elle entre en scène à la page 62 du premier volume.

<sup>837</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 169.

<sup>838</sup> *Ibid.*, p. 9 : « Mes maîtres blancs sont tyranniques, capricieux ; ils se contenteront peut-être de deux années encore pour prononcer la fin de mon initiation ; mais ils peuvent aussi bien exiger une année de plus ».

<sup>839</sup> *Ibid.*, p. 9.

admiration entoure Jean-Marie, le « diplômé » et Jean-François, la « grosse tête »<sup>840</sup>.

L'activité politique du futur magistrat, son opposition au pouvoir du potentat, son élection à la présidence de l'Union Nationale des Étudiants – Alexandre Tientcheu avait, lui aussi, assumé cette fonction –, son retour au pays, ses longs mois d'errance d'un ministère à l'autre pour obtenir un poste, sa nomination, enfin, comme maître-assistant à la faculté de Droit, puis en tant que substitut du procureur de la République, sont les étapes habituelles par lesquels passent obligatoirement tous les étudiants qui, progressistes en Europe, se rangent sous la bannière du dictateur une fois rentrés au pays. Jean-François n'échappe pas, du moins en apparence, à cette règle du reniement. Comme tant d'autres avant lui, il a été un porteur d'espoir :

Le petit peuple de la capitale, contre toute expérience, s'obstinait à prêter à chaque diplômé revenant au pays l'intuition miraculeuse de son élection, voulait à tout prix lire dans le regard le plus fuyant la foi qui soulève les montagnes et défie les monstres, auréolait la première veulerie venue d'une abnégation de légende totalement infondée. Une période faste, sorte de lune de miel insoupçonnée, était d'abord consentie au nouveau venu : le moindre de ses gestes était glorifié, agrandi, colporté de bouche à oreille. Sans le savoir, il faisait son entrée dans Jérusalem, au milieu des rameaux et des foules en liesse.<sup>841</sup>

Et comme tant d'autres avant lui, Jean-François déçoit l'attente de Niagara et des autres faubourgs populaires de la capitale :

Tout le monde savait maintenant que le diplômé nouveau venu avait, lui aussi, basculé dans le camp des ennemis du peuple. Le fils d'Agathe se démoralisa définitivement lorsqu'il lui fallut se rendre à l'évidence de l'hostilité de ses petits camarades de classe [...].

- Alors, il a perçu ses trente deniers ? lui jetait un garnement.
- Qui donc ? faisait naïvement Guillaume, feignant la hauteur et le dédain.

---

<sup>840</sup> *Ibid.*, p. 24 : c'est Agathe, la première femme de Jean-François, qui qualifie ainsi son mari : « Le président sait bien que Jean-François est une grosse tête, et le président a besoin de grosses têtes comme Jean-François pour construire le pays et remplacer les Blancs ». Voir *supra*, 1<sup>ère</sup> partie, chapitre 2, « Le roman d'initiation » : le choix d'une partenaire amoureuse tient compte du statut, réel ou supposé, du jeune homme.

<sup>841</sup> *Ibid.*, p. 41. Notons encore une fois le lexique religieux. *Trop de soleil tue l'amour*, le onzième roman de Mongo Beti devait s'intituler « Les Exilés sont de retour ». L'écrivain renonça à ce titre à la demande de son éditeur (voir *infra*, quatrième partie, « Les romans d'un retour au pays natal »).

- Qui ? mais Judas, voyons.
- Qui ça, Judas ? rétorquait Guillaume. Judas, connais pas.
- Judas, c'est Judas, eh ! patate. Judas, c'est ton géniteur, tu ne savais pas ?
- Va donc, eh ! fils de Judas Iscariote.<sup>842</sup>

Loin d'être le « messie »<sup>843</sup> tant espéré, Jean-François se révèle un homme ordinaire peu soucieux de mener la révolution des déshérités. Paradoxalement, les aspirations du petit peuple de Niagara sont à l'opposé de celles du clan Dzawatama ; le vieux Ndzomam résume parfaitement le contrat qui lie Jean-François aux siens :

- Mon cher enfant, [...], nous t'avons toujours laissé poursuivre ta route aussi avant que tu le désirais. Avons-nous eu tort ? Avons-nous eu raison ? L'avenir seul le dira. Il suffit que tu n'oublies jamais le but de ces douloureuses séparations. Et ce but, le voici, mon cher enfant : dans une belle maison vitrée que baignent à la fois la lumière de l'électricité et les dernières lueurs d'un doux crépuscule, nous sommes groupés autour de toi, et tu nous repais de viandes succulentes, de boissons capiteuses et de musiques inconnues, toutes choses délicieuses que doit nous valoir la suprématie de ton instruction.<sup>844</sup>

La jouissance de tous ces biens évoqués par le patriarche suppose, implicitement, allégeance et soumission au Président, grand dispensateur de tous les avantages. D'ailleurs, après le coup d'État manqué et l'incarcération de Jean-François, les anciens de la tribu critiquent l'ancien procureur non pour avoir attenté à la vie du Président, mais pour leur avoir fait perdre les faveurs dont ils jouissaient :

La cité en veut à votre mari. Oui, et vous savez pourquoi ? Il a abandonné les siens ; il les a plaqués, quoi. [...] C'est comme s'il avait déserté en pleine bataille. Jamais il n'aurait dû se mettre mal avec son patron, à la place où il avait le privilège de se trouver. [...] Quand on est parvenu si haut, on ne se brouille pas avec son chef, quel que soit le prétexte ; on demeure à son service, contre vents et marées, car c'est aussi pour un véritable grand homme le meilleur moyen de servir les siens.<sup>845</sup>

---

<sup>842</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

<sup>843</sup> Ce terme est employé à la page 41. Auparavant, Jean-François est qualifié, tour à tour, de « héros » (p. 8), de « sauveur » (p. 9) et de « spécimen d'une race élue » (p. 11). Beti affectionne le registre biblique dès qu'il s'agit de désigner les promoteurs – ici Jean-François, ailleurs, Ruben – d'une révolution tant attendue.

<sup>844</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>845</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 75-76. On notera qu'après avoir été le « cher enfant » du vieux Ndzoman, Jean-François n'est plus que le « mari » de Marie-Pierre.



Dès lors, l'obsession de Ndzomam et de ses semblables se résume à cette question : comment s'y prendre pour ne pas perdre tous les privilèges auxquels ils auraient eu droit sans la désastreuse initiative de Jean-François ?<sup>846</sup> Cette attitude des concitoyens de Jean-François favorise, aux yeux du romancier, le clientélisme et le tribalisme, deux maux que Beti, dans les nombreux articles qu'il donnera à la presse camerounaise entre 1991 et 2001, ne cessera de dénoncer.

Rejeté par les siens, Jean-François devient également indésirable chez ses amis hauts fonctionnaires. À l'instar d'El Malek, il est considéré comme un pestiféré ; la crainte de la contagion fait fuir tous ceux qui se proclamaient ses frères<sup>847</sup>. Le drame de Jean-François est tout entier contenu dans cette interrogation : doit-il être prophète ou fonctionnaire ? :

- Il faudrait savoir : dois-je instruire [les sages de la cité] ou dois-je les conduire à la terre promise des délices des Blancs ?
- Tu ne peux pas faire les deux à la fois, notre fils ?
- Non, mère, il faut choisir. Impossible d'avoir les deux à la fois. Je ne peux être à la fois prophète et haut fonctionnaire. Tu connais bien le Nouveau Testament, n'est-ce pas, mère ? Eh bien, rappelle-toi Jésus-Christ le prophète, et Ponce Pilate le haut fonctionnaire, deux personnes non seulement différentes, mais hostiles ; l'un finit crucifié, l'autre, installé dans son fauteuil, se contente de se laver les mains. Il faut choisir.<sup>848</sup>

Si l'itinéraire de Jean-François paraît chaotique, celui de Marie-Pierre est rectiligne.

---

<sup>846</sup> Soulignons que la cité n'a bénéficié d'aucune complaisance particulière depuis l'accession de Jean-François au poste de substitut. Cela n'empêche pas les vieux, Ndzoman en tête, de rêver : « Ils se contenteraient pour l'heure d'une buvette où les habitants de la cité iraient consommer sans bourse délier. Le Président avait médité de leur concéder cette faveur ; malheureusement, c'était avant la défection inconsidérée du Procureur. Par la suite, la cité obtiendrait peut-être l'octroi d'un car, pour permettre aux habitants d'effectuer leurs déplacements même s'ils sont impécunieux. C'était aussi un avantage que le Président avait envisagé pour la cité ; malheureusement, c'était avant la défection inconsidérée du Procureur. Ce seraient ensuite l'école, un dispensaire, un magasin faisant crédit à tous les habitants de la cité ; cela aussi, le Président avait projeté de l'attribuer à la cité, malheureusement, c'était avant la défection inconsidérée du Procureur », *ibid.*, p. 99-100.

<sup>847</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 161 : « La maison s'était vidée en quelques minutes de ses hôtes et cette malheureuse famille, marquée déjà par le destin, se retrouva seule au milieu des décombres d'un repas écroulé comme un château de cartes ». Au sein du clan des hauts fonctionnaires, il est également suspect de ne pas partager les plaisirs communs à tous ces importants personnages : « [Alexandre] avait glissé imperceptiblement sur l'étrange comportement de son grand ami, de son frère, Jean-François Dzewatama, déplorant cette sorte de quant-à-soi qu'il avait adopté depuis peu et qui le tenait maintenant à l'écart de la communauté de ses camarades, des amis éprouvés », *ibid.*, p. 142.

<sup>848</sup> *Ibid.*, p. 37. Relevons, encore une fois, le lexique religieux pour expliquer une situation politique.

Lorsqu'elle rejoint son mari, elle ne connaît de l'Afrique que ce qu'ont bien voulu lui en dire les étudiants noirs qu'elle a côtoyés à l'université de Lyon. Le destin africain de Marie-Pierre est placé sous le signe de la découverte naïve et des surprises. Ses retrouvailles avec Jean-François, après seulement quelques mois de séparation, constituent, pour la jeune femme, un premier choc : bien qu'occupant un poste important, substitut du procureur de la République, Jean-François consacre peu de temps à son travail, à ses dossiers, ce qui ne manque pas d'étonner Marie-Pierre<sup>849</sup>. Elle qui a connu un Jean-François militant à la conscience politique aiguë découvre un tout autre homme. Son mari serait-il lui aussi victime du syndrome du retour ? :

Combien en ai-je côtoyé à Lyon, plus maigres qu'un ascète hindou, intarissables comme des illuminés, ne jurant que par Marx, n'ayant à la bouche que les noms de Mao, Che Guevara, Frantz Fanon. Et puis je débarque chez eux et qu'est-ce que je retrouve ? d'abominables satrapes cupides, arrivistes, jouisseurs, insensibles. Ce n'étaient plus les mêmes hommes.<sup>850</sup>

Après la première joie des retrouvailles, s'installe très vite entre les deux époux un véritable hiatus. Marie-Pierre se sent mal à l'aise dans l'univers où évolue son mari : les conversations futiles, la joie factice, le mensonge et la peur embarrassent la jeune femme qui ne sait quelle attitude adopter. La moindre de ses remarques provoque une gêne non dissimulée aussi bien

---

<sup>849</sup> Voir *supra*, « Les "hauts d'en haut" : examen d'un microcosme ».

<sup>850</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 13. Le thème du retour des diplômés africains dans leurs pays d'origine a fait l'objet d'un numéro spécial de *Peuples noirs-Peuples africains* (n° 20, mars-avril 1981). Dans la livraison précédente (n° 19, janvier-février 1981), un article de Mongo Beti évoquait déjà cette question. L'extrait ci-dessous est à mettre en perspective avec la critique formulée par Marie-Pierre : « Ainsi les élèves médecins noirs de ma génération étaient passés maîtres dans l'art de courtiser les patrons communistes, seuls disposés à les accepter comme externes et à se consacrer sans réserve à leur formation. Mais rentrés en Afrique, ces jeunes gens étalaient leur vraie nature de bourgeois réactionnaires en s'adonnant à une médecine de luxe où ils s'enrichissaient rapidement. Ce qui est vrai de la médecine l'est aussi des autres disciplines. Si tous les intellectuels africains formés en France par des communistes étaient restés fidèles, une fois revenus chez eux, au marxisme auquel ils avaient fait mine d'adhérer pour complaire à leur mentor, il y a longtemps que la révolution aurait été faite en Afrique francophone. Inutile de se le dissimuler : les élèves africains du marxisme français se sont toujours révélés extrêmement décevants ; il y a peu d'exemples qu'ils n'aient été récupérés par les régimes politiques mis en place en Afrique par la décolonisation gaullienne », Mongo Beti, « Le P.C.F. à l'école du K.K.K. ? », *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 19, *op. cit.*, p. 33.

chez son mari qui tente de la faire taire que chez ses amis. Candide au pays d'Ubu, Marie-Pierre tente, maladroitement, de comprendre :

- Eh bien, puisque je vous tiens, je ne vous lâcherai pas avant que vous m'ayez éclairée sur le point suivant. Mon mari, que voici sur les charbons ardents parce qu'il se demande ce que je vais encore inventer, me fait observer à tout bout de champ que vous faites les choses ici à votre manière et que c'est bien votre droit de vous éloigner des usages en vigueur en France, étant donné que l'Afrique n'est pas la France et vice-versa.

- Comme monsieur le Procureur a divinement raison ! soupira l'ecclésiastique en levant les yeux au ciel d'un air ravi.

- Mais alors, reprit Marie-Pierre, vous ne devriez ici ni être catholiques ni avoir de prêtres. Oh, à moins que vous ne soyez des catholiques et n'ayez des prêtres de votre façon ; oui, ça doit être cela. Tenez, mon père, comment les Africains s'y prennent-ils pour avoir un clergé catholique qui soit différent de celui de France ?

À cet instant précis, monsieur Makouta tomba comme la foudre sur l'interlocuteur de Marie-Pierre. [...] Au même moment, Jean-François se penchait à l'oreille de Marie-Pierre et lui chuchotait : - Au nom du ciel, chérie, ne lui pose plus de question. Il te suffit de savoir qu'il est évêque [...] Et maintenant tais-toi, je t'en supplie.<sup>851</sup>

Cette « manie de poser des questions à tout propos »<sup>852</sup>, parce qu'inhabituelle, fait peur aux amis de Jean-François. Marie-Pierre sert de révélateur : elle met à nu les vices de cette société dont elle ignore les mécanismes et les rapports de force qui la régissent. Surtout, elle n'use pas, dans son discours, de la langue de bois qui permet aux élites du pays d'éviter d'aborder les véritables questions. Le commissaire divisionnaire Alexandre Tientcheu qui, en cette occasion, ne fait que répéter des propos formulés en haut lieu reproche à la jeune femme sa trop grande franchise : « Il lui avait annoncé que, selon l'appréciation des plus hautes autorités de la République, Marie-Pierre n'avait malheureusement pas encore assimilé le style qui convient à l'évocation de certaines réalités délicates du pays »<sup>853</sup>. Marie-Pierre va, lentement, s'éveiller à la connaissance. Et, assez paradoxalement, son professeur, celui qui l'initiera aux subtilités de la vie politique africaine, n'est pas Jean-François, son époux, mais El Malek,

---

<sup>851</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 73-74.

<sup>852</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>853</sup> *Ibid.*, p. 114-115.

l'intellectuel contestataire<sup>854</sup>. Un divorce moral s'installe, en effet, entre le Procureur et sa femme qui, jusqu'à l'annonce du coup d'État, ignore tout des activités clandestines de son mari. Voir l'homme qu'elle aime renier ses convictions et se comporter comme un vulgaire Alexandre, retrouver tous les étudiants qu'elle a connus en France démocrates et avides de justice et d'égalité, figés dans leur carapace de hauts fonctionnaires constitue une amère désillusion. El Malek, seul, est demeuré fidèle à lui-même et avec lui, Marie-Pierre n'a pas « le sentiment d'avoir conclu un marché de dupes »<sup>855</sup>. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une complicité naisse entre les deux amis, tous deux refusant de renier leurs engagements de jeunesse. Le lexique traduit l'attachement que Marie-Pierre éprouve pour El Malek : dans le premier volume du cycle, l'expression « intellectuel illuminé » désigne exclusivement l'ancien professeur de philosophie ; dans *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, ce qualificatif s'applique à plusieurs reprises à Marie-Pierre, révélant ainsi la parenté intellectuelle qui unit les deux personnages : « Au fond, qu'est-ce que tu es, maintenant que j'y pense tout à coup ? Une dingue, oui, une dingue. Une illuminée, si tu préfères. [...] Serait-ce vrai que je suis une illuminée, moi, la petite fille qui panique toujours pour un mot dit plus haut qu'un autre ? [...] Et si j'étais une illuminée en effet ? »<sup>856</sup>. Il faut, il est vrai, être un peu fou pour décider, comme le fait Marie-Pierre, de se rendre dans le village natal de son mari, elle une “toubabesse” débarquant chez ceux qu'El Malek nomme « les ploucs ».

Marie-Pierre se tourne vers El Malek pour comprendre le pays dans lequel elle vit parce que Jean-François néglige ce rôle qu'il aurait dû assumer. Son langage, coercitif – « tais-toi » – ou extrêmement vague – « nous faisons les choses à notre façon » ; « l'Afrique n'est pas la

---

<sup>854</sup> Voir *infra* 3<sup>e</sup> partie, chapitre 3, « Dialogues romanesques et débats idéologiques ».

<sup>855</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>856</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 47 et 89.

France » – décourage Marie-Pierre.

La brisure au sein du couple est encore accentuée par la double vie que Jean-François mène à l'insu de sa femme. Tout débute par un mensonge : Jean-François fait passer son fils Guillaume pour son neveu et dissimule l'existence d'Agathe, sa première épouse, la mère de Guillaume. L'intuition de Marie-Pierre lui fait bien soupçonner une vérité cachée derrière les silences de Guillaume et de son père<sup>857</sup>. Mais jusqu'à l'ultime seconde, elle ignorera tout.

Plus compréhensible est le secret dont Jean-François entoure ses activités politiques. Pourtant, là aussi, certains propos d'El Malek auraient dû mettre la puce à l'oreille de Marie-Pierre :

- Pourquoi mon mari ne m'aurait-il rien dit ? Pourquoi Jean-François aurait-il renoncé à son rêve d'une Afrique juste et fraternelle pour se mettre au service d'un système qui assassine délibérément ? Qu'est-ce qui est arrivé, El Malek ? Jean-François était pourtant ton meilleur ami ! [...]
- Mais il l'est toujours, Marie-Pierre. Sinon serais-je venu ? Il a seulement cédé aux séductions de l'entrisme. [...] Mais, rassure-toi, Jean-François n'a pas abdiqué, autant que je sache.<sup>858</sup>

Entre Marie-Pierre et Jean-François se développe tout un jeu de dissimulation et de faux-semblant. Quel est le véritable Jean-François Dzawatama ? L'étudiant contestataire qui vouait aux gémonies le Président et son régime dictatorial ? Ou bien, le haut fonctionnaire comblé de privilèges<sup>859</sup> ? Est-ce le personnage un peu mondain qui fréquente assidûment les soirées

---

<sup>857</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 146 : « Que de fois elle avait eu la sensation fugace, mais récurrente, de les surprendre dans des gestes, des attitudes et même des propos énigmatiques ; on aurait dit que, pour l'essentiel, leur vie se déroulait ailleurs, dans un monde en quelque sorte parallèle n'ayant avec le sien que des rencontres fortuites ».

<sup>858</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>859</sup> Le Président sait se montrer généreux avec ceux qui acceptent de collaborer : « Le président avait laissé entendre au nouveau Substitut que, s'il acceptait le rôle qui lui était dévolu, tout le pays lui devrait une reconnaissance éternelle. Jean-François n'avait même pas hésité. Un conseiller français du président l'avait alors entraîné dans son bureau, contigu à celui du chef de l'État, et, avant d'arrêter avec lui les grandes lignes de son réquisitoire, avait tenu à expliciter les avantages dissimulés derrière la noblesse protocolaire des paroles du Président. - Monsieur le Procureur, avait déclaré le conseiller français à Jean-François, je sais bien que c'est un détail très accessoire, et même un détail sordide pour un homme comme vous. Néanmoins, j'ai tenu à vous faire savoir, à tout hasard, que tous vos problèmes financiers, au cas où vous en auriez bien entendu, doivent désormais pouvoir trouver une solution aisée. Par là, j'entends, par exemple, mon Dieu, je ne sais pas, moi, des crédits

orchestrées par M. Makouta ou l'homme ressemblant à « un brave employé passant la soirée au milieu d'une famille un peu trop nombreuse »<sup>860</sup> dans le bidonville de Niagara ? Mongo Beti multiplie à plaisir les miroirs déformants, déroutant sans cesse le lecteur.

La thématique du masque que l'on découvre avec Jean-François est encore plus flagrante avec M. Makouta. Durant l'essentiel du roman, il apparaît comme un noceur plus occupé à bambocher qu'à gérer les affaires du pays. Puis lorsque Marie-Pierre, en quête de nouvelles de son mari disparu, va lui rendre visite, elle surprend, dans son intimité, un homme bien différent du personnage public. Sa villa, bien que protégée par une escouade de gardes armés, est révélatrice la personnalité réelle de l'homme :

Elle venait de pénétrer, non pas dans la propriété urbaine d'un haut fonctionnaire, mais dans un village africain. Des femmes portant un enfant dans le dos pilaient le mil en cadence à l'entrée d'un petit pavillon, éclairées par la lueur jaune d'une lampe rustique. Non loin de là, des jeunes filles aux seins nus exécutaient une danse gracieuse, stimulées par des xylophones qu'on appelait ici balafons. Des tams-tams résonnaient quelque part, sans doute dans une cour symétrique, de l'autre côté de la maison du maître.<sup>861</sup>

Dans l'intimité de ses proches, M. Makouta n'est plus le satrape toujours disposé à festoyer ; il révèle, au contraire, un trait de caractère insoupçonné :

Comme toujours autour de cet homme étonnant, whiskies, champagnes, cognacs, vins fins s'épandaient. Marie-Pierre s'aperçut pourtant que lui-même ne buvait que du jus de fruit ; elle s'avisait tout à coup qu'elle ne l'avait jamais pris en flagrant délit d'ébriété, au contraire de la plupart de ses pairs ; qu'à dire vrai elle ne l'avait jamais vu boire à proprement parler ; qu'il était l'un

---

immobiliers, au cas où vous voudriez acquérir la propriété d'une maison, de deux maisons, de trois maisons, pourquoi pas, et même davantage. Vous n'avez qu'à nous faire signe, quels que soient vos désirs, et tout sera réglé dans l'heure qui suivra. Il s'agira bien évidemment de crédits sans limites, monsieur le Procureur, je dis bien sans limites », Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 46-47.

<sup>860</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>861</sup> *Ibid.*, p. 166. Cette description est à mettre en parallèle avec celle de la maison du commissaire. Dans les deux cas, le décor remplit, à la manière balzacienne, la même fonction symbolique : « Chez le commissaire divisionnaire Alexandre Tientcheu, véritablement retranché dans sa villa comme dans un bunker, le décor était certes comparable, mais l'accueil ne rappela en rien l'affabilité affectueuse du chef du protocole. Les deux femmes ne furent autorisées à entrer qu'après d'interminables conciliabules des gardes obligés d'en référer à plusieurs reprises à leur patron. Précédée de Véronique, Marie-Pierre longea des parterres où régnaient le silence et les ténèbres. Le policier confinait apparemment sa tribu dans les contraintes de la discrétion glacée et de la respectabilité, ce qui ne surprenait point de la part de cet homme d'ordre », *ibid.*, p. 170.

des rares camarades de son mari à ne jamais empester l'alcool. Était-ce bien le noceur qu'elle avait si longtemps cru voir en lui ? Et pourquoi pas un homme de cœur acharné à semer le bonheur autour de lui, à sa manière, dût-il se trouver acculé à concilier les inconciliables ? Pourquoi pas une espèce de sage après tout ? Pourquoi chaque société ne secréterait-elle pas une forme de saint selon son génie particulier ?<sup>862</sup>

À l'instar de M. Makouta, les personnages ne sont jamais totalement conformes à l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes. La thématique du masque et du déguisement apparaît, à de multiples reprises, dans les romans. Ainsi, Sarka n'est-il rien d'autre que le domestique espiègle et volontiers hâbleur engagé par Jean-François ? Marie-Pierre a l'impression, en tout cas, de découvrir « enfin un personnage jusque-là masqué »<sup>863</sup>. El Malek est-il vraiment l'opposant irréductible qu'il prétend être ? : « Certains jours, je suis moi aussi tenté de raisonner comme tu viens de le faire ; mais c'est quand, découragé par la difficulté, je cherche un alibi pour changer de camp »<sup>864</sup>. En déclarant à Marie-Pierre que « nous autres Africains, nous n'avons pas cessé de vous étonner »<sup>865</sup>, Makouta fait preuve d'un étonnant don de prophétie.

Le drame vécu par le couple Dzewata est à la fois la résultante d'un contexte politique non démocratique, mais également le fruit d'une ambiguïté propre à de nombreux couples mixtes. Cette union entre un Africain et une Européenne est un *topos* des littératures africaines<sup>866</sup>. Mais Beti joue de l'intrusion d'un personnage culturellement étranger à la société africaine pour montrer sous un éclairage nouveau des comportements, des événements peut-être banalisés par le regard autochtone.

---

<sup>862</sup> *Ibid.*, p. 168-169.

<sup>863</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 39

<sup>864</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>865</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 168.

<sup>866</sup> Parmi les "classiques", citons Ousmane Socé, *Mirages de Paris*, 1937 ; Jean Malonga, *Cœur d'Aryenne*, 1954 ; Ousmane Sembène, *Ô pays, mon beau peuple !*, 1957 ; R. G. Medou Mvomo, *Mon amour en noir et blanc*, 1971, etc.

Le personnage de Marie-Pierre n'est pas réductible à cette fonction dévoilante. Il est également le trait d'union entre trois univers qui, en temps normal, ne sont pas appelés à se rencontrer. Épouse d'un haut magistrat, Marie-Pierre se trouve intégrée au sein de la caste des privilégiés du régime, ministres, policiers de haut rang ou membres de la hiérarchie ecclésiastique. Elle n'éprouve, nous l'avons vu, aucune appétence pour cet univers de faux-semblants. Puis elle découvre le petit peuple des faubourgs de la capitale ; son premier contact avec le prolétariat africain n'est, d'ailleurs, pas du goût de Jean-François. Ayant embauché pour la journée quelques chômeurs pour l'aider dans ses travaux de rénovation de la villa familiale, Marie-Pierre invite, à la mi-journée, ses ouvriers à un rapide repas :

Voulant éviter une trop longue interruption, elle convia ceux qu'elle appelait ses compagnons à partager sur le tas un casse-croûte fait de sandwiches, de bière et de café. Le pique-nique déroulait ses fastes prolétaires quand surgit Jean-François escorté de nombreux amis portant des costumes de tergal dernier cri. Les visiteurs eurent un mouvement de recul devant le spectacle peu habituel de fraternisation des classes et des races. Jean-François prit sa femme à l'écart et dut lui tenir des propos particulièrement désobligeants ; Marie-Pierre avait le visage décomposé quand elle reparut. Presque instantanément Jean-François et ses beaux amis s'esquivèrent d'un seul mouvement.<sup>867</sup>

Cette attitude de la part du procureur est d'autant plus incompréhensible que lui-même passe régulièrement quelques soirées à Niagara.

Par la suite, Marie-Pierre ira encore plus avant dans son désir de vivre la réalité africaine. Après l'arrestation de son mari, elle s'installe dans le faubourg africain, contre l'avis de tous et notamment de Hergé Xourbes ; se faisant en cette occasion le porte-parole officieux des plus hautes instances de l'État, Xourbes déplore la décision de Marie-Pierre en faisant hypocritement appel à son sens de l'« honneur et de [la] dignité »<sup>868</sup>. Après cette expérience aux côtés du prolétariat urbain, Marie-Pierre surprend, de nouveau, tout son monde, en se

---

<sup>867</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 111.

<sup>868</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 44.



rendant dans le village natal de Jean-François, initiative qui déplaira même à El Malek. Ces trois étapes – le quartier huppé de la capitale, le bidonville, le village de brousse – constituent les trois temps de l'initiation de la jeune femme. Sans ces passages obligés par Niagara, puis par la cité des Dzewatama, sa connaissance aurait été incomplète, donc le cycle initiatique inachevé. En posant le pied dans le village de Jean-François, elle « qui, par une singulière combinaison des circonstances, ne s'était jamais hasardée hors de la capitale malgré trois années de séjour »<sup>869</sup> a l'impression de vivre une nouvelle existence :

Rajeunie comme par une résurrection, elle découvrait l'Afrique des Noirs, l'Afrique réelle, accourue à elle tout à coup, par la seule magie de sa présence là, à cet endroit où elle se tenait debout comme jamais auparavant personne de sa race ne l'avait fait. Elle venait de franchir un Rubicon, et elle l'ignorait.<sup>870</sup>

El Malek est le seul à prendre conscience de la métamorphose de Marie-Pierre : « Fichtre ! on m'a changé ma petite Marie-Pierre, c'est pas vrai. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »<sup>871</sup>.

Le rôle de Marie-Pierre dans le roman s'avère, en définitive, beaucoup plus important qu'on ne pouvait le supposer *a priori*. Figure centrale du récit, elle vole quelque peu à Guillaume son statut de héros. En ce sens, Marie-Pierre s'inscrit dans la lignée des héroïnes de l'œuvre betienne. Dans les quatre premiers romans de la période coloniale, les femmes – Odilia ou Catherine, Medzo ou Édima – sont le plus souvent dans l'ombre des personnages masculins. Avec les romans de la période 1974-1979, la situation évolue et les femmes, qu'elles soient héroïne tragique et vaincue comme Perpétue ou rebelle et victorieuse comme Ngwane-Éligui la jeune, acquièrent une tout autre dimension. Mais aussi bien dans *Perpétue et l'habitude du malheur* que dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, les femmes partagent les premiers rôles avec les personnages masculins, Essola ou Mor-Zamba. Les deux

---

<sup>869</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>870</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>871</sup> *Ibid.*, p. 113.

volumes du cycle Dzawatama marquent le passage au premier plan d'une femme, Marie-Pierre, qui, seule, pèse sur le déroulement de l'intrigue. Cette prise du pouvoir romanesque s'effectue graduellement. À son arrivée dans le pays du Président, elle n'est encore que la femme du procureur Jean-François Dzawatama. La mise à l'écart de ce dernier permet l'avènement de Marie-Pierre : désormais, toute la mécanique des événements romanesques est liée à son action. Jusqu'alors, hormis la rénovation de la maison, ses longues conversations philosophico-politiques avec El Malek et son rôle de charmante figurante dans les réceptions organisées par M. Makouta, Marie-Pierre était cantonnée dans sa fonction d'épouse européenne d'un haut fonctionnaire africain, Jean-François assumant, le plus souvent dans l'ombre, la part importante des événements.

Le personnage de Marie-Pierre est l'aboutissement d'un processus engagé dès *Ville cruelle*, à savoir l'envahissement du roman par les figures féminines. Mais, élément troublant, dans le cycle Dzawatama, cette suprématie est le fait d'une femme européenne et non africaine. Est-ce par souci de vraisemblance ? Il eût été, en effet, difficile à Agathe, de passer de son village de la brousse africaine à Lyon pour mener une action en faveur de son époux détenu. Ou bien, ne peut-on lire dans la fiction un débordement de la vie privée d'Alexandre Biyidi<sup>872</sup> ? À moins qu'on ne doive déceler dans cet épisode un phénomène d'intertextualité ? Le numéro trente-neuf de *Peuples noirs-Peuples africains* contient la recension, par Laurent Goblot, du livre-témoignage de Nadine Bari, *Grain de sable, les combats d'une femme de disparu*<sup>873</sup>. Or, l'auteur présente bien des similitudes avec Marie-Pierre :

Épouse de M. Bari Abdoulaye, administrateur après des études de droit,  
l'auteur avait été bien accueillie, malgré les différences de religion et de

---

<sup>872</sup> Nous avons déjà relevé l'identification opérée entre Charles Zambo-Zanga et Mongo Beti et signalé, à cette occasion, que le romancier, comme son personnage, était marié à une enseignante française.

<sup>873</sup> Paris : Éditions Le Centurion, 1983.

nationalité, par sa famille guinéenne. Quatre enfants étaient nés ; elle avait l'amour du pays, et avait choisi l'endroit de Guinée où elle serait enterrée, près de Timbo, au Foutah Djallon. Avec dix autres femmes dans l'adversité, à elles toutes mères de vingt-cinq enfants, elles ont constitué une association, dont ce livre retrace les luttes.<sup>874</sup>

L'ouvrage de Nadine Bari ayant fait l'objet d'un article dans *Peuples noirs-Peuples africains*, il est vraisemblable que Mongo Beti en a eu connaissance, sans doute au moment même où le romancier travaillait à *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*<sup>875</sup>. Il est également très probable que Mongo Beti, observateur attentif de l'actualité africaine, connaissait l'existence de l'Association des Familles Françaises de Prisonniers Politiques en Guinée (A.F.F.P.P.G.) que Nadine Bari avait créée après l'arrestation de son mari, le 29 août 1972, par la police politique de Sékou Touré.

Dans la deuxième partie de ce travail, nous avons analysé le rôle actif joué par Ngwane-Éligui la jeune pour faire triompher la révolution à Ekoumdoum. Nous pouvons considérer le personnage de Marie-Pierre comme le prolongement de celui de Ngwane-Éligui. La jeune lyonnaise contribue, à sa manière, à une révolution pacifique dans le pays sclérosé du Président. En allant vivre à Niagara, elle bouscule un premier tabou qui veut que les Blancs soient du côté du pouvoir et non des populations africaines. Le discours d'Agathe est symptomatique de cet état d'esprit :

Respectable madame, ne soyez pas étonnée de notre silence subit, et de notre gêne de vous voir pénétrer sans peur ni colère dans cette maison. D'abord nous avons cru que vous alliez ressortir précipitamment et détalier à toutes jambes, puis, comme vous n'en faisiez rien, nous avons cherché dans votre main le revolver qui allait nous exterminer pour assouvir votre colère. [...] Nous ne sommes que de pauvres Noirs et, dans ce pays, les Noirs sont d'un côté et les Blancs de l'autre. Entre les deux camps, il n'est pas d'usage de s'aventurer.<sup>876</sup>

---

<sup>874</sup> Laurent Goblot, « Bantoustans à gogos (chronique des indépendances mort-nées) : La torture par l'espérance », *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 39, mai-juin 1984, p. 75.

<sup>875</sup> L'ouvrage de Nadine Bari date de 1983. *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* fut publié en feuilleton dans *Peuples noirs-Peuples africains* à partir de septembre 1983.

<sup>876</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama op. cit.*, p. 181. Le pistolet qu'Agathe s'attend

Marie-Pierre est bien acceptée par le clan Dzawatama car elle est venue « sans autorité, sans armes, sans colère »<sup>877</sup>. Son projet de vivre au village constitue une autre forme de révolution des mentalités. Et les dernières pages de *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* laissent supposer qu'elle n'a pas renoncé à son dessein : avant de quitter Lyon, elle se procure « un monceau d'instruments aratoires »<sup>878</sup>.

Dans le même temps, Marie-Pierre est le symbole de la lutte, du combat obstiné du pot de terre contre le pot de fer. Loin d'abandonner son mari et de regagner définitivement la France, comme le lui suggère Hergé Xourbes, elle fait preuve d'un acharnement et d'une combativité insoupçonnables chez une femme qui paraissait tellement fragile. En tant que personnage emblématique, Marie-Pierre perd sa spécificité nationale : elle est une femme en lutte contre une oppression et, de ce fait, représente toutes les femmes en révolte contre l'injustice. Ce n'est nullement un hasard si le village, au moment où Marie-Pierre s'y rend, est en proie à de graves dissensions, les femmes s'opposant à la trahison d'Édouard, le frère de Jean-François, et de l'ensemble des hommes<sup>879</sup>.

Marie-Pierre, en raison des multiples fonctions qu'elle occupe dans le roman, est le personnage le plus riche du cycle Dzawatama. C'est pourtant le nom de Guillaume Ismaël qui figure dans les titres des deux romans. Il semble, de prime abord, être le héros de cette saga. Il

---

à trouver entre les mains de Marie-Pierre renvoie, lors de l'épisode du cynocéphale, au fusil du R.P.S. Drumont.

<sup>877</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 130.

<sup>878</sup> *Ibid.*, p. 236. Le plan initial de Marie-Pierre consistait à remédier à l'absence d'équipements collectifs dont souffrait la cité, école et dispensaire plus particulièrement. Marie-Pierre pensait confier à Raoul la tâche d'instruire les enfants et recruter un infirmier qu'elle paierait sur ses deniers en attendant que Guillaume puisse prendre la succession, tout comme Mor Zamba, au camp Gouverneur-Leclerc, avait soigné ses compagnons de captivité après le départ de l'infirmier chargé des prisonniers malades. Rappelons que Beti, de retour au pays natal, après sa retraite, tente une expérience similaire, la dimension économique en plus.

<sup>879</sup> Édouard, sur les conseils d'un policier surnommé le Gringalet, a créé une section du parti unique, tout comme le mari de Perpétue l'avait fait à Zombotown. Au moment où Marie-Pierre, Guillaume, Jean-Paul et Raoul séjournent au village, la situation est conflictuelle : les hommes ont tous adhéré au parti gouvernemental ; les femmes désapprouvent cette initiative et condamnent l'immoralité d'Édouard.

apparaît, en réalité, que l'importance croissante prise par Marie-Pierre dans la trame romanesque se fasse au détriment de Guillaume. Le titre complet du premier volume est *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur*. Guillaume est effectivement montré à deux ou trois reprises jouant au chauffeur-routier et imitant avec la bouche le bruit d'un moteur de camion. Cela ne suffirait pas à justifier le titre si ce « futur camionneur » n'avait une valeur symbolique. Mor-Zamba, avant de devenir l'un des moteurs de la révolution à Ekoumdoum, avait tenté, sans succès d'ailleurs, d'obtenir le permis de conduire poids-lourds. Le camionneur est celui qui transporte personnes et marchandises d'un lieu à un autre ; le militant rubéniste, à l'instar de Mor-Zamba, conduit une révolution et mène les siens d'une situation dégradée à une situation meilleure. Cela signifie-t-il que Guillaume Ismaël sera à la tête d'un mouvement insurrectionnel dirigé contre la dictature du Président ? Toutes les hypothèses étaient possibles quand Beti affirmait, en 1984, que « les aventures [de Guillaume Ismaël] ne se terminent pas avec ce roman, deuxième d'une série qui se poursuivra donc »<sup>880</sup>. En fait, les deux volumes publiés laissent le soin à Marie-Pierre de conduire le récit. Les principales initiatives sont du ressort de la jeune femme, même si l'épilogue de *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* laisse entrevoir un passage de témoin : Guillaume, devenu footballeur de niveau international, pose une condition à sa participation aux matches de l'équipe nationale :

- De toutes façons, mes petits, c'est bien simple, en ce qui me concerne, il n'est pas question que je joue, ni à la demi-finale de la coupe, ni à une autre occasion, c'est d'ailleurs la recommandation que je ferai à mes frères et je peux dire d'avance qu'ils s'y conformeront, excepté si d'ici là mon père le Procureur Dzewatama, vous connaissez ?, est enfin libéré de prison.
- Et les autres prisonniers politiques alors ? s'écria Raoul.
- Et tous les autres prisonniers politiques ! ajouta Guillaume. Dites bien cela à votre patron : c'est à prendre ou à laisser, vous avez bien compris ? Dites-le

---

<sup>880</sup> Mongo Beti, « La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama (suite et fin) », in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 38, mars-avril 1984, p. 113. La suite annoncée ne verra jamais le jour.

lui. Et inutile de revenir.<sup>881</sup>

Le ton, l'assurance manifestée par Guillaume en cette occasion, démontrent la forte personnalité du jeune homme, contrastant singulièrement avec le petit garçon timide qu'il fut. Car tout au long des deux romans, Guillaume est toujours sous la protection d'autrui. Cette fonction est assurée plus particulièrement par deux personnages qui, d'une certaine manière, se transmettent le relais : Raoul et Virginie.

Raoul est un jeune mulâtre, de mère française et de père africain. À Niagara où les qualités de footballeur de Zam<sup>882</sup> suscitent bien des jalousies, Raoul fait office de garde du corps de la future vedette dont il prédit l'avenir avec beaucoup de lucidité. Non content d'être le protecteur de Guillaume, puis son conseiller<sup>883</sup>, Raoul joue un rôle très actif auprès de Marie-Pierre. Lorsque la jeune femme effectue un bref séjour dans le village natal de son mari, Raoul est auprès d'elle, servant de trait d'union – son statut de métis<sup>884</sup> le prédispose à cette position – entre l'Européenne et les Africains : faisant tantôt office de traducteur, tantôt expliquant à Marie-Pierre ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire, il guide la jeune femme dans les méandres des coutumes africaines. Sa vie est indissociable de celle de Guillaume. D'ailleurs, après le départ de Zam pour la France, Raoul sombre dans la délinquance et l'alcoolisme<sup>885</sup>. Sa résurrection n'est possible qu'au moment du retour de Guillaume<sup>886</sup>.

En tant que métis, Raoul se situe dans la lignée de personnages tels que Maisonneuve,

---

<sup>881</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 223-224.

<sup>882</sup> Surnom donné à Guillaume par Raoul, du nom d'un célèbre joueur espagnol Ricardo Zamora. *Trop de soleil tue l'amour* met en scène le journaliste Zamakwé, dit Zam.

<sup>883</sup> Voir Mongo Beti, *Les Revanches de Guillaume Ismaël Dzewatama*, op. cit., p. 223.

<sup>884</sup> Voir *supra* les remarques sur les personnages de Maisonneuve et de la métisse : 2<sup>e</sup> partie, chapitre 2, « Femmes en guerre ».

<sup>885</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>886</sup> *Ibid.*, p. 220-221 : « Ce miracle eut lieu pour la première fois dans la petite vallée, théâtre naguère des matches sauvages de leur enfance, transformée aujourd'hui grâce au zèle des fanatiques de la dissidence en un véritable petit stade doté d'un minimum d'équipements. C'est là que, un jour, Guillaume le surprit qui criait, comme autrefois. - Allez Zam, centre ; dribble-le maintenant ! »

l'ancien combattant, ou « la métisse » qui rejoint le groupe des femmes d'Ekoumdoum en lutte contre la tyrannie du Chimpanzé Grabataire. Comme eux, Raoul choisit d'opter pour le sang africain qui est en lui :

- [Marie-Pierre] : Sitôt arrivée là-bas, je te promets de tout faire pour retrouver ta maman. [...]
- Et alors ? fit Raoul.
- Et alors ! comment et alors ? Alors tu auras des nouvelles de ta maman, voilà.
- Et alors ? fit à nouveau Raoul.
- Bon sang ! Raoul ta maman ne te préoccupe donc pas ?
- Non, mais mon papa oui, vous comprenez, madame ? Mon papa, oui.<sup>887</sup>

Virginie, la nièce de Marie-Pierre, est le second adjuvant de Guillaume. Protégé et épaulé en Afrique par Raoul, Guillaume est aidé, à Lyon, par la fille de Philippe Letellier. Elle-même prend très au sérieux son rôle d'« ange gardien »<sup>888</sup>, que ce soit lors de la manifestation anti-raciste ou face aux militants du Front des Forces Nationales. La double présence de Raoul, puis de Virginie, est indispensable pour permettre à Guillaume de traverser sans trop de dommages les moments difficiles de sa vie « précaire et cahoteuse ». Les premières pages des *Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama* préfigurent les malheurs à venir qui vont assombrir l'existence du héros. L'adjectif précaire revient en leitmotiv pour qualifier les difficiles premières années de Guillaume :

- page 7 : « La vie était déjà précaire et cahoteuse avant même que Guillaume Ismaël, se disant futur camionneur, ne vînt au monde. »
- page 8 : « Le monde est si précaire, mon Guillaume. »
- page 12 : « Combien la vie fut encore plus précaire par la suite pendant ces interminables années où Agathe attendit longtemps sans espoir le retour de son mari. »
- page 20 : « Dieu ! que la vie fut précaire et cahoteuse en l'absence de Jean-François. »

La succession des évènements heureux et malheureux ne s'interrompt qu'avec la libération de

---

<sup>887</sup> *Ibid.*, p. 132. Le père de Raoul, ancien haut fonctionnaire révoqué pour avoir frappé un supérieur, et sa mère sont divorcés.

<sup>888</sup> *Ibid.*, p. 172.

Jean-François et le début d'une prometteuse carrière de footballeur pour Zam.

Romantiques idéalistes, à coup sûr Jean-François et Marie-Pierre le sont. L'un en croyant renverser le dictateur de façon aussi puérite<sup>889</sup>, l'autre en faisant fi des préjugés et en croyant pouvoir vivre à Niagara ou au village. Mais le plus intéressant dans ce cycle Dzawatama est l'avènement de la femme en tant qu'héroïne à part entière et non plus simple faire-valoir de quelque apprenti révolutionnaire. Comme si Beti croyait de moins en moins à la capacité et à la volonté des hommes de changer le monde, tandis que les femmes – africaines ou européennes – sont non seulement le sel de la terre, mais aussi et surtout, dans la perspective idéologique du romancier, porteuses de l'espoir du grand soir.

---

<sup>889</sup> « Quand on n'a qu'une fronde pour affronter un tank, au moins doit-on savoir se dissimuler », Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 198.



## CHAPITRE 3

### LA TENTATION DE LA SAGA ROMANESQUE

#### 1. Le roman cyclique

En réponse aux questions de l'universitaire nigérian Anthony Omoghene Biakolo, lors d'un entretien qui eut lieu le 17 décembre 1978 à Rouen, Mongo Beti déclarait : « J'aime beaucoup Balzac et après Balzac j'admire beaucoup Zola, et après Zola j'admire beaucoup Martin du Gard »<sup>890</sup>. *La Comédie Humaine*, *Les Rougon-Macquart*, *Les Thibault*, trois sommes romanesques, trois chroniques historiques et sociales auxquelles Beti se réfère comme à des modèles, justifiant ainsi le surnom de « Balzac de l'Afrique noire », que lui avait attribué Thomas Melone.

Robert Pageard, dans *Littérature négro-africaine d'expression française : le mouvement littéraire contemporain dans l'Afrique Noire*<sup>891</sup>, évoquait, quant à lui, un autre écrivain de « l'âge d'or du roman » français (1920-1940), Georges Duhamel : « Mongo Beti semble avoir un certain penchant pour le roman continu et ramifié... Nul n'est mieux qualifié que lui pour donner aux lettres africaines une sorte de *Chronique des Pasquier*, œuvre dont l'esprit se trouve assez proche de celui qui anime les livres récents de Mongo Beti »<sup>892</sup>.

De toute évidence, Beti se sent très proche des auteurs cités et ne dissimule pas son désir d'écrire une œuvre semblable à celle de ses prédécesseurs :

C'est vrai que je voudrais faire quelque chose du même genre qui doit contribuer beaucoup à préciser aux yeux des Africains leur identité. [...] Je crois que le roman cyclique a une grande influence sur le public populaire. Sa fonction fondamentale est de donner à ce public une identité. [...] Je dois dire aussi que je ne bénéficie pas de toutes les données qui ont permis à un

---

<sup>890</sup> Antony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 119.

<sup>891</sup> Paris : L'École, 1979 [1<sup>ère</sup> édition en 1966].

<sup>892</sup> Cité dans Antony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 118-119.

Balzac ou à un Zola de faire un roman cyclique. Ce n'est pas si facile que cela un roman cyclique.<sup>893</sup>

Conscient de cet écueil et des difficultés inhérentes au genre, Mongo Beti attendra son huitième roman pour s'engager dans la voie du roman-fleuve. Certes, la saga de la famille Dzewatama ne compte que deux volumes, mais, ainsi que le signalait Beti dans le numéro trente-huit de *Peuples noirs-Peuples africains*, un troisième volume était prévu. De même, les aventures de Mor-Zamba et de ses acolytes guérilleros se prolongent sur deux volumes, tandis que *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc* sont deux romans d'un cycle que la mort a interrompu.

Pourtant, bien avant les aventures de Guillaume Ismaël, on peut déceler dans l'œuvre de Mongo Beti une esquisse de roman cyclique. *Le Pauvre Christ de Bomba*, qui date de 1956, met en scène, aux côtés du R.P.S. Drumont un jeune vicaire répondant au nom de Le Guen<sup>894</sup>. Le lecteur apprend, dès le début de ce roman, que le père Le Guen vient tout juste d'arriver sur le continent africain :

Le Bon Pasteur [le R.P.S. Drumont] abandonne son troupeau pour aller à la recherche de la brebis perdue [les Tala]. Mais je ne vous laisse pas seuls. Il y a un prêtre à la mission, un nouveau. Il n'a pas encore l'habitude du pays ; néanmoins, obéissez-lui comme à moi-même.<sup>895</sup>

Le Guen joue un rôle des plus secondaires, et dès la page dix-huit, le lecteur n'entend plus parler de lui, et ce jusqu'au retour de mission en pays Tala du R.P.S. et de ses compagnons, Denis et Zacharie. Le père Le Guen réapparaît deux ans plus tard dans *Le Roi miraculé* (1958). Comme le prouve une lettre du prêtre à sa mère demeurée en France, dix années se sont écoulées depuis les mésaventures du R.P.S. Drumont en pays Tala et la désintégration de la

---

<sup>893</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>894</sup> Qui n'a aucun rapport, si ce n'est l'homonymie, avec le chef du Parti des Forces Nationales que le lecteur découvre dans *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*. Signalons que le patronyme Le Guen signifie « blanc » en breton.

<sup>895</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 14.

mission de Bomba :

Ce m'a été une surprise et surtout un bonheur d'apprendre que le père Drumont, « vieil homme qui s'est retiré dans la méditation pieuse », est venu vous rendre visite à la maison. [...] Tu sais quelle fut mon admiration pour cet homme. [...] Aujourd'hui encore, mon estime pour lui n'a point faibli et je ne laisse pas de me flatter que l'âge [...] ait pu lui apporter une humilité dont il avait bien besoin. [...] Ce n'est pas que, nanti maintenant d'une longue expérience missionnaire, je me permette de juger notre bonhomme avec je ne sais quelle supériorité. Te souviens-tu de mes lettres d'il y a dix ans - au moment de sa crise ?<sup>896</sup>

Cette lettre permet de comprendre que le père Le Guen qui vit avec les Essazam et dont le chef, Essomba Mendouga, lui causera bien des tourments, est le même homme qui, dix ans auparavant, apprenait son métier de missionnaire aux côtés du R.P.S. Drumont. Elle aide, d'autre part, à dater l'arrivée de Le Guen en Afrique. La page vingt du *Roi miraculé* signale que, « rendant compte à sa mère de la Noël de quarante-six, il lui confia [...] »<sup>897</sup>. Le départ du R.P.S. Drumont remonte donc à l'année 1936. Quant à l'arrivée de Le Guen au sein de la mission de Bomba, elle eut lieu en 1935, si l'on en croit Denis : « Le R.P.S., c'est comme mon père, tandis que Le Père Le Guen, c'est plutôt un ami, un copain, quoi ! Il est arrivé à Bomba voici à peine un an et déjà il parle notre langue mieux que le R.P.S. »<sup>898</sup>.

Dès ses premières œuvres, Mongo Beti laisse donc deviner son penchant pour le roman cyclique. Avec le vicaire Le Guen, Beti utilise pour la première fois dans son œuvre le procédé du retour d'un personnage. Cette technique – faire réapparaître dans un roman un acteur d'un roman précédent – était considérée par Balzac comme une des clés de voûte de ce colossal édifice qu'est *La Comédie Humaine*. Balzac ne faisait-il pas écrire à Félix Davin :

Un grand pas a été fait dernièrement. En voyant reparaitre dans *Le Père Goriot* quelques-uns des personnages déjà créés, le public a compris l'une des plus hardies intentions de l'auteur, celle de donner la vie et le mouvement

---

<sup>896</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, op. cit., p. 30.

<sup>897</sup> *Ibid.*

<sup>898</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 17.

à tout un monde fictif dont les personnages subsisteront peut-être encore alors que la plus grande partie des modèles seront morts et oubliés.<sup>899</sup>

Par ce procédé, le dessein de Balzac était d'unifier son œuvre, cet univers gigantesque. Dans une moindre mesure et de manière beaucoup moins systématique, Mongo Beti tisse lui aussi un lien solide entre ses différents romans par le biais de deux personnages qui sont plus des entités symboliques que de véritables protagonistes du drame : Ruben et Baba Toura, alias Baba Soulé, alias Massa Bouzza, alias Le Président.

Le P.P.P. (Parti Progressiste Populaire) est mentionné pour la première fois dans *Le Roi miraculé*. L'action de ce roman se situe en 1946, c'est-à-dire très précisément l'année où fut fondée, à Douala, l'Union des Populations du Cameroun dont Ruben Um Nyobé fut élu secrétaire général. Bitama, le jeune lycéen, est le premier personnage à faire allusion à ce parti politique<sup>900</sup>. Par la suite, le P.P.P. et son principal fondateur, Ruben, apparaissent ou sont évoqués dans tous les autres romans.

Essola, le frère de Perpétue, était l'un des lieutenants de Ruben jusqu'à son arrestation et son emprisonnement dans un camp du Nord. Au moment où il débute son enquête, Essola a renié ses engagements politiques antérieurs, condition de son élargissement. L'ombre de Ruben, assassiné quelques années auparavant dans un maquis, plane sur tout le roman et, à maintes reprises, est évoquée cette figure mythique, ce « Messie noir », comme le nomme un personnage.

Les deux œuvres suivantes, *Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, sous-titrée *Remember Ruben 2*, affichent clairement leur inscription dans un

---

<sup>899</sup> Félix Davin, « Introduction aux Études de mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle ».

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k690200.textePage.f1>. Page consultée le 7 juin 2009.

<sup>900</sup> Mongo Beti, *Le Roi miraculé*, *op. cit.*, p. 125-126 : « - Qu'est-ce que tu penses du Parti Progressiste Populaire ? demanda Bitama d'une voix pleine d'ardeur. - [Kris] Qu'est-ce que c'est ? Connais pas. - Oh non ! Ça n'est sûrement pas vrai ! Pourquoi me mentir, à moi ? Tu as un grand sens du secret, tu sais ? Mais tu peux me faire confiance, car je vais commencer cette année scolaire par l'achat d'une carte du P.P.P. ».

cycle. Il ne s'agit certes pas, pour Beti, de « faire concurrence à l'état-civil »<sup>901</sup> ; mais en un peu plus de six cents pages, cette épopée révolutionnaire, souvent tragique, mais également drolatique, prouve la capacité qu'a l'auteur d'entreprendre une œuvre de longue haleine. Tout comme dans *Perpétue et l'habitude du malheur*, Ruben est omniprésent. À Kola-Kola, lui et ses « frères africains » règnent en maîtres. Et pour la première fois dans l'œuvre de Mongo Beti, Ruben n'est pas une figure symbolique, mais un personnage qui prend place dans la diégèse. Certes, le lecteur ne le voit qu'indirectement grâce à la médiation de Mor Zamba qui, comme on l'a vu, par une ouverture du mur, surprend un horrible spectacle, Ruben torturé par quelques *saringalas*.

Si Ruben n'est plus évoqué dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle. Remember Ruben 2* – Abéna l'ayant remplacé dans le rôle du héros invincible –, c'est en son nom qu'agissent les trois guérilleros d'opérette, Mor Zamba, Jo le Jongleur et Évariste le sapak.

Les deux volumes du cycle Dzewatama ne mentionnent pas le nom de Ruben. Il est, toutefois fait allusion aux années de dissidence et de révolte de Niagara, le faubourg populaire de la capitale :

Chef parmi les plus redoutés des combattants insurgés, il avait proclamé territoire autonome la cité africaine, la soustrayant à l'autorité du dictateur à peine intronisé par les firmes, les ambassades et les Églises de l'étranger. Qui ne se souvenait des longs mois pendant lesquels les comités révolutionnaires seuls avaient exercé le pouvoir dans Niagara ? [...] Qui ayant connu le jeune et farouche commandant, pouvait oublier que son plus grand plaisir était de voir mouchards, espions, renégats et toutes crapules de même espèce défiler au milieu d'une haie de femmes et d'enfants qui les couvraient de crachats ? Il avait été trahi par l'un de ses adjoints, comme bien d'autres héros. Les hommes du dictateur l'avaient capturé au terme du plus sanglant engagement de l'insurrection. On ne l'avait pas reconnu avec certitude parmi les innombrables têtes et troncs exposés sur la place du marché pour authentifier

---

<sup>901</sup> Honoré de Balzac, « Avant-propos » de *La Comédie Humaine* [1842], in Balzac, *Écrits sur le roman*. Paris : Le Livre de poche, 2000, p. 302.

la victoire de l'autocrate.<sup>902</sup>

Bien qu'il ne soit à aucun moment nommément désigné, Ruben est bien ce Christ noir trahi par un nouveau Judas. Le parallèle est confirmé par quelques lignes relatant, dans *Main basse sur le Cameroun*, la disparition du chef de l'U.P.C. :

11 septembre 1958

Au terme d'une campagne intensive des troupes coloniales (le Cameroun n'ayant pas encore d'armée nationale ni même de police nationale à proprement parler), la mort de Ruben Um Nyobé en Sanaga-Maritime est officiellement annoncée. Et pour qu'aucun doute ne puisse subsister, son corps est longtemps exposé dans son village natal.<sup>903</sup>

Il n'est nullement étonnant que l'œuvre de Mongo Beti soit emplie de cette présence du dirigeant upéciste. À une question d'Anthony Biakolo – « Vous êtes un “rubéniste” ? » – Beti répondait sans ambages : « Oui, c'est ça. Exactement. Je suis un fidèle de la pensée de Ruben Um Nyobé »<sup>904</sup>. L'omniprésence de Ruben entraîne inévitablement celle de son double négatif, maléfique, Baba Toura. Absent des quatre premiers romans de la période coloniale, il apparaît pour la première fois dans *Perpétue*. Mais si l'on veut respecter la chronologie historique, c'est dans *Remember Ruben* qu'il fait, tout d'abord, parler de lui. À ce moment-là, il n'est pas encore le Président tout puissant d'une protonation, mais seulement un élève appliqué qui apprend, sous la férule de Sandrinelli, son métier de dictateur.

Malgré leurs statuts quelque peu particuliers, Ruben et Baba Toura contribuent à donner une unité à l'ensemble de l'œuvre betienne. Ajoutons seulement que les trois derniers romans évacuent complètement la figure mythique de Ruben qui n'a plus de raison d'exister dans des textes où le désenchantement prime, où la perspective d'un accès à la démocratie, à la liberté s'éloigne.

---

<sup>902</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 40. À la lumière de ces lignes, on peut affirmer qu'Essola, à plusieurs années de distance, re-crucifie le « Messie noir » en reniant sa prophétie.

<sup>903</sup> Mongo Beti, *Main basse sur le Cameroun*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>904</sup> Antony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 67.

Les deux romans des aventures de Mor-Zamba constituent donc la première tentative cohérente et affichée de roman cyclique. Le pivot du récit en est Mor Zamba et les péripéties qu'il va vivre tracent un itinéraire circulaire dont les points de départ et d'arrivée se situent à Ekoumdoum. Parti en vaincu et la corde au cou, Mor-Zamba revient victorieux dans sa cité. Son cheminement est à rapprocher de celui de Guillaume Dzewatama qui, lui aussi, quitte sa ville après une défaite – son père est incarcéré – et n'y revient que pour triompher : il obtient du Président la libération de l'ex-procureur. Les voyages qu'effectuent les deux héros – Mor Zamba à Toussaint-Louverture, puis à Kola-Kola, Guillaume à Lyon – leur permettent de s'aguerrir en vue de combats ultérieurs. Au contact des syndicalistes africains, Mor-Zamba s'éveille à une conscience politique ; en France, grâce à Letoquart, son entraîneur, Guillaume progresse et devient un footballeur de talent, ce qui lui permettra, une fois devenu un champion, de poser ses conditions pour participer à la coupe d'Afrique des nations et offrir ainsi à son père la liberté.

Avec des personnages récurrents comme Le Guen, Mor-Zamba ou Guillaume, Beti tresse un réseau de liens et de sens qui unissent ses divers romans. Cette volonté de cohésion constitutive d'une somme romanesque fait de chaque roman le maillon nécessaire d'un ensemble ne se donnant à lire et à penser qu'en fonction de ce "maillage". Cette structuration en réseau correspond à la conception que Beti se fait du rôle de l'écrivain qui doit, avant tout être un pédagogue<sup>905</sup>. Beti a toujours regretté l'ignorance de son lectorat pour tout ce qui touche à l'Afrique : en France, les grands médias, complices des pouvoirs en place, occultent ou travestissent l'information ; en Afrique, les gouvernants musèlent les journalistes pour ne faire entendre que le discours officiel. Dans les deux cas, affirme Beti, difficile de savoir

---

<sup>905</sup> Voir *infra*, 4<sup>e</sup> partie, chapitre 1, « 1991-2001 : une décennie de luttes ».

exactement ce qui se passe dans le « pré carré » français. Aussi, envisage-t-il son œuvre comme un révélateur de tous les obstacles qui entravent le développement économique, social, politique, culturel des pays africains. Et ces dysfonctionnements ont pour noms « Françafrique » et « Francophonie ». Pour lever le voile sur toutes les facettes de ces alliances occultes comme pour honorer les actes de résistance d'une opposition qui ne s'est pas résignée à courber l'échine<sup>906</sup>, Beti pense que la seule stratégie scripturaire qui vaille est celle du roman cyclique. À la manière de Balzac, l'écrivain explore toutes les époques, toutes les strates sociales, s'intéresse à la condition des plus humbles comme des plus fortunés, envisage la colonisation, puis la décolonisation sous tous les angles, religieux, politiques, économiques, culturels... Dresser un tableau aussi complet que possible de l'Afrique coloniale et indépendante exige, selon Beti, à la fois une analyse microscopique et un regard panoramique : chaque texte conserve son autonomie, mais devient également un élément d'un ensemble plus vaste qui se veut la peinture de cinquante années de relations complexes, ambiguës, tortueuses entre le continent africain et la France.

Le romancier joue d'un autre dispositif pour donner une cohésion à un ensemble aussi vaste formé de douze romans. Il s'agit de mettre en scène des types romanesques chez lesquels le lecteur retrouve les mêmes caractères et les mêmes comportements. Ainsi en est-il d'Édouard, l'époux criminel de Perpétue.

Son ascension commence au moment où il atteint le tréfonds du déshonneur : après un énième échec à un concours administratif, il est devenu la risée de tous les habitants de Zombotown. Édouard va trouver son chemin de Damas grâce au commissaire de police Mbarig Onana dont le soutien intéressé lui permettra d'entrer, enfin, dans l'administration. Il franchira

---

<sup>906</sup> Cette affirmation demeure pertinente jusqu'au cycle Dzewatama. Avec *L'Histoire du fou* et les deux romans suivants, l'œuvre romanesque betienne se caractérise surtout par le découragement, la lassitude.



un autre palier dans la hiérarchie le jour où il créera à Zombotown une section du parti unique dont il s'autoproclamera secrétaire. Ce ralliement spectaculaire à Baba Toura lui vaudra nombre de faveurs.

L'itinéraire suivi par Édouard, un autre personnage va l'emprunter de manière identique : Émile, le frère de Jean-François Dzawatama. Assez curieusement, on l'a vu, ce personnage change de nom d'un volume l'autre et devient Édouard dans *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*. Relecture trop rapide du manuscrit ou contamination inconsciente d'un roman par un autre ? Toujours est-il qu'"Émile-Édouard", être faible et timoré<sup>907</sup>, d'une lâcheté extrême en maintes occasions (traits qu'il partage avec le premier Édouard) se lie d'amitié, lui aussi, avec un argousin surnommé Le Gringalet. À l'instigation de ce dernier, Émile créera dans le village, une cellule du parti :

[Émile-]Édouard avait reçu mission de créer une section du parti unique dans la cité et [...] de très gros moyens lui avaient été donnés à cet effet, comme en témoignait la Mercedes. Il les étalait brutalement pour susciter des vocations de militants et entraîner les jeunes enthousiasmes. Bénéficiant des conseils et de l'assistance du Gringalet, il avait eu en outre l'habileté de persuader aux membres du conseil des anciens que l'occasion était venue de mériter une nouvelle fois l'affection du président.<sup>908</sup>

Ses nouvelles fonctions métamorphosent le pleutre en matamore, tout comme Édouard, qui, pistolet à la ceinture, se sentait de taille à affronter n'importe qui à Zombotown et terrorisait l'ensemble du quartier :

[Émile-]Édouard, cet ectoplasme qui, après l'arrestation de son frère, aurait dû servir de chef de clan à Niagara, mais qui s'était fait si petit qu'on l'apercevait à peine une fois chaque jour et dans l'arrière-cour. Édouard était là, méconnaissable, transformé comme par un coup de baguette magique en orateur volubile et gesticulant, étalant un aplomb qui confinait à la superbe des fils de famille qu'une fortune trop longtemps attendue vient enfin de

---

<sup>907</sup> « Émile [...] intervint avec une vigueur de voix et une détermination dans le propos qui disaient assez qu'il était bien éloigné de son état normal », Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 32.

<sup>908</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 127.

porter à leur place naturelle, au faîte de la gloire et des honneurs.<sup>909</sup>

Les ressemblances entre Édouard et “Émile-Édouard” sont trop importantes et trop nombreuses pour être fortuites, et l’on peut donc considérer qu’indirectement Beti use de la technique du retour du personnage. Avec cette technique narrative, Beti dresse, en quelque sorte, le portrait-robot de l’anti-citoyen, c’est-à-dire un type de personnage engendré par la nouvelle situation politique, prêt à tout pour réussir, conscient de ses insuffisances mais acceptant de collaborer – avec tout ce que le terme peut comporter de connotation péjorative – pour parvenir à ses fins. De la même manière qu’avec Zambo-Zanga et El Malek, le romancier introduisait le personnage de l’intellectuel intègre, ici Beti met en scène un type romanesque, produit d’une construction idéologique qui récompense les médiocres dès l’instant où leur fidélité au régime est sans faille.

La tentation du roman cyclique est antérieure à la saga Dzawatama. Mais elle s’est concrétisée de manière consciente, réfléchie et élaborée dans ces derniers ouvrages, même si Mongo Beti n’affirme pas, contrairement à Balzac, qu’il ne suffit pas d’être un homme, il faut être un système<sup>910</sup>.

Balzac n’avait songé à bâtir une œuvre unifiée sous le titre générique de *La Comédie Humaine* que longtemps après la publication de ses premiers écrits, d’où la liberté laissée au lecteur de lire *Eugénie Grandet* ou *La Peau de chagrin* et de délaisser *Le Lys dans la vallée* ou *Grandeurs et misères des courtisanes*. Par contre, *La Ruine presque cocasse d’un polichinelle* et *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* sont inséparables de *Remember Ruben* et des

---

<sup>909</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>910</sup> Dans son « Avant-Propos » de *La Comédie humaine*, Balzac tente de démontrer qu’il a suivi patiemment, monastiquement, courageusement un système, et à plusieurs niveaux : scientifique, politico-moral, esthétique. Il tente, notamment, de légitimer son ambition de s’être fait le zoographe des différentes « espèces sociales » tout en plaçant son œuvre sous les auspices de l’« unité de composition ». L’ambition de Beti est plus modeste ; il souhaite simplement par la fonction dévoilante qu’il assigne à son travail de romancier, contribuer à une évolution démocratique de son pays.

*Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*. Pour cette raison, l'œuvre de Mongo Beti s'apparente beaucoup plus à celle d'un Martin du Gard ou d'un Georges Duhamel qu'à celle de Balzac. La composition des romans de Beti repose sur des clefs de voûte qui ont nom Mor Zamba ou la famille Dzewatama – Jean-François, Marie-Pierre, Guillaume – tandis que l'œuvre balzacienne présente une structure éclatée dans la mesure où il n'y a pas un personnage central, chaque roman mettant en avant telle ou telle figure romanesque. Les textes de Beti s'inscrivent dans une perspective temporelle : le lecteur suit le héros de l'enfance à l'âge adulte, toutes les péripéties se rattachant directement à lui. C'est, à une autre échelle, le point de vue adopté par Duhamel et Martin du Gard. *La Chronique des Pasquier* a pour colonne vertébrale le journal du médecin-biologiste Laurent Pasquier. Et même si chaque volume conserve son unité propre, l'histoire personnelle du docteur Pasquier sert de ciment entre les dix titres. La même remarque vaut pour les *Thibault* où les destins croisés de Jacques et Antoine tissent la trame qui sous-tend toute l'œuvre.

Bien plus que l'espace<sup>911</sup>, c'est le temps qui, chez Beti, est la valeur dominante. En plaçant son œuvre dans une perspective révolutionnaire, en multipliant les références à la longue marche maoïste, Beti inscrit l'action dans ses personnages dans une temporalité longue, et c'est ce que recommande Abéna, alias Ouragan-Viet, à ses compagnons de lutte.<sup>912</sup>

Des romans comme *Ville Cruelle* ou *Le Roi miraculé* offrent des instantanés, au sens photographique du terme, d'une société en proie aux crises nées de la domination coloniale. Le roman cyclique, par sa capacité à prendre en charge une temporalité plus vaste et à mettre en scène une multitude de personnages, tout en maintenant une unité forte, offre au romancier

---

<sup>911</sup> Même si les théâtres de l'action sont relativement nombreux, aussi bien dans le cycle Mor-Zamba que dans les aventures des Dzewatama.

<sup>912</sup> Voir Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 312.

toute latitude pour observer à grande échelle les évolutions de son univers. En ce sens, les conseils d'Abéna prennent toute leur signification et dépassent le cadre de la fiction : le romancier engagé, tout comme le révolutionnaire doit savoir prendre son temps, laisser les choses aller leur train, et peu importe s'il faut, pour en rendre compte au lecteur, deux, trois ou quatre ouvrages.

## 2. La préoccupation politique et sociale

Lorsqu'il eut l'idée de rassembler ses romans jusque-là dispersés et d'en faire une œuvre unifiée grâce, entre autres procédés, au retour des personnages, Balzac souhaitait agir à la fois en sociologue et en historien. Nul n'a oublié sa déclaration programmatique affirmant : « La Société française allait être l'historien ; je ne devais être que le secrétaire »<sup>913</sup>. Les études de mœurs devaient, comme il le souhaitait, compléter l'histoire officielle. Parallèlement, Honoré Balzac, qui a la coquetterie d'ajouter la particule à son nom, ne manque pas de dévoiler ses opinions tant politiques que religieuses :

Le Christianisme, et surtout le Catholicisme, étant, comme je l'ai dit dans *Le Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'Ordre Social. [...] J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la Religion, la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit ramener notre pays.<sup>914</sup>

Aujourd'hui, nous appellerions une telle prise de position un acte fort d'engagement littéraire, même si la notion d'écrivain engagé naît plutôt avec Émile Zola<sup>915</sup>, autre figure d'intellectuel engagé pour laquelle Beti ne cache pas son admiration. Le romancier camerounais partage

---

<sup>913</sup> Honoré de Balzac, « Avant-Propos » de *La Comédie humaine*, *op. cit.*, p. 287.

<sup>914</sup> *Ibid.*, p. 290-292.

<sup>915</sup> Voir Benoît Denis, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, *op. cit.*

avec ses deux modèles la même préoccupation sociale, historique et politique.

Les romans de Balzac, Zola et, plus près de nous, ceux de Martin du Gard et de Duhamel sont des évocations très précises de sociétés en état de crise. Et l'œuvre betienne s'inscrit dans ce courant : crises dues à la situation coloniale, puis à des Indépendances boiteuses. Ce qui domine chez tous les auteurs cités est la volonté de dévoilement, voire de démystification et une telle démarche va souvent de pair avec un engagement politique clairement affirmé<sup>916</sup>.

Mongo Beti, sur ce plan, n'a jamais dissimulé ses convictions et, en particulier, sa haine de ce qu'il qualifiait de « littérature folklorique » : l'art pour l'art, alors que l'écrivain est confronté, comme ses concitoyens, à une situation de crise – la colonisation, la guerre pour la « seconde indépendance », le combat contre un régime tyrannique – ne peut être, selon lui, une réponse esthétique acceptable. Beti, suivant en cela les traces de Sartre, considère que ce refus de l'engagement est lui-même un engagement en ce sens qu'il conforte le pouvoir en place. Dès 1954, il dénonçait la complaisance de Camara Laye pour « le pittoresque le plus facile »<sup>917</sup>. Quinze ans plus tard, sa position idéologique n'a pas changé : « On veut confiner notre littérature dans un domaine restreint, domaine inférieur. On veut en faire une littérature de folklore, littérature d'amusement »<sup>918</sup>. Ce refus de « l'image stéréotypée »<sup>919</sup> s'accompagne d'une affirmation claire des devoirs politiques de l'écrivain : « Il est inconcevable que cet auteur, ce romancier ne soit pas, dans une certaine mesure l'écho des combats de son peuple. [...] Le monsieur ou la dame qui écrit pose un acte politique. Soit qu'il se taise, soit qu'il parle,

---

<sup>916</sup> Malgré ses réticences pour un engagement politique direct, Martin du Gard parraine, en 1958, année de sa mort, le « Manifeste des intellectuels contre la torture en Algérie », avec Sartre, Malraux et Mauriac.

<sup>917</sup> Alexandre Biyidi, « L'Enfant noir », *op. cit.*, p. 420.

<sup>918</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 96.

<sup>919</sup> Alexandre Biyidi, « L'Enfant noir », *op. cit.*, p. 420.

de toute façon, il prend position »<sup>920</sup>. Pour cette raison, Mongo Beti opte pour une « littérature de combat » car il sentait « que c'est celle-là qui était la plus loyale vis-à-vis des peuples africains, qui donnait le meilleur reflet de leur réalité vécue »<sup>921</sup>.

Ainsi, au rang des auteurs ayant exercé sur lui une influence réelle, Beti cite, outre Balzac et Zola, des écrivains aussi différents, en apparence, que Richard Wright, Mark Twain, Voltaire, Chinua Achebe, William Faulkner et Montesquieu<sup>922</sup>. Il a emprunté aux uns et autres thèmes et procédés d'écriture, tout en produisant une œuvre qui a son identité. Le tableau de la condition des Noirs aux États-Unis durant l'entre-deux guerres – l'édition originale de *Black Boy* date de 1945 – a fait prendre conscience au jeune Alexandre Biyidi de la situation des Africains sous le joug colonial. L'art de la satire et l'ironie à la manière voltairienne<sup>923</sup> imprègnent incontestablement des romans comme *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Le Roi miraculé* ou *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, filiation que Mongo Beti ne cherche nullement à nier ou à dissimuler : « J'ai été influencé par Voltaire dans *Candide, etc.*, sans m'en rendre compte. Cela s'est fait inconsciemment parce qu'un jeune lycéen ne peut pas ne

---

<sup>920</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 94. Il n'est pas inintéressant de citer ici un extrait des *Discours de Suède* d'Albert Camus : « L'écrivain ne peut plus espérer se tenir à l'écart pour poursuivre les réflexions et les images qui lui sont chères. Jusqu'à présent, et tant bien que mal, l'abstention a toujours été possible dans l'histoire. Celui qui n'approuvait pas, il pouvait souvent se taire, ou parler d'autre chose. Aujourd'hui tout est changé, le silence même prend un sens redoutable. [...] Nous autres, écrivains du XX<sup>e</sup> siècle, ne serons plus jamais seuls. Nous devons savoir au contraire que nous ne pouvons nous évader de la misère commune et que notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire » (« L'artiste et son temps », in *Discours de Suède*. Paris : Gallimard, collection "Folio", 2010, p. 25-26). Voir aussi le texte de présentation des *Temps modernes* dans le premier numéro de cette revue. Ou bien encore l'œuvre poétique d'Aimé Césaire, le « nègre fondamental » qui souhaitait être « la voix des sans-voix ».

<sup>921</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>922</sup> Beti évoque les œuvres et les auteurs qui l'ont marqué dans divers entretiens (dont celui, maintes fois cité, avec Anthony Biakolo) et dans les articles journalistiques qu'il a donnés, entre 1991 et 2001, à la presse privée camerounaise. Voir aussi *Mongo Beti parle. Entretien réalisé et édité par Ambroise Kom*, plus particulièrement le début du chapitre 7, « Sur les traces de Voltaire ».

<sup>923</sup> Le plus "voltairien" des romans de Beti est sans doute *Le Pauvre Christ de Bomba*. La narration à la première personne par l'innocent enfant de chœur, Denis, est à rapprocher de *Candide*.

pas être marqué par les ouvrages qu'il lit »<sup>924</sup>.

Tout aussi importante est, aux yeux du romancier, la clarté de son engagement ; les prises de position d'un auteur ne doivent souffrir aucune ambiguïté : « J'aime bien le roman franc et massif à propos duquel l'exégèse n'a pas à s'exercer. Par exemple, je trouve que dans ce genre-là, les grands romanciers français, tels que Balzac et Flaubert, sont tout à fait clairs, d'une lecture absolument claire »<sup>925</sup>. Même si les déclarations des écrivains sont à envisager avec beaucoup de précautions, celle-ci traduit la grande inquiétude de Beti : voir son œuvre vidée de son contenu véritable, à savoir la portée idéologique qu'il y insuffle :

Quand on est opprimé, on ne s'exprime jamais trop clairement. Il y a une dame qui est professeur titulaire en France et qui prétendait que mes romans n'étaient pas politiques. Pour expliquer mes romans, elle disait que c'était des réminiscences d'Homère ! Compte tenu que le colonisé peut être mystifié, dépossédé de la portée de ses romans par les commentateurs, il faut dire les choses massivement avec clarté pour que le lecteur ne soit pas abusé, qu'il sache exactement ce que veut dire l'auteur.<sup>926</sup>

Cette volonté constante de Mongo Beti d'inscrire son œuvre dans une perspective essentiellement politique explique sans doute la prépondérance du fond sur la forme, du message sur la manière de le transmettre, encore qu'il faille nuancer une telle affirmation car la poétique betienne se révèle, à l'analyse, beaucoup plus riche que ne veut bien le reconnaître l'écrivain. Les romans de Mongo Beti sont, certes, d'une facture très classique, ce dont lui-même convient : « Je dois dire que moi, étant donné mes antécédents, étant donné que je suis licencié, puis agrégé de Lettres Classiques, je suis un petit peu trop marqué par la manière traditionnelle blanche [!] de construire un roman »<sup>927</sup>. Mongo Beti justifie son désintérêt pour

---

<sup>924</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 100.

<sup>925</sup> *Ibid.*, p. 117-118.

<sup>926</sup> *Ibid.*

<sup>927</sup> Mongo Beti, « Comment on devient écrivain en Centrafrique » (entretien avec Cyriaque R. Yavoucko, auteur de *Crépuscule et défi*), in *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 15, mai-juin 1980, p. 160.

la technique romanesque<sup>928</sup> par des arguments qu'il convient de prendre avec beaucoup de circonspection :

Je crois que les réflexions *a priori* sur les problèmes de structure, de forme, de rythme du roman sont des problèmes typiquement occidentaux, des problèmes d'une société qui n'a plus rien à dire. Dès qu'un peuple a quelque chose à dire, ses romanciers trouvent aux problèmes de la forme des solutions d'une façon existentielle, c'est-à-dire que, dès qu'un sujet s'offre à son auteur, ce sujet lui offre automatiquement une forme particulière ou originale qu'il n'a qu'à saisir.<sup>929</sup>

Implicitement, Mongo Beti subordonne les problèmes de technique d'écriture à l'engagement idéologique de l'écrivain. Comme si l'urgence du dire imposait une forme dont le romancier n'aurait plus qu'à se saisir, sans réfléchir plus avant à la pertinence de telle ou telle formule romanesque. Il convient, bien entendu, de relativiser le propos betien. L'écrivain, malgré ses déclarations, a une *praxis* littéraire mûrement réfléchie et, loin de se désintéresser des questions de forme, comme il n'a cessé de le répéter, il y accorde, au contraire, un soin particulier. L'exigence et l'urgence de l'engagement ne le font nullement renoncer aux questions esthétiques. Beti a fait le choix – très classique finalement –, et dès ses débuts, de la clarté énonciative pour dénoncer avec force, avec violence parfois, ce qui relève – hier, la colonisation, aujourd'hui, les Indépendances tronquées – d'une insupportable réalité. L'on comprend mieux, dès lors, sa condamnation de la « littérature folklorique » qui, pour lui, relève d'une facilité mensongère et coupable. C'est contre cette littérature qui bénéficie de la reconnaissance et de la légitimation des instances parisiennes, contre cette littérature institutionnalisée qui est présentée comme la seule pertinente à dire les réalités africaines que Beti écrit. On retrouve dans cette démarche la stratégie, habile, du pamphlétaire qui présente sa parole comme un cri contre l'injustice, une interpellation spontanée et immédiate. Ainsi,

---

<sup>928</sup> Voir Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo BETI », *op. cit.*, p. 101 : « Je dois dire que les problèmes de forme ne m'ont jamais beaucoup intéressé ».

<sup>929</sup> *Ibid.*, p. 102-103.



derrière le refus affiché par Mongo Beti de tout art poétique / romanesque, se cache un projet littéraire pensé et cohérent qui vise au dévoilement et à la démystification.

Reste une dernière question à laquelle aucun homme de lettre ne peut échapper, l'écrivain postcolonial encore moins : pour qui écrit-on ? Mongo Beti se veut romancier démystificateur et démythificateur. À l'histoire officielle d'une décolonisation pacifique et d'une coopération harmonieuse entre partenaires libres et égaux, Beti entend substituer « la vision des vaincus », selon la formule de l'historien Nathan Wachtel<sup>930</sup>. Quitte, pour cela, à élaborer une mythologie postcoloniale, autour de la figure christique et charismatique de Ruben.

En outre, son refus de l'exotisme littéraire<sup>931</sup> conduit à penser qu'il s'adresse avant tout à un public africain. Or, et de manière assez paradoxale, le texte betien, par ailleurs empreint de traditions pahouines, si l'on adhère à la thèse de Jacques Fame Ndongo<sup>932</sup>, fourmille de connotations, d'allusions qui ne sont accessibles qu'à un public fortement imprégné de culture française. Des quatre romans de la période coloniale, *Mission terminée* offre le plus grand nombre d'exemples de l'intrusion de la culture gréco-latine dans un texte négro-africain. Arrivant à Kala, Jean-Marie Medza est intrigué par un jeu auquel se livrent une vingtaine de jeunes gens :

Sur un stade assez beau pour un village de brousse et entouré de rares cases sur les vérandas desquelles les spectateurs s'étaient réfugiés bien à l'abri du soleil, une vingtaine de grands gaillards, le torse et les jambes nus, se livraient à un sport dont Sparte même n'eût pas désavoué le caractère martial.<sup>933</sup>

---

<sup>930</sup> *La Vision des vaincus : les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, 1530-1570* [1971]. Paris : Gallimard, collection "Folio histoire", 1992.

<sup>931</sup> Beti refuse toute littérature gratuite, toute œuvre qui conforterait le lecteur dans une vision essentialiste de l'Afrique et qui ignorerait les tensions qui traversent les sociétés coloniales et postcoloniales.

<sup>932</sup> Voir Jacques Fame Ndongo, *L'Esthétique romanesque de Mongo Beti*, op. cit.

<sup>933</sup> Mongo Beti, *Mission terminée*, op. cit., p. 39.

Quelques pages plus loin, Jean-Marie, qui s'est identifié à un conquistador de l'ère moderne au point d'hispaniser son patronyme en « Medzaro », se glisse dans la peau d'un empereur romain – « À notre entrée, nous fûmes salués par une ovation digne de César au retour de la guerre des Gaules »<sup>934</sup> – et attribue à son cousin Zambo la stature d'un demi-dieu grec<sup>935</sup>. Ce jeu de références et de comparaisons culturelles se développe tout au long du récit comme si Medza, plongé dans un univers inconnu, tentait de se l'approprier par l'évocation de lieux et d'évènements qui lui sont familiers grâce à son instruction. Si les modèles littéraires du jeune Medza trahissent une acculturation imputable à l'école coloniale, ils sont aussi autant de clins d'œil adressés par l'auteur au lecteur complice, « coopérant » dirait Eco<sup>936</sup>, bref celui qui partage avec le romancier les mêmes références culturelles et qui, comme Beti, a fait ses humanités.

Dans le cycle Dzawatama, les allusions sont essentiellement d'ordre politique, mais elles demandent un lecteur parfaitement informé des événements politiques français comme européens. Au détour d'une page, il est tantôt question de Jacques Foccart, tantôt de Christian Bonnet, de Jean Lecanuet ou de Robert Gallet :

- Le potentat était conseillé par le machiavélique Foccart.
- Tu connais Lecanuet ? Ce n'est pas le genre d'homme à se laisser étouffer par le scrupule. Eh bien, à la suite du vote de cette loi, il s'est senti obligé de rappeler tous les magistrats français servant ici au titre de la coopération.
- [Guillaume] allait être retenu dans les locaux de la Police de l'air et des Frontières jusqu'à ce qu'un M. Christian Bonnet [...] se prononce formellement à son sujet.
- Après tout, intervint madame Zambo-Zanga, si des proches de Gallet peuvent diriger Amnesty International, comment s'étonner que des propos racistes ou xénophobes y soient tenus ?<sup>937</sup>

---

<sup>934</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>935</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>936</sup> Voir Umberto Eco, *Lector in fabula*. Paris : Grasset, 1987.

<sup>937</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 151 et 192 ; *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 137 et 186.

Combien de lecteurs africains connaissent ces hommes politiques français ? Combien de lecteurs africains savent ce que désigne « Le Nouvel-Obs » ou bien « Libé » ? Il serait aisé de multiplier les exemples de termes argotiques ou de mots et expression – Quartier Latin, Dom Pérignon, Thierry Le Luron, Antenne 2 – dont la signification échappe sans aucun doute à un lectorat africain<sup>938</sup>.

Ainsi se révèle le paradoxe de l'œuvre betienne qui, malgré la volonté réitérée de l'auteur d'être un romancier démystificateur de la tromperie postcoloniale, s'adresse ou, plus exactement, est accessible en premier lieu à un public européen. Quant au narrataire africain, qui peut-il être ? Un homme pétri de culture française, c'est-à-dire souvent quelqu'un proche des milieux dirigeants ou bien un intellectuel, favorable ou non, au pouvoir en place. Tout cela, il faut l'avouer, représente bien peu de monde et Beti est bien conscient de cette faiblesse de son œuvre comme de celle de la littérature africaine en général :

- Mongo Beti : Notre littérature – il faut être modeste, il faut être loyal aussi, disons la chose comme elle doit être dite – ne concerne qu'une petite minorité de gens.
- C.R. Yavoucko : La littérature écrite, vous voulez dire ?
- Mongo Beti : Oui, écrite ; celle que nous faisons ne concerne que les gens qui ont été à l'école et qui sont quand même chez nous une très petite minorité.<sup>939</sup>

Cet aveu révèle la tension dans laquelle se trouve pris le discours romanesque betien, tiraillé entre le lieu originel, celui de la naissance, des racines et d'une histoire que l'écrivain se donne pour mission de raconter, et le lieu d'où il parle qui est celui de sa formation intellectuelle. Se pose clairement, comme pour la plupart des écrivains postcoloniaux la question du destinataire, donc de la réception de l'œuvre. Mongo Beti, comme la plupart des écrivains de la périphérie se trouve confronté à la contradiction suivante : en tant qu'écrivain

---

<sup>938</sup> Un jeune lecteur français aurait, aujourd'hui, sans doute autant de difficultés à décrypter certaines références.

<sup>939</sup> Mongo Beti, « Comment on devient écrivain en Centrafrique », *op. cit.*, p. 146.

progressiste, il souhaite transmettre un message politique aux peuples africains, mais ce message, pour diverses raisons – taux d’alphabétisation, coût des livres, traduction dans les langues africaines – n’est accessible qu’à un faible nombre de lecteurs. Un accroissement et un développement de l’enseignement, mais surtout le temps, permettront peut-être à l’œuvre betienne de toucher enfin son public naturel, celui pour lequel elle est, prioritairement, écrite. « Dans dix ans ? Dans vingt ? Dans trente ? qui peut savoir. [...] Le temps ne compte pas pour nous »<sup>940</sup>. Puisque Beti, contrairement à Kateb Yacine ou Sembène Ousmane<sup>941</sup> est, jusqu’au bout, resté fidèle au roman.

### **3. Dialogues romanesques et débats idéologiques**

#### **3.1. Le monde du silence**

Les deux romans qui nous occupent abordent une question qui taraude Mongo Beti, celle du retour au pays natal des étudiants ayant obtenu leurs diplômes dans les universités de l’ex-métropole et désireux d’occuper des postes à la mesure de l’expérience et du savoir acquis à l’étranger. Pour mesurer l’importance que Mongo Beti accorde à cette thématique du retour, il suffit de signaler qu’un numéro spécial de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*<sup>942</sup> y a été consacré, livraison dont s’inspirent grandement les deux romans. Comme toujours chez Mongo Beti, la fiction se nourrit des écrits journalistiques, critiques, théoriques, que l’écrivain publie par ailleurs, que ce soit dans la revue qu’il dirige ou dans d’autres périodiques.

---

<sup>940</sup> Mongo Beti, *Remember Ruben*, *op. cit.*, p. 312.

<sup>941</sup> Constatant que son œuvre ne parvenait pas jusqu’à ceux pour lesquels elle était prioritairement écrite, Kateb Yacine opte pour le théâtre en arabe dialectal algérien, fonde une troupe itinérante qui se déplace jusque dans les villages reculées de la montagne kabyle. Partant du même constat, Sembène Ousmane se tourne vers le cinéma.

<sup>942</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, « Numéro spécial : les retours ». 4<sup>e</sup> année, n° 20, mars-avril 1981.

On l'a vu, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur* et *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* retracent le retour au pays natal de Jean-François Dzewatama après une absence de quatorze années. Nommé procureur de la République, Jean-François Dzewatama est bientôt rejoint par son épouse française, Marie-Pierre et par leur enfant, Jean-Paul. L'insertion de Marie-Pierre au sein d'une société dont elle ignore tout, les codes, les valeurs, les non-dits, agit comme un révélateur dont joue le romancier pour dévoiler, au lecteur africain comme européen, la véritable nature, la réalité politique, sociale, économique d'une ex-colonie française devenue membre à part entière de cet ensemble que Mongo Beti voue aux gémonies, la « Françafrique ». Le procédé n'est pas nouveau<sup>943</sup>, certes, néanmoins, il est utile d'étudier, dans cette perspective, l'usage que Mongo Beti fait des dialogues.

Neuf dialogues occupent, dans les deux romans, un total de soixante-douze pages, soit une moyenne de huit pages par dialogue<sup>944</sup>. Marie-Pierre y est omniprésente puisqu'elle est partie prenante de tous ces dialogues. Trois la confrontent à Alexandre Tientcheu, le commissaire divisionnaire qui, dans le premier volume plus particulièrement, représente la voix officielle, celle qui récite le catéchisme gouvernemental. Trois dialogues mettent en présence Marie-Pierre et El Malek, opposant inflexible et intransigeant au pouvoir en place. Enfin, trois autres personnages donnent la réplique à Marie-Pierre : son mari, Jean-François ; Michèle Mabaya-Caillebaut et Charles Zambo-Zanga.

Marie-Pierre Letellier intègre une société amnésique où la parole est taboue, tout du moins une parole qui serait révélatrice des véritables menées du régime, à savoir maintenir –

---

<sup>943</sup> Le roman engagé privilégie ce type de discours didactique pour présenter au lecteur les thèses en présence, voire pour indiquer, dans le cas du roman à thèse, la pensée juste, droite, conforme à l'orthodoxie.

<sup>944</sup> Les deux romans font respectivement 238 et 200 pages, soit un total de 438 pages. Les dialogues représentent donc 17% de l'ensemble.

au besoin par la terreur policière et militaire – le pays dans un état de sujétion, de soumission absolue. L’encadrement de toutes les provinces par les cadres et militants du parti unique, auquel se rallie Émile / Édouard<sup>945</sup>, le frère de Jean-François Dzawatama, participe de cette volonté de museler toute voix discordante qui ne chanterait pas les louanges de Baba Toura, le président à vie. C’est donc dans un pays où le mutisme et le culte du secret sont une seconde nature, comme le note très hypocritement Alexandre<sup>946</sup>, que va devoir vivre Marie-Pierre. La soirée d’accueil organisée en son honneur, en révélant l’état d’esprit régnant parmi les hauts dignitaires du régime, pointe le hiatus existant entre la jeune femme et l’univers dans lequel elle va évoluer. Nombre des hommes présents ce soir-là connaissent Marie-Pierre, certains d’entre eux étant d’anciens condisciples, mais tous s’acharnent à oublier des épisodes de leur passé que seule la jeune femme s’obstine à garder en mémoire. L’assassinat d’un opposant politique, l’arrestation matutinale du président de l’association nationale des étudiants, l’affaire du train de la mort, sont qualifiés d’« enfantillages » et de « niaiseries » par les interlocuteurs de l’héroïne<sup>947</sup>. Dans les hautes sphères proches du pouvoir, seule une parole frivole, anodine a cours : les frasques d’un don Juan africain jouant de son physique pour séduire de jeunes provinciales en mal d’exotisme, les débordements éthyliques d’un compatriote, tels sont les seuls souvenirs que les dignitaires acceptent d’évoquer, d’où la remarque désabusée de Marie-Pierre à l’issue de la réception :

Ce n’est pas ma faute si je n’arrive pas à me rappeler les mêmes événements que vous. C’est à se demander si nous avons vécu ensemble ces lointaines années.<sup>948</sup>

---

<sup>945</sup> Voir *supra*, « Le roman cyclique ».

<sup>946</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama*, *op. cit.*, p. 114.

<sup>947</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>948</sup> *Ibid.*, p. 72.

Un autre exemple de la terreur qu'engendre une parole trop libre est donné par la prestation, évoquée plus haut, de ce jeune lycéen qui, au cours d'une réunion, fait montre de ses talents d'imitateur. Si la première imitation, du secrétaire général du parti unique, déchaîne l'hilarité et les applaudissements de l'assistance, la seconde, mettant en scène le Président de la République provoque un vent de panique et met fin prématurément aux agapes.

Marie-Pierre qui, semble-t-il, n'a pas encore assimilé les particularismes locaux, comme le lui fait remarquer le commissaire Alexandre Tientcheu, gêne, dérange. Par sa manie de poser des questions, elle perturbe un ordre soigneusement établi qui repose sur la connivence et la stratégie du silence, seule manière de s'assurer une longévité politique certaine et ainsi continuer à bénéficier des prébendes du dictateur.

### **3.2. Dialogue didactique, dialogue éristique, dialogue heuristique<sup>949</sup>**

La logique narrative du premier volume repose sur l'opposition entre les deux interlocuteurs privilégiés de Marie-Pierre : Alexandre et Nicolas, le commissaire divisionnaire et l'intellectuel opposant. La structure croisée qui est à l'œuvre permet à Marie-Pierre d'être tout d'abord confrontée à Alexandre, puis à Nicolas et de nouveau à Alexandre, avant qu'un dialogue entre Marie-Pierre et Jean-François ne vienne clore le roman. Le deuxième volet du diptyque romanesque adopte une structure qui repose sur un effet de gradation : un premier dialogue, en ouverture du texte, a lieu entre Marie-Pierre et Michèle Mabaya-Caillebaut, puis, à trois reprises, Nicolas fait irruption pour compléter, parfaire, par la voie (voix ?) dialogale, l'initiation de Marie-Pierre, enfin, Charles Zambo-Zanga, dans un long entretien avec Marie-

---

<sup>949</sup> Cette terminologie est empruntée à Suzanne Guellouz, *Le Dialogue*. Paris : P.U.F., collection "Littératures modernes", 1992.

Pierre, parachève le processus formatif, et très logiquement, le roman se termine par un discours que prononce Marie-Pierre à la tribune du congrès national d'Amnesty International.

Face aux deux puissances discourantes que sont Nicolas Tekere et Charles Zambo-Zanga, la parole d'Alexandre Tientcheu apparaît bien falote, insignifiante, à tel point qu'elle disparaît du second volume pour laisser le champ libre à la parole des opposants, défaite symbolique et prémonitoire, aux yeux du romancier, de la défaite politique du dictateur. Alexandre, récitant emprunté, maladroit et peu convaincant du « catéchisme de la philosophie du pouvoir »<sup>950</sup>, trouve en Marie-Pierre une adversaire qui, malgré sa méconnaissance du pays et une certaine naïveté politique, ne s'en laisse pas conter. Les deux dialogues entre le commissaire et la jeune femme se dégradent très vite en négociation, dans un premier temps, en menaces dans un second. Alexandre tente, en effet, d'obtenir tout d'abord de Marie-Pierre qu'elle assimile « le style qui convient à l'évocation de certaines réalités délicates du pays »<sup>951</sup>. D'autant que Jean-François « étant en réserve de très importantes fonctions [...] il aurait été fâcheux que la faveur présidentielle se rencontrât avec une complaisance inconsidérée pour un extrémiste [ie Nicolas Tekere] »<sup>952</sup>. La visée amicalement injonctive du discours d'Alexandre laisse par la suite place à un ton nettement moins conciliant :

Fais attention, Marie-Pierre, fit soudainement le divisionnaire en se dressant sur ses jambes avec colère, obéissant à un tic à la fois familier et inquiétant, tu n'as pas le droit de dénigrer nos institutions, toi qui te refuses à l'effort de comprendre nos mœurs et notre histoire. Puisque ton mari s'est gardé de te dresser, laisse-moi te dire ceci : qui que tu sois, du moment que tu as épousé l'un des nôtres, tu te dois d'accepter nos traditions authentiques.<sup>953</sup>

L'altérité, c'est-à-dire le statut que le dialogue attribue à l'autre, est vécue, dans les confrontations entre Marie-Pierre et Alexandre, sur le mode de l'affrontement de deux forces

---

<sup>950</sup> Mongo Beti, *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>951</sup> *Ibid.*, p. 114-115.

<sup>952</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>953</sup> *Ibid.*, p. 143.



égales, même si Alexandre bénéficie d'un pouvoir symbolique fort, sans qu'à aucun moment n'intervienne la moindre concession aux thèses de l'interlocuteur. Les deux personnages sont et demeurent en état de belligérance continue, définition exacte de ce que Suzanne Guellouz nomme le « dialogue éristique ».

Avec Nicolas Tekere, la relation est tout autre. Au dialogue-duel succède le dialogue-duo. À la visée injonctive, présente dans le discours d'Alexandre, s'oppose la visée informative de la parole de Nicolas. Marie-Pierre se retrouve en position d'élève, voire de disciple, d'un locuteur à travers lequel s'énonce la voix auctoriale. Le dialogue débute d'ailleurs par une phrase significative de la tournure que va prendre la conversation : « Je voulais simplement t'expliquer ceci »<sup>954</sup>, dit Nicolas au moment de débiter sa première longue tirade. Le lecteur retrouve cette même volonté pédagogique dans les autres interventions de Nicolas, dans le premier comme dans le second volume<sup>955</sup>. Et lorsque l'« *homo expertus* », comme se qualifie Nicolas Tekere, abandonne l'explication, c'est pour la remplacer par la prescription, au nom de ce savoir qu'il possède et dont est dépourvue, pour le moment, Marie-Pierre : « tu seras, ce sera, il faut que tu sois... », ainsi débute certains des conseils que délivre Nicolas et que Marie-Pierre accueille avec profit.

Ce rapport maître-élève est confirmé tout d'abord par le déséquilibre flagrant dans la prise de parole : lors du premier entretien, par exemple, le discours de Nicolas est quantitativement trois fois plus important que celui de Marie-Pierre. D'autre part, est assigné à la jeune femme un statut secondaire au cours de ces entretiens : sa parole est réduite à la fonction phatique, Nicolas conduit le dialogue à sa guise et Marie-Pierre n'est là que pour

---

<sup>954</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>955</sup> *Mongo Beti, La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama, op. cit.*, p. 47 : « Il [Nicolas] expliqua à Marie-Pierre que... ».

relancer le discours du locuteur-maître par des questions<sup>956</sup> dont Nicolas se plaît à souligner la naïveté :

- C'est toi qui me poses une telle question, Marie-Pierre ? articula-t-il à la manière d'un homme qui s'éveille d'un rêve, toi qui es historienne ? [...] Alors on te répéterait une journée entière que Jésus-Christ est revenu sur terre, et à moins d'un démenti du *Nouvel-Observateur*, tu le croirais ? (*Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, p. 130)
- Il faut dire que vous autres Français, vous n'êtes pas doués en politique (*Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, p. 131)
- Mais, ma parole ! tu es plus innocente qu'un nouveau-né. (*La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, p. 45)
- Comment peut-on ignorer... (*La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*, p. 45)

Le monopole de la parole dont bénéficie Nicolas s'explique, en premier lieu, par le fait que Mongo Beti utilise la voix de son personnage pour s'adresser, à travers Marie-Pierre, à un lectorat français dont l'écrivain a souligné, à maintes reprises, dans les articles de *Peuples noirs-Peuples africains* notamment, l'ignorance à propos de la situation en Afrique noire, et plus particulièrement de certains pays comme le Cameroun, le Gabon, le Congo où situation géo-stratégique et enjeux financiers entravent toute velléité d'informer. Ainsi c'est bien un discours idéologique que véhicule Nicolas : porte-voix autorisé de l'auteur, il contribue à déniaiser son interlocutrice en lui révélant le dessous des cartes. L'entreprise romanesque rejoint ici le projet journalistique auquel Mongo Beti s'était attelé entre 1978 et 1991. Dans les deux cas, il s'agit, en s'adressant à des publics différents, de contrer le discours dominant sur l'Afrique en révélant notamment les complicités dont bénéficient les dictatures africaines auprès des plus hautes instances de l'État français, de dénoncer la « Françafrique », ce conglomérat d'intérêts croisés dont souffrent, selon Mongo Beti, les populations africaines,

---

<sup>956</sup> Dans le premier dialogue Marie-Pierre / Nicolas (*Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*, *op. cit.*, p. 126 à 133) Marie-Pierre intervient à dix-neuf reprises et douze de ces prises de parole sont des questions.

maintenues dans la pauvreté et l'ignorance, victimes du pillage des richesses naturelles de leur sol et dont seule tire profit une élite affairiste et corrompue.

Sur un plan plus romanesque, la mainmise de Nicolas Tekere sur le discours, de même que ses fréquentes apparitions, même les plus brèves, dans les deux romans, sont destinées à préparer l'entrée en scène de Charles Zambo-Zanga, cette figure à peine déguisée, nous l'avons dit, du romancier. Celui-ci intervient dans les derniers chapitres de *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama* pour offrir à Marie-Pierre une sorte d'hommage à la lutte qu'elle a menée contre la dictature de Baba Toura. Avec Charles Zambo-Zanga, s'installe un dialogue heuristique, celui qui permet à deux interlocuteurs, tous deux porteurs d'une parcelle de savoir, de cheminer ensemble pour accéder à la vérité. Nous ne sommes plus dans le schéma du dialogue à conversion dans lequel TU n'est qu'un double, un relais de JE. Cette fois, l'autre vit par et pour lui-même : Marie-Pierre et Zambo-Zanga coexistent bénéfiquement, chacun portant en soi sa propre altérité. D'ailleurs, avant de s'effacer, Nicolas note le changement intervenu en Marie-Pierre : « Fichtre ! on m'a changé ma petite Marie-Pierre, c'est pas vrai. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »<sup>957</sup>. Et dès ses premiers mots, Zambo-Zanga installe la jeune femme dans une position égalitaire : « On voit bien que vous connaissez le pays d'expérience, approuva l'Africain. Je suis ravi »<sup>958</sup>.

Si le processus initiatique entamé par Nicolas est conclu par Charles Zambo-Zanga, nulle surprise à cela car ce sont les deux voix autorisées, porteuses de la vérité de l'écrivain. La conversion de Marie-Pierre, maîtrisant un savoir sur l'Afrique qui est connaissance du pays réel et non discours manipulateur des médias au service de quelques intérêts privés, est symbolique de ce vers quoi Mongo Beti souhaite amener son lecteur, européen en premier

---

<sup>957</sup> Mongo Beti, *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, op. cit., p. 113.

<sup>958</sup> *Ibid.*, p. 180.

lieu : une prise de conscience des réalités africaines et pourquoi pas un engagement aux côtés des démocrates africains, comme ce fut le cas par le passé lorsque des intellectuels, mais aussi de simples citoyens, ont embrassé la cause de l'Indépendance algérienne. Le discours que prononce Marie-Pierre lors du congrès d'Amnesty International, parole où se mêlent émotion et courage physique, témoignage personnel et analyse politique, constitue le point d'orgue d'un itinéraire, certes chaotique et parsemé d'embûches, mais permettant l'accès à une parole libre et pertinente.

Incontestablement, le dialogue, tel qu'il est utilisé par Mongo Beti dans ces deux romans, est « un outil de portée idéologique plutôt qu'un argument à portée cognitive et référentielle »<sup>959</sup>. En même temps, semble-t-il, l'écrivain pourrait faire sienne cette définition de Marmontel pour qui le but du dialogue est « la solution de toutes les difficultés que l'ignorance, l'habitude, l'opinion opposent à la vérité »<sup>960</sup>. Le choix d'écriture consistant à accorder au dialogue une place privilégiée s'explique bien entendu par la structure binaire qui convient à l'exposé des thèses. Mais surtout les deux romans de Mongo Beti sont les romans de la parole conquise, retrouvée. Au cours de son itinéraire, Marie-Pierre croise Michèle Mabaya-Caillebaut, épouse d'un opposant politique incarcéré, mais également avocate, c'est-à-dire maîtresse de la parole, et, en ce sens, incarnation de la figure que deviendra Marie-Pierre Letellier<sup>961</sup>. Ainsi le cycle Dzewatama s'inscrit dans le projet politique général de Mongo Beti : lutter contre la confiscation de la parole par les clercs dont la nouvelle trahison consiste à justifier « cette usurpation par le mutisme obstiné des opprimés présenté comme un

---

<sup>959</sup> Suzanne Guellouz, *Le Dialogue, op. cit.*, p. 17.

<sup>960</sup> Marmontel, article « Dialogue », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. <http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.30:318.encyclopedie1108>. Page consultée le 21 avril 2009.

<sup>961</sup> Dans les romans suivants, les « professionnels » de la parole sont impuissants à agir sur le cours des événements.

acquiescement librement consenti, comme le signe d'une délégation de pouvoir par tacite et éternelle reconduction »<sup>962</sup>.

Et, ironie de l'histoire, le dernier ouvrage, posthume, de celui pour qui « l'engagement n'est pas un luxe »<sup>963</sup> s'intitule *Africains, si vous parliez !* Comme si toute la vie militante de Beti, sa carrière – terme qui lui aurait sans doute déplu – de romancier ne visaient qu'un seul but : permettre aux peuples du continent de se réapproprier l'initiative historique et s'engager, enfin, sur le chemin du développement et de la démocratie.

Le retour au pays natal, loin de conforter Beti dans cette conviction et cet espoir, va se révéler être le temps du désenchantement et de la désillusion.

---

<sup>962</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, 1<sup>ère</sup> année, n°1, *op. cit.*, p. 14.

<sup>963</sup> « L'engagement n'est pas un luxe ». Entretien avec Mongo Beti. Propos recueillis par Héric Libong. *Africultures*, n° 42, novembre 2001. [www.africultures.com/index.asp?menu=revue\\_affiche\\_article&no=47](http://www.africultures.com/index.asp?menu=revue_affiche_article&no=47). Page consultée le 13 janvier 2008.

**QUATRIÈME PARTIE**

**LES ROMANS D'UN**

**RETOUR AU PAYS NATAL**

## CHAPITRE 1

### 1991-2001 : UNE DÉCENNIE DE LUTTE

#### 1. Les combats d'un intellectuel engagé

De février 1991, date de son retour au Cameroun après trente-deux d'exil à octobre 2001, Mongo Beti occupe, sur la scène littéraire et politique camerounaise, une place de premier plan. Chacune de ses interventions, orales ou écrites, est commentée, ses prises de position sont attendues, ses romans analysés avec la plus extrême minutie. Car, comme nombre d'exilés qui, avant lui, ont regagné la terre natale, il est un porteur d'espérance. Mais, cette fois-ci, l'espoir s'incarne en un homme qui, tout au long de sa carrière d'écrivain et de sa vie d'homme, a fait la preuve d'une fidélité exemplaire aux idéaux qu'il défendait. Peu porté aux compromis, comme cela a souvent été relevé, Beti est surtout un homme qui a toujours refusé les compromissions. Quand ses plus proches compagnons de lutte cédaient aux délices de la collaboration avec un pouvoir, la veille encore, honni, Beti campait sur ses positions, préférant se brouiller avec ses amis politiques et passer pour un extrémiste que de renoncer à ses convictions. Un ouvrage récemment publié par André Djiffack et rassemblant les écrits épars de Mongo Beti porte un titre particulièrement révélateur : *Mongo Beti. Le Rebelle*<sup>964</sup>. Rebelle et dissident, Beti l'a été jusqu'à son dernier souffle. Et si, comme l'écrit Emmanuel Bouju, l'engagement désigne « le geste par lequel un sujet promet et se risque dans cette promesse, entreprend et met en gage quelque chose de lui-même dans l'entreprise »<sup>965</sup>, la vie et l'œuvre betiennes témoignent d'un engagement jamais démenti dont les objectifs ont maintes fois été affirmés par l'écrivain.

---

<sup>964</sup> André Djiffack (textes réunis et présentés par), *Mongo Beti. Le Rebelle, op. cit.*

<sup>965</sup> Emmanuel Bouju, « Avant-propos », in Emmanuel Bouju (dir.), *L'Engagement littéraire, op. cit.*, p. 11

Nous tenterons dans ce chapitre, de mettre en évidence à la fois les principes qui ont sous-tendu l'action et les écrits de Mongo Beti durant cette décennie camerounaise et les thèmes qu'il aborde aussi bien dans ses articles journalistiques que dans les entretiens qu'il donne à profusion à la presse locale. Il est, en effet, nécessaire, avant d'examiner les trois derniers romans publiés entre 1994 et 2000<sup>966</sup> de comprendre quelle est la position idéologique de Mongo Beti à la fin de sa vie : non que l'écrivain ait renié ses engagements passés, mais ses analyses politiques, et donc ses romans, ont adopté certaines nuances, se sont teintées d'une distance que l'on ne lui connaissait pas quand, directeur de *Peuples noirs-Peuples africains*, il fustigeait, avec une énergie inlassable, les tenants de la « Françafrique », les intellectuels organiques, les multinationales qui pillent sans vergogne les richesses du continent, les potentats africains, les partis uniques et les élections frauduleuses... Bref, Mongo Beti à Yaoundé, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Philippe Bissek<sup>967</sup>, est un homme qui, certes, n'a rien perdu de sa combativité mais qui, au contact de la réalité socio-politique camerounaise, s'interroge sur certaines de ses prises de position antérieures. Le choix du « polar engagé » ou « néo-polar »<sup>968</sup> comme forme romanesque de ses deux dernières œuvres témoignent d'ailleurs de ce recul ironique.

Restent néanmoins des valeurs auxquelles Beti demeure viscéralement attaché : le respect des droits de l'homme, la liberté d'expression, des institutions réellement démocratiques, un état impartial et au service de toute la population... Telles sont quelques-

---

<sup>966</sup> *L'Histoire du fou*, (1994), *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000) ont tous trois été publiés par les éditions Julliard.

<sup>967</sup> *Mongo Beti à Yaoundé 1991-2001*. Textes réunis et présentés par Philippe Bissek. Rouen : Édition des Peuples noirs, 2005. Tout comme le travail réalisé par André Djiffack, celui de Bissek est extrêmement précieux car il met à la disposition du grand public et de la communauté scientifique tous les articles, conférences et entretiens donnés par Beti à la presse camerounaise pendant les dix dernières années de sa vie au Cameroun.

<sup>968</sup> Cette expression désignait dans les années 70-80 des romans policiers qui, au-delà de l'enquête strictement policière et de l'énigme à résoudre, souhaitaient témoigner d'une réalité sociale et politique. Les figures de proue de cette veine littéraire sont Jean-Patrick Manchette, Didier Daeninckx, Frédéric Fajardie, Jean Vautrin.



unes des questions qu'il va inlassablement porter, faisant sienne la formule de Paul Valéry :  
« Le génie, c'est d'avoir une idée et de ne jamais se lasser de l'exprimer »<sup>969</sup>.

\*\*\*

L'ouvrage de Philippe Bissek regroupe quatre-vingt quinze textes de / ou consacrés à Mongo Beti et publiés par la presse camerounaise entre 1991 et 2001. Cinquante-deux articles journalistiques, vingt-deux entretiens, neuf lettres ouvertes, trois appels<sup>970</sup>, trois lettres<sup>971</sup>, deux discours, deux communications et deux éditoriaux constituent un vaste corpus dans lequel se constitue l'intervention d'un intellectuel engagé dans la cité.

Notons également que Mongo Beti, en dépit des liens privilégiés avec *Le Messenger*, et ce malgré des ruptures fracassantes avec Pius Njawé, suivies de réconciliations tout aussi spectaculaires, répondait aux sollicitations de tous les organes de presse camerounais. Certes *Le Messenger* – trente-quatre articles – et *Générations* – vingt-trois articles – ont le plus régulièrement ouvert leurs colonnes à l'écrivain. Mais les autres périodiques, à l'exception de la presse gouvernementale<sup>972</sup>, ont toujours trouvé en Mongo Beti un interlocuteur qui a su s'approprier toutes les tribunes pour diffuser ses idées et leur donner la plus grande audience possible.

La première particularité de cet ensemble d'écrits est la part restreinte qu'y occupent les questions littéraires : huit articles y sont, directement ou indirectement, consacrés :

- « Le lecteur camerounais et la fiction », *Génération*, n° 36, 24-31 mai 1995 ;

---

<sup>969</sup> Cité par Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 110.

<sup>970</sup> Ces trois textes sont des invites à la mobilisation citoyenne pour dénoncer des scandales financiers ou politiques.

<sup>971</sup> Sous cette rubrique, nous rangeons des écrits privés comme la lettre envoyée par Mongo Beti à Pius Njawé, directeur du quotidien *Le Messenger* (Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 287-288)

<sup>972</sup> Beti a toujours refusé d'accorder tout entretien à la presse gouvernementale, d'autant qu'en 1992, il avait été victime d'une manipulation : une fausse interview de l'écrivain publiée dans *Le Patriote* pouvait laisser croire à un ralliement au régime de Paul Biya. Voir Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 120.

- « La Case de l'oncle Tom », *Génération*, n° 38, 14-21 juin 1995 ; n° 39, 26-29 juin 1995 ; n° 40, 5-11 juillet 1995 ;
- « Frederick Douglass, Mémoires d'un esclave américain », *Génération*, n° 55, 3-9 janvier 1996 ;
- « Mourir pour le livre ou illettrisme et sous-développement », *La Nouvelle Expression*, n° 341, 10 septembre 1996 ;
- « L'Affaire Calixthe Beyala ou comment sortir du néo-colonialisme en littérature », *Galaxie*, 15-27 avril 1997 ;
- « Un peuple ne peut pas se développer sans une bonne politique du livre », *Le Front indépendant*, n° 39, 15 septembre 1998 ;
- « Lire vite et bien... Je n'y crois pas », *Le Messager*, n° 1137, 1<sup>er</sup> novembre 2000 ;
- « Où va la littérature camerounaise ? », *Mutations*, n° 548, 10 octobre 2001<sup>973</sup>.

Or, même lorsqu'il aborde des thématiques littéraires ou péri-littéraires, Mongo Beti privilégie toujours la perspective politique. Sa réflexion sur la politique du livre au Cameroun est l'occasion pour lui de dénoncer l'incurie des pouvoirs publics – « Les gens qui nous gouvernent s'en foutent »<sup>974</sup> – et la complicité / responsabilité de la France<sup>975</sup> dans une situation qui fait (faisait ?) de Yaoundé, capitale d'un État indépendant et métropole de plus d'un million d'habitants, une ville ne disposant d'aucune bibliothèque publique.

---

<sup>973</sup> Les articles cités sont reproduits, dans l'ouvrage de Philippe Bissek, aux pages suivantes : 213 ; 216 ; 228 ; 253 ; 288 ; 348 ; 407 ; 416.

<sup>974</sup> « Un peuple ne peut pas se développer sans une bonne politique du livre », in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 352.

<sup>975</sup> « En vérité cela fait partie du climat mafieux que la politique à la fois paternaliste et cynique de la France a contribué à instaurer ici », « Mourir pour le livre ou illettrisme et sous-développement », in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 254.

Le long article que Beti consacre aux accusations de plagiat dont fut soupçonnée la romancière Calixthe Beyala<sup>976</sup> devient prétexte à condamner l'aliénation et l'arrivisme d'auteurs africains prêts à toutes les pratiques, mêmes les plus condamnables, pour être publiés et reconnus par les instances parisiennes de légitimation. Or, ajoute Beti, une telle situation conduit l'écrivain africain à passer sous les fourches caudines des éditeurs français et transforme l'auteur, qu'il le veuille ou non, en propagandiste de la Francophonie et en « serviteur du néocolonialisme »<sup>977</sup>.

Mongo Beti met à profit chaque événement pour instiller du politique dans son propos et tenter de convaincre son lecteur que le moindre aspect de la vie sociale – la culture au premier chef – est d'abord régie par des préoccupations et des décisions d'ordre idéologique. Dans le droit fil de l'engagement sartrien, Beti intervient sur tous les sujets qu'il juge importants pour l'avenir du peuple camerounais – déforestation, faillite du système éducatif, désorganisation des services publics, privatisations de secteurs économiques au profit de firmes multinationales – ou dans lesquels il perçoit une négation de l'état de droit : la corruption à tous les niveaux de la hiérarchie administrative et dans tous les secteurs ; une justice aux ordres de l'exécutif, rendant ainsi chimérique la séparation des pouvoirs ; l'arrestation de Titus Edzoa, un baron du régime tombé en disgrâce ; le procès intenté à Pius Njawé, manifestation flagrante, selon Beti, des entraves à la liberté de la presse ; le tribalisme érigé en mode de

---

<sup>976</sup> Rappelons les faits : en 1996, le Tribunal de Grande Instance de Paris juge que *Le Petit prince de Belleville* est une « contrefaçon partielle » du roman de Howard Buten, *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*. Pierre Assouline, de son côté, avait publié un article très détaillé dans le magazine *Lire* (n° 252, février 1997, p. 8) dans lequel il découvrait des emprunts à quatre auteurs différents, dont Paul Constant et Romain Gary. Voir Rangira Béatrice Gallimore, *L'Œuvre romanesque de Calixte Beyala. Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*. Paris : L'Harmattan, collection "Critiques littéraires", 1997. Voir aussi Hélène Maurel-Indart, *Plagiat, les coulisses de l'écriture*. Paris : La Différence, collection "Les essais", 2007.

<sup>977</sup> « L'Affaire Calixthe Beyala ou comment sortir du néo-colonialisme en littérature », in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 292. La critique sévère à l'encontre de Calixthe Beyala est la répétition, à quarante ans de distance, de celle dirigée contre Camara Laye. Dans les deux situations, Beti dénonce une conduite moralement et politiquement condamnable.

gestion politique, *etc.* Cette activité débordante se déploie sur des territoires où l'on ne s'attend pas à rencontrer l'écrivain. Dans un article de septembre 1995, « Mongo Beti à *Génération* : encore un effort ! »<sup>978</sup>, le romancier, regrettant la piètre qualité rédactionnelle du journal<sup>979</sup>, retrouve ses réflexes d'enseignant et corrige la copie d'un(e) journaliste peu respectueux(se) des règles de syntaxe, de conjugaison ou de morphologie.

Ce bouillonnement scripturaire et polygraphique n'est, en réalité, que la matérialisation d'une conception très haute que Beti se fait de l'intellectuel :

Nous [Camerounais] appelons trop souvent intellectuels des gens qui ne sont que des diplômés. Un intellectuel, ce n'est pas seulement quelqu'un qui a des diplômes. C'est quelqu'un qui a choisi d'envisager le monde d'une certaine façon, en accordant la priorité à un certain nombre de valeurs comme l'engagement, l'abnégation, la réflexion. [...] Si Sartre était engagé, ce n'est pas parce qu'il était agrégé de philosophie, c'est parce qu'il avait choisi, étant un agrégé de philosophie, d'adopter un certain nombre de révoltes et de défis qui l'exposaient parfois à des désagréments. Chez nous, donc, il n'y a pas beaucoup de diplômés qui ont choisi cette voie qui consiste, éventuellement, à s'exposer parce qu'on veut faire prévaloir des idéaux. En revanche, il y a beaucoup de diplômés qui ont sombré dans l'opportunisme et la vénalité.<sup>980</sup>

Pour Beti, le statut d'intellectuel exige de porter sur sa société un regard toujours critique, et ce au nom des valeurs de justice et de respect de la dignité humaine<sup>981</sup>. Or, une telle posture, dénonciatrice et souvent accusatrice, place l'intellectuel dans une situation périlleuse : sa liberté de pensée le marginalise et deux options s'offrent à lui : la solitude ou l'alignement, c'est-à-dire soit le sentiment déprimant d'impuissance dû à cette marginalité, soit le ralliement

---

<sup>978</sup> *Génération* n°46, 13-19 septembre 1995, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 222-224.

<sup>979</sup> « Il faudrait surtout veiller à ce que *Génération* cesse d'être rédigé dans une langue qui est tout simplement synonyme de charabia le plus souvent ». *Ibid.*, p. 223. Une telle accusation est d'autant plus intéressante à relever qu'elle émane d'un pourfendeur de la francophonie. Voir *infra*, p. 350.

<sup>980</sup> *Mongo Beti parle*. Entretien réalisé et édité par Amboise Kom. *Bayreuth African Studies Series*, n° 54, 2002, p. 35.

<sup>981</sup> « En tant qu'auteur et en tant que citoyen, j'ai axé ma vision du monde autour [...] de la valeur que j'appelle justice », *Le Messager*, n° 216, 28 février 1991, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 18

à l'institution<sup>982</sup>. Mais la grandeur de l'engagement réside, selon Mongo Beti, dans cette double capacité à résister à l'« acceptation grégaire des choses telles qu'elles sont »<sup>983</sup> et à admettre que tout engagement signifie mise en danger intellectuelle, voire physique<sup>984</sup>. Le « *misi me* [je m'engageai] de l'écrivain », selon la formule d'Emmanuel Bouju, est donc bien ce « geste de l'écriture qui est tout à la fois une nécessité et un luxe, un risque et un pari »<sup>985</sup>. Sans oublier la « fidélité à soi-même », comme le rappelle Benoît Denis : « [...] s'engager, c'est donc donner sa personne ou sa parole en gage, [...] se lier par une promesse ou un serment contraignant. [...] *l'écrivain engagé* est celui qui a pris, explicitement, une série d'engagements par rapport à la collectivité »<sup>986</sup>.

La permanence des convictions betiennes se résume en un mot : « rubénisme ». En 1979, lors d'un entretien avec un universitaire nigérian<sup>987</sup>, comme en 1991, en réponse aux questions d'un journaliste<sup>988</sup>, Beti utilise des termes très proches : « Je suis un fidèle de la pensée de Ruben Um Nyobé » ; « Je me considère toujours comme un disciple de Ruben Um Nyobé ». Une telle constance trouve sans doute son origine dans les années lycéennes du jeune Alexandre Biydi qui, à Yaoundé, participe à une réunion politique conduite par Ruben Um Nyobé :

J'ai assisté à au moins deux *meetings* d'Um Nyobé [...] et après un des *meetings*, je suis allé avec Benjamin Matip<sup>989</sup> le voir dans la maison très

---

<sup>982</sup> Voir les pages qu'Edward Saïd consacre, à ce propos, aux analyses du sociologue américain Charles Wright Mills in *Des intellectuels et du Pouvoir* [1994]. Paris : Éditions du Seuil, collection "Essais", 1996, p. 36 à 39.

<sup>983</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>984</sup> En février 1995, Mongo Beti fut agressé par un membre de la sécurité présidentielle. L'écrivain, ce jour-là, protestait contre les barrages restreignant la circulation dans la capitale pour laisser place libre au cortège présidentiel.

<sup>985</sup> Emmanuel Bouju, « Geste d'engagement et principe d'incertitude : le "*misi me*" de l'écrivain, in Emmanuel Bouju, *L'Engagement littéraire*, op. cit., p. 58.

<sup>986</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, op. cit., p. 30.

<sup>987</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », op. cit., p. 87.

<sup>988</sup> « Confidences... de Mongo Beti », *Challenge-Hebdo*, n° 41, 14-27 août-mars 1991 (propos recueillis par Félix Cyriaque Ebole Bola), in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 98.

<sup>989</sup> Écrivain et juriste camerounais.

modeste où il était hébergé. Un jour, Benjamin Matip et moi avons reçu un interminable cours de marxisme.

[...] Toute la nuit, il nous a fait un cours de marxisme, très détaillé parce que nous étions des lycéens. Il nous disait : « C'est vous qui prendrez la relève ». C'était très touchant. Il savait qu'il allait se faire tuer. Il voulait transmettre l'héritage et le flambeau.<sup>990</sup>

La loyauté envers les engagements pris conduit Mongo Beti, en 1998, à décréter la mort de l'U.P.C.<sup>991</sup> et donc à rompre avec un parti qui, hormis le sigle, n'a plus rien de commun, aux yeux de l'écrivain, avec le mouvement qui avait porté toutes ses espérances révolutionnaires<sup>992</sup>. La polémique qui oppose Beti à Henri Hogbé Nlend, secrétaire général de l'U.P.C. et ministre de Paul Biya, va tenir en haleine les lecteurs du *Messageur* qui vont suivre le duel à la manière d'un feuilleton. En semblables circonstances, Beti le pamphlétaire manie la plume avec une redoutable efficacité, comme en témoigne son article « L'idiot du village à la recherche scientifique »<sup>993</sup>.

Cette propension à exiger des autres, comme de lui-même, la plus extrême rigueur morale et une honnêteté intellectuelle sans faille conduit Beti à polémiquer et à engager le fer avec tout le monde. Ses adversaires politiques sont, bien entendu, les premiers à faire les frais des diatribes de l'écrivain, et cela quelle que soit leur position sociale. Pierre Ngijol Ngijol, ancien doyen de la Faculté des Lettres de l'université de Yaoundé, est pris à partie dans une

---

<sup>990</sup> *Mongo Beti parle, op. cit.*, p. 53. Cilas Kemedjo rapporte la même anecdote que Beti lui avait confiée lors d'une rencontre à Yaoundé en 1999 : « Mongo Beti : témoignage militant », *Le Messageur*, 1<sup>er</sup> juillet 2002. <http://www.wagne.net/messenger/messenger/1381/messenger.html>. Page consultée le 18 août 2009.

<sup>991</sup> Voir « L'U.P.C. et ses avatars », *Le Messageur*, n° 751, 15 avril 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 317-321.

<sup>992</sup> Beti reproche à Hogbé Nlend et à d'autres, d'avoir, en rejoignant le gouvernement de Paul Biya, transformé le mouvement créé par Um Nyobé en « un groupuscule tribalo-alimentaire », *Le Messageur*, n° 816, 18 septembre 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 348.

<sup>993</sup> *Le Messageur*, n° 756, 27 avril 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 321-325. Nous reviendrons, dans le chapitre suivant, sur les textes polémiques et le style betien.

série de trois articles<sup>994</sup> car représentatif, pour Beti, de cette classe intellectuelle camerounaise indifférente à l'avenir du pays :

On n'en finirait pas d'énumérer nos malheurs, qui seraient, dans un pays sain, l'unique sujet de conversation des élites intellectuelles.  
Au lieu de quoi, douillettement installée dans cette apocalypse rampante, notre intelligentsia en peau de lapin, comme si elle l'avait intériorisée, s'ébat, festoie [...]<sup>995</sup>

Le propre de l'intellectuel, écrit Edward Saïd, est d'être « un homme indomptable et brillant, prêt à la colère, animé d'un formidable courage et capable en toutes circonstances de dire la vérité au pouvoir »<sup>996</sup>. Tel est l'état d'esprit de Mongo Beti qui interpelle aussi bien le président de la République française<sup>997</sup> que le chef de l'État camerounais<sup>998</sup>. Mais la démarche adoptée diffère selon l'interlocuteur. Dans le premier cas, fidèle à la loi du genre de la lettre ouverte, Beti, dans un élan à la fois provocateur et moraliste, enjoint François Mitterrand d'abjurer un système politique – la « Françafrique » – qui n'a, selon l'écrivain, apporté au continent, que malheurs et souffrances, interventions militaires et élections truquées, pillage économique et détournement de fonds :

Monsieur le Président,  
[...] reconnaître son erreur est le propre d'un grand homme [...].  
Acceptez alors de confesser humblement ce triste constat : vous vous êtes trompé sur l'Afrique noire, où votre stratégie est un fiasco complet, puisqu'elle a largement contribué à conduire le continent dans l'impasse économique, sociale et politique.<sup>999</sup>

---

<sup>994</sup> « Mongo Beti interpelle les intellectuels », *Le Messenger*, n° 809, 2 septembre 1998 ; « Tribalisme, quand tu nous tiens... », *Le Messenger*, n° 818, 11 septembre 1998 ; « Et la politique, bordel ? », *Le Messenger*, n° 816 [sic], 18 septembre 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, *op. cit.*, p. 338 ; 342 ; 346.

<sup>995</sup> *Ibid.*, p. 341.

<sup>996</sup> Edward Saïd, *Des intellectuels et du Pouvoir*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>997</sup> « Lettre ouverte à François Mitterrand », *Challenge Hebdo Spécial*, n° 3, 7-14 août 1991, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, *op. cit.*, p. 100-103.

<sup>998</sup> « M. Biya, laissez-nous travailler !... », *Le Messenger*, n° 1081, 30 juin 2000, 18 septembre 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, *op. cit.*, p. 399-400.

<sup>999</sup> « Lettre ouverte à François Mitterrand », *op. cit.*, p. 100.

Le ton quasi prophétique qui sous-tend le texte illustre parfaitement la nature pamphlétaire du propos ; il ne s'agit pas pour Mongo Beti de s'engager dans une démarche argumentative, mais d'énoncer un certain nombre de vérités qui doivent sauter aux yeux car elles sont de l'ordre de l'évidence.

L'adresse au président Biya est d'une autre nature et surtout d'une tonalité bien moins amène : loin de vouloir obtenir une quelconque conversion de son interlocuteur, Beti dénonce les travers supposés de son adversaire, n'hésitant pas à recourir à un lexique très familier :

Monsieur Biya, libre à vous de ne pas aimer le travail, au moins laissez-nous travailler, nous autres.

Le gigantesque "bordel" qu'a été la circulation dans la capitale camerounaise les 15 et 16 juin, par la faute du Renouveau<sup>1000</sup>, sous prétexte d'accueillir un chef d'État étranger, repose la question de savoir si Etoudi<sup>1001</sup> n'est pas un asile de fous.<sup>1002</sup>

La liberté de ton que s'autorise Mongo Beti lorsqu'il condamne les agissements des puissants est caractéristique de l'attitude de l'intellectuel face au(x) pouvoir(s), ce que Saïd analyse en ces termes :

[L'activité intellectuelle] requiert un sens du drame et de la révolte, une capacité à se saisir des rares occasions de prendre la parole, à capter l'attention du public, à se montrer plus vif et plus convaincant que l'adversaire. Car il y a quelque chose de fondamentalement dérangeant chez ces intellectuels qui n'ont ni poste à protéger, ni territoire à consolider ou à conserver.<sup>1003</sup>

Car si le rôle de l'intellectuel, comme le dit encore Edward Saïd, est d'être un perturbateur de l'ordre établi dont la fonction est de briser les stéréotypes et autres catégories réductrices pour

---

<sup>1000</sup> Après la tentative de coup d'état de 1984 qui visait à son renversement, Paul Biya réorganise le parti unique au pouvoir qui devient le R.D.P.C. (Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais) et instaure une nouvelle philosophie politique, dite du « Renouveau », qui entendait rompre avec les pratiques du régime Ahidjo.

<sup>1001</sup> Le palais présidentiel ou Palais de l'Unité.

<sup>1002</sup> « M. Biya, laissez-nous travailler !... », *op. cit.*, p. 399.

<sup>1003</sup> Edward Saïd, *Des intellectuels et du Pouvoir*, *op. cit.*, p. 17.



la pensée,<sup>1004</sup> c'est en s'attaquant à plus puissant que lui que son combat rencontre sa noblesse et sa légitimité<sup>1005</sup>.

Le plus étonnant dans le parcours de Mongo Beti est que sa soif de justice et de vérité est telle que mêmes ses amis et alliés n'échappent pas à sa vindicte, dès lors que l'écrivain a le sentiment que les valeurs pour lesquelles il se bat sont trahies. Deux exemples sont particulièrement significatifs de cette exigence morale qui, pour certains critiques de l'œuvre betienne, confine au sectarisme.

En 1994, Beti rend hommage à la pugnacité de Pius Njawé, directeur-fondateur du journal d'opposition *Le Messenger* : « Pius a tenu bon, chapeau ! Quinze ans après, *le Messenger* est toujours là et il demeure plus que jamais la référence de la presse indépendante camerounaise »<sup>1006</sup>. La lune de miel entre le romancier et le journaliste, que Beti mettra en scène dans ses deux derniers romans sous le nom de Lazare Souop, va se prolonger jusqu'en 1999, après une période d'intense collaboration. Un premier différend oppose les deux hommes en 1997, Beti s'offusquant, à juste titre d'ailleurs, qu'un correcteur du journal ait, par deux fois, écrit « Beaumarchais » là où l'article de Mongo Beti signalait « Beauharnais ». S'en suit un réquisitoire d'une violence extrême à l'encontre du *Messenger* d'une part, « journal [où] des illettrés prétentieux [...] tiennent le haut du pavé »<sup>1007</sup> et de l'ensemble de la presse camerounaise d'autre part : « L'exécrable niveau d'expression des journaux camerounais, y compris *Le Messenger*, est moins le fait de l'ignorance que le fait d'une paresse

---

<sup>1004</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>1005</sup> *Ibid.*, p. 24 : « [...] aucun pouvoir si grand et si puissant soit-il ne pouvait échapper à son droit de le critiquer et de le prendre à partie ».

<sup>1006</sup> « Pius a tenu bon, chapeau ! » *Le Messenger*, 28 novembre 1994 (Spécial quinzisième anniversaire), in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 187.

<sup>1007</sup> « Mongo Beti écrit au Messenger », *Mutations*, n° 41, 14-20 avril 1997, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 287.

prétentieuse. [...] Avec de telles méthodes, la presse camerounaise s'enfonce sans cesse dans la médiocrité »<sup>1008</sup>.

La diatribe betienne témoigne d'une disjonction entre Beti et ses compatriotes : en passant, comme l'écrit Ambroise Kom, « du pays mythique au pays réel »<sup>1009</sup>, le romancier découvre des comportements, des modes de pensée et d'agir auxquels il semble parfois bien étranger. Beti n'affirmait-il pas, dans un entretien avec l'écrivain Patrice Nganang, qu'il lui avait fallu s'adapter à sa nouvelle vie : « [...] j'étais quand même resté quarante-deux ans en Europe. Donc, il a fallu que je me réacclimate, que je me réhabitue au climat physique et psychologique, aux habitudes des gens »<sup>1010</sup>. Et quoi qu'il en dise, cette immersion, après une si longue absence, dans le bain camerounais, ne fut pas aisée.

Plus virulente encore est l'attaque *ad personam* contre Pius Njawé : cette fois, c'est le journaliste lui-même, son intégrité morale, sa probité qui sont pointées du doigt : « J'ai été longtemps ton ami, je ne puis le demeurer. Je n'ai pas l'habitude de m'acoquiner avec les imposteurs. Car tu n'es qu'un vulgaire petit escroc, toi qui acceptes que ta feuille survive à coups de chantage »<sup>1011</sup>. L'ire betienne est motivée par la non-publication d'un texte par lequel l'écrivain souhaitait répondre à Pierre Ngijol Ngijol, dans le cadre de la controverse déjà évoquée. Beti laisse d'ailleurs entendre que l'escamotage de son article par quelque journaliste du *Messenger* aurait eu lieu en échange d'une contrepartie financière. Et le pamphlétaire de reléguer son ami d'hier à la même place infâmante que celle qu'il réserve au président de la République camerounaise : « [Pius Njawé] n'a pas plus d'autorité sur ses

---

<sup>1008</sup> *Ibid.*, p. 287-288.

<sup>1009</sup> *Mongo Beti parle, op. cit.*, p. 13.

<sup>1010</sup> « Entretien avec Mongo Beti ». Propos recueillis par Alain-Patrice Nganang. [www.http://www.africultures.com/index.asp?menu=affiche\\_article&no=630&rech=1](http://www.africultures.com/index.asp?menu=affiche_article&no=630&rech=1). Page consultée le 20 août 2009.

<sup>1011</sup> « Lettre ouverte de Mongo Beti à Pius Njawé », *Le Front indépendant*, n° 45, 15 janvier 1999, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 369.

journalistes traficoteurs qu'il n'ose pas sanctionner, que Paul Biya n'a d'ascendant sur ses ministres prévaricateurs »<sup>1012</sup>.

Une autre affaire est également significative de l'atmosphère tendue et conflictuelle qui caractérise la décennie camerounaise, celle des relations que Mongo Beti entretient avec le *chairman* John Fru Ndi et son parti, le *Social Democratic Front*. Comme avec Pius Njawé, tout semble débiter sous les meilleures auspices. Déçu par l'U.P.C. et ses avatars, tel le MANIDEM (Mouvement Africain pour la Nouvelle Indépendance et la DÉMocratie), dans l'incapacité de répondre à la soif de changement politique du peuple camerounais, Beti porte ses espoirs sur le leader anglophone<sup>1013</sup>. Lors de la campagne électorale pour l'élection présidentielle de 1992, Mongo Beti, accueille John Fru Ndi à Mbalmayo, sa ville natale, et salue, par un chaleureux discours de bienvenue, le leader du *S.D.F.* Le panégyrique multiplie les louanges à l'égard de celui que Beti présente déjà « comme le prochain président de la République du Cameroun, [...] celui à qui le destin aura donné comme mission d'arracher notre beau pays à trente années de souffrances physiques et morales causées par l'oppression politique et la faillite économique »<sup>1014</sup>. Sans doute emporté par un excès de lyrisme et d'enthousiasme, le romancier convoque la figure tutélaire de Martin Luther King<sup>1015</sup>, comparant le combat du *S.D.F.* à celui mené, aux États-Unis d'Amérique, par les militants pour les droits civiques.

---

<sup>1012</sup> *Ibid.*, p. 372.

<sup>1013</sup> La République du Cameroun, appellation officielle, compte dix régions administratives dont deux, le Nord-Ouest (chef-lieu Bamenda) et le Sud-Ouest (chef-lieu Buléa) sont majoritairement peuplés par des anglophones. Cette situation est la conséquence de l'histoire coloniale : le Kamerun, colonie allemande, fut, après la première guerre mondiale, placé par la S.D.N. sous un double mandat, britannique et français.

<sup>1014</sup> « Mongo Beti félicite Fru Ndi », *Fraternité*, n° 10, 16 décembre 1992, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 121.

<sup>1015</sup> Même si, comme il l'a avoué dans certains entretiens, Beti et les étudiants de sa génération ont été tentés par la lutte armée à la manière indochinoise, la référence au combat pacifique mené par le pasteur King est une constante dans le discours politique de Mongo Beti.

Un an plus tard, dans un entretien accordé à un journal anglophone, Beti enfonce le clou :

John Fru Ndi has emerged as the real opposition leader who presently is rallying a majority of Cameroonians behind him.  
[...] he acted wisely by desisting from any action that could lead to civil war.  
[...]  
We are presently in the same position like that of Blacks in Montgomery, Alabama in the U.S.A. in 1955 before the Rosa Park affair [...]  
John Fru Ndi always has my backing [...]. John Fru Ndi is and remains my Candidate.<sup>1016</sup>

Cinq ans plus tard, Beti prend ses distances avec le *S.D.F.* Rejetant la ligne politique adoptée par John Fru Ndi, celle de négociations avec le R.D.P.C., le parti présidentiel, Mongo Beti affirme : « On ne dialogue pas avec un monstre »<sup>1017</sup>. Rejetant ce qu'il juge être une faute politique qui affaiblit le camp de l'opposition tout en offrant au président une légitimité que les urnes lui avaient contestée, Beti constate, amer : « Le SDF n'est plus ce qu'il était [...] il y a beaucoup de carriéristes, des gens qui veulent entrer au Parlement, au gouvernement »<sup>1018</sup>.

En novembre 1998, il ne s'agit plus seulement de désaccord stratégique ou de divergence idéologique, mais bien la personne du *chairman* qui est visée :

Moi je pense qu'il y a eu dans le SDF une dérive, une espèce de mégalomanie, de folie des grandeurs. Par exemple, les cortèges avec les motards, le 4x4. [...] On avait vraiment l'impression que le Chairman voulait se comparer à Biya. Il voulait arriver à un même niveau de prestige, de grandeur, de démonstration de force que le pouvoir.<sup>1019</sup>

La mégalomanie supposée de John Fru Ndi, ici dénoncée par Beti, trahirait en fait, selon l'écrivain, une volte-face des hommes politiques et des intellectuels organiques qui renoncent

---

<sup>1016</sup> « Anglophone autonomy is a just cause », *The Herald*, n° 54, September 1, 1993, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 138, 139 et 140.

<sup>1017</sup> « On ne dialogue pas avec un monstre », *Le Messenger*, n° 719, 23 janvier 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 305.

<sup>1018</sup> *Ibid.*

<sup>1019</sup> « Crise au sein du SDF : l'analyse de Mongo Beti », *Le Messenger*, n° 836, 4 novembre 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 353.

trop facilement à leurs idéaux : « Le SDF s'est détourné de sa vocation principale qui était de provoquer un changement, de provoquer l'alternance par la non-violence »<sup>1020</sup>.

Beti, dans une perspective très empreinte de marxisme, considère que les partis politiques ont une fonction d'encadrement, mais également d'expression des expériences, des sentiments et des revendications des masses populaires. Tout renoncement à cette fonction tribunitienne est assimilée à une trahison, Beti plaçant la notion d'engagement, donc de fidélité à soi et aux autres, comme la valeur première de toute trajectoire humaine.

Conformer ses actes à ses paroles, sa pratique à son discours, telle est la ligne directrice qui guide le combat betien ; et « l'affaire Titus Edzoa » est une nouvelle preuve de cette volonté de garder le cap idéologique.

Secrétaire général de la présidence pendant dix ans, bras droit de Paul Biya tout au long de ces années, Titus Edzoa est ce que l'on pourrait appeler un baron du régime. Or, le 20 avril 1997, il annonce, lors d'une conférence de presse où se pressent tous les grands médias camerounais et africains, sa démission du gouvernement et sa volonté de révéler les turpitudes du pouvoir en place. Rapidement embastillé sous l'accusation de détournement de fonds publics, Edzoa proclame, depuis sa cellule, sa volonté d'être candidat à l'élection présidentielle prévue pour le mois d'octobre. Alors qu'il n'avait, dans un premier temps, manifesté qu'un intérêt médiocre pour cette histoire, doutant de la sincérité de Titus Edzoa dont la soudaine conversion aux idéaux démocratiques lui paraissait sujette à caution<sup>1021</sup>, Beti, au mois de juillet, sort de son indifférence et, dans un article titré « Quand les loups se

---

<sup>1020</sup> *Ibid.*

<sup>1021</sup> « C'est un personnage odieux qui a, avec les autres, pillé le pays. Moi je ne peux que mépriser ce genre de personnage. [...] S'il veut se mettre du côté du peuple, il n'a qu'à lui rendre d'abord ce qu'il lui a volé », *Challenge Nouveau*, n° 91, 14 mai 1997, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 41.

mangent entre eux »<sup>1022</sup>, prend fait et cause pour Titus Edzoa, proposant même la création d'un comité pour la libération de l'ex-ministre. Tout en rappelant les abus, voire les crimes, auxquels Edzoa a été mêlés,

Il a volé des milliards dans les caisses publiques [...]. Il a été complice surtout de plusieurs meurtres, ne serait-ce que pour ne pas les avoir dénoncés en leur temps, alors qu'il était un homme tout-puissant, ni même cherché à les éclaircir pour en punir les coupables.<sup>1023</sup>

Beti, au nom des valeurs qui ont toujours été les siennes, décide de se ranger aux côtés des partisans de Titus Edzoa :

Je réalise aujourd'hui, après la brutale arrestation du professeur Titus Edzoa, qu'un homme de cœur et d'honneur ne saurait assister passivement à ces stupéfiantes péripéties. J'ai décidé de faire partie de ceux qui, avec toute la force de leurs faibles moyens matériels joints à leur foi dans l'aspiration universelle à la justice, défendront le professeur Titus Edzoa, non pas le candidat à la prochaine élection présidentielle, mais le citoyen camerounais victime d'une persécution politique flagrante<sup>1024</sup>.

Une telle prise de position, d'autant plus forte que Beti proposait que la réunion préparatoire pour la mise en place du Colicite<sup>1025</sup> se tienne dans sa librairie, fut sans doute prise pour une volte-face : comment un opposant irréductible pouvait-il voler au secours d'un affidé, même en disgrâce, de Paul Biya ? Nul reniement dans cette démarche, mais, au contraire, une continuité et une constante : la justice s'applique à tous, sans exception, et même à ceux qui, hier, la bafouaient. Comme le rappelle Edward Saïd, en introduction à son essai *Des Intellectuels et du Pouvoir*, « l'affiliation politique, l'appartenance nationale et les premières fidélités ne doivent à aucun moment prendre le pas sur les critères de vérité attachés

---

<sup>1022</sup> « Quand les loups se mangent entre eux », *L'Expression*, n° 146, 14 juillet 1997, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 299.

<sup>1023</sup> *Ibid.*

<sup>1024</sup> *Ibid.*

<sup>1025</sup> Comité pour la libération du citoyen Titus Edzoa.

au malheur et à l'oppression »<sup>1026</sup>. Contrairement à Saint Just, Beti est prêt à œuvrer pour que les ennemis de la liberté puissent recouvrer la leur.

L'intellectuel véritable est dans une posture désintéressée qui vise uniquement à faire éclater la vérité et la justice ; cela n'empêche nullement l'habileté tactique : il n'est pas absurde de penser qu'en apportant publiquement son soutien à Titus Edzoa, Beti utilisait à son profit, ou plus exactement au profit de la cause démocratique qu'il promouvait, le différend entre le président et son ancien bras droit. N'est-on pas dans une fin de règne propice à un changement, à une transition vers une société réellement démocratique dotée d'institutions qui soient l'expression de la volonté populaire ? Tel est, peut-être, le raisonnement que Beti a du tenir, voyant dans l'affaire Edzoa une belle occasion de hâter le cours de l'histoire, après tant de déceptions et d'espérances frustrées.

La conception que Beti, au fil des années, s'est forgée de l'intellectuel s'apparente, par certains aspects, à la définition gramscienne : l'intellectuel engagé dans le combat solitaire des idées, c'est-à-dire qui refuse de vendre son "savoir-penser" au plus offrant, de devenir un simple auxiliaire de l'idéologie dominante, fabriquant sur commande des systèmes destinés à masquer la vérité, celui-là ne peut se contenter d'être un professionnel de la parole. Il est dans l'obligation de traduire par des actes concrets, visibles, son engagement. Autrement dit, les pratiques sociales doivent vérifier la validité du discours théorique ou, pour reprendre la formule d'Alexandra Makowiak, à propos de Socrate : « sa pensée se juge, se formule, s'éprouve par ses actes »<sup>1027</sup>.

---

<sup>1026</sup> Edward Saïd, *Des intellectuels et du Pouvoir*, op. cit., p. 12.

<sup>1027</sup> Alexandra Makowiak, « Paradoxes philosophiques de l'engagement », in Emmanuel Bouju, *L'Engagement littéraire*, op. cit., p. 25.

N'ayant jamais été un intellectuel de salon, Beti, dès son installation au Cameroun, va mettre en conformité son discours et sa *praxis*. En ouvrant la “Librairie des Peuples noirs” et en en faisant rapidement un foyer de la vie intellectuelle et politique de Yaoundé, en organisant et finançant des projets agricoles (élevage de porcs, bananeraies, production de tomates...) dans son village natal, en prévoyant la construction d'une école et d'un dispensaire dans ce même village, en mettant sur pied des coopératives artisanales afin d'offrir du travail aux jeunes et freiner, autant que possible, le départ vers les grandes villes et leurs bidonvilles, Beti engage – et s'engage dans – un processus de transformation des mentalités : habitués à tout attendre du pouvoir central, les Camerounais étaient devenus, à en croire l'écrivain, un peuple passif, mou, nonchalant, incapable de prendre son destin en main et laissant ainsi la voie ouverte au pillage et à la mise en coupe réglée du pays par les gouvernants et leurs alliés occidentaux.

Et c'est là où s'installe le divorce entre Beti et ses compatriotes. Les années d'exil ont façonné chez l'écrivain une vision idéalisée de l'Afrique et des Africains. Comme il le reconnaît lui-même<sup>1028</sup>, Beti a longtemps analysé la situation du continent en termes manichéens, le bon Noir opprimé par le méchant Blanc. Cette perception, qui était celle du militant noir anti-colonialiste, Beti en avait éprouvé la validité et la pertinence à l'aune du modèle sud-africain : la politique d'apartheid mise en place par Daniel Malan et ses épigones, Hendrik Verwoerd, John Vorster, l'avait conforté dans ses analyses : l'Afrique, c'était une sorte de *Case de l'oncle Tom* où tous les Européens étaient d'abominables Simon Legree. Or l'installation au Cameroun fonctionne à la manière d'un électrochoc : Beti, en vivant au jour

---

<sup>1028</sup> Voir l'entretien avec Boniface Mongo-Mboussa au moment de la parution de *Trop de soleil tue l'amour. Africultures*, 1<sup>er</sup> mars 1999. URL : <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=752>. Page consultée le 16 octobre 2009.



le jour la réalité africaine, prend conscience de la responsabilité importante des Camerounais dans l'état de déliquescence que connaît leur pays. Il est d'une sévérité particulière pour la bourgeoisie africaine, cette fausse élite dont il dénonce l'indifférence à l'égard des populations pauvres. Nous retrouvons, encore une fois, dans cet examen du fonctionnement social certaines des théories développés par Gramsci concernant l'« intelligentsia traditionnelle »<sup>1029</sup> qui se pense comme une classe distincte du reste de la population et qui observe avec méfiance, sinon crainte, les classes laborieuses forcément dangereuses.

Mais la désillusion touche aussi les autres catégories sociales. Les diverses entreprises agricoles de Mongo Beti échouent les unes après les autres du fait de l'incapacité des habitants d'Akometam, le village natal de Beti, d'inscrire un projet dans le long terme. Odile Tobner, la veuve de Mongo Beti, revient sur les déboires agraires de l'écrivain :

La première chose qu'il a faite, le premier été, c'est une plantation de plantains : il a planté presque mille pieds de plantain... mais il en a récolté dix ! Tout le reste a été mangé par le village, les gens se servaient, du plantain dans la brousse ... c'était pas une réussite commerciale. [...] Il a essayé les tomates. Mais les tomates, ça a été la même chose. Il a dépensé des fortunes pour débrousser, pour planter, pour traiter, et au moment de la récolte : deux ou trois paniers, là où il en attendait cent. Donc l'argent ne rentrait pas ... mais les gens mangeaient des tomates.<sup>1030</sup>

Déconvenues économiques, échecs politiques, la décennie camerounaise voit se multiplier les revers sans doute parce que Beti, resté, du fait de l'exil, trop longtemps figé dans une vision romantique de l'Afrique, n'avait pas ou mal appréhendé les changements qui avaient cours sur le continent. Et notamment l'émergence d'une culture de l'enrichissement personnel née dans les sphères privilégiées de la société et qui a innervé l'ensemble du corps

---

<sup>1029</sup> Edward Saïd, dans *Des intellectuels et du Pouvoir*, reprend à son compte cette expression que l'on doit à Antonio Gramsci (*Cahiers de prison*, tome 3. Paris : Gallimard, 1983).

<sup>1030</sup> « Rencontre avec Odile Tobner. Quarante ans de lutte et d'action militante avec Mongo Beti ». Entretien réalisé par Jean-Marie Volet et André Ntonfo, 2003. <http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/tobner2003.htm>. Page consultée le 14 avril 2007.

social. Corruption, prostitution, détournement de fonds, falsification de diplômes, tous les moyens sont bons pour empocher quelques francs... ou plusieurs millions. D'où le constat amer du romancier : « Ils [les Camerounais] croient que la démocratie, le développement vont venir comme des phénomènes automatiques. Ils ne comprennent pas que la démocratie, c'est à la fois un effort collectif et un combat individuel »<sup>1031</sup>.

Sans verser dans un afro-pessimisme aux relents hégéliens, Beti réalise enfin l'importance des blocages inhérents à la société camerounaise, victime, non pas d'une invraisemblable incapacité à entrer dans l'histoire, mais bien plutôt d'une atonie née d'un demi-siècle de pratiques anti-démocratiques. Le cheminement intellectuel de Beti est particulièrement évident s'il est envisagé à partir de la figure romanesque de Jean-Marie Medza, le (peu glorieux) héros de *Mission terminée*. Dans ce roman de 1957, Medza est un citoyen et un "évolué" qui, au contact des paysans de Kala, prend conscience du gouffre culturel qui le sépare de ses compatriotes. Regardant, tout d'abord, de haut ces « bouseux » qu'il méprise inconsciemment, le lycéen n'appréhende la réalité villageoise qu'au prisme de ses références littéraires occidentales. Mais peu à peu, il découvre qu'il a beaucoup à apprendre de ces hommes et de ces femmes, de Zambo son cousin en premier lieu, dépositaires d'une sagesse et d'un savoir moins frustes que Medza l'avait cru initialement. Et même si la critique de la gérontocratie au pouvoir reste un thème dominant de l'œuvre, nous assistons bien, sur le modèle "fanonien", à un retour aux sources de l'intellectuel grâce à cette immersion au sein des « masses paysannes »<sup>1032</sup>.

La plongée de Mongo Beti, à partir de 1993, au cœur des réalités camerounaises est à l'opposé du séjour de Jean-Marie Medza à Kala. Arrivé plein d'idéalisme et de bons

---

<sup>1031</sup> « Entretien avec Mongo Beti » réalisé par Boniface Mongo-Mboussa, *op. cit.*

<sup>1032</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op. cit.*, p. 77-78.

sentiments, l'écrivain perd peu à peu ses illusions et doute, chaque jour davantage, de sa capacité à mettre en branle un processus citoyen de prise en main par les Camerounais de leur propre destinée. Les titres des derniers articles publiés par Beti dans la presse camerounaise trahissent un désenchantement de plus en plus prononcé : « La passivité des Camerounais devant la déchéance généralisée »<sup>1033</sup> ; « Le sommet France-Afrique des nuisances. Camerounais, réveillez-vous ! »<sup>1034</sup> ; « Les Camerounais, un peuple de “perroquets moutonniers” »<sup>1035</sup>.

La décennie 1991-2001 est une période de combats et de luttes dans tous les domaines<sup>1036</sup>, mais elle est aussi, il importe de le souligner, celle d'échecs à répétition. Pour preuve, les multiples comités – « d'action civique pour le regroupement des forces patriotiques » ; « pour le rapatriement des fonds publics détournés par M. Paul Biya au profit d'une secte étrangère » ; « pour la libération du citoyen Titus Edzoa » – créés à l'initiative de l'écrivain ont tous sombré dans les querelles intestines et les luttes de pouvoir. Bien évidemment, Mongo Beti n'est nullement responsable de ces revers, à moins de lui imputer un trop grand optimisme quant à la conscience politique de ses concitoyens. Le bilan est d'autant plus désespérant que, à lire les propos d'Odile Tobner, Beti s'est épuisé à tenter de réveiller un pays et un peuple nullement décidés à vouloir sortir de leur léthargie : « Je crois qu'il s'est laissé mourir de désespoir, parce que c'était affreux pour lui, de voir qu'il n'avancait pas malgré [son] acharnement »<sup>1037</sup>.

---

<sup>1033</sup> *Génération*, n° spécial, avril 2000, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 395-399.

<sup>1034</sup> *Le Messager*, n° 1138, 3 novembre 2000, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 409-412.

<sup>1035</sup> *Aurore Plus*, n° 357, 18 janvier 2001, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 414-415.

<sup>1036</sup> L'un des derniers engagements de Mongo Beti date de janvier 2001, soit quelques mois avant sa mort. Profitant de la tenue à Yaoundé du 21<sup>e</sup> Sommet franco-africain, il avait engagé un ultime bras de fer avec les autorités pour la protection de la forêt camerounaise livrée aux multinationales occidentales.

<sup>1037</sup> « Rencontre avec Odile Tobner. Quarante ans de lutte et d'action militante avec Mongo Beti », op. cit.

## 2. La parole pamphlétaire<sup>1038</sup>

Trop longtemps, l'écrit pamphlétaire, quelle que soit sa forme – lettre ouverte, satire, manifeste, *etc.* – a été considéré comme une littérature de circonstance et regardé, à ce titre, comme un genre mineur. En outre, sa violence, ses outrances, le disqualifiaient d'emblée aux yeux des analystes sérieux. Pourtant, le discours agonique, pour reprendre la formule de Marc Angenot<sup>1039</sup>, mérite toute notre attention car il témoigne à sa façon d'une situation de crise ; il est symptomatique d'un moment particulier au cours duquel une société voit ses valeurs fondatrices être brutalement contestées, où l'ordre social – plus ou moins bien accepté jusque-là – se trouve rejeté car de plus en plus inégalitaire, ou de plus en plus répressif, ou faisant la part trop belle à l'immoralité au détriment de la vertu. En d'autres termes, la parole pamphlétaire surgit lorsque les populations ne supportent plus un système dont les tares paraissent chaque jour plus évidentes. Et du groupe opprimé, ou qui se perçoit comme tel, émerge un discours qui se veut déclaration de vérité contre une parole institutionnelle dévoyée et fallacieuse.

Le discours agonique est d'autant plus intéressant à examiner quand il est le fait d'un romancier dont toute la création repose sur un constant échange entre textes politiques, au sens large du terme, et écrits fictionnels<sup>1040</sup>. En effet, loin de n'être qu'un propos de circonstance dicté par un mouvement de colère face à une situation jugée scandaleuse, l'écrit polémique se révèle éclairant quant à la position de l'écrivain et, surtout, il permet de mieux déchiffrer tout le substrat idéologique sur lequel repose l'écriture romanesque.

---

<sup>1038</sup> Nous empruntons à Marc Angenot (*La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*. Paris : Payot, 1982) le titre de cette partie qui doit beaucoup à son travail d'élaboration théorique.

<sup>1039</sup> Sous l'étiquette de discours ou écrit agonique, Marc Angenot range aussi bien le pamphlet, la polémique que la satire. La typologie établie par Angenot a été remise en cause par Annette Hayward, « Pamphlet, polémique et querelle : le cas des régionalistes et des "exotiques" », in Annette Hayward et Dominique Garand (éd.), *États du Polémique*. Québec : Nota Bene, 1998, p. 147-173.

<sup>1040</sup> Voir *supra*, 3<sup>e</sup> partie, chapitre 1.

Enfin, on ne peut aborder l'œuvre betienne en passant sous silence cette « prose latérale » évoquée à maintes reprises : tout ce que Mongo Beti a écrit en près de cinquante ans de carrière<sup>1041</sup>, nouvelles, romans, articles, a toujours relevé de la même volonté dénonciatrice ; une incontestable permanence traverse son œuvre et les textes agoniques, eux-mêmes, conservent toute leur force et leur vérité longtemps après les événements qui les ont suscités.

Aussitôt écrits et publiés, nombre de textes pamphlétaires sont tout aussitôt lus et oubliés car ils s'inscrivent dans le cadre de controverses éphémères, parfois même artificiellement créées, l'industrie du livre et la presse ayant besoin, pour vendre, de polémiques habilement mises en scène et médiatisées<sup>1042</sup>. Chez Mongo Beti, la fidélité à une ligne idéologique clairement exprimée dès la période coloniale donne à ses textes politiques une unité indéniable. Toutefois, les écrits de la période 1991-2001 diffèrent quelque peu de ceux des années *Peuples noirs-Peuples africains* par une tonalité ironique que l'on retrouve dans les derniers romans de Beti. Entre 1978 et 1991, les treize années de parution – parfois chaotique – de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, l'issue pouvait sembler encore favorable aux thèses défendues par l'écrivain. Certes, l'Union des Populations du Cameroun avait perdu ses derniers chefs historiques et le mouvement était divisé en chapelles qui s'excommuniaient les unes les autres. Malgré cela, le départ d'Ahmadou Ahidjo en 1982, puis

---

<sup>1041</sup> Quitte à nous répéter, rappelons qu'il n'y a jamais eu chez Mongo Beti volonté de "faire carrière", au sens le plus prosaïque, c'est-à-dire acquérir une situation (et les rentes qui vont avec) au sein de la république parisienne des lettres. Ennemi des compromis et des compromissions, Beti a toujours été un franc-tireur de la littérature, payant parfois au prix fort son refus des coteries et des allégeances contraignantes.

<sup>1042</sup> Deux exemples récents de polémiques littéraires permettront d'illustrer notre propos : en 2008, le romancier algérien Yasmina Khadra publie, dans *Le Parisien* (20 octobre 2008) un article dans lequel il s'affirme victime d'une cabale destinée à l'écartier de la course aux prix littéraires. Autre exemple : Calixte Beyala, auteure camerounaise, a longtemps été au cœur d'une affaire de plagiat littéraire (voir *supra*) et elle continue aujourd'hui d'alimenter les colonnes des gazettes pour une sombre histoire de rupture de contrat avec un célèbre animateur de la télévision française.

le coup d'État de 1984, pouvaient laisser penser que le régime camerounais allait être victime de ses dissensions internes et que, sur les ruines de l'« ahidjoisme » agonisant et du « biyaisme »<sup>1043</sup> mort-né, une république démocratique allait pouvoir naître. Or, le retour au pays natal révèle à Mongo Beti une réalité politique et sociologique dont il n'avait pas pris, depuis son exil français, toute la mesure. Avec honnêteté, l'écrivain reconnaît des erreurs d'analyse, mais il persiste, à rebours de l'afropessimisme ambiant, à croire à un renouveau africain<sup>1044</sup>. Mais au fil du temps, le propos se teinte de désillusion : l'écrivain vit au jour le jour la réalité camerounaise et ses espoirs de changement sont de plus en plus ténus. Certes, le pouvoir dont Beti dénonce les errances – corruption, clientélisme, népotisme, tribalisme – est impopulaire et ne se maintient que par un recours systématique à la fraude électorale et à la répression ; mais les partis d'opposition n'offrent aucune alternative crédible, pas même le *Social Democratic Front* de John Fru Ndi. Quant à la population, elle semble anesthésiée, incapable du moindre sursaut citoyen ou de la moindre initiative pour échapper à la misère économique ou intellectuelle.

C'est dans ce contexte, extrêmement difficile pour un homme dont toute la vie a été un combat, qu'il faut replacer les écrits agoniques betiens. Ils sont l'ultime bataille d'un intellectuel engagé dont la mort est la résultante d'un désespoir grandissant face à l'inertie d'un peuple et à l'échec d'une cause à laquelle il avait tout sacrifié.

Dès les premiers textes, Beti s'installe dans la posture double et ambiguë du fou et du prophète, c'est-à-dire celui qui peut parler, même aux puissants, un langage de vérité, fort

---

<sup>1043</sup> Nous empruntons ces néologismes à la presse camerounaise.

<sup>1044</sup> Voir la conclusion de *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun* (Paris : La Découverte, collection "Essais", 1993), ouvrage que Beti publie à la suite de son premier séjour au Cameroun, après plus de quarante ans d'exil : « J'affirme encore une fois que l'Afrique peut se développer, qu'elle va se développer, si du moins elle a le courage de combattre les trois fléaux qui l'accablent, à savoir la marginalisation du village, c'est-à-dire la mise à l'écart de 75% de ses ressources humaines, la *coopération franco-africaine*, cet avatar honteux du colonialisme de papa, et un centralisme sans aucun rapport avec sa tradition et les exigences de son progrès » (p. 197).

d'une certaine inconscience, d'une foi en des principes intangibles<sup>1045</sup> et mu par une volonté non pas transcendante, mais immanente. En effet, la particularité du pamphlétaire est de se présenter comme un homme libre : n'étant mandaté par aucune instance, il tire sa légitimité de lui-même, de sa capacité à dire le vrai. Et c'est cette démarche auto-légitimante qui lui donne la force d'interpeller les grands, Paul Biya, François Mitterrand, Jacques Chirac...

Beti, comme nombre de pamphlétaires, justifie sa prise de parole en stigmatisant le silence ou la trahison des clercs. La « Lettre ouverte au Jeune Observateur »<sup>1046</sup> repose entièrement sur cette thématique des intellectuels qui ont vendu leurs âmes au diable, en l'occurrence Paul Biya. Et régulièrement, Beti utilisera cette arme argumentative pour se présenter comme le seul à oser prendre une parole qui peut se révéler destructrice tant pour celui qui la manie que pour celui qui en est la cible. L'article du 2 septembre 1998 paru dans *Le Messenger*, « Mongo Beti interpelle les intellectuels (ou réponse à Pierre Ngijol Ngijol) » condense tous les griefs betiens :

Douillettement installée dans cette apocalypse rampante, notre intelligentsia en peau de lapin [...] s'ébat, festoie, folichonne, compte et recompte ses diplômes, réels ou supposés, comme fait un avaro de son or ou un champion de ses trophées sportifs, les astique pour les faire reluire, les met en rang d'oignons pour mieux les contempler. [...]

Notre intelligentsia se contente d'être spectatrice de [la] destruction de notre système hospitalier, de notre infrastructure, de tout ce qui pourrait faire un pays moderne. [...]

Trop occupée à compter ses diplômes, notre intelligentsia peut-elle encore s'intéresser au destin de notre pays ?<sup>1047</sup>

L'anti-intellectualisme est une attitude fréquente chez les pamphlétaires. Octave Mirbeau considérait les tenants de certaines écoles et mouvements comme « des impuissants,

---

<sup>1045</sup> « Quand quelqu'un se bat au Cameroun pour des raisons de principe, pour qu'on respecte un certain nombre de règles du jeu, on dit qu'il est fou », « Confidences... de Mongo Beti », *Challenge Hebdo*, n° 41, 14-27 août 1991, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 95.

<sup>1046</sup> Texte inédit datant de juillet 1992. Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 113-117.

<sup>1047</sup> In Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 341.

des vaniteux et des sots »<sup>1048</sup> ; Céline quant à lui, dans ce style tout de nuance et de subtilité propre à l'extrême-droite française de l'entre-deux-guerres, les qualifiait de « larves » et de « rats gardiens des plus fienteux égouts »<sup>1049</sup>. Beti, lui, s'en prend plutôt aux faux intellectuels. Dans cette catégorie figurent aussi bien ceux qui, selon lui, ont usurpé des titres universitaires et s'attribuent des compétences qu'ils n'ont jamais eues<sup>1050</sup> que ceux qui auraient pu constituer des pôles de focalisation et d'organisation d'un contre-pouvoir et qui ont opté pour la politique du ventre. Beti a une très haute idée de la fonction de l'intellectuel<sup>1051</sup> dont l'engagement doit être tout de rigueur morale et d'incorruptibilité. Aussi comprend-il difficilement que tous n'aient pas cette même exigence, cette pureté révolutionnaire qui faisait dire à Robespierre : « Je suis inflexible avec les oppresseurs parce que je suis compatissant pour les opprimés ».

La parole betienne s'élève également parce que le pays traverse, aux dires de l'écrivain, une crise à nulle autre pareille. Un « régime délabré »<sup>1052</sup> maintient une population appauvrie sous sa griffe : Mbalmayo, petite cité qui a servi en partie de modèle au Tanga de *Ville cruelle*, est dans un triste état d'abandon : « aucun aménagement urbain depuis des années, beaucoup de bâtisses qui tombent en ruine, des routes non entretenues »<sup>1053</sup>. Par ce biais – une démarche inductive qui évoque un cas particulier pour renvoyer à une situation générale – Mongo Beti peut donner à voir cette image crépusculaire d'un pouvoir en fin de règne dont les ultimes soubresauts autoritaires ne seraient que les derniers spasmes d'une agonie longtemps

<sup>1048</sup> *Combats esthétiques 2*. Paris : Séguier, 1993, p. 197.

<sup>1049</sup> *Bagatelles pour un massacre*. Paris : Denoël, 1990, p. 13.

<sup>1050</sup> Ainsi en est-il, selon Beti, de Henri Hogbé Nlend auquel l'écrivain s'attaque dans un texte féroce, « L'idiot du village à la recherche scientifique », *Le Messenger*, n° 756, 27 avril 1998, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 321.

<sup>1051</sup> Voir *supra*, 3<sup>e</sup> partie, chapitre 1.

<sup>1052</sup> « La paranoïa au pouvoir », (propos recueillis par Vianney Ombé Ndzana), *Challenge Hebdo*, n° 70, 19 mai 1992, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 104.

<sup>1053</sup> *Ibid.*, p. 105. La description que Beti fait de Mbalmayo, dans cet entretien, est à rapprocher de celle qui ouvre *Perpétue et l'habitude du malheur*. Essola, après plusieurs années de détention dans un camp du nord, retrouve sa ville dans un état de décrépitude qui témoigne de l'incurie des hommes au pouvoir.



prolongée grâce à l'acharnement thérapeutique de l'ancienne puissance coloniale. Pour le pamphlétaire, le pays se trouve dans un état de « décomposition nationale collective »<sup>1054</sup>, de « déchéance généralisée »<sup>1055</sup> que tout le monde s'obstine à ne pas voir. Or, les signes annonciateurs de la catastrophe à venir sont nombreux : l'article « Quand les loups se mangent entre eux »<sup>1056</sup> se veut révélateur d'une situation qui, derrière la bonace apparente, est déjà extrêmement agitée. Le discours pamphlétaire a, dans une grande mesure, une dimension prophétique : il annonce de grands malheurs dont il perçoit les causes et les conséquences, là où l'absence de clairvoyance, voire la cécité généralisée empêche toute appréhension sérieuse des événements ; il promet également le pardon à tous les pécheurs, aux fauteurs de troubles, aux dirigeants politiques égarés, pour peu qu'ils viennent à résipiscence. Il n'hésite pas non plus à se donner pour une parole risquée qui engage l'existence même de celui qui le profère. Cette capacité à se sacrifier pour autrui, dans une démarche totalement christique<sup>1057</sup>, est la preuve, *a contrario*, de la vérité du message.

Une autre particularité, mise en évidence par Marc Angenot, de la parole pamphlétaire est de se présenter comme porteuse d'une vérité aveuglante, tellement aveuglante d'ailleurs qu'elle peut se passer de preuves. Beti use à loisir de ce procédé stylistique :

- Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour flairer la gabegie, la forfaiture, la malversation et la rapine derrière le luxe insolent qu'étalent ces messieurs-dames, luxe qu'ils ne peuvent avoir acquis, à l'évidence, qu'en pillant les deniers publics, en volant l'argent du pays<sup>1058</sup>.
- Le Cameroun se trouve dans une impasse totale – politique, économique,

<sup>1054</sup> « De Passage au Cameroun, Mongo Beti révèle » (propos recueillis par T. Koffman), *Galaxie*, n° 73, 23 décembre 1993, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 165.

<sup>1055</sup> « La passivité des Camerounais devant la déchéance généralisée », *Génération*, n° spécial fin du siècle, avril 2000, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 395.

<sup>1056</sup> In Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 299.

<sup>1057</sup> À maintes reprises, Beti avait affirmé qu'il se considérait comme un disciple de Ruben Um Nyobé et il ne faut pas négliger la dimension religieuse qui s'attache à ce personnage dont la mort, mise en scène indirectement *via* le regard de Mor-Zamba, s'apparente à un calvaire. Voir *supra*, deuxième partie, « Sous les soleils des indépendances ».

<sup>1058</sup> « La Paranoïa au pouvoir », in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, op. cit., p. 105.

sociale. Cela tout le monde peut le constater.<sup>1059</sup>

Heureusement, le pamphlétaire est là pour sonner le réveil<sup>1060</sup>, tirer de sa torpeur et de sa léthargie une population qui a succombé aux discours lénifiants de la propagande gouvernementale. Telle une vigie surveillant attentivement l'horizon pour prévenir tout péril, l'écrivain est en état d'alerte permanent. Car lui seul – et nous retrouvons la fonction prophétique – est en mesure de déchiffrer les augures.

Mongo Beti, de retour au Cameroun, reprenant contact avec les réalités nationales, se trouve confronté à la nécessité de parler, de dire le scandale par excellence que constitue la situation du pays<sup>1061</sup>. Tout en sachant que sa parole est menacée d'étouffement. L'image de la bouteille à la mer fait partie, signale Angenot, des *topoi* de la littérature pamphlétaire et le professeur Biyidi, fin connaisseur des classiques du genre, ne manque pas d'utiliser cette ficelle rhétorique, tout comme il sait jouer de la posture de l'intellectuel dont la voix isolée doit tenter de forcer les multiples barrières qui entravent son expansion. Le pamphlétaire est toujours un personnage solitaire dont les idées, les prises de position vont à rebours des théories dominantes. Il est celui qui a raison, seul contre tous, et de manière anticipée, prémonitoire<sup>1062</sup>. Or, justement parce qu'il est en opposition à la *doxa* admise par tous, du

---

<sup>1059</sup> « Lettre ouverte à mes sœurs et frères Betis », *Génération*, n° 31, 19-25 avril 1995, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 190.

<sup>1060</sup> Voir « Service public, danger ! Société civile, réveille-toi, le Renouveau de Paul Biya est devenu fou », *Le Messager*, n° 1013, 13 janvier 2000 ; « Le sommet (France-Afrique) des nuisances. Camerounais, réveillez-vous ! », *Le Messager*, n° 1138, 3 novembre 2000, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 382 et 409.

<sup>1061</sup> « C'est ce qui m'amène à m'adresser aujourd'hui à mes sœurs et frères betis [...] ». Ainsi débute un paragraphe dans lequel l'écrivain explique l'impérieuse nécessité devant laquelle il se trouve : parler, au risque de sa vie ou ressembler aux membres de cette intelligentsia couchée dont il ne cesse de dénoncer la passivité. « Lettre ouverte à mes sœurs et frères betis », *ibid.*, p. 190.

<sup>1062</sup> « Il y a dix ans, à l'époque où je publiais *Lettre ouverte aux Camerounais*, j'étais très isolé. Tout le monde me traitait d'extrémiste, d'excessif, d'exilé déconnecté. [...] et aujourd'hui je suis stupéfait, dans le bon sens bien sûr, jusqu'à quel point les événements me donnent raison », « De passage au Cameroun, Mongo Beti révèle », *ibid.*, p. 161.

moins par ceux qui constituent les premiers cercles du pouvoir, parce qu'il dénonce<sup>1063</sup> les prébendes, la concussion, les combines en tous genres, le pamphlétaire se dit, se croit ou est réellement victime d'une vaste cabale destinée à étouffer sa voix. La théorie du complot est l'un des ressorts majeurs de la littérature pamphlétaire et Beti ne manque pas d'y recourir. La machination se déroule parallèlement selon deux axes : d'une part, explique Beti, il s'agit de mettre en place des outils performants de désinformation : « On nous intoxique [...], on nous conditionne, on nous manœuvre »<sup>1064</sup> et dans un tel climat de « constante manipulation »<sup>1065</sup>, seule la parole officielle est audible. Mais pour prévenir malgré tout le risque de voir émerger une voix discordante, le second volet de l'opération consiste à museler toute opposition, à commencer, bien sûr, par celle représentée par l'intellectuel contestataire. La querelle avec Pius Njawé est révélatrice de la suspicion, légitime au demeurant<sup>1066</sup>, avec laquelle l'écrivain examine toute affaire le touchant de près ou de loin. La polémique naît suite à une accusation portée par l'écrivain à l'encontre du fondateur du *Messenger* : celui-ci aurait escamoté un texte, énième épisode de la controverse l'opposant à Pierre Ngijol Ngijol, que Beti devait publier dans cet organe de presse. La violence du ton<sup>1067</sup> – « vulgaire petit escroc », « dégoûtant personnage »<sup>1068</sup>, – témoigne du sentiment de Beti que Njawé, ami de longue date du romancier, aurait, sinon participé du moins couvert, une « magouille »<sup>1069</sup> pour passer le texte à la trappe.

---

<sup>1063</sup> ...ou affirme dénoncer. Certains auteurs contemporains se sont taillés des réputations de bretteurs de la littérature et de justiciers à peu de frais.

<sup>1064</sup> « Lettre ouverte à mes sœurs et frères Betis », *op. cit.*, p. 195.

<sup>1065</sup> *Ibid.*

<sup>1066</sup> Toute sa vie, Beti a été la cible de « coups tordus ». Et lorsque la manipulation se révélait inefficace, l'agression physique n'était pas exclue.

<sup>1067</sup> Nous reviendrons plus loin sur cette autre particularité du texte pamphlétaire.

<sup>1068</sup> « Lettre ouverte de Mongo Beti à Pius Njawé », *op. cit.*, p. 369. Quelques lignes plus loin, le rédacteur en chef et le secrétaire de rédaction sont traités de « petites ordures qui avaient flairé la bonne affaire » (p. 371).

<sup>1069</sup> *Ibid.*, p. 372.

Nombre d'observateurs s'accordent pour estimer que lors de cette querelle, Mongo Beti a versé dans l'excès, humiliant un homme, Pius Njawé, qui demeurerait non seulement un militant des droits de l'homme, mais un allié fidèle<sup>1070</sup>. La virulence des propos traduit un sentiment obsessionnel du pamphlétaire qui est convaincu d'avoir affaire à des ennemis nombreux, dotés d'un pouvoir supérieur au sien, tapis dans l'ombre et prêts à toutes les manigances. D'où, explique Angenot<sup>1071</sup>, la volonté sans cesse réaffirmée du pamphlétaire de découvrir qui se cache derrière telle ou telle menée. Faute de toujours le savoir, l'écrivain recourt à un lexique récurrent – mafia, gang, association secrète, réseaux<sup>1072</sup>... – termes éminemment péjoratifs qui ont pour but de mettre en évidence le combat solitaire et courageux d'un homme ordinaire mu, non par un intérêt quelconque, mais par la volonté de proférer une parole authentique.

L'adversaire n'est pas toujours anonyme. Le texte pamphlétaire peut aussi vilipender nommément tel ou tel acteur de la vie politique, économique ou culturelle car emblématique de la société chaotique et corrompue à laquelle s'attaque l'écrivain. L'universitaire Pierre Ngijol Ngijol est l'un des souffre-douleur favoris de Beti qui ne lui consacre pas moins de trois longs articles, sans parler du texte confié au *Messageur* et jamais publié : « Mongo Beti interpelle les intellectuels (ou réponse à Pierre Ngijol Ngijol) »<sup>1073</sup> ; « Tribalisme, quand tu nous tiens... (suite de la réponse à Pierre Ngijol Ngijol) »<sup>1074</sup> ; « Et la politique, bordel (suite et fin de la réponse à Pierre Ngijol Ngijol) »<sup>1075</sup>. Selon Beti, Ngijol Ngijol est le modèle de ces professeurs camerounais dont la compétence est toute relative, qui ont parfois menti sur leur

---

<sup>1070</sup> La brouille entre les deux hommes cessera un an plus tard : en janvier 2000, Beti reprend sa collaboration avec *Le Messageur*, publiant un article intitulée... « Presse privée, presse prostituée ».

<sup>1071</sup> Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire*, op. cit., p. 88 sqq.

<sup>1072</sup> Voir par exemple « La paranoïa au pouvoir », op. cit.

<sup>1073</sup> Op. cit., p. 338-341

<sup>1074</sup> Op. cit., p. p. 342-346

<sup>1075</sup> Op. cit., p. 346-348.

cursus universitaire et qui reviennent au pays nantis d'une réputation scientifique usurpée.

Comparant les enseignants français dont Beti fut l'étudiant et leurs homologues camerounais,

l'écrivain dresse un portrait-charge de ces derniers :

J'ai gardé, en ce qui me concerne, de mon expérience d'étudiant, le souvenir d'hommes majestueusement modestes, dignes sans dramatisation, travailleurs à la fois acharnés et sereins, plus farouchement impartiaux que le roi Salomon, la parole rare mais pertinente, l'abord à la fois affable et réservé, la courtoisie cordiale mais non sans protocole, et surtout la compétence à toute épreuve.

Les nôtres sont vaniteux comme des "gigolos", plus m'as-tu-vu qu'une "starlette" à Cannes pendant le festival de cinéma, aussi mal élevés que des hooligans, bavards et irréfléchis comme des perroquets, plus tribalistes que Le Pen, mythomanes comme Tartarin de Tarascon, arrogants comme un journaliste du Renouveau formé par Fame Ndongo<sup>1076</sup>, plus imprudents qu'un poulet somnambule, et pour finir même pas "fichus" d'être compétents dans leur propre domaine<sup>1077</sup>.

Cet extrait est intéressant à plus d'un titre car il permet de comprendre le fonctionnement du texte pamphlétaire betien. Celui-ci procède, de manière très manichéenne, par dyades, c'est-à-dire par couples, mais antithétiques. Au vertueux professeur d'université français, Beti oppose son double inversé camerounais, tout comme, dans un autre texte<sup>1078</sup>, il caractérisait le régime de Paul Biya – truchage, fraude, tricher, biaiser, obscurantisme, pleutrierie – en projetant, comme dans un miroir, toutes les qualités dont une véritable démocratie pouvait se glorifier : loyauté, propreté, honnêteté, intelligence, respectabilité.

Il convient également de disqualifier la personne même de l'adversaire pour mieux jeter le discrédit sur sa parole, s'il lui venait l'idée insensée de croiser le fer avec le polémiste. Pierre Ngijol Ngijol en a fait l'expérience, ses propos étant systématiquement repris, retournés par Beti avec une habileté consommée. La stratégie de l'*argumentum ad hominem* dispense

---

<sup>1076</sup> Jacques Fame Ndongo, dont nous avons déjà cité le nom par ailleurs, a dirigé l'École Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information de Yaoundé avant de devenir proche collaborateur, puis ministre de Paul Biya.

<sup>1077</sup> « Tribalisme, quand tu nous tiens... », *op. cit.*, p. 344-345.

<sup>1078</sup> « Présidentielle anticipée ou Paul Biya et la malédiction aujoulatiste », *Le Messager*, n° 273, 13 août 1992, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, *op. cit.*, p. 110.

Beti d'argumenter : ainsi, puisque Paul Biya et ses affidés sont des « enfants », des « gosses » incapables de « se dégager de l'infantilisme originel »<sup>1079</sup>, inutile de perdre son temps à échafauder un argumentaire structuré. Exigeons simplement le départ de ces irresponsables. Par contre, lorsqu'il s'adresse à celui qu'il considère comme le véritable dépositaire du pouvoir, l'écrivain prend la peine de formuler un discours plus élaboré, ce dont témoigne la « Lettre ouverte à François Mitterrand » citée plus haut.

Dans le même ordre d'idée, la rhétorique de l'invective fonctionne comme une arme à double détente : en premier lieu, le pamphlétaire balaie tous les arguments de l'adversaire car, selon lui, ils émanent d'une source peu crédible ; dans un second temps, il affiche sa propre parole comme un discours de vérité qui appelle un chat un chat<sup>1080</sup> et ne s'embarrasse pas de fioritures. La rhétorique de l'invective connaît, dans la prose betienne, des degrés : la « Lettre ouverte à Dakolé Daïssala, soi-disant Ministre des Postes et Télécommunications »<sup>1081</sup>, comparée à d'autres textes, pourrait paraître relativement modérée, le ministre n'y étant qualifié que d'« histrion halluciné »<sup>1082</sup>. Henri Hogbé Nlend est, lui, rangé « dans la catégorie des débiles mentaux » et le titre de l'article, malgré la question toute rhétorique qui ne laisse aucun doute sur la pensée de Beti, est d'une virulence dont nous n'avons plus l'habitude<sup>1083</sup> : « L'idiot du village à la recherche scientifique »<sup>1084</sup>. Enfin, Gilbert Andzé Tsoungui est cloué au pilori d'une sentence définitive qui n'admet aucune discussion : « Monsieur le vice-Premier

---

<sup>1079</sup> « La Paranoïa au pouvoir », *op. cit.*, p. 106.

<sup>1080</sup> Nous retrouvons encore une fois la démarche sartrienne pour qui le propre de l'intellectuel engagé est d'être celui qui guérit la littérature moderne de son « cancer des mots ». Voir « Situation de l'écrivain en 1947 », in *Qu'est-ce que la littérature ?*, *op. cit.*, p. 203 sqq.

<sup>1081</sup> *Génération*, n° 64, 25-31 mars 1996, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, *op. cit.*, p. 239-242.

<sup>1082</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>1083</sup> Peut-être faudrait-il relire les textes des pamphlétaires des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (Rocheport, Gohier, Drumont, Bloy, Bernanos, etc.) pour retrouver une telle férocité ? Voir aussi le récent ouvrage de l'historien américain Robert Darnton, *Le Diable dans un bénitier. L'art de la calomnie en France, 1650-1800*. Paris : Gallimard, collection « NRF essais », 2010.

<sup>1084</sup> *Op. cit.*, p. 321.

ministre, vous n'êtes qu'un âne »<sup>1085</sup>.

L'invective fonctionne comme preuve d'une parole libérée de tous les faux-semblants de la comédie politique à laquelle l'écrivain refuse de participer. La formule « élections, piège à cons », empruntée à Jean-Paul Sartre par les jeunes manifestants de mai 1968, est réactualisée par Mongo Beti<sup>1086</sup> pour signifier sa défiance envers un jeu politique truqué. Cette parole triviale – « le cul entre deux chaises », « bordel » – se veut également signe d'une appartenance à – ou, à tout le moins, d'une solidarité avec – les couches les plus défavorisées de la population, celles qui sont les victimes de la politique menée par les (pseudo-) élites de la nation. Le discours pamphlétaire s'oppose donc à la parole institutionnelle, et ce avec d'autant plus de virulence que les lieux d'où provient le message officiel, le palais présidentiel, le parlement, le parti majoritaire, sont eux-mêmes discrédités. Et faute d'une opposition crédible<sup>1087</sup>, le pamphlet devient le seul « espace public oppositionnel »<sup>1088</sup>. Ainsi, comme le dit Cédric Passard à propos d'Henri Rochefort<sup>1089</sup>, se met en place une stratégie de légitimation par l'illégitimité dont les arguments majeurs sont les suivants : je suis un homme libre, sans aucune attache partisane, toujours critique même avec mes amis politiques dès lors que leur comportement déroge à la rigueur morale qui a toujours guidé mes activités militantes, ennemi des compromis et de toutes les compromissions, j'ai vécu (chichement) de

---

<sup>1085</sup> « Lettre ouverte à Gilbert Andzé Tsoungui, grand-prêtre autoproclamé de la Camerounité », *Génération*, n° 105, 24-30 mars 1997, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 278.

<sup>1086</sup> *Le Messenger*, n° 321, 23 août 1993, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 133. Voir aussi « États généraux de l'éducation. Un piège à cons », *Le Messenger*, n° 435, 18 mai 1995, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 205.

<sup>1087</sup> Voir *supra* la rupture entre Beti et le SDF de Fru Ndi.

<sup>1088</sup> Oskar Negt, *L'Espace public oppositionnel*. Paris : Payot, 2007.

<sup>1089</sup> « La pacification du jeu politique à l'épreuve de la dynamique pamphlétaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en France » (communication au Congrès 2009 de l'AFSP, « Sociologie et histoire des mécanismes de dépacification du jeu politique »). <http://docs.google.com/gview?a=v&q=cache:AKZFffQ3WbcJ:www.congresafsp2009.fr/sectionthematiques/st44/st44passard.pdf+passard+c%3%A9dric+pacification&hl=fr&sig=AFQjCNGFWmnAx34qtY3VdSTKb-rgl75Oag>. Page consultée le 11 novembre 2009. Le texte mis en ligne n'est qu'un document de travail ; la version définitive paraîtra dans un ouvrage collectif.

ma plume et de mon salaire de professeur agrégé, depuis mes premiers combats, dans les années cinquante, je n'ai jamais changé de ligne politique, fidèle à des idées, à une certaine conception de la morale et du rôle de l'intellectuel, donc je peux révéler ce que tout le monde sait et n'ose dire. La voix du pamphlétaire se trouve d'autant plus légitimée que l'adversaire est présenté comme un usurpateur qui ne doit son pouvoir qu'aux fraudes massives et à la corruption<sup>1090</sup>.

L'article « Quelques réflexions personnelles sur la dissidence »<sup>1091</sup> expose clairement la conception betienne quant à la place et au rôle de l'intellectuel. Convoquant les grandes figures de la littérature mondiale – Voltaire, Diderot, Rousseau, Alan Paton, Richard Wright, *etc.* – et les intellectuels camerounais de renom – Fabien Eboussi Boulaga, Jean-Marc Ela, Ambroise Kom – Beti fixe, dans une définition qui se rapproche de celle proposée par Edward Saïd, le champ d'intervention de l'intellectuel dissident : « dans toutes les situations d'oppression et d'injustice, les intellectuels sont ceux dont la protestation se fait d'abord entendre »<sup>1092</sup>. Mais Beti prend soin de distinguer dissidence et engagement politique, déclaration que l'on peut juger étonnante et paradoxale émanant d'un écrivain qui n'a jamais caché ses sympathies marxistes. Elle s'explique aisément par le désenchantement qui habite Beti lors de cette ultime période camerounaise : déçu par une opposition incapable de proposer une alternative politique crédible au Renouveau de Paul Biya, chagriné par la passivité de ses concitoyens qui subissent sans réagir vexations quotidiennes, gabegie, dysfonctionnement des services publics..., Beti préfère se retirer sur son Aventin : « [...] le dissident, c'est quelqu'un

---

<sup>1090</sup> Je suis déclaré illégitime par un pouvoir lui-même illégal, donc ma parole est fondée et juste, tel est le raisonnement par lequel le pamphlétaire justifie son intervention.

<sup>1091</sup> Communication faite au colloque sur la dissidence, Yaoundé, 1995, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 172.

<sup>1092</sup> *Ibid.*, p. 173.



qui, volontairement, en toute connaissance de cause et à un moment donné, se met à l'écart, parce qu'il est pris d'un doute sur les valeurs qui fondent le groupe »<sup>1093</sup>. Dans cette attitude de retrait, le dissident peut, armé de son intransigeance morale, distinguer entre le vice et la vertu. Sauf que le Cameroun de cette fin de XX<sup>e</sup> siècle a massivement opté, à quelques rares exceptions près, pour le vice, semble dire Beti. Ainsi s'expliquent le ton volontiers prophétique de certains textes ou les mercuriales à l'adresse de tel homme de pouvoir<sup>1094</sup>. Confronté à l'indifférence des siens comme à la nécessité de se battre contre les multiples interférences qui brouillent son discours, l'écrivain n'a d'autre recours que le cri, l'appel au sursaut : des expressions comme « encore un effort », « réveillez-vous », jalonnent les textes betiens de cette période. Mais telle Cassandra, *vox clamantis in deserto*, Beti est condamné à attendre le jugement de l'histoire qui, nécessairement, lui donnera raison. Car l'écrivain ne doute jamais de la pertinence de ses analyses.

À la différence de certains pamphlétaires pour qui il est déjà trop tard et la société irrémédiablement condamnée à sombrer dans le désordre, le meurtre, la débauche, Beti garde la foi en une parole performative, capable de changer le cours des événements. La « Lettre ouverte au prochain président de la République du Cameroun ou dix mesures pour sauver l'école »<sup>1095</sup> témoigne de cette propension utopique qui habitera Mongo Beti jusqu'à la fin de sa vie. Car l'écrivain n'est pas exempt de contradictions, il fustige l'incapacité des Camerounais à se prendre, économiquement, politiquement, culturellement, en charge et multiplie, jusqu'à l'ultime minute les projets pour venir en aide à ses compatriotes ; il fait preuve, dans ses pamphlets, d'une extrême violence et avoue son admiration pour Gandhi et

---

<sup>1093</sup> *Ibid.*

<sup>1094</sup> Par exemple, « J'accuse Ngijol », *Le Messenger*, n° 862, 2 janvier 1999, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 360.

<sup>1095</sup> *Génération*, n° 87, 21-27 octobre 1996, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé, op. cit.*, p. 264.

Martin Luther King<sup>1096</sup>, il exalte la figure de l'intellectuel capable de spéculations théoriques originales et lui-même se métamorphose en libraire à Yaoundé et en paysan à Akométam. Figure complexe, torturée, faisant preuve d'une impitoyable exigence tant envers lui-même qu'envers ses proches, Beti a cru, naïvement peut-être, que sa présence et sa parole pouvaient briser le cercle vicieux dans lequel les Camerounais s'étaient laissé enfermer par près d'un demi-siècle de politique "françafricaine". S'il a été pour certains un porteur d'espoir, Beti a aussi connu, au cours de cette décennie de lutte, « l'exil après l'exil »<sup>1097</sup>, c'est-à-dire une coupure de plus en plus profonde avec un peuple qui ne l'a peut-être jamais totalement compris.

---

<sup>1096</sup> Il est vrai que la violence pamphlétaire est uniquement verbale, comme l'atteste la déclaration apaisante d'Henri Rochefort au moment de l'assassinat du journaliste Victor Noir.

<sup>1097</sup> Formule utilisée par P. Bissek dans l'introduction à son ouvrage *Mongo Beti à Yaoundé*, *op. cit.*, p. 12.

## CHAPITRE 2

### L'ENGAGEMENT LITTÉRAIRE SUR LES CHEMINS DE L'ÉCRITURE OBLIQUE

La décennie camerounaise (1991-2001), loin d'être une retraite, quelle que soit l'acception que l'on donne à ce terme, fut une période d'activité inlassable et d'intenses combats politiques. Beti se trouve engagé sur de multiples fronts : il donne, à la presse locale, articles, lettres ouvertes et interviews, pétitionne à tout va, interpelle le président, ses ministres, ses intellectuels organiques, organise des coordinations de toutes sortes, manifeste contre la venue de Jacques Chirac à Yaoundé, contre la déforestation, contre les embarras routiers, se démène pour créer des organisations de consommateurs, mène campagne électorale pour le *Social Democratic Front* de John Fru N'Di, se porte candidat aux élections législatives, gère la "Librairie des Peuples noirs", initie de nombreux projets économiques et sociaux dans son village. Et Beti trouve aussi le temps et l'énergie créatrice pour publier trois romans entre 1994 et 1999. Mais cet activisme débridé, cette infatigable présence sur tous les terrains ne dissimulent-ils pas, au fond, un fort sentiment d'impuissance, pour ne pas dire d'échec ? Depuis plus d'un demi-siècle, Beti mène le combat pour la démocratie, le respect des droits de l'homme, pour un développement économique qui permette à toutes les couches de la population de vivre mieux, de disposer de systèmes éducatif et de santé efficaces, de services publics accessibles aux citoyens... Or, rien de tout cela n'existe dans le Cameroun indépendant qu'ont construit, pour le plus grand bénéfice d'une minorité, Ahmadou Ahidjo, puis Paul Biya. Bien au contraire : la corruption, le clientélisme, l'accaparement des richesses par une caste de privilégiés proches du pouvoir, le délabrement économique, la paupérisation croissante, les fraudes électorales, le musellement de toute voix critique, sont les

caractéristiques du pays que découvre peu à peu Mongo Beti, dès l'instant où il prend la décision de s'installer durablement sur la terre natale. Cette immersion dans les réalités africaines, lui qui en était éloigné depuis plus de quarante ans, agit comme un révélateur, au sens photographique du mot : l'image d'une Afrique réelle et non pas fantasmée apparaît au grand jour. Cette image, latente, était voilée par la vision romantique que Beti, comme tous les exilés, avait de son pays et du continent. Baignant quotidiennement dans la société camerounaise, Beti découvre les tracasseries et toutes les difficultés que vivent au jour le jour ses concitoyens : acheminer une lettre de Yaoundé à Mbalmayo, villes distantes de cinquante kilomètres, exige un délai de huit jours<sup>1098</sup> ; pendant des semaines, une pénurie de bonbonnes de gaz prive la population de ce produit indispensable<sup>1099</sup> ; une coupure de la ligne téléphonique plonge Beti, propriétaire de la "Librairie des Peuples noirs", dans un embarras extrême, ses démarches et protestations auprès des services concernés demeurant vaines<sup>1100</sup>, etc.

Mais au-delà de ces tracasseries vécues au jour le jour, Beti prend surtout conscience la trahison des élites politiques et intellectuelles. Les démêlés de l'écrivain avec Pierre Ngijol Ngijol ou avec John Fru Ndi<sup>1101</sup> témoignent du divorce entre Beti et ceux qui devaient, à ses yeux, représenter un contre-pouvoir à l'hégémonie politique de Paul Biya. C'est donc un

---

<sup>1098</sup> « Lettre ouverte à Dakolé Daïssala, soi-disant ministre des postes et télécommunications », *op. cit.*, p. 239 *sqq.*

<sup>1099</sup> « Camerounais usagers du gaz, unissons-nous pour une coordination des consommateurs en colère », *Le Messenger*, n° 82, 5 février 1997, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé*, *op. cit.*, p. 272 *sqq.*

<sup>1100</sup> « Service public, danger ! Société civile, réveille-toi, le Renouveau de Paul Biya est devenu fou ! », *op. cit.*, p. 382 *sqq.*

<sup>1101</sup> Voir *supra*, 4<sup>e</sup> partie, chapitre 1, « Les combats d'un intellectuel engagé ».

homme de plus en plus seul, déçu par ses compatriotes qui, amer, s'interroge, sur un ton gaullien : « Les Camerounais sont-ils de veaux ? »<sup>1102</sup>.

Le retour au pays natal s'avère être un cheminement vers la désillusion, comme le confie l'écrivain dans un entretien avec Boniface Mongo-Mboussa :

J'ai vécu trop longtemps en France. Et j'ai pendant longtemps idéalisé mon pays. Il a fallu que je revienne au Cameroun, que j'y vive, pour découvrir l'autre vision de l'Afrique. Oui, j'ai eu pendant longtemps la mentalité du militant anti-colonialiste, du militant noir [...] : le bon Noir opprimé par le méchant Blanc [...]. Et c'est lorsque je suis retourné en Afrique, que je me suis aperçu que nous sommes pour moitié responsables de nos malheurs.<sup>1103</sup>

Cet abandon d'une vision par trop manichéenne de l'Histoire, la lucidité nouvelle qui en découle et le regard critique que le romancier va désormais poser sur son engagement passé vont contaminer toute la production romanesque des dernières années, à tel point que *L'Histoire du fou*, *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc* se caractérisent par une écriture que l'on peut qualifier d'ironique. Beti choisit la voie du « roman oblique »<sup>1104</sup> pour dire les réalités camerounaises en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle.

L'œuvre romanesque betienne s'inscrit, dès l'origine, dans la tradition de la littérature ironique voltairienne. *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Mission terminée* ou *Le Roi miraculé*, avec leurs cohortes de candides de service – Denis, l'enfant de chœur et Jean-Marie Medza en sont les figures émergentes – sont des romans qui, derrière une narration faussement naïve à la première personne, fustigent avec une rare efficacité l'entreprise missionnaire, les valeurs dévoyées de l'école coloniale ou les tenants africains d'une tradition sclérosée. La particularité

---

<sup>1102</sup> « Camerounais usagers du gaz, unissons-nous pour une coordination des consommateurs en colère », *op. cit.*, p. 273. Selon Philippe De Gaulle (*De Gaulle, mon père. Entretiens avec Michel Tauriac*. Paris : Plon, tome 2, 2004, p. 114), le général employait cette expression « quand il les [les Français] voyait ne pas réagir ou se considérer comme battus avant même d'avoir engagé le fer ».

<sup>1103</sup> « Entretien avec Mongo Beti. À propos de la sortie de *Trop de soleil tue l'amour* », *op. cit.*

<sup>1104</sup> Nous empruntons cette formule à Boris Lyon-Caen, « Flaubert, et le roman oblique. Le début et la fin : une relation critique ». <http://www.fabula.org/colloques/document763.php>. Page consultée le 5 avril 2010.

de l'arme ironique telle qu'elle est utilisée par Beti dans ses premiers romans est qu'elle cible uniquement les adversaires idéologiques, les partisans de l'entreprise coloniale comme les « idiots utiles », promoteurs malgré eux de cette même entreprise. *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, troisième volet du “cycle Ruben”, marque une évolution dans la stratégie scripturaire de Mongo Beti. Non content de s'attaquer, avec la même féroce ironie, aux tenants de la réaction – le Chimpanzé grabataire, le père Van den Rietter, *etc.* – Beti ridiculise les apprentis guérilleros incapables de mener à bien leur projet de déstabilisation d'Ekoumdoum et de prise du pouvoir dans la cité. L'intervention des femmes pallie heureusement l'incompétence militaire de Mor Zamba et de ses acolytes.

Dans les trois derniers romans, qui composent ce que l'on pourrait nommer le “cycle camerounais” ou les textes d'un retour au pays natal, l'ironie n'est plus seulement une arme dans le combat que Beti livre depuis un demi siècle : elle constitue l'essence même de sa nouvelle manière d'aborder l'écriture romanesque. Beti passe ainsi d'une ironie classique, celle de Pascal, La Bruyère, Voltaire, Montesquieu, dont les « effets de “dissimulation transparente” »<sup>1105</sup> sont toujours au service d'un système de valeurs identifiable, à une ironie “blagueuse”, au sens où Balzac et Flaubert entendaient la « blague » comme ultime recours en des temps troublés : « Nous ne pouvons aujourd'hui que nous moquer. La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes »<sup>1106</sup> ; « Nous sommes dans le temps de la blague, et rien de plus »<sup>1107</sup>.

---

<sup>1105</sup> Voir Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique* [1996]. Paris : Hachette, collection “Supérieur”, 2005, p. 145.

<sup>1106</sup> Balzac, préface à la 1<sup>ère</sup> édition de *La Peau de chagrin*, *op. cit.*

<sup>1107</sup> Flaubert, lettre du 24 janvier 1868 à Mlle Leroyer de Chantepie. Site Gallica, « Gustave Flaubert, Correspondance 1859-1871 ». <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-26957&I=417&M=imageseule>. Page consultée le 5 avril 2010.

L'ironie qui se manifeste dans les dernières œuvres de Mongo Beti est symptomatique d'un scepticisme et d'un pessimisme qui naissent lorsque la foi en l'idéal de progrès est chancelante. *L'Histoire du fou*, à la manière du *Brave soldat Chveïk*, souligne l'absurdité de l'histoire : là où Hásek mettait en scène un soldat idiot, Beti propulse au premier rang de son récit le patriarche Zoaételeu, tantôt héros, tantôt victime, toujours malgré lui, d'une histoire qui se répète en farce tragique. L'ironie devient dès lors un mode de lecture du monde, « un mode de conscience, une réponse à un monde sans unité ni cohésion »<sup>1108</sup>.

## 1. Un univers baroque

L'histoire littéraire caractérise souvent la littérature baroque par les notions d'extravagance, d'irrégularité, de hors normes. Il conviendrait d'ajouter à cette ébauche de définition le fait que le baroque surgit dans un moment de crise, religieuse, politique, scientifique, philosophique... un temps où le monde semble plongé dans le chaos, livré à des fureurs jusque-là inconnues. Le rapprochement avec l'œuvre de Mongo Beti peut paraître hasardeux. Il ne l'est qu'en apparence car l'univers que Mongo Beti crée, dans ses derniers romans, s'apparente, par bien des aspects, à un monde baroque.

Zoaételeu, le colonel, Zam, Eddie, Bébète et tous les autres personnages évoluent dans une société chaotique qui ne semble obéir à aucun principe structurant. La première phrase de *L'Histoire du fou* précipite immédiatement le lecteur dans un monde incohérent : « Dans cette ville où, bien que les fous y fourmillent, il n'y a pas d'asile de fous, ni d'hôpital acceptant de

---

<sup>1108</sup> Allan Wilde, « Introduction », *Horizons of Assent. Modernism, Postmodernism and the Ironic Imagination*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1981. Cité par Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 2001, p. 287.

les accueillir »<sup>1109</sup>. Et l'on comprend d'autant mieux cette entrée en matière que le destin individuel qui va être conté prend valeur d'*exemplum*, de parcours symbolique du sort de toute une nation : « le fou a une histoire, d'autant plus déplorable que ce n'est pas vraiment son histoire [...] mais l'histoire de son père, et, à vrai dire, l'histoire d'un peuple qui rêva beaucoup, mais souffrit plus encore »<sup>1110</sup>.

*Trop de soleil tue l'amour* pointe également, dès les premières pages, l'absurdité d'un monde privé de tout repère : « tout le monde chez nous marche un peu sur la tête : nos rues ne grouillent-elles pas de fous de tous âges ? »<sup>1111</sup>. Beti marque ainsi sa volonté de peindre un corps social livré à lui-même parce que les tenants du pouvoir, par incurie – le président de cette république a tous les attributs du « roi fainéant »<sup>1112</sup> – ou par machiavélisme – Ebénézer – profitent du désordre volontairement provoqué pour se livrer à toutes sortes de trafics extrêmement rémunérateurs.

Une « esthétique de la déliquescence »<sup>1113</sup> est à l'œuvre dans les trois romans, de telle sorte qu'aucune valeur n'est stable, rien n'est jamais acquis. Ce chancellement constant touche non seulement des personnages aux parcours chaotiques, mais il contamine également des textes dans lesquels toute affirmation, toute situation, sont toujours à examiner avec précaution.

La perversion morale, ou le « déglingage » des mentalités, pour parler comme Eddie, vrai voyou, faux avocat et détective privé de circonstance, qui gangrène toutes les couches de

---

<sup>1109</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>1110</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>1111</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>1112</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 206. Voir aussi p. 23 du même roman et p. 121-122 de *Trop de soleil tue l'amour*.

<sup>1113</sup> Jean-Jacques Rousseau Tandía Mouafou, « À propos de l'expression de la violence dans les derniers romans de Mongo Beti ». *Francofonía* (Université de Cádiz), n° 16, 2007, p. 134.



la population est le fruit de « plus de trente-cinq ans de dictatures en tout genre »<sup>1114</sup>. Le résultat est, dès lors, sans surprise :

De même que la cellule humaine se positionne de manière à s'accoutumer à l'imprégnation alcoolique pour en devenir finalement un artisan involontaire, de la même façon les populations sédentaires avaient dû s'accommoder des exactions, des turpitudes des autocrates [...]. Là où le peuple a été trop longtemps tenu à l'écart des lumières du droit, le vice devient la norme, le tortueux la règle, l'arbitraire la vertu.<sup>1115</sup>

C'est bien un *mundus inversus*<sup>1116</sup> que les romans mettent en place. Ainsi la police, contrairement à sa vocation première, se garde bien de mener toute investigation : « un policier chez nous n'est pas censé faire des enquêtes [...] c'est formellement interdit [...] au risque de mettre en cause un grand »<sup>1117</sup>. Pour cette raison, les morts inexplicables, comme celle du Père Maurice Mzilikazi<sup>1118</sup>, se multiplient et jamais la lumière n'est faite sur ces disparitions étranges. Si les policiers n'enquêtent pas, préférant rançonner les automobilistes aux carrefours des grandes villes, les juges ne disent pas le droit, de crainte de s'attirer les foudres du pouvoir, les instituteurs sont absents de leurs classes, vaquant à d'autres activités qui leur permettent de compenser le faible salaire que l'État leur verse irrégulièrement, *etc.* Bref, comme le constate le narrateur de *Trop de soleil tue l'amour*, « ici, rien ne rime jamais à rien »<sup>1119</sup>. L'exemple le plus caricatural, et le plus drôle, de ce chaos soigneusement organisé, savamment entretenu et où nul n'est à sa place, reste celui de Gaston le Chauve, alias Moustapha ben Larbi ben Moustapha. Ce cardiologue, ancien externe des Hôpitaux de Paris,

---

<sup>1114</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 42.

<sup>1115</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>1116</sup> Voir Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>1117</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 115 et 180.

<sup>1118</sup> *Ibid.*, p. 10. La fiction betienne se nourrissant toujours abondamment de la réalité référentielle, rappelons que le 23 avril 1995, dans le petit village de Nkolfané (dans la banlieue ouest de Yaoundé), la police découvrait le corps du père jésuite Engelbert Mveng, étranglé, couché dans son lit face au plafond. Aucune information n'a jamais été donnée sur les circonstances de la mort de cet historien, artiste, théologien et intellectuel intègre. Dans *Branle-bas en noir et blanc* (p. 213), Grégoire, alias le joueur de base-ball, alias Ducon, meurt lui aussi mystérieusement.

<sup>1119</sup> *Ibid.*, p. 11.

explique à un Eddie, pour une fois étonné par la tournure des événements, qu'il doit se débrouiller comme il peut, faux marabout en l'occurrence, pour vivre ; son salaire – quatre vingt mille francs CFA, soit environ onze mille euros – couvre à peine le quart de son loyer.

Il ne faut donc s'étonner de rien dans un pays qui semble livré à la plus totale confusion, ce dont témoigne un bref dialogue entre deux personnages : « [PTC] Détective privé, ça se trouve seulement dans les romans policiers des Blancs. [...] Alors comment tu peux être détective privé dans un pays où il n'y a même pas de police publique ? [...] [Eddie] Tu as bien réussi à faire un journal prospère, toi, dans un pays où les gens ne savent même pas lire »<sup>1120</sup>.

Dans le monde inconséquent qu'il décrit, Beti multiplie les jeux de masques, les personnages n'étant jamais ce qu'ils paraissent être. À commencer par Eddie, le mauvais garçon<sup>1121</sup> expulsé de France pour trafic de stupéfiants<sup>1122</sup> qui endosse tour à tour la robe de l'avocat<sup>1123</sup>, puis l'habit du détective privé sans que personne ne décèle la supercherie. Or, pour Jankélévitch, l'art de n'être jamais réellement ce que l'on semble être, la « dissociation de l'apparence et de l'être »<sup>1124</sup>, sont à l'origine de toute ironie<sup>1125</sup>. Et l'ironie betienne a précisément pour fonction de mettre à mort les illusions en remettant tout en question<sup>1126</sup>, ou, comme l'écrit Philippe Hamon, « de prendre ou de garder ses distances vis-à-vis des choses ou

---

<sup>1120</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 53.

<sup>1121</sup> « J'ai été un petit truand dans mes jeunes années », avoue-t-il dans *Branle-bas en noir et blanc* (p. 117)

<sup>1122</sup> Les pages 42 à 45 de *Trop de soleil tue l'amour* retracent le parcours chaotique et souvent tumultueux d'Eddie.

<sup>1123</sup> Il est vrai, confesse le narrateur de *Branle-bas en noir et blanc* (p. 67), que les juges sont, pour la plupart, incultes et ignorent tout du droit, ne devant leur situation qu'à des accointances tribalistes ou politiques.

<sup>1124</sup> Vladimir Jankélévitch, *L'Ironie* [1964]. Paris : Flammarion, collection "Champs", 1979, p. 53.

<sup>1125</sup> « L'ambiguïté de l'Apparence, toujours moyenne entre l'Être et le Non-Être, nous inspire une salutaire méfiance qui est, on le verra, l'ABC de l'ironie. » *Ibid.*

<sup>1126</sup> « [...] l'ironie fait semblant afin de ruiner les faux-semblants ». *Ibid.*, p. 181.

de soi-même »<sup>1127</sup>. La distance ou le regard oblique sont plus que jamais nécessaires quand tout n'est que simulacre et trompe-l'œil :

Chez nous, le chef de l'État fait dans l'évasion des capitaux, ministres et hauts fonctionnaires dans l'import-export et autres business pas toujours honnêtes, curés et évêques dans le maraboutisme, assureurs et banquiers dans l'extorsion de fonds comme les gangsters, les écolières dans la prostitution, leurs mamans dans le maquereautage, les toubibs dans le charlatanisme, les garagistes dans le trafic de voitures volées, on fait tous dans l'escroquerie.<sup>1128</sup>

Tout le monde – depuis les plus hautes instances de la République<sup>1129</sup> jusqu'au plus humble quidam<sup>1130</sup> – joue la comédie, tout en ayant conscience de se prêter à un jeu de dupes. Ainsi, Grégoire, le « petit proxénète merdique »<sup>1131</sup>, dont le lecteur avait perdu toute trace depuis plusieurs chapitres, réapparaît-il, métamorphosé, en tribun politique prononçant un discours dithyrambique à la gloire du chef de l'État<sup>1132</sup>. Georges Lamotte dissimule, sous une apparence bonhomme<sup>1133</sup>, un redoutable espion au service d'une mystérieuse officine, l'ANDECONINI ; Norbert, « le flic amateur d'extras »<sup>1134</sup>, tout comme le commissaire Boundougou, « le sergent Garcia version des tropiques »<sup>1135</sup>, mènent une double activité : officiellement fonctionnaires de l'État et gardiens de la sécurité publique, ils se mettent au service de qui les rémunère grassement ; Rébecca, la fille de Norbert, élève studieuse d'une

---

<sup>1127</sup> Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, op. cit., p. 109.

<sup>1128</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 224.

<sup>1129</sup> « Le chef de l'état fit mine de s'abîmer en sanglots », *L'Histoire du fou*, op. cit., p. 146.

<sup>1130</sup> « Narcisse jouant son rôle d'homme », *ibid.*, p. 182

<sup>1131</sup> C'est Georges Lamotte, faux travailleur humanitaire mais vraie barbouze, qui le surnomme ainsi, Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 169.

<sup>1132</sup> Dans un pays où nombre d'hommes politiques agissent comme des voyous (voir *Branle-bas en noir et blanc*, p. 202), il ne faut pas s'étonner qu'un voyou embrasse la carrière politique.

<sup>1133</sup> « Georges [...] inoffensif comme ça, à vue d'œil » (*Ibid.*, p. 29)

<sup>1134</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 117.

<sup>1135</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 268.

institution religieuse, se révèle une courtisane de haut vol, tenant registre précis de son activité parallèle<sup>1136</sup>.

Les exemples cités mettent le lecteur en présence de l'*eirôneia* en tant qu'attitude faite de ruse, de dissimulation, de fourberie, de naïveté feinte<sup>1137</sup>. Et malheur à ceux qui ne savent ou ne veulent pas jouer le jeu ! Zam, qui semblait être le personnage central de *Trop de soleil tue l'amour*, est assez rapidement relégué au second plan, Eddie occupant au fil des pages une place grandissante dans la trame narrative, jusqu'à faire oublier totalement l'existence de son ami : la disparition textuelle de Zam n'est qu'un prélude à sa mort physique annoncée dans les dernières pages de *Branle-bas en noir et blanc*.<sup>1138</sup>

Le masque dissimule et dévoile dans le même mouvement. Au pays du président, tout n'est qu'apparence, dissimulation, hypocrisie : la vie démocratique et son cortège d'élections, d'instances représentatives, de débats, *etc.*, tout cela ressemble fort à un village Potemkine, affirme Beti qui, en latiniste distingué, aurait pu s'écrier : « *mundus universus exercet histrionam* »<sup>1139</sup>. Ses personnages sont donc entraînés dans une gigantesque mascarade : certains, par naïveté excessive, se laissent prendre au jeu, d'autres, plus roublards, acceptent de participer, tout en sachant les règles biaisées et en tentant de « brouiller les pistes »<sup>1140</sup>. C'est ce que parvient à faire, non sans talent, le défenseur de Zoaételeu : « l'avocat, excellent comédien, [était] conscient que, dans ce pays, on n'en faisait jamais trop »<sup>1141</sup>. La tromperie généralisée est érigée en art par des personnages comme Eddie, véritable artiste de la

---

<sup>1136</sup> *Ibid.*, p. 183 : « Tout y était, jusqu'à la nature des câlins que la gamine prodiguait aux messieurs fortunés de tous âges et de toutes provenances ».

<sup>1137</sup> Voir Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 76.

<sup>1138</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 350.

<sup>1139</sup> Cette expression de Pétrone est citée par Montaigne, *Les Essais*. Paris : P.U.F., collection "Quadrige", 2002, Livre III, chapitre 10, p. 1011.

<sup>1140</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 111.

<sup>1141</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, *op. cit.*, p. 141.

fourberie, qui instille dans toutes ses mises en scène une dimension esthétique, mais pour le *servum pecus*, elle est un principe de survie dans un univers plongé en pleine déréliction. Et comme chez Beti, la dimension idéologique n'est jamais très loin, il charge l'un de ses personnages, Eddie, d'expliquer les raisons d'une telle situation : « plus de trente-cinq ans de dictatures en tout genre ont forcément perverti les mœurs et déglingué les mentalités »<sup>1142</sup>.

Mais alors que les uns s'agitent sur le devant d'une scène qui s'apparente à un théâtre d'ombres, les véritables tenants du pouvoir, tel Ébénezer et ses complices, préfèrent la discrétion de la coulisse : « Quoique tout-puissants, ils semblent se complaire dans la semi-clandestinité des réunions nocturnes, des rendez-vous furtifs dans un hôtel jamais le même, des conciliabules en marge des fastes protocolaires »<sup>1143</sup>. Par ce biais, Beti réintroduit une thématique qui lui est chère, celle du pays, officiellement indépendant, qui a tous les attributs symboliques de cette indépendance – un drapeau, un hymne, des institutions politiques, une compagnie aérienne, une université, une équipe de football performante dans les compétitions internationales<sup>1144</sup> – mais qui est, en réalité, sous la tutelle d'une puissance étrangère. L'ambassadeur de France donne, dans *Trop de soleil tue l'amour*<sup>1145</sup>, une leçon de *realpolitik* et dévoile les liens qui unissent tous les partenaires de la « Françafrique ». Ce même discours permet de comprendre qui est Ébénezer et le rôle qu'il joue auprès du président : conseiller occulte du potentat, il est également un grand défenseur des intérêts de l'ex-puissance coloniale dans le pays et, à ce titre, malgré toutes ses turpitudes, protégé par les services français.

---

<sup>1142</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 42. Nous verrons, plus loin, que plane sur le pays la malédiction de la faute originelle, l'assassinat d'un Juste.

<sup>1143</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>1144</sup> Pour comprendre la relation entre football et politique, voir le numéro 6, mai 1998, « Football – Soccer » (coordonné par André Ntonfo) de la revue en ligne *Mots pluriels*.

<http://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP698index.html>. Page consultée le 23 avril 2010.

<sup>1145</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 215.

Monde chaotique livré à la volonté fantasque d'un démiurge capricieux, tel apparaît l'univers dans lequel Beti fait évoluer des personnages qui ne sont jamais ce qu'ils affirment être. Les identités sont instables, le lecteur est parfois pris de vertige face aux "moi" multiples qui oscillent entre ce qu'ils sont et ce qu'ils paraissent être, entre les masques et les visages. La mobilité, l'inconstance et l'illusion caractérisent un monde qui n'est que théâtre et décor dissimulant, selon Beti, ceux qui, dans l'ombre, manipulent les faits et les personnes, travaillant ainsi à la perpétuation d'un système inique et meurtrier.

Or, dans ce tourbillon qui emporte les êtres et les choses vers un destin mystérieux, l'histoire, elle aussi, semble en proie à une divagation souvent tragique.

## 2. Quand l'histoire bégaie...

Mongo Beti a toujours pensé l'histoire de façon dynamique. Sa vision, influencée par la pensée marxiste<sup>1146</sup>, peut se résumer à la phrase suivante, extraite du *18 Brumaire de L. Bonaparte* : « Les hommes font leur propre histoire »<sup>1147</sup>. Et quand les hommes sont incapables de prendre l'initiative historique et de mener à bien le combat pour l'émancipation, les femmes, comme dans *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, prennent le contrôle des opérations, s'approprient le pouvoir et mènent la révolution jusqu'à son terme. Révolution qui instaure de nouveaux rapports au sein de la communauté enfin libérée du joug de la tyrannie<sup>1148</sup>. La conception betienne de l'histoire est à la fois matérialiste et dialectique : les

---

<sup>1146</sup> Voir Jean-Yves Calvez, *La Pensée de Karl Marx* [1956]. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points politique", 1970 ; *Marx et le marxisme : une pensée, une histoire*. Paris : Eyrolles, 2006.

<sup>1147</sup> Karl Marx, *Le 18 Brumaire de L. Bonaparte*. <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1851/12/brum.htm>. Page consultée le 25 avril 2010.

<sup>1148</sup> Voir *supra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 2, « Tout par la femme, rien par le fusil ».

contradictions internes d'un mode de gouvernement donné – ici une dictature soutenue par les réseaux de la « Françafrique » – conduisent inévitablement à la chute de ce mode de gouvernement et des structures économiques et politiques qui lui sont liées. Le mouvement historique va donc nécessairement, pour Beti, dans le sens d'un effondrement du régime totalitaire, miné par ses propres incohérences, et d'une victoire des forces démocratiques. La « prose latérale » betienne, et notamment les articles publiés dans *Peuples noirs-Peuples africains* ou dans la presse camerounaise entre 1991 et 2001, relèvent scrupuleusement tous les signes d'une décomposition du pouvoir et de l'avènement prochain d'une république réellement démocratique. Or, le temps passe, l'opposition politique multiplie les plates-formes et les unions, toutes plus éphémères les unes que les autres, car dictées avant tout par l'ambition personnelle et Beti ne cesse de dénoncer les turpitudes des hommes au pouvoir, mais la population, préoccupée avant tout par sa survie quotidienne, ne croit pas (ou plus) au « Grand Soir ». Et le président est toujours en place, tout comme le système politique mis en place pour servir les intérêts privés d'une minorité. L'histoire, qui semblait pouvoir être analysée comme ayant un sens, une intelligibilité, une cohérence – des causes objectives, produits d'une situation historique précise, provoquent des conséquences logiques et fondent un avenir identifiable<sup>1149</sup> – devient obscure, confuse, illisible. Personne, pas même le narrateur, ne semble être en mesure de maîtriser cette histoire désordonnée. Dès lors, seul le regard oblique, le pas de côté, peuvent constituer un refuge contre le désespoir provoqué par les promesses non tenues de l'histoire, contre cette croyance naïve en une histoire à même

---

<sup>1149</sup> « Sur le terrain et dans les faits, l'Afrique, minée par le népotisme inséparable des tyrannies, était de surcroît saignée à blanc par l'évasion massive des capitaux, rongée par l'abjection devenue quasi institutionnelle des élites corrompues, dévorée par le gaspillage de ses ressources qui mettait le continent à la merci de l'étranger à l'affût. La conjugaison de ces cancers annonçait à terme la métastase et sans doute le coma », Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, op. cit., p. 17.

d'effacer toutes les injustices. Car, ainsi que l'écrit Kundera, « l'homme a du mal à s'accommoder du fait que l'histoire n'ait ni un sens donné par Dieu, ni un sens qui lui soit immanent »<sup>1150</sup>.

Les seuils des romans<sup>1151</sup> sont des lieux propices à la mise en place des signaux du texte ironique. Titre, sous-titre, épigraphe, exergue, dédicace, *etc.* sont des indices à repérer et à interroger. *L'Histoire du fou* est un titre qui, d'emblée, signale une narration placée sous le signe de l'incohérence, de l'extravagance, voire de l'absurde<sup>1152</sup>. Et le prologue de trois pages qui ouvre le roman pointe la folie comme un élément constitutif de la vie quotidienne des habitants. Le pays que dirige d'une poigne de fer le Président<sup>1153</sup> est ainsi métaphorisé en un vaste hôpital psychiatrique et les événements qui s'y déroulent perdent toute signification, toute intelligibilité. On peut sans difficulté appliquer à *L'Histoire du Fou* la formule shakespearienne : « une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien »<sup>1154</sup>, analogie que la narration elle-même suggère : « Il est vrai aussi que la spirale de fureur et de démence, dont l'indépendance fut le signal, créa un climat inhumain auquel bien peu d'esprits purent résister. C'est ce dont témoigne ce peuple de fous qui errent comme des spectres dans les rues de nos villes [...] »<sup>1155</sup>.

Dans un tel cadre, l'Histoire elle-même est dépourvue de tout principe structurant et se répète indéfiniment en farce tragique. Les événements, rapportés par un narrateur qui, dès le

---

<sup>1150</sup> Milan Kundera, postface à l'édition américaine de *La Vie est ailleurs*. Paris : Gallimard, collection "Folio", 1976, p. 14.

<sup>1151</sup> Voir Gérard Genette, *Seuils*. Paris : Édition du Seuil, collection "Poétique", 1987.

<sup>1152</sup> Dans une société privée de tout repère et qui, selon l'expression familière, "marche sur la tête", le sage ou tout simplement l'individu énonciateur d'une parole sensée devient suspect de folie.

<sup>1153</sup> Contrairement aux romans précédents où les tenants du pouvoir étaient désignés par des surnoms ridicules mettant en exergue un défaut ou un vice – par exemple le Bituré – *L'Histoire du fou* joue la carte de la sobriété ironique. Le chef de l'État est toujours nommé « le Président », terme qui prend toute sa dimension ironique quand on sait qu'il ne détient que l'apparence du pouvoir.

<sup>1154</sup> William Shakespeare, *Macbeth*, acte V, scène 5.

<sup>1155</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, *op. cit.*, p. 78.



début, présente son récit comme le fruit d'une « enquête »<sup>1156</sup>, tissent la trame sanglante d'une fable absurde où les mêmes faits se reproduisent perpétuellement. Ainsi en est-il du cycle des coups d'État qui se déroulent toujours selon un scénario prévisible, car immuable : « la radio annonça que le précédent chef de l'État avait été passé par les armes à l'aube, dans cette sinistre carrière de la ville de garnison voisine, où lui-même avait fait massacrer d'autres putschistes. Les mêmes procédures sanglantes lui avaient été appliquées [...] »<sup>1157</sup>.

Les personnages, sans exception aucune, apparaissent comme des « pantin[s] interchangeable[s], loufoque[s] et pourtant tragique[s] »<sup>1158</sup> jouant brièvement leurs rôles sur la scène avant de s'effacer et de céder la place à des sosies tout aussi dérisoires<sup>1159</sup>. Ce jeu sur la répétition qui, comme le rappelle Pierre Schoentjes<sup>1160</sup>, est un indice fort d'ironie installe une mécanique du récit (et un récit quasi mécanique) qui repose sur les effets d'écho et de duplication. Ainsi, l'intrusion récurrente des soldats dans le village du patriarche Zoaételeu donne lieu à la même scène décrite à cinq reprises de manière strictement similaire :

[Le grand chef de la garnison voisine] était entouré de son état-major au complet, précédé par deux camions bâchés bourrés de troupes, et suivi de loin par quatre blindés légers et trois canons autotractés. Jaillissant de dessous les bâches comme pour un assaut, les soldats en tenue de combat firent prestement la haie au grand chef et à son état-major au complet à leur entrée dans le village.<sup>1161</sup>

Ces bégaiements de la narration structurent tout le roman : tantôt ils donnent lieu à des scènes cocasses utilisant comme ressort burlesque un comique de répétition des plus simples<sup>1162</sup> ; tantôt c'est toute la structure narrative qui se trouve affectée : « Et la scène qui

---

<sup>1156</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>1157</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>1158</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>1159</sup> *Ibid.*, p. 158 : « Tout comme leurs prédécesseurs, les nouveaux dirigeants pillaient les banques et les caisses publiques et exportaient à l'étranger cet argent qui eût été bien utile au pays [...] ».

<sup>1160</sup> Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 169.

<sup>1161</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, *op. cit.*, p. 29. Cette scène est reproduite à l'identique aux pages 67, 72, 85 et 141.

<sup>1162</sup> Voir la scène entre le Président et ses conseillers, *ibid.*, p. 99.

s'était déroulée quelque trente ans plus tôt se renouela »<sup>1163</sup>. Le roman construit par ce biais une histoire / Histoire qui ne peut échapper à la circularité, à l'enfermement et, finalement, à l'immobilisme, ce qui va à l'encontre des conceptions betiennes d'une histoire / Histoire dynamique dont les moteurs sont – en témoignent les romans précédents – les femmes et les jeunes<sup>1164</sup>.

La thématique du *mundus inversus* trouve également sa place, dans le roman, comme indice d'ironie, une « ironie de la proximité entre la roche Tarpéienne et le Capitole »<sup>1165</sup>. Tout état, toute situation sont susceptibles de dégradation ou, au contraire, d'amélioration sans que l'on puisse y voir un quelconque « sens de l'histoire », une quelconque rationalité. Zoaételeu embastillé un jour, car soupçonné de menées subversives contre le régime, est propulsé le lendemain au faite des honneurs, avant qu'un nouveau coup du sort ne le jette, temporairement, en prison. Et il en est ainsi de bien des personnages – Narcisse, le colonel – dont les destins peuvent basculer de manière inattendue en dépit de toute rationalité. Dès lors, dans un univers de déraison où la volonté ubuesque et l'humeur changeante du dictateur tiennent lieu de principes de gouvernement, il est vain d'espérer un changement qui emprunte les voies rationnelles de l'analyse politique. La seule défaite du Président lui est infligée non par ses adversaires déclarés, mais par un vieillard, Zoaételeu, dont la belle-fille a mis au monde des quintuplés. Cet événement, interprété comme un signe de la puissance magique de Zoaételeu<sup>1166</sup>, contraint le Président à capituler et à ordonner la libération de certains détenus. Cet épisode semble souligner ironiquement l'inanité du combat politique que Beti et ses amis

---

<sup>1163</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>1164</sup> Les hommes, et particulièrement les vieux, sont chez Beti les tenants de l'immobilisme, hostiles à tout changement qui pourrait mettre en danger leurs privilèges.

<sup>1165</sup> Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>1166</sup> « L'homme béni des dieux [...], le sorcier Zoaételeu que la Providence vient d'honorer de cinq enfants mâles en une seule naissance chez une seule mère et le même jour. C'est un prodige qui ne s'était jamais vu [...] », Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, *op. cit.*, p.149.

ont mené pendant plus de trois décennies, là où un « vieux mage squelettique et souffreteux [...] avait, en quelque sorte, terrassé un tyran, à la suite d'une prouesse bien involontaire de sa bru »<sup>1167</sup>.

Les récidives du texte<sup>1168</sup> installent tantôt un cycle sanglant, tantôt des signaux sémaphoriques à fonction humoristique : « Voilà donc Eddie qui ramène sa partenaire d'une nuit dans sa fringante Mercedes blanche qu'il n'utilise que dans ces circonstances-là » ; « Ce matin-là, en ramenant sa partenaire d'une nuit dans sa blanche Mercedes comme d'habitude, Eddie [...] »<sup>1169</sup>. Mongo Beti joue d'ailleurs de ces hoquettements du texte : le chapitre deux de *Branle-bas en noir et blanc* est intitulé « Ce n'est rien, c'est un gaillard qui picole après avoir roulé sa bosse » et le chapitre onze : « Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie »<sup>1170</sup> ; tout comme il s'amuse, dans *L'Histoire du fou*, avec des formules récurrentes<sup>1171</sup> qui sapient le sérieux d'un récit qui se veut avant tout l'analyse clinique d'un corps politique en voie de décomposition.

Cette histoire cyclique, qui tourne en rond et se répète *ad libitum*, enfermant les personnages dans ce que Sony Labou Tansi a appelé « la parenthèse de sang »<sup>1172</sup>, va à l'encontre de la notion de progrès chère à Mongo Beti. Sans doute est-ce là le signe, relevé par

---

<sup>1167</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>1168</sup> Selon Éloïse Brière (*Le Roman camerounais et ses discours*. Ivry : Éditions Nouvelles du Sud, 1993), Beti emprunte ses procédés de redondances et de répétitions à l'épopée *mvet*, « très long récit plein d'aventures merveilleuses, où deux clans fang issus du même ancêtre divin vont s'affronter en des combats sans fin : peuple du fer contre peuple des Immortels. Frère cadet contre frère aîné. Le Mvet est toujours chanté en ses différentes versions chez les Fang du Gabon, et les Ewondo, Bulu, Beti du Cameroun » (page "Littérature et traduction" du site UNESCO).

[http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.php-URL\\_ID=2445&URL\\_DO=DO\\_TOPIC&URL\\_SECTION=201.html](http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.php-URL_ID=2445&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html).  
Page consultée le 25 avril 2010).

<sup>1169</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 9 et 111.

<sup>1170</sup> Cette phrase est extraite de la fable de La Fontaine, « La Femme noyée » (livre III, fable 16).

<sup>1171</sup> Voir, par exemple, les pages 130-132, 146, 147. La naissance des quintuplés, dans le même roman, peut s'analyser comme la métaphore d'une société dans l'incapacité d'avancer, tout juste bonne à répéter les mêmes processus.

<sup>1172</sup> Titre de l'un des romans, publié en 1981 aux éditions Hatier, par l'écrivain congolais.

Théodore Reik, d'une déception, voire d'un découragement : « Dans l'expression ironique, il n'y pas que les anciennes illusions et les anciens désenchantements qui sont ravivés mais aussi l'indignation et l'amertume, qui sont d'autant plus fortement ressenties que la foi ancienne avait jadis été profondément et sincèrement embrassée »<sup>1173</sup>. Comme tout ironiste, Beti est un idéaliste, souvent doublé d'un moraliste ; il a foi en la perfectibilité de l'homme et de la société. Mais comment croire en une société où « l'idiot du village » est ministre de la Recherche scientifique<sup>1174</sup> et les intellectuels de talent contraints à l'exil ou réduits au silence ? L'ironie est donc conscience d'un tel désordre ; mais à la différence de Friedrich Schlegel pour qui l'artiste, supérieur en cela au philosophe, est en mesure d'organiser le chaos de l'univers<sup>1175</sup>, Beti ne tente plus, dans ses dernières œuvres romanesques, d'instiller de l'ordre dans un ensemble qui en est dépourvu<sup>1176</sup>. Son ambition est plus modeste : révéler – avec la distance ironique qui incombe à un vieux militant désabusé – la confusion d'un monde dont l'écroulement, tant de fois par le passé, avait été annoncé.

L'installation au Cameroun, à partir de 1994, est, pour Mongo Beti, une période paradoxale : à la fois moment d'une lutte acharnée, qu'il mène sur tous les fronts, contre le régime du président Biya et entrée dans une « ère de soupçon » face à un réel déceptif. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les échecs répétés de révolutions accouchant d'une souris avaient généré, chez un certain nombre d'écrivains, l'idée qu'en de telles circonstances, la seule posture tenable était celle de l'ironie, de la blague flaubertienne ou de la raillerie balzacienne.

---

<sup>1173</sup> Chapitre 11 de *The Secret Self* (1952). Cité par Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>1174</sup> « L'idiot du village à la recherche scientifique ? », *op. cit.*, p. 321-326.

<sup>1175</sup> Voir dans Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, les pages consacrées au « rôle de l'art dans le champ philosophique » (p. 104-108). Voir aussi Friedrich Schlegel, *Fragments*. Paris : José Corti, 1996.

<sup>1176</sup> Penser l'histoire, c'est introduire de l'ordre dans ce qui, apparemment, semble décomposé.

Beti, dont on connaît les affinités avec le roman balzacien<sup>1177</sup>, n'est-il pas dans cet état d'esprit lorsqu'il publie, entre 1994 et 2000, ses trois derniers romans ? Nous avons déjà relevé que l'ironie, depuis *Le Pauvre Christ de Bomba*, est un élément constitutif de l'écriture betienne. Mais, dans le « cycle camerounais », Beti s'éloigne de l'ironie classique et de ses effets de « dissimulation transparente » dont Philippe Hamon a souligné qu'ils sont toujours au service d'un système de valeurs identifiable. La dernière période romanesque betienne semble plus proche de Flaubert que de Voltaire ou Montesquieu. Non seulement, il s'attaque à toutes les hiérarchies, joue sur les « mondes renversés », sur la permutation, la neutralisation ou le bouleversement généralisé des places dans une échelle ou dans une hiérarchie, mais il met en pièces, également, la logique des déroulements et des enchaînements, bouleversant les chaînes de causalité<sup>1178</sup>. D'où l'image redondante du cercle comme figure d'une histoire qui se répète inlassablement, sans que l'on sache jamais vers quel but progressent les personnages. À moins qu'il n'y ait d'autre horizon, dans cet univers à la circularité angoissante, d'autre échappatoire – hormis la blague – que la mort. La disparition de Zam, au début de *Branle-bas en noir et blanc*, s'ajoute à la longue liste des énigmes qu'Eddie doit résoudre. Mais tandis que les autres enquêtes concernant Bébète, Joachim le Bigleux, le diplomate et son fils ou encore Norbert, aboutissent, tant bien que mal, le drame de Zam ne trouve son épilogue qu'à la dernière page du roman : « Alors le nouveau venu a raconté longuement les circonstances de la mort de Zam, et l'assistance, dont Nathalie et Antoinette, leur besogne achevée, faisaient à nouveau partie, a bien compris que Zam avait fait exprès de mourir, cela ne souffrait pas le moindre

---

<sup>1177</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 160.

<sup>1178</sup> Hamon parle d'« ironie paradigmatique », dans le premier cas et d'« ironie syntagmatique » dans le second. Op. cit., p. 69.

doute »<sup>1179</sup>. Lorsque l’histoire ne propose plus qu’un réseau inextricable de fausses pistes qui se terminent toutes en impasses, et que l’on a épuisé toutes les formes de « divertissement » :

- le jazz : « *Deeper Mouth Blues* ici ? Et par qui ? Par le vieux Joe King Oliver. Je n’arrive pas à y croire. [...] C’est his-to-rique ! »<sup>1180</sup> ;

- le sexe : « Oui, pourquoi me colles-tu aujourd’hui, espèce de sale pouffiasse ? Tu as besoin d’argent, c’est ça ? Tu veux que je te donne mon fric, hein, triple salope ? »<sup>1181</sup> ;

- l’alcool : « Il y a toujours une raison de boire, mon enfant. Et ici, chez nous, ma Bébète, il y en aurait plutôt mille »<sup>1182</sup> ;

- la « blague » : « dans une société taillée à coups de serpe par la violence au bénéfice de la mafia en place et surtout de ses parrains lointains, survie et probité étaient inconciliables. Encore fallait-il mettre de l’élégance, du chic dans le choix des turpitudes... »<sup>1183</sup>,

ne reste que la mort pour échapper à l’ennui<sup>1184</sup>. La mort que l’on se donne pour fuir un réel dégradé ou celle que l’on inflige aux autres par cruauté gratuite ou par perversion.

L’histoire présente dans les derniers romans betiens s’apparente à une « roue de fortune » au mouvement incompréhensible : statique lorsqu’il s’agit des puissants, sa giration s’affole et précipite les plus humbles dans les pires souffrances après les avoir élevés au faite de la gloire. Or comment supporter ces vicissitudes sinon, rappelle Zam, par le rire, le

---

<sup>1179</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 350.

<sup>1180</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l’amour*, op. cit., p. 13.

<sup>1181</sup> *Ibid.*, p. 17

<sup>1182</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>1183</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>1184</sup> « - [...] mais n’est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ?

- Non ; car il vient d’ailleurs et de dehors ; et ainsi il est dépendant et partant sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables », Pascal, *Pensées*. Paris : Gallimard, collection “Folio”, chapitre VIII, « Divertissement », fragment 123, p. 117.

décalage, le pas de côté : « Si tu ne mets pas un peu d'humour ici dans la sauce quotidienne, comment feras-tu pour survivre, mon petit père ? »<sup>1185</sup>.

### 3. Voix auctoriale(s) et portée idéologique

L'une des caractéristiques de l'écriture de Mongo Beti, dans la plupart des romans précédents, était la présence, plus ou moins affirmée, d'une voix auctoriale qui, s'exprimant, par la bouche d'un personnage autorisé, indiquait au lecteur vers quelle interprétation penchait le sens de l'œuvre. Cette pratique peut à tout moment glisser vers le roman à thèse lorsque le texte indique, de manière trop appuyée et redondante, l'unique signification véritable qu'il convient de donner à la fable. Beti a toujours su échapper à ce piège, même si, il convient de le souligner, les romans du cycle Dzawatama nous semblent, pour des raisons déjà explicitées<sup>1186</sup>, les plus proches d'une narration et d'une lecture sous contrôle.

Les derniers romans n'échappent pas à la mise en place, au cœur du dispositif narratif, de personnages dont les propos pourraient être interprétés comme émanant d'une instance surplombante. Le roman réaliste a besoin d'un garant de l'authenticité des faits et dires rapportés<sup>1187</sup>. *L'Histoire du fou* met en scène un avocat<sup>1188</sup> qui n'est jamais désigné autrement que par sa profession. Il est donc l'homme du *logos*, du verbe et qui plus est, de la parole juste. En outre, il a la manie de truffer son discours de citations latines, signe manifeste d'auto-dérision de la part du romancier. Or, les analyses politiques de l'avocat se révèlent souvent erronées et son optimisme quant à la chute imminente du dictateur régulièrement démenti par

---

<sup>1185</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 9.

<sup>1186</sup> Voir *supra* 3<sup>e</sup> partie, « Le cycle Dzawatama ».

<sup>1187</sup> Voir Claire Dehon, *Le Réalisme africain*. Paris : L'Harmattan, 2002, p. 19.

<sup>1188</sup> Il n'a pas d'autre désignation, manière, pour la narration d'insister sur le fait qu'il est l'homme de la parole.

les événements<sup>1189</sup>. Quant à son action dans la libération de Zoaételeu, malgré ses talents d'orateur et son habileté procédurière lors du procès, elle se révèle finalement nulle puisque c'est la puissance supposée magique de Zoaételeu qui effraie le Président et l'amène à transiger.

Dans *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc*, Beti confie le soin à PTC (Poids Total en Charge, ainsi nommé à cause de sa corpulence), de son véritable nom Lazare Souop, directeur du journal *Aujourd'hui la Démocratie* et, à ce titre, patron de Zam<sup>1190</sup>, le soin d'inscrire, dans la narration, les thèmes politiques chers à l'écrivain : la dénonciation de la Francophonie comme instrument de domination idéologique de l'Afrique ; le pillage des fonds publics par les hommes au pouvoir et la fuite des capitaux vers les paradis fiscaux ; les activités "barbouzardes" de certaines officines prétendument chargées de missions humanitaires, etc. Mais, comme dans le cas de l'avocat, et même si les observations de PTC sont globalement justes et toujours pertinentes, son action, dans le roman, est totalement inefficace, que ce soit pour libérer Élisabeth ou pour retrouver Zam, dont la disparition inquiète tous ses amis.

Que leur parole soit juste ou erronée, ceux qui en sont les porteurs se révèlent impuissants, incapables d'exercer une quelconque influence sur le cours des événements. Et l'on peut se demander si Mongo Beti, par ce biais, ne formule pas une sorte d'auto-critique, lui qui fut tenté par l'action politique directe<sup>1191</sup> et intervint activement dans le champ

---

<sup>1189</sup> Voir Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, op. cit., p. 39.

<sup>1190</sup> Difficile de ne pas reconnaître, dans ce personnage, le journaliste Pius Njawé, militant des droits de l'homme et fondateur, en 1979, du *Messenger* dont Beti fut, entre 1991 et 2001 un collaborateur régulier, malgré des brouilles épisodiques entre les deux hommes. Njawé, lauréat du Prix de la libre expression en 1991 et de la plume d'or de la liberté en 1993, est mort dans un accident de la route, aux États-Unis, le 12 juillet 2010.

<sup>1191</sup> Sa candidature aux élections législatives de 1997 fut finalement rejetée par les autorités au prétexte qu'il était citoyen français. Ironie de l'histoire, au moment de la publication de *Main basse sur le Cameroun*, le ministre



économique, d'abord en fondant la "Librairie des Peuples noirs", puis en organisant, dans son village, des micro-entreprises agricoles. Mettre en scène l'échec des manieurs de mots, n'est-ce pas, d'une certaine manière, reconnaître son propre échec en tant qu'écrivain engagé et son inaptitude à changer le destin d'un pays, ou, tout du moins, à y contribuer ? Zam, le journaliste féru de jazz (comme Mongo Beti), idéaliste et intransigeant (comme Mongo Beti), militant infatigable (comme Mongo Beti) et personnage *in absentia*, dans *Branle-bas en noir et blanc*, incarne parfaitement cette incapacité de l'intellectuel à avoir prise sur les événements. On comprend mieux pourquoi les trois derniers romans sont des textes dont la crédibilité est constamment sapée par différents procédés stylistiques<sup>1192</sup> que Beti se plaît à multiplier. L'ironie, comme le rappelle Pierre Schoentjes, « n'est pas l'outil du terrassier qui pose les fondations mais celui du sapeur qui mine les bases »<sup>1193</sup>. Des trois romans qui nous intéressent, *L'Histoire du Fou* est le meilleur exemple d'une narration sans cesse placée sous le signe de la suspicion. Le récit est présenté comme étant le fruit d'une « enquête »<sup>1194</sup> menée par un narrateur dont le lecteur ignore tout, mais qui multiplie les interventions au sein de son propre texte. Ces intrusions, le plus souvent par le biais de notes de bas de page, n'ont pas pour but d'apporter un éclairage sur la fable racontée, mais, paradoxalement, de l'obscurcir, de jeter le trouble dans l'esprit du lecteur :

- « L'événement, entré depuis dans la légende de la province, et peut-être même de la République, semble s'être déroulé de la façon suivante » ;

---

français de l'Intérieur de l'époque, Raymond Marcellin, avait tenté d'expulser Beti vers le Cameroun, arguant de sa nationalité camerounaise.

<sup>1192</sup> Voir *supra*, 4<sup>e</sup> partie, chapitre 2, « Quand l'histoire bégaie... ». Voir aussi Vincent Jouve, *Poétique des valeurs*. Paris : PUF, collection "Écriture", 2001.

<sup>1193</sup> Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, *op. cit.*, p. 99

<sup>1194</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du Fou*, *op. cit.*, note 1, p. 14.

- « Bien qu'on m'ait raconté cette histoire trente-six fois, je ne suis pas capable de reconstituer l'odyssée de ces enfants » ;
- « Voilà comment tout a commencé, au moins selon la plupart de ceux qui assistèrent à ces événements » ;
- « Après avoir longuement enquêté, j'ai cru pouvoir imaginer la synthèse que voici, à défaut de l'épisode authentique que personne n'a été capable de reconstituer ».<sup>1195</sup>

Entre légende et épopée mythique, versions multiples et témoignages douteux, le texte installe une instabilité qui ruine par avance toute la crédibilité que le lecteur pourrait accorder à la narration. L'incertitude est encore aggravée par la multiplication des formules telles que : « c'est ainsi qu'on m'a raconté l'affaire », « on dit que », « m'a-t-on dit »<sup>1196</sup>. Tout est mis en œuvre pour que la progression (chaotique) du récit et sa constante mise en doute deviennent le reflet d'un univers lui-même gangrené par la tricherie et la dissimulation. Le récit ne peut être honnête dans un monde qui ne l'est pas. Aussi le lecteur est-il invité, comme les personnages qui évoluent dans cet espace de fourberie et de duplicité, à être toujours sur ses gardes, à se méfier et à ne jamais accorder un crédit total aux événements et aux propos qui lui sont rapportés. Certains personnages, comme « le flic amateur d'extras », parviennent à élever la technique du “brouillage de pistes” au rang d'un art véritable, au point qu'un personnage comme Eddie, malgré son passé de mauvais garçon, n'est pas au bout de ses surprises, tant le pays du Président recèle chausse-trappes et leurres en tous genres : « Faisons le point : c'est politique, mais pas forcément entre le pouvoir et l'opposition. Ce n'est peut-être pas politique,

---

<sup>1195</sup> *Ibid.*, p. 18, 78, 95 et 136.

<sup>1196</sup> *Ibid.*, p. 23, 30, 100.

mais ça peut quand même impliquer des politiques, sans être politique à proprement parler. Ouais, on était partis de zéro ; là, tout de suite, j'ai l'impression de partir de moins dix »<sup>1197</sup>.

Beti, dans ses œuvres précédentes, a souvent utilisé la parabase<sup>1198</sup>. L'action était suspendue pour laisser place à des considérations politiques, historiques, idéologiques... Très souvent, ces développements didactiques étaient le fait de personnages qui détenaient un savoir, une expérience, un statut leur permettant d'être des voix autorisées et de parler en lieu et place du narrateur premier, voire d'exprimer les options idéologiques du romancier : Zacharie (*Le Pauvre Christ de Bomba*), Zambo (*Mission terminée*), Abéna (*Remember Ruben*), Nicolas Tekere, dit El Malek (*Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama*) ou Charles Zambo-Zanga (*La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama*) sont quelques-unes des figures romanesques dont la parole, porteuse de sens, est destinée à dessiller, dans un premier mouvement, la vision de leurs interlocuteurs et, au-delà, celle du lecteur. Ils expriment l'orthodoxie du texte, la pensée droite, juste, à laquelle l'écrivain souhaite faire adhérer son lecteur.

Les trois derniers romans usent également de la parabase, mais le projet scripturaire est différent. Il ne s'agit plus de communiquer, *via* un personnage jeune (Medza), naïf (Denis) ou étranger aux réalités locales (Marie-Pierre), une vision du monde ou de délivrer un propos à portée idéologique, mais bien d'ériger un univers – fictionnel et textuel – sans cesse vacillant, sans cesse menacé d'effondrement. La rupture du fil de l'action affaiblit la *mimésis* et, dans les interstices provoqués par cet affaiblissement, l'ironie vient se glisser. À l'orthodoxie des textes

---

<sup>1197</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 114.

<sup>1198</sup> Dans le théâtre antique, « *parekbase* » ou « parabase » désigne la technique qui consiste à s'adresser directement au public, souvent par le biais du coryphée, du chœur ou d'un messager. Pour désigner l'intrusion du narrateur dans son récit afin de s'adresser au lecteur, Genette utilise le terme de « métalepse » (voir *Métalepse. De la figure à la fiction*. Paris : Le Seuil, collection "Poétique", 2004).

précédents se substitue la pensée paradoxale, la pensée qui est « à côté de »<sup>1199</sup>, qui effectue le pas de côté pour appréhender les événements sous un angle différent. En ce sens, les derniers textes introduisent une rupture dans une continuité romanesque : Beti reste un écrivain politique, mais les romans à la tonalité sérieuse cèdent la place à des œuvres qui privilégient « l’obliquité »<sup>1200</sup>. Là où le roman politique sérieux est construit sur une localisation de la voix, c'est-à-dire sur la présence hautement visible d’une autorité incarnée dans des personnages dont la crédibilité idéologique est sans cesse réaffirmée, le texte ironique privilégie la délocalisation de la voix narrative, l’instabilité et la mise en question récurrente de la narration. Tout se passe, en effet, comme si Beti, avait perdu sa foi en la force du discours politique, que celui-ci passe par la médiation de la fiction ou de l’écrit journalistique<sup>1201</sup>. Sa volonté d’engagement direct, sur le terrain associatif notamment<sup>1202</sup>, est le symptôme révélateur d’une défiance envers une parole qui s’est longtemps crue performative. Beti n’a cessé tout au long de sa vie d’écrivain d’annoncer la chute imminente d’un régime miné par ses contradictions et luttes intestines. Or, vaille que vaille, le pouvoir au Cameroun est toujours entre les mains de ces mêmes hommes dont Beti n’a cessé de vitupérer l’incompétence, la corruption, la soumission aux puissances étrangères... Ne reste comme solution ultime que l’impertinence, c'est-à-dire cette « posture d’indifférence qui mélange les langages, les cibles, les sources, les références, les valeurs, qui neutralise les différences elles-mêmes, qui délocalise sa source de laquelle ne coulent que des paroles non assumées »<sup>1203</sup>.

---

<sup>1199</sup> Voir Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, op. cit., p. 9.

<sup>1200</sup> *Ibid.*

<sup>1201</sup> Le nombre même des interventions écrites de Mongo Beti dans la presse privée camerounaise, entre 1991 et 2001 – l’ouvrage de Philippe Bissek en recense cent deux, soit plus de dix articles par an – n’est-il pas un signe de l’inefficacité d’une parole qui doit se multiplier à l’excès pour, peut-être, rester audible ?

<sup>1202</sup> Voir *supra*, « Les combats d’un intellectuel engagé ».

<sup>1203</sup> Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, op. cit., p. 145.

S'il est vrai que le texte ironique est toujours « mention » ou « écho » d'un texte antérieur<sup>1204</sup>, les romans de la dernière période betienne peuvent se lire comme des regards rétrospectifs, critiques et empreints d'un profond désenchantement sur une vie d'écriture et d'engagement(s)<sup>1205</sup>. Non que Beti ait abdiqué tout combat, le renoncement n'ayant jamais été dans sa nature, mais une distance incontestable, une position de surplomb, caractérisent les œuvres finales. Beti privilégie incontestablement la dimension ludique de l'écriture romanesque, tout en conservant, de sa manière première, les longs développements et les dialogues didactiques permettant à un ingénu de prendre conscience de la réalité qui l'entoure grâce à la parole dévoilante d'un personnage mieux informé ou plus retors<sup>1206</sup>.

Le roman devient une vaste entreprise de « neutralisation généralisée des valeurs »<sup>1207</sup> car l'univers peint par Beti est dans une situation de telle déréliction que rien ne semble pouvoir donner sens à une quelconque entreprise. Des femmes, des hommes, des enfants disparaissent mystérieusement, des religieux, des intellectuels sont assassinés, de hautes personnalités meurent dans des circonstances inexplicables, le pays va à vau-l'eau, et personne ne s'inquiète de cette marche vers le précipice. Le « Titanic » sombre et l'orchestre continue de jouer, ou plutôt, dirait Beti, joue en *play-back* car la partition est composée et exécutée ailleurs.

---

<sup>1204</sup> « Toutes les ironies [...] peuvent être décrites comme des mentions (généralement implicites) de propositions ; ces mentions sont interprétées comme l'écho d'un énoncé ou d'une pensée dont le locuteur entend souligner le manque de justesse ou de pertinence », Dan Sperber / Deirdre Wilson, « Les ironies comme mentions », *Poétique* n° 36, 1978, p. 400-412. Cité par Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, op. cit., p. 25. Voir aussi Antoine Compagnon, *La Seconde main ou le travail de la citation* [1979] Paris : Le Seuil, 1998.

<sup>1205</sup> « Je viens de me reconvertir dans la police privée, enquêtes, filatures, et le toutim. Il paraît que c'est l'avenir de la littérature », Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 159. Ces propos d'Eddie ne sont-ils pas l'expression des désillusions du romancier ?

<sup>1206</sup> *L'Histoire du fou* : p. 81, 133-135, 172-173 ; *Trop de soleil tue l'amour* : p. 160 ; *Branle-bas en noir et blanc* : p. 12, 130-135, 205.

<sup>1207</sup> Philippe Hamon, *L'Ironie L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, op. cit., p. 142.

Le pessimisme de l'écrivain s'explique par la permanence d'un thème qui traverse toute l'œuvre betienne et que la critique, chose étonnante, a négligé : la dimension religieuse qui imprègne bon nombre de romans et qui est étroitement liée à la figure de Ruben Um Nyobé. Il ne faut, en effet, pas s'arrêter aux apparences de l'œuvre betienne et considérer, à partir de l'analyse d'un roman comme *Le Pauvre Christ de Bomba*, que la présence du religieux n'est que prétexte à la dénonciation de l'action missionnaire dont Mongo Beti souligne la complicité et la responsabilité dans l'entreprise coloniale. Cet aspect, s'il est effectivement présent, ne doit pas faire oublier la perspective religieuse dans laquelle le romancier inscrit la geste rubénienne. Le « cycle Ruben »<sup>1208</sup> mettait déjà en évidence la dimension christique de ce personnage historique dont l'ombre plane sur toute la création betienne<sup>1209</sup>. Le martyr vécu par Perpétue est constamment mis en parallèle avec le calvaire de Ruben dont la mort est sans cesse assimilée à celle d'un Christ noir : trahi par l'un de ses proches, le syndicaliste est torturé et exécuté dans des conditions qui s'apparentent à un véritable chemin de Croix<sup>1210</sup>. Or cette faute originelle – avoir laissé tuer un juste, pour ne pas dire un prophète – pèse sur le peuple dont l'avenir se trouve ainsi gravement hypothéqué. Car la genèse du mal est à rechercher dans une indépendance tronquée, conséquence logique de l'assassinat du leader politique :

Ce fléau [la délation] n'avait cessé de dévaster la jeune république depuis son indépendance proclamée le 1<sup>er</sup> janvier 1960 dans le tumulte, la discorde et le sang, trois malédictions dont le mariage maléfique allait infliger tragédie sur tragédie à notre peuple. [...] S'ensuivra pour les populations une interminable période de souffrances et de larmes, qui n'est pas achevée au

---

<sup>1208</sup> Pour rappel : *Perpétue et l'habitude du malheur* ; *Remember Ruben* ; *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*.

<sup>1209</sup> Beti a toujours affirmé son attachement à une philosophie politique qu'il qualifie de « rubéniste ». Voir les entretiens avec Anthony O. Biakolo (*Peuples noirs-Peuples africains*, n° 10, *op. cit.*), Boniface Mongo-Mboussa (*Africultures*, 19 juillet 2002, *op. cit.*) et Ambroise Kom, « Théorie et pratique de l'écriture en Afrique noire francophone » (*Présence francophone* n° 42, *op. cit.*)

<sup>1210</sup> Voir *supra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 1.

moment où je trace ces lignes [...]. L'indépendance, c'est à elle qu'il faut toujours revenir, comme à la source de nos malheurs.<sup>1211</sup>

Beti a toujours pensé et écrit que l'avenir démocratique du Cameroun passait par une réelle décolonisation, une « seconde indépendance » qui permettrait enfin à ce pays riche de potentialités d'échapper au sous-développement, à la misère et à la dictature. Il a toujours eu foi en un changement politique pacifique et son modèle, en ce domaine, a toujours été le pasteur Luther King. Les références au mouvement des droits civiques abondent dans les romans ; un personnage comme Eddie, dont le passé de mauvais garçon est maintes fois rappelé, est pourtant présenté comme un « adepte convaincu de la non-violence selon Martin Luther King »<sup>1212</sup>. Pour lui, comme pour Zam, la seule grille d'analyse pertinente pour décrypter ce qui passe dans le pays est celle offerte par la situation des noirs aux États-Unis au cours des années 1950 : « Nous sommes dans la même situation que les Noirs de Montgomery, Alabama, en décembre 1955 »<sup>1213</sup>, ce à quoi Zam répond en écho : « Il n'y a pas de raison, si les nôtres ont fait ça en Amérique, que nous n'en fassions pas autant ici, peut-être mieux, après tout... mais sur d'autres plans. Imaginer d'où ils partaient, et contempler où ils sont arrivés ! »<sup>1214</sup>.

Mais une société sur laquelle pèse le poids du péché originel ne peut échapper ainsi à la malédiction. La fatalité de l'échec condamne par avance toute tentative de briser la « machine infernale » : « tout combat collectif d'envergure nous est interdit [...] notre guerre de libération à nous fut un fiasco tragique, émaillé justement de trahisons retentissantes »<sup>1215</sup>. Pour cette raison, les derniers romans s'apparentent à un *mea culpa* de grande envergure qui

---

<sup>1211</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, op. cit., p. 13.

<sup>1212</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 68.

<sup>1213</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 68.

<sup>1214</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>1215</sup> *Ibid.*, p. 99.

emprunte les voies de la fiction pour dire la désillusion d'un militant de la première heure : « Oui, nous avons cru que la chasse au dictateur était désormais ouverte. Il faut nous pardonner notre jobardise. [...] Faut pas toujours accuser les autres. Il vient un moment où il faut se regarder en face. [...] Tout est avant tout de notre faute. [...] Faut pas toujours incriminer les toubabs »<sup>1216</sup>.

Sans pour autant verser dans l'afro-pessimisme<sup>1217</sup>, Beti s'interroge sur les acquis d'un combat auquel il a consacré toute son existence de citoyen épris de liberté et d'écrivain engagé. Et le bilan semble bien maigre. Aux certitudes passées succède un sentiment légitime d'abattement. Le « roman oblique » est donc la concrétisation de ce doute, de cette mise en crise de toutes les croyances, il permet en outre le détachement – souvent douloureux – de soi-même. Or l'idéologie est un « nœud thématique »<sup>1218</sup> particulièrement propice aux effets d'ironie. Et Beti, dans toute son œuvre, a habilement utilisé cette arme : pour dénoncer les ravages politiques, économiques, humains de l'entreprise coloniale, pour lever le voile sur les réalités de la « Françafrique » et les connivences entre l'ex-puissance coloniale et ses satellites africains qui, derrière des indépendances en trompe-l'œil, restent soumis aux diktats de Paris. À tel point que Beti a souvent été accusé de dogmatisme, de manichéisme, son radicalisme étant régulièrement pointé pour dénigrer une œuvre qui, pourtant, a toujours été fidèle à la fonction première du roman, à savoir « faire voir crûment la face obscène de la réalité »<sup>1219</sup> ou encore, ainsi que l'écrit Kundera, déchirer le rideau :

---

<sup>1216</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 38, 202, 203, 207.

<sup>1217</sup> Voir Jean-François Bayart, « L'afropessimisme par le bas. Réponse à Achille Mbembe, Jean Copans et quelques autres », *Politique africaine*, n° 40, décembre 1990, p. 103-108.

<sup>1218</sup> Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, op. cit., p. 8 sqq.

<sup>1219</sup> Élisabeth Rallo Ditché, « Réflexions sur la fiction ». <http://www.vox-poetica.org/sflgc/concours/tx/fiction.html>  
Page consultée le 7 août 2009.



Un rideau magique, tissé de légendes, était suspendu devant le monde. Cervantès envoya Don Quichotte en voyage et déchira le rideau. Le monde s'ouvrit devant le chevalier errant dans toute la nudité comique de sa prose. [...] C'est en déchirant le rideau de la préinterprétation que Cervantès a mis en route cet art nouveau ; son geste destructeur se reflète et se prolonge dans chaque roman digne de ce nom ; c'est le *signe d'identité de l'art du roman*.<sup>1220</sup>

Beti est resté fidèle à cette ligne de conduite, avec des nuances qui traversent l'œuvre et donnent aux derniers romans une tonalité particulière. La linéarité du récit et le réalisme demeurent des éléments constitutifs de son écriture. Toutefois, avec l'ironie qui n'est plus seulement dirigée contre les ennemis idéologiques, mais que le romancier tourne contre lui-même, les derniers textes semblent rechercher une plus grande littéarité. La capacité à se moquer, des autres et de soi-même, est sans doute ce qui caractérise le mieux la dernière période betienne. Et parce que le temps instille le doute sur la capacité de l'écriture à changer le cours des événements, Beti opte pour une littérature qui, sans renoncer à ses principes fondateurs, s'engage résolument sur un chemin plus ludique, celui du jeu littéraire qui s'empare d'un genre parfaitement codifié, le roman policier, pour en faire une arme de dénonciation sociale et politique.

---

<sup>1220</sup> Milan Kundera, *Le Rideau*. Paris : Gallimard, collection "nrf", 2005, p. 110-111.

### CHAPITRE 3

#### ROMAN NOIR ET DÉNONCIATION SOCIALE ET POLITIQUE

Le premier texte de fiction que publie Mongo Beti en 1953, « Sans haine et sans amour »<sup>1221</sup>, s'apparente par bien des aspects à une nouvelle policière. Certes, le contexte – la révolte des Mau-Mau (1952-1956) contre le colonisateur anglais – et l'action – Momoto, le jeune héros de cette brève fiction, doit assassiner un chef traditionnel coupable, aux yeux des populations kikuyus, de collaboration avec l'ennemi – sont éminemment politiques. Mais la plus grande partie de l'intrigue se résume à un suspense et à une attente habilement mis en scène : Momoto surmontera-t-il sa peur et passera-t-il à l'acte ?

En 1980, Mongo Beti fait paraître dans le numéro 14 de *Peuples noirs-Peuples africains* une nouvelle intitulée « Renseignements pris. Nouvelle para-policrière »<sup>1222</sup>. Le texte est signé d'un certain Vince Remos, mais nous savons, grâce aux confidences de la veuve de Beti, Odile Tobner, que, derrière ce pseudonyme, se cache en réalité notre écrivain<sup>1223</sup>. Là encore, ce n'est pas une fiction policière à proprement parler, mais le romancier insuffle à petites doses les éléments d'une investigation policière.

Si Beti a toujours voué une grande admiration aux écrivains classiques français, en particulier les philosophes des Lumières et les romanciers réalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, il fut

---

<sup>1221</sup> Voir 1<sup>ère</sup> partie, chapitre 1, « Genèse d'un engagement littéraire ».

<sup>1222</sup> *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 14, mars-avril 1980, p. 95-119.

<sup>1223</sup> Jean-Marie Volet et André Ntonfo, « Rencontre avec Odile Tobner. Quarante ans de lutte et d'action militante avec Mongo Beti », *op. cit* : « Bon, je vous apprendis que Vince Remos c'est Mongo Beti. Vous avez un scoop ! Vince Remos c'est un truc d'origine latine, « Vincere », l'imparfait du subjonctif de « vincere » « vaincre », l'expression de l'irréel du présent, du regret portant sur le présent. On pourrait traduire ça par « Si seulement nous étions vainqueurs ».

également un grand lecteur du romancier afro-américain Chester Himes<sup>1224</sup> : sa dénonciation de la condition faite aux Noirs dans les États-Unis de l'après-seconde guerre mondiale ne pouvait que séduire un Mongo Beti pour qui le combat pacifique des Afro-Américains, sous la houlette du pasteur King, constituait un exemple à suivre pour tous les Africains opprimés. Avec *La Reine des pommes* (1958), Himes inaugure la série consacrée aux enquêtes et aux aventures de deux policiers de Harlem, Ed Cercueil Johnson et Fossoyeur Jones. L'humour froid et grinçant qui caractérise l'écriture de Himes donne à ces romans, par ailleurs profondément politiques, une tonalité qui annonce le « néo-polar » français et les œuvres de Jean-Patrick Manchette, Didier Daeninckx et Alain Demouzon.

Le roman policier est un genre multiforme qui se décline en diverses sous-catégories (roman d'aventures, d'espionnage, *thriller*, *etc.*), mais deux types sont particulièrement représentés dans l'abondante production des deux siècles précédents. Le roman de détection ou roman à énigme privilégie l'enquête immobile d'un policier, professionnel (Hercule Poirot) ou amateur (Sherlock Holmes), qui, par une démarche analytico-déductive, parvient à dénouer les fils d'une énigme qui, au départ, semblait insoluble. Héritier des premiers contes d'Edgar Poe<sup>1225</sup>, le roman de détection est le récit d'une intelligence – hors du commun – au travail. Le contexte, dès lors, importe peu, ce type de roman favorisant d'ailleurs les intrigues en lieu clos – un train bloqué par la neige, un château isolé – et se terminant invariablement par la scène de la révélation : l'enquêteur dévoile à un interlocuteur unique ou à un large auditoire le cheminement intellectuel qui lui a permis de parvenir à la solution. Le détective a toujours,

---

<sup>1224</sup> La première référence à Chester Himes apparaît dès la page 10 de *Trop de soleil tue l'amour* : « Des petits malfrats ont visité ma taule. Nettoyé par le vide. Ratiboisé, comme dirait Chester Himes s'il était encore de ce monde. ». Pour en savoir plus sur le romancier américain, voir Amboise Kom, *Le Cas Chester Himes*. Paris : Nouvelles du Sud, 1994.

<sup>1225</sup> *Double Assassinat dans la rue Morgue* (1841) ; *Le Mystère de Marie Roget* (1842-1843) ; *La Lettre volée* (1844).

auprès de lui, un second (Watson, Hastings) représentant symboliquement le lecteur et qui n'est pas doté des capacités surhumaines de son ami.

Le roman noir, ou *hard-boiled* (« dur à cuire ») dans sa version nord-américaine, est, pour reprendre les termes de Jean-Patrick Manchette, « un roman d'intervention sociale »<sup>1226</sup> : en d'autres termes, le roman noir est une forme d'autoscopie sociale, d'examen d'une société le plus souvent en crise. D'où une dimension vériste qui nécessite un ancrage référentiel très marqué. Le roman noir se veut avant tout réaliste, porteur d'une vérité ; et cette forte composante mimétique fait dire à Natacha Levet que le roman noir se caractérise par une « esthétique de la transparence »<sup>1227</sup>. En multipliant les effets de réel, en ancrant les événements dans un contexte historique, social, politique, idéologique très précis, le roman noir s'affiche comme une entreprise sérieuse de témoignage et de démystification reposant sur une parfaite connaissance des milieux décrits. Et c'est sans doute cet aspect engagé qui a séduit Mongo Beti et l'a amené vers le roman noir au moment d'écrire *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc*.

Un dernier élément, peut-être anecdotique et secondaire, peut néanmoins nous aider à comprendre le choix esthétique opéré par le romancier. Entre 1995 et 1996, Beti donne au journal *Génération* une série d'articles qui se veulent un passage en « revue des grands romans classiques »<sup>1228</sup>. La première œuvre analysée par Beti est *La Case de l'oncle Tom* d'Harriet Beecher-Stowe. Quelques mois plus tard, Beti s'intéresse aux *Mémoires d'un esclave* de

---

<sup>1226</sup> Cité par Françoise Naudillon, « Poésie du roman policier africain francophone ». <http://www.ulaval.ca/afi/colloques/colloque2006/actes2006/PDF/III-5b%20Francoise%20NAUDILLON.pdf>. Page consultée le 6 juillet 2009.

<sup>1227</sup> Natacha Levet, « Roman noir et fictionalité ». [www.fabula.org/effet/pdf/levet.pdf](http://www.fabula.org/effet/pdf/levet.pdf). Page consultée le 20 mai 2010.

<sup>1228</sup> Mongo Beti, « La Case de l'oncle Tom », *Génération*, n° 38, 14-21 juin 1995, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001*, op. cit., p. 216.

Frederick Douglass<sup>1229</sup>. Encore une fois, le modèle nord-américain impose sa forte présence aussi bien dans la *doxa* politique de l'écrivain que dans la construction du socle littéraire sur lequel repose sa conception du roman. Ces choix ne sont jamais anodins : Beecher-Stowe et Douglass ont le grand mérite, aux yeux de Beti, d'être « deux moralistes »<sup>1230</sup>. Et surtout, ils semblent partager avec Beti la même vision du rôle de l'écrivain :

Dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on prête encore au romancier, outre son rôle d'artiste, une fonction de pédagogue, de dépositaire des lumières et des valeurs avec mission de les transmettre dans le public. C'est ce à quoi s'applique Harriet Beecher-Stowe, comme Hugo, comme Stendhal, comme Balzac.<sup>1231</sup>

Rappelons enfin que l'un des titres initialement envisagé pour *Trop de soleil tue l'amour* était *On the Sunny Side of the Street* : outre le fait que cette expression renvoie à un grand standard du jazz<sup>1232</sup>, elle est aussi une référence à l'Amérique esclavagiste, comme l'explique longuement Mongo Beti dans un entretien de 2002 :

Au début, mon livre s'appelait : « Les Exilés sont de retour ». Un titre qui à mon avis correspondait au contenu du roman. Mais mon éditeur est un homme assez difficile [...]. Il m'a fait comprendre qu'autant ce titre peut-être éloquent pour un Camerounais, autant il ne parle pas au Canadien ni au Belge, etc. Il fallait donc chercher un autre titre. [...] Je lui ai envoyé un lot de titres parmi lesquels il y avait celui-ci, qui l'a enthousiasmé. Il s'agit d'un standard de jazz très connu. *On the sunny side of the street* (Sur le côté ensoleillé de la rue). Le vers tout entier est : « Life can be so sweet » (La vie peut-être si belle). Vous savez, au sud des États-Unis, les Noirs n'avaient pas le droit de marcher à l'ombre. Le côté ombragé était réservé aux maîtres. Les esclaves devaient marcher sur le côté ensoleillé, qui n'est pas trop commode puisqu'il fait chaud. Les Noirs, par goût de subversion, retournent ce qui était au départ une punition par quelque chose d'agréable. À mon tour, je les contredis un peu en leur disant que la vie n'est pas aussi belle que ça ; c'est un mensonge. La vie n'est pas si belle sur le côté ensoleillé du monde. En Afrique par exemple (le côté ensoleillé du monde), la vie est féroce, c'est la jungle.<sup>1233</sup>

---

<sup>1229</sup> *Génération*, n° 55, 3-9 janvier 1996, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001, op. cit.*, p. 228.

<sup>1230</sup> *Ibid.*

<sup>1231</sup> Mongo Beti, « La Case de l'oncle Tom », *op. cit.*, p. 221.

<sup>1232</sup> On appréciera notamment les versions d'Errol Gardner et de Lester Young.

<sup>1233</sup> « Entretien avec Mongo Beti. À propos de la sortie de *Trop de soleil tue l'amour* ». Propos recueillis par Boniface Mongo-Mboussa, *op. cit.*

Beti, tout au long de sa vie, a été un observateur vigilant et critique des mondes – politiques et littéraires – dans lesquels il évoluait, en France et au Cameroun ; mais il était également très attentif au sort des diasporas noires comme à l'évolution des pays africains indépendants, ce dont témoigne parfaitement le *Dictionnaire de la négritude* co-écrit avec Odile Tobner<sup>1234</sup>. Sa démarche créatrice s'est donc toujours nourrie, enrichie, de multiples influences, aussi bien le roman noir de Chester Himes que le roman anti-esclavagiste d'Harriet Beecher-Stowe.

### **1. Le sérieux et le “drolatique” : ancrage référentiel et jeu littéraire**

Mongo Beti a toujours eu le souci d'ancrer ses romans dans un environnement historique parfaitement identifiable. La « chronique coloniale » se clôt sur un texte, *Le Roi miraculé*, qui fait référence, de manière très elliptique certes, mais tout de même reconnaissable, à la loi-cadre Defferre<sup>1235</sup>. Le « cycle Mor-Zamba » (*Remember Ruben* et *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*) évoque la guerre d'Indochine, la bataille de Dien Bien Phu, les manifestations à Yaoundé lors de la proclamation d'Indépendance, le 1<sup>er</sup> janvier 1960. Le « cycle Dzawatama » multiplie les références à la société française des années quatre-vingts : les questions d'immigration et d'intégration, la montée en puissance du Front national et de son leader, Jean-Marie Le Pen... Le lecteur est donc plongé dans un contexte historique et événementiel très précis, procédé grâce auquel Mongo Beti effectue une mise en situation de

---

<sup>1234</sup> Paris : L'Harmattan, 1989.

<sup>1235</sup> La loi du 23 juin 1956 dite loi-cadre Defferre fut adoptée à l'initiative de Gaston Defferre, alors ministre de l'Outre-mer. Elle accordait une assez large autonomie aux territoires africains, chacun d'entre eux pouvant désormais élire une Assemblée locale appelée elle-même à désigner un Conseil de gouvernement dont le Vice-président devait être obligatoirement un Africain.

ses fictions. Certaines références peuvent passer inaperçues d'un lecteur peu au fait de l'histoire africaine et camerounaise, ou paraître énigmatique :

Non, père, il n'y a plus de guerre. Les maquisards eux-mêmes, qu'on croyait invincibles, ont été écrasés, les uns après les autres, par le chef de l'État. Il y a quinze ans que le dernier chef maquisard a été capturé, jugé et exécuté sur la place de son village natal.<sup>1236</sup>

D'autres, au contraire, sont plus transparentes :

À l'époque de cette chronique, polluée par une lepénisation galopante, Eddie, accusé de trafic de stupéfiants, a été expulsé de France par charter – c'était au début des années 80, bien avant que cela ne devienne une mode avouée avec le ministre Charles Pasqua lors de la première cohabitation.<sup>1237</sup>

Quant au dernier roman, *Branle-bas en noir et blanc*, il s'ouvre sur l'annonce d'une réception que PTC, patron du journal *Aujourd'hui la démocratie*, va donner pour fêter l'entrée victorieuse des troupes de Laurent-Désiré Kabila dans Kinshasa et la chute du régime de Mobutu Sese Seko<sup>1238</sup>.

L'ancrage dans un temps historique précis répond au vœu qui a toujours été celui de Beti, depuis ses débuts en littérature, faire œuvre de pédagogue, donner à lire des textes au contenu didactique fort, dimension très présente dans le roman noir, qu'il soit « polar » à l'américaine ou « néo-polar » à la française<sup>1239</sup>. La peinture d'une réalité sociale dégradée participe de cette entreprise de dévoilement généralisé. Dès les premières pages de *Trop de soleil tue l'amour*, le roman baigne dans une atmosphère poisseuse – « une sorte de bruine, à l'éclat mou, vaguement glaireux, pareil à un énorme crachat »<sup>1240</sup> – signe de la déliquescence

---

<sup>1236</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, op. cit., p. 21. Le chef upéciste dont il est question est Ernest Ouandié, exécuté en place publique, à Bafoussam, le 15 janvier 1971.

<sup>1237</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 43. Voir également p. 47 et 201.

<sup>1238</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 10. Voir également p. 129. Les événements historiques mentionnés dans le roman se déroulèrent en mai 1997.

<sup>1239</sup> Voir les œuvres d'Horace Mac Coy, Dashiell Hammet, Raymond Chandler, James M. Cain, dans le premier cas ; dans l'autre cas, aux noms précédemment cités, on ajoutera ceux de A.D.G (Alain Fournier), Jean Vautrin, Fred Vargas, Pierre Siniac, Frédéric Fajardie, Tonino Benacquista.

<sup>1240</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 12.

d'une société minée par différents cancers, la corruption, la violence, l'amoralité... Les déficiences de l'État sont régulièrement soulignées :

- « [...] ce que les gens appellent ici *le quartier* [...], [ce] sont des sentes sinueuses serpentant entre des cahutes déjetées, [...] et d'où s'exhalent des odeurs de caca et de pisse, d'ordures ménagères, d'alcools bon marché. Point d'éclairage public, point de guet, partant point de droit ni de sécurité » ;
- « L'État se montre incapable de payer les retraites » ;
- « L'État n'existe pas, sinon par à-coups, et toujours de manière violente »<sup>1241</sup>.

L'abondance de détails véristes traduit le souci premier du roman noir en général et du texte betien en particulier, dire la société telle qu'elle est. Or le mal pouvant, dans ces romans, se nicher dans les moindres recoins, il importe de les éclairer, au besoin d'une lumière souvent très crue. Ainsi procède Mongo Beti, à l'instar des auteurs de « polars » :

Tout leur travail d'écrivain va s'articuler non plus autour du problème à résoudre, mais autour de l'action à dérouler. Leurs récits ne jouent plus sur la gamme d'un raisonnement pointu, mais sur les odeurs d'un langage cru et ils ne servent plus de subtils faire-valoir à un fin limier, mais de révélateurs objectifs aux vices d'une société sclérosée.<sup>1242</sup>

Beti rejoint ainsi des écrivains comme Frédéric Fajardie pour qui le « polar » est un moyen d'ausculter une société malade, ou encore Jean Vautrin qui déclarait, en 1979, à la revue *Polar* que l'écrivain de romans policiers est un moraliste et son œuvre, « le regard des hommes sur une certaine actualité »<sup>1243</sup>.

---

<sup>1241</sup> *Ibid.*, p. 46 ; Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 66 et 134.

Le premier extrait signale « *le quartier* » comme une image en réduction d'un pays laissé à l'abandon par des dirigeants corrompus, incompetents et dont l'énergie est surtout consacrée à transférer vers des paradis fiscaux le produit de leurs rapines.

<sup>1242</sup> Denis Fernandez Recatala, *Le Polar*. Paris : MA éditions, collection "Le Monde de..." n° 12, 1986. Cité par Françoise Naudillon, « Poésie du roman policier africain francophone », *op. cit.*

<sup>1243</sup> Voir Jean-Paul Schweighaeuser, *Le Roman noir français*. Paris : P.U.F., collection "Que sais-je ?" n° 2145, 1984, p. 84. Sur le travail du romancier, on se reportera à l'entretien de Thierry Jonquet (auteur de « polars » mort en 2009) avec Jean-Marie David, in *Temps noir. La revue des littératures policières*, n° 13, 1<sup>er</sup> semestre 2010, p. 267 *sqq.*



Le « polar », trop longtemps confiné dans les marges de la littérature, regardé comme un sous-genre ne présentant aucun intérêt au plan esthétique, a toujours aspiré à la reconnaissance. Il se veut texte sérieux et qui doit être pris au sérieux, son inscription réaliste participe de cette revendication. Mais il sait également jouer de la dérision et du second degré. Beti, pour sa part, utilise les codes du « polar » tout en les maintenant à distance, manière pour lui de signifier au lecteur qu'il n'est pas réellement un auteur de romans policiers, qu'il est tout simplement un romancier, qui plus est engagé, dont le savoir-faire est suffisamment grand pour se lancer dans une écriture ludique, tout en poursuivant la tâche qu'il s'est assignée dès le début de sa carrière littéraire : dénoncer sans relâche toutes les atteintes à la dignité de l'homme.

L'humour betien apparaît, tout d'abord, dans les qualificatifs désignant les personnages, importants ou secondaires, qui parcourent ses romans : « Grégoire le proxo », alias « le joueur de base-ball », alias « Ducon » ; « Geneviève la sorcière », alias « la mère supérieure »<sup>1244</sup> ; « Joachim le Bigleux » ; Ébénezer, « l'homme à la saharienne de bonne coupe » ; Norbert, « le flic amateur d'extras », *etc.* Ce procédé, déjà présent dans les romans précédents, est ici systématisé comme s'il s'agissait, puisque l'on a affaire, avec le roman policier, à un genre romanesque très codifié qui utilise abondamment le stéréotype, de mettre en scène des personnages familiers au lecteur de ce type d'ouvrages : le proxénète, le (faux) naïf, le gigolo, la femme fatale, le policier véreux, le chef maffieux... La lecture de *Trop de soleil tue l'amour* et de *Branle-bas en noir et blanc* donne également le sentiment d'une écriture enjouée, jubilatoire, comme si Beti s'était profondément amusé à écrire ce qui, par bien des aspects, s'apparente à une parodie de roman noir. Certaines descriptions sont l'occasion pour Beti de

---

<sup>1244</sup> Cette désignation antiphrastique prend toute sa saveur quand le lecteur découvre que Geneviève n'hésite pas à prostituer les jeunes filles dont elle a la charge.

renouer avec la *vis comica* des romans de la chronique coloniale, tel le portrait-charge d'une jeune fille :

C'était une très jeune adolescente, mais de haute stature, dressée à faire face avec une vaillance résignée à toutes les occurrences de l'existence. Elle était encore plus laide que Narcisse n'avait imaginé, tenant le milieu entre la girafe, avec son cou interminable, sa face étroite approximativement plaquée sur un crâne minuscule, et la femelle du gorille préhistorique avec sa croupe monstrueuse et ses grosses jambes fichées dans des pieds aussi larges qu'une raquette de tennis.<sup>1245</sup>

Et comment ne pas songer au natif de Saint-Loctu-le-Vieux, le célèbre inspecteur Alexandre-Benoit Bérurier, sans lequel les aventures du commissaire San-Antonio sembleraient plus ternes, en lisant les lignes suivantes décrivant le repas du commissaire Boundougou, dit « sergent Garcia des tropiques » ?

- Mon frère, commença le commissaire après quatre verres de whisky avalés coup sur coup, le pays-là même est mauvais, hein, je te dis. [...] [Le commissaire] piqua du nez dans son assiette où s'amoncelaient des pièces de poulet à côté de morceaux de plantain, couronnant une pyramide de riz blanc, le tout noyé dans une sauce huileuse rouge. Il s'appliqua à dévorer cette pâtée avec des borborygmes de déglutition, des aspirations ronflantes, des grognements enragés, des soupirs éperdus. De temps à autre, il se versait un plein verre de la piquette appelée abusivement beaujolais villages et, la tête rejetée en arrière, le déversait aussitôt dans son gosier en faisant entendre des gargouillis gargantuéliques.<sup>1246</sup>

L'humour est un contrepoint à l'angoisse et au climat délétère qui imprègnent les trois romans. Si certains personnages noient leurs tourments dans l'alcool<sup>1247</sup>, d'autres, à l'exemple de Boris Vian, optent pour l'humour comme politesse du désespoir : « Si tu ne mets pas d'humour ici dans la sauce quotidienne, comment feras-tu pour survivre, mon petit père ? »<sup>1248</sup>. En adoptant le roman noir humoristique, Beti s'inscrit dans la lignée de Chester Himes dont il s'est sans aucun doute inspiré pour titrer son dernier roman, *Branle-bas en noir*

---

<sup>1245</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, op. cit., p. 49.

<sup>1246</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 177 sq.

<sup>1247</sup> *Ibid.*, p. 15 : « Il y a toujours une raison de boire, mon enfant. Et ici, chez nous, ma Bébête, il y en aurait plutôt mille ».

<sup>1248</sup> *Ibid.*, p. 9.

*et blanc*, clin d'œil à *Imbroglia negro* que Himes avait publié en 1959<sup>1249</sup> et dans lequel Ed Cercueil Johnson et Fossoyeur Jones partent à la recherche d'une Cadillac... en or massif.

Mais l'humour chez Beti n'est jamais gratuit ; il est toujours au service d'une cause dénonciatrice. Narcisse, le gigolo, comme ses compatriotes, est victime de la crise économique qui frappe le pays : « L'industrie habituelle des mauvais garçons élégants, catégorie à laquelle appartenait Narcisse, sombra dans le marasme comme toutes les autres activités. [...] Et Narcisse se retrouva en quelque sorte au chômage technique »<sup>1250</sup>. C'est dire si la crise est grave puisque même les voyous se retrouvent « déflatés »<sup>1251</sup>. S'il s'agit de pointer du doigt les méthodes expéditives d'une justice totalement inféodée au pouvoir politique, Beti trouve la formule à la fois lapidaire, drôle et appropriée : « Tu seras par la suite traduit devant un tribunal sévère mais juste qui, certainement, te condamnera à mort »<sup>1252</sup>. Pour signifier l'incurie d'un État incapable d'assurer le bon fonctionnement de son administration, le romancier a recours à la parabole du retraité :

Retraité depuis un an, Freddy, selon l'usage local, suivait, comme on dit ici, son dossier au ministère des Finances. Cela consiste à motiver, c'est le terme traditionnel, par un bakchich consistant, chaque fonctionnaire habilité à apposer une signature sur chacun des dizaines de documents composant un dossier de retraite. L'itinéraire, vrai chemin de croix du fonctionnaire parvenu à la fin de sa carrière active, concerne une trentaine de bureaux, sans compter les plantons veillant à la porte d'entrée, la secrétaire qui doit vous introduire auprès du futur signataire, la fille qui tient le registre où le retraité doit apposer sa signature attestant que la pièce requise lui a bien été remise, les hommes de la maréchaussée qui arpentent les couloirs pour assurer l'ordre, et dont la particularité est d'avoir toujours soif de bière et la manie de jeter l'aveu de cette affection à la figure de tout citoyen passant par là. Ouf !

---

<sup>1249</sup> Paris : Gallimard, collection "Folio policier", 2002.

<sup>1250</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, *op. cit.*, p. 42 et 44.

<sup>1251</sup> En Afrique de l'Ouest, se dit de quelqu'un qui est victime d'une compression de personnel, licencié pour cause économique.

<sup>1252</sup> Mongo Beti, *L'Histoire du fou*, *op. cit.*, p. 68.

[...] Un de ses amis, qui suivait son dossier comme lui et depuis le même temps, venait de mourir sans en avoir vu le bout.<sup>1253</sup>

Dans le droit fil de l'ironie évoquée au chapitre précédent, Mongo Beti, en un geste d'auto-dérision répété, se propose comme cible de ses propres flèches. Alors que PTC s'interroge sur la possible implication de Joachim le Bigleux dans la disparition de Zam, Eddie observe que « tout le monde élève des cochons dans ce pays »<sup>1254</sup>. Cette remarque, en apparence totalement anodine, acquiert toute sa dimension comique lorsque l'on sait que Mongo Beti endossa, durant quelque temps, le costume d'homme d'affaires. Soucieux d'enclencher, dans son village, un cycle économique vertueux – créer de l'activité économique pour offrir des emplois aux jeunes chômeurs, éviter ainsi un exode rural qui ne fait qu'amplifier la “bidonvillisation” des grandes métropoles, réinjecter les profits réalisés dans la réalisation de structures sociales, sanitaires et éducatives – Beti se lança, comme on l'a vu, dans de multiples projets agricoles, culture de plantains, de tomates, élevage porcin. Mais, raconte Odile Tobner, Beti n'avait pas le sens des affaires :

[Alexandre] s'est lancé dans l'élevage de porcs [...]. Il a englouti des sommes faramineuses dans le développement de l'élevage des cochons. À un moment, il avait une dizaine de gens qui travaillaient là-dessus, dix-douze qui travaillaient là-dessus et il fallait les payer tous les mois. Il les payait régulièrement pour qu'ils restent ; son truc c'était de les payer, mais les payer alors que lui ne commercialisait rien. [...] C'était extrêmement déficitaire et ce n'était pas viable<sup>1255</sup>.

La conclusion, après un tel fiasco économique, s'impose d'elle-même ; et c'est encore une fois Eddie qui se fait porte-parole de la voix intérieure et profondément ironique de

---

<sup>1253</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 264-265. La question des retraites était également abordée dans divers articles que Beti donna à la presse privée camerounaise. Voir Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001*, op. cit.

<sup>1254</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>1255</sup> Jean-Marie Volet et André Ntonfo, « Rencontre avec Odile Tobner. Quarante ans de lutte et d'action militante avec Mongo Beti », op. cit.

l'auteur : « Je me suis toujours laissé dire qu'il faut avoir l'esprit complètement tordu pour élever des cochons »<sup>1256</sup>.

Jamais Beti n'avait utilisé à ce point le roman comme moyen d'examiner, et peut-être de mettre en débat et ses engagements passés, et son travail d'écrivain. Pour cela, il utilise le personnage de Zam – « c'était un journaliste, une espèce d'écolo qui publiait dans les journaux des diatribes contre les exploitants forestiers français, et sa vie était prétendument en danger »<sup>1257</sup> – comme un double littéraire qui lui permet de se projeter dans sa propre fiction<sup>1258</sup>. Or, au beau milieu du roman, Zam disparaît sans que l'on sache les raisons exactes de cette absence (enlèvement ?, fuite ?, escapade amoureuse ?) et il ne réapparaîtra plus jamais, jusqu'à l'annonce de sa mort. Zam, journaliste, mais qui a, selon Bébête, sa maîtresse, tous les talents pour être un grand écrivain<sup>1259</sup>, amateur de jazz, grand pourfendeur de la « Françafrique », opposant irréductible au Président et à son régime<sup>1260</sup>, illustre, de manière symbolique, le sentiment d'échec que peut ressentir Beti dans les dernières années de sa vie. À travers Zam, « qui aurait dû être le véritable héros de l'histoire »<sup>1261</sup>, Beti projette sa déception et met en scène sa propre impuissance à changer le cours de l'histoire. Non qu'une œuvre romanesque puisse bouleverser l'ordre du monde, de cela Beti fut parfaitement conscient, mais le « professeur », comme le surnommait la presse camerounaise, savait qu'il

---

<sup>1256</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 256. Les propos d'Eddie clôturent un chapitre intitulé justement « Faut-il avoir l'esprit tordu pour élever des cochons ? ».

<sup>1257</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 200.

<sup>1258</sup> Technique déjà utilisée dans *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*. Mais Charles Zambo-Zanga représentait un autoportrait positif et flatteur de l'écrivain.

<sup>1259</sup> « Elle disait que si son compagnon se retirait dans un village et écrivait de vrais livres, ça leur rapporterait des masses de fric », *ibid.* Écrire de vrais livres, est-ce renoncer à la littérature engagée pour une littérature commerciale – un certain type de « polar » par exemple – ou politiquement inoffensive à la manière de Camara Laye ?

<sup>1260</sup> « Zamakwé se savait en première ligne depuis qu'il avait commencé à dénoncer les spoliations foncières subies par des communautés villageoises au bénéfice de grands du régime ou de firmes étrangères d'exploitation forestière que le gouvernement protégeait moyennant rétribution », Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>1261</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 42.

avait un rôle d'éducateur à jouer, et c'est ainsi qu'il concevait son travail : montrer la réalité camerounaise sans fard et amener les Camerounais à prendre conscience de la nécessité de s'élever contre un pouvoir irrespectueux des droits les plus élémentaires des citoyens. Beti avait, dès son installation à Yaoundé, tout tenté – action politique comme compagnon de route du SDF, action militante citoyenne par la création d'associations de défense des consommateurs –, en vain. « Les Camerounais [sont] un peuple de “perroquets moutonniers” »<sup>1262</sup> constatait amèrement l'écrivain neuf mois avant sa mort. La place très secondaire qu'occupe Zam dans les deux derniers romans est l'indice de cette défaite.

Outre *On the Sunny Side of the Street*, Beti avait envisagé un autre titre pour *Trop de soleil tue l'amour* : « Les Exilés sont de retour »<sup>1263</sup>. Or, Beti fut l'un de ces exilés qui, très vite, se trouva en porte-à-faux avec une société quittée en 1951 et avec laquelle il renoue quarante ans plus tard. Et les retrouvailles ne sont pas des plus simples :

L'arrivée massive des exilés causa un choc aux populations, en les contraignant à un brusque réveil. On se réjouissait en public du retour des enfants prodiges ; en privé, on les blâmait de ne pas agir et sentir comme tout le monde. S'indignaient-ils de la corruption ? on leur répondait : « Il faut bien que tout le monde *mange* ». [...] Prêchaient-ils la révolution, comme c'est la manie chez les exilés revenus au pays ? on levait les yeux au ciel en invoquant la fatalité.<sup>1264</sup>

Derrière l'ironie, le lecteur devine bien l'abattement de « Beti, l'indomptable »<sup>1265</sup> qui a, toutefois, suffisamment de ressources et, l'âge aidant, davantage de recul pour moquer ses (naïves ?) certitudes d'autrefois.

---

<sup>1262</sup> *Aurore plus*, n° 357, 18 janvier 2001, in Philippe Bissek, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001*, *op. cit.*, p. 414.

<sup>1263</sup> Voir *supra*, « Entretien avec Mongo Beti. À propos de la sortie de *Trop de soleil tue l'amour* ». Propos recueillis par Boniface Mongo-Mboussa, *op. cit.*

<sup>1264</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 74. Voir aussi p. 25-26.

<sup>1265</sup> Titre d'un article d'Ambroise Kom, in *Présence francophone*, « Mongo Beti, 40 ans d'écriture, 60 ans de dissidence », *op. cit.*

La trame policière des deux derniers romans est construite sur l'effacement progressif de Zam et la prise progressive de pouvoir narratif par Eddie. Dès la première convocation de Zam au commissariat, suite à la découverte, dans son appartement, d'un cadavre non identifié, Eddie prend l'initiative : « Chaque fois que le policier posait [une] question, qui ne manquait pas d'une certaine pertinence au regard de la logique policière, il faut bien en convenir, bien que celle-ci ne ressemble à aucune autre, Zam, à la fois indigné et déboussolé, se tournait, la bouche ouverte et le souffle coupé, vers son avocat »<sup>1266</sup>. Chaque situation importante du roman est ponctuée par la présence, au premier plan, d'Eddie : lorsque Zam est la cible de filatures et de tentatives d'intimidation ou lors de la disparition d'Élisabeth, Eddie mène l'enquête, avec le soutien logistique et grassement rétribué de Norbert, « le flic amateur d'extras », et du commissaire Boundougou, « le sergent Garcia des tropiques ». Pour délivrer Bébête des griffes d'Ébénezer et de Geneviève, c'est encore Eddie qui organise, recrute et planifie la piteuse expédition qui, par miracle, permet à Élisabeth de recouvrer la liberté.

Quant à Zam, après des éclipses plus ou moins longues dans *Trop de soleil tue l'amour*, il est totalement absent de *Branle-bas en noir et blanc* : tout juste le dernier chapitre annonce-t-il les circonstances de sa mort, décès qui ressemble étrangement à un suicide. L'effacement de Zam, l'intellectuel, au profit d'Eddie, le mauvais garçon, signe l'insuccès d'un combat qui, quelle que soit la forme sous laquelle il a été mené – militaire, politique, littéraire –, s'est avéré impuissant à bousculer le pouvoir en place. Sans doute le rapport de forces était-il grandement défavorable à Mongo Beti et à tous ceux qui partageaient, peu ou prou, ses convictions. Cela ne les exonère pas d'une responsabilité importante dans la faillite de leur

---

<sup>1266</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 35. L'avocat, dans cette scène, est bien évidemment Eddie qui, avant de se découvrir une vocation de détective privé, s'était lancé, avec plus ou moins de bonheur et sans avoir jamais mis les pieds dans une faculté de droit, dans la défense juridique de la veuve et de l'orphelin.

projet politique. Tout semble indiquer que, face à un pouvoir capable de tout – meurtre, enlèvement, chantage, subornation – l'idéalisme candide ne pèse pas bien lourd, surtout quand certains tenants de la morale sont eux-mêmes suspects, comme le dit crûment et non sans cynisme Ébénezer :

Il y en a aussi de l'autre côté, des intellos, je les connais, et comment ! Le jour, ils jouent les Saint-Just d'opérette dans les feuilles de chou et sur les tréteaux de l'opposition ; mais la nuit, ils viennent me manger dans la main comme des toutous, pour un crédit bancaire, pour un poste minable dans la fonction publique, pour une misère, pour tout, pour rien.<sup>1267</sup>

L'accusation a d'autant plus de force que Beti, dont l'engagement peut, sur certains aspects, prêter le flanc à la critique, n'a jamais cédé aux multiples tentatives de débauchage dont il a été l'objet<sup>1268</sup>. À l'image de son personnage, Zamakwé, Beti est resté incorruptible :

Pauvre fou, il suffirait que tu nous rejoignes, et tu serais un autre homme. Tu aurais de l'argent, des maisons, des voitures, des femmes en veux-tu en voilà ; et, toi, instruit de surcroît, qu'est-ce que tu as à faire avec ces crève-la-faim ? Est-ce que c'est un métier, journaliste de la presse privée ? Combien tu gagnes ? Même pas autant qu'un jeune caporal de notre infanterie, je parie ? Avec nous, tu gagnerais autant qu'un colonel, je ne plaisante pas, nous avons besoin de vrais intellectuels ; tu en es un. Un intellectuel, c'est comme un colonel, et nous le payons à l'avenant.<sup>1269</sup>

On ne peut donc placer aucun espoir sur les exilés de retour au pays : certains se révèlent inefficaces en raison de leurs méconnaissances des réalités du pays, d'autres adoptent très vite la "politique du ventre" qui veut que « la bouche qui mange ne parle pas »<sup>1270</sup>. De même, il est vain d'espérer un sursaut de la classe politique qui ne sait que pérorer<sup>1271</sup>. Le peuple, tout à sa survie quotidienne, est à mille lieues de tout débat idéologique et de

---

<sup>1267</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 201

<sup>1268</sup> Sur ce point, on a souvent comparé la trajectoire de Beti et celle de son compatriote Ferdinand Oyono (1929-2010) qui, en 1960, abandonne toute activité littéraire et rejoint, sans états d'âme, le camp d'Ahmadou Ahidjo, premier président du Cameroun indépendant.

<sup>1269</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 110.

<sup>1270</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>1271</sup> *Ibid.*, p. 67 : « Quant aux chefs de l'opposition, ce sont des maîtres de la rhétorique de l'indignation et de la dénonciation, de vrais virtuoses pour qui aucune figure de style n'a de secret ».



manœuvres politiciennes. Encore une fois, ne reste plus qu'à un Mongo Beti bien isolé dans son combat contre la dictature que la « blague », l'ironie et le jeu littéraire.

## 2. À la recherche du truand perdu<sup>1272</sup>

Comme tout bon « polar », *Trop de soleil tue l'amour* s'ouvre sur un premier cadavre, celui du Père Maurice Mzilikazi : la version officielle de la mort de ce prêtre catholique est... un suicide. Explication qui, étant donné l'identité de la victime, ne convainc guère Zam. Celui-ci entrevoit derrière cette ténébreuse affaire un meurtre aux mobiles des plus obscurs<sup>1273</sup>. Le deuxième « macchabée » est celui d'un inconnu découvert dans l'appartement de Zam.

Là où Chester Himes ou Peter Cheyney<sup>1274</sup> auraient immédiatement mobilisé leurs détectives pour mener l'enquête, Beti met rapidement en garde son lecteur : le pays du Président, ce n'est pas « l'Hélie, par exemple, ou le Liechtenstein, ou l'Islande, enfin quoi, l'un de ces pays bénis des dieux, peut-être imaginaires d'ailleurs, où le peuple choisit librement ses dirigeants, tandis que les forces de l'ordre protègent le citoyen »<sup>1275</sup>. Ici, « un policier qui enquête, c'est tout de suite Tcholliré ou Mantoum<sup>1276</sup>. Je te l'ai dit : un policier chez nous n'est pas censé faire des enquêtes, voilà »<sup>1277</sup>. En effet, toute investigation risquant de mettre en cause un « grand » du régime, il est plus facile et moins risqué pour des policiers

---

<sup>1272</sup> Nous empruntons ce jeu de mots à Jean-Paul Collin, auteur d'un article en hommage à Albert Simonin dans la revue *Temps noir*, n° 10, 1<sup>er</sup> semestre 2006.

<sup>1273</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 10, 11, 12 et 21-22.

<sup>1274</sup> L'auteur anglais, célèbre pour son personnage de Lemmy Caution, est cité à deux reprises (p. 39 et 73) dans *Trop de soleil tue l'amour*.

<sup>1275</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>1276</sup> Deux célèbres camps de concentration pour opposants (note de l'auteur).

<sup>1277</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 115

comme Norbert, voire le commissaire Boundougou, de jouer les « mange-mille »<sup>1278</sup>, et de racketter, en toute impunité, les automobilistes.

D'emblée, Beti, tout en respectant les prémisses du roman policier, signale un écart par rapport aux « traits du genre »<sup>1279</sup> et aux procédés qui organisent la composition de ce type de récit et qui exigent que le crime soit suivi d'une enquête.

Le lecteur, féru de littérature policière, s'attend donc à ce que Zamakwé, dit Zam, se charge de l'enquête, palliant ainsi la défaillance d'une police confinée par le pouvoir politique dans la surveillance et la répression des opposants ou présumés tels. Zam n'est-il pas journaliste, comme un certain Joseph Joséphin, petit reporter au journal *L'Époque*, plus connu sous le pseudonyme de Rouletabille<sup>1280</sup> ? Zam n'est-il pas également celui qui a mis à jour la collusion, au détriment des communautés paysannes, entre le gouvernement et de grandes multinationales d'exploitation forestière ? Et pourtant, malgré son statut professionnel et ses qualités d'investigateur qui le qualifient parfaitement pour être le héros d'une aventure policière, Zam n'est en aucune façon à même de mener la moindre recherche. Il est très vite supplanté par Eddie, « avocat marron »<sup>1281</sup>, puis détective privé. Beti se plaît d'ailleurs à brouiller les pistes. Zam occupe à lui seul la scène durant les deux premiers chapitres. Or si l'incipit ou l'entrée en matière, comme le montrent les travaux de Charles Grivel<sup>1282</sup>, supporte tout l'édifice romanesque, le lecteur s'attend, raisonnablement, à ce que Zam occupe une position centrale dans la trame narrative. Cependant, celui-ci est d'emblée disqualifié : « lui

---

<sup>1278</sup> Allusion au billet de 1000 F CFA, prix de l'« indulgence » du policier ou du gendarme.

<sup>1279</sup> Boris Tomachevski, « Les genres littéraires », in *Théorie de la littérature* [1965]. Paris : Le Seuil, « Poétique », 1966, p. 302.

<sup>1280</sup> Gaston Leroux fait débiter les aventures de Rouletabille dans *Le Mystère de la chambre jaune* (1907).

<sup>1281</sup> Beti a peut-être lu les aventures de l'avocat-enquêteur Perry Masson, héros de plus de 80 romans d'Erle Stanley Gardner, publiés entre 1933 à 1972.

<sup>1282</sup> *Production de l'intérêt romanesque*. La Haye / New-York : Éd. Mouton, 1973, p. 91 : « le début du roman supporte l'édifice entier. Le texte se supporte par son début. Chaque élément constituant s'y rattache ». Voir aussi Andrea Del Lungo, *L'Incipit romanesque*. Paris : Le Seuil, collection « Poétique », 2003.

qui s'était toujours pris pour un jean-foutre pusillanime » ; « la conviction intime d'être un raté »<sup>1283</sup>. Certes, ces jugements émanent de Zam qui a une piètre estime de soi et peuvent ne pas correspondre à la réalité profonde du personnage. Mais les autres protagonistes du roman, et même le narrateur premier, n'infirmement jamais les appréciations initiales :

Eddie remarqua qu'il [Zam] articulait très péniblement. Il lui dit : - Il est à peine quinze heures, et tu as déjà bougrement picolé, mec. Tu ne vas pas faire de vieux os comme ça, ici. [...] Sans plus rien dire, Eddie jetait sur cet homme tout à coup vieilli un regard chargé à la fois de surprise, de compassion et aussi d'un peu de mépris.<sup>1284</sup>

Incapable d'être un sujet performateur, Zam laisse l'initiative à l'ex-mauvais garçon<sup>1285</sup>. Et comble de l'ironie, Eddie devra même mener l'enquête pour retrouver son ami disparu.

Beti injecte dans ses textes tous les ingrédients du « polar », mais il semble parfois plus proche de la parodie que du véritable roman noir. Il est vrai que le roman policier a lui-même pris plaisir à jouer avec ses propres codes. Sauf que dans le cas de Beti, il s'agit, à l'image de ce que Leonardo Sciascia a pu faire en d'autres circonstances<sup>1286</sup>, de faire surgir du roman policier un roman politique. Le « polar » repose donc sur quelques principes essentiels que Beti maîtrise parfaitement : le suspense, le meurtre, la femme fatale.

L'atmosphère étrange et inquiétante du début de *Trop de soleil tue l'amour* est propice à la montée en puissance d'un suspense renforcé par les premières révélations sur la disparition du père Mzilikazi :

---

<sup>1283</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 25 et 29.

<sup>1284</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>1285</sup> Voir Auguste Auguste Owon-Kouma, *Mongo Beti et la confrontation. Rôle et importance des personnages auxiliaires*. Paris : L'Harmattan, collection "Études africaines", 2008. Cette étude montre comment, dans tous les romans de Mongo Beti, romans de l'échec disait Thomas Melone, l'adjuvant pallie les faiblesses du sujet.

<sup>1286</sup> Nous ne prendrons qu'un seul exemple, celui d'un roman de 1971, *Le Contexte* (Paris : Gallimard, collection "Folio", 1979). Une série de meurtres dont les victimes sont toutes des magistrats amène l'enquêteur Rogas (en latin, « tu interrogas ») à s'interroger justement sur le mal véritable qui gangrène la société italienne, la corruption généralisée. Et très vite, le héros comprend qu'il ne peut mener une véritable enquête, car il toucherait aux intérêts de puissants personnages du monde économique et politique.

[...] on annonça que le meurtre du savant avait été exécuté à la manière d'un crime rituel, au milieu de cérémonies qui s'affichaient comme autant de messages à la fois macabres, énigmatiques et provocants [...]. On sut que le corps du prêtre était complètement dénudé quand on l'avait retrouvé ; l'ecclésiastique, qui avait été étranglé, portait des traces évidentes de coups, comme si on l'avait préalablement torturé ; ses assassins avaient rempli sa bouche d'excréments avant de disparaître [...] « Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? » se demandait chacun saisi d'épouvante. Une information plus sinistre encore, s'il se pouvait, vint beaucoup plus tard compléter ce tableau : à la morgue, où le corps dut séjourner quelques heures, une main audacieuse et preste avait prélevé le cerveau du savant.<sup>1287</sup>

Zam, bien qu'incapable de se muer en enquêteur de roman policier, semble, en tout cas, un lecteur averti de cette littérature : « Il doit toujours y avoir une histoire de femme dans la vie d'un homme, *a fortiori* dans sa disparition, pensait Zam [...] *Cherchez la femme*, n'est-ce pas ce que, dans les romans policiers, on fait dire aux professionnels des enquêtes criminelles ? »<sup>1288</sup>. À défaut de trouver la femme qui expliquerait la mort du prêtre, le roman en propose une autre qui perturbe grandement la vie de Zam : Élisabeth, dite Bébête, type romanesque de la femme fatale dont l'enlèvement va être au cœur du second volume, *Branle-bas en noir et blanc*.

Les ingrédients majeurs du « polar » sont bien présents. Et Beti, qui joue résolument la carte de la parodie, n'hésite pas à recourir à tous les poncifs et clichés du genre : la course-poursuite en voitures occupe une bonne partie du chapitre sept de *Trop de soleil tue l'amour*. Mais le clin d'œil au lecteur n'est jamais absent – « [la Mercedes] fit encore demi-tour avec une rapidité et une dextérité qu'on ne voit que dans les premières séries américaines, genre *Starsky et Hutch* »<sup>1289</sup> – signifiant encore une fois que même si le roman ressemble à un

---

<sup>1287</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 23-24. Voir aussi p. 75 : « Dans un silence de cimetière à l'heure du crime [...] ».

<sup>1288</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>1289</sup> *Ibid.*, p. 87.

« polar », s'il en a les apparences et les codes, il convient de ne pas se tromper sur les intentions réelles de l'écrivain.

Parodier, c'est également rendre hommage à l'hypotexte. Beti le fait de manière toujours très allusive : ainsi au début de *Trop de soleil tue l'amour* : « Quant à savoir d'où l'on avait tiré ou *a fortiori* qui avait tiré, et pourquoi là, c'était vraiment la tour de Babel, chacun parlant pour ainsi dire une langue inconnue de son voisin »<sup>1290</sup>. Comment ne pas lire dans ces quelques lignes une manifestation d'intertextualité avec la nouvelle d'Edgar Poe, *Double assassinat dans la rue Morgue* ? Dupin, enquêtant sur les morts de Mme l'Espanaye et de sa fille, s'interroge sur les divergences dans les déclarations des témoins :

Le Français présume que c'était une voix d'Espagnol, et il aurait pu distinguer quelques mots s'il était familiarisé avec l'espagnol. Le Hollandais affirme que c'était la voix d'un Français ; mais il est établi que le témoin, ne sachant pas le français, a été interrogé par le canal d'un interprète. L'Anglais pense que c'était la voix d'un Allemand, et il n'entend pas l'allemand. L'Espagnol est positivement sûr que c'était la voix d'un Anglais, mais il en juge uniquement par l'intonation, car il n'a aucune connaissance de l'anglais. L'Italien croit à une voix de Russe, mais il n'a jamais causé avec une personne native de Russie. Un autre Français, cependant, diffère du premier, et il est certain que c'était une voix d'Italien ; mais, n'ayant pas la connaissance de cette langue, il fait comme l'Espagnol, il tire sa certitude de l'intonation.<sup>1291</sup>

Par ce clin d'œil littéraire à Poe, Beti signifie à son lecteur la difficulté d'expliquer rationnellement les choses dans un pays où tout semble fonctionner en dépit du bon sens, où la folie collective mène la société à sa perte, et cela sans que personne, à l'exception de l'écrivain, s'en émeuve.

Un deuxième exemple, emprunté à *Branle-bas en noir et blanc*, complétera notre propos : interrogé par PTC sur les indices qui lui ont permis de confondre Joachim le Bigleux,

---

<sup>1290</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>1291</sup> *Double assassinat dans la rue Morgue*, in Edgar Allan Poe, *Contes, essais, poèmes*. Paris : Robert Laffont, collection "Bouquins", 1989, p. 532-533.

Eddie prend une posture digne de Sherlock Holmes face au docteur Watson ou d'Hercule Poirot face au capitaine Hastings : « C'est facile quand on sait observer »<sup>1292</sup> commence Eddie, avant de se lancer dans une longue explication identique à celles qui clôturent les romans de Conan Doyle ou d'Agatha Christie.

L'accumulation des références au roman policier, quelle qu'en soit la nature, roman à énigme ou roman noir, est trop importante pour ne pas être interrogée. Le lecteur averti de l'œuvre betienne peut légitimement être surpris de ce virage vers le « polar », après des décennies de romans engagés et militants. Beti semble tout mettre en œuvre pour convaincre son lecteur qu'il a bien affaire à un roman policier. Les multiples références dont nous avons parlé ont effectivement cette fonction persuasive. Mais les dernières œuvres de Beti se caractérisent fondamentalement par l'ironie et le jeu littéraire. En d'autres termes, la position que tient Beti consiste à jouer le jeu du « polar » tout en restant fidèle à sa ligne idéologique de dénonciation d'un pouvoir tyrannique. Et le « polar », parce qu'il est le récit d'une enquête sur un ordre perturbé par un crime initial, convient tout à fait à Mongo Beti. L'écrivain et l'enquêteur ne font plus qu'un et l'investigation fictive devient la projection romanesque de l'enquête réelle. Beti a toujours affirmé que la situation – politique, économique, sociale, culturelle – extrêmement dégradée que vit le Cameroun est la conséquence d'un *hold-up* et d'un crime politiques remontant aux origines, à la création de la jeune république : *hold-up*, puisque Ahmadou Ahidjo, avec la complicité active de l'ex-puissance coloniale, s'empare de manière anti-démocratique du pouvoir ; crime, puisque l'assassinat, en septembre 1958, de Ruben Um Nyobé, tue, selon Beti, l'espoir d'un Cameroun réellement indépendant et égalitaire. L'œuvre romanesque peut ainsi se lire comme une enquête policière à grande

---

<sup>1292</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 256.

échelle mettant en évidence le « désordre, [le] mécontentement et [l']insatisfaction »<sup>1293</sup> dont souffre la société.

Mongo Beti se trouve en quelque sorte tiraillé entre son désir de poursuivre inlassablement un combat qui, pourtant, a été surtout source de désillusions et un goût de plus en plus prononcé pour l'ironie, la blague et une mise à distance des idéaux qui furent et qui sont, sans doute, encore les siens au moment de l'écriture de deux derniers romans. Le choix du « polar » n'est donc pas anodin : parce qu'il cherche à traquer le Mal, sous quelque forme qu'il se manifeste et où qu'il se dissimule – crime, malversation, pouvoirs visibles ou occultes, *etc.* –, le roman policier, et particulièrement le roman noir et le « néo-polar »<sup>1294</sup> s'apparentent au texte pamphlétaire : même volonté dénonciatrice, même pessimisme, même regard désabusé porté sur une société jugée corrompue et surtout incapable d'échapper à la dépravation et au vice. Cette vision sociale et politique est portée par le romancier grâce notamment au personnage d'Eddie. Véritable « dur à cuire » dont le passé de mauvais garçon est raconté par bribes, il est l'observateur cynique et désabusé, à l'image de certains détectives de romans noirs classiques, d'un monde où il n'y a aucune place pour le « sale espoir ». Toutes les valeurs sont perverties, rien ne trouve grâce à ses yeux, pas même l'amour, même si *Trop de soleil tue l'amour* s'ouvre sur une scène de tendre intimité entre Zam et Élisabeth<sup>1295</sup>, le lecteur ne doit pas se fier à cette entrée en matière : le monde dans lequel vont évoluer les

---

<sup>1293</sup> Bill Pronzini, Jack Adrian (sous la direction de), *Hard-boiled : an anthology of American crime stories*. Oxford : OUP, 1997. Cité par Deon Meyer [romancier sud-africain, auteur de romans policiers en afrikaans], « De l'absence relative du roman noir sur le continent noir : Littérature, politique et enquête ».

[http://archive.villagillet.net/rubrique.php?id\\_rubrique=72](http://archive.villagillet.net/rubrique.php?id_rubrique=72). Page consultée le 6 juillet 2009.

<sup>1294</sup> Certains critiques ont analysé le roman policier comme un genre conservateur, voire réactionnaire, dans la mesure où l'enquête est destinée à ramener la stabilité dans une société attachée à la préservation d'un ordre social qui se veut immuable et à punir la transgression vue comme porteuse de désordre. Certains écrivains semblent avoir voulu échapper à cet écueil en faisant de leurs héros des personnages bivalents, à la fois délinquants et justiciers (Arsène Lupin) ou enquêteurs privilégiant des méthodes de voyous (Philip Marlowe).

<sup>1295</sup> « Comme souvent entre l'homme et la femme, la matinée avait été un moment de complicité délicieuse, ponctuée d'effleurements faussement fortuits, d'agaceries furtives dissimulées sous des plaisanteries apparemment insignifiantes », Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 7.

personnages est un univers dur et les rapports entre individus y sont avant tout gouvernés par les égoïsmes particuliers ou les nécessités du moment :

Tu peux avoir une idée précise des besoins d'une fille comme celle-là ? C'est parfois le seul soutien d'une tribu de quinze ou vingt personnes. Quinze ou vingt bouches qui comptent sur un unique cul, tu imagines ? Il suffit d'un vieillard qui râle, comme à l'agonie, et c'est la panique, et ta Juliette vend sa fesse droite, puis la gauche pour quelques milliers de francs. [...] Mais oui, mon grand, la vie ici, c'est ça – sauf pour un petit journaliste romantique [...]<sup>1296</sup>

Avec Eddie, l'auteur de ces propos, Beti compose un enquêteur désillusionné, revenu de tout ; ce type de personnage abonde dans le roman noir, mais, en général, demeure en lui un fond d'idéalisme, même teinté de cynisme : il a de la société, de l'État, du pouvoir une vision extrêmement négative, il sait la corruption présente partout, mais garde foi en la justice, celle des hommes, comme en une justice immanente. Tel n'est pas le cas d'Eddie qui semble avoir adopté pour règle de conduite un nihilisme passif qui le conduit à dénigrer la société dans laquelle il vit – « Je déteste les mœurs d'ici »<sup>1297</sup> – et à prôner un sombre déterminisme : « J'ai été un petit truand dans mes jeunes années, [...] quand on naît et grandit ici, on devenait un truand cinq fois sur dix de mon temps, aujourd'hui huit fois sur dix »<sup>1298</sup>.

Le « polar », tel que le conçoit et le pratique Mongo Beti, s'adapte finalement très bien à son projet idéologique et littéraire. Le romancier, comme le détective, tente de dévoiler ce que l'on cherche à dissimuler. Et là où certains auteurs de romans noirs apportent, intégré à l'intrigue policière, un savoir culturel et anthropologique<sup>1299</sup>, Beti, lui, propose à son lecteur de mieux connaître le continent africain sous l'angle politique. Mais cette entreprise tendant à révéler les dessous parfois nauséabonds d'un univers perverti par la corruption, les intrigues et

---

<sup>1296</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>1297</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>1298</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>1299</sup> Voir par exemple les romans policiers de Moussa Konaté, *L'Empreinte du renard* (Paris : Fayard, 2006) et *La Malédiction du lamentin* (Paris : Fayard, 2009).



les tractations malhonnêtes serait incomplète si les romans ne mettaient également l'accent sur la violence qui imprègne toute la société.

### 3. De la violence

Dans le roman de détection, la violence, bien que présente, n'occupe qu'une place infime dans la trame narrative. L'essentiel de l'intrigue est la progression vers la vérité d'une intelligence exceptionnelle. On a ainsi pu dire, à juste titre, que le roman de détection se composait de deux intrigues qui, à aucun moment, ne se croisent : l'histoire du crime et l'histoire de sa résolution, la deuxième partie se déroulant le plus souvent, malgré des coups de théâtre et des rebondissements toujours possibles<sup>1300</sup>, dans une atmosphère propice à la réflexion en chambre.

Le roman noir, au contraire, baigne tout entier dans la violence. Il débute toujours par un crime inaugural et se poursuit dans les soubresauts d'une enquête de terrain toujours difficile, dangereuse, chaotique. *Trop de soleil tue l'amour* s'ouvre, nous l'avons dit, sur un double assassinat : celui du Père Mzilikazi et celui de l'inconnu retrouvé dans l'appartement de Zam. Mais ce double crime intervient dans une période troublée, inquiète et angoissante : deux religieuses ont été assassinées les semaines précédentes<sup>1301</sup> et la femme du Président décède dans des circonstances étranges<sup>1302</sup>. La société toute entière baigne dans un climat de déliquescence, de fin du monde et « la violence semblait devoir tout submerger, comme un

---

<sup>1300</sup> Un deuxième meurtre se produit alors que l'enquête sur le premier est en cours (voir Agatha Christie).

<sup>1301</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 29.

<sup>1302</sup> *Ibid.*, p. 75. Ces mystérieuses disparitions sont de nouveau évoquées dans le deuxième volume des aventures de Zam, Eddie et les autres : Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 130.

déluge apocalyptique »<sup>1303</sup>. Il est vrai que le pays semble mis en coupe réglée « au bénéfice de la mafia en place et surtout de ses parrains lointains »<sup>1304</sup>, ce qui amène inévitablement le parallèle avec les États-Unis des années 1920 : « nous sommes tout sauf à Chicago au temps de la prohibition. En apparence... »<sup>1305</sup>. La dénonciation des forces occultes qui gouvernent le pays est une constante du texte pamphlétaire, thème que Beti reprend dans le cadre du « polar », révélant ainsi que son objectif est moins le récit d'une enquête policière que la peinture d'un monde gangrené par le mal. Autrement dit, il s'agit, pour le romancier, de construire un monde fictionnel qui devient instrument de connaissance du monde réel<sup>1306</sup>. La preuve en est que les différents crimes passent rapidement au second plan, voire sont même complètement oubliés, et l'accent est mis sur la description du climat social, politique, moral... Pour cela, le roman se polarise sur une seule intrigue policière duelle : les disparitions de Zam et de Bébète, prétexte, pour Eddie, à parcourir, tel un héros picaresque, les différentes strates sociales, passant du bidonville à la demeure luxueuse d'un notable.

Un autre élément permet de confirmer cette visée du roman betien. Alors que la disparition de Bébète<sup>1307</sup> préoccupe tout le monde, le texte, à partir du chapitre seize, délaisse complètement l'enquête que mène Eddie pour retrouver la jeune femme et se focalise sur la rencontre entre Georges, faux travailleur humanitaire et véritable agent des services secrets français, et Ébénezer, l'énigmatique et tout-puissant conseiller du Président. Eddie ne reprend ses investigations que près de cinquante pages plus loin, signe que l'énigme policière est bien un subterfuge littéraire permettant à Mongo Beti de poursuivre son œuvre de dévoilement de

---

<sup>1303</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>1304</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>1305</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>1306</sup> Voir Natacha Levet, « Roman noir et fictionnalité », *op. cit.*

<sup>1307</sup> Le diminutif ne met-il pas l'accent sur la naïveté – pour ne pas dire plus – du personnage (« sois belle et tais-toi »), à la fois femme fatale de « polar » et sottise ingénue ?

la réalité camerounaise et de mise en cause de l'impéritie d'un pouvoir soumis aux décisions extérieures.

La violence qui empoisonne la vie quotidienne est présente partout et sous diverses formes. Le chapitre un de *Branle-bas en noir et blanc* s'ouvre sur la description d'une métropole entièrement paralysée par des barrages : il s'agit de laisser passer le cortège présidentiel. Mais les militaires et policiers qui assurent la sécurité des véhicules officiels inspirent bien peu confiance : « on dirait des milices d'une dictature tropicale montant à l'assaut de barricades de chômeurs émeutiers ou d'insurgés ethniques »<sup>1308</sup>. Tout indique, mais cela avait déjà été souligné par Zam dans les premières pages de *Trop de soleil tue l'amour*, que, derrière les apparences de dictature molle<sup>1309</sup>, un régime de terreur est en place : les escadrons de la mort, comme dans les pires régimes sud-américains sévissent en toute impunité et les « ziligan »<sup>1310</sup> adoptent des méthodes dignes des génocidaires hutus.

La violence physique qui imprègne tout le roman, que ce soit lors des interrogatoires au commissariat ou dans les rapports quotidiens entre individus, atteint son acmé dans une scène qui décrit la lapidation d'un jeune Tchadien, victime de la haine populaire. D'emblée, le parallèle littéraire met l'accent sur les motivations xénophobes, dévoilées quelques lignes plus loin<sup>1311</sup>, qui président au lynchage :

Le jeune homme, un adolescent hagard à la peau très noire, torse osseux et glabre sur d'interminables jambes, s'essoufflait comme une antilope traquée, jetait des regards épouvantés de tous côtés, offrant l'image parfaite de ce que

---

<sup>1308</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>1309</sup> Le Président est maintes fois assimilé à un « roi fainéant ». Voir, par exemple, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 205 : « [...] à quoi ton président passe son temps dans son village natal, quand, par hasard, il s'y trouve. Aux mêmes activités que ses ancêtres il y a cent ans, il joue à l'awalé, le bougre, pas du tout à étudier les dossiers ou à se concerter avec ses ministres ». L'awalé est une sorte de jeu d'échecs très répandu dans toute l'Afrique et aux Caraïbes.

<sup>1310</sup> Société secrète ultra-tribaliste, « des fondamentalistes de l'ethnicité », selon le directeur de l'ANDECONINI, l'officine pour laquelle travaille Georges. *Ibid.*, p. 226.

<sup>1311</sup> « Il faut tuer ce voleur. Tous les Tchadiens sont des voleurs. Racaille de Tchadiens ! Tous des voleurs. Tuez-le », Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 145.

devait être le *runaway nigger* des romans américains du dix-neuvième siècle au temps de l'esclavage, *La Case de l'oncle Tom*, par exemple.<sup>1312</sup>

La page suivante décrit, avec un luxe de détails morbides, le lynchage du jeune homme, encore un enfant, et surtout la bonne conscience de tous les acteurs de cet épisode sanglant qui « se dispersèrent tranquillement, comme s'ils venaient d'écraser un serpent sous leurs talons »<sup>1313</sup>.

Cet événement illustre parfaitement la théorie de Fanon concernant la violence en milieu colonial et, pourrions-nous ajouter en situation post-coloniale<sup>1314</sup> : faute de pouvoir répondre à la violence du colonisateur, le colonisé retourne contre lui-même et contre ses semblables la fureur qui l'étreint<sup>1315</sup>. Impuissante face à un pouvoir coercitif disposant de puissants moyens de police, la population trouve des boucs émissaires – les femmes, les enfants, les étrangers – sur lesquels laisser exploser sa colère<sup>1316</sup>.

À la brutalité primaire qui s'abat sur les plus démunis et les plus faibles, s'ajoute une violence sournoise dont le régime du Président semble s'être fait une spécialité : « [la dictature] hésitait à massacrer les foules à la mitrailleuse, mais surinait les individus isolés dans l'ombre »<sup>1317</sup>. De ce fait, toute mort, notamment celle d'une personnalité, devient suspecte, qu'il s'agisse du Père Mzilikazi ou de la femme du Président. D'autant que l'*omerta* est de règle dans le pays – « comme d'habitude, la presse du gouvernement, que pourtant

---

<sup>1312</sup> *Ibid.*

<sup>1313</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>1314</sup> Le pays du Président s'apparente par bien des aspects à ce que Jean Ziegler a appelé une « protonation », un pays qui a tous les attributs symboliques d'un état indépendant, mais se trouve en réalité sous tutelle d'une puissance étrangère. Voir *supra*, 2<sup>e</sup> partie, chapitre I, « Autopsie d'une décolonisation ».

<sup>1315</sup> Voir Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op. cit.*, chapitre I, « De la violence ».

<sup>1316</sup> Les matches de football entre clubs ou sélections nationales africaines sont très souvent le prétexte à des déchaînements de violence inouïe, preuve, s'il en était besoin, de la nécessité d'extérioriser une agressivité née de la violence, symbolique ou réelle, de l'État.

<sup>1317</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 74-75.

Grégoire avait servie, n'a soufflé mot de l'événement [la mort de Grégoire] »<sup>1318</sup> – et que le mutisme des autorités autorise toutes les rumeurs.

Tout aussi difficile à déchiffrer est la violence avec laquelle les puissants conduisent les affaires du pays dans un but unique : l'enrichissement personnel. Trafic de faux médicaments, d'or, de drogue, de défenses d'éléphants, importation et stockage de déchets toxiques, déforestation à grande échelle<sup>1319</sup>, les pratiques les plus immorales ont cours dans cette république, protégées par les alliances secrètes qui ont permis à l'ex-puissance coloniale de maintenir, quarante ans après les indépendances, son influence dans ce qu'il est convenu d'appeler son « pré carré »<sup>1320</sup>. Mongo Beti réactualise, dans ses derniers romans, des thématiques qui structurent toute son œuvre, utilisant le roman noir comme outil de révélation de l'envers de l'histoire officielle. Le « polar » betien, comme toute l'œuvre de l'écrivain camerounais, appartient à une littérature au « regard social »<sup>1321</sup> et politique. Tout en ayant des affinités avec le roman noir américain, les derniers romans de Beti se rattachent incontestablement à une tradition française du « polar » politique illustrée par Jean Amila, Raf Vallet, Léo Malet, Jean-Patrick Manchette et Dider Daeninckx. La dénonciation des mœurs politiques de la V<sup>e</sup> République, quel que soit le président, Georges Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand, avec ses suicides étranges – Robert Boulin, François de Grossouvre, Pierre Bérégovoy – et ses scandales de toutes natures – l'affaire Aranda, les

---

<sup>1318</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 217.

<sup>1319</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 95, 186, 212-215 ; Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 302.

<sup>1320</sup> « L'Afrique en général [...], ce n'est pas mon problème, mais l'Afrique francophone, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, certainement, question de géopolitique », déclare un énigmatique personnage, sans doute une éminence du ministère français des Affaires Étrangères, Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 130.

<sup>1321</sup> Yves Reuter, *Le Roman policier*. Paris : Nathan Université, collection « lettres 128 », 1997, p. 103-104 : « Le roman policier est la mise en scène d'un monde noir. [...] Son univers est celui de la nuit, des meurtres, de l'envers d'une histoire officielle, légale, et sans problème... C'est celui des dessous des cartes, de la face cachée des gens, des secrets, des lieux et des personnages marginaux... C'est celui des passions illicites ou inavouées, des désirs les plus fous, de l'infraction sociale ».

diamants de Bokassa, la tuerie d'Auriol – est au cœur de certains romans policiers<sup>1322</sup>. Comme les révélations de Beti sur la véritable nature du régime camerounais constituent la poutre maîtresse supportant tout l'édifice romanesque.

Le roman noir de Mongo Beti est englué dans la violence et si les enquêtes<sup>1323</sup> n'aboutissent jamais, c'est, bien entendu, parce que la police, pour des raisons politiques, préfèrent s'en détourner, mais c'est aussi parce que, dans un tel univers, tout le monde est suspect, si ce n'est coupable. La quête d'Essola révélait que la mort de Perpétue était, certes, imputable à Édouard, le mari tortionnaire, mais également à tous les habitants de Zombotown qui, par indifférence ou lâcheté, n'avaient rien fait pour mettre fin au calvaire de la jeune femme. Il en est de même dans *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc* : le grand nombre de coupables potentiels conduit inévitablement à l'enlèvement de toute investigation sérieuse. Ainsi est mis en échec le « carré des rôles » défini par Jacques Dubois<sup>1324</sup>, qui distribue les emplois entre victime, coupable, enquêteur et suspect.

Georges Lamotte, dit « le toubab », sous ses airs de naïf, cache un analyste avisé du fonctionnement social et politique de la République. Et ses réflexions permettent de comprendre pourquoi la violence est inhérente à la société : « Ces gens-là ont reconstitué notre système féodal à la veille du troisième millénaire. Chaque grand [...] dispose d'un fief, sous une forme ou sous une autre, dans lequel il fait la pluie et le beau temps, sans aucun contrôle de l'État »<sup>1325</sup>. La propriété d'Ébénezer, immense, froide, sombre, labyrinthique, a

---

<sup>1322</sup> Voir Raf Vallet (pseudonyme de Jean Laborde), *Mort d'un pourri*. Paris : Gallimard, collection "Série noire", 1972. Jean-Patrick Manchette traite, dans *L'Affaire N'Gustro* ([1971]. Paris : Gallimard, collection "Folio policier", 1999) de l'enlèvement à Paris, puis de l'assassinat de l'opposant marocain Mehdi Ben Barka.

<sup>1323</sup> Eddie se retrouve, à un moment donné, avec quatre affaires sur les bras : Bébête ; le diplomate concussionnaire et son fils ; Joachim le Bigleux ; Norbert, le flic amateur d'extras.

<sup>1324</sup> Jacques Dubois, *Le Roman policier ou la Modernité*. Paris : Nathan, collection "Le Texte à l'œuvre", 1992.

<sup>1325</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 133.

tout du château médiéval, même les culs de basse-fosse où l'on torture impunément et dans la plus totale discrétion<sup>1326</sup>.

L'univers fictionnel du roman noir est donc régi par des "anti-valeurs" : le mensonge, la trahison, le crime, les pires perversions y sont monnaie courante. L'enfance, elle-même, n'est pas épargnée : Rébecca, la fille de Norbert, se livre à la prostitution, tout comme nombre d'élèves de sa classe de sixième<sup>1327</sup> ; Nathalie, la fille d'Ébénézer, est régulièrement livrée par son père aux appétits sexuels des hommes avec lesquels il est en affaire : « Tu lui es trop utile pour réaliser ses ambitions. C'est ce qu'il a fait de tes deux aînées. Il les a mises, comme toi, dans le lit des hommes qu'il voulait amadouer »<sup>1328</sup>.

Ces quelques exemples prouvent, une fois de plus, que le roman noir privilégie le pôle de la mort, réelle ou symbolique. Contrairement au roman de détection qui, à l'issue de l'enquête, rétablit une vérité et un ordre mis à mal par le crime, le roman noir dresse un constat pessimiste : le mal a pris le pouvoir et il semble difficile de l'extirper du cœur de la société. La perturbation est une donnée constante de l'univers betien et le roman noir ne peut que dresser un constat, assumer une fonction dévoilante, en aucun cas permettre un retour à un équilibre qui, en réalité, n'a jamais existé, puisque la perspective d'un monde meilleur a été tuée dans l'œuf avec la disparition de celui que Beti qualifie de « juste », Ruben Um Nyobé.

L'on pourrait penser que la violence dans laquelle baignent les derniers romans de Mongo Beti n'est le fait que de la soldatesque au service du pouvoir ou de brutes microcéphales à qui sont confiées les basses œuvres du régime. Or, dès les premières pages de *Trop de soleil tue l'amour*, le lecteur est confronté à une violence verbale tout à fait

---

<sup>1326</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 209.

<sup>1327</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 183 et 253.

<sup>1328</sup> *Ibid.*, p. 104. Voir aussi p. 190.

inhabituelle sous la plume de Mongo Beti. À cet égard, il convient de distinguer deux types de champs lexicaux : ceux qui relèvent de l'injure la plus grossière, la plus vulgaire et ceux qui réfèrent à une tradition du « polar » – et du film noir – français.

Zam, dans le chapitre un de *Trop de soleil tue l'amour*, multiplie les vulgarités à l'encontre de sa compagne, Élisabeth, qui, en retour, lui rend parfaitement la monnaie de sa pièce<sup>1329</sup>. Cet échange initial est emblématique de la violence des rapports entre les êtres : rapports amoureux marqués la volonté de détruire l'autre et d'une certaine façon de s'auto-détruire, rapports sociaux marqués par le désir de domination, de puissance, d'asservissement de l'autre. Le langage devient métaphore d'une société qui ne se pense que dans le rapport de force, qui n'existe que dans la dévalorisation, le ravalement vers le bas de l'autre toujours perçu comme adversaire, rival, ennemi. L'on comprend dès lors qu'il faille sans cesse recourir au masque, dissimuler et se dissimuler, pour tenter d'échapper à l'agression, physique ou verbale, dont on peut, à tout instant, être victime, l'échappatoire ultime étant le suicide auquel recourt Zam, à la fin de *Branle-bas en noir et blanc*.

Tandia Mouafou, dans un article de 2007<sup>1330</sup>, a bien montré comment l'injure fonctionne comme une « recatégorisation dévalorisante » qui s'adapte aux personnages visés : chaque insulte, en pointant la laideur physique, la prédation, l'amoralité, l'incompétence, la prévarication... est associée à une isotopie : du mal (les Français), de l'analité (les hommes politiques, les intellectuels), de la défécation (les policiers, les journalistes), *etc.* Ces manifestations de violence verbale signifient bien, comme la prostitution des corps enfantins,

---

<sup>1329</sup> Quelques exemples suffiront à donner le ton, non seulement de ce chapitre, mais de l'ensemble du roman : « sale pute », « vieux con », « pouffiaste », « conne », « salope », *etc.* (Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 16-17). Le même vocabulaire se retrouve dans *Branle-bas en noir et blanc* (voir pages 13, 15, 19, 36, *etc.*).

<sup>1330</sup> Jean-Jacques Rousseau Tandia Mouafou, « À propos de l'expression de la violence dans les derniers romans de Mongo Beti », *op. cit.*



une rupture du contrat social, une disparition de l'humain et une certaine forme de retour à la barbarie<sup>1331</sup>.

L'utilisation de l'argot, et notamment d'un argot daté, contrairement à ce qu'affirme Tandia Mouafou, n'a pas fonction d'ancrage référentiel ou de tentative de restituer une image des bas-fonds de la ville. Qui peut, en effet, croire, que la pègre et les voyous de Douala ou de Yaoundé, emploient des termes comme « suriner », « cave », « mézigue », « dessouder », « régulière »<sup>1332</sup>... ? L'utilisation par Mongo Beti de ce lexique issu tout droit des romans d'Auguste Le Breton<sup>1333</sup> ou d'Albert Simonin<sup>1334</sup> et popularisé au cinéma par les dialogues de Michel Audiard, est une autre facette de ce jeu littéraire dont nous avons parlé. Encore une fois, il s'agit, pour Beti, d'inscrire ses œuvres dans une tradition romanesque qui n'est pas la sienne tout en prenant ses distances avec cette même veine. Ce balancement entre deux pôles – littérature engagée et militante et littérature policière – exprime à la fois le désenchantement d'un auteur dont le combat semble avoir été vain et sa réponse à cette désillusion, la littérature dans son expression la plus ludique. En même temps, en optant pour le roman noir, Beti donne à lire des œuvres sombres – ce qui ne signifie pas que l'humour en soit absent – en phase avec une société dont il a appris à découvrir, depuis son installation à Yaoundé, les aspects négatifs que l'exilé, malgré son désir de maintenir le lien avec la terre natale, ne pouvait appréhender : liaison entre l'œuvre et son environnement qu'Isabelle Husson-Casta

---

<sup>1331</sup> La scène du lynchage du jeune Tchadien, accompagnée de la référence américaine, est une manière de renvoyer le pays du Président à la sauvagerie d'époque (les U.S.A. esclavagistes) ou de régime (la politique d'apartheid en Afrique du sud) régulièrement mis en accusation dans les colonnes de *Peuples noirs-Peuples africains*.

<sup>1332</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 74, 78 ; Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 35, 59, 73, 109.

<sup>1333</sup> *Du Rififi chez les hommes* [1954]. Paris : Gallimard, collection "Folio", 1992 ; *Razzia sur la chnouf* [1954]. Paris : Gallimard, collection "Carré noir", 1990

<sup>1334</sup> *Touchez pas au grisbi* [1953]. Paris : Gallimard, collection "Folio", 2000 ; *Le Cave se rebiffe* [1954]. Paris : Gallimard, collection "Carré noir", 1990.

traduit en ces termes : « si l'on assimile souvent le roman policier à une combinatoire voire à une machine, c'est que la société qui la voit naître aspire à une littérature qui lui ressemble [...] en ce sens, le roman policier emblématise bien, trop bien peut-être la société qui l'a engendré »<sup>1335</sup>.

Les derniers romans de Mongo Beti se distinguent par une pratique littéraire inscrite dans une « sémiologie du retour au pays natal »<sup>1336</sup> qui se caractérise par l'écart et la déviance par rapport aux normes morales que l'écrivain a faites siennes tout au long des quarante années qu'il a vécues en France. Beti se retrouve donc dans la position de son détective privé, Eddie, à devoir aller à la rencontre d'une société qui, par bien des aspects, lui est étrangère. Le « polar », parce qu'il est un roman du regard, là où le roman de détection se veut roman du discours<sup>1337</sup>, est parfaitement adapté à cette esthétique de la quête / enquête en mouvement. À l'immobilisme de l'enquêteur, dans le roman de détection, s'oppose le nomadisme du détective de « polar ». Pour reprendre l'expression d'Alain Lacombe, le détective privé du roman noir est un « arpenteur du labyrinthe de la ville »<sup>1338</sup>. Eddie sillonne la capitale en tous sens, furete partout, ne s'interdisant aucun lieu, les bouges interlopes,

Ce qu'on appelle auberge chez nous est une sorte de maison de passe exempte de tout confort, avec des tarifs cocassement dégressifs – tant pour la nuit, tant pour une demi-journée, tant pour la sieste, c'est à dire deux heures. Des couples hâtivement formés viennent y forniquer avec une rage mécanique, l'esprit ailleurs, comme si leurs organes étaient mus par des ressorts électriques incontrôlables.<sup>1339</sup>

---

<sup>1335</sup> Isabelle Husson-Casta, « Le roman policier : un genre troublant », in Jean Bessière et Gilles Philippe (dir.) *Problématique des genres, problèmes du roman*. Paris : Honoré Champion, collection "Varia", p. 249.

<sup>1336</sup> Jean-Jacques Rousseau Tandia Mouafou, « À propos de l'expression de la violence dans les derniers romans de Mongo Beti », *op. cit.*

<sup>1337</sup> Voir Francis Lacassin, *Mythologie du roman policier* [1974]. Paris : Christian Bourgois, 1993, p. 42 *sqq.*

<sup>1338</sup> Alain Lacombe, *Le Roman noir américain*. Paris : Union Générale d'édition, collection "10/18", 1975, p. 87.

<sup>1339</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 94.

les bidonvilles, le quartier musulman<sup>1340</sup>, comme les propriétés luxueuses des grands du régime :

[...] une maison de notable, précédée d'un beau gazon, élément décoratif rare dans le pays [...]. On accédait à un portail ouvragé, qui ne se révélait monumental qu'après coup, tant il se dissimulait savamment sous les frondaisons d'un parc minuscule. Auparavant on avait traversé une vaste étendue de gazon dont le vert était un enchantement pour les yeux. [...] Il lui fit boire du Chivas vieux de plus de vingt ans, le meilleur whisky qui ait jamais caressé ses papilles. Il le régala d'un ragoût de poulet à l'arachide d'une saveur absolument délicieuse [...]. [Il] dégusta des bordeaux qui lui étaient inconnus jusque-là et, après le dessert, un cognac digne des tsars de Russie à l'époque de Pierre le Grand.<sup>1341</sup>

Les pérégrinations d'Eddie à travers la capitale, son passé de mauvais garçon, sa capacité de parcourir les strates sociales, son goût pour des méthodes d'investigation peu orthodoxes, sa faculté d'endosser de multiples costumes, tout comme sa volonté de réussite sociale, font de lui un personnage de roman picaresque. Or ce type d'ouvrage recèle des possibilités satiriques et critiques nombreuses, tout comme le *picaro* manifeste une conscience critique qui s'aiguise au fil de ses aventures<sup>1342</sup>. Le roman policier betien, tout comme le roman picaresque, ne recule pas devant les descriptions macabres et violentes parce qu'elles ne sont que la transcription d'une réalité que l'écrivain nous donne pour vraie. Témoin de son temps, Mongo Beti privilégie le roman noir engagé où la criminalité et la violence deviennent les symptômes d'une société tellement malade qu'elle est incapable de sécréter les anti-corps qui devraient lui permettre de lutter contre ce qui la tue, lentement, mais sûrement. Certes, l'on peut, avec Francis Lacassin, considérer le roman policier « comme une forme singulièrement appauvrie de l'épopée »<sup>1343</sup>. Mais, dans le cas des romans betiens, c'est l'épopée du pire, de la

---

<sup>1340</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>1341</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, *op. cit.*, p. 183-184.

<sup>1342</sup> Voir Didier Souiller, *Le Roman picaresque*. Paris : P.U.F., 1980.

<sup>1343</sup> Francis Lacassin, *Mythologie du roman policier*, *op. cit.*, p. 12.

confusion et du chaos où la violence infligée aux corps<sup>1344</sup> et aux esprits devient la preuve tangible d'une délégitimation d'un régime usurpateur qui ne connaît que la coercition comme mode d'exercice du pouvoir.

\*\*\*

La mort de Zam, l'intellectuel idéaliste, « le pur des purs »<sup>1345</sup>, et l'errance inquisitoriale de Eddie, le mauvais garçon au fort « penchant pour l'immoralité »<sup>1346</sup>, sont des indices forts d'une profonde désillusion. La conviction profonde de Beti, à la fin de sa vie et dans ses dernières œuvres, est que la cause qu'il a portée pendant des décennies a bien peu de chances de triompher, à moins d'un miracle : parce que le combat est inégal, parce que les Camerounais, l'intellectuel comme l'homme de la rue, le politicien comme le citoyen, ont abdiqué tout sentiment de révolte. Et surtout parce que le Cameroun, image en réduction du continent, semble poursuivi par une malédiction : « l'Afrique souffre surtout de ne pas secréter des hommes de caractère, ou si peu, lesquels les vautours [sic] de notre capitalisme s'empressent alors d'exterminer. L'Afrique manque de vrais leaders. Voilà le drame. »<sup>1347</sup>.

La blessure est profonde, ainsi qu'en témoignent certaines pages de *Branle-bas en noir et blanc*. Beti, comme d'autres écrivains africains, a tenté de répondre au discours occidental dominant, en créant une épopée et une mythologie, autour de la figure de Ruben. Le roman devenait ainsi un contre-discours empruntant les voies de la fiction pour exprimer « la vision des vaincus ». Et même si l'épopée tournait parfois à la confusion des apprentis guérilleros,

---

<sup>1344</sup> La violence infligée au corps était déjà présente dans le corps (réel et symbolique) doublement meurtri de Perpétue, rouée de coups et violée par les amis de son mari. Ce continuum thématique inscrit la violence comme attribut premier d'un pouvoir qui s'est construit dans et par la violence et ne subsiste que grâce à elle.

<sup>1345</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l'amour*, op. cit., p. 69.

<sup>1346</sup> *Ibid.* Eddie est un voyou au grand cœur dont l'esprit chevaleresque est signalé à maintes reprises. Il n'en reste pas moins un personnage lucide qui n'a aucune illusion sur le mode de fonctionnement social et politique de la République.

<sup>1347</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 141.

comme dans le “cycle Ruben”, la victoire restait un objectif lointain, mais envisageable. Les derniers romans baignent dans un pessimisme auquel ne nous avaient accoutumé ni le romancier ni ses personnages. Non content de jeter un regard désolé sur la situation présente, Eddie en vient même à dénigrer la geste rubénienne : « Notre guerre de libération, mon cul. Elle a bien vite fait de s’en aller en eau de boudin. Et c’est quand même elle qui a secrété cette voyoucratie, dont chacun de nous doit désormais impérativement adopter les pratiques et la mentalité. [...] Faut pas toujours accuser les autres. Il vient un moment où il faut se regarder en face »<sup>1348</sup>. La piètre expédition montée par Eddie pour libérer Élisabeth est dans la logique défaitiste des choses : un bande de pieds nickelés – « une liste qui aurait dû paraître à Norbert tout de suite comme un vrai casting de farce s’il avait été dans son état normal »<sup>1349</sup> - menée par un ex-voyou, avocat marron et détective privé de pacotille, tourne au fiasco. Seul un concours de circonstances permet, *in extremis* la délivrance d’Élisabeth. L’épopée libératrice se transforme en scène comique et parodique. À l’image de tout le roman : car si *Branle-bas en noir et blanc* est un titre-citation, il est aussi programmatique dans la mesure où il annonce les exploits peu glorieux et surtout les mésaventures d’un couple contre-nature, « Laurel et Hardy en noir et blanc »<sup>1350</sup> : « Ni dans la littérature, pourtant riche en associations pittoresques et même burlesques, ni au cinéma, ni bien sûr en peinture, il n’y a d’exemple d’un tandem semblable à celui formé aussitôt par Norbert, le policier amateur d’extras, et Georges, l’aventurier français »<sup>1351</sup>.

---

<sup>1348</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, *op. cit.*, p. 202.

<sup>1349</sup> *Ibid.*, p. 261. Voir aussi p. 262 : « - C’est, se justifia-t-il, un type qui a l’air d’un vrai professionnel. Professionnel de quoi au juste ? Je ne peux pas encore dire. »

<sup>1350</sup> Mongo Beti, *Trop de soleil tue l’amour*, *op. cit.*, p. 124.

<sup>1351</sup> *Ibid.*, p. 124.

Mongo Beti, encore une fois, choisit, à la fin de sa carrière romanesque, l'humour, l'ironie et la blague contre le sérieux d'une écriture trop idéologiquement engagée. Pour ne pas désespérer totalement. Mais dans la cohabitation entre les deux Beti, l'humaniste et le clairvoyant désillusionné, c'est bien le second qui a, musicalement, le dernier mot : « Eddie s'est levé et s'est approché de sa chaîne hi-fi. Avec toutes ces histoires, ça faisait un bail qu'il n'avait pas écouté Lester accompagnant Billie dans *I'll Never Be the Same* »<sup>1352</sup>.

---

<sup>1352</sup> Mongo Beti, *Branle-bas en noir et blanc*, op. cit., p. 351.

# **CONCLUSION**

Notre plongée au cœur des écrits de Mongo Beti a permis de percevoir la cohérence d'une œuvre qui, par, sa durée, sa longévité (1953-2000), est tout d'abord un remarquable miroir fictionnel dans lequel se lit un demi-siècle d'histoire. Une histoire souvent trouble, violente, ambiguë, associant la puissance colonisatrice, devenue partenaire politique, économique et culturel privilégié et les pays autrefois soumis à sa tutelle. Une histoire dont les étapes vont d'une colonisation inhumaine - *Le Pauvre Christ de Bomba* évoque la construction d'une route qui a coûté la vie à des milliers de travailleurs forcés<sup>1353</sup> – à la coopération Nord-Sud et aux grandes messes annuelles des sommets franco-africains que Mongo Beti n'a cessé de stigmatiser dans ses éditoriaux de la revue *Peuples noirs-Peuples africains*, en passant par une guerre civile sanglante, conséquence d'une décolonisation hâtive et boiteuse.

L'œuvre betienne porte un regard sans complaisance sur cinquante années d'une histoire collective qui est aussi la somme d'histoires et de destins individuels. La tragédie de Banda qui débute pour une banale affaire de mariage et de cacao, le voyage de Denis en pays Tala aux côtés de son père spirituel, le R.P.S. Drumont, les mésaventures sexuelles et amoureuses de Jean-Marie Medza chez les « péquenots » de Kala ne seraient que des récits anecdotiques s'ils ne s'inscrivaient dans un cadre historique – la société coloniale – qui rend toute banalisation impossible. Car si la colonisation fut une opération économique et politique, elle fut également, comme le rappelle Frantz Fanon<sup>1354</sup>, un drame humain. L'homme colonisé, ainsi que l'écrit Mongo Beti, c'est

[...] un homme laissé à lui-même dans un monde qui ne lui appartient pas,

---

<sup>1</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *op. cit.*, p. 60 : « - J'ai vu les gens travailler sur la route Manding-Zomba. Eh bien, c'était terrible, mon Père, réellement terrible ; il en mourait des tas. D'ailleurs, tu dois te rappeler aussi, mon Père. Tu t'y rendais plusieurs fois par jour à motocyclette parce que des tas de gens mouraient et qu'ils désiraient se confesser ou être baptisés avant de mourir ; et tu te rendais là-bas sur ta motocyclette, tu ne te rappelles donc plus ? ».

<sup>2</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, *op. cit.*, chapitre 1, « De la violence », et chapitre 5, « Guerre coloniale et troubles mentaux ».



un monde qu'il n'a pas fait, un monde où il ne comprend rien. C'est [...] un homme sans direction intellectuelle, un homme marchant à l'aveuglette, la nuit, dans un quelconque New-York hostile.<sup>1355</sup>

Et tel est bien le cas des jeunes héros qui parcourent les romans de la première période (1954-1958), adolescents ou jeunes adultes à la recherche d'eux-mêmes, de leur identité. Leur quête débouche sur une métamorphose et l'émergence d'une personnalité nouvelle, mais au prix d'une progression longue et difficile, sans cesse contrariée, sans cesse remise en cause. Banda n'échappe à l'emprise maternelle que dans les dernières pages de *Ville cruelle* et cette délivrance intervient grâce à des facteurs externes sur lesquels le jeune homme n'a aucune prise : la disparition de la mère et l'apparition d'Odilia, la femme-sœur qui va permettre au héros de se transcender. Denis, le narrateur du *Pauvre Christ de Bomba*, se révèle à lui-même et prend conscience du monde qui l'environne grâce à une femme, Catherine. Jean-Marie Medza, tout comme Kris et Bitama, découvrent coup sur coup les plaisirs subtils de l'amour, les joies d'une amitié partagée – Jean-Marie avec son gigantesque cousin Zambo, Bitama avec le jeune administrateur Palmieri – et l'engagement politique.

*Ville Cruelle*, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Mission terminée* et *Le Roi miraculé* sont les romans d'une recherche, que l'on peut qualifier d'initiatique, menée par un homme jeune et colonisé qui se découvre à la fois en tant qu'individu, mais aussi en tant que membre d'une communauté soumise à une pression et à une domination étrangères. La conscience de soi et de son entourage est de plus en plus aiguë au fil des ans et des romans : si Banda, en 193., année où Mongo Beti situe l'action de *Ville Cruelle*, n'a aucune revendication politique à formuler, il n'en est pas de même de Bitama qui, en 1948, décide d'adhérer au Parti Progressiste Populaire. L'œuvre betienne épouse fidèlement l'évolution historique dans la

---

<sup>1</sup> Mongo Beti, *Mission Terminée*, *op. cit.*, p. 250-251.

mesure où l'éveil des personnages, leur lucidité et leur capacité à analyser les événements, progressent à mesure que l'on s'achemine vers le moment crucial des luttes nationales pour les indépendances.

Nul hasard, non plus, si les romans qui composent la chronique coloniale sont dominés par des personnages jeunes. La fiction rejoint l'Histoire, comme le rappelle Beti : « Il y avait donc une révolte chez les jeunes, qu'on observe très bien à l'époque coloniale, dans la société, parce que le jeune devient, qu'on le veuille ou non, le personnage central du système colonial »<sup>1356</sup>.

La première caractéristique des premiers romans betiens est donc bien cette présence, au centre de l'œuvre, d'un homme jeune qui se débat contre sa condition de "non-adulte" et de colonisé, situation doublement mortifiante.

En filigrane, se dessine le second aspect essentiel des écrits de Mongo Beti, la montée en puissance des femmes. Considérées par les hommes comme quantité négligeable, elles n'en sont pas moins à l'origine du processus de métamorphose du héros, comme elles sont les éléments dynamiques de tout processus de transformation sociale. La mécanique révolutionnaire qui se met en branle sous l'impulsion d'Ouragan-Viet, Mor-Zamba, Jo le Jongleur et Évariste le sapak arrive à son terme grâce à l'action résolue des femmes d'Ekoumdoum. Ce sont elles, également, qui inaugurent une nouvelle forme de participation citoyenne et démocratique en instituant les états généraux des femmes, transposant dans la fiction et à leur bénéfice le processus politique décrit par Jean-Paul Sartre :

Il n'y a pas si longtemps, la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cent millions d'hommes et un milliard cinq cent millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient. [...] On leur fourrait dans la bouche des baillons sonores, grands mots pâteux qui

---

<sup>1</sup> Anthony O. Biakolo, « Entretien avec Mongo Beti », *op. cit.*, p. 108.

collaient aux dents. [...] C'était l'âge d'or.  
Il prit fin : les bouches s'ouvrirent seules ; les voix jaunes et noires parlaient encore de notre humanisme, mais c'était pour nous reprocher notre inhumanité.<sup>1357</sup>

L'on notera enfin que, dans les romans de la seconde période (1974-1979), les qualificatifs péjoratifs qui fleurissaient dans la bouche de certains protagonistes de la chronique coloniale ont presque totalement disparu. Comme si le nouveau statut des femmes au sein de la communauté – villageoise ou nationale – les mettait désormais à l'abri des quolibets humiliants.

Cette importance croissante des femmes dans le processus narratif, l'envahissement des romans par des visages féminins, sont également à interpréter de manière symbolique. Après les souffrances endurées par une Perpétue dont nous avons, à plusieurs reprises, souligné le rôle symbolique, le triomphe d'une Ngwane-Éligui la jeune est celui d'une Afrique qui, en dépit des dictateurs, des faux pères de la nation et des vrais rois Ubu, parvient toujours à se relever. Difficilement, péniblement, non sans souffrances, mais dignement. En ce sens, la saga de Mor Zamba, tout comme les aventures de Guillaume Ismaël Dzewatama, sont, incontestablement, porteurs d'un message d'espoir et laissent poindre une lueur de réconfort : non seulement l'Afrique peut compter sur ses propres forces pour se libérer du joug de la tyrannie politique et du sous-développement économique, mais elle n'est pas seule dans son combat pour la liberté et la dignité, puisqu'il existe, semblait dire Mongo Beti, de par le monde, des Marie-Pierre Letellier prêtes à se lancer au secours du continent martyr. Au cours des décennies soixante-dix et quatre-vingts, Mongo Beti était persuadé que l'avenir de l'Afrique serait bien mieux assuré par les femmes – Marie-Pierre, Ngwane-Éligui – ou les

---

<sup>2</sup> Jean-Paul Sartre, « Préface », in Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, op. cit., p. 9.

jeunes – Guillaume Ismaël – que par les hommes, trop veules, trop lâches et surtout trop faciles à corrompre et à détourner du combat révolutionnaire<sup>1358</sup>.

La meilleure voie pour renverser un régime honni est-elle celle de la lutte armée ou bien celle de l'entrisme et du travail souterrain de sape, ainsi que le tente Jean-François Dzawatama pour miner le régime du Président ? Les chemins de la liberté passent-ils par la possession du fusil, comme le croient Ouragan-Viet et Jo le Jongleur ou par l'action non-violente souhaitée par Mor Zamba ? Les références répétées, dans le discours et le texte betiens, au pasteur King et au combat des Afro-Américains pour les droits civiques, incitent à penser que le romancier privilégie l'option pacifique. Guillaume Ismaël ne parvient-il pas à obtenir la libération de son père sans faire couler la moindre goutte de sang et en usant de son talent non sur un champ de bataille, mais sur un terrain de football ? L'épopée révolutionnaire des guérilleros d'Ekoumdoum tourne, quant à elle, à la farce et s'apparente davantage à une parodie qu'à une geste mythique. Toutefois, il ne faudrait pas oublier que, pour la génération de Mongo Beti, nourrie de philosophie politique marxiste, les luttes de libération nationale qui eurent lieu en Asie, en Amérique latine et en Afrique restent des repères et des modèles à la forte valeur symbolique. En témoignent, dans les romans, les allusions à la grande marche maoïste et à la lutte du peuple vietnamien, références historiques qui soulignent cette tentation du recours au fusil pour régler une situation conflictuelle<sup>1359</sup>. L'arme est symbole de puissance et d'un pouvoir durement acquis en certaines circonstances – Ouragan Viet –, parfois usurpé dans

---

<sup>1</sup> Essola abjure sa foi rubéniste en échange de son élargissement et d'un emploi dans la fonction publique. Édouard, le mari de Perpétue, préfère se mettre au service du dictateur plutôt que de lutter contre un système inique et corrompu dont il a été victime jusqu'à son apostasie. Émile-Édouard, le frère de Jean-François Dzawatama, crée dans son village une cellule du parti unique gouvernemental et profite, par l'intermédiaire du policier surnommé le "Gringalet", des prébendes présidentielles.

<sup>1359</sup> Au milieu des années 70, le mythe du "Che" était encore très vivant dans l'esprit des militants et sympathisants d'extrême gauche. Les mésaventures sud-américaines de Régis Debray, entre 1967 et 1971, l'attestent.

d'autres cas – Édouard, Émile. À l'époque coloniale, le blanc est seul à posséder une arme qu'il n'hésite pas à brandir. Même le R.P.S. Drumont ne se sépare que rarement de sa carabine, comme le rappelle Denis<sup>1360</sup>. La véritable décolonisation passe donc, pour certains personnages betiens, par la conquête de ce symbole de l'autorité et de la force.

L'omniprésence de la thématique de l'arme montre surtout que, malgré sa volonté maintes fois affirmée, d'une transition politique pacifique, Beti a peut-être été sensible, à une certaine époque, au discours de ceux qui, à l'U.P.C. comme ailleurs dans les rangs de l'opposition camerounaise, ne voyaient d'autre issue que dans la confrontation violente.

La lutte révolutionnaire et le combat pour la « seconde indépendance », la possession du fusil, la présence grandissante des femmes en tant que vecteurs d'une révolution ardemment espérée, le cheminement des jeunes héros vers leurs destins d'adultes, tous ces thèmes sont souvent cités comme des exemples probants de l'engagement et du militantisme de Mongo Beti, accusé aussitôt, grâce à un amalgame rapide mais erroné entre roman engagé et roman idéologique, d'être un auteur de romans à thèse, c'est-à-dire d'ouvrages aux qualités littéraires plutôt pauvres. Mongo Beti a, sans cesse, rappelé qu'il était en guerre contre toutes les formes d'oppression et qu'en sa qualité de romancier, il avait pour tâche de démystifier, de dévoiler les vices et les turpitudes nés de la colonisation et qui ont perduré sous les pouvoirs post-coloniaux<sup>1361</sup>. Cela ne l'a jamais empêché de produire des textes aux qualités littéraires réelles, même si, par des procédés parfois tortueux, on a essayé de transformer ses romans en pamphlets d'un auteur aigri en mal de reconnaissance. C'est ainsi qu'un pan de la critique a

---

<sup>1360</sup> Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, op. cit., p. 147 : « Le serpent se trouvait très haut, au-dessus de nos têtes, et le R.P.S. a regretté d'avoir laissé son fusil alors qu'en général il l'emmenait toujours en tournée ».

<sup>1361</sup> Ferdinand Oyono, avant son ralliement à Ahmadou Ahidjo, avait une position proche de celle de Beti lorsqu'il déclarait, dans les années cinquante : « Le Cameroun a été un pays sur lequel on avait tiré un certain rideau de fantasmagorie. L'écrivain camerounais doit donc avant tout essayer de lever ce rideau ». Cité par Aloy U. Ohaegbu, « L'Univers romanesque d'Oyono », *Éthiopiennes*, n° 10, avril 1977. <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article538>. Page consultée le 12 juillet 2010.

souvent reproché à l'auteur d'être totalement coupé des réalités africaines, en général, et camerounaises, en particulier. N'était-il pas resté loin du Cameroun pendant quarantes longues années ? Or, cette accusation se révèle sans fondements pour peu que l'on veuille bien analyser rigoureusement et honnêtement l'œuvre. Dans la première partie de notre étude, « La Chronique coloniale », nous avons remarqué l'essence orale de certains romans. En effet, malgré les années d'exil, les sources traditionnelles continuent, si l'on se fie aux travaux de Jacques Fame Ndong et d'Éloïse Brière, à irriguer les romans betiens. Ainsi, à la révolution politique prônée dans ses écrits, Mongo Beti ajoute une révolution du langage narratif en mêlant apports européens, immédiatement visibles et toujours revendiqués et assumés par l'auteur – l'influence des philosophes des Lumières et du roman réaliste – et africains, beaucoup plus souterrains.

Liés à la présence dans le texte betien d'éléments issus de la tradition orale, nous avons également relevé l'intégration dans la trame romanesque d'éléments propres au conte : la mise en parallèle des fonctions de Propp, d'une part, et des récits betiens, d'autre part, a permis de mettre en lumière un aspect auquel, jusqu'à une date récente, et l'étude de Owono-Kouma, la critique n'avait pas suffisamment prêté attention. Ainsi, et de manière étonnante pour qui n'a qu'une vision lointaine de l'œuvre betienne, les aspects très réalistes cohabitent avec des éléments issus du merveilleux, brisant l'idée trop souvent répandue d'un écrivain tout juste bon à produire des romans lourdement réalistes, didactiques et politiquement trop engagés pour avoir une quelconque valeur littéraire.

Notre but initial, dégager les thèmes récurrents dans le texte betien, jeter un éclairage nouveau sur certains aspects oubliés de l'œuvre, devait nous permettre de montrer que l'œuvre betienne était beaucoup plus dense, plus riche, plus complexe qu'on ne l'a dit trop souvent.

Mongo Beti ne s'est pas contenté de transposer, avec plus ou moins de bonheur et de talent, sur le plan fictionnel ses idées sur la colonisation, l'indépendance, le néo-colonialisme ou les élites corrompues et incompetentes. Il fait véritablement œuvre de romancier en créant des personnages consistants, complexes et un univers qui a sa logique, sa cohérence. Et le courant d'échanges qui s'établit entre fiction et textes politiques apporte une sève extrêmement féconde dont la production romanesque s'est nourrie abondamment et judicieusement.

La dernière période, celle des « romans d'un retour au pays natal », en apporte une dernière preuve irréfutable. Le lecteur est confronté à des textes qui sont bien ceux d'un romancier et non d'un idéologue ou d'un propagandiste. Le désenchantement général qui habite les trois dernières œuvres, le recours à la technique du « polar » pour peindre un univers en pleine décomposition et en totale déréliction, l'ironie comme mode d'appréhension de la société, la capacité du romancier, à travers son œuvre, à porter un regard réflexif sur lui-même, son engagement, ses parti pris idéologiques, sont autant de choix esthétiques dont est incapable le roman à thèse.

Notre propos n'est, bien entendu, pas de faire l'apologie de l'œuvre de Mongo Beti : tel n'est pas le but d'un travail universitaire de ce type. En revanche, nous souhaitons – comme nous l'écrivions en introduction – réhabiliter la notion d'engagement littéraire trop souvent réduite à une prise de position idéologique et politique, présente dans des textes dont le contenu est plus important que la forme, où le message à délivrer se révèle plus important que les modalités scripturaires à mettre en œuvre pour atteindre le lecteur. Certes, il se dégage de l'œuvre betienne une *praxis*, à la fois dans le sens usuel d'action en vue d'un résultat concret, mais aussi dans le sens marxiste de pratiques par lesquelles l'homme transforme le monde, ce qui l'engage dans une structure sociale donnée. Beti a incontestablement souhaité, par son

œuvre, avoir une action dans l’histoire et sur l’histoire<sup>1362</sup>. Cela n’enlève nullement à ses roman la dimension littéraire qui est la leur. Les personnages betiens, comme leur créateur, doutent, s’interrogent sur le sens et la légitimité de leur action, de leur engagement, à l’image d’Essola. Or, un tel questionnement ne peut exister dans le roman à thèse, roman dont l’essence même impose un “savoir-penser”, un mode d’action et dans lequel un super-système idéologique dominant est garant du sens et surtout de l’univocité de celui-ci. L’engagement littéraire, et Beti le prouve, s’accommode, exige même, une démarche réflexive dans laquelle les questions d’esthétique tiennent une place primordiale. Ne nous laissons pas prendre au piège tendu par l’écrivain lorsqu’il affirme son peu de goût, voire son désintérêt, pour les réflexions théoriques sur la forme de l’œuvre littéraire. Avec Sylvie Servoise-Vicherat, nous pensons que le roman engagé est pris dans une tension, un déchirement, qui pousse l’écrivain à tenter de concilier le désir de servir une cause et le refus d’asservir la littérature à celle-ci. L’écrivain engagé oscille, écrit Sylvie Servoise-Vicherat, suivant en cela Benoît Denis, entre, d’une part, une conception de la littérature comme « culture », comme « objet d’échange » qui « vise la transmission » et a « pour fonction de rassembler en propageant » et, d’autre part, une conception de la littérature comme « création » « qui singularise et [...] qui distingue [...], en somme [...] qui sépare »<sup>1363</sup>.

Parcourir l’œuvre betienne, c’est aussi découvrir l’itinéraire d’un homme dont l’engagement moral transcende l’aspect idéologique de son œuvre. Depuis l’enthousiasme initial du jeune étudiant qui souhaite utiliser l’arme de la littérature pour guerroyer contre le

---

<sup>1</sup> Voir Jean-Paul Sartre, *Qu’est-ce que la littérature ?*, op. cit., chapitre IV, « Situation de l’écrivain en 1947 ».

<sup>2</sup> Benoît Denis, « Engagement et contre-engagement. Des politiques de la littérature », in J. Kaempfer, S. Florey, J. Meizoz (dir.), *Formes de l’engagement littéraire (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Lausanne : Antipodes, “Littérature, culture, société”, 2006, p. 116-117. Cité par Sylvie Servoise-Vicherat, *L’Engagement du roman à l’épreuve de l’histoire en France et en Italie au milieu et à la fin du XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 771.



colonialisme et offrir à son peuple une libération tant attendue jusqu'au vieux militant désabusé qui désespère de ses compatriotes et trouve salut et refuge dans l'écriture, Beti est passé par des phases d'euphorie, d'espoir, d'abattement dont son œuvre témoigne. Après avoir voulu changer le monde et préparer, par l'écriture, l'avènement d'un avenir meilleur, Beti semble, à la fin de sa vie, se résigner à n'être plus que le chroniqueur ironique d'un monde injuste, violent, terrifiant. En même temps, cette volonté de transmettre l'histoire d'une période donnée est indispensable pour qui espère, un jour, voir l'avènement d'une société plus respectueuse de l'homme, plus humaniste.

Enfin, si nous avons tant insisté sur la figure de l'écrivain polygraphe, c'est que tout engagement doit sans cesse être réitéré : l'engagement n'existe que dans la mesure où il se dit, inlassablement. La profusion de textes divers, loin d'être un éparpillement de l'auteur qui sèmerait à tous vents, est une obligation inscrite dans le code génétique, pourrait-on dire, de l'écrivain engagé.

Mongo Beti n'a cessé, toute sa vie, de clamer son désir d'en finir avec toutes les formes d'oppression qui entravent la liberté des peuples et celle des individus. Son œuvre reflète bien cette volonté de combat pour l'édification d'une société meilleure. Le personnage a pu agacer, irriter, choquer, par un engagement jugé trop radical. Mais l'œuvre demeure, une œuvre aux qualités littéraires incontestables qui, loin de toute littérature ethnologique et "folklorisante", s'attache à peindre l'Afrique telle qu'elle fut et telle qu'elle est, et non telle que la fantasmie le regard occidental. Pour atteindre ce but, la démystification, Mongo Beti a créé une œuvre qui ne laisse pas indifférent, qui suscite réactions et débats. Bref, tout le contraire d'une littérature rose, anesthésiante à souhait.

# **BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE**

## BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

### 1. Mongo Beti : romans et nouvelles

- A. B. [Alexandre Biyidi], « Sans haine et sans amour ». *Présence Africaine*, 1953, n°14 (série des numéros spéciaux), « Les étudiants noirs parlent », p. 213 - 220.
- Sous le pseudonyme d'Eza Boto, *Ville cruelle*, in *Présence africaine* n° 16 (série des numéros spéciaux), « Trois écrivains noirs », 1954, p. 7-158.  
Édition de référence : Paris : Présence africaine, 1971.
- *Le Pauvre Christ de Bomba* [1956]. Paris : Présence africaine, 1976.
- *Mission terminée* [1957]. Paris : Buchet-Chastel, 1977.
- *Le Roi miraculé* [1958]. Paris : Buchet-Chastel, 1977.
- *Perpétue et l'habitude du malheur*. Paris : Buchet-Chastel, 1974.
- *Remember Ruben* [1974]. Paris : L'Harmattan, collection "Encres noires", 1982.
- *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, in *Peuples noirs-Peuples africains* :
  - n° 2, mars-avril 1978, p. 211-253
  - n° 4, juillet-août 1978, p. 135-189
  - n° 5, septembre-octobre 1978, p. 136-185
  - n° 6, novembre-décembre 1978, p. 87-158.Édition de référence : Rouen, Édition des peuples noirs, 1979.
- Sous le pseudonyme de Vince Remos, « Renseignements pris. Nouvelle parapolicière ». *Peuples noirs-Peuples africains* , n° 14, mars-avril 1980, p. 95-119.
- « *L'Enfance précaire et cahoteuse de Guillaume Ismaël*, extrait d'un roman à paraître », in *Peuples noirs-Peuples africains* , n° 20, mars-avril 1981, p. 152-189.

Repris sous le titre : *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama, futur camionneur*, in *Peuples noirs-Peuples africains* :

- n° 25, janvier-février 1982, p. 122-149

- n° 26, mars-avril 1982, p. 136-158

- n° 27, mai-juin 1982, p. 124-152

- n° 28, juillet-août 1982, p. 96-126

Édition de référence : *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzawatama, futur camionneur*. Paris : Buchet-Chastel, 1983.

- *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*, in *Peuples noirs-Peuples africains* :

- n° 35, septembre-octobre 1983, p. 123-155

- n° 36, novembre-décembre 1983, p. 124-158

- n° 37, janvier-février 1984, p. 114-158

- n° 38, février-mars 1984, p. 112-158

Édition de référence : *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzawatama*. Paris : Buchet-Chastel, 1984.

- *L'Histoire du fou*. Paris : Julliard, 1994.
- *Trop de soleil tue l'amour*. Paris : Julliard, 1999.
- *Branle-bas en noir et blanc*. Paris : Julliard, 2000.

## 2. Essais

- *Main basse sur le Cameroun* [1972]. Paris : François Maspero, collection "petite collection Maspero", 1977.

- *Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé*. Rouen : Éditions des peuples noirs, 1986.  
Publié initialement dans *Peuples noirs-Peuples africains* sous le titre « Quand Paul Biya fait une ouverture vers Mongo Beti, c'est ... une chausse-trape ! » :
  - n° 43, janvier-février 1985, p. 1-11.
  - n° 44, mars-avril 1985, p. 143-158
  - n° 45, mai-juin 1985, p. 141-158
  - n° 46, juillet-août 1985, p. 104-126
  - n° 47, septembre-octobre 1985, p. 113-130
  - n° 48, novembre-décembre 1985, p. 136-155
- *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun*. Paris : La Découverte, collection "Essais", 1993.

### 3. Dictionnaire

- avec Odile TOBNER, *Dictionnaire de la négritude*. Paris : L'Harmattan, 1989.

### 4. Articles

Sous la signature d'Alexandre Biyidi :

- « Problèmes de l'étudiant noir ». *Présence africaine*, n° 14 (série des numéros spéciaux), « Les Étudiants noirs parlent », 1953, p. 17-32.
- « L'Enfant noir ». *Présence africaine*, n° 16 (série des numéros spéciaux), « Trois écrivains noirs », 1954, p. 419-420.

- « Afrique noire, littérature rose ». *Présence africaine*, n° 1-2, avril-juillet 1955, p. 133-145.

Sous la signature de Mongo Beti :

- « Cameroun 1958 ». *Preuves*, n° 95, décembre 1958, p. 55-60.
- « Tumultueux Cameroun ». *Preuves*, n° 103, septembre 1959, p. 26-34 et n° 104, octobre 1959, p. 30-39.
- « Identité et tradition », in Guy Michaud, *Négritude : traditions et développement*. Bruxelles : Éditions Complexe, 1978, p. 9-26.
- « De la violence et de l'impérialisme au chaos rampant ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 2, mars-avril 1978, p. 11-30.
- « Un visage exemplaire de la création littéraire persécutée : l'écrivain francophone d'Afrique noire ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 3, mai-juin 1978, p. 113-121.
- « Mandat d'arrêt pour cause d'élections d'Abel Eyinga ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 3, mai-juin 1978, p. 131-135.
- « Contre M. Robert Cornevin et tous les pharisiens de l'Afrique de papa ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 4, juillet-août 1978, p. 77-96.
- « Quelle aventure, mes enfants ! ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 7-8, janvier-février / mars-avril 1979, p. 110-125.
- avec Odile Tobner et Traoré Biny, « Diplômes blancs + Étudiants noirs = Pouvoir pâle ou l'affaire Traoré Biny ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 10, juillet-août 1979, p. 6-42.

- « Afrique francophone : la langue française survivra-t-elle à Senghor ? ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 10, juillet-août 1979, p. 134-136.
- « Choses vues au Festival des arts africains de Berlin-ouest (du 22 juin au 15 juillet 1979) ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 11, septembre-octobre 1979, p. 54-91.
- « M. Giscard d'Estaing, remboursez !... (lettre ouverte d'un Africain libre au Président de la République française à propos de l'affaire dite des diamants de Bokassa) ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 13, janvier-février 1980, p. 35-56.
- « Les petites ruses en gros sabots de M. Senghor, président du Sénégal ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 14, mars-avril 1980, p. 44 à 49.
- « La Dormeuse et les flibustiers (chronique) : Jean Imbert ou l'université française encanaillée par l'Afrique des dictatures ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 15, mai-juin 1980, p. 66-83.
- « Entretien avec Cyriaque R. Yavoucko. Comment on devient écrivain en Centrafrique ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 15, mai-juin 1980, p. 133-162.
- « Lettre à un coopérant ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 16, juillet-août 1980, p. 1-14.
- avec Jean-Claude Shanda Tommé : « Le décret Imbert contre la jeunesse africaine ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 17, septembre-octobre 1980, p. 24-56.
- « La Dormeuse et les flibustiers (chronique) : Hervé Bourges ou l'itinéraire douteux d'un Rastignac "d'extrême-gauche" ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 17, septembre-octobre 1980, p. 73-100.
- « Mamadou Mahtar M'Bow, l'oncle Tom francophile de l'U.N.E.S.C.O. ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 18, novembre-décembre 1980, p. 1-5.

- avec Jean-Claude Shanda Tommé : « Le décret Imbert contre la jeunesse africaine ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 18, novembre-décembre 1980, p. 6-29.
- « Note de lecture : *Longue est la nuit* de Tchichellé Tchivela ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 18, novembre-décembre 1980, p. 144-147.
- « Le P.C.F. à l'école du K.K.K. ? ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 19, janvier-février 1981, p. 28-35.
- « Le Pauvre Christ de Bomba expliqué ! ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 19, janvier-février 1981, p. 104-132.
- « Les retours ne sont plus ce qu'ils étaient ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 20, mars-avril 1981, p. 10-14.
- « Entretien avec B.P. Bamouni : "Mes retours" ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n°20, mars-avril 1981, p. 73-83.
- « Entretien avec Philippe X... "Le retour d'un homme méritant" ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 20, mars-avril 1981, p. 84-96.
- « Pièges en Amérique ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 21, mai-juin 1981, p. 8-40.
- « Contre-censure ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 23, septembre-octobre 1981, p. 150-152.
- « Les oppositions africaines et nous ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 24, novembre-décembre 1981, p. 66-83.
- avec Ndeh Ntumazah, « Où en est la révolution camerounaise ? ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 25, janvier-février 1982, p. 48-66.



- « François Mitterrand ou le national-tiers-mondisme ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 27, mai-juin 1982, p. 21-28.
- « Dialoguer avec le maître blanc ? ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 28, juillet-août 1982, p. 1-10.
- « Les langues africaines et le néo-colonialisme en Afrique francophone ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 29, septembre-octobre 1982, p. 103-109.
- « Cameroun : le Pinochet noir, première victime du national-tiers-mondisme ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 30, novembre-décembre 1982, p. 1-12.
- « Les médias, voilà le vrai pouvoir ! ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 31, janvier-février 1983, p. 1-10.
- « Main basse sur le Cameroun, un pamphlet exécration ? ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 34, juillet-août 1983, p. 1-8.
- « Jacques Vergès ou comment tuer enfin l'incroyable Ponce-Pilate ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 36, novembre-décembre 1983, p. 1-6.
- « Africains, si vous parliez... ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 41-42, septembre-octobre / novembre-décembre 1984, p. 1-7.
- « Deux ou trois choses sur Jeune Afrique. Béchir Ben Yahmed ou l'avidité à dollars de Jeune Afrique ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 44, mars-avril 1985, p. 17-25.
- « Conseils à un jeune écrivain francophone ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 44, mars-avril 1985, p. 52-60.
- « Cuba et la scandaleuse pratique des traductions pirates ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 46, juillet-août 1985, p. 1-9.

- « Cameroun : la deuxième guerre de libération a-t-elle commencé ? ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 48, novembre-décembre 1985, p. 1-6.
- « Otages français au Liban, Jaguars français en Centrafrique ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 50, mars-avril 1986, p. 1-7.
- « Carrefour du Développement ou la déconfiture du national-tiersmondisme mitterrandiste ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 52, juillet-août 1986, p. 4-20.
- « Entretien avec N. N'Tumaza : N'Tumaza parle à nouveau ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 55-56-57-58, janvier-août 1987, p. 198-219.
- « Cameroon Tribune, masque grimaçant d'une société naufragée ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 55-56-57-58, janvier-août 1987, p. 284-296.
- « L'histoire d'une invitation avortée ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 55-56-57-58, janvier-août 1987, p. 297-310.
- « Seigneur, délivre-nous de la francophonie ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 59-60, janvier-avril 1988, p. 105-106.
- avec Odile Tobner : « Pourquoi la crise ? ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 63-66, mai-décembre 1988, p. 1-12.
- « L'étrange Biennale de Dakar... ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 63-66, mai-décembre 1988, p. 310-311.
- « L'Exil après l'exil ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 80, mars-avril 1991, p. 110-126.

Texte repris dans *Challenge Hebdo* (15 octobre 1991) sous le titre « Mongo Beti : cahier d'un retour au pays natal ».

- « Carnage au Mali, apprentis sorciers à l'Élysée ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 79, janvier-février 1991, p. 1-6.
- Une sélection d'articles parus dans *Peuples noirs-Peuples africains*, ainsi que le texte de la dernière conférence donnée par Mongo Beti, ont été publiés sous le titre : *Africains, si vous parliez* (préface de Mintounga Ota Benga ; postface de Odile Biyidi-Awala-Tobner). Paris : Éditions Homnisphères, 2005.
- À partir de 1991, Mongo Beti a donné un grand nombre d'articles à la presse indépendante camerounaise. Nous n'avons pu consulter qu'indirectement ces textes réunis et présentés par Philippe BISSEK, *Mongo Beti à Yaoundé. 1991-2001*. Rouen : Éditions des peuples noirs, 2005.
- André Djiffack a également publié une sélection des textes journalistiques de Mongo Beti : DJIFFACK André (textes réunis et présentés par), *Mongo Beti. Le Rebelle* (3 volumes). Paris : Gallimard, collection "Continents noirs", 2007.

## 5. Préface

- Préface au roman de Boubacar Boris Diop. *Le Temps de Tamango*. Paris. L'Harmattan : collection "Encres noires", 1981, p. 5 à 9.

## BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

### 1. Études consacrées à l'œuvre de Mongo Beti

- ANTOINE Régis, « Remember Ruben », in KOM Ambroise (sous la direction de), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*. Paris / Sherbrooke : Agence de Coopération Culturelle et Technique / Éditions Naaman, 1983, p. 488-490.
- BENOT Yves, « Mongo Beti ou le réalisme contre les colonialismes ». *La Nouvelle Critique*, n° 93, avril 1976, p. 28-32.
- BESTMAN Martin, « Structure du récit et mécanique de l'action révolutionnaire dans Remember Ruben ». *Présence francophone*, n° 23, p. 61-77.
- BRIÈRE Éloïse A., « La Ruine presque cocasse d'un polichinelle », in KOM Ambroise (sous la direction de), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*. Paris / Sherbrooke : Agence de Coopération Culturelle et Technique / Éditions Naaman, 1983, p. 507-509.
- BRIÈRE Éloïse A., « La réception critique de l'œuvre de Mongo Beti ». *Œuvres et Critiques*, n° III 2 et IV 1, automne 1979, p. 75-88.
- BRITWUM Kwabena, « Mongo Beti. Mission terminée ». *Recherche, Pédagogie et Culture*, n° 47-48, mai-août 1980, p. 59-61.
- COLLECTIF, « Dossier Mongo Beti ». *Les Temps modernes*, décembre 1975, p. 915-925.
- DEHON Claire L., « Le Roi miraculé », in KOM Ambroise (sous la direction de), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*. Paris /

Sherbrooke : Agence de Coopération Culturelle et Technique / Éditions Naaman, 1983, p. 501-503.

- DELTEL Danielle, « Un message ambigu : Perpétue de Mongo Beti ». *Revue d'ethnopsychologie*, n° 2-3, 1980, p. 103-116.
- DELTEIL Danielle, « Une contre-histoire : Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur, de Mongo Beti », in *Littératures africaines et Histoire*. Paris : Nouvelles du Sud / APPELA / ACCT, 1991.
- DIOP David, « *Le Pauvre Christ de Bomba* par Mongo Beti ». *Présence Africaine*, n°16, octobre-novembre 1957, p. 125-127.
- DIOP David, « *Mission terminée*, roman par Mongo Beti ». *Présence Africaine*, n°16, octobre-novembre, p. 186-187.
- DJIFFACK André, *Mongo Beti. La quête de la liberté*. Paris : L'Harmattan, collection "Espaces littéraires", 2000.
- FAME NDONGO Jacques, *L'Esthétique romanesque de Mongo Beti*. Paris : Présence Africaine / ABC, 1985.
- GÉRARD Albert, « Mongo Beti. Le missionnaire dans le roman africain », in GÉRARD Albert, *Études de littérature africaine francophone*. Dakar / Abidjan : Nouvelles Éditions Africaines, 1977, p. 133-152.
- KOM Ambroise (sous la direction de), « Mongo Beti ; 40 ans d'écriture. 60 ans de dissidence ». *Présence francophone*, n° 42, 1993.
- KOM Ambroise, « Mongo Beti parle ». *Bayreuth African Studies*, n° 54, 2002.
- KOM Ambroise (sous la direction de), « Remember Mongo Beti ». *Bayreuth African Studies*, n° 67, 2003.

- LAMBERT Fernando, « Le Pauvre Christ de Bomba », in KOM Ambroise (sous la direction de), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*. Paris / Sherbrooke : Agence de Coopération Culturelle et Technique / Éditions Naaman, 1983, p. 433-435.
- MAKOUTA-MBOUKOU Jean-Pierre, « Perpétue et l'habitude du malheur », in KOM Ambroise (sous la direction de), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*. Paris / Sherbrooke : Agence de Coopération Culturelle et Technique / Éditions Naaman, 1983, p. 437-440.
- MOURALIS Bernard, *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti*. Issy-les-Moulineaux : Les Classiques Africains, 1981.
- MOURALIS Bernard, « Aspects de l'écriture dans *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Beti ». *Présence francophone*, n° 17, automne 1978, p. 45-66.
- ONGOUM Louis-Marie, « Ville cruelle », in KOM Ambroise (sous la direction de), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*. Paris / Sherbrooke : Agence de Coopération Culturelle et Technique / Éditions Naaman, 1983, p. 628-630.
- OWONO-KOUMA Auguste, *Mongo Beti et la confrontation. Rôle et importance des personnages auxiliaires*. Paris : L'Harmattan, collection "Études africaines", 2008.
- TANDIA MOUAFU Jean-Jacques Rousseau, « À propos de l'expression de la violence dans les derniers romans de Mongo Beti ». *Francofonía* (Université de Cádiz), n° 16, 2007, p. 134.
- SALIEN François, « Mission terminée », in KOM Ambroise (sous la direction de), *Dictionnaire des Œuvres littéraires négro-africaines de langue française*. Paris /

Sherbrooke : Agence de Coopération Culturelle et Technique / Éditions Naaman, 1983, p. 372-374.

- VOLET Jean-Marie / NTONFO André, « Rencontre avec Odile Tobner. Quarante ans de lutte et d'action militante avec Mongo Beti » (2003).

<http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/tobner2003.htm>. Page consultée le 28 mai 2007

## 2. Entretiens

- BIAKOLO Anthony O., « Entretien avec Mongo Beti ». *Peuples noirs-Peuples africains*, n° 10, juillet-août 1979, p. 86-121.

- LIBONG Héric, « L'engagement n'est pas un luxe. Entretien avec Mongo Béti ». *Africultures*, n° 42, novembre 2001.

[www.africultures.com/index.asp?menu=revue\\_affiche\\_article&no=47](http://www.africultures.com/index.asp?menu=revue_affiche_article&no=47).

Page consultée le 13 janvier 2008.

- MONGO-MBOUSSA Boniface Mongo-Mboussa, « À propos de la sortie de *Trop de soleil tue l'amour* » *Africultures*, 1<sup>er</sup> mars 1999.

<http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=752>.

Page consultée le 16 octobre 2009.

- NGANANG Alain-Patrice, « Entretien avec Mongo Beti ».

[www.http://www.africultures.com/index.asp?menu=affiche\\_article&no=630&rech=1](http://www.africultures.com/index.asp?menu=affiche_article&no=630&rech=1)

Page consultée le 20 août 2009.

## 3. Afrique : histoire, politique, société

- AGERON Charles-Robert, *La Décolonisation française*. Paris : Armand Colin,

collection “Cursus”, 1991.

- BALLANDIER Georges, *Sociologie actuelle de l’Afrique noire* [1955]. Paris : Presses Universitaires de France, collection “Quadrige”, 1982.
- BAYART Jean-François, *La Politique africaine de François Mitterand*. Paris : Karthala, 1984.
- BAYART Jean-François, *L’État au Cameroun* [1979]. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, collection “Références”, 1985.
- BAYART Jean-François, « L’afropessimisme par le bas. Réponse à Achille Mbembe, Jean Copans et quelques autres ». *Politique africaine*, n° 40, décembre 1990, p. 103-108.
- BENOT Yves, *Indépendances africaines. Idéologies et réalités* (2 volumes). Paris : François Maspero, collection “petite collection Maspero”, 1975.
- BRAECKMAN Colette, *Le Dinosaur. Le Zaïre de Mobutu*. Paris : Fayard, 1992.
- CALVET Louis-Jean, *Linguistique et colonialisme* [1974]. Paris : Payot, collection “Petite bibliothèque”, 2002.
- CÉSAIRE Aimé, « Culture et Colonisation », *Présence Africaine*, n° 8-9-10, juillet-novembre 1956, p. 190-205.
- CÉSAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme* [1950]. Paris : Présence africaine, 1973.
- CHOMÉ Jules, *L’Ascension de Mobutu* [1974]. Paris : François Maspero, collection “petite collection Maspero”, 1979.
- DAVIDSON Basil, *L’Afrique au XX<sup>e</sup> siècle. L’éveil et les combats du nationalisme africain* [1979]. Paris : Éditions Jeune Afrique, 1980.



- DUMONT Pierre, *Le Français et les langues africaines au Sénégal*. Paris : Karthala / ACCT, 1983.
- DUMONT Pierre, *L'Afrique noire peut-elle encore parler français ?*. Paris : L'Harmattan, 1986.
- DUMONT Pierre, *La Francophonie par les textes*. Vanves : EDICEF, collection "Prospectives francophones", 1992.
- EYINGA Abel, *Mandat d'arrêt pour cause d'élections. De la démocratie au Cameroun. 1970-1978*. Paris : L'Harmattan, 1978.
- FANON Frantz, *Peau noire, masques blancs* [1952]. Paris : Éditions du Seuil, 1975.
- FANON Frantz, *Les Damnés de la terre* [1961]. Paris : François Maspero, collection "petite collection Maspero", 1981.
- GIDE André, *Voyage au Congo*, suivi de *Le Retour du Tchad* [1927 et 1928]. Paris : Gallimard, collection "Idées", 1981.
- KI ZERBO Joseph, *Histoire de l'Afrique noire* [1978]. Paris : Hatier, 1982.
- KOM Ambroise, *La Malédiction francophone. Défis culturels et condition postcoloniale en Afrique*. Hambourg / Yaoundé : LIT / CLÉ, collection "Littérature des Peuples noirs / African Peoples Literatures", 2000.
- LEIRIS Michel, *L'Afrique fantôme* [1934]. Paris : Gallimard, collection "tel", 2003.
- LÉOPOLD II, « Discours prononcé devant les missionnaires se rendant en Afrique en 1883 ».  
  
<http://bangre.hautetfort.com/archive/2007/11/17/discours-du-roi-leopold-ii-en-1883.html>.  
  
Page consultée le 24 juillet 2009.
- LISETTE Gabriel, *Le Combat du Rassemblement Démocratique Africain*. Paris :

- Présence africaine, 1983.
- LORY Georges, « Mythes à méditer ». *Actuel-Développement*, n° 66, mai-juin 1985, p. 60.
  - LORY Georges, « Une bête à abattre : le tiers-mondisme ». *Le Monde diplomatique*, n° 374, mai 1985, p. 13-15.
  - MARSEILLE Jacques, *Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce* [1984]. Paris : Albin Michel, 2004.
  - MEMMI Albert, *L'Homme dominé* [1968] Paris : Payot, collection "petite bibliothèque Payot", 1973.
  - MEMMI Albert, *Portrait du colonisé* [1957], préface de Jean-Paul Sartre. Paris : Payot, collection "petite bibliothèque Payot", 1979.
  - NGONGO Louis, *Histoire des forces religieuses au Cameroun*. Paris : Karthala, 1982.
  - *Peuples noirs-Peuples africains* (revue dirigée par Mongo Beti), du n° 1 (janvier-février 1978) au n° 80 (mars-avril 1991).
  - PÉAN Pierre, *Affaires africaines*. Paris : Fayard, 1983.
  - PÉAN Pierre, *Secret d'état. La France du secret, les secrets de la France*. Paris : Fayard, 1986.
  - *Politique Africaine*, « Des langues et des états ». Paris : Karthala, n° 23, septembre 1986.
  - *Politique africaine*, « Les chemins de la démocratie ». Paris : Khartala, n° 43, octobre 1991.
  - RAPP Jean-Philippe / ZIEGLER Jean, *Sankara, un nouveau pouvoir africain*.

- Lausanne / Paris : Pierre-Marcel Favre / ABC, collection “Les Grands entretiens”, 1986.
- SARTRE Jean-Paul, préface aux *Damnés de la Terre* de Frantz Fanon. Paris : Maspero, 1981, p. 9-26.
  - TÉTU Michel, *La Francophonie. Histoire, problématique, perspective*, préface de Léopold Sédar Senghor. Montréal : Guérin Universitaire, 1992.
  - UM NYOBÉ Ruben, *Le Problème national kamerunais* (présenté par J. A. Mbembé). Paris : L'Harmattan, collection “Les Racines du présent”, 1984.
  - VERSCHAVE François-Xavier, *La Françafrique*. Paris : Stock, 1999.
  - VERSCHAVE François-Xavier, *Noir silence*. Paris : Les Arènes, 2000.
  - WAUTHIER Claude, *L’Afrique des Africains. Inventaire de la négritude*. Paris : Éditions du Seuil, collection “L’Histoire immédiate”, 1977.
  - YACONO Xavier, *Histoire de la colonisation française*. Paris : Presses Universitaires de France, collection “Que sais-je ?” n° 452, 1993.
  - ZIEGLER Jean, *Main basse sur l’Afrique. La recolonisation*. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points actuels”, 1980.

#### **4. Le roman africain francophone**

- ACHIRIGA Jingiri A., *La Révolte des romanciers noirs de langue française*. Sherbrooke : Éditions Naaman, 1978.
- BONN Charles / GARNIER Xavier, *Littérature francophone, tome 1 : le roman*. Paris : Hatier / AUPELF-UREF, 1997.
- BRIÈRE Éloïse A., *Le Roman camerounais et ses discours*. Ivry : Éditions Nouvelles

du Sud, 1993.

- CHEMAIN-DEGRANGE Arlette, *Émancipation féminine et roman africain*. Dakar : Les Nouvelles Éditions Africaines, 1980.
- CHEMAIN Roger, *La Ville dans le roman africain*. Paris : L'Harmattan / Agence de Coopération Culturelle et Technique, 1981.
- CHEVRIER Jacques, *Littérature nègre*. Paris : Armand Colin, collection "U lettres", 1990.
- DEHON Claire L., *Le Réalisme africain. Le roman francophone en Afrique subsaharienne*. Paris : L'Harmattan, 2002.
- GALLIMORE Rangira Béatrice, *L'Œuvre romanesque de Calixte Beyala. Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*. Paris : L'Harmattan, collection "Critiques littéraires", 1997.
- KIMONI Iyay, *Destin de la littérature négro-africaine ou problématique d'une culture*. Kinshasa / Sherbrooke : Presses Universitaires du Zaïre / Éditions Naaman, 1975.
- LAROCHE Maximilien, *Tradition et modernité dans les littératures francophones d'Afrique et d'Amérique* (actes du colloque tenu à l'Université Laval, 5 mars 1988). Québec : Université Laval / GRELCA, collection "Essais" n° 5, 1988.
- LECOMTE Nelly, *Le Roman négro-africain des années 50 et 60. Temps et acculturation*. Paris : L'Harmattan, 1993.
- MATELO Locha, *La Littérature africaine et sa critique*. Paris : ACCT / Khartala, 1986.
- MEYER Deon, « De l'absence relative du roman noir sur le continent noir :

Littérature, politique et enquête ».

[http://archive.villagillet.net/rubrique.php?id\\_rubrique=72](http://archive.villagillet.net/rubrique.php?id_rubrique=72).

Page consultée le 6 juillet 2009.

- MICHAUD Guy (sous la direction de), *Négritude et développement*. Bruxelles : Éditions Complexe, 1976.
- MOURALIS Bernard, *Littérature et développement*. Paris : Silex éditions, 1984.
- NAUDILLON Françoise, « Poésie du roman policier africain francophone ».  
<http://www.ulaval.ca/afi/colloques/colloque2006/actes2006/PDF/III5b%20Francoise%20NAUDILLON.pdf>.

Page consultée le 6 juillet 2009.

- OSSITO MIDIOHOUAN Guy, *L'Idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*. Paris : L'Harmattan, 1986.
- PAGEARD Robert, *Littérature négro-africaine d'expression française : le mouvement littéraire contemporain dans l'Afrique Noire* [1966]. Paris : L'École, 1979.
- PAULME Denise, *La Mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains*. Paris : Gallimard / NRF, collection "Bibliothèque des sciences humaines", 1976.

## **5. Théorie de la littérature, critique littéraire**

- ADAMSON Ginette / GOUANVIC Jean-Marc, *Francophonie plurielle* (actes du congrès mondial du C.I.E.F., Casablanca, 10-17 juillet 1993). Québec / Casablanca : Hurtubise / EDDIF, 1995.
- ANGENOT Marc, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*. Paris :

- Payot, 1982.
- ASSOUN Paul-Laurent, *Littérature et psychanalyse*. Paris : Ellipses, collection “thèmes et études”, 1996.
  - AUERBACH Érich, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* [1946]. Paris : Gallimard, collection “tel”, 2000.
  - BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman* [1975]. Paris : Gallimard, collection “tel”, 2001.
  - BAL Micke, « Narration et focalisation. Pour une théorie des instances du récit ». *Poétique*, n° 29, février 1977, p. 107-127.
  - BARTHES Roland *et alii*, *Poétique du récit*. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points essais”, 1977.
  - BARTHES Roland *et alii*, *Littérature et réalité*. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points”, 1982.
  - BARTHES Roland, *Essais critiques* [1964]. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points essais”, 2001.
  - BENIAMINO Michel, *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*. Paris : L’Harmattan, collection “Espaces francophones”, 1999.
  - BENJAMIN Walter, *Essais*, I. Paris : Denoël-Gonthier, collection « Méditations », 1983.
  - BERGEZ Daniel (sous la direction de), *Introduction aux méthodes critiques pour l’analyse du roman*. Paris : Bordas, 1990.
  - BESSIÈRE Jean / PHILIPPE Gilles (sous la direction de) *Problématique des genres, problèmes du roman*. Paris : Honoré Champion, coll. “Varia”, 1999.

- BOUJU Emmanuel (sous la direction de), *L'Engagement littéraire*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes / Groupe  $\Phi$ , collection "Interférences", 2005.
- BOURDIEU Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* [1992]. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 1998.
- BRAHIMI Denise, *Langue et littératures francophones*. Paris : Ellipses, collection "thèmes et études", 2001.
- CHARTIER Pierre, *Introduction aux grandes théories du roman*. Paris : Bordas, 1991.
- COLLECTIF, *Communications 8. L'analyse structurale du récit* [1961]. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points", 1981.
- COLLECTIF, « Pour comprendre la pensée postcoloniale ». *Esprit*, décembre 2006, p. 76-168.
- COMPAGNON Antoine, *La Seconde main ou le travail de la citation* [1979] Paris : Le Seuil, 1998.
- DEL LUNGO Andrea, *L'Incipit romanesque*. Paris : Le Seuil, collection "Poétique", 2003.
- DENIS Benoît, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 2000.
- DIDIER Béatrice / LÉVY-BERTHERAT Déborah / PONNAU Gwenhaël, *La Nouvelle : stratégie de la fin*. Paris : SEDES, 1996.
- DUBOIS Jacques, *Le Roman policier ou la Modernité*. Paris : Nathan, collection "Le Texte à l'œuvre", 1992.
- DUPRIEZ Bernard, *Gradus. Les procédés littéraires*. Paris : Union Générale

- d'Éditions, collection "10/18", 1984.
- DURAND Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* [1969]. Paris : Bordas, collection "Études", 1981.
  - ECO Umberto, *Lector in fabula*. Paris : Grasset, 1987.
  - EISENZWEIG Uri, *Le Récit impossible. Forme et sens du roman policier*. Paris : Christian Bourgois éditeur, 1986.
  - GENETTE Gérard, *Figures III*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Poétique", 1972.
  - GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 1982.
  - GENETTE Gérard *et alii*, *Théorie des genres*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points", 1986.
  - GENETTE Gérard, *Seuils*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Poétique", 1987.
  - GENETTE Gérard, *Métalepse. De la figure à la fiction*. Paris : Le Seuil, collection "Poétique", 2004.
  - GIRARD René, *Mensonge romantique et vérité romanesque* [1961]. Paris : Grasset, collection "Les Cahiers Rouges", 2001.
  - GOLDMANN Lucien, *Pour une sociologie du roman* [1964]. Paris : Gallimard, collection "Idées", 1979.
  - GRIVEL Charles, *Production de l'intérêt romanesque*. La Haye / New-York, Édition Mouton, 1973.
  - GROJNOWSKI Daniel, *Lire la nouvelle* [1993]. Paris : Nathan, collection "Lettres sup", 2000.
  - GUELLOUZ Suzanne, *Le Dialogue*. Paris : P.U.F., collection "littératures



modernes”, 1992.

- HAYWARD Annette / GARAND Dominique (sous la direction de), *États du Polémique*. Québec : Nota Bene, 1998.
- HAMON Philippe, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique* [1996]. Paris : Hachette, collection “Supérieur”, 2005.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *L'Ironie* [1964]. Paris : Flammarion, collection “Champs”, 1979.
- JOUBET Jean-Louis, *Les voleurs de langue. Traversée de la francophonie littéraire*. Paris : Philippe Rey, 2006.
- JOUVE Vincent, *Poétique des valeurs*. Paris : P.U.F., collection “Écriture”, 2001.
- LACOMBE Alain, *Le Roman noir américain*. Paris : Union Générale d'édition, collection “10/18”, 1975.
- LACASSIN Francis, *Mythologie du roman policier* [1974]. Paris : Christian Bourgois, 1993.
- LEJEUNE Philippe, « Le Pacte autobiographique ». *Poétique*, n° 14, 1973, p. 137-162.
- LEVET Natacha, « Roman noir et fictionalité ».  
[www.fabula.org/effet/pdf/levet.pdf](http://www.fabula.org/effet/pdf/levet.pdf).  
Page consultée le 20 mai 2010.
- LUKÀCS Georges, *La Théorie du roman* [1920 / 1963]. Paris : Éditions Gonthier, 1979.
- KUNDERA Milan, *Le Rideau*. Paris : Gallimard, collection “nrf”, 2005.
- MACHEREY Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire* [1966]. Paris :

- François Maspero, collection “Théorie”, 1980.
- MAINGUENEAU Dominique, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Bordas, 1992.
  - MARMONTEL, article « Dialogue », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.  
<http://artfl.uchicago.edu/cgi-bin/philologic31/getobject.pl?c.30:318.encyclopedie1108>.  
Page consultée le 15 août 2009.
  - MAUREL-INDART Hélène, *Plagiat, les coulisses de l'écriture*. Paris : La Différence, collection “Les essais”, 2007.
  - MOURA Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale* [1999]. Paris : Presses Universitaires de France, collection “Écritures francophones”, 2005.
  - MOURA Jean-Marc, *Exotisme et lettres francophones*. Paris : Presses Universitaires de France, collection “Écriture”, 2003.
  - MOURALIS Bernard, « Intertextualité et travail d'écriture ». *Revue d'ethnopsychologie*, n° 2-3, 1960, p. 67-60.
  - MOURALIS Bernard, *Les Contre-littératures*. Paris : Presses Universitaires de France, collection “Sup”, 1975.
  - NEGOT Oskar, *L'Espace public oppositionnel*. Paris : Payot, 2007.
  - ONIMUS Jean, « L'Expression du temps temporel ». *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1954, p. 299-317.
  - PIÉGAY-GROS Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*. Paris : Dunod, collection “Lettres sup”, 1997.
  - PONNAU Gwenhaël, « Les romans du crime ou la coagulation du sens », in *Le crime*

dans la littérature. *La littérature du crime* (actes du colloque organisé par l'Association marocaine de Littérature Générale et Comparée et le Centre de préparation à l'agrégation de français de l'E.N.S. de Meknès). Meknès : Cahiers de l'E.N.S. de Meknès (n° spécial) / Cahiers de l'Association marocaine de Littérature Générale et Comparée (n° 2), 2000, 84-91.

- PRINCE Gérald, « Introduction à l'étude du narrataire ». *Poétique*, n° 14, 1973, p. 176-196.
- PROPP Vladimir, *Morphologie du conte* [1965 / 1970]. Paris : Éditions du Seuil, 1973.
- RALLO DITCHE Élisabeth, « Réflexions sur la fiction ».  
<http://www.vox-poetica.org/sflgc/concours/tx/fiction.html>.  
Page consultée le 7 août 2009.
- REGAM Abdelhaq, *Les Marges du texte ou les franges de la fiction romanesque*. Casablanca : Afrique-orient, 1998.
- REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*. Paris : Dunod, 1991.
- REUTER Yves, *Le Roman policier*. Paris : Nathan Université, collection "lettres 128", 1997.
- ROBERT Marthe, *Roman des origines et origines du roman* [1972]. Paris : Grasset, 1981.
- SARFATI Georges-Élia, *Éléments d'analyse du discours*. Paris : Nathan-Université, collection "128", 1997.
- SARTRE Jean-Paul, texte de présentation de la revue *Les Temps modernes*, n° 1, 1<sup>er</sup> octobre 1945. Repris dans *Situations II*. Paris : Gallimard, 1975.

- SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1947]. Paris : Gallimard, collection "idées", 1981.
- SCHOENTJES Marc, *Poétique de l'ironie*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Essais", 2001.
- SCHWEIGHAEUSER Jean-Paul, *Le Roman noir français*. Paris : P.U.F., collection "Que sais-je ?" n° 2145, 1984.
- SOUILLER Didier, *Le Roman picaresque*. Paris : P.U.F., 1980.
- SULEIMAN Susan Rubin, *Pour une nouvelle culture*. Paris : Grasset, 1971.
- SULEIMAN Susan Rubin, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*. Paris : Presses Universitaires de France, collection "Écriture", 1983.
- TODOROV Tzvetan (sous la direction de), *Théorie de la littérature* [1965]. Paris : Le Seuil, collection "Poétique", 1966.
- TODOROV Tzvetan, *La Notion de littérature et autres essais*. Paris : Éditions du Seuil, collection "Points essais", 1987.
- TOURVEL Nadine / VASSEVIÈRE Jacques, *Littérature : textes théoriques et critiques*. Paris : Nathan-Université, collection "fac.littérature", 1994.
- VAN ROSSUM-GUYON Françoise, « Point de vue ou perspective narrative. Théories et concepts critiques ». *Poétique*, n° 4, 1970, p. 476-497.
- VIGIER Luc, « Figures et portée du témoin dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle ».   
[http://www.fabula.org/atelier.php?Figure\\_et\\_port%26acute%3Be\\_du\\_t%26acute%3Bmoin\\_au\\_XXe\\_si%26grave%3Bcle](http://www.fabula.org/atelier.php?Figure_et_port%26acute%3Be_du_t%26acute%3Bmoin_au_XXe_si%26grave%3Bcle).  
Page consultée le 9 janvier 2007.
- ZORGBIBE Guillaume (sous la direction de), *Littérature et politique en France au*

XX<sup>e</sup> siècle. Paris : Ellipses, 2004.

## 6. Autres

### Œuvres littéraires mises en relation avec l'œuvre de Mongo Beti

- ANOUILH Jean, *Antigone* [1944]. Paris : La Table ronde, 1975.
- BALZAC Honoré (de), *La Comédie Humaine*. Paris : Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, édition de Pierre-Georges Castex, tome 1, 1976.
- BALZAC Honoré (de), *Écrits sur le roman*. Paris : Le Livre de poche, 2000.
- BALZAC Honoré (de), préface à la 1<sup>ère</sup> édition de *La Peau de chagrin*. Bruxelles : J.P. Meline Libraire-Éditeur, 1833, p. 25.  
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5675228p.image.r=Balzac+pr%C3%A9face+peau>.  
Page consultée le 27 avril 2010.
- BOUDJEDRA Rachid, *L'Escargot entêté* [1977]. Paris : Gallimard, collection “Folio”, 1985.
- BOUNEMEUR Azzédine, *Les Bandits de l'Atlas*. Paris : Gallimard, 1982.
- BOUNEMEUR Azzédine, *Les Lions de la nuit*. Paris : Gallimard, 1985.
- CÉLINE Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit* [1932]. Paris : Gallimard, collection “Folio”, 1972.
- CÉLINE Louis-Ferdinand, *Bagatelles pour un massacre*. Paris : Denoël, 1990.
- CHRAÏBI Driss, *Les Boucs* [1955]. Paris : Denoël, collection “Relire”, 1976.
- GAUVIN Axel, *Quartier-trois-lettres* [1980]. Paris : L'Harmattan, 2003.
- HIMES Chester, *S'il braille, lâche-le...* [1945]. Paris : Gallimard, collection “Folio”,

- 1998.
- HIMES Chester, *La Reine des pommes* [1958]. Paris : Gallimard, collection “Folio policier”, 2008.
  - HIMES Chester, *Imbroglia negro* [1959]. Paris : Gallimard, collection “Folio policier”, 2002.
  - HIMES Chester, *Ne nous énervons pas* [1961]. Paris : Gallimard, collection “Folio policier”, 2002.
  - HIMES Chester, *Dare-dare* [1966]. Paris : Gallimard, collection “Folio policier”, 2004.
  - HIMES Chester, *Regrets sans repentir* [1971 et 1976]. Paris : Gallimard, collection “Folio”, 2004.
  - LABOU TANSI Sony, *L'Anté-peuple*. Paris : Éditions du Seuil, 1983.
  - LABOU TANSI Sony, *La Parenthèse de sang* (suivi de *Je soussigné cardiaque*). Paris : Hatier, 1981.
  - LAYE Camara, *L'Enfant noir* [1953]. Paris : Plon, 1976.
  - LY Ibrahima, *La Toile d'araignée*. Paris : L'Harmattan, collection “Encres noires”, 1985.
  - LE BRETON Auguste, *Du Rififi chez les hommes* [1954]. Paris : Gallimard, “Folio”, 1992.
  - LE BRETON Auguste, *Razzia sur la chnouf* [1954]. Paris : Gallimard “Carré noire”, 1990.
  - LOPÈS Henri, *Le Pleurer-rire* [1982]. Paris : Présence africaine, 2003.
  - MALONGA Jean, *Cœur d'Aryenne*, in *Présence africaine*, « Trois écrivains noirs »,

1954.

- MANCHETTE Jean-Patrick, *L’Affaire N’Gustro* [1971]. Paris : Gallimard, “Folio policier”, 1999.
- MEDOU MVOMO Rémy G., *Mon amour en noir et blanc*. Yaoundé : Éditions CLÉ, 1971.
- MIMOUNI Rachid, *Le Fleuve détourné* [1982]. Paris : Stock, 2000.
- MIMOUNI Rachid, *Tombéza* [1984]. Paris : Stock, 2000.
- MIMOUNI Rachid, *L’Honneur de la tribu* [1989]. Paris : Librairie Générale Française, collection “Livre de poche”, 1997.
- OUOLOGUEM Yambo, *Le Devoir de violence* [1968]. Paris : Le Serpent à plumes, 2003.
- POE Edgar Allan, *Contes, essais, poèmes*. Paris : Robert Laffont, collection “Bouquins”, 1989.
- RAHARIMANANA Jean-Luc, *Nour, 1947* [2001]. Paris : Le Serpent à plumes, 2003.
- SEMBÈNE Ousmane, *Ô pays, mon beau peuple !* [1957]. Paris : Amiot-Dupont, collection “Presses pocket”, 1977.
- SENGHOR Léopold Sédar, *Œuvre poétique* [1964]. Paris : Éditions du Seuil, “Points poésie”, 2006.
- SERHANE Abdelhak, *Les Enfants des rues étroites* [1986]. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points”, 2002.
- SERHANE Abdelhak, *Le Soleil des obscurs*. Paris : Éditions du Seuil, 1992.
- SCIASCIA Leonardo, *Le Contexte*. Paris : Gallimard, collection “Folio”, 1979.
- SHAKESPEARE William, *Macbeth*. Paris : Flammarion, collection “Étonnants

classiques”, 2006.

- SIMONIN Albert, *Touchez pas au grisbi* [1953]. Paris : Gallimard, “Folio”, 2000.
- SIMONIN Albert, *Le Cave se rebiffe* [1954]. Paris : Gallimard, “Carré noir”, 1990.
- SOCÉ DIOP Ousmane, *Mirages de Paris* [1937]. Paris : Nouvelles éditions latines, 1977.
- VALLET Raf, *Mort d'un pourri*. Paris : Gallimard, “Série noire”, 1972.
- WRIGHT Richard, *Black boy* [1947]. Paris : Gallimard, collection “Folio”, 1974.

### **Autres écrits**

- BENDA Julien, *La Trahison des clercs* [1927]. Paris : Grasset, collection “Les Cahiers Rouges”, 2003.
- BEN JELLOUN Tahar, *La Plus haute des solitudes* [1977]. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points”, 1997.
- CAILLOIS Roger, *Babel, orgueil, confusion et ruine de la littérature* [1948]. Paris : Gallimard, collection “Folio”, 1996.
- CALVEZ Jean-Yves, *La Pensée de Karl Marx* [1956]. Paris : Éditions du Seuil, collection “Points politique”, 1970.
- CALVEZ Jean-Yves, *Marx et le marxisme : une pensée, une histoire*. Paris : Eyrolles, 2006.
- CAMUS Albert, *Discours de Suède* [1958]. Paris : Gallimard, collection “folio”, 2010.
- CHEVALIER Louis, *Classes laborieuses et Classes dangereuses* [1958]. Paris : Hachette, collection “Pluriel”, 1984.



- DARNTON Robert, *Le Diable dans un bénitier. L'art de la calomnie en France, 1650-1800*. Paris : Gallimard, collection “nrf essais”, 2010.
- DAVIN Félix, « Introduction aux Études de mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle ».   
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k690200.textePage.f1>.  
Page consultée le 7 juin 2009.
- DE GAULLE Charles, *Mémoire d'espoir. Le renouveau, 1958-1962 ; L'effort, 1962-...* [1970]. Paris : Plon, 1980.
- DE GAULLE Philippe, *De Gaulle, mon père. Entretiens avec Michel Tauriac*. Paris : Plon, tome 2, 2004.
- FAYE Éric, *Dans les laboratoires du pire. Totalitarisme et fiction littéraire au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : José Corti, 1993.
- FLAUBERT Gustave, « Lettre à Mlle Leroyer de Chantepie (24 janvier 1868). Site Gallica, « Gustave Flaubert, Correspondance 1859-1871 ».   
<http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-26957&I=417&M=imageseule>.  
Page consultée le 5 avril 2010.
- FREUD Sigmund, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais* [1919]. Paris : Éditions Gallimard, collection “Folio”, 1988.
- GRAMSCI Antonio, *Cahiers de prison* (tome 3). Paris : Gallimard, 1983.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *La Raison dans l'histoire*. Paris : Plon, 1965.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *La Philosophie de l'histoire*. Paris : le Livre de poche, collection “La Pochothèque”, 2009.
- LYON-CAEN Boris, « Flaubert, et le roman oblique. Le début et la fin : une relation critique ».

<http://www.fabula.org/colloques/document763.php>.

Page consultée le 5 avril 2010.

- KOM Ambroise, *Le Harlem de Chester Himes*. Sherbrooke : Éditions Naaman, 1978.
- KOM Amboise, *Le Cas Chester Himes*. Paris : Nouvelles du Sud, 1994
- KUNDERA Milan, *La Vie est ailleurs*. Paris : Gallimard, “Folio”, 1976.
- MARX Karl, *Le 18 Brumaire de L. Bonaparte*.

<http://www.marxists.org/francais/marx/works/1851/12/brum.htm>.

Page consultée le 25 avril 2010.

- MITTERAND François, *Le Coup d'état permanent* [1964]. Paris : Julliard, 1984.
- MIRBEAU Octave, *Combats esthétiques 2*. Paris : Séguier, 1993.
- MONTAIGNE, *Les Essais*. Paris : P.U.F., collection “Quadrige”, 2002.
- NTONFO André (sous la direction de), « Football – Soccer », *Mots pluriels*, n° 6, mai 1998.

<http://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP698index.html>.

Page consultée le 23 avril 2010.

- SAÏD Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* [1978], préface de Tzvetan Todorov. Paris : Éditions du Seuil, 1980.
- SAÏD Edward W., *Des intellectuels et du Pouvoir* [1994]. Paris : Éditions du Seuil, collection “essais”, 1996.
- SARTRE Jean-Paul, *Situations, II* [1948]. Paris : Gallimard, 1999.
- SCHLEGEL Friedrich, *Fragments*. Paris : José Corti, 1996.
- SULEIMAN Susan Rubin, *Pour une nouvelle culture*. Paris : Grasset, 1971.
- WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête*

*espagnole (1530-1570)* [1971]. Paris : Gallimard, collection “Folio histoire”, 1992.

- WEIL Simone, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l’oppression sociale* [1934]. Paris : Gallimard, collection “Folio essais”, 2004.

# INDEX

## INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS CITÉS

### A

ANGENOT Marc  
363, 368, 369, 371

### B

BALZAC Honoré (de)  
104, 312, 313, 314, 315, 316, 319, 321,  
323, 324, 325, 326, 381, 412, 484

BARTHES Roland  
35, 72, 73

BEN JELLOUN Tahar  
279

BENDA Julien  
10, 27, 28

BENJAMIN Walter  
26, 348

BESTMAN Martin  
175

BIAKOLO Anthony O.  
12, 69, 119, 126, 140, 143, 206, 235, 312,  
317, 324, 325, 326, 327, 348, 405, 449

BISSEK Philippe  
7, 8, 16, 161, 343, 344, 345, 346, 347, 348,  
349, 350, 352, 353, 354, 355, 356, 357,  
362, 366, 367, 368, 369, 372, 373, 374,  
375, 376, 377, 379, 403, 411, 412, 419, 421

BOUDJEDRA Rachid  
279

BOUJU Emmanuel  
10, 11, 17, 342, 348, 358

BRIÈRE Éloïse A.  
14, 169, 186, 394, 453

### C

CALVEZ Jean-Yves  
389

CÉLINE Louis-Ferdinand  
106, 367

CÉSAIRE Aimé  
109, 325

CHEMAIN Arlette  
207

CHEMAIN Roger  
207

CHOMÉ Jules  
144

CHRAÏBI Driss  
279

### D

DEHON Claire L.  
398

DENIS Benoît  
12, 15, 16, 17, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43,  
44, 46, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 66,  
79, 84, 102, 109, 112, 113, 115, 116, 128,  
129, 134, 185, 313, 314, 323, 325, 348,  
380, 402, 415, 447, 448, 452, 455

DIOP Boubacar Boris  
153, 466

DJIFFACK André  
8, 342, 343, 466

DUBOIS Jacques  
437

DUHAMEL Georges  
312, 322, 324

## E

ECO Umberto  
329

ÉLUARD Paul  
11

## F

FAME NDONGO Jacques  
88, 235, 328, 372, 453

FANON Frantz  
19, 31, 33, 93, 94, 95, 111, 124, 125, 160,  
297, 361, 435, 447, 450, 474

## G

GENETTE Gérard  
78, 391, 402

GUELLOUZ Suzanne  
334, 336, 339

## H

HAMON Philippe  
381, 384, 385, 386, 393, 396, 403, 404, 407

HIMES Chester  
410, 413, 417, 424, 489

## J

JANKÉLÉVITCH Vladimir  
385

JOUVE Vincent  
400

## K

KI ZERBO Joseph  
91, 99, 100, 182

KOM Ambroise  
8, 25, 169, 224, 325, 347, 353, 375, 405,  
410, 421

KONATÉ Moussa  
431

KUNDERA Milan  
391, 407, 408

## L

LABOU TANSI Sony  
149, 394

LACASSIN Francis  
441, 442

LAYE Camara  
7, 13, 28, 29, 117, 171, 207, 324, 346, 420

LE BRETON Auguste  
440

LEROUX Gaston  
425

LEVET Natacha  
411, 433

LUKÀCS Georg  
37, 38

**M**

MANCHETTE Jean-Patrick  
343, 410, 411, 436, 437

MARMONTEL Jean-François  
339

MARTIN DU GARD Roger  
312, 322, 324

MELONE Thomas  
139, 312, 426

MEMMI Albert  
90, 95, 119, 123

MEYER Deon  
430

MITTERAND François  
165, 166, 167, 168, 182, 253, 257, 278,  
280, 350, 366, 373, 436, 464, 471

MOURALIS Bernard  
5, 19, 24, 35, 139

**N**

NAUDILLON Françoise  
411, 415

NIZAN Paul  
213

NTONFO André  
360, 388, 409, 419

**O**

OYONO Ferdinand  
7, 139, 170, 423, 452

**P**

PAULME Denise  
208

POE Edgar A.  
410, 428

PONNAU Gwenhaël  
3, 27, 30

PRINCE Gérauld  
82, 83

PROPP Vladimir  
62, 85, 86, 87, 231, 233, 453

**R**

RAHARIMANANA Jean-Luc  
211

REIK Théodore  
395

REUTER Yves  
436

ROBBE-GRILLET Alain  
10

ROBERT Marthe  
49, 70, 87, 88, 171, 187, 188, 189, 198,  
223, 234, 235, 266, 312, 329, 373, 428,  
436, 461, 476, 486, 488

**S**

SAÏD Edward W.  
348, 350, 351, 357, 358, 360, 375

SARTRE Jean-Paul  
11, 16, 18, 24, 30, 90, 164, 221, 229, 323,  
324, 347, 348, 374, 449, 450, 455, 473, 478

SCHLEGEL Friedrich  
26, 395

SCHOENTJES Pierre  
382, 387, 392, 395, 400

SCHWEIGAEUSER Jean-Paul  
415

SENGHOR Léopold Sédar  
171, 207, 242, 243, 247, 248, 279, 462, 474

SIMONIN Albert  
424, 440

SOUILLER Didier  
30, 442

SULEIMAN Susan R.  
17, 38, 45, 46, 47, 53, 62, 211, 212, 213,  
214, 216, 221, 223, 228, 230, 231, 267, 268

## T

TANDIA MOUAFU Jean-Jacques  
Rousseau  
383, 439, 440, 441

TOMACHEVSKI Ievgueni  
425

## V

VERSCHAVE François-Xavier  
258

VIGIER Luc  
15, 24

VOLET Jean-Marie  
360, 409, 419

## W

WACHTEL Nathan  
328

WRIGHT Richard  
29, 325, 348, 375

## Z

ZIEGLER Jean  
9, 20, 160, 161, 435

ZOLA Émile  
312, 313, 323, 324, 325



## INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOTIONS

### B

baroque  
382, 499

Bildungsroman  
294, 497

### C

chronique  
19, 22, 70, 73, 84, 88, 211, 306, 413, 414,  
417, 449, 450, 462

classicisme  
20

colonisation  
10, 14, 28, 29, 33, 61, 63, 69, 76, 79, 81,  
90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 99, 103, 106,  
107, 108, 109, 110, 111, 118, 123, 124,  
125, 127, 148, 150, 153, 157, 158, 159,  
161, 171, 177, 178, 205, 243, 249, 275,  
291, 319, 324, 325, 326, 327, 354, 365,  
409, 435, 447, 448, 449, 452, 454, 456,  
471, 473, 474, 497

conte  
35, 73, 74, 85, 86, 87, 88, 201, 230, 231,  
232, 233, 234, 235, 236, 453, 482, 498

### D

diégèse  
78, 264, 266, 271, 272, 292, 293, 316

doctrine  
9, 24, 213, 214, 217, 228

doxa  
24, 369, 412

### E

écrit agonique  
363

écriture  
7, 10, 11, 12, 14, 16, 18, 20, 25, 70, 88,  
143, 164, 235, 240, 262, 325, 327, 339,  
346, 348, 363, 380, 381, 386, 393, 396,  
398, 403, 404, 405, 407, 408, 410, 416,  
421, 430, 445, 456, 468, 469, 475, 480,  
481, 499

engagement littéraire  
7, 9, 10, 11, 12, 15, 16, 17, 18, 22, 24, 27,  
33, 36, 142, 143, 155, 163, 164, 171, 182,  
183, 193, 195, 213, 214, 217, 219, 221,  
223, 225, 229, 230, 232, 262, 267, 302,  
305, 316, 323, 324, 326, 327, 332, 339,  
340, 342, 343, 344, 346, 347, 348, 356,  
358, 362, 365, 367, 373, 375, 378, 379,  
380, 400, 403, 404, 407, 409, 411, 416,  
423, 442, 448, 452, 454, 455, 456, 470,  
478, 497, 498, 499

esthétique  
12, 13, 19, 20, 24, 27, 28, 35, 70, 100, 163,  
230, 236, 267, 321, 324, 383, 388, 411,  
416, 441, 455

exemplum  
27, 30, 383

### F

forme  
20, 35, 37, 59, 64, 75, 76, 79, 85, 100, 101,  
112, 134, 141, 149, 207, 221, 243, 251,  
253, 254, 267, 278, 292, 302, 307, 326,  
327, 343, 363, 411, 422, 430, 437, 440,  
442, 449, 454

f

rancophonie  
241, 242, 243, 247, 248, 264, 347, 465, 480

monologue  
72, 73, 74, 84

## H

histoire  
9, 10, 11, 14, 16, 17, 22, 26, 30, 37, 45, 73,  
74, 76, 78, 81, 84, 85, 99, 100, 111, 153,  
162, 170, 172, 182, 201, 204, 206, 211,  
221, 223, 227, 229, 236, 242, 247, 250,  
262, 263, 268, 282, 322, 323, 325, 328,  
330, 335, 340, 354, 356, 358, 361, 364,  
374, 376, 382, 383, 389, 391, 393, 394,  
395, 396, 397, 399, 400, 401, 414, 420,  
427, 432, 436, 447, 455, 456, 465, 470,  
487, 488, 490, 499

humour  
18, 21, 222, 235, 398, 410, 416, 417, 418,  
440, 445

## I

idéologie  
8, 9, 13, 17, 19, 24, 27, 31, 35, 48, 88, 98,  
148, 156, 163, 171, 178, 184, 213, 216,  
218, 220, 228, 242, 245, 248, 250, 254,  
263, 267, 311, 321, 324, 326, 327, 337,  
339, 343, 346, 355, 356, 358, 363, 364,  
388, 398, 399, 402, 407, 411, 423, 429,  
431, 452, 454, 455, 499

ironie  
135, 193, 203, 253, 255, 325, 340, 381,  
382, 385, 387, 392, 393, 395, 396, 400,  
402, 407, 408, 419, 421, 424, 426, 429,  
430, 445, 454, 483

## M

marxisme  
7, 16, 170, 214, 261, 289, 297, 349, 356,  
389, 451, 454, 487

## N

narrataire  
82, 83, 84, 330, 482

narrateur  
38, 49, 55, 56, 60, 65, 66, 69, 70, 71, 72,  
73, 76, 77, 78, 79, 82, 83, 92, 109, 125,  
128, 135, 150, 157, 158, 162, 169, 188,  
191, 194, 204, 221, 233, 288, 384, 385,  
390, 391, 400, 402, 426, 448

## P

pamphlet  
16, 140, 141, 226, 363, 374, 464

politique  
9, 10, 12, 15, 16, 17, 18, 26, 27, 28, 30, 33,  
35, 48, 68, 84, 88, 89, 97, 99, 108, 110,  
112, 139, 140, 142, 143, 144, 147, 148,  
149, 153, 163, 165, 178, 182, 183, 184,  
187, 195, 196, 197, 204, 213, 217, 220,  
223, 225, 226, 227, 228, 232, 235, 236,  
241, 242, 248, 249, 251, 254, 255, 256,  
264, 266, 269, 270, 274, 276, 277, 278,  
280, 290, 291, 294, 296, 297, 298, 302,  
306, 315, 318, 319, 321, 323, 324, 326,  
329, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 339,  
342, 343, 345, 346, 348, 350, 351, 354,  
355, 357, 359, 362, 365, 367, 368, 371,  
374, 375, 377, 379, 382, 386, 388, 389,  
390, 393, 394, 399, 401, 403, 405, 406,  
408, 411, 412, 418, 421, 422, 423, 425,  
426, 429, 430, 431, 433, 436, 437, 440,  
443, 447, 448, 449, 450, 451, 452,  
453, 454, 470, 476, 483, 487, 498, 499

polygraphie  
15, 456

postcolonial  
328

progressisme  
12, 205, 216, 225, 242, 265, 277, 331

prose latérale  
15, 21, 24, 35, 144, 262, 268, 364, 390

protonation  
20, 144, 160, 317, 435, 498

## R

réception  
7, 267, 330, 333, 414, 467

roman à thèse  
3, 5, 8, 17, 36, 38, 62, 70, 171, 212, 213,  
214, 216, 217, 221, 223, 228, 229, 230,  
231, 236, 263, 267, 290, 292, 328, 332,  
398, 452, 454, 455, 483, 498

roman cyclique  
5, 12, 17, 20, 25, 32, 36, 66, 173, 183, 221,  
230, 233, 235, 236, 241, 242, 247, 253,  
262, 263, 266, 268, 270, 272, 273, 283,  
292, 299, 304, 305, 307, 311, 313, 316,  
319, 322, 329, 339, 381, 392, 394, 396,  
398, 405, 413, 419, 444, 498

roman noir  
7, 13, 18, 19, 21, 24, 28, 29, 54, 117, 127,  
144, 160, 164, 169, 170, 180, 197, 205,  
220, 225, 240, 242, 249, 258, 277, 302,

313, 315, 317, 324, 343, 359, 380, 383,  
384, 85, 386, 387, 394, 396, 397, 399, 400,  
404, 405, 406, 407, 411, 413, 414, 415,  
416, 417, 419, 420, 422, 424, 426, 427,  
428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 436,  
437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444,  
445, 459, 460, 464, 475, 480, 483, 485,  
486, 487, 499

roman policier  
21, 156, 157, 217, 221, 256, 273, 278, 279,  
280, 282, 284, 301, 307, 343, 384, 408,  
410, 411, 414, 415, 416, 418, 420, 422,  
424, 425, 426, 427, 429, 430, 431, 433,  
436, 437, 439, 441, 442, 444, 451, 454,  
476, 478, 479, 480, 482, 485, 486

## S

saga  
132, 213, 265, 307, 313, 321, 450, 499

## V

violence  
11, 19, 28, 30, 32, 33, 90, 93, 111, 124,  
148, 150, 173, 176, 177, 184, 215, 216,  
244, 257, 273, 327, 352, 363, 370, 376,  
377, 383, 397, 415, 432, 434, 435, 436,  
437, 438, 439, 441, 442, 443, 447, 461,  
469, 486, 499

# **TABLE DES MATIÈRES**

INTRODUCTION .....	6
PREMIÈRE PARTIE. LA CHRONIQUE COLONIALE.....	23
Chapitre 1. Genèse d'un engagement littéraire.....	24
1. Mongo Beti et la nouvelle trahison des clercs.....	27
2. « Sans haine et sans amour » : une nouvelle exemplaire.....	30
Chapitre 2. Le roman d'initiation.....	37
1. Le <i>Bildungsroman</i> .....	37
2. Couples romanesques et doubles narratifs.....	48
3. Narrateurs et narrataires.....	70
Chapitre 3. Portrait du colonisateur.....	90
1. L'ordre colonial.....	90
2. <i>In Nomine Patris</i> , ou la mission évangélicatrice.....	96
3. Les parasites de la colonisation.....	103
Chapitre 4. Portrait du colonisé.....	109
1. Les colonisés face aux pouvoirs civil et religieux.....	109
2. La gérontocratie.....	117
3. Femmes et jeunes filles.....	127
DEUXIÈME PARTIE. SOUS LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES.....	138
Chapitre 1. Autopsie d'une décolonisation.....	139
1. Naissance d'un texte hybride : <i>Main basse sur le Cameroun</i> .....	139
2. Images d'une protonation.....	144

3. Le président et le prophète.....	161
Chapitre 2. Tout par la femme, rien par le fusil.....	173
1. Révolution et lutte armée.....	173
2. Femmes en guerre.....	185
3. Les contre-révolutionnaires.....	205
Chapitre 3. Romans à thèse ? .....	214
1. Roman à thèse et roman engagé.....	214
2. Entre conte et roman réaliste.....	230
TROISIÈME PARTIE. LE CYCLE DZEWATAMA.....	239
Chapitre 1. <i>Peuples noirs-Peuples africains</i> et les romans du cycle Dzewatama : analyse d'une filiation.....	240
1. Francophonie et coopération.....	240
2. La presse française et les droits de l'homme en Afrique.....	249
3. Amnesty international, l'intellectuel africain et « la défense des droits de l'homme blanc ».....	258
Chapitre 2. Les coulisses du pouvoir.....	269
1. Climat politique et environnement événementiel.....	269
2. Les « hauts d'en haut » : examen d'un microcosme.....	282
3. Marie-Pierre et Jean-François : romantiques de l'action et idéalistes politiques ? .....	292
Chapitre 3. La tentation de la saga romanesque.....	312
1. Le roman cyclique.....	312

2. La préoccupation politique et sociale.....	323
3. Dialogues romanesques et débats idéologiques.....	331
3.1 Le monde du silence.....	331
3.2 Dialogue didactique, dialogue éristique, dialogue heuristique.....	334
QUATRIÈME PARTIE. LES ROMANS D'UN RETOUR AU PAYS NATAL.....	341
Chapitre 1. 1991-2001 : une décennie de lutte.....	342
1. Les combats d'un intellectuel engagé.....	342
2. La parole pamphlétaire.....	363
Chapitre 2. L'engagement littéraire sur les chemins de l'écriture oblique.....	378
1. Un univers baroque.....	382
2. Quand l'histoire bégaie.....	389
3. Voix auctoriale(s) et portée idéologique.....	398
Chapitre 3. Roman noir et dénonciation sociale et politique.....	409
1. Le sérieux et le "drolatique" : ancrage référentiel et jeu littéraire.....	413
2. À la recherche du truand perdu.....	424
3. De la violence.....	432
CONCLUSION.....	446
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.....	457
INDEX.....	491
TABLE DES MATIÈRES.....	499

## ENGAGEMENT LITTÉRAIRE ET CRÉATION ROMANESQUE DANS L'ŒUVRE DE MONGO BETI

### Résumé

Une double dynamique traverse l'œuvre de Mongo Beti, et ce dès 1953 et ses débuts en littérature : en premier lieu, un engagement inflexible, intransigeant, que l'écrivain brandit comme un signe identificateur de son esthétique romanesque et de son action citoyenne. En second lieu, un courant d'échanges souvent fructueux s'instaure entre « prose latérale » (écrits journalistiques et politiques, essais, pamphlets) et production fictionnelle. Autant dire que l'homme et l'œuvre, pour reprendre une formule désuète, sont indissociablement liés et que les combats de l'un trouve toujours un écho et une transposition, plus ou moins distanciée selon les périodes, dans l'autre. Dans le sillage de Sartre et fidèle en cela à la volonté affichée par les promoteurs de la revue *Les Temps modernes*, Beti refuse le silence du clerc. Et si trahison il y a, elle se niche, selon lui, dans le refus obstiné de dire l'injustice criante et les manquements aux droits de l'homme.

C'est cette ligne de conduite idéologique et scripturaire qui unit tous les ouvrages de Mongo Beti, de la « chronique coloniale » aux « romans d'un retour au pays natal » que ce travail souhaite mettre en évidence, tout en s'interrogeant sur les limites et les tensions qu'engendre une telle posture. Mais, parce qu'il n'est pas un propagandiste appointé mettant son œuvre au service d'une cause qui la transcenderait, Beti évite le piège du roman à thèse - même si certains textes, ceux du « cycle Dzawatama » en particulier, témoignent d'un didactisme pesant - et livre une œuvre qui est avant tout le témoignage passionné et ironique sur plus de soixante-dix ans de l'histoire, souvent douloureuse et tragique, parfois drolatique, de l'Afrique.

Mots clés : colonisation - engagement littéraire - indépendances - roman à thèse - postcolonie - idéologie - protonation - ironie

\*\*\*

## LITERARY COMMITMENT AND NOVELISTIC CREATION IN THE WORKS OF MONGO BETI

### Abstract

Two tendencies underpin the works of Mongo Beti, right from his literary beginnings in 1953. First, an inflexible, uncompromising commitment that the writer raises as a sign identifying his novelistic aesthetics and his action as a public figure. Second, a channel permitting frequently productive exchanges between "secondary prose" (journalistic and political writing, essays, political pamphlets) and fictional production. All of which means, as the hackneyed saying goes, that the man and his works cannot be dissociated and that the struggles of the former are always echoed in the latter, and transposed, at a distance varying from great to small depending on the period. Following in the steps of Sartre and thus respectful of the ideal promoted by those who defended the literary review *Les Temps modernes*, Beti refused to be a silent cleric. If there be betrayal, in his view, it is to be found in the stubborn refusal to denounce patent injustice and failures to respect human rights.

It is this ideological and scriptural line of conduct which unites all the works of Mongo Beti, from the "Colonial Chronicles" to the "Returned to Homeland" cycle. However, since he is not an official propagandist dedicating his works to a cause that might transcend him, Beti avoids the pitfalls of thesis novels, even if some texts, particularly those of the "Dzawatama Cycle", are weightily didactic. His works are above all the impassioned and ironic testimony of more than 70 years of African history: often painful and tragic, sometimes droll.

Keywords : colonization - literary commitment - independences - thesis novel - postcolony - ideology - protonation - Irony